



(N.° 13.) 1.^{er} Frimaire an 8.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.



A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHEUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (5.^{me} An.)

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst.
 { chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget.
 { chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*

A Strasbourg, chez Levrault.

A Vienne, chez Degen.

A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

V. ANNÉE.

TOME QUATRIÈME.

\$ 1000.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

CONSERVATEUR du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, d'Emulation de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne et de Poitiers; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang; de l'Académie de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres; de celles de Médecine de Bruxelles, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna.

V. ANNÉE.

T O M E Q U A T R I È M E .

A P A R I S ,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins,
maison de Cluny, n.º 334.

AN VIII. — 1799.



A

G A S P A R D

D'ANSSE DE VILLOISON,

R E P R É S E N T A N T

D E L A G R È C E A N T I Q U E .



M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE.

M Ê T A P H Y S I Q U E.

Essai d'Histoire naturelle et de Physiologie, sur les moyens d'augmenter la perfectibilité de l'homme ; par J. J. VIREY, du Val-de-Grâce.

Facilis descensus Averni;

*Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evehit ad æthera virtus.*

VIRGIL. *Æneid.* l. VI.

J'ENTRE dans une vaste carrière, qui, sans doute, exige de plus grands efforts pour la parcourir en entier, que l'homme ne peut en produire pendant toute sa vie. Je me bornerai seulement à contempler de loin les phares principaux qui éclairent la marche des connoissances humaines, dans cette route immense qu'elles se sont frayée à travers les siècles. En effet, le domaine inépuisable de la pensée embrasse, envahit tous les objets de la nature ; l'homme parsème ses idées fertiles sur l'univers entier, et son

génie moissonne les abondantes récoltes de son intelligence et de son industrie. Puissant dominateur de la terre, il se nourrit et se couvre de ses diverses productions; il sillonne l'océan, il déchire les viscères du globe; tantôt il s'enfonce dans ses retraites silencieuses, ou bien il s'élançe légèrement dans le séjour des orages; ses yeux mesurent la distance et la course des astres, la foudre descend par sa volonté, l'airain tonne à son commandement et brise les remparts. Il oppose ici des digues à l'océan; à sa voix, mille palais pré-entent leurs orgueilleux portiques; là, des cités opulentes déploient avec le faste de la grandeur, les trésors de l'abondance et le charme d'une vie voluptueuse; tantôt le marbre et la toile semblent s'animer et sentir; les acclamations de mille spectacles pompeux, les hymnes de l'amour et les accens harmonieux de la musique retentissent de toutes parts. En des lieux plus tranquilles, à l'ombre des épais bocages, et foulant d'un pied léger les gazons couronnés de fleurs amoureuses, parmi les danses champêtres au son de la flûte rustique, l'homme promène ses douces rêveries dans les campagnes cultivées, et compose encore des ouvrages immortels. Soit plutôt que le sourire d'une belle aurore frappe ses regards, ou que le murmure des fontaines, le frémissement des forêts et le gazouillement des oiseaux viennent charmer son oreille, ou que la rose ouvrant aux zéphirs ses tendres pétales, porte à ses sens un parfum délicat; soit enfin que, dans un asile fortuné, ses mains pressent les mammelles de ses troupeaux, ou recueillent les doux fruits de l'automne,

son ame s'épanouit dans le sein de ce nouvel élisée ; semblable à celle de Jupiter qui enfanta Pallas armée de sa redoutable égide , elle devient la source féconde de mille pensées dignes du temple de mémoire. Voilà l'ouvrage de la sociabilité , et les brillans avantages qu'elle a produits en poliçant les esprits et en adoucissant les cœurs.

Tel n'est point l'homme sorti des pures mains de la nature. Sauvage et barbare, il erre au gré de ses desirs , en paix et en liberté dans les vastes solitudes ; son ame est morte , ou plutôt elle sommeille , et les sentimens de son cœur sont assoupis. Rempli d'insouciance et d'imprévoyance , tout son être est dans le présent. Il n'est ni bon ni méchant , ni féroce ni bienfaisant , parce qu'il n'a pas encore goûté le fruit de la science des biens et des maux. Réduit à la condition purement animale , il n'est que l'égal des êtres vivans qui l'entourent. Les sens de sa perfectibilité , son toucher et son goût sont encore imparfaits. Le froid cuisant ou la chaleur brûlante ont endurci sa peau ; des racines acerbés et des baies âpres ont blasé son palais. Son oreille frappée de sons rauques et affreux , des hurlemens des bêtes féroces , ne peut s'attendrir à l'accent mélodieux de nos instrumens. Son œil qui plane dans de grandes étendues , ne saisit pas les nuances flatteuses et les touches délicates d'un tableau. Son odorat , exercé sur les exhalaisons putrides de sa proie , ne s'enivre pas du parfum des fleurs. Le tendre amour n'est chez lui qu'une passion effrénée et brutale , ou plutôt que la simple impulsion de la puissance reproductrice.

La constitution de cet homme naturel ne nous offre que des formes rudes et agrestes ; toute son énergie vitale se concentre dans l'action musculaire , et se déploie dans ses forces d'assimilation et de reproduction ; tous ses sens conspirent vers ces deux buts , ou ne servent qu'à prévenir et à écarter les périls qui l'entourent. Inattentif aux phénomènes qui frappent ses regards , il ne s'en rend aucun compte , et voltige de sensations en sensations nouvelles sans les combiner. Il ne vit que physiquement , et tout en lui-même , sans répandre , ainsi que nous , son existence sur tous les objets qui l'environnent. Né dans le sein des privations , il n'est point aiguillonné par des besoins factices ; et bornant enfin ses desirs et son nécessaire à la recherche de ses alimens et d'une ou plusieurs compagnes , souvent momentanées , le reste de la terre n'est plus rien à ses yeux. L'indépendance , voilà sa vie ; la gêne , voilà sa mort.

Les moyens de perfectionner l'homme sont d'augmenter la sensibilité de ses organes et d'améliorer sa conformation , puisque le physique est le père du moral , et la source originelle des sensations et des idées de tout *être sensible*. Si Kant a démontré que leur mode d'action étoit impossible à connoître , elles n'en dépendent pas moins de l'organisation propre. Ce sens philosophe qui caractérise l'animal , et dont nul ne peut être privé sans perdre son existence , le toucher , est le principe des sensations les plus nécessaires et les plus sûres ; c'est lui qui se modifie en sens du goût et de l'odorat , et qui aperçoit même la lumière

chez les derniers des animaux (1). L'homme n'a pas la même finesse de peau dans tous les climats et chez tous les individus. Le stupide Hottentot qui se graisse de suif, l'insensible Américain qui se frotte de rocou, l'Indien qui se couvre de bouze de vache, l'insulaire Australien qui se tatoue, et le Samoïède couvert d'une crasse enfumée, n'ont pas ce toucher délicat et sensible des nations européennes et policées. Si les habillemens de ces derniers les empêchent d'être affectés vivement des variations atmosphériques, leur peau n'en est pas moins irritable, puisqu'elle est soustraite à leur puissante activité. Il est facile d'observer, en général, dans la multitude des hommes, que leur esprit répond souvent à la finesse plus ou moins grande de leurs tégumens. Jamais, en effet, chez les animaux, le rhinocéros brutal et grossier n'égale la vive sensibilité du chien; et la peau coriace de l'âne le séparera éternellement du coursier fougueux qui devine la volonté de son maître.

D'autres différences, indélébiles en quelque sorte, et tracées des propres mains de la nature, se présentent à nos considérations. On ne doutera pas que l'organe cérébral n'influe puissamment sur l'intelligence des êtres, en formant le centre de leur sensibilité physique. Camper a remarqué que la masse du cerveau de la plupart des animaux, étoit en raison inverse de celle de leur face (2). L'aspect des diverses

(1) Trembley, Dicquemarre, Roesel, etc. l'ont observé chez les polypes (*hydres*), les actinies et les autres zoophytes.

(2) Plus le museau est prééminent, plus le cerveau se rapetisse, et vice versa.

nations de la terre nous offre des exemples éclatans de ces variétés (3), et l'observation précieuse de Scæmmering démontre que ces différens degrés d'intelligence dépendent, surtout, du rapport entre la masse cérébrale et la grosseur des nerfs qui en tirent leur origine. Ainsi, depuis l'homme jusqu'au ver qui n'a plus que des ganglions pour cerveau, on aperçoit la chaîne non-interrompue de la dégradation de cet organe qui commence déjà dans l'espèce du nègre, et témoigne que les nerfs ne diminuent pas de grosseur dans la même proportion.

L'usage continuel d'une partie la développant davantage, il est probable que le système nerveux de l'homme civilisé est devenu prépondérant à son système musculaire, et que sa tête a dû acquérir un plus grand volume que celle du sauvage, comme une longue expérience semble le confirmer. Ainsi Caylus l'observe dans les statues de l'antiquité; ainsi le front des peuples barbares, loin d'offrir l'élévation divine de l'intelligence qui devient même héréditaire, ne présente que la dépression naturelle et quelquefois factice qui les condamne à une profonde stupidité : c'est, sans doute, une des causes principales des douleurs de l'enfantement chez les nations policées, tandis qu'il est si facile parmi tant de peuples ignorans et barbares. La Génèse, ce livre tracé d'une main quelquefois philosophe, dit qu'un accouchement douloureux fut réservé à la femme qui goûta du fruit de la science; et c'est ainsi qu'en nous

(3) *Blumenbach*, *decađ. cranior. divers. gent., etc.*

écartant des lois de la sage nature, nous en sommes punis par nos indiscrètes institutions.

Comment retirerons-nous l'homme naturel de l'obscurité qui l'entoure, et qui dérobe à son ame ignorante et simple les tourmens rongeurs de la corruption, de même que le bonheur d'une société éclairée et tranquille? Quel pouvoir agitera ce cœur innocent et pur, et fera fermenter dans son sein le premier sentiment d'émulation et d'intérêt envers son semblable? L'amour de soi-même, ou plutôt l'amour-propre comparé: ce dernier ne peut allumer son flambeau que dans le cœur des hommes réunis. Rapprochons donc les membres épars du genre humain dans l'enfance de sa vie. La nature lui a donné le doux penchant de la sociabilité; mais la dépravation qui règne chez tous les peuples policés, et les attentats qui leur doivent la naissance, démontrent que nous avons outrepassé les bornes qu'elle nous avoit marquées, et qu'ayant soulevé le voile qui couvroit une route périlleuse, nous n'avons pas su nous garantir de ses dangers. Qu'est-ce que l'homme en effet dans cette malheureuse vie? dès l'aurore de sa naissance, enchaîné dans des langues, foible jouet des douleurs et souvent même des cruautés d'une marâtre, soumis dans son enfance au sceptre d'airain d'un pédant barbare; forcé d'arroser son pain de ses sueurs dans son adolescence, ou de courir sous la verge de la discipline dans les horribles champs de la guerre, ôter la vie à son semblable; écrasé dans l'âge viril par le poids de sa famille, et peut-être par un mariage infortuné, traînant souvent une malheureuse vieillesse dans l'injustice de

ses contemporains, fasciné par les prestiges de la superstition, étourdi par cette oscillation toujours frivole et quelquefois dangereuse de la fortune, en proie, enfin, à tous les maux qui dévorent le corps et qui flétrissent l'âme, seroit-il heureux d'être né ?

Il a donc fallu que les liens d'une société consolante et tranquille, que le charme des arts et des sciences, enfin que les douces étreintes de l'amitié et les attentions mutuelles de l'honnêteté vinsent répandre des fleurs agréables sur le chemin de la vie humaine. Toutefois, plus l'homme se rassemble en grandes masses dans des cités populeuses, plus il y a de dépravation, d'immoralité et d'attentats de toute espèce, soit par l'extrême disproportion des fortunes, par le déchirement des intérêts qui se froissent, ou par les fureurs sacrilèges de l'ambition, soit enfin par tout ce cortège de passions exaspérées et insatiables. Cependant, c'est du sein de ce foyer putride que s'élèvent souvent les conceptions immortelles du génie et le faisceau lumineux des connoissances humaines ; que dis-je ? c'est en s'écartant moralement de la nature, que l'homme s'élance avec succès dans leur vaste carrière.

Eloignons-nous donc d'une nature brute, ignorante et sauvage, sans quitter, toutefois, les purs sentimens qu'elle grave dans tous les cœurs ; sachons l'épurer sans la détruire, ou même la contraindre ; la diriger sans l'altérer ; portons dans notre intérieur toute l'énergie d'une âme aiguillonnée par le desir universel du bien-être ; concentrons-la davantage en nous-mêmes pour qu'elle nous soit moins extérieure.

Quand les muscles s'exercent trop, l'esprit perd beaucoup de son activité, à mesure que les premiers gagnent en vigueur ; les organes des sens deviennent durs et calleux par des labeurs immodérés ; le repos, au contraire, les rend plus sensibles. L'exercice simultané de l'esprit et du corps est incompatible s'il est extrême ; les grands travaux de tête affoiblissent les mouvemens de la vie, et la puissance de l'estomac qui devient plus sensible (4), et qui rend même l'homme pusillanime ; l'état de la tête influant sur le reste du système nerveux, elle le porte bientôt à son degré d'excitabilité ; alors, on vit plus au dedans et moins au dehors. La continuité de cette habitude augmente encore cette disposition factice qui se transmet par la génération aux races futures. C'est ainsi que nous naissons plus *disposés* à la vie policée, que l'enfant du sauvage ; comme le chien fidèle est plus propre à la chasse, lorsqu'il est né de parens instruits à cet exercice, que s'il sortoit des bêtes féroces et du fond des forêts.

On sent qu'une heureuse disposition d'organes très-déliçats et très-sensibles ne peut prendre naissance que dans le sein des sociétés et parmi les classes que l'infortune ne tient pas courbées sous le triste joug des travaux continuels. Cependant, celles-ci sont les fondemens et les soutiens des états ; restauratrices du genre humain qui va se fondre dans les volup-

(4) On a même dit que plus l'estomac se débilitoit, plus on avoit de génie. Tous les grands savans sont attaqués de cette maladie ; *Aristote*, *Virgile*, etc. l'ont éprouvée aussi.

tés et dans les langueurs des cités efféminées, elles font la vigueur et la force des nations, tandis que les sciences et les arts en deviennent l'ornement et l'éclat. Les unes sont le corps qui nourrit, et les autres l'esprit qui gouverne; les premières sont nécessaires, les secondes font le charme de la vie, en adoucissant les mœurs barbares et en étendant les liens de cette concorde universelle qui unissent les hommes policés, parce qu'en devenant plus foibles, ils deviennent plus doux et plus miséricordieux, et que la pitié s'ouvre sans obstacle un passage dans les âmes sensibles qui en éprouvent le besoin :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Les sources de la perfection humaine dépendent ainsi de la nature de son organisation particulière, plus ou moins variée dans chaque individu et dans chaque peuple, par l'influence des tempéramens, des climats et des nourritures. Ces causes profondes et plus ou moins cachées, conséquences imperceptibles de mille principes souvent inconnus, agissent sans relâche sur les esprits qu'elles modifient, et sur les constitutions physiques qu'elles diversifient.

L'activité puissante des températures doit fixer nos regards par son importance. La face de la terre, indépendamment des variations particulières de son exposition, et de la nature de son sol, présente des zones de trois températures principales. Du centre de la Torride, jusqu'aux glaces de chaque pôle, s'offrent des espaces intermédiaires dont la chaleur a le plus grand empire sur l'espèce humaine, et sur tous
les

les autres êtres organisés ; elle est l'un des plus puissans agens de toute la nature , elle régit le physique , elle dirige le moral. La présence du calorique fait de l'Indien un être tout de nerfs et de sentimens , et son absence rend le Samoïede tout de bronze ; flamme conservatrice de tous les corps vivans , elle fait naître l'amour , elle rend la vie au reptile engourdi , à la sensitive flétrie par les outrages de l'hiver ; ses douces influences se répandent sur la face entière du monde ; la chaleur est la porte de la vie , le froid est la route du tombeau. La première , ornée des éclatantes productions qu'elle fait éclore , est le germe de toutes les affections tendres de la sensibilité animale ; le second , couvert des armes du trépas , n'ouvre les ames atroces qu'aux passions funestes et barbares ; c'est ainsi que le foible Malabare adore l'instrument réparateur de l'existence de tous les êtres , le *lingam* ou *phallus* , parce qu'il voit tout naître autour de lui , tandis que le feroce Scandinave se prosterna jadis devant le glaive meurtrier , parce que son climat est celui de la destruction. Telle fut , sans doute , l'origine de ce dogme religieux si universel du principe du bien et du mal , cet empire d'Ormuz et d'Ahrimane , ce Manichéisme (5) qui a jeté depuis longtems ses racines profondes dans le cœur de tant d'hommes de tous les pays.

(5) Cette religion des deux principes , introduite dans la chrétienté au troisième siècle de son ère , par le persan *Manès* , est très-ancienne ; elle fut peut-être la première de toutes : au moins les peuples sauvages admettent ces deux principes , parce qu'ils observent un mélange de biens et de maux dans la vie.

Indépendamment des différens degrés de latitude , il se présente de grandes variétés dans la température des climats. L'habitant de la plaine fertile ne ressemble point au subtil et robuste montagnard ; celui-ci se rapproche beaucoup plus des nations hyperboréennes , au lieu que le premier ressemble davantage aux équatoriales.

On s'aperçoit que les plages méridionales ont dû être le berceau des sciences qui éclairent les nations. Les douceurs d'une existence tranquille au sein d'une terre féconde, la contemplation d'un ciel toujours serein , ont ouvert à l'homme , dans ces belles contrées , un chemin couvert de fleurs dans l'étude de la nature. Ainsi l'astronomie , peut-être la plus ancienne des sciences , née chez les Brachmanes , se répandit chez les Chaldéens , les Chinois , les Égyptiens et tous les peuples de l'Asie méridionale , chez lesquels elle s'est enrichie de plusieurs siècles d'observations ; elle fut même regardée , ainsi que la médecine , comme une science sacrée que les seuls ministres des dieux avoient droit de connoître : mais si les sciences abstraites et morales furent toujours plus cultivées dans le midi , la physique et tous les arts utiles furent les compatriotes des pays plus septentrionaux , parce que ceux-ci en avoient besoin pour suppléer à une nature marâtre et avare de ses biens , tandis qu'elle comble de ses trésors les autres nations sous l'équateur. Les dons brillans d'un terrain prolifique , la riante aménité des vertes campagnes , des sources de volupté toujours renaissantes avec le charme de la tranquillité , enfin , l'aspect diversifié des abondantes pro-

ductions, ont dû inspirer à l'homme de ces heureux climats des sentimens d'amour et de joie. Bientôt il a saisi la lyre ; la beauté de la nature alluma son génie , éleva ses pensées vers l'auteur de son être ; une langue douce , opulente et sonore , des expressions ardentes et métaphoriques ont débordé de son cœur et policé le monde : ainsi les accens d'Orphée et d'Amphion réunirent jadis les hommes sauvages , et construisirent les premières cités. Bientôt , le ciseau des Praxitèle et des Phidias forma les vases corinthiens , et le pinceau des Raphaël vivifia la toile ; la danse , cette pantomime de l'amour dans le midi et de la guerre dans le nord , s'unit au chant et à la divine poésie : les connoissances se perfectionnant au flambeau de l'industrie , par l'aiguillon de l'amour-propre , donnèrent naissance au siècle de la philosophie qui succède toujours naturellement à celui de la poésie , mais qui lui est rarement antérieur : les sciences et les arts portés au faite de leur gloire , après avoir enrichi et poli le genre humain , finissent par l'amollir ; cultivés désormais par les mains pusillanimes des nations de Sybarites , ils deviennent la proie des barbares qui les entourent ; alors , ces respectables fruits de tant de soins et de peines , ces prodiges de l'esprit et de l'industrie humaine , disparaissent dans un instant. Semblables à Saturne qui dévore ses propres enfans , les hommes détruisent les élémens de leur propre bonheur , et se replongent dans la barbarie qui semble leur état naturel , puisqu'ils y tendent sans cesse. Ainsi l'avoit jadis observé Pythagore. Innocens et tranquilles habitans

de l'Inde, dites-nous combien de fois le Tartare ignorant et féroce vous brisa sous son sceptre de fer? Grèce et Rome immortelles, par quels affreux ravages le farouche Ottoman et le stupide Vandale ne vous ont-ils pas dévastées? Ce sont les antres du nord qui ont vomis les ténèbres de la barbarie sur la terre, pour éteindre le flambeau conservateur de la société policée.

Telles ne sont point aujourd'hui quelques-unes des nations septentrionales de l'Europe, entièrement sauvages sous les siècles fameux de Périclès et d'Auguste. Les rayons des connoissances humaines ont fondu les glaces de ces contrées, et la plante de la philosophie a su y germer; cependant, elle y a retenu la teinte de leur antique rudesse. Des sciences sèches et froides, une érudition aride, un langage âpre et dur, une musique monotone et languissante, une poésie rauque et glacée, un génie rétréci par le froid, voilà ce que nous montre le nord. Ainsi que les végétaux du midi, les sciences n'y peuvent fleurir et fructifier que dans des serres chaudes, pour ainsi dire; il y a toutefois des exceptions d'autant plus honorables, qu'elles ont franchi la puissante barrière des températures. Ainsi, les septentrionaux ont plus de mémoire et d'ardeur; les peuples des pays tempérés, plus d'esprit; mais le génie est surtout le fils du soleil brûlant du midi. Les premiers sont insatiables de connoissances physiques; les derniers, plus raisonneurs et plus profonds, s'occupent davantage de méditations abstraites et d'idées vastes; ils dissèquent, pour ainsi dire, les entrailles des choses.

La bienfaisante nature a fait naître, dans chaque climat, les études qui lui conviennent le plus, soit pour ses besoins, soit pour la propre nature de ses habitans. Ainsi la politique fut cultivée par la foiblesse de l'équatorial, tandis que la robuste franchise du nord n'en a pas besoin. Les sciences fussent peut-être restées toujours dans leur propre patrie, si les philosophes de la Grèce, ces bienfaiteurs du genre humain, les Thalès, les Pythagore, les Platon, etc., ne les eussent rapportées pour en enrichir leur pays et pour les communiquer au reste du monde.

Les contrées intermédiaires qui remplissent l'intervalle des climats extrêmes, voient fleurir dans leur sein leurs diverses productions; elles se fortifient par les unes, et s'enrichissent par les autres; elles s'arment de l'acier du nord, et se parent de l'or du midi; elles bravent la barbarie du Tartare par la sagesse des conseils, et repoussent par le courage les machinations de l'Asiatique corrompu (6).

Chaque extrême présente des défauts inévitables pour l'homme qui les habite. Les fleurs du génie se flétrissent et se consomment sous les ardeurs du ciel d'airain de l'Afrique, et ne peuvent s'épanouir dans le séjour neigeux des frimats. Les fardeaux intolérables du despotisme, de la superstition et de la pusillanimité qui écrasent l'équatorial, étouffent les élans

(6) Les anciens ont parfaitement connu cette observation-ci; voyez *Hippocrates*, de aere, locis et aquis. *Aristot.* probl. sect. XIV, et politic. l. VII. *Veget.* de re militar. l. I, cap. I. *Vitruv.* de architectur. l. VII, cap. I. *Cicero*, orat. contr. Rullum, etc. herm. *Conringius*, de habit. german. Il faut lire surtout à ce sujet le célèbre Montèsquieu.

de son génie, la marche de l'esprit humain est entravée, l'imagination ardente se cabre et franchit les barrières de la justesse pour ne former que des monstres. Dans les régions glacées, au contraire, la brutalité effrénée de l'indépendance, une turbulence licentieuse et des besoins renaissans à toute heure absorbent tous les instans, tandis que la froidure engourdit les facultés de l'ame et fait ramper l'imagination. Douces températures, vous êtes les demeures hospitalières des arts, ces enfans hyperboréens d'une nature inféconde et atrophiée, ainsi que des sciences filles du soleil, ou plutôt, compagnes de l'Apollon de la fable (7)!

Toutes les régions de la terre ne sont donc pas susceptibles de produire le même degré de perfectibilité chez l'homme qui les habite; soit que leur constitution s'y oppose, soit que des causes étrangères y fassent fermenter des levains corrupteurs, ou sappent les fondemens de cette noble émulation qui embrâse le cœur de l'homme social, et cet orgueil national qui rend les peuples rivaux. Telle est la superstition, cette harpie qui corrompt tout ce qu'elle touche, qui recouvre de sa fange le flambeau de l'intelligence, qui s'arme des poignards du fanatisme pour en frapper la philosophie dans les ténèbres dont elle couvre la surface du monde. Tel est le despotisme oriental qui dévore toutes les affections humaines,

(7) Cette allégorie fait voir combien les Grecs étoient persuadés de l'influence du soleil sur les muses. Il n'est peut-être personne qui ne s'en aperçoive en comparant son état dans l'été avec celui de l'hiver. Les poètes comme Milton, le sentent bien.

qui brise tous les liens de l'association civile , et isole tous les êtres ; qui entoure d'une barrière d'airain impénétrable , toutes les routes de l'honneur et de la gloire ; le despotisme enfin , qui déchire l'ame et la douce consanguinité des cœurs , qui s'irrite des larmes qu'il fait répandre , et des soupirs qu'il fait exhiler. Les muses fuient ces empires affreux , pour s'établir à l'ombre des lois justes , dans les lieux qui voient fleurir une douce liberté ; c'est ainsi qu'elles trouvèrent jadis leur patrie dans la Grèce et dans l'Italie , et qu'elles se sont répandues dans presque toute l'Europe. L'Islande , un instant sagement gouvernée , les vit éclore dans les siècles de barbarie et de férocité qui tyrannisoient l'Europe ensanglantée sous le joug des Huns et des Vandales.

L'action des alimens sur notre espèce est si puissante , qu'un ancien philosophe a cru pouvoir changer , par leur moyen , les affections humaines. En considérant les nourritures diverses de l'homme sur la terre entière , on s'aperçoit qu'elles se marient nécessairement à la température du sol , et qu'elles renforcent sa vive énergie. Ainsi , sous la zone torride , des végétaux produits sans travail et sans soins par un territoire fertile , des fruits rafraîchissans , acides et sucrés , avec le millet , le riz , le sagou , l'arbre à pain , sont , pour ainsi dire , les mamelles nourricières de l'équatorial. L'usage continuel de la chair , ou même du poisson , lui causeroit des affections diarrhœiques et cutanées , et des maladies pléthoriques , en le nourrissant trop sous un ciel aussi brûlant. Il n'en est pas de même du séjour glacé de l'ourse , où les feux

languissans du jour obligent à remplacer l'usage des végétaux chez l'homme , par la chair et le sang des bêtes ; si le froid lui enlève une partie de sa vie , il la retrouve dans la victime vivante que sa faim dévorante engloutit , tandis qu'une simple vie pythagoricienne , même sans le secours des aromates , suffit à l'innocent Malabare , mais ne peut s'établir dans des régions plus froides sans y produire un affoiblissement mortel (8).

Sans nous arrêter ici à prouver que les nourritures animales donnent de la vigueur et de l'énergie au caractère moral , comme à la constitution physique des races septentrionales , tandis que les végétaux inspirent la douceur , et font naître la foiblesse de l'Indien pusillanime ; que les premiers sont ardens et capables des plus vastes entreprises , et que le second courbe un front servile sous le joug d'airain des Mogols et des Européens , nous laisserons pénétrer au lecteur les causes de l'empire que l'Europe et la Tartarie carnivores ont su prendre sur l'Afrique et l'Asie phytophages.

On observe que l'usage de certaines boissons présente encore d'importantes considérations. Partout , l'homme recherche avec une sorte de fureur les liqueurs enivrantes ; on croiroit qu'il se plaise à perdre sa raison , et à se délivrer du précieux fardeau de ce bel apanage. Sous les Zônes polaires , il a plus besoin

(8) J'ai traité cette question dans une dissertation sur les alimens animaux , insérée dans le recueil périodique de la Société de médecine , messidor an 7.

de spiritueux pour réveiller sa vie ; et sous la Torride , il se sert plutôt des narcotiques pour en suspendre la course trop rapide ; toutefois , ces liqueurs modifient les influences territoriales , puisque les premières allument le génie , et que les dernières l'enchaînent. Il appartenoit à un allemand de considérer le vin comme une des sources fécondes de l'instruction qui arrose le sol de l'Europe de ses ondes bienfaisantes , tandis qu'elles sont taries chez le fier Musulman assoupi dans le suc des pavots.

Les productions diverses de chaque territoire , enfantent de même une foule de différences. Le fer , qui tant de fois sert à la destruction de l'homme , est un des plus puissans instrumens de sa perfection. C'est ce dur métal qui a su adoucir l'Europe , au lieu que l'or a laissé barbares l'Afrique et l'Amérique méridionale. L'âge d'or des poètes est le siècle de la vie ignorante et sauvage ; ceux d'airain et de fer ont formé les liens de la société , parce que le besoin , ce père de tous les arts , a nécessité la réunion du genre humain. Le voisinage des mers y a contribué , en prodiguant dans son inépuisable sein , une nourriture agréable aussi bien qu'abondante. L'homme se propage partout où il peut vivre ; il s'élançe au milieu des vagues menaçantes sur de chétives embarcations ; il entreprend de conquérir de nouvelles jouissances pour en orner sa patrie ; il expose sa frêle existence pour les demander au couchant et à l'aurore , en bravant les tempêtes et les maladies , tandis qu'au sein des cités florissantes et

populeuses repose l'opulente mollesse qui consomme dans l'indolence et la sécurité, les productions des deux mondes.

La foule des peuples qui remplissent la terre, nous ouvre une vaste carrière par les variétés de leurs races et par les différences de leurs tempéramens. Le genre humain se partage, en effet, en deux racines primordiales et même spécifiques, qui fournissent deux tiges originelles, la noire et la blanche, subdivisées en ramifications. La race nègre présente deux lignées principales; celle des *Nègres* proprement dits (9), et celle des *Hottentots*, qui comprend aussi les habitans de la nouvelle Guinée. Les premiers sont très-noirs; leur peau grasse, luisante et satinée, leur poil crépu, leur museau avancé, leur ventre gros et leurs jambes cambrées, les séparent de la race hottentote au visage triangulaire, à la taille svelte, au front déprimé, à une couleur d'olive foncée, enfin à une stupidité et une ignorance bien plus profondes que chez les autres peuples noirs. La nature, bienfaisante pour le Hottentot, le soustrait au despotisme des blancs en le leur rendant inutile.

Ce n'est pas sans raison qu'on observe des différences dans l'esprit des diverses nations du monde, puisque la capacité du crâne des races noires se rétrécit comme la sphère de leur intelligence; c'est la nature seule qui l'a façonné ainsi de ses propres mains. Elle a perfectionné quelques-uns de leurs sens,

(9) *Buffon*, hist. nat. de l'homme, édit in-12, p. 123 et suivantes, tom. V.

il est vrai , mais c'est pour écarter , disséminer , pour ainsi dire , leur *sensorium* commun dans un plus grand espace , et pour partager son unité. C'est ainsi que la vigueur de leur entendement est moindre , parce qu'ils sentent plus vivement , et qu'ils sont , s'il est permis de le dire , tout entiers sur la surface de leur corps , et dans chaque sensation physique , qui est la porte de l'ame qui communique avec tout l'univers. Le Nègre juge donc moins , et sent davantage ; et c'est ce qui s'observe aussi chez tous les êtres qui sont *plus sensibles que ne l'exige leur propre constitution* (10).

L'espèce humaine blanche admet un plus grand nombre de variétés générales ; elles sont au nombre de quatre (11) , dont il y a deux septentrionales et deux méridionales. Les lignées *Teutonique* et *Mongole* sont les premières ; la *Malaie* avec la *Caraïbe* ou américaine méridionale , composent les secondes. La race mongole est la plus considérable de toutes ; la malaie est la moins nombreuse , parce qu'elle a peut-être éprouvé jadis quelque catastrophe par une submersion de vastes contrées sous les vagues de l'océan austral , et qu'il n'en reste plus que des débris

(10) Telles sont quelques femmes nerveuses. Il faut un juste rapport entre la force de l'intelligence et celle des sensations. Si l'équilibre est rompu , on devient , selon les cas , imbécille ou fou , et souvent on donne naissance à beaucoup de maladies du système nerveux.

(11) *Blumenbach* , de gener. human. variet. nativâ. Je ne crois pas devoir nommer comme lui , race caucasienne , la race des Goths et des Teutons , qui semble avoir son origine sur les bords de la mer Baltique. Nous sortons de cette variété-ci.

infortunés sur les îles archipélagiques qui le parsèment.

Si les races méridionales présentent entre elles quelques nuances de conformité dues à l'énergie du climat qu'elles habitent, il en est de même pour les septentrionales. Cependant, les traces de ces convenances disparaissent par la grande diversité des pays que ces nations occupent, et chacune d'elles montre d'ailleurs son propre génie.

La plus belle et la plus noble de toutes les tiges humaines qui couvrent la terre, est la Teutonique. Indépendamment de la douceur et de la régularité de ses formes, de sa stature élevée, couronnée d'une chevelure souvent blonde et ondoyante, et des couleurs vermeilles et rosées de son teint, elle sait unir l'activité du courage à l'aménité de la franchise, et les vives étincelles de l'esprit à la flamme de l'intelligence. Dépositaire des vertus sociales, ses hautes destinées l'appellent à l'empire du monde, qu'elle éclaire par ses vastes connoissances, et dont elle fait la conquête par son industrie. L'Européen (12) est l'homme par excellence ; les autres peuples n'en sont, pour ainsi dire, que l'embryon.

La tige mongole qui doit se subdiviser en race chinoise et en tartare, présente un teint basané, des cheveux noirs et droits, des yeux petits et une face

(12) Il faut en retrancher les peuples Huns, tels que les Hongrois, Polonais, Russes, Bohémiens, etc. qui parlent les divers dialectes de la langue esclavonne ; ils appartiennent à la race mongole, et en ont les mœurs principales.

quarrée. Leur moral offre un mélange singulier de superstition puérile, de rigidité, de corruption et de barbarie; de la cruauté sans courage; des connoissances assez nombreuses, mais stériles; de l'esprit sans élévation; un caractère acerbe sous une constitution féodale et turbulente. Brigands dévastateurs, ils ne savent rien réparer, et suivent une routine éternelle, inutile héritage de leurs stupides ancêtres.

Le Caraïbe a l'insensibilité du métal dont il porte la couleur (13), son aspect indolent et sauvage semble inanimé; il ne paroît se réveiller qu'au sentiment affreux de la vengeance; il est tout physique, et il faut que bien des siècles roulent encore sur sa tête inactive, avant qu'elle soit mûre pour la société, et que les affections morales s'établissent dans son cœur.

Les peuplades Malaïes tiennent aux Mongols pour le physique. Ardentes au gain, et n'ayant que la pusillanimité d'une ame lâche, elles ont ouvert cent routes à la corruption, et négligé celles du bonheur social. Timides sans être foibles, hypocrites et fourbes, les Malais sont les plus traîtres de tous les hommes; ils sont doux sans être bienfaisans. C'est un peuple dégénéré qui se replonge dans l'abrutissement.

Tel est, en général, l'arbre généalogique du genre humain dont les vastes branches sont éparées sur la face des continens, sans qu'on puisse en reconnoître le tronc primitif. Les progrès de la civilisation universelle de cette belle chimère, sont lents, et leur marche est

(13) Le cuivre. Les Américains septentrionaux sont de la race mongole, à ce qu'on pense.

imperceptible. On ne peut passer tout à coup du sein obscur de la barbarie, à la lumière de la société; les peuples ont un temps de maturité, et leurs années de décrépitude. Il faut que les siècles policent l'ame par la lente succession des âges; il faut que le genre humain accru, mette en contact les membres divers qui le composent, que l'opinion publique s'établisse un trône inébranlable dans tous les cœurs, et que l'amour de la gloire sache les enflammer; il faut. . . . Mais combien de causes malheureuses, de désastres inopinés, entravent la marche du bonheur commun! Les poisons des maladies, les foudres guerriers et dévastateurs, les cachots du despotisme et les chaînes de la superstition; enfin, la crainte et la paresse, naturelles à l'homme, minent sourdement toutes les affections généreuses, et éteignent cette flamme précieuse que déroba Prométhée au séjour de l'immortalité.

En traçant les principales variétés humaines, nous avons observé que la race teutonique ou celtique sembloit la plus propre à l'étude des sciences et des arts, et que la tige hottentote en étoit la moins susceptible. Les générations mongoles suivent de près la première, qu'elles paroissent même avoir anciennement devancée (14). Les Malais prennent rang ensuite, et la lignée caraïbe termine la série de l'espèce humaine blanche. Il semble qu'on devroit intercaler la race nègre entre la malaise et

(14) Il paroît hors de doute que les Indiens et les Chinois ont été éclairés par les sciences bien avant les peuples d'Europe, et peut-être même les Egyptiens. Cependant nous avons surpassé ces nations.

l'américaine; cependant cette échelle momentanée de l'intelligence humaine, dans ses variétés, me paroît assujettie à des changemens gradués qui dépendront des progrès ultérieurs de chacune d'elles, par la suite des âges, dans la carrière de la civilisation.

La cause primordiale des différences que nous avons remarquées dans le génie particulier à chaque race d'hommes, réside dans leurs complexions physiques, ou leurs divers tempéramens. Ainsi que dans tout individu (15), chaque région présente souvent un tempérament qui lui est généralement propre, soit qu'il prenne sa source dans la qualité du terroir et de la température, dans la nature des alimens, dans l'empire des coutumes, ou même par l'hérédité. Cette grande tâche, trop pauvre en observations et en recherches suffisantes, ne permet que de tracer une ébauche légère.

Les peuples du nord des deux hémisphères, forment deux tiges distinctes. La branche celtique ou teutonique offre, en général, cette heureuse proportion de solides et de fluides qu'on a nommée complexion sanguine. Gaieté, valeur, adresse, esprit, la mémoire unie à l'éloquence, la générosité et l'ardeur bouillonnante en sont les fruits les plus précieux, surtout dans les climats plus tempérés, qui font éclore des génies immortels. Ce sont les seules nations de la terre qui connoissent

(15) Les anciens, tels qu'Aristote, Hippocrate et Galien (*quod mores temperamenta sequantur*) ont connu cette vérité universellement adoptée. *Frider. Hoffmann* l'a bien développée.

le moral de l'amour, parce que les femmes y sont libres. C'est ainsi que le charme de l'esprit embellit les plus tendres sentimens du cœur.

La branche mongale-tatare est généralement d'une constitution sèche et facilement irritable, ce qui annonce une prédominance des solides sur les fluides, que les anciens ont regardée comme un tempérament bilieux. La brutalité, la turbulence, l'orgueil et l'amour de la chasse et de la guerre, leur forment un caractère indomptable, un esprit inappliqué, esclave des préjugés et de la routine, faute de réflexion. Les Mongols méridionaux, tels que les Chinois et les Japonais, reçoivent, par l'influence de la chaleur, des nuances plus ou moins marquées de mobilité nerveuse, qui rend leurs mœurs plus douces, plus timides et plus susceptibles de connaissances et de perfection.

. *Emollit gentes clementia cæli.*

LUCAN. phars.

Cependant le génie y est encore plus rare que l'esprit; on y retrouve un naturel atroce, et une invincible âpreté d'intérêts qui marquent une ame rétrécie.

La tige malaise coïncide assez, pour les dispositions morales, avec la précédente qui l'avoisine; mais elle prend toutefois un caractère qui, paroissant plus doux, n'est en effet que plus tortueux, plus caché, plus enveloppé; ses opinions et ses coutumes sont moins enracinées, et son activité plus grande: c'est une constitution naturellement

nerveuse

nerveuse et un peu mélancolique, que des alimens végétaux et aqueux, et le voisinage de la mer tempérèrent par l'humidité; aussi leur esprit vil et sordide ne s'élève à rien de grand.

La complexion de l'Américain méridional ou Caraïbe, est bilieuse et phlegmatique. Indolent et stupide, il ne pense à rien, ne se conduit presque que par les sensations physiques; la haine peut seule exaspérer son ame insensible, mais implacable, comme celle de tous les sauvages. C'est un enfant de la nature qui essaie ses premières forces.

L'espèce nègre, composée de deux variétés placées sous le char brûlant du soleil équatorial, n'auroit pu y résister, si la nature prévoyante ne l'avoit pas douée d'une constitution humide, pituiteuse et peu irritable. La chaleur que répand l'astre du jour, y développe cependant l'action du système nerveux, et c'est ce qui donne au nègre de la mémoire et une certaine aptitude morale. Sensible à la musique, souple de corps, il n'est corrompu que par les vices de ses oppresseurs; et s'il ne montre, au lieu de génie, que des préjugés puériles, on pourroit du moins en faire un homme utile, au lieu d'un esclave imbécille et méchant. La lignée hottentote est d'un esprit plus lourd, plus épais, plus automatique que celui de tous les autres hommes de la terre; peut-être au dessous du caraïbe pour les connoissances, elle a le cœur meilleur. Si les plus simples raisonnemens sont au dessus de la portée du hottentot, s'il est né, pour ainsi dire, eunuque pour les sciences, son ame est douce et bienfaisante.

Il semble que l'homme ait besoin d'être ignorant pour être naturellement bon, et que les vices soient inséparables des esprits éclairés, quoique tous n'en soient pas atteints.

Les considérations générales, tirées de l'inspection des tempéramens, montrent que la chaleur influence davantage sur l'activité du système nerveux dans toute constitution, et que le froid agit plus sur la puissance musculaire, qu'il suspend et détruit lorsqu'il a trop d'intensité, mais qu'il fortifie lorsqu'il est sagement tempéré. Quoique nous ayons assigné à chaque race humaine un tempérament dominant, on n'en conclura pas, sans doute, qu'il ne s'en rencontre chez elle que de cette seule espèce; mais on remarquera qu'il y naît le plus communément, qu'il nuance même tous les autres plus ou moins, et qu'il y est, pour ainsi dire, endémique.

La marche des connoissances a ses siècles d'intermittence comme ses temps d'activité. Les canaux des prospérités nationales, ouverts après des momens de désastres et d'angoisses; les douceurs de la tranquillité, succédant aux tourmentes qui ébranlent les états, tournent tous les efforts de l'industrie vers le bonheur général des nations. Les tempêtes politiques sont quelquefois des ressorts qui agitent, qui réveillent l'esprit humain. Comme l'abeille, qui s'anime d'une infatigable diligence lorsqu'on la dépouille de ses trésors, l'homme sent alors le besoin des travaux réparateurs; il brille d'une flamme nouvelle, son ame fermente, les campagnes sont vivifiées, et les cités retentissent du

bruit confus de mille laborieux artisans. Ainsi s'éleva jadis cette brillante Grèce, après les immortelles journées de Marathon et de Salamine; ainsi parut cette dominatrice du monde, cette orgueilleuse Rome, après avoir dompté Carthage et éteint les brandons funestes des discordes civiles; ainsi, dans des temps plus modernes, se montrèrent l'Angleterre et la France, lorsque celle-ci, ayant déposé les fureurs de la ligue et les torches du fanatisme, vit éclore le siècle immortel de Louis XIV.

L'énergie des passions allume de nouveaux desirs dans le cœur humain; elles y font jaillir de nouvelles sources de perfection: c'est le trident de Neptune qui fait bondir, du sein de la terre, un indomptable et superbe coursier. Parmi elles, il s'en trouve une ardente, fougueuse, inévitable, et que rien ne peut vaincre. Considérée dans sa plus grande étendue, elle est le principe de nos plus douces affections; c'est le lien, ou plutôt la flamme conservatrice de notre vie. Fille du plaisir et même de l'amour-propre, qui pourroit dompter son pouvoir? L'amour est le dominateur de tous les êtres animés; c'est un dieu qui, gouvernant l'univers à son gré, place son trône dans tous les cœurs, et subjugue les caractères les plus farouches. C'est lui qui inspire les tendres accens de la romantique fauvette, aux premiers rayons de l'aurore, sous les humides et frais bocages. Les sifflemens du dangereux reptile, le frémissement du tigre féroce, le mugissement de la douce génisse que répète l'écho lointain des vallons fleuris, le voltigement léger du

brillant papillon, la fleur même qui palpite de jouissance, tout être organique, enfin, au printemps de sa vie, obéit aux lois immuables de la nature et de l'amour. C'est, dit le divin Platon, le fondement de nos pensées, le principe de nos actions, la base de nos connoissances et le père des arts libéraux. C'est une source féconde et pure, dont les eaux abondantes et salutaires arrosent, nourrissent, développent les germes précieux de la sociabilité et les semences de toutes les inventions humaines. Comment n'a-t-on pas employé cette passion brûlante pour civiliser les peuples, tandis qu'elle a si bien servi l'imposture, en créant les paradis d'Odin et de Mahomet? Fondatrice des premières familles humaines, et par conséquent des premières sociétés, pourquoi ne pourroit-elle pas les perfectionner? Législateurs des nations, vous n'avez pas su rectifier ses funestes déréglemens physiques par le charme puissant de ses sentimens moraux; vous n'avez pas connu son immense pouvoir, et vous avez laissé corrompre le plus doux des moralistes, comme l'appelle le sage Bacon, en négligeant de l'épurer. Les unions conjugales des Samnites ne sont désormais plus qu'un songe.

La fin que la nature impose à tous les êtres qu'elle a créés, est la plus grande reproduction possible. Comme il faut détruire pour vivre; lorsque la somme des corps organisés mourans est plus considérable, la quantité de vie générale doit s'augmenter dans la même proportion, afin d'établir l'équilibre. Nous ne vivons que pour détruire et former des êtres

dont nous deviendrons ensuite la proie ; c'est un joug universel, irréfragable, qui pèse sur toutes nos têtes, et le fleuve de la vie nous entraîne sans relâche à notre dernière demeure, dans l'océan de la mort. Vivre, ce n'est, pour la nature, que se nourrir afin de se reproduire, et mourir ensuite pour alimenter ; voilà le cercle inévitable qu'elle nous force à parcourir. Foibles instrumens de ses opérations immortelles, ressorts momentanés qui remuons une machine inconnue, périssables et tristes jouets de sa tyrannie, nous osons nous croire ses rivaux !

Assujetti aux simples lois qui régissent tous les êtres animés, l'homme est *naturellement* destiné à la polygamie (16). En effet, il peut engendrer plus longtemps que la femme, et dans toutes les saisons ; celle-ci, au contraire, indépendamment des temps d'évacuations périodiques naturelles à son sexe, a ses mois de grossesse et ses temps d'allaitement, pendant lesquels il ne se fait pas ordinairement d'autre reproduction. Le but de la nature, rempli par la femme, seroit perdu pour celui qui est imposé à l'homme qui se borne à une seule compagne. Dans les régions brûlantes, où le penchant à l'amour devient invincible, il a été nécessaire d'avoir recours à la polygamie, quoique, dans l'état social, elle soit d'ailleurs une source inépuisable

(16) Cette polygamie n'est point un mariage, puisqu'il n'y en a pas dans la simple nature, mais une union passagère avec plusieurs femmes, les unes après les autres. On pourroit appeler ceci *polygyne*, comme chez les animaux ruminans, etc.

d'amertumes et de discordes domestiques, puisque l'amour exige une possession exclusive, et qu'il se sépare difficilement de la jalousie. On a cru y remédier par un moyen pire que le mal, la servitude des femmes, qui est la suite inévitable de la polygamie *sociale*. Quoi donc! la plus belle moitié du genre humain seroit destinée à l'esclavage, à être vendue comme un misérable troupeau! Gardons-nous d'attribuer cette cruelle intention à la sage nature; l'homme seul en est coupable par des institutions fatales à son bonheur, en voulant suivre ses penchans naturels dans les liens de la société. Ainsi se sont montrés tous les peuples non encore entièrement policés; et presque les trois quarts du genre humain sont dans cet état. Tout pays où les femmes, méprisées, sont les jouets d'une passion brutale et effrénée, est un pays barbare. Femmes! c'est vous qui avez adouci, perfectionné, civilisé les mœurs européennes, parce que vous êtes les compagnes de l'homme monogame; vous êtes vengées de l'opprobre dont vous accablent les autres nations, par leurs propres infortunes domestiques et sociales.

Il est inutile de développer ici tous les avantages que les nations retirent de l'usage de la monogamie. Ce n'est plus l'indolent asiatique qui ordonne le plaisir à des esclaves tremblantes; c'est l'homme délicat et sensible, qui offre à la beauté le prix de ses talens, et l'emploi de ses connoissances et de ses facultés. On voit éclore ici le germe précieux de l'émulation et de la gloire, qui, faisant sortir l'esprit humain du crépuscule de son enfance, le

porte rapidement vers le midi de sa perfection ; c'est un des leviers principaux qui ont élevé l'Europe au degré de perfection qui la distingue par toute la terre. Les nations n'ont jamais rien fait de grand, par la raison aride et froide ; mais la force irrésistible de l'amour , ainsi que l'énergie impétueuse des grandes passions, l'ascendant de l'honneur, le prix de l'opinion publique, et l'impression véhémente et profonde de l'amour-propre et de la rivalité, ont allumé l'astre du génie et fait éclater toutes les lumières de l'entendement humain. Le repos des passions généreuses est l'ataraxie de la mort ; ce sont elles qui revivifient et qui font reflourir les états au bord de leur tombe.

Rome perdit une des sources de sa grandeur en détruisant Carthage, et l'Europe seroit moins florissante, en perdant cet orgueil national qui la partage ; il est le premier stimulant du bonheur public et de la gloire. Qui pourroit ignorer les efforts de l'amour-propre , produits par la concurrence ? Dites-nous, athlètes qui combattez dans l'arène, guerriers, l'admiration et l'effroi de la terre, dites-nous combien les regards du monde ont de prix à vos yeux ? Que dis je, c'est pour cette réputation même que l'homme s'enfonce dans les déserts pour y vivre en anachorète, qu'il s'immole aux douleurs, qu'il se condamne à l'humiliation ; c'est pour elle que César verse des larmes devant la statue d'Alexandre.

Belle et sensible Grèce, patrie des sciences et des arts ! et vous, orgueilleuse Italie, jadis le centre de

l'univers, chez vous ont fleuri autrefois les palmes de la gloire, au milieu des lauriers des muses, et à l'ombre des myrtes de l'amour ! Temples d'Athènes et de Corinthe, colisée de l'antique Rome, vous fûtes élevés par des mains glorieuses, et vous fûtes embellis par les grâces et par les plaisirs !

C'est dans cet océan fécond de la vie qu'il faut chercher de nouveaux principes de perfectionnement physique ; c'est dans le sein de la génération qui renouvelle la face du monde, qu'il faut retremper tous les ressorts de l'intelligence humaine. Si les ames fortes se rencontrent souvent dans les corps sains et robustes, il ne faut pas cependant négliger le moral pour sacrifier tout au physique. Le savant, trop épuisé par de grands travaux et de longues veilles, ne laisse souvent, comme Cicéron, que des héritiers indignes de sa gloire ; et le stupide caraïbe ne produit que des êtres qui lui ressemblent. L'un dégénère par la faiblesse physique de son père, et l'autre est le fils grossier d'une nature inculte. En évitant ces extrêmes, également pernicieux, en croisant les belles races pour les perfectionner (17), on voit naître des individus qui réunissent aux charmes de la beauté, le don de la force et les agrémens de l'esprit.

D'autres considérations se présentent pour recommander ce moyen salutaire. Il augmente davantage la population, parce que les individus ont plus de vigueur ; il rend les états plus florissans ; il resserre,

(17) *Vandermonde* a conseillé ce moyen dans un traité sur cet objet, considéré physiquement.

par les liens de l'alliance conjugale , les pays éloignés et les familles étrangères ; il étend , il généralise les lumières de l'instruction ; c'est le nœud puissant des associations et de la concorde qui établissent des fondemens solides au commerce ; c'est lui qui repeuple les cités qui se fondent dans la mollesse et la corruption qui les dévastent. Plus les hommes sont nombreux et rassemblés , plus ils s'éclairent , se polissent et deviennent penseurs ; c'est qu'il faut plus d'efforts et de peines pour mériter l'approbation publique , dont la difficulté croît avec le nombre des individus qui la donnent , et qui est d'autant plus recherchée qu'elle est plus rare et plus chère. C'est l'isolement qui abrute l'homme , en laissant engourdir les stimulations de l'amour-propre qui cherche les distinctions et les préférences , et en laissant rouiller les ressorts de l'émulation qui met en œuvre les ressources de l'intelligence. Les générations s'amolliroient dans le sein des sciences et des arts , si elles ne rajeunissoient leurs forces , en se refondant , pour ainsi dire , par les exercices du corps. Voilà l'origine de la formation des gymnases , où une florissante jeunesse ranime ses forces musculaires , devenues languissantes dans un lâche repos.

L'empire de l'habitude , qui est d'autant plus fort qu'il a moins été contrarié , et qu'il agit chez des êtres plus foibles , ce parent de la nature , dis-je , dépose aussi , dans le cœur humain , les fondemens inébranlables de sa puissance. Père de toute éducation , et conservateur des principes qui y sont déve-

loppés, il grave son empreinte durable et profonde chez tous les hommes de la terre. Ils y sont plus assujettis que les animaux, parce que, l'enfance exceptée, ils n'ont pas reçu comme eux le sentiment de l'instinct borné, et sont nés perfectibles et imitateurs. Si les bêtes sont moins soumises au joug des coutumes, c'est qu'elles sont privées du penchant de la sociabilité, et surtout de la lumière de la perfection. Il importe donc beaucoup d'élever et d'instruire, dès sa naissance, le foible enfant, à l'école des habitudes salutaires pour son développement moral, sans toutefois surpasser ses forces. N'allons pas surtout enchaîner dans des langes les premières impulsions de sa vie. Puisque les liens du corps asservissent l'ame, et l'empêchent de s'instruire, comment l'enfant esclave apprendra-t-il à devenir homme? Les premières impressions des sens sont les régulatrices de notre entendement, et elles s'étendent jusques vers le tombeau. C'est la nature qui dirige leurs premiers pas, et nous interrompons sa marche! nous nous défions de sa sagesse et de son ouvrage, en voulant la réformer par des indiscretes institutions! Des sage-femmes pétrissent nos têtes ou les déforment par des ligatures serrées! En pressant sous des habillemens étroits les organes du toucher, de ce sens universel chez tous les animaux, on les empêche de s'exercer, de se développer et de s'instruire. On accable de préceptes sans raison, la mémoire, avant que de perfectionner le jugement, au lieu de proportionner avec sagesse ces facultés. On néglige le raisonnement dans

les connoissances de fait et les sciences physiques, pour laisser répandre sans frein, une folie imagination dans le vague des chimères. Bientôt elle sollicite cette époque terrible de la vie, où l'adolescent se trouve homme, avant d'en avoir la maturité. Les sens qui végétoient, reçoivent alors une grande latitude d'énergie et d'activité; l'esprit s'éclaire presque tout-à-coup, et l'intelligence brille d'une vive lumière. Le physique, ainsi que le moral, marchent à pas de géant dans la carrière de la perfection; mais combien cette force inconnue, cette puberté de l'esprit et du corps, exige de prudence et de sagesse! Quel frein pourra gouverner celle dont on n'aura pas su d'avance écarter les dangers!

Nous avons tracé, d'une course rapide, une route immense dans les institutions physiques de la nature humaine. Nous avons contemplé ses développemens corporels, dûs à ses propres facultés, diversifiées par les climats, les nourritures, les températures, les habitudes et le feu des passions. Nous avons examiné les différentes races d'hommes, le pouvoir de la reproduction, l'émulation de l'amour-propre, d'autant plus actif dans le sein des sociétés florissantes, qu'elles sont plus populeuses. Qu'il nous soit permis, après tant de plumes éloquantes et philosophes, de contempler rapidement quelques sentiers d'une carrière non moins riche et bien plus défrichée.

L'institution de la société exige des bases qui soient inébranlables au choc des passions humaines,

et qui résistent au débordement général de tous les intérêts , pour les rassembler dans une confédération invariable et nécessaire au bonheur de tous les membres sociaux. Instruits par l'expérience que l'homme courbe un front docile sous le sceptre des opinions qui dépassent la sphère de ses connoissances , de vastes génies ont su fonder l'empire des religions. Convaincus que si aucune vérité ne peut nuire à l'homme *naturel* , qui se considère comme seul dans l'univers entier , il n'en est pas de même de l'homme *polié* , dont les liens sociaux sont en perpétuelle contradiction avec l'intérêt privé , ils ont senti qu'il falloit attacher et river, par des chaînes indissolubles , les affections particulières et les pensées mêmes les plus intérieures , à l'universalité de tous les membres associés. C'est ainsi que la voix de l'imposture même a pu servir utilement , et que l'éclat de la vérité est quelquefois dangereux pour les âmes accoutumées aux ténèbres , qu'il aveugle souvent au lieu de les éclairer.

Il étoit réservé à l'Asie d'être le berceau de toutes les idées théologiques qui couvrent l'ancien hémisphère. C'est dans cette terre antique et féconde , toujours brillante de fleurs et surchargée de fruits , sous l'astre éclatant du jour ; c'est en contemplant les ouvrages et les bienfaits de la nature qu'ont été créées ces conceptions immortelles qui unissent cent peuples étrangers sous les mêmes nœuds d'une concorde mutuelle , tandis qu'elles ont précipité d'autres nations au milieu des combats , et qu'elles ont cimenté leurs établissemens par des sacrifices de

sang humain. Toute religion établie est la bienfaitrice des états, lorsqu'elle est sage, et qu'elle pose un frein salutaire au devant de toutes les passions dangereuses. Mais quels biens n'eût-elle pas produits avec de si puissans moyens? En établissant des règles pour le bonheur obscur et tranquille, pourquoi n'a-t-elle pas sollicité le perfectionnement général des peuples, l'avancement de la société, et le culte des sciences réparatrices des horreurs que ses superstitions ont fait commettre? Le flambeau des connoissances de l'homme ne consume que les religions barbares et faites pour l'esclavage, par la main des tyrans qui ont désolé la face du monde.

Oculis errantibus alto

Quæsitivæ cælo lucem.

Les liens de la politique, sœur temporelle des religions spirituelles, en formant les états, ont acquis une vive influence sur les sciences et sur les arts. C'est d'eux que dépendent le bonheur et la gloire des peuples qui ne sont pas dévorés par l'oppression. « Puissances de la terre, a dit lui-même
« ce fier censeur des sciences qu'il estimoit (18),
« aimez les talens et protégez ceux qui les cul-
« tivent. Peuples policés, cultivez-les : heureux
« esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin
« dont vous vous piquez ; cette douceur de carac-
« tère et cette urbanité de mœurs qui rendent ,

(18) *J. J. Rousseau*, Discours sur les sciences, etc p 6, édit. 1750.
in-8.0

« parmi vous, le commerce si liant et si facile. . . . »
Mais pourquoi cet homme sensible déchira-t-il le sein des muses, parce qu'elles naissent au milieu de la corruption et des vices? Les roses ont-elles moins de beauté, parce qu'elles croissent sur des tiges épineuses? et le fruit de la vigne a-t-il moins de douceur, en appuyant ses branches pliantes sur les âpres buissons?

Les sciences ne peuvent éclore, comme les arts, dans les pays indigens et sauvages, où elles seroient peu utiles; mais quels biens n'apportent-elles pas aux nations riches et corrompues, et combien ne les adoucissent-elles pas? Sans elles, ces peuples ne seroient qu'un ramas impur de riches brigands, et le repaire de tous les vices, sans l'apparence même des vertus.

Les travaux de l'agriculture et les soins de la terre, en policant les hommes, les ont perfectionnés; fondemens de tous les arts, ils sont le gage assuré du bonheur des états. On peut mesurer la somme de leurs lumières par l'avancement de l'agriculture. Ce sont les barbares seuls qui laissent la terre inculte et sauvage. Le soc de la charrue, qui entr'ouvre le sein des campagnes, fait aussi germer les sciences et les arts au milieu des abondantes moissons.

A mesure que les connoissances se propagent et s'étendent, les passions s'agrandissent avec de nouveaux besoins et de nouveaux desirs. Le langage se perfectionne et se régularise, selon les lois de l'analogie. En devenant plus juste, plus concis, et pour ainsi dire, algébrique, la marche des connois-

sances en devient plus rapide, parce que les combinaisons du jugement sont plus faciles. Si l'on perd quelques ornemens de la diction dans les langues épurées et philosophiques, l'esprit y gagne de la maturité, en sortant de ces temps attrayans de son adolescence où les illusions et le luxe de la poésie l'ont plutôt enchanté que véritablement instruit.

Les inconvéniens inévitables de la société humaine ne sont pas toujours nuisibles au bien être général des états. L'esprit languit et s'éteint, s'il n'aspire à un but, et l'opulent, qui reste oisif, devient nul pour ses concitoyens. Il faut donc des besoins et même quelques maux pour exciter l'industrie; les besoins factices stimulent le génie, autant que de grandes nécessités l'entravent..... Mais arrêtons-nous; c'est ici que les routes qui conduisent au bien se partagent; ici naissent en foule, dans les âmes corrompues, tous les désordres de l'association civile. Les besoins factices ont ouvert, dans le sein des nations, la boîte fatale de Pandore. Cependant, puisque le bonheur de l'homme dépend des impulsions de son cœur, c'est à la morale à les diriger au but, dans le sentier de la sagesse et de la vertu. Combien n'a-t-on pas abusé, dans tous les siècles, de ces noms respectés! On les voit profanés et usurpés davantage, à mesure qu'on est plus corrompu. O Cincinnatus! vous ne vantiez pas à vos concitoyens les attraits de la vertu, mais vous la pratiquiez à leurs yeux par vos propres exemples.

La dissolution des peuples prend sa source dans

les vices de l'intérêt privé; ils deviennent des cadavres insensibles à toutes les stimulations vivifiantes, à toutes les affections grandes et généreuses; il faut les refondre au creuset de l'infortune et de la barbarie, les rajeunir, ainsi que Médée, dans le sein de la nature, pour les élever ensuite à un état durable et respecté.

Telles se sont présentées à nos regards les considérations importantes de la perfectibilité physique et morale du genre humain. L'organisation nous en a paru être la principale racine, et nous a dirigé dans le sentier le plus sûr, celui de la nature elle-même. C'est elle qui inspire les premières affections qui meuvent tous les êtres sensibles; elle est l'origine de leur instinct et le fondement de toutes leurs connoissances; elle ouvre le sanctuaire des sciences; elle sait embellir leur temple, et y faire briller leur flamme immortelle. La route de la nature ne trompe jamais: nous devons toujours suivre les principes qu'elle nous trace et la voie qu'elle nous fraie, lors même que nous sommes écartés de ses lois et sortis de son sein, pour entrer dans celui des sociétés.

B O T A N I Q U E.

INTRODUCTION à l'étude de la Botanique, ouvrage orné de 10 planches coloriées, contenant un discours sur l'accord des sciences naturelles; un traité complet et comparé des organes des plantes, et des fonctions de ces organes à toutes les époques de leur vie: les termes d'usage en botanique y sont appliqués et expliqués; par J. C. PHILIBERT. A Paris, de l'imprimerie de Digeon, grande rue Verte, faubourg Honoré, n.º 1126, an 7; 2 vol. de plus de 500 pages chacun.

IL est des ouvrages qui n'ont d'autre tort que celui de la date de leur impression, et qui, pour acquérir à leur auteur une réputation prompte et méritée, n'auroient eu besoin que de paroître dans ces temps heureux de calme et de tranquillité où les nations, sans inquiétude sur leur existence, peuvent s'occuper de leur bonheur; où les hommes, unis par les liens de fraternité, que les décrets de la nation, bien plus que leurs vaines institutions, ont établis entre eux, n'ambitionnent d'autres conquêtes que celles du génie et de l'intelligence humaine; ne connoissent d'autres rivalités que celles des talens

et des lumières. Ceux donc qui s'occupent des sciences et des arts à ces désastreuses époques marquées par les haines, les discordes et l'affreuse effusion du sang humain, méritent de la postérité et de ceux de leurs contemporains qui n'ont point entièrement abandonné leur culte, une double reconnoissance, puisqu'ayant à vaincre de plus grands obstacles, ils ne peuvent espérer de recueillir de leurs efforts et de leurs travaux, ni la même célébrité, ni les mêmes récompenses. Je ne chercherai point à prouver si l'ouvrage dont je vais m'occuper, mérite ou non d'être placé parmi le petit nombre de ceux que je viens de désigner ; mais je tâcherai, par une analyse exacte et précise, de mettre le lecteur éclairé à portée de lui assigner lui-même le rang qu'il doit occuper.

L'auteur entre en matière par un discours préliminaire sur l'accord des sciences naturelles ; il y établit que l'étude de la nature est une et indivisible, mais trop vaste pour être embrassée par l'esprit humain qui l'a proportionnée à sa foiblesse, en divisant en plusieurs sciences partielles cette science universelle : de là, les rapports intimes que toutes ces sciences ont entre elles. L'auteur s'efforce de tracer avec précision, la liaison, les limites de chacune d'elles, et de déterminer le but qu'elles se proposent ; il parvient, par ce moyen, à se former une idée nette de la science dont il s'occupe, et de ses rapports réciproques avec toutes les autres sciences naturelles. Il trouve donc que la *botanique*, dans l'acception la plus générale, comprend sept objets qui se résument sous trois chefs principaux : organisation, vertus, mé-

thodes. De ces trois parties de la botanique, la première (l'organisation) remplit seule les deux premiers volumes de cet ouvrage qui viennent de paroître, et sera la seule dont nous nous occuperons. Elle ne comprend que deux des sept objets qui composent la botanique, qui sont : 1.° la physiologie des plantes, ou la physique végétale dont l'auteur forme la base de toutes les connoissances en botanique ; 2.° l'art de les décrire dans des termes convenables.

Le premier chapitre, qui traite de la physiologie ou physique végétale, est lui-même divisé en deux sections ; la première a pour but de faire connoître les organes des plantes ; la seconde, les fonctions de ces mêmes organes. Au reste, l'auteur prévient que toutes les divisions qu'il a établies dans son ouvrage ne sont pas rigoureuses. Souvent, en traitant des organes des plantes en eux-mêmes, il est question de leurs fonctions organiques, lorsque cela est nécessaire pour l'intelligence de l'ouvrage. Il ne parle même jamais d'une plante, sans en faire, en note, une description détaillée, et ne se sert jamais d'un mot technique sans en faire connoître la signification précise. Par les développemens où il est entré sur les mystères les plus difficiles à percer de la physique végétale, on voit qu'il a voulu être lu des savans, et qu'il a ambitionné leurs suffrages. Par le soin scrupuleux qu'il a pris d'expliquer des mots même assez usuels, et de développer des notions peu compliquées, on voit qu'il a voulu être compris de tous ceux qui desiraient s'instruire, et mériter leur reconnaissance.

Toute plante tire son origine médiate ou immé-

diatè d'une semence quelconque. C'est donc par l'anatomie de la semence que l'auteur commence cette première section qui traite des organes *des plantes en eux-mêmes*. Toute semence contient un germe dans lequel vit la plante, et où, suivant les meilleurs naturalistes, toutes ses parties préexistent en petit. Ce germe est toujours accompagné d'un ou de deux lobes ou cotyledons; voilà l'embryon: lequel existe presque toujours seul dans la semence, mais ne la constitue pas tout entière. L'embryon, enveloppé souvent par une substance hétérogène, épaisse, farineuse, ou charnue, ou cornée, ou ligneuse, nommée *albumen* par les uns, et *perisperme* par les autres, constitue ce que l'on nomme en latin *nucleus*, et que l'auteur propose de rendre en françois par le mot *amande*. La description très-détaillée des diverses espèces de tuniques qui recouvrent les semences, et qui ont des noms particuliers, achèvent l'analyse de la semence. Mais avant d'en venir là, l'auteur a observé, dans le germe, trois organes, plus ou moins sensibles dans certaines plantes. C'est l'organe radical qui est le rudiment de la racine; l'organe herbacé qui est celui de la tige; et enfin l'organe fructifiant qui doit donner naissance aux fleurs et aux fruits. Au moyen des lobes et du perisperme, qui, comme le blanc d'œuf à l'égard du jeune oiseau encore enfermé dans sa coque, servent de nourriture au germe qui tend à se développer, la germination se fait; l'organe radical se développe le premier, et donne naissance à la racine qui s'enfonce dans la terre; peu après, la tige s'élève vers le ciel; et la tige et

la racine, avant d'avoir poussé des rameaux et des radicules, forment un corps unique, nommé *caudex* par Linné. On ne peut bien connoître la signification de ce mot, qu'après avoir lu l'ouvrage même, et nous ne croyons pas que cette matière ait été développée nulle part avec autant de clarté. Avant de traiter des tiges, l'auteur observe que la taille des végétaux ne peut point former un caractère, attendu qu'elle n'a rien de commun avec l'organisation, qu'un géant n'est pas autrement organisé qu'un nain, et qu'elle varie suivant les climats dans la même espèce. C'est ainsi qu'une même espèce de ricin, qui, dans l'Inde, est un arbrisseau élevé, a dégénéré chez nous en une herbe annuelle.

Comme il y a une organisation totalement différente entre les plantes qui ont deux cotyledons et celles qui n'en ont qu'un, l'auteur examine d'abord la tige des plantes dicotyledones qui forment le plus grand nombre; et c'est la tige des arbres, où toutes les parties sont mieux développées et plus faciles à apercevoir, qu'il décrit. La tige des arbres est d'abord recouverte par cette pellicule, nommée épiderme; sous l'épiderme, se trouve le tissu cellulaire qui recouvre lui-même l'écorce, proprement dite, qui est composée de feuilletts dont l'assemblage forme le liber; sous l'écorce se trouve le bois formé de couches concentriques, dont les plus extérieures, plus tendres, forment l'aubier; les autres constituent le bois ou corps ligneux proprement dit, lequel renferme, dans son centre, la moelle. L'auteur décrit les utricules qui la contiennent; et enfin, les divers vais-

seaux que l'on a cru apercevoir dans le bois, qui sont les trachées, les vaisseaux séveux, et les vaisseaux propres. L'auteur, après avoir donné une description de chacune de ces parties, et décrit aussi la manière dont elles se forment, dont elles se correspondent, donne une idée anticipée de leur usage et de leurs différentes fonctions; il passe ensuite aux tiges des monocotyledones, et démontre, d'après le savant Desfontaines, qu'elles n'ont ni écorce, ni moelle centrale, ni prolongement médullaire, et qu'au lieu d'être composées de couches concentriques, dont les extérieures décroissent de plus en plus en dureté, elles sont, au contraire, formées par des fibres qui sont plus pressées à la circonférence, et forment par conséquent un corps plus dur. Enfin, l'auteur examine ensuite les tiges dans les différences qu'elles présentent dans les différentes espèces de plantes. Il suit après, la formation et le développement des branches, tant dans les dicotyledones, que dans les monocotyledones. C'est au sujet de la multiplicité des branches et des rameaux, que l'auteur discute l'opinion de la préexistence de toutes les parties de la plante dans le germe, et, tout en l'adoptant, il la restreint à de justes limites. Quoiqu'aucune expérience, aucune observation directe ne prouvent ce système universellement adopté par les meilleurs naturalistes, il est cependant quelques faits précieux que je regrette que l'auteur n'ait point rapportés: ainsi, par exemple, Sennebier assure qu'on a vu des fleurs d'Hyacinthe, quatre ans avant qu'elles fleurissent. Dans les *Amœnitates academicæ* de Linné, tome 6, on lit

qu'on a observé les boutons des feuilles six ans avant qu'ils se développassent.

Comme il y a un grand rapport entre l'extension des tiges et celle des racines, l'auteur retourne de nouveau à ces dernières ; il en donne l'anatomie, et montre de quel usage peuvent être les notions qui y sont relatives pour l'agriculture. Cette correspondance des racines et des tiges donne lieu à des problèmes physiologiques, que l'on ne sauroit résoudre avec les lumières actuelles.

L'auteur passe ensuite aux feuilles, aux épines, aux aiguillons, aux glandes et aux poils qui recouvrent les plantes, ou quelques-unes de leurs parties ; et il donne, de toutes ces parties, l'analyse la plus scrupuleuse : il explique la manière dont elles se développent ; partout où les observations lui manquent, il présente d'ingénieuses conjectures, fondées souvent sur des expériences qui lui sont propres, et auxquelles il se propose de donner une suite.

Après avoir enfin fait connoître toutes les parties des plantes, à mesure qu'elles se développent ; après avoir indiqué leurs principaux usages, et marqué les différences qui se trouvent entre elles dans deux classes de plantes dicotyledones et monocotyledones, il arrive enfin aux plus intéressantes de toutes, qui sont les organes reproducteurs qui constituent essentiellement les fleurs. Ici le style de l'auteur semble redoubler de clarté, et s'animer par un nouveau coloris, pour se proportionner, en même temps, à l'agrément et à la difficulté du sujet qu'il traite. Nous ne le suivrons pas dans cette loque et intéressante ana-

lyse, dont un extrait ne donneroit qu'une idée imparfaite, et ne serviroit qu'à fatiguer nos lecteurs. Il nous paroît plus intéressant de présenter ici quelques observations relatives à quelques discussions extrêmement neuves que nous offre cette portion de l'ouvrage.

Dans un article intitulé de l'Origine des parties des fleurs, l'auteur blâme Linné d'avoir érigé en principe que le calyce tire son origine de l'écorce, la corolle du liber, les étamines du corps ligneux, et le pistil de la moelle; il observe, avec raison, que tout ceci n'est rien moins que constaté; cependant il adopte cette opinion, en observant, toutefois, que la corolle où l'on trouve des trachées comme dans le corps ligneux, pourroit bien avoir la même origine que les étamines. Il faut l'avouer, ce sentiment est celui de la presque totalité de ceux qui se sont occupés de la physique végétale. Cependant, qu'on m'explique dans cette hypothèse, comment le *pistil* et le *fruit* contiennent des trachées, eux qui proviennent de la moelle qui en est entièrement dépourvue? Que l'on me dise d'où naissent les pistils dans les plantes où on n'observe point de moelle, comme dans la *sagittaria sagittifolia* (1); pourquoi Reichel a-t-il dit qu'il y a aussi des trachées dans le calyce des plantes (2), si ce calyce provient de l'enveloppe cellulaire, et est un prolongement de l'écorce où on n'observe pas de trachées? Enfin, si le calyce a une origine

(1) Voyez Hedwig. *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum.*

(2) *De vasis spiralibus plantarum.*

différente de la corolle ; et si celle-ci diffère encore plus à cet égard du pistil , qui , dit-on , provient de la moelle , comment rendre raison de la conversion des pétales en feuilles , (lesquelles ont une si grande analogie avec les calyces) , que l'on a observée dans l'*Erysimum officinale* ? Comment se fait-il que le pistil de la même plante , qui est lui-même la capsule et les panneaux de la silique , est aussi convertible en véritables feuilles (3) ? Je ne pousserai pas plus loin ces questions , auxquelles je prévois qu'il seroit très-difficile de répondre dans l'état actuel de la science ; et , par le moyen de l'hypothèse généralement adoptée , on peut se tirer d'embaras en supposant la préexistence de toutes les parties de la fleur dans l'organe fructifiant renfermé dans le germe ; mais n'est-ce point aussi reculer la difficulté au lieu de la résoudre ? Au reste , ce que nous venons de dire peut trouver son application relativement à une savante discussion où l'auteur se livre sur la nature de l'enveloppe unique des plantes à un seul cotyledon. Tantôt Linné lui donne le nom de calyce , et tantôt celui de corolle. Jussieu , qui a cherché à se faire à cet égard des idées plus nettes et plus précises , s'est décidé , d'après de savantes analogies , à la regarder comme un calyce. Notre auteur , après avoir exposé les raisons de part et d'autre avec une impartiale sévérité , n'est point de l'avis de Jussieu , mais il appuie principalement ses raisonnemens sur l'hypothèse exposée ci-dessus , de l'origine des différentes parties

(3) Voyez le journal de Genève , 1791.

des plantes, que je persiste à croire très-incertaine.

Après s'être occupé de l'insertion des parties des fleurs, de leurs situations, de leur nombre, de leur proportion, et de la forme des fleurs, il décrit leur disposition sur les plantes, ce qui constitue l'*inflorescence*; et, pour donner ici une idée du style de l'auteur; et de la manière dont il sait préparer son lecteur aux plus sèches définitions, et le familiariser sans peine avec les termes techniques, nous allons transcrire ce qu'il dit des fleurs agrégées.

« Dans ces inflorescences, les fleurs réunies dans
 « le même lieu de la plante, mais distinctes et plus
 « ou moins rapprochées, groupées sous toutes les
 « formes, développées sur tous les plans, placées
 « dans toutes les directions, offrent à nos regards
 « les combinaisons les plus variées. On dirait que
 « les plantes auxquelles elles appartiennent, se disputant la gloire de servir de modèle aux arts qui
 « doivent les imiter, cherchent à se surpasser par
 « la richesse ou la grâce de la composition, l'élégance ou la singularité du dessin.

« Ainsi, les fleurs du chèvrefeuille des jardins,
 « disposées en cercles sur plusieurs rangs autour d'une
 « tige commune, y forment autant d'anneaux ou de
 « **VERTICILLES**. Le froment dresse ses *épis* tour-à-
 « tour verts et dorés. Le noisetier et le bouleau laissent
 « pendre négligemment leurs *chatons*; le maïs étale
 « au sommet de ses tiges une riche *panicule*; le ma-
 « ronier d'inde élève vers le ciel ses *thyrses* superbes;
 « la vigne laisse tomber en *grappes* ses fleurs moins
 « intéressantes que les fruits qui doivent leur suc-

« céder ; l'angélique , l'aneth , l'ammi , la coriandre ,
 « développent leurs *ombelles* plus ou moins bombées ,
 « ou tout à-fait horizontales , dont les *cimes* du su-
 « reau ne font qu'une imitation imparfaite ; tandis
 « que le sorbier , trop élevé pour cacher l'irrégula-
 « rité de son inflorescence , amenant cependant au
 « même niveau ses fleurs portées sur des péduncules
 « inégaux , n'offre , aux yeux exercés du botaniste ,
 « au lieu d'ombelles , que des *corymbes* ; et que l'œil-
 « let de poète , dont les fleurs atteignent aussi un
 « niveau à peu près égal , ou un sommet légèrement
 « bombé , ne lui présente que des *faisceaux* confus. »

Après avoir épuisé tout ce qu'il avoit à dire pour faire connoître les fleurs dans leur état parfait , l'auteur retourne , en quelque sorte , sur ses pas pour examiner leur arrangement dans le bouton , et parler de leur floraison et de leur épanouissement , ce qui lui donne lieu de traiter de cette idée ingénieuse de Linné , de connoître l'heure et la température par le moyen de l'horloge et du calendrier de Flore.

« Enfin , le bouton s'est ouvert , et les couleurs va-
 « riées de la fleur qu'il renfermoit , annoncent , par
 « leur éclat , que la plante est au plus beau moment
 « de son existence. L'épanouissement du bouton cons-
 « titue la floraison ; la rupture des anthères , et la
 « dilatation des stigmates , préparent la fécondation ;
 « l'expansion du pollen la termine et l'assure. » Le
 mariage des plantes , et la manière dont il se con-
 somme , est devenu aujourd'hui une connoissance pres-
 que vulgaire ; mais on n'en sait pas davantage com-
 ment se fait la fécondation , et il est probable que

cette question fera pendant longtemps le désespoir des physiologistes ; l'auteur se croit donc en droit de proposer aussi ses idées , et d'ajouter un nouveau système à ceux qui ont déjà été inventés avant lui. Je reviendrai tout-à-l'heure sur ce sujet intéressant ; il me suffira de dire ici que l'auteur nous a semblé avoir adopté l'opinion de Kohlreuter , modifiée par la supposition d'un principe éthéré dont il a parlé dans une note au commencement de son ouvrage ; mais nous ne croyons devoir nullement nous en occuper principalement , parce que cette innovation physique ne tient point au fond de l'ouvrage , et que l'auteur ne s'est point expliqué là-dessus avec assez de clarté , sans doute parce que la matière qu'il traitoit ne lui a pas permis d'entrer dans des développemens suffisans.

Après la fécondation , la scène change. « A la pro-
 « fusion de l'amour , succède une sage et sévère éco-
 « nomie. La corolle , les anthères , leurs filets , quel-
 « quefois les stigmates et leur style , et jusqu'au ca-
 « lyce lui-même , dans les espèces où il ne s'unit
 « point avec le fruit , sont devenus des êtres sans
 « nécessité , des bouches inutiles qu'il faut suppri-
 « mer. Le fruit naissant a fixé toute la sollicitude
 « de la nature ; c'est à lui qu'elle destine toute la
 « nourriture ; dès lors , elle ne souffre plus de par-
 « tage , et la retire à tout ce qui l'environne. »

L'auteur , poursuivant toujours sur le même plan , décrit ce qui se passe durant la défleuraison et la formation du fruit. Ce dernier article , surtout , est un des meilleurs de l'ouvrage , et est rempli de recher-

ches neuves et curieuses , et de discussions lumineuses. Il en résulte, cependant, que de toutes les parties de la botanique, la nomenclature des fruits est peut-être la plus imparfaite et la plus défectueuse.

Après sa maturité, le fruit se sépare de la plante dont il fait partie; mais la nature emploie différens moyens pour le répandre au loin; c'est ce qui constitue la dissémination. Enfin, la chute des feuilles, ou l'effeuillage, est le dernier phénomène que présente la plante; mais, quoique la rigueur du froid semble l'avoir frappée de mort et de stérilité, elle conserve encore en elle des boutons qui, au retour de la belle saison, doivent reproduire et les rameaux et les feuilles, et les fleurs et les fruits. Il y a quelques-uns de ces boutons, qui, par leurs propriétés, s'approchent de la semence; tels sont le bulbe né sur les tiges, le bulbe ordinaire né sur les racines, et le bouton radical, nommé en latin *turio*. L'auteur s'occupe très en détail de ces divers organes, et leur histoire termine enfin celle de la plante.

« Je suis donc arrivé, dit-il, à ce point de mon
 « travail, où il m'est permis de considérer dans leur
 « ensemble ces utiles végétaux, qui, nécessaires à
 « l'homme sous tous les rapports et dans tous les
 « temps, lui prodiguent des alimens, des combustibles,
 « des vêtemens, mille substances utiles aux
 « arts, des moyens assurés de soulager ses maux,
 « enfin une nourriture abondante pour les animaux
 « de toute espèce dont il s'entoure, et qui le servent..
 « Rien de semblable aux orages de nos passions, ne

« trouble la douce harmonie de leur existence ; leur
 « vie silencieuse , leur développement uniforme ,
 « l'ordre immuable dans lequel elles se succèdent ,
 « offrent à l'homme fatigué de plus violentes émo-
 « tions , un tableau qui le console et qui le calme.
 « Puissante et douce influence ! une aimable ver-
 « dure repose l'ame la plus agitée , efface de tristes
 « souvenirs , change un funeste désespoir en une
 « douce mélancolie ; et peut-être qu'une même cause
 « produit tout à-la-fois ces differens effets , rend à
 « l'air sa pureté , à la raison son empire , à la pen-
 « sée sa clarté , son énergie et sa sérénité !

« Les plantes semblent se conformer à toutes nos
 « affections , à toutes nos situations morales. Tour-
 « à-tour attributs de la victoire , ou symboles de la
 « paix ; gages brillans de l'amour , ou parures for-
 « tunées de l'hymen ; prêtant leur ombre aux plaisirs
 « les plus bruyans , comme aux mystères les plus se-
 « crets ; on les voit , *embellissant le bonheur même* ,
 « paroître avec éclat dans le luxe des fêtes , et les
 « demeures de l'opulence... Mais , animer une re-
 « traite solitaire , inspirer de douces rêveries , char-
 « mer les peines les plus secrètes , voilà ce qui pa-
 « roît être pour elles un emploi de prédilection. »

L'auteur n'a pas cependant encore épuisé tout ce qu'il avoit à dire sur les organes des plantes ; et , avant de finir ce qui les concerne , il doit nécessairement s'occuper de ces plantes qui présentent des exceptions à l'organisation commune. En conséquence , un exposé rapide de ce que Hedwig , Bulliard et Smith ont écrit de mieux sur les fougères , les mousses ,

les algues et les champignons , termine enfin cette première section qui renferme à elle seule tout le premier volume , et plus d'un tiers du second.

Dans la seconde section de ce chapitre , l'auteur , comme je l'ai déjà dit , traite des fonctions organiques des plantes ; et cette portion de la science , sans contredit la plus curieuse et la plus importante , est encore bien imparfaite. L'auteur divise les fonctions organiques des plantes , en journalières et en temporaires ; les fonctions journalières sont l'Intus-susception , la digestion , la circulation , la nutrition , la transpiration et le sommeil. Mais avant de s'occuper de l'Intus-susception , il expose toutes les observations faites par le savant Desfontaines et les plus illustres botanistes , sur l'irritabilité de la fibre végétale qui lui paroît essentiellement liée à cette première fonction organique ; il examine ensuite quelle est la nature de la sève , comment elle s'éleve au dessus de son niveau , et quelle route elle tient dans les végétaux. Malheureusement on en est encore réduit à de simples conjectures sur tous ces différens objets. Mais ces conjectures mêmes sont intéressantes à connoître , tant pour nous aider à lier entre eux les faits déjà observés , que pour nous guider dans nos observations ; l'auteur les expose donc toutes avec beaucoup de jugement , de clarté et de méthode. Il en agit de même à l'égard des autres fonctions que je viens de nommer ; il donne surtout une idée très-exacte de ce qu'on doit entendre par circulation dans les plantes , et de l'état de nos connoissances à cet égard ; mais il fait précéder tout ce qui concerne

le sommeil des plantes par l'historique de cette découverte, et je ne puis m'empêcher de transcrire ici ce récit aussi intéressant par lui-même, que par la manière dont il est présenté; je suis persuadé qu'après l'avoir lu, mes lecteurs me sauront gré de cette citation, quoiqu'un peu longue.

« Sauvages, médecin de Montpellier et botaniste
 « renommé, avoit envoyé au célèbre Linné des graines du *lotus ornithopodioïdes*. Semées dans son jardin avec les soins convenables, elles y levèrent avec succès. La première paire de fleurs qui parut, excita son attention. Il appelle son jardinier, les lui fait voir, et lui commande de veiller soigneusement à leur conservation. Occupé d'autres soins pendant cette journée, il ne peut trouver que fort tard le moment de revoir ses fleurs chéries; il y court; il ne les voit plus. Le jardinier appelé, réprimandé, ne sait comment s'excuser, et promet plus de vigilance. Le lendemain, on voit encore deux fleurs briller dès la pointe du jour; celles-ci firent oublier la perte de la veille. Pour cette fois le jardinier aura soin qu'aucun accident n'en prive les regards de son maître. Cependant, le soir arrivé, les fleurs ont encore disparu. Linné soupçonne alors quelque chose d'extraordinaire; il se livre à un examen plus réfléchi; il aperçoit que la bractée sessile qui termine le rameau fleuri, redresse et rapproche ses trois folioles autour du pédoncule commun des fleurs, qui se courbent pour s'y renfermer, et, les embrassant étroitement, en cache tout-à-fait la vue. Ainsi, les fleurs qu'on avoit
 « prises

« prises pour des productions du jour, n'étoient en-
 « core que celles de la veille. Ce phénomène fit soup-
 « çonner au botaniste d'Upsal, qu'il en pourroit être
 « de même de beaucoup d'autres plantes. Cette nuit
 « même il s'arme d'une lanterne, et, faisant pour
 « la première fois une herborisation nocturne, il va
 « visiter son jardin et ses serres. Quelle est sa surprise
 « et son ravissement ! il voit ses plantes se présenter
 « sous un aspect nouveau pour lui. Leur port est en-
 « tièrement changé ; les unes ont leurs feuilles tout-
 « à-fait ployées ; dans les autres, elles sont relevées,
 « et forment autour de la jeune pousse une espèce
 « de pavillon sous lequel elles se reposent. Les ten-
 « dres folioles des légumineuses, élevées ou abaissées
 « paires par paires, sont étroitement rapprochées
 « l'une de l'autre, tandis que les feuilles entières sont
 « elles-mêmes rapprochées de la tige. D'autres plan-
 « tes ont leurs feuilles inclinées vers la terre, ou ren-
 « versées sur leur pétiole ; quelques-unes les ont tout-
 « à-fait pendantes ; toutes présentent au philosophe
 « qui les contemple, l'image du doux repos et d'un
 « véritable sommeil. Un spectacle si nouveau ravit
 « le religieux et sensible Linné. Le silence de la nuit
 « rend plus profondes encore les impressions qu'il
 « reçoit ; son cœur est vivement ému, des larmes
 « coulent de ses yeux ; un secret important vient
 « de lui être révélé..... Il n'est point d'expressions
 « qui puissent rendre de semblables émotions ; il
 « faut avoir senti la nature pour en concevoir tout
 « le charme. »

Des fonctions journalières des plantes, l'auteur
Tome IV. E

passé aux fonctions temporaires qui sont l'effeuillage et la génération. Dans ce dernier article, l'auteur, suivant sa méthode ordinaire, rend compte de tous les systèmes enfantés à ce sujet, mais il n'expose pas les raisons ni les observations qui les appuient. Nous avons déjà dit qu'il sembloit adopter lui-même l'opinion de Kohlreuter, qui croit que les germes se produisent par le concours des deux sexes. S'il nous étoit permis d'avoir un sentiment sur cette grande question, nous pencherions pour le système de Bonnet et Spallanzani, qui pensent que les germes préexistent dans l'ovaire avant la fécondation; nous croyons même que l'expansion du Pollen n'est qu'un véhicule utile, mais non pas absolument nécessaire à la fécondation, et qu'il faut beaucoup modifier les idées de Linné sur le système sexuel; et, quelque étrange que puisse paroître cette opinion à ceux qui sont habitués à regarder le système sexuel comme une vérité démontrée et hors de toute atteinte, je les prie, avant de me condamner, de prendre lecture des belles expériences de Spallanzani sur la génération. Cet habile naturaliste a anatomisé des boutons du genêt d'Espagne, parfaitement formés; et, ayant une ligne de longueur, il a vu leurs anthères et leurs poussières, le pistil et la silique d'un dixième de ligne qui est à sa base; il est même parvenu à ouvrir longitudinalement cette cosse, et il y a observé des petits grains d'une forme ronde, placés dans autant d'alvéoles, qui sont la graine elle-même de la plante; ces grains sont alors attachés à la silique, comme lorsque la graine est mûre. Enfin

il a coupé à diverses fleurs les sommets des étamines, avant que la poussière fût tombée sur les pistils; il a ôté les fleurs à étamines, aux plantes qui portent des fleurs de deux sexes sur le même pied; il a écarté avec soin les plantes de deux sexes différens les unes des autres, et *il est parvenu plusieurs fois à élever des graines fécondes sans l'action des étamines ni des poussières fécondantes.*

L'auteur traite ensuite des monstruosités et des maladies des plantes, et termine enfin ce chapitre par l'histoire de la mort du végétal, qu'il a suivi dans tous ses progrès, depuis l'instant de sa naissance.

Le second chapitre traite des caractères et de la description, et est de même divisé en deux sections, dont la première a pour objet les caractères et leur valeur; dans la seconde, se trouve l'exposition de ces mêmes caractères. L'auteur les considère successivement sous les rapports de la grandeur, de la direction, de la situation, de la division, du nombre; il s'occupe ensuite de la physionomie et du port des plantes, de la forme de leurs parties, de la couleur, de l'odeur, de la saveur, du son, et des principes chimiques qui les constituent; enfin il examine les caractères sous le rapport de leur emploi dans les descriptions et les méthodes; il en donne un tableau abrégé, et termine par un morceau sur l'art de décrire, où se trouvent à-la-fois le précepte et l'exemple.

Malgré la rapidité de cet exposé, on a pu voir quelle marche l'auteur a suivie dans son ouvrage, et la multitude des objets qu'il a embrassés. Les ci-

tations que j'ai faites ont pu faire juger de son style, et prouver que si ses nombreuses et savantes recherches annoncent que son but principal a été d'instruire, il s'en faut de beaucoup qu'il ait dédaigné les moyens de plaire. WALCKENAER.

LITTÉRATURE GRECQUE.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ ΧΑΡΑΚΤΗΡΕΣ,
*Theophrasti Characteres, seu Notationes
 morum Atticorum. Græce ex librorum
 scriptorum copiis et fide interpolati et
 aucti, virorumque doctorum conjecturis
 correcti. Editor Ioan. Gottl. Schneider,
 Saxo. Ienæ, Frommann, 1799, in-8.º,
 pag. xxx et 222.*

LE petit livre des Caractères de Théophraste est un de ceux qui ont le plus souffert de l'impéritie et de la négligence des copistes. Avant d'arriver jusqu'à nous, à travers les siècles et les révolutions, il a été mutilé, froissé, estropié. Il est vrai que des mains très-habiles ont guéri ou cicatrisé une partie de ses blessures; mais il lui en reste encore un bon nombre, sinon d'incurables, au moins de désespérées. Nous avons vu, dans ce journal, V.^{me} année,

tom. I, p. 352 et suivantes, les efforts heureux du D. Coray, pour accélérer sa guérison entière; voyons ceux que faisoit, dans le même temps, l'un des écrivains les plus laborieux, et l'un des meilleurs critiques de l'Allemagne (*). Le professeur Schneider ne connoissoit encore le travail du D. Coray que par l'annonce que j'en avois faite dans le *Mag. Encyc.* IV.^{me} année, tom. I, p. 236 et suivantes. Cependant il a voulu donner à ce savant Grec une marque d'estime, en lui dédiant son livre, et à moi une marque de cette bienveillance que les gens de lettres doivent se porter, quels que soient leur pays et leurs opinions, en accolant mon nom à celui de mon ami.

La préface renferme la notice raisonnée des éditions précédentes. Dans le compte que j'ai rendu de celle du D. Coray, j'ai relevé l'erreur commise par Siebenkees et Goez, touchant les papiers de *Prospero Petroni*, qu'ils prétendent avoir passé, après sa mort, dans les mains d'Amaduzzi. Le nouvel éditeur devoit naturellement partager cette erreur, faute de renseignemens plus positifs; mais il a raison de soupçonner qu'Amaduzzi n'avoit point examiné en entier le manuscrit du Vatican, et qu'il s'étoit contenté de collationner, et faire collationner par Spalletti, les deux derniers chapitres qu'il se proposoit de publier seuls. Il est en effet à ma connoissance que la copie seule de ces deux chapitres, faite, je crois, par un des écrivains de la Vaticane, a été collationnée au moins deux fois sur le manuscrit original par Amaduzzi et Spalletti, et

j'atteste de nouveau que les papiers de l'abbé Pétroni n'étoient point tombés entre les mains d'Amaduzzi. S'il les avoit eus, comme le supposent Siebenkees et Goetz, il y auroit trouvé l'indication des additions qu'il ignoroit, et dont Pétroni lui avoit fait un mystère; additions, au reste, qui ne répondent pas à l'annonce fastueuse que ce dernier en avoit faite dans les *Notizie letterarie*, imprimées en 1742 et suiv. à Rome, chez les frères Pagliarini, tom. II, p. 350. *I Caratteri di Teofrasto, accresciuti di più del terzo usciranno fra breve da questa stampa colle annotazioni dell' Ab. Prospero Petroni, che li à cavati dalla Biblioteca vaticana.* « Les « Caractères de Théophraste, augmentés de plus « d'un tiers, sortiront dans peu des presses de ce « journal, avec les remarques de l'abbé Prospero « Petroni, qui les a tirés de la bibliothèque vaticane. » Amaduzzi, voyant que le manuscrit du Vatican ne contenoit que les quinze derniers chapitres; que le titre, le commencement et la fin du 10.^{me} au 23.^{me} étoient les mêmes que dans les imprimés; que l'épaisseur du volume ne promettoit rien moins qu'un tiers de plus, prit l'assertion de Petroni pour une de ces forfanteries littéraires, dont les exemples ne sont point rares. Il négligea donc de collationner le manuscrit entier, chose qu'il n'auroit pas manqué de faire, s'il avoit eu quelque soupçon de ces additions, parce qu'il étoit extrêmement zélé pour la découverte et la publication de tout ce qui étoit *arcaïote* en tout genre. On lui doit, parmi un grand nombre d'ou-

vrages, les quatre volumes in-8.^o, publiés à Rome, chez *Fulgoni*, les deux premiers en 1773, le troisième en 1774, le quatrième en 1783, sous le titre de *Anecdota Litteraria, ex Mss codicibus eruta* (1).

Notre savant éditeur a encore raison de soupçonner que *Siebenkees* s'est contenté de copier, sur l'édition d'*Amaduzzi*, les caractères XXIX et XXX, et que, loin de les avoir collationnés sur le manuscrit original, il n'a pas même pris la peine de lire les notes de l'éditeur italien. Nous en verrons dans la suite des preuves évidentes.

Les éloges que donne, d'après *Amaduzzi*, le professeur *Schneider* à *Ansaldo Ceba* sont mérités. Ce Ligurien donna, à Gênes, en 1620, la traduction italienne des 23 premiers Caractères. Elle est accompagnée de notes, qui annoncent autant de sagacité que de solide érudition. Mon exemplaire de ce livre peu commun, même à Rome où l'on n'avoit pu le trouver, a servi tour à tour à l'abbé *Amaduzzi* et au D. *Coray*. Je me félicite donc d'avoir contribué, pour ma part, à réhabiliter la mémoire de ce traducteur, presque oubliée parmi ses compatriotes, et totalement éteinte parmi nous (2); mais je m'étonne qu'*Amaduzzi*, si minutieux pour

(1) Je n'ai encore pu me procurer deux éloges de ce célèbre antiquaire, publiés en Italie; je les attends pour payer à sa mémoire le tribut d'estime et d'amitié que je lui dois, et donner la liste exacte de ses écrits. Si quelqu'un les possédoit à Paris, il m'obligerait sensiblement s'il vouloit bien me les communiquer.

(2) *Ansaldo Ceba*, Poète, Philologue, Orateur, Politique et Historien, mourut à Gênes, sa patrie, le 21 avril 1623, âgé de 58 ans.

ces sortes de choses, n'ait pas donné exactement le titre, remarquable par le respect de l'auteur pour l'étymologie grecque. Le voici : *I Charatteri di Theophrasto* (il devoit mettre, pour être conséquent, *Theophrasto*), *interpretati per Ansaldo Ceba, ab cardinale Federigo Borromeo, in Genova, appresso Giuseppe Pavoni, 1620* ; c'est un in-4.º de 188 pages.

Le nouvel éditeur pense que les Caractères de Théophraste, tels que nous les avons, ne sont que des extraits faits en différens temps, par différentes personnes, des ouvrages moraux publiés par le philosophe grec ; il fonde ses soupçons sur le décousu qui règne en général dans ces Caractères ; sur des formules qui reviennent souvent, comme *καὶ τὰ τοιαῦτα* et autres ; sur l'inscription que portoit le manuscrit de Camotius : *ἐκ τῶν Θεοφράστου Χαρακτήρων μέγας*, partie des Caractères de Théophraste, et sur celle du manuscrit du Vatican : *ἀπὸ τῶν τῶ Θεοφράστου Χαρακτήρων*, extrait des Caractères de Théophraste. Cette conjecture est ingénieuse : cependant on peut répondre que le décousu du style naît en partie de l'état déplorable dans lequel le texte nous a été transmis, et en partie aussi de la manière de l'auteur, qui, ne voulant dessiner ses figures qu'au simple trait, a négligé les grâces du style, qui contribuent, plus qu'on ne le croit, à la clarté. La même réponse sert pour les formules ; quant aux inscriptions puisées dans les manuscrits de Camotius et du Vatican, elles prouvent seulement que chaque copiste ne copioit qu'un certain nombre

de ces Caractères, ce qui rend raison de l'extrême variété qui règne dans les manuscrits, touchant le nombre de Caractères que chacun renferme. Mais je suis parfaitement de l'avis de l'éditeur sur le peu d'authenticité de la préface; je la regarde comme supposée. Le jeune Sonntag, dans une thèse soutenue à Leipzig, au mois de juillet 1787, *in Prooemium Characterum Theophrasti*, a démontré jusqu'à l'évidence cette supposition. Je suis fâché que notre éditeur n'en ait connu que le titre. Les principaux motifs de cette opinion sont le style, totalement différent de celui du reste du livre et des autres ouvrages de Théophraste, l'erreur évidente des dates et des époques, la mention de ses enfans (ces deux derniers argumens sont très-bien développés dans les paragraphes XVI et XVII du discours préliminaire de la Traduction du D. Coray), enfin, le passage où l'on fait dire à Théophraste, *qu'après avoir comparé, avec beaucoup de soin, les bons et les méchans, il a cru devoir mettre par écrit la vie habituelle des uns et des autres, et les ranger par classes* (3). Sonntag n'a pas de peine à démontrer que le bout d'oreille est ici visible aux yeux les moins clairvoyans, parce que Théophraste a décrit simplement des caractères ridicules, et qu'il ne s'agit ici ni de vices, ni de vertus qu'on

(3) Καὶ παραλελειμένῳ ἔξ ἀκευδαίας πολλῆς τῆς τε ἀγαθῆς τῶν ἀνθρώπων καὶ τῆς φαύλης, ἰπέλασον δὲ τὸν Συγγραφεῖαν ἂν ἐκότεροι αὐτῶν ἐπιηδέουσι ἐν τῷ βίῳ. ἐκθήσα δὲ σοὶ κατὰ γένῳ ἕσα τε τυγχάνει γένη τρέπαν κ. τ. λ.

puisse opposer à ces vices. Cependant le professeur Schneider, tout en regardant cette préface comme supposée, s'est autorisé de l'expression *κατὰ γένος*, pour changer l'ordre des Caractères. L'ordre, dans un ouvrage de cette nature, est à peu près indifférent, parce que les chapitres n'ont point ou du moins peu de liaison entre eux. Je crois cependant qu'il ne faut point, sans de bonnes raisons, ne fut-ce que pour la commodité du lecteur, renverser l'ordre accoutumé. D'ailleurs, ici l'éditeur se fonde sur une autorité plus que suspecte, et même, ce me semble, sur une interprétation des mots *κατὰ γένος*, qui peut lui être contestée. Je pense, en effet, que cette expression ne signifie pas ici la connexion que les Caractères ont entre eux, leur classement; mais l'espèce et la nature de chaque Caractère. Au reste, la concordance des anciens et des nouveaux se trouve à la fin de la préface.

L'éditeur parle du travail de Fonteyn, prédicateur des anabaptistes, à Amsterdam, sur les Caractères de Théophraste; mais il n'avoit lu que la première partie du troisième volume de la *Bibliotheca critica*, dédiée à ce savant Batave. S'il avoit eu sous la main la deuxième et jusqu'ici dernière partie de ce volume, publiée en 1790, il y auroit vu, pag. 103-6, que ce vieillard respectable, mort octogénaire, le 8 août 1788, a laissé à son ami Wyttenbach le travail immense qu'il avoit fait sur ces Caractères, dont il étoit presque uniquement occupé depuis le moment où, jeune encore, il avoit quitté l'école d'Hemsterhuis, école si féconde en

grands hommes ! et que cet ami s'est chargé de le publier, en élaguant tout ce qui ne feroit qu'accroître la masse du volume, sans aucun avantage pour le lecteur. Fonteyn avoit, depuis 40 ans, les chapitres XXIX et XXX, et probablement aussi des additions que nous n'avons pas ; mais je regarde comme un bienfait pour les lettres qu'il n'ait pas donné lui-même son édition. En passant entre les mains d'un critique aussi habile que l'est Wyttenbach, elle acquerra un mérite dont elle auroit été sans doute privée. Faisons des vœux pour que le savant éditeur de Plutarque s'occupe bientôt de l'éducation de sa fille adoptive, c'est le nom qu'il donne lui-même à l'édition confiée à ses soins par son ami mourant.

Le texte grec remplit soixante-dix pages. Les remarques occupent le reste du volume. En rendant compte des principales, j'aurai soin de les comparer avec celles du D. Coray, afin de jeter plus de jour sur les passages obscurs qui ont embarrassé ces deux savans éditeurs. Je ne m'arrêterai pas à la prétendue préface de Théophraste ; je regrette, au contraire, le temps qu'on a employé à donner quelque air de vraisemblance à ce commérage de bonne femme. Je diminuerai seulement les regrets de l'éditeur sur les *Collectanea critica* de Friesemann, publiés à Amsterdam, 1786, in-4.°, qu'il n'avoit pu se procurer. Ce critique ne s'est exercé que sur deux passages des Caractères (4).

(4) Dans le chapitre *περὶ κολακείας*, il propose de lire *πλείονων*

CH. I. L'éditeur a conservé dans le texte l'ancienne leçon οἷος προσελθὼν τοῖς ἐχθροῖς ἐθέλειν λαλεῖν, ἔμισεῖν, le dissimulé, en s'avançant vers son ennemi, témoigne non de la haine, mais le désir de lier conversation avec lui. Goetz et Coray ont adopté celle d'un des manuscrits de Florence, collationnés par le sénateur *Leonardo del Riccio*, ἐθέλειν φιλεῖν ἔμισεῖν, il témoigne de l'amitié, non de la haine. Cette leçon est certainement préférable à l'ancienne. L'éditeur, qui l'a rapportée, aimeroit mieux lire, φιλεῖν ἔμισεῖ, il feint d'aimer ceux qu'il haït; mais ce changement ne me paroît pas nécessaire. Je ne crois pas non plus que φιλεῖν soit dans cette occasion la glose de ἐθέλειν. Plus loin, le nouvel éditeur a fait une transposition qui me paroît heureuse. Dans les textes ordinaires, cette phrase, καὶ μηδ' ἐν ᾧν πρότῃσι ὁμολογήσασιν ἀλλὰ φῆσασιν βελεύεσθαι ou βελεύεσθαι, étoit placée après ἐπανελθεῖν : dans celui-ci elle se trouve après μαλακιεθῆναι, et se lie davantage avec ce qui suit. Après ἐρανεζονίας, on trouve quelques points pour désigner une lacune; cependant rien ne prouve qu'il y en ait une. Il est vrai que les critiques ont interprété diversement ὡς ἔπαλεῖ, καὶ μὴ παλῶν φήσιν παλεῖν, et que Saumaise, dans son traité de *USURIS*, pag. 62-3, regardant ce passage comme extrêmement altéré (qui *locus misere vitiatum, defectu aliquot vocum insuper laborat*) a cherché à

γὰρ ἢ τερακόσια ἀνθρώπων, au lieu de π. γ. ἢ τεράκοντα; et dans le chapitre περὶ ἀδολεσχίας, il voudroit qu'on lût λόγων ἀκαίρων, au lieu de λόγων μακρῶν.

le rétablir et à suppléer ce qu'il croyoit y manquer ; mais ses corrections n'ont pas été adoptées : refaire un texte à volonté, ce n'est pas le corriger, et parce qu'il présente quelque obscurité, ce n'est pas une raison pour le croire corrompu. D'ailleurs, ce passage n'est pas si obscur qu'on le pense ; le *ὡς ἔ πολλῆ*, se rapporte aux mots précédens ; le *Dissimulé* répond à ceux qui viennent lui emprunter de l'argent, ou qui font quelque collecte pour un ami malheureux : *Je ne vends point* ; (par conséquent, je n'ai point d'argent comptant) le reste rentre dans le caractère général du Dissimulé : *dans d'autres circonstances, quoiqu'il ne vende pas, il dira qu'il vend*, soit pour augmenter son crédit, soit simplement pour se conformer à son principe général, qui est, de ne jamais convenir de ce qu'il fait, *μηδ' ἐν ᾧ πρότερον ὁμολογῆσαι*. Le D. Coray traduit ainsi ce passage : *Il répond à ceux qui viennent lui emprunter de l'argent, ou qui font quelque collecte pour subvenir aux besoins d'un ami ; Qu'il ne vend absolument rien. Dans une autre occasion, il dira que sa boutique est toujours occupée par des acheteurs, quoiqu'en effet il ne vende rien.*

CH. II. On lit dans la nouvelle édition : *καὶ παρακειμένῳ εἰπεῖν ὡς μαλακῶς ἐσιῶς* : *Il dit au maître du festin, placé près de lui ; « Qu'on est mollement couché autour de votre table ! »* et dans les notes : *male tamen vulgo omnes μαλακῶς ad ciborum referunt laudem ; est hæc laus vestis stragule, in qua convivæ molliter decumbunt. In cibis laudaret potius lautitias adulator, quod esset λαμπρῶς ἐσιῶν*. Coray a

conservé l'ancienne leçon *καὶ παρήμενον εἶπεν*, ὡς *μαλακῶς ἐδίει*; et il traduit : *Placé à côté de vous, vous mangez sans appétit, vous dit-il.* Ensuite dans les notes il justifie le sens qu'il donne à *μαλακῶς*, d'abord par la valeur du mot, cet adverbe signifiant, *foiblement, sans appétit, comme un malade*; et ensuite par la question que fait plus bas le Flatteur, *μὴ ῥίγῳ;* *n'auriez-vous pas froid?* Quant au *παρήμενον*, il a, ce me semble, un très bon sens, analogue surtout au caractère du Flatteur, *se tenant constamment auprès de lui.*

CH. III, IV. Ces deux chapitres sont formés du chapitre V des éditions précédentes. Comme beaucoup de critiques ont prétendu que la dernière partie de ce Caractère n'avoit aucun rapport avec la première, notre éditeur en a fait deux chapitres distincts; mais le second qui commence à *καὶ πλειεῖαι*, est précédé de quelques points pour indiquer une lacune, et il n'a point de titre. Le D. Coray a cru, au contraire, avec Le Clerc, que le chapitre entier se rapportoit à *l'envie de plaire.* En conséquence, il lui a donné ce titre général, qui embrasse tous les moyens employés *pour plaire*, et cependant, pour marquer cette différence de moyens, il a tiré une ligne de démarcation entre les deux parties du chapitre. A. Ceba dit, dans ses notes, *que s'il devoit rapporter la dernière à un autre vice, il n'en feroit pas un chapitre particulier; mais qu'il la joindroit à celui ἀεὶ μικροφιλημάτων, de la sottise vanité.* Ensuite, sur le commencement de cette seconde partie, il cite ce passage agréable

du Galateo du célèbre archevêque de Benevent : *non si dee l'uomo ornare a guisa di femina , acciò che l'ornamento non sia uno , e la persona un altro , come io veggio fare ad alcuni che hanno i capelli , e la barba inanellata col ferro caldo , e'l viso e la gola e le mani cotanto strebbiate e cotanto stropicciate , che si disdirebbe ad ogni feminetta , anzi ad ogni meretrice , quale ha più fretta di spacciare la sua mercatanzia e di venderla a prezzo (5).*

Sur cet endroit du même chapitre, *καὶ τὰ ἱμάτια δ'εὖ χρεῖσά μείσθαί κεν*, le nouvel éditeur fait la remarque suivante : *Mihi vestes, quas mutat sæpe elegans homo, potius λαμπρὰ ἱμάτια dicenda fuisse videbantur. Gravis ulcus esse videtur.* Je crois, au contraire, que ce passage est très-sain, parce que le *χρεῖσά* ne se rapporte pas aux habits que prend l'élégant, mais à ceux qu'il quitte. C'est littéralement *changer ses habits, encore bons, dont on peut encore faire usage, c'est-à-dire, en avoir toujours de frais.* La fin de ce chapitre, dans les textes ordinaires, est extrêmement obscure; aussi chaque critique s'est-il efforcé de l'éclaircir, en y faisant quelques changemens. Le nouvel éditeur établit ainsi le sien : *καὶ αὐτὸς ἐν ταῖς ἐπιδείξεσιν ὑστερον ἐπιπλεῖν, ἕτε εἰπὼν τινα τῶν θεωμένων πρὸς ἕτερον, ὅτι τέτα ἕτεν ἢ παλαιότερον.* Dans les fêtes, il arrive toujours tard, afin que quelqu'un des spectateurs dise à son voisin : « Cet homme-là

(5) Page 113 du recueil intitulé *Prose e Rime di Messer Giovanni Della Casa.* Parigi, 1727, in-3.º

« est sûrement le maître de la Palestre. » Le D. Coray, en laissant subsister dans le texte l'ancienne leçon, adopte, dans sa traduction, les corrections de Needham, καὶ αὐτὸς ταῖς ἐπιδείξεσιν ὑσεργῶν ἐπεισιν, ὅτι τῷ εἰπεῖν τινα τῶν θεωμένων πρὸς τὸν ἕτερον κ. τ. λ. *Il assiste lui-même à ces sortes de spectacles ; mais il a soigné de s'y rendre le dernier, afin que quelques spectateurs, s'apercevant de son arrivée, disent à leurs voisins :* « C'est le maître de la Palestre. » Ensuite, dans les notes, il change ὑσεργῶν en ὑσερῶν, et il écrit : καὶ αὐτὸς ἐν ταῖς ἐπιδείξεσιν ὑσερῶν, εἰπεῖν ὅτι τῶν θεωμένων κ. τ. λ ; c'est-à-dire, en paraphrasant, *il assiste lui-même à ces sortes de spectacles ; mais il s'y rend ordinairement trop tard, afin d'avoir occasion de dire, en présence de tous les spectateurs, à quelqu'un qui lui demande la cause de ce retard :* « La Palestre est à « moi. » Cette correction se rapproche davantage du texte ; mais elle laisse du louche dans la phrase, et puisqu'elle a besoin d'être restaurée en entier, la manière dont elle l'a été par le nouvel éditeur me paroît mériter la préférence.

CH. VIII. (c'est le chap. IV des anciennes éditions.) Le nouvel éditeur fait une transposition qui ne me paroît pas aussi nécessaire que la précédente. Après ἀποκείρομαι, il place καὶ τῆς αὐτῆς ἰδέε παλαιῶν κ. τ. λ ; et il en donne pour raison qu'autrement, c'est-à-dire, en rejetant ces mots à la fin du chapitre, on ne sait quel sens donner à τῆς αὐτῆς ἰδέε, au lieu qu'en les plaçant après ἀποκείρομαι, le sens est très-clair. *Notre rustre, en revenant de chez le barbier, passe au marché, et prend chez Archias, son four-*
nisseur

visiteur ordinaire, quelques morceaux de salaison qu'il porte lui-même à la main. Mais le τῆς ἀντὴς ἰδῆ παρὼν, est ici une expression générale, qui ne s'applique pas plus à la boutique du barbier, qu'aux bains dont il est parlé deux lignes plus haut. Elle signifie *chemin faisant, sur son chemin*; c'est-à-dire, *lorsque le rustre sort pour quelque affaire, s'il trouve sur son chemin la boutique d'Archias, il prend quelques salaisons, et les porte lui-même à la main.*

CH. X. (le XXVII.^me des autres éditions) Le manuscrit du Vatican fournit ici, après les mots ἐπὶ ἀσπίδα, une longue addition fort corrompue, et par conséquent fort obscure. Coray et Schneider lui ont donné tous leurs soins, et l'un et l'autre a proposé des corrections fort ingénieuses. Voici d'abord la leçon du manuscrit : καὶ ἐπ' ὄψιμον καὶ εἰς ἡρῶα Συμβάλλεται τοῖς μειρακίοις λαμπάδα τρέχειν. ἀμέλει δ' ἐκὼν πρὸς κλητὴν εἰς Ἡρακλεῖον, μίψας το ἰμάτιον τὸν βῆν αἰρεῖσθαι, ἵνα τραχήλιον καὶ προσαναλιείσθαι εἰπὼν εἰς τὰς παλαιότητας καὶ ὃν τοῖς θαύμασι τρία ἢ τέτταρα πληρώματα ὑπομένειν, τὰ ἄσμελα ἐκμανθάνων. καὶ τελέμερον τῷ Σάσασίῳ (πεῦσαι ἄπυς καθιεύσει τῷ ἐρεῖ. καὶ ἐρῶν ἱέρας, καὶ κολὸς προστάλλων ταῖς θυ.... πληγὰς εἰληφῶς ὑπ' ἀνιερσεῖ δικάζεισθαι. Ce morceau fait connoître à la fois l'importance du manuscrit qui renferme de telles additions, et l'état déplorable dans lequel elles nous sont parvenues. Voyons les efforts qu'ont faits, pour rétablir celle-ci, Goetz, Coray et Schneider. Le premier mot corrompu qui se présente, est ἐπ' ὄψιμον : l'*Opsimathe*, c'est-à-dire, *celui dont l'instruction est trop tardive*, apprend, dit

Théophraste, de son fils, à faire ce que nous appelons des à droite, des à gauche; il lui reste à apprendre les demi-tour à droite. Ainsi, il faut nécessairement lire ἐπ' ἑξῆς, comme le proposent Coray et Schneider, et bien se garder d'admettre l'explication de Goetz, *in altum salire*, parce qu'il ne s'agit pas ici de danse, mais d'exercices militaires. Schneider avoit mis dans le texte, ἐπ' ἑξαγών; mais il dit dans ses notes, *malim tamen, ἐπ' ἑξῆς, nullibi enim, ἐπ' ἑξαγών, reperisse memini*. Coray rend ainsi la phrase suivante: *Il s'associe avec de jeunes gens, pour contribuer aux frais d'un festin qu'on donne en l'honneur de quelque héros, et il s'exerce avec eux à la course du flambeau*. Schneider écrit dans ses notes: εἰς ἡρώων. *Num funa an festi dies heroum? Συμμάχεσθαι est latinum comparari, componi, de gladiatorum paribus*. Ensuite, il change τρέχειν en τρέχων. Cette dernière explication et cette correction me semblent très satisfaisantes. Le Barbon veut jouter, dans la course du flambeau, avec ce qu'on appelle familièrement, en français, *des morveux*. Au lieu de εἰπών, qui ne peut avoir, dans cet endroit, aucune signification raisonnable, Coray lit ἀπιών, et Schneider εἰσέλθων. La correction du premier, plus rapprochée de la leçon du manuscrit, me paroît, à son tour, préférable. *En s'en retournant, il va lutter dans la Palestre*. Coray conserve δαύμασι, et il fait bien, puisque la même expression est employée dans le chapitre VI.^{me}, qui est le XIII.^{me} de cette nouvelle édition. Schneider lui a substitué δίαμασι. Goetz pense que, par πληράματα, il faut entendre les diffé-

rentes scènes d'une pièce. Coray entend, au contraire, par ce mot, la pièce entière. Schneider adopte un *mezzo termine* ; il croit que ce mot désigne les chœurs qui remplissent les entr'actes. Comme nous n'avons pas d'autre exemple de ce mot, employé pour ce qui concerne les spectacles, il est difficile de déterminer sa véritable signification ; du reste, l'explication des deux derniers produit à peu près le même sens, parce que, pour entendre trois ou quatre fois les chœurs d'une pièce, il faut l'entendre trois ou quatre fois d'un bout à l'autre. Schneider substitue, comme plus attique, *καλλιπέυσι* à *καλλιπέυση* ; mais tout ce passage ne paroît pas clair à Coray, qui aimeroit mieux *παρὰ τῆ ἱερείᾳ* *auprès de la prêtresse*. Il me semble cependant que le passage est assez clair, et qu'il l'a lui-même très-bien rendu dans sa traduction ; *en s'initiant aux mystères de Bacchus, il tâche de passer dans l'esprit du prêtre, pour le plus beau et le plus magnifique des initiés* ; mais j'effacerois *le plus beau*, parce qu'il ne s'agit ici, je crois, que de la magnificence des sacrifices qu'il offre, à la suite de son initiation. Ce qui suit est horriblement mutilé. Que signifie *ἐρῶν ἱερέας* ? de quelle manière remplir la lacune qui se trouve ici ? Goetz a sauté, comme on dit, à pieds joints, la difficulté. Coray propose de lire *καὶ ἐρῶν ἱερέας*, ou bien *τῆς ἱερείας*, *faisant sa cour à la prêtresse*. *καὶ κελεύς προβάλλων ταῖς θυαίαις*, *offrant des béliers pour les sacrifices*, ou, ce qu'il aimeroit encore mieux, et qui seroit plus conforme à la construction grammaticale, *καὶ κελεύς προβάλλων ταῖς θυάσι*,

présentant des béliers aux *Thyades*. Schneider a adopté les deux corrections proposées par celui qui a rendu compte de l'édition de Goez, dans l'excellent journal littéraire allemand, qui se publie à Iena, *καὶ ἐρῶν ἑταίρους καὶ κριὰς προσβάλλων ταῖς θύραις, faisant sa cour à une courtisane, et enfonçant sa porte à coups de bélier*. Il est vrai qu'il reste un scrupule à Schneider sur la seconde de ces conjectures : le *bélier*, machine de guerre, étoit-il connu du temps de Théophraste? Je crois ce scrupule peu fondé, puisque Xénophon, dans sa *Cyropædie*, VII, 4, 1, dit bien positivement : Ὁ δὲ Κῦρος αὐτὸς μενῶν ἐν Σάρδεσι μηχανὰς ἐποιεῖτο, καὶ ΚΡΙΟΥΣ, ὡς τῶν μὴ πειρομένων ἐρέψων τὰ τεῖχη. *Cyrus fit préparer, à Sardes, des machines de guerre et des BÉLIERS, pour renverser les murailles de ceux qui refuseroient de se soumettre*. Mais il m'en reste un très-grand sur la bonté de ces deux corrections, parce que ce trait appartiendroit alors, non pas à l'Opsimathe, dont le caractère rentre un peu dans celui du Bourgeois Gentilhomme de notre Molière, mais à celui du Brutal.

Après avoir pesé, en détail, les différentes corrections proposées sur ce passage, voici comment je crois qu'il peut être rétabli : καὶ παρὰ τῆ ὑεῖ μανθάνειν τὸ ἐπὶ δόρυ, καὶ ἐπὶ ἀσπίδα, καὶ ἐπὶ ἑρῶν καὶ εἰς Ἡρῶα Κυμβάλλεσθαι τοῖς μειροκίοις λαμπάδα τρίχαν. ἀμέλει εἴε, καὶ πρὸς κλήθῃ εἰς Ἡρακλείον, ρίψας τὸ ἱμάτιον τὸν βῆν αἰρεῖσθαι, ἵνα τραχιλίση καὶ προσαναγείσθαι ἀπὶ τὸν εἰς τὰς παλαίτρος καὶ ἐν τοῖς δαίμασι τρία ἢ τέσσαρα πληγάδια ὑποκίβειν, τὰ ἄσπαιλα ἐκμανθάνων καὶ τελέμεν τῷ Σαυαζίῳ Κριύσῃ ὅπως

καλλισεύσει παρά τῷ ἱερεί· καὶ ἔρων τῆς ἱερείας, καὶ κριὲς προ-
βάλλων ταῖς Θούαις, πλήγας εἰληφὸς ὑπὸ ἀνιερφῶν δικάζεισθαι.

« Il apprend de son fils les à droite, les à gauche,
« les demi-tour à droite. Dans les fêtes consacrées
« à quelque héros, il se mesure avec de jeunes
« étourdis, et leur dispute le prix de la course du
« flambeau. Est-il invité au temple d'Hercule, il
« jette bas son manteau, et saisit le bœuf pour le
« terrasser; puis, en s'en retournant, il va lutter
« dans la Palestre. Lorsqu'on donne quelque farce
« de bateleur, il ne lui faut pas moins de trois
« ou quatre représentations pour pouvoir retenir
« quelques airs. S'il se fait initiateur aux mystères de
« Bacchus, il se hâte d'offrir son sacrifice, afin
« d'étaler sa magnificence aux yeux du prêtre. Il
« fait sa cour à la prêtresse; envoie, en présent,
« des béliers aux Thyades; et cite devant les tri-
« bunaux le rival qui l'a roué de coups. »

J'ai prolongé peut-être un peu trop la discussion de ce passage; mais, comme il étoit important et nouveau, j'ai cru qu'il montreroit plus que tout autre, le talent critique du nouvel éditeur.

CH. XXVII. (XIV) Le texte ordinaire porte :
Καὶ ὑοπίσθι τῆς Διὸς εἰπεῖν, ἡδύγε τῶν ἀστρων νομίζει, ὅτι
δὴ καὶ οἱ ἄλλοι λέγουσι πίσεως. Casaubon a regardé
ce passage comme désespéré; plusieurs critiques
ont proposé des corrections plus ou moins sa-
tisfaisantes. Schneider a mis dans le texte, καὶ
ὑοπίσθι τῆς Διὸς εἰπεῖν, ἡδύγε τῶν ἀστρων ἔξει, ὅτι δὴ καὶ οἱ
ἄλλοι λέγουσι τῆς ἱερείας (ἔξειν). Il dit, lorsqu' Jupiter en-
voio de la pluie: « Voilà l'odeur agréable des astres, »

précisément parce que les autres disent : « Cela sent « l'iris. » Coray a laissé dans le texte l'ancienne leçon ; mais, dans sa traduction, il s'est rapproché des corrections proposées par Le Clerc, dans son *Ars critica*, et il a traduit, *il dira, dans une nuit pluvieuse*, « Voilà un ciel bien étoilé, » *tandis que tout le monde dit* : « Le ciel est noir comme de la « poix. » Dans ses notes, il a proposé de lire, ἡδύγε τῶν ἀστέρων ὄζει ὅτε εἴη οἱ ἄλλοι λήγσει πίσεως, *il dira, lorsqu'il pleut : les étoiles répandent une odeur agréable ; tandis que les autres disent qu'ils sentent une odeur de goudron.* Mais ensuite l'ἴριος de Schneider lui a fait soupçonner qu'on pouvoit lire plus sûrement ἡδύγε τῆ ἀστραγάλυ ὄζει, ὅτε δὴ καὶ οἱ ἄλλοι λήγσει πίσεως. *Il dit* : « Quelle agréable odeur d'iris ! » *tandis que les autres s'écrient* : « Comme cela sent le goudron ! » Cette correction, que le D. Coray m'a communiquée de vive voix, me paroît la plus satisfaisante, comme se rapprochant davantage de l'ancienne leçon. On sait que l'*astragale* est une espèce d'*iris*. Le bon sénateur florentin, *Leonardo del Riccio*, traduit rondement, *mentre Giove fa piovere, dice* : « è pur soave « quest' acqua delle stelle ! » *crede che sia quel che altri dicono del mele.* Si vous lui demandez par quelle étrange métamorphose le *goudron* se change chez lui en *miel*, il ne vous répondra pas ; mais il vous fera, selon sa coutume, un beau sermon de 33 pages, sur un caractère qui, à peine, en a deux.

CH. XXXI. (XXIX) Le nouvel éditeur pense qu'après ἐπισκῆψαι on doit sous entendre ψευδομειψείας, *negat verum esse quod dicitur.* Coray propose de

lire : καὶ ἐπισκῆψαι ὅς (c'est-à-dire ἐκείνω ὅς) κρησός ὄσι.
 Il blâme et persécute les gens dont la conduite est irréprochable ; ou bien , καὶ ἐπισκῆψαι ὅς ἄς χ ε. Il plaisante , en disant , (d'un ton ironique) vraiment ! c'est un homme de bien. Je donnerois la préférence à la première correction de Coray. La phrase suivante est visiblement corrompue. On lit , dans le manuscrit , εἰάν βέλειαί τις εἰς π. . . . καὶ τὰ μὲν ἄλλω ὁμολογεῖν ἀληθῆ ὑπὲρ αὐτῶ λέγεσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων , ἔνια δὲ ἀγνοεῖν. Le nouvel éditeur change , avec raison , βέλεια en βέλεια ; du reste , il ne remplit point la lacune. Il se contente d'observer que Beck , Nast et Goetz n'ont fait aucune mention de cette lacune , et qu'ils ont introduit dans le texte , sans aucun avertissement , la conjecture d'Amaduzzi , πονηρὸν , ce qui est une première preuve que Siebenkees avoit copié ces deux chapitres sur l'édition de Parme. Mais , quoique la conjecture d'Amaduzzi ait pour elle tous les degrés de probabilité , elle ne remplit qu'une partie de la lacune. Coray lie cette phrase avec la précédente , et propose de lire : Καὶ τὸν πονηρὸν ὅς εἶπεν ἐλεύθερον , εἰάν διακάλληιά τις εἰς πονηρίαν , et il appelle homme libre , celui que les autres regardent comme un scélérat. Je crois qu'homme libre n'est pas le mot propre , et que ἐλεύθερος signifie ici ce que nous appelons un galant homme. Le nouvel éditeur est embarrassé sur le sens qu'il faut donner dans cet endroit à ἐπίδοξον , quid sit hoc loco nescio ; mais ce mot signifie ici qui jouit d'une grande réputation , d'un grand crédit , et c'est ainsi que l'a traduit Coray.

Le chapitre XV de la nouvelle édition (XXX) est celui qui a le plus exercé la critique du professeur Schneider ; c'est aussi l'un de ceux qui sont les plus corrompus, et pour lequel nous avons le moins de secours, parce qu'excepté pour le morceau qui, dans les éditions anciennes, faisoit partie du chapitre XI, nous n'avons d'autre manuscrit que celui du Vatican.

Je vais comparer, à l'ordinaire, le travail des deux derniers éditeurs. D'abord, περιουσία κέρδους paroît suspect à Schneider, hæc sana non sunt... επιθυμίας aut simile vocabulum addendum videtur. Coray a traduit *l'amour excessif des gains illicites*, et c'est le sens de ces mots, sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. Les deux éditeurs sont d'accord sur ἐστῶν, qu'ils substituent, avec raison, à ἰοδίων; *s'il donne un repas, il ne fait pas servir assez de pain.* On lit dans le manuscrit du Vatican ἡγι ἐπὶ θεῶν τηνικαῦτα πορεύεσθαι, ἄγων τὴν ἰσὺς, ἡνίκα περίκα φα ἐπὶ θεαίλων. Amaduzzi a changé φα en φανερώ, et Siebenkees a reçu ce mot dans son texte, sans avertir de la leçon du manuscrit; seconde preuve qu'il avoit négligé de le consulter sur ces deux chapitres. Les deux éditeurs ont adopté la leçon qu'on lisoit déjà dans le chapitre XI, ἡνίκα περίκα ἀφίσσιν οἱ θεαίλωνται, *il ne va au spectacle, et n'y mène ses fils que les jours où les entrepreneurs permettent d'y entrer gratis.* Tous les deux ont encore reçu le ἐγκληρομένη, proposé par Casaubon, et le ἀποψῶν du chapitre XI; mais Schneider met Ἐφώδρα ἀποψῶν après ἐπιθυμίας, selon l'ancienne leçon; au reste, le sens est toujours

le même : il mesure aux gens de la maison les provisions de bouche , avec une mesure dont le fond est concave , encore la rase-t-il le plus près possible. Le passage suivant est un des plus difficiles , non-seulement du chapitre , mais même du livre. On lit dans les manuscrits ordinaires et dans les éditions précédentes , ὑποπείρασμα φίλις ἐπιλαβὴν ἀποδίδωμι. Casaubon pensoit , avec raison , qu'il y avoit ici une lacune qu'il lui paroissoit difficile de remplir sans un manuscrit ; aussi supprima-t-il ce passage dans sa traduction latine , comme fit ensuite La Bruyère dans la française. Le manuscrit du Vatican porte : ὑποπείρασμα φίλις δοκεῖν πρὸς τρέψας πωλεῖν. Schneider a laissé dans le texte l'ancienne leçon , et s'est contenté , dans les notes , de rapporter les conjectures de divers savans , et d'ajouter : *hic postremus Codex (Palatino-Vat.) tamen minus integra habet verba graeca ita scripta* , etc. sans donner d'autre conclusion. Coray propose de lire , en faisant usage de l'ancienne et de la nouvelle leçon : ἀποπείρασμα φίλις δοκεῖν πρὸς τρέψας πωλεῖν , καὶ ἐπιβίων ἀποδίδωμι. Il achète de ses amis , à bon marché , pour revendre ensuite à plus haut prix. Il prouve , par un passage d'Aristote , que le verbe ἐπιβάλλειν signifie *renchérir , surfaire*. Mais ne pourroit-on pas conserver ὑποπείρασμα ? ἔπειθ , dans la composition , indique ordinairement des voies secrètes , détournées , souvent frauduleuses ; ce qui convient très-bien au caractère que l'on peint ici. *S'il apprend qu'un ami donne sa marchandise à un prix modéré , il la fait acheter sous main , pour la revendre ensuite beaucoup plus cher.*

Tout est ici absolu ; ὑποπείαδι , δοκῆνι φίλκ , ἀποδόδι . Les deux éditeurs sont d'accord sur la dernière phrase de ce chapitre ; ils lisent tous les deux : καὶ παρὰ τῶν γνωρίμων τοιαῦτα κίχρηδι , à μήτ' ἂν ἀπαιτήσω , μήτ' ἂν ἀποδιδόντων ταχέως ἂν τις κομίσειο , *il emprunte à ses connoissances de ces choses que l'on ne redemande pas , et que l'on a même de la peine à recevoir , quand on les rend.* Le dernier mot de ce passage , qu'Amaduzzi et Spalletti avoient lu différemment dans le manuscrit du Vatican , et sur lequel Siebenkces a gardé un profond silence , est une troisième preuve que non-seulement il n'avoit pas collationné ces deux chapitres sur le manuscrit ; mais que même il n'avoit pas lu les notes d'Amaduzzi.

Je regrette que les bornes d'un journal ne me permettent pas de citer un plus grand nombre de conjectures et de corrections ingénieuses , car tous les chapitres en offrent ; mais celles que je viens de mettre sous les yeux du lecteur suffiront , sans doute , pour faire apprécier le talent rare de l'auteur , pour la critique , sa profonde connoissance de la langue grecque , et pour faire placer ce savant Saxon au premier rang des hommes éclairés qui honorent aujourd'hui l'Allemagne.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

NOTE.

(*) Jean Gottlob Schneider, professeur ordinaire d'éloquence et de philologie, à l'université de Francfort-sur-l'Oder, savant littérateur, naturaliste distingué, est né, en 1752, à Colm, près Wurzen, dans la partie de la Misnie, qui appartient à la Saxe. Il débuta par des *Remarques sur Anacréon*, en allemand, Leipzig, 1770, in-8.° En 1772, il donna, dans la même ville, chez Schwickert, l'opuscule intitulé : *Periculum Criticum in Anthologiam Constantini Cephalæ, cum editam tum inceditam. Accedunt emendationes in Aristotelem et Antigonom Carystium*. Ce petit livre, qui annonçoit beaucoup de talent pour la critique, lui concilia l'estime et l'amitié du célèbre Brunck. Ce savant critique l'ayant rencontré à Goettingue, en 1773, l'amena à Strasbourg, et se l'adjoignit pour la partie matérielle du long et pénible travail sur les *Analectes grecques*, dont il étoit alors occupé (1). Pendant les trois années que ce jeune littérateur passa à Strasbourg, il publia dans cette ville un *Essai sur la vie et les écrits de Pindare* (en allemand) 1774, in-8.° (l'année précédente, il avoit envoyé à Fischer des notes pour la nouvelle édition des *Rhetores Selecti*, de Th. Gale. Lipsiæ, 1773, in-8.°) — Une édition élégante du texte grec, accompagné de

(1) Voyez avec quel intérêt il en parle dans la préface des *Analectes*, page xvii.

notes, du *Traité de Plutarque sur l'éducation des enfans*, 1775, in-8.^o — *Carminum Pindaricorum Fragmenta*, 1776, in-4.^o — *Oppiani de Venatione libri IV, et de Piscatione libri V cum paraphrasi græca librorum de Aucupio*, Gr. Lat. 1776, in-8.^o maj. — Les notes de cette édition estimable renferment les conjectures de divers savans, celles surtout de Brunck, sous les yeux duquel elle se faisoit. — Nommé, en 1776, à la chaire qu'il occupe aujourd'hui, il publia, l'année suivante, à Francfort-sur-l'Oder, (Trajecti ad Viadrum) *Analecta Critica in scriptores veteres græcos et latinos. Fasciculus I quo continentur I. Notitia poetarum epigrammatographorum, quorum nomina et fragmenta in Analectis Brunckianis, extant. II. Supplementum commentariorum Eustathii, in Dionysii Periegesim. III. Auctarium emendationum, in Oppiani Cynegetica, etc. IV. Disputatio de dubia carminum orphicorum auctoritate et vetustate*, in-8.^o — Cette brochure de 84 pages n'a pas eu de suite. — Les autres éditions grecques et latines, venues à ma connoissance, sont les suivantes. *Demetrii de Elocutione liber. Græce, cum notis*. Altenburgi, Richter, 1779, in-8.^o *Ælianus de Natura Animalium. Gr. Lat. cum notis*. Lipsiæ, Schwickert, 1784, in 8.^o, 2 vol. *Ad Reliqua Librorum, Friderici II, imperatoris de Arte Venandi cum Avibus commentarii, etc.* Lipsiæ, Muller, 1788-9, in-4.^o, 2 vol. (2).

(2) Le savant antiquaire Le Blond, membre de l'Institut national, possède un manuscrit précieux, peut-être même unique, de cet ouvrage de l'empereur Frédéric II, plus ample de deux tiers que l'im-

Synonymia Piscium, græca et latina, aucta, atque emendata. Sive *Historia Piscium naturalis et literaria ab Aristotelis usque ævo ad seculum XIII deducta*, duce *Synonymia piscium Petri Artedi*. Accedit *disputatio de veterum scriptorum Hippopotamo, cum tabulis ære incisis*. Lipsiæ, Weidmann, 1789, in-4.º *Xenophontis Memorabilia Socratis. Græce, cum notis*. Lipsiæ, Fritsch, 1790, in-8.º *Ejusdem Historia Græca. Græce, cum animadversionibus*. ibid. 1791, in-8.º *Nicandri Alexipharmaca, cum scholiis græcis et Eutechuii sophistæ paraphrasi græca, ex libris scriptis emendata animadversionibusque et paraphrasi latina illustrata*. Halæ, 1792, in-8.º J'ignore si les *Theriaca* ont été publiées depuis. Outre ces éditions, qui sont toutes recommandables, on doit au professeur Schneider plusieurs autres ouvrages sur les diverses branches de l'histoire naturelle, en latin et en allemand, un très-bon dictionnaire critique grec-allemand. Leipzig, 1797-8, in-8.º, 2 vol. et probablement aussi d'autres éditions que la difficulté des communications ne m'a pas permis de connoître.

primé. Comme il a bien voulu me permettre d'en prendre une notice, je l'adresserai, dans un des prochains numéros, au professeur Schneider.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

*Société d'émulation de Rouen , pour le
progrès des sciences , des lettres et des
arts.*

Dans la séance du 20 messidor, le C. AUBER, secrétaire de correspondance, a fait le rapport des travaux de la société, pendant les mois ventôse, messidor et fructidor.

1.° Les CC. VARIN, directeur du jardin national de botanique, et PRUDHOMME, professeur de navigation, ont rendu compte des degrés de froid qu'ils ont observés l'un et l'autre durant le rigoureux hiver de cette année; le premier, avec un thermomètre à l'esprit de vin; et le second, avec un thermomètre au mercure, tous deux graduation de Réaumur.

Ces observations ont été commencées le 4 nivôse et terminées le 2 pluviôse.

Le degré le plus bas du thermomètre du C. Varin, pendant les 15 premiers jours, a eu lieu les 6 et 9 nivôse, à 6 et 8 heures du matin; le thermomètre étoit alors à -14° .

Celui du C. Prudhomme étoit le 9, à 5 heures du matin, à -16° , 6'.

Le 12, à 7 heures du soir, la température étant remontée, le premier thermomètre marquoit seulement -3° .

Depuis le 15 nivôse jusqu'au 2 pluviôse, la température a été très-variable.

Le thermomètre du C. Varin a donné, le 17, à 4 heures du matin, -11° , 5', et le 29, à 5 et 7 heures du matin, il ne donnoit plus que -1° , 5'.

Le thermomètre du C. Prudhomme, son exposition étant à l'E $\frac{1}{4}$ N E, donnoit le 17 nivôse -13° , 2'.

2.^o Le C. MESAIZE a fait hommage à la société, et a adressé à tous ses membres un imprimé contenant des réflexions rédigées par lui et par les CC. Dulong et Maury, dont le but est de prouver que la poussière trouvée dans l'estomac d'une femme morte, étoit de l'arsenic.

Le C. Boissel a été reçu membre de la société avec les CC. Boucher, secrétaire de la société d'émulation d'Abbeville, etc., les CC. Fouquet et Ysabeau, membres du jury de l'école centrale de Rouen, les CC. Paul Joua et Orford, fabricants, et le C. Alexandre Defontenay, négociant à Rouen.

Le secrétaire a donné un extrait d'un mémoire du C. NOEL, relatif au canal de Dieppe; ce mémoire, dit le C. Auber, doit son origine à des questions proposées dans le mois de nivôse, par le C. François (de Neufchâteau), alors ministre, sur la navigation intérieure, l'agriculture et le commerce

du département. Les commissaires choisis par la société pour répondre aux vues du ministre et à celles de l'administration centrale, qui les a fait parvenir à la société, se sont partagés le travail; le C. Noël a pris, comme nous venons de dire, la navigation intérieure; le C. Lézurier, le commerce; et le C. Herbouville, l'agriculture: il ne sera aujourd'hui question que du travail du C. Noël.

Ce mémoire, dont nous avons déjà donné le titre, est un imprimé de 55 grandes pages in-4.^o, dont on ne peut exposer ici que la division, et citer quelques morceaux.

Noël, né à Dieppe, soutient, contre le C. Lemoyne, de la même commune, et auteur du projet de ce canal;

1.^o Que le canal de Dieppe, s'il est exécuté pour une grande navigation, n'ouvrira point aux poissons de nos pêches, de débouchés ni de moyens de concurrence avec ceux de pêche hollandoise;

2.^o Que la pêche de Dieppe devra céder la place à l'influence victorieuse du commerce;

3.^o Que l'agriculture des cantons de Neufchâtel et de Bray n'attend point, pour y prospérer, l'encouragement que lui offriroit l'ouverture du canal;

4.^o Que jamais le canal de Dieppe ne soutiendra avec succès la concurrence de ceux de l'*Escout* et de la *Seine*;

5.^o Enfin, qu'il anéantira la pêche de Dieppe, et privera la marine militaire de la république, d'un grand nombre de matelots.

La lutte qui s'élève entre les CC. Noël et Lemoyne doit

doit fixer d'autant plus l'attention qu'ils font tous deux de la pêche l'objet favori de leurs méditations ; que le premier ne s'oppose de toute sa force au canal , que parce que , s'il a lieu , c'en est fait , selon lui , de la pêche dans sa commune natale ; le second , au contraire , ne s'occupe depuis 20 ans de ce canal , que parce qu'il le regarde comme le moyen le plus propre à faire fructifier de plus en plus dans Dieppe , auquel il a voué tous ses travaux , le commerce de la pêche , qui fait déjà la principale richesse de ce port.

Nous renvoyons pour les preuves sur lesquelles s'appuie le C. Lemoyne , au rapport imprimé sur ce projet , suivi de l'arrêté du conseil-général du département de la Seine-Inférieure , du 20 juillet 1793 , ainsi qu'au *mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure , et sur les canaux qu'il seroit utile d'y établir pour faciliter la navigation intérieure* , imprimé au nom de l'administration centrale.

Il a été parlé , dans un des rapports de l'année précédente , du moulin à vent propre à scier le bois , que le C. HELLOT , membre de la société , construisoit dans la commune de Rouen. Ce moulin est fini ; le C. Hellot ne s'est pas tellement asservi à la construction hollandoise , qu'il n'y ait fait aucune correction ; il prétend l'avoir perfectionnée , et cite pour exemple la calotte qui , dans son moulin , agit en-dedans et d'en-bas , tandis que dans celle des moulins hollandois elle tourne en-dehors , au moyen d'une queue ; il cite encore les nilles ou manivelles

qui font mouvoir les scies : elles sont , dans le moulin qu'il a construit , séparées les unes des autres , de manière qu'elles peuvent agir seules ou toutes ensemble.

Le C. Forfait , inspecteur de la marine , qui a été chargé , par le gouvernement , de faire apporter de la Hollande en France trois de ces moulins , donne la préférence à celui du C. Hellot , parce que , dit cet habile ingénieur , on y peut suspendre à volonté le travail d'un châssis sans arrêter le moulin. Dans les autres moulins au même usage , les châssis sont montés sur le même arbre , ce qui oblige de les arrêter tous , lorsqu'on voudroit n'en arrêter qu'un.

Economie rurale et commerciale.

Le C. Chanorier , représentant du peuple et membre associé de l'Institut national , vient de vaincre un préjugé qui existoit parmi nos fabricans de drap , et qui frappoit en même temps l'agriculture et le commerce de la république. On prétendoit dans les manufactures , que , quelque belle que fût la laine des troupeaux de race pure qui sont en France , on ne pouvoit en faire que des draps de seconde qualité , et qu'ils ne pouvoient être teints en laine , mais seulement en pièce. Il en résultoit qu'il falloit absolument recourir à l'Espagne pour nos beaux draps , c'est-à-dire , pour l'une des branches les plus intéressantes de notre industrie nationale.

Le C. Chanorier, possesseur éclairé du plus beau troupeau de race pure d'Espagne qui soit en France, après celui de Rambouillet, n'a vu, dans cette opinion des fabricans drapiers, qu'un préjugé déraisonnable : mais il étoit formé ; il descendoit de ceux qui sont censés avoir les connoissances positives, au peuple, qui croit sur parole : il avoit pour résultat de tenir nos laines au dessous du prix où elles devoient s'élever, de ravir aux cultivateurs des bénéfices très-avantageux, d'affoiblir l'émulation pour l'amélioration des troupeaux, enfin, de maintenir notre industrie dans la dépendance de l'étranger pour les laines fines. C'étoit en vain que le C. Chanorier avoit acquis, par des expériences réitérées, la certitude physique que les laines du troupeau de Rambouillet et de celui de Croissy ne le cédoient point en finesse aux plus belles laines d'Espagne ; il falloit subir l'arrêt de l'opinion contraire. Enfin, les CC. *Leroy* et *Rouy*, propriétaires d'une manufacture à Sedan, se sont dirigés par la seule observation : ils ont jugé de première qualité les laines du troupeau de Croissy, et ils ont proposé d'en fabriquer un beau drap bleu teint en laine. L'exécution a répondu aux espérances ; et ces estimables manufacturiers assurent que ce drap égale ceux que l'on fabrique avec les plus belles laines d'Espagne. Un échantillon de ce drap a été soumis à l'Institut national, qui l'a fait examiner par les CC. *Desmarest*, *Daubenton* et *Fouroyer*. Ces citoyens ont pensé que ce drap réunit toutes les qualités qui caractérisent les draps fabriqués avec les laines

des cantons les plus renommés de l'Espagne. La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, adoptant le jugement de ses commissaires, a invité, le C. Chanorier à continuer ses heureuses expériences, et le ministre de l'intérieur à faire connoître dans les départemens ce succès, qui intéresse l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Société philomathique.

Le C. Charles COQUEBERT y a lu l'extrait du Journal danois intitulé: *Bibliothèque de physique, médecine et économie*, 3.^{me} cahier, 1799, sur la véritable origine de la résine, connue sous le nom de *Sandarac*, et sur celle de la gomme arabique, par M. SCHOUSBOE.

Le sandarac est un des articles de commerce que l'on tire des provinces méridionales du royaume de Maroc; on en charge annuellement six à sept cents quintaux dans les ports de Santa-Cruz, Mogador et Saffy; cette résine se nomme dans la langue du pays *El grassa*; l'arbre qui la produit est un thujia, que M. Vahl a trouvé aussi dans le royaume de Tunis, et dont il a donné une description complète et une bonne figure dans son ouvrage intitulé: *Symbol. Botan.* partie II, p. 96, planche XLVIII, sous le nom de *Thuia articulata*. Shaw l'avoit fait connoître plus anciennement, et l'avoit nommé *Cypres-*

sus, fructu quadrivalvi, foliis Equiseti instar articulatis; mais ni l'un ni l'autre de ces savans n'avoit connu l'usage économique de cet arbre, probablement, parce qu'étant peu commun dans les parties septentrionales de la Barbarie, on y trouve trop peu d'avantage à recueillir la résine qui en découle. On attribuoit jusqu'à présent cette résine, soit au *Juniperus communis*, soit au *Juniperus Lycia*, soit enfin au *Cèdre du Liban*, sans songer que le *Juniperus communis* ne se trouve point en Afrique, et que le sandarac paroît venir exclusivement de cette partie du monde. M. Schousboe, qui a vu l'espèce de thuia dont il s'agit ici, dit qu'il ne s'élève qu'à 7 ou 8 mètres au plus, et que le diamètre de son tronc ne passe pas 20 ou 22 centimètres. Il se distingue, au premier aspect, des deux autres espèces du même genre que l'on cultive dans nos jardins, en ce qu'il a un tronc distinct et le port d'un véritable arbre, au lieu que dans celles-ci les branches sortent de la racine, ce qui les fait ressembler plutôt à des buissons; ses rameaux sont aussi plus articulés et plus cassans; ses fleurs, peu apparentes, se montrent en germinal, et ses fruits, dont la forme est à peu près sphérique, mûrissent en fructidor.

En présentant au jour un rameau de ce végétal, on le voit parsemé d'une multitude de vésicules transparentes, qui contiennent la résine; ces vésicules venant à crever dans les mois de l'été, un suc résineux sort du tronc et des branches par exsudation, comme dans les autres arbres conifères. C'est le sandarac. Les habitans de la campagne le ramassent

sent et l'apportent dans les ports, d'où il est transporté en Europe; on l'emploie parmi nous à faire de la cire à cacheter, et différentes espèces de vernis. En 1793, les cent livres coûtoient, dans les ports de Maroc, 13 à 13 et demi piastres fortes, ce qui fait environ 75 centimes de notre monnoie, la livre; le droit de sortie étoit d'environ 9 francs le quintal.

Le sandarac, pour être bon, doit être d'un jaune clair, limpide et pur. C'est une marchandise assez difficile à falsifier. Il faut cependant prendre garde que les Maures n'y mêlent pas trop de sable.

Il est probable que c'est la même espèce d'arbre qui produit au Sénégal le sandarac qu'on en exporte en assez grande quantité.

Un autre article de commerce que le royaume de Maroc partage aussi avec le Sénégal, c'est la gomme dite arabe, qui porte le nom d'*Al leilk*; l'arbre qui la donne, ne croit que dans les provinces méridionales de cet état; l'exportation de cette substance pour les divers états de l'Europe, s'élève, par les ports de Maroc, à 8 ou 9 mille quintaux. M. Schousboe dit que cet arbre est le *Mimosa nilotica*, (nommé dans le pays *Al thlah*) ce qui n'empêche pas que, dans les contrées plus méridionales de l'Afrique, on ne puisse en recueillir, comme les auteurs le disent, sur le *Mimosa Sénégal*, et même sur d'autres espèces de ce genre.

Dans la Barbarie, on fait même une différence entre la gomme du Sénégal et celle du pays; la première est préférée, à cause de sa pureté, de sa

l'impidité et de sa blancheur, qui sont en général les qualités qu'on recherche dans cette marchandise.

La gomme que j'ai ramassée moi-même dans la province de Mogador, dit M. Schousboe, exsude du tronc et des branches de l'arbre, comme celle de nos arbres fruitiers; elle est en morceaux arrondis, de la grosseur d'une noisette ou au plus de celle d'une noix; à la vérité, ces morceaux, en se collant les uns aux autres, forment quelquefois des masses de la grosseur du poing, ou même de la tête; mais cela n'a lieu que par l'adhésion que les morceaux de gomme, encore frais, contractent entre eux après avoir été détachés, et principalement par la partie qui adhéroît à l'écorce, où le suc gommeux n'a pas encore eu le temps de se durcir. Si, dans ces masses, il se trouve quelquefois de la terre, de petites pierres ou d'autres corps étrangers, c'est l'effet de la fraude. M. Schousboe soupçonne que c'est cette circonstance qui a donné lieu à l'opinion que la gomme se trouvoit au pied des arbres, et qu'elle exsudoit de leurs racines, ce qu'il ne croit nullement fondé. Si cela étoit, il lui semble qu'outre le sable et la terre dont les masses de gomme sont salées accidentellement, il devrait s'en trouver dans l'intérieur des globules, et même tellement engagés dans la substance mucilagineuse, qu'il seroit impossible de la purifier jamais complètement, tandis qu'au contraire la gomme qui vient du Sénégal est plus pure encore que celle de Barbarie.

M. Schousboe observe cependant que le sandarae et la gomme qui s'exportent par le port de Saffi, ont une couleur brune ou rougeâtre ; mais il attribue cette couleur à la quantité d'oxyde rouge de fer qui est mêlé dans le sol de la province d'Abda où ce port est situé. Cet oxide communique même cette couleur à la laine la plus blanche, et les habitans de cette province sont reconnoissables à la teinte rougeâtre de leurs vêtemens, qu'aucun procédé ne peut détruire entièrement.

Lorsqu'en messidor et thermidor il tombe de fortes rosées, la gomme perd beaucoup de sa limpidité et des autres qualités qu'on y desire.

Cent livres de cette substance coûtoient à Mogador, en 1793, environ 48 francs de notre monnoie, non compris 5 fr. 70 cent. de droit de douane.

La gomme ne paroît être employée à aucun usage par les habitans du royaume de Maroc ; tout ce qu'ils en recueillent est vendu aux nations commerçantes de l'Europe.

Le C. CUVIER a communiqué des *Observations nouvelles sur quelques Mollusques.*

1.° Sur le *Clio borealis*, Lin.

Ce mollusque a été assez mal décrit jusqu'à présent ; voici ce que l'auteur y a observé : le *Clio* est long de 2 à 3 centimètres, son corps est oblong, et se termine en pointe en arrière ; il n'a point de disque propre à ramper, et il ne doit se mouvoir qu'en se contractant et en se dilatant en tout ou en partie ; la tête est séparée du corps par un petit étranglement, elle-même est formée de deux tuber-

cules globuleux entre lesquels est la bouche; sur l'étranglement sont deux petits tentacules triangulaires, et à leurs côtés, deux petites ailes qui tiennent lieu de branchies, et sur lesquelles on voit un tissu vasculaire, semblable à celui des branchies des poissons; les viscères ne remplissent pas, à beaucoup près, toute la capacité du corps; les parties de la génération sont très-semblables à celles du limaçon; le système nerveux à celui de l'Aplysie; il n'y a qu'un cœur, placé dans le côté gauche. On voit par là que le Clio appartient vraiment à l'ordre naturel des gasteropodes, quoiqu'il n'en ait pas le caractère extérieur, un pied sous le ventre.

Cet animal a été rapporté de Norwège, par M. Vahl, professeur de Copenhague.

2.^o *Sur l'animal du Sigaret, (Helix haliotoidea, Lin.)*

Ce mollusque est du nombre de ceux qui paroissent d'abord nuds, c'est-à-dire, dépourvus de coquille, et qui cependant en recèlent dans l'épaisseur de leur manteau. Au premier coup-d'œil, il ressemble à une large limace, ou mieux encore à un doris, qui n'auroit point de branchies sur le dos. Il est ovale, convexe, lisse, et son manteau déborde son pied tout autour; sous ce large rebord sont des vaisseaux qui paroissent destinés à la respiration; la tête est sous la partie antérieure du manteau, aplatie et portant deux courts tentacules; à son côté droit sort la verge, qui est grosse et longue; la coquille est dans le manteau sans adhé-

rences, comme l'os de la seiche; mais les viscères se moulent dans sa spirale.

Cet animal existoit au Muséum d'histoire naturelle, il vient du Sénégal; le C. Adanson, qui y a vu la coquille, n'en a point connu ni décrit l'animal.

3.^o *Sur l'animal du Bulla aperta* de Lin.

Ce mollusque est encore de ceux qu'on ne range-roit pas, à la première inspection, parmi les testacés; sa coquille est tout-à-fait cachée dans le manteau; l'animal lui-même ne diffère pas beaucoup des *Aplysics*, qui ont aussi un corps solide dans leur manteau, où, selon la manière de parler de Linnæus, dans le couvercle de leurs branchies; seulement ce corps n'est que cartilagineux dans l'Aplysie, et il est presque pierreux dans l'animal dont nous parlons; mais cette différence n'est pas plus forte que celle qui existe entre les *calmars* et les *seiches* (*sepia loligo* et *sepia officinalis*), les branchies de notre animal sont, comme dans l'Aplysie, sous cette espèce de couvercle; mais un caractère qui le distingue très-bien de l'Aplysie, c'est qu'il n'a pas les quatre tentacules de celle-ci; il s'en rapproche cependant par son estomac, qui contient à son intérieur trois de ces corps cartilagineux, dont l'Aplysie a plusieurs, et que les naturalistes connoissent déjà par la description de Bohatsch.

Le C. Cuvier conclut de ces observations, que la distinction établie entre les mollusques nuds et les mollusques testacés, est purement artificielle; que

les testacés sont seulement ceux dont la peau extérieure est très-mince, et que ceux qu'on a nommés nuds, ne passent souvent pour tels, que parce que leur coquille est recouverte d'une peau épaisse.

Il remarque, à l'appui de son opinion, que les limaces ordinaires ont elles-mêmes une plaque pierreuse dans l'épaisseur de la peau coriace qui leur tient lieu de manteau.

Mort de Antoine Gresnik.

Les arts viennent de faire une perte sensible. Le compositeur Antoine *Gresnik*, né à Liège, est décédé le 24 vendémiaire, à minuit et demi, à l'âge de 47 ans.

Le chagrin et l'excès de travail ont hâté sa mort. Il étoit élève du célèbre contrepointiste *Sala*, du conservatoire de Naples. Il avoit composé plusieurs opéra en Italie et en Angleterre, où il avoit passé quelques années, directeur à Londres de la musique du prince de Galles.

Pendant son séjour à Lyon, il avoit écrit la musique d'un grand opéra en trois actes, *l'Amour exilé de Cythère*, de *Pjèie*, et de plusieurs autres poèmes dans le genre pastoral. Depuis cinq ans qu'il étoit venu se fixer à Paris, il s'étoit fait connoître par les ouvrages suivans, qui tous avoient été favorablement accueillis du public.

Au théâtre Louvois. — Les petits Commissionnaires, un acte; le Savoir-faire, deux actes; les

faux Mendians, un acte; le Baisé donné et rendu, un acte; l'Extravagance de la Vieillesse, un acte; Eponine et Sabinus, drame lyrique en trois actes.

A Feydeau. — La Tourterelle dans les bois; l'Heureux Procès, ou Alphonse et Eléonore.

Aux Italiens. — Le Rêve, un acte.

A la Montansier. — La Grotte des Cévennes; les faux Monnoyeurs, trois actes; la Forêt de Sicile, deux actes; Rencontre sur Rencontre, un acte.

Au théâtre Martin. — Le Tuteur original.

Au grand Opéra. — Léonidas.

Il excelloit dans le genre gracieux et dans la musique descriptive.

Sa mélodie étoit toujours agréable et chantante; son harmonie simple et fondamentale. Il étoit convaincu que l'harmonie n'est que l'accessoire de la musique, et il pensoit, avec *Sacchini*, que la clarté et la simplicité sont le cachet du véritable compositeur. Aussi, il ne faisoit point abus des recherches harmoniques. Il n'employoit pas trop fréquemment les trompes, les timbales et autres instrumens bruyans, qui persuadent aux ignorans que la musique a de l'énergie, mais qui déchirent les oreilles sensibles et délicates. Il vouloit que les accompagnemens n'étouffassent jamais les voix, et il avoit un soin extrême de ne pas forcer leur diapason.

Le dernier ouvrage qu'il a composé étoit destiné au grand Opéra. Les paroles sont d'une femme connue, à plus d'un titre, dans la littérature, la C.^e Bourdic-Viot.

Sur le peintre Julien de Parme.

Les arts viennent de perdre *Julien de Parme*, peintre d'histoire très-distingué; il étoit né, en 1736, de parens pauvres, au village de Carigliano, près de la petite ville suisse de Locarno, sur les bords du lac Majeure. Son génie surmonta tous les obstacles que la pauvreté sema sur sa route dans les beaux-arts; il eut, pendant longtemps, la nature pour unique maître, parce qu'il n'avoit pas les moyens de s'en procurer d'autres: enfin il alla à Rome, en faisant dans chaque ville des portraits pour subvenir aux frais de son voyage, il y étudia douze ans les chef-d'œuvres antiques et modernes, et il y acquit en même temps le talent de parler et d'écrire supérieurement sur son art. C'est là qu'il exposa pour la première fois son tableau de Jupiter endormi dans les bras de Junon, dont la gravure se voit chez les marchands d'estampes. Toute la ville de Rome et tous les étrangers qui s'y trouvoient alors, vinrent admirer le chef-d'œuvre de Julien. A son retour à Paris, il l'exposa pour la seconde fois, et il y trouva également une foule d'admirateurs. Ce tableau qui se trouve aujourd'hui dans le cabinet du célèbre sculpteur Dejoux, son ami, est surtout remarquable par la noblesse du style et la beauté du coloris. On voit encore quelques autres ouvrages estimables de lui, dans le salon du ci-devant hôtel de Nivernois.

Julien de Parme avoit formé à Rome et à Paris

plusieurs élèves distingués. Il est mort à Paris, le 11 messidor dernier, âgé de 63 ans, dans la plus grande indigence. Le C. Pedrelli, dessinateur habile, à qui il avoit servi de père et de maître, lui a montré dans ces derniers momens toute la tendresse d'un fils, et tout l'attachement d'un élève reconnoissant.

INSTITUT NATIONAL.

*COMPTE rendu des travaux de la classe
de Littérature et Beaux-Arts, pendant
le dernier trimestre de l'an 7, par le C.
FRANÇOIS (de Neufchâteau.)*

Nous suivons toujours de la pensée ceux de nos compatriotes et de nos collègues qui marchent au loin sur les pas des héros de la liberté. Tandis que les savans de l'expédition d'Ægypte contemplent, découvrent, mesurent et dessinent les anciens monumens de cette contrée célèbre, dont le nom se trouve lié à ceux des plus grands capitaines qui aient jamais existé, le C. LANGLÈS recherche ici la description et l'histoire de ces monumens dans les auteurs arabes et indiens. Les Indiens, à une époque déjà très-reculée, ont eu, avec les Ægyptiens, des relations intimes; c'est un fait que le C. Langlès établit dans plusieurs mémoires : leur réunion forme, sur les antiquités de l'Ægypte, un

grand travail pour lequel l'auteur a trouvé, dit-il, plus de ressources dans la bibliothèque nationale, que n'en offriroient les dépôts du Caire ou des couvens cophtes, mutilés par des barbares, ou mal conservés par des moines. Il donnera un précis de son travail dans le cours de cette séance.

De l'Ægypte, le C. Langlès nous a fait passer à la Chine. La continuation des notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale, dont une portion précieuse est confiée à sa garde, lui fournit les moyens de continuer et de publier son travail sur les ouvrages Mantchoux dont la langue est la plus parfaite des langues tartares. Il a communiqué une notice étendue sur le rituel des Mantchoux, arrêté par l'empereur Kien-Long, en sa qualité de chef suprême de la religion de la Chine; car la politique chinoise ne connoit pas la séparation absurde des deux puissances. Dans une courte introduction, le C. Langlès a rassemblé des notions curieuses, dont quelques-unes sont neuves, sur le *Chamanisme*; on appelle ainsi la religion que professent, plus ou moins grossièrement, et les Mantchoux, et les autres nations ou hordes tartares, syluriennes, kamtchadales, etc. Le chamanisme, comme toutes les sectes, fut très-simple dans son origine. Il consistoit d'abord dans l'adoration du ciel, pris pour l'Être-Suprême. On y joignit ensuite le culte de Foé, celui des Esprits, et surtout beaucoup de sacrifices, d'offrandes, d'évocations, etc. C'est pour prévenir de plus graves altérations; comme le dit Kien-Long lui-même dans sa pré-

face, que ce prince-pontife a fait rédiger ce rituel en six volumes. Dans la notice, le C. Langlès donne la description et les dessins des ustensiles de ce culte. Les plus importans, ceux dont les formes peuvent intéresser les artistes, et tous les instrumens de musique, seront gravés à la suite du mémoire. Les philosophes ne seront pas plus effarouchés que les savans, du titre de cet ouvrage. Il est utile de connoître et de comparer toutes les superstitions qui, se ressemblant d'un bout du monde à l'autre, ne différant que par la forme, et voulant toutes être exclusives, trahissent leur fausseté par leur accord. Dans la liste nombreuse des charlataneries sacrées, le chamanisme peut prendre une place aussi distinguée qu'aucune autre.

La variété des habillemens n'est pas moins grande chez les hommes, que la diversité de leurs croyances. Les recherches sur les costumes ne sont pas non plus un objet de pure curiosité. On sait combien elles servent pour l'intelligence des auteurs, et combien elles sont utiles aux artistes de toutes les classes.

Le C. MONGEZ a communiqué un *mémoire sur le costume des anciens Perses*. Il doit en lire le précis dans cette séance.

Si, des pays étrangers et des temps anciens, nous revenons dans notre patrie et dans notre siècle, nous verrons qu'il reste encore, dans notre littérature, bien des landes à défricher. Le perfectionnement de notre langue est un champ presque inépuisable, et l'époque fertile de la liberté doit y marquer aussi son influence.

Dans

Dans un *mémoire sur quelques observations grammaticales*, le C. DEWAILLY renouvelle le vœu qu'ont toujours formé les grammairiens philosophes, de conformer l'orthographe à la prononciation. Il entre dans les plus grands détails pour parvenir à ce but, sans trop s'écarter de nos signes alphabétiques. Les réclamations de Duclos, de Dumarsais, de Voltaire, reproduites par le respectable doyen de nos grammairiens, feront sans doute à la longue triompher la raison de l'aveugle routine. C'est encore une révolution inévitable dont il est singulier peut-être que les Italiens et les Espagnols aient donné l'exemple aux François.

Nous sommes d'autant mieux préparés à recevoir les idées et les lumières nouvelles dans tous les genres, que ce n'est pas seulement à Paris qu'est le temple des muses françoises, et que leur culte s'est conservé dans les départemens. Le C. LAURENCIN, associé résidant à Lyon, a fait communiquer à la classe une Epître intitulée : *Vers à Frédéric, en lui envoyant le portrait de ma fille et son contrat de mariage*. Cet ouvrage respire une sensibilité douce et une morale pure. Il est à désirer que les membres correspondans de l'Institut national suivent l'exemple du C. Laurencin, et qu'ils soient exacts à faire parvenir à leurs classes respectives les fruits de leurs études ou les résultats de leurs observations.

Le C. SCHWEIGHÆUSER, associé résidant à Strasbourg, a payé solidement cette espèce de contingent littéraire, en envoyant un exemplaire de l'édi-

tion qu'il vient de donner, à Leipsick, des *Monumens de la Philosophie d'Epictète*, en grec et en latin. Ce sont les discours d'Arrien, moins répandus que le manuel d'Epictète, mais non moins dignes d'être connus, qui ont été l'objet de ce nouveau travail. L'éditeur a bien mérité tout à la fois, et de la philosophie, qui ne doit pas dédaigner l'érudition, et de l'érudition, qui amasse des matériaux pour la philosophie. Il est fâcheux que les philologues françois, capables de donner de pareilles éditions des auteurs classiques, ne trouvent en France aucun imprimeur qui puisse s'en charger, et qu'ils soient forcés d'avoir recours à des presses étrangères. Si ce n'est pas encore un signe de vandalisme, c'est du moins une calamité que cette espèce d'abandon des auteurs classiques. N'ayons pas l'ingratitude d'oublier ce que nous leur devons. C'est dans les écrivains de Rome et d'Athènes que nous avons puisé l'amour de la liberté et les élémens de la république. Que dis-je? sans la renaissance des lettres, due principalement à la lecture des auteurs classiques, nous serions aujourd'hui, comme au dixième siècle, serfs de la glèbe et courbés sous le triple joug des rois, des nobles et des prêtres. Les bonnes études seules ont tiré l'Europe de la barbarie, et la France de l'esclavage: craignons que leur négligence ne nous y ramène.

L'Institut national opposera sans cesse aux interruptions de l'ignorance la constance de ses réclamations et l'assiduité de ses travaux. Ceux même de ces travaux qui semblent n'avoir trait qu'à la langue

françoise, se lient et se rattachent, comme on va le voir, à l'étude des anciens.

Le C. DOMERGUE, continuant à examiner en détail les difficultés sur la langue qui ne sont pas pleinement résolues, pour s'élever plus sûrement des faits particuliers aux principes généraux, a communiqué à la classe trois solutions grammaticales.

Dans la première, il justifie, par une raison d'étymologie, l'orthographe de *solennel* avec deux N, adoptée dans le Dictionnaire de l'Académie. Il observe que les Latins ont *solemnis, quod fit sole omni*, ce qui se fait chaque jour, et *solemnis, quod fit sole annuo*, ce qui se fait chaque année. C'est ce dernier mot qui a donné naissance à notre *solennel*. Ainsi, quand nous avons, avec raison, proscrit la science vaine et ridicule des généalogies des hommes, nous devons encore rechercher avec soin la généalogie des mots, et l'étude des langues anciennes qui nous éclaire à la fois sur la signification de ces mots et sur leur orthographe, est un des moyens les plus féconds pour bien savoir notre propre langue.

Dans la seconde solution, le C. Domergue donne l'étymologie de trois mots employés dans les phrases négatives, *pas*, *point* et *rien*. Les grammairiens pensent, en général, que chacun de ces mots exprime la négation même, tandis qu'il ne fait que la fortifier et la nuancer d'une manière diverse. Ces étymologies ne sont *pas* vulgairement connues; elles ne sont *point* indifférentes, et plusieurs de nos bons auteurs n'en disent *rien*.

Le troisième article est une *dissertation sur la néologie et le néologisme*, c'est-à-dire, sur l'introduction légitime et abusive des mots nouveaux, à l'occasion du féminin donné au mot d'amateur, par *Linguet* et par *Jean-Jacques*. Le C. Domergue soutient, contre l'opinion vulgaire, que ce mot est devenu nécessaire au féminin, depuis que les femmes cultivent, avec tant de succès, les lettres et les beaux-arts. Il paroît que *Rousseau* l'a employé avec plus de malignité que de justesse, lorsqu'il a dit : *Paris fourmille d'amateurs et même d'AMATRICES, qui font leurs ouvrages, comme M. Guillaume faisoit ses couleurs.*

C'est peu d'étudier la grammaire ordinaire; on n'a pas une véritable connoissance de sa langue, lorsqu'on n'en sait pas la grammaire poétique. Il ne suffiroit point d'avoir lu les poètes, si l'on ne s'exerçoit dans leur idiôme, car ils en ont un à part. Il est bon que les grammairiens fassent des études en ce genre, et connoissent par expérience tout ce qu'on peut oser et tout ce qu'on doit se défendre. C'est dans cette vue que le C. Domergue a tenté de traduire, en vers alexandrins, les *Ecloques* de *Virgile*, déjà si foiblement copiées par *Richer*, si longuement paraphrasées par *Gresset*, et si complètement décolorées par tous les traducteurs en prose. Le nouvel interprète ne s'est pas dissimulé combien il est difficile de rendre, dans nos vers à rimes plates, le sentiment, l'harmonie, le coloris, la perfection des hexamètres de *Virgile* qui paroissent si naturels, et qui sont travaillés

avec tant de soin. Virgile disoit lui-même qu'il léchoit ses vers comme l'ourse lèche ses petits. Lorsque Pollion l'engagea à recueillir et publier ses Eclogues, il ne mit pas moins de trois années à revoir et à corriger cet ouvrage, composé seulement de quelques centaines de vers. Les poètes modernes vont, en général, plus vite que Virgile, et l'on s'en aperçoit bien. Au reste, en essayant de traduire les Eclogues, le C. Domergue s'est proposé principalement de faire servir ses études poétiques à ses études grammaticales. Il a lu à la classe *Silène et la mort de Daphnis*.

L'éclogue de *Silène* (dont Gessner a crayonné imparfaitement le dessin dans l'idylle de *la Cruche cassée*), est surtout remarquable dans Virgile, par l'art avec lequel il y a fait entrer l'exposition de la Cosmogonie d'Epicure, resserrée en un petit nombre de beaux vers. Fontenelle s'est beaucoup moqué de cette explication de l'origine des choses, placée dans un poème bucolique. Desfontaines n'a pas manqué de faire un grand crime à Fontenelle de cette irrévérence envers un ancien. Le critique ne s'est pas aperçu de l'ironie détournée avec laquelle le philosophe a voulu ridiculiser, sous le nom de Virgile, un système que de pieux commentateurs ont eu puisé dans une source plus respectable. Fontenelle en vouloit à la Genèse, sans oser le dire. Virgile a payé pour Moïse.

Quoi qu'il en soit, nous allons citer, de la traduction de *Silène*, par le C. Domergue, le début de

cette églogue, et sa dédicace au fameux Quintilius-Varus.

Premier imitateur du chantre d'Aréthuse,
 Dans les bois, sans rougir, j'ai transporté ma muse.
 Tandis que je chantois les combats, les héros,
 Le sévère Apollon me reprit en ces mots :
 « Andacieux Tytire ! un berger, s'il est sage,
 « S'exerce à d'humbles chants dans un gras pâturage. »
 D'autres donc, cher Varus, affrontant les hasards,
 Iront vanter ta gloire aux jeux sanglans de Mars ;
 Moi, j'essaierai des airs sur la flûte légère :
 Un Dieu le veut ainsi. D'une muse bergère
 Si quelqu'un cependant lit les vers, ô Varus !
 Les bruyères, les pins lui diront tes vertus :
 La page la plus chère au Dieu de l'harmonie,
 Du grand nom de Varus est la page embellie.

Dans l'églogue touchante *sur la mort de Daphnis*, quelques auteurs prétendent que Virgile célèbre son propre frère ; d'autres y voient l'apothéose de Jules-César. Les commentateurs se sont mis l'esprit à la torture pour découvrir des allégories et des mystères bizarres dans chacune des églogues de Virgile. C'est une manie bien ancienne que celle de vouloir faire dire aux poètes autre chose que ce qu'ils ont dit. Passe encore si cette manie n'étoit que pédantesque et ridicule, mais elle est souvent bien perfide et bien dangereuse ; c'est avec cette fureur de trouver partout des applications fausses et des allusions forcées, qu'on est parvenu, dans tous les temps, à empoisonner et quelquefois à proscrire des ouvrages composés dans les intentions

les plus pures. Virgile n'a pas été à l'abri de ce genre de persécution, même après sa mort. Ce furent des raisons de cette force qui dictèrent à un imbécille empereur l'ordre de bannir des écoles et d'anéantir toutes les copies des ouvrages de ce grand poète; ordre qui, comme toutes les lois tyranniques, fut heureusement mal exécuté. Eh! pourquoi chercher si loin d'es interprétations qui se présentent d'elles-mêmes? Ici, par exemple, il est naturel de penser que Virgile a voulu seulement, dans l'éclogue de Daphnis, lutter avec Théocrite qui, avant lui, avoit traité le même sujet. Virgile a été imité à son tour par beaucoup d'autres. Pope surtout s'est approprié les beautés de cette éclogue dans sa quatrième pastorale. Nous détacherons de la traduction du C. Domergue le passage qui finit par ce vers si connu :

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

Pour Palès, pour Phébus, ces lieux n'ont plus de charmes ;

Ils ont fui, quand ta mort a fait couler nos larmes.

Le sillon qui reçut nos fromens les plus beaux,

Nous rend la triste ivraie et de vains chalumeaux.

Où fut la violette, où brilla le narcisse,

Le chardon importun, la ronce se hérissé.

Bergers ! semez partout les feuilles et les fleurs,

Ombrez l'eau : Daphnis commande ces honneurs.

Elevez un tombeau digne de sa mémoire,

Et gravez-y ces vers, monumens de sa gloire :

Je suis Daphnis. De ce hameau

Mon nom retentit au ciel même ;

Pasteur d'un beau troupeau,

Je fus plus beau moi-même.

Ces traductions des poètes ont plus d'un objet

utile, mais ce travail sur nos grands modèles, cette gravure de leurs tableaux ne doit être qu'un degré pour nous élever, comme eux, à l'honneur des compositions originales. Il est surtout un genre dans lequel ces Romains si fiers n'ont rien à opposer aux Grecs ni aux François, c'est le genre tragique. Quand on songe à toutes les parties qu'il faut réunir, pour qu'une tragédie réussisse par le choix du sujet, la conception du plan et la poésie du style, on n'est pas éloigné de regarder le poème qui rassemble toutes ces conditions indispensables, comme un des efforts de l'esprit humain. Melpomène a encore en France plus d'un adorateur qui veille à la conservation de ce feu sacré. Quoiqu'on ne puisse juger de l'ensemble d'une tragédie sur des lambeaux détachés, il est cependant des détails qui peuvent être présentés à part avec moins de désavantage. Le C. ARNAULT a communiqué à la classe une scène de la tragédie de Zénobie, et le récit d'un combat, tiré de la même pièce. Ces morceaux seront lus par l'auteur, à la fin de cette séance.

Nouvelles d'Égypte.

On lit dans le *Courier de l'Égypte*, du 3 pluviôse an 7, l'article qui suit :

Le C. Rigo, peintre, membre de l'Institut d'Égypte, a entrepris une suite d'études sur la nature et sur les hommes de ce pays. La caravane de Nubie, qui étoit au Caire en vendémiaire dernier, pré-

sentoit à cet égard une occasion heureuse ; les individus qui la composoient habitent des terres assez avancées dans l'intérieur de l'Afrique. Le conducteur de la caravane, *Abd-el-Kérim*, étoit remarquable par la force du caractère nubien, empreint sur sa physionomie. Le C. Rigo, résolu de le peindre, entreprit de l'attirer chez lui ; il y réussit en dépensant beaucoup d'argent. Après une négociation longue et souvent rompue, *Abd-el-Kérim* vint dans l'atelier du C. Rigo, sous l'escorte de 10 à 12 de ses compatriotes et avec toutes les précautions d'un homme qui est persuadé qu'on l'attire dans un piège : pourtant on le rassura un peu, et on le détermina à congédier sa garde ; alors le C. Rigo se mit en devoir de le peindre de grandeur naturelle. Le Nubien parut content de l'esquisse au crayon ; il montrait avec son doigt les parties du dessin et les parties correspondantes de son visage, en disant : *taïbe* (bien) ; mais quand l'artiste y eut mis la couleur, l'effet fut bien différent : *Abd-el-Kérim* n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette peinture, qu'il se rejeta vivement en arrière, en poussant des hurlemens d'effroi. Il fut impossible de le calmer ; la porte de l'atelier ayant été ouverte, il s'enfuit à toutes jambes, et dit dans le quartier qu'il venoit d'une maison où on avoit pris sa tête et la moitié de son corps.

Quelques jours après, le C. Rigo introduisit dans son atelier un autre Nubien, qui sert de portier dans une des maisons de l'Institut. Il ne fut pas moins effrayé par la vue des peintures, que son compatriote *Abd-el-Kérim* ; il courut conter à tous les por-

tiers du voisinage, qu'il avoit vu chez un françois un grand nombre de têtes et de membres coupés. Ses confrères se moquèrent de lui, et se réunirent au nombre de six pour vérifier le fait. Il n'y en eut pas un qui ne fût saisi d'effroi en entrant dans l'atelier, et aucun ne voulut y demeurer.

Déjà on commence à retirer quelques fruits littéraires de l'expédition d'Égypte. Le général Kléber, membre de la société philotechnique, a envoyé à cette société deux statues; l'une de bronze, et haute d'un demi mètre environ, représente un *Osiris* avec les yeux incrustés, c'est-à-dire, que leur prunelle est de bronze, et le blanc d'une espèce de pierre qui m'a paru spathique; l'autre statue est de pierre, c'est une *Isis accroupie*, tenant devant elle le corps d'*Osiris* qu'elle a retrouvé.

Le général Bonaparte, dans la précipitation de son départ, a laissé une très-belle statue en terre cuite, d'un travail grec, dont il se proposoit d'enrichir le musée de la république.

On a trouvé peu de médailles; celles qui ont été découvertes jusqu'ici, ne passent pas le nombre de deux cents. Quelques-unes sont des monnoies arabes; les autres sont des monnoies frappées sous les Ptolémées ou sous les empereurs: la plupart sont frustes; aucune n'a encore été envoyée en France.

On a copié avec grand soin, et sur une grande échelle, l'inscription du Mékias.

On a réuni dans les monastères un certain nombre de livres coptes, ce sont des livres d'église. On n'a pas trouvé de manuscrits importans.

On a trouvé une bandelette de momie en lin, et une autre en papyrus, chargées de caractères qui appartiennent à l'écriture cursive des *Ægyptiens*. Ces monumens seront joints à ceux que le cabinet des antiques possède déjà, et qui sont les seuls que l'on connoisse. Ce sera encore un argument de plus en faveur de l'opinion du savant M. Tychsen, sur les restes de l'écriture *ægyptienne* (1).

Outre la carte générale de l'*Ægypte* que nous aurons plus exacte, on aura aussi des représentations fidèles de tous les temples de la Haute-*Ægypte*; les meilleures figures que nous en ayons, celles de Pococke et de Norden, n'ayant pu y être faites qu'à la hâte, et toujours avec la crainte d'être attaqué et troublé par les gens du pays. Les murailles de ces temples offrent plus de douze mille mètres d'hiéroglyphes, et on aura ces douze mille mètres. Voici comment les dessinateurs s'y sont pris. Ils ont formé une suite de tous les signes hiéroglyphes qu'ils ont rencontrés, rangés par numéro. En lisant une ligne verticale ou horizontale, ils n'ont autre chose à faire que de mettre les numéros en place des figures; et, de retour chez eux, ils retrouveront ces figures par les numéros, et les assembleront de manière qu'on les aura tous dans la position où ils se trouvent. Quelle nouvelle pour le savant Zoëga, dont l'Europe, qui admire ses connoissances, attend avec tant d'impatience l'important ouvrage sur les obélisques et sur la religion *ægyptienne*!

(1) Bibliothek der alt'n Litterature und Kunst VI. Stük. Goetting, 1780.

Le C. *Denon* sera bientôt de retour avec un grand nombre de dessins. Comme il est à-la-fois homme de goût, dessinateur et graveur, il faut espérer qu'il ne tardera pas à nous en faire jouir.

Une perte douloureuse pour les lettres, est celle du C. *Venture*, mort au siège d'Acre. Attaqué d'une dysenterie légère, il demanda au général d'aller à Nazareth pour se rétablir; il y fut bien reçu, et traité avec zèle par les pères qui le connoissoient; mais peut-être même leurs soins mal entendus ont-ils hâté sa fin. Quand il fallut revenir au Caire, on fut obligé de le transporter sur un brancard, et il est mort dans la route. C'étoit un homme actif, plein d'esprit; il avoit passé 40 ans dans l'Orient, dont il connoissoit très-bien les langues, les mœurs et les usages.

Le général Bonaparte a chargé le C. Monge, membre de l'Institut national de France et de celui du Caire, de déposer à la bibliothèque nationale trois superbes manuscrits orientaux in-folio, dont nous n'avions pas de copie à la bibliothèque nationale. Le premier est en langue turke, deux sont en langue persanne; tous trois sont ornés de vignettes exécutées avec le plus grand soin, mais qui n'en attestent pas moins l'enfance de l'art.

Le MS. Turk, intitulé *Methla'a él-sa'âdeh oué yanâb'e él-syâdeh fy e'lmâl-thalacem*, (l'Orient du bonheur et la source de la souveraineté dans la science des talismans), par Sydy Mohammed ben-émyr Hhaçan, él-Sa'oudy, est un recueil de monumens astronomiques, astrologiques et géographiques, réels ou fantastiques,

avec des explications aussi étranges que les figures. Il est plus aisé d'en donner la description que l'analyse. Une vignette assez agréablement exécutée, représente le sulthân assis au milieu d'une grande salle ornée de jets d'eau, ayant devant lui des livres ouverts, une écritoire et une horloge; sur le devant sont deux Itchoghlâns et deux nains. Les douze signes du Zodiaque avec leurs 36 décans forment le sujet des douze vignettes suivantes. Ces signes sont tous personnifiés. Cinquante-six petites vignettes, distribuées sur deux pages, offrent la représentation des sept planètes, et de quarante-neuf arts et métiers. On y remarque le qâdhy, le bourreau, le sulthân et les musiciens, placés perpendiculairement les uns au dessus des autres. Sur les six pages suivantes, on a représenté les 28 mansions de la lune et les planètes dans les constellations, en réunissant une moitié de chacune de leurs figures emblématiques, ce qui nous explique l'origine de ces monstres enfantés par l'imagination des Ægyptiens, tels que le sphinx qui n'étoit qu'une figure astronomique, emblématique des signes sous lesquels le Nil se déborde; une espèce de mappemonde placée à la suite de ces figures, donne une juste idée des foibles connoissances géographiques des Turks. La ligne équinoxiale la coupe horizontalement par le milieu; la portion supérieure est annoncée comme inhabitée; l'autre moitié est divisée en sept climats, qui n'en occupent pourtant que les trois quarts; l'autre quart est encore regardé comme inhabité. Une vingtaine de pages suivantes renferment des observations astronomiques en forme de tableau. Le

plan du temple de la Mekke avec l'élévation de la Ké'abeh recommencent une nouvelle série de figures, parmi lesquelles on distingue le *Jardin pur de la majesté du prophète*; (le tombeau de Mohhammed à Médyne) dont un pèlerin musulman m'a attesté l'exacte ressemblance; le phare d'Alexandrie, surmonté du miroir, (cette figure n'est pas conforme à la description donnée par les auteurs arabes) (2); la mosquée des ômmyades à Damas; différens temples d'idoles; les bains de Tybériade; le mur de Gog et de Magog; Alexandre aux deux cornes, marchant, avec son vézyr muni d'un flambeau, au milieu des ténèbres, etc.

La seconde partie de ce MS., est intitulée *Qor'i Dja'afaryeh*, (Sorts de Dja'afar.) « *I'im él-gora'i*, suivant Hhâdjy Khalfah, est la science par le moyen de laquelle on tire des augures des lettres, touchant les événemens futurs; c'est un diminutif de la Géomancie: mais les indices en sont plus foibles et moins sûrs que ceux de la Géomancie. » L'auteur cite dix-sept prophètes, par les noms desquels on tire des horoscopes. Ces dix-sept prophètes sont *Cho'eïb* (Jethro, beau-père de Moïse), *I'ÿça* (Jésus-Christ), *Djerdjys* (St.-George), *Younes* (Jonas), *Nouahh* (Noë), *Djékeryâ* (Zacharie), *Fahhya*, (saint Jean-Baptiste), *Yoouçouf*, (Joseph), *Dâoud*, (David), *Mouça*, (Moïse), *Hhidher*, et *Elyâs*, (Pinehas et Elie), *F'aqoub*, (Jacob),

(2) Voyez la description du Phare, que j'ai traduite des auteurs arabes, insérée dans ce journal, Année V, t. II, p. 384.

Soléïman, (Salomon), *Ibrâhym*, (Abraham), *Isma'il*, (Ismaël), *Ayoub*, (Job). Chaque nom est accompagné d'une jolie vignette qui représente le tombeau du prophète, ou une chapelle qui lui est consacrée. Si ces peintures n'ont pas le mérite de la fidélité, ni même celui du dessin, elles peuvent au moins servir à donner une idée de ces espèces de monumens chez les Orientaux, et offrent des formes dont nos artistes pourroient faire leur profit, soit pour les décorations de théâtre, soit même pour ce qu'on peut nommer l'*architecture de fantaisie*.

Cet ouvrage a été composé en 990 de l'hégire, (1582 de l'ère vulgaire), sous le sulthân Mourâd que nous nommons Amurath III, fils aîné de Sélym II, qui succéda à son père après avoir fait massacrer ses cinq frères, en 982, (1574), et mourut le 6 de djomâdy I.^{er}, 1003 (17 janvier 1595), âgé de 50 ans.

Le manuscrit persan, intitulé fort mal-à-propos par un des propriétaires *tessouyrat gharyb*, (figures admirables), sans doute à cause de quelques miniatures qu'il renferme, est un recueil de cinq ouvrages du célèbre poète persan A'bdoûl - Rahhman él-Djâmy, auteur du *Béhâristân*, dont j'ai publié différens extraits. Ces cinq ouvrages sont entièrement en vers, et ont été écrits par la plume élégante de l'habile *Kâteb*, ou écrivain Mohhammed ben-A'lâou éd-dyn, dans le courant des années 972, 973 et 974 de l'hégire, dans le district de Bâkhzer ou Bâkhrez (3), 90 ans

(3) Cette ville, dont le nom s'écrit de ces deux manières, est située dans le Khorâçân, dans les dépendances de Nichâbour, et forme un

environ après la mort de l'auteur , arrivée en 891, (1486).

Le premier a pour titre , *Tohhséh-él áhhrár* , (le Présent des hommes libres, ou des gens de bien). Il est distribué en vingt *meqálèh* (ou sentences), contenant des réglemens et des conseils ; le tout mêlé d'histoiettes et d'apologues , selon la coutume des Orientaux ; on y remarque , entr'autres , la fable des deux canards et de la tortue. Djâmy acheva cet ouvrage , en 886 (1481), peu d'années avant sa mort.

Le second a pour titre , *Sobhhut-él ábrâr* , (le Rosaire des justes). Il est conçu sur le même plan que le premier , et divisé en quarante *a'qd* (ou chapitres).

Les troisième et quatrième sont ces deux romans si célèbres chez les Orientaux ; l'un , intitulé les *Amours de Youçouf et Zou'éykkhá* , (Joseph et Zuleikhâ) ; l'autre , les *Amours de Medjenoun et Leylah*. Ces deux morceaux du recueil sont d'autant plus précieux pour nous , qu'ils sont écrits avec tout le luxe de la cal-

canton d'où dépendent des villages et des terres labourées. Le géographe persan place le canton de Bâkhzer , dans le quatrième climat, vers 95 deg. 31 min. de longitude, et vers 35 deg. 20 min. de latitude. C'est un pays assez célèbre, qui renferme beaucoup de jardins, produit considérablement de raisins et autres fruits, et qui a dans sa dépendance Málân , emplacement très-considérable, situé dans le voisinage, Voyez le *Nozahat ál qouloub, chapitre du Khorâçdn, article de Bâkhrez* ou *Bâkhzer*, numéros 127, 128 et 159 pers. de la bibliothèque nationale. J'observerai qu'en ancien persan, *Bâkhzer* est le synonyme de *Bâkhter*, qui signifie l'orient, comme *Khâver* signifie l'occident. Dans *Bâkhter*, on reconnoît aisément l'étymologie du nom de la Bactriane.

lithographie

ligraphie orientale, et que nous n'en possédons à la bibliothèque nationale que des exemplaires incomplets ou très-mal conservés.

La cinquième partie du manuscrit est un recueil d'historiettes et de lettres, entre lesquelles on en remarque quelques-unes d'Aristote, d'Hippocrate, de Pythagore, de Hermès et d'Alexandre. Il paroît que ce dernier a fait donner à ce recueil le titre de *Khî-red uâmèh Eskandary*, qui se trouve sur la vignette de la première page.

Le troisième volume est intitulé, « *Kétâb mouçoum* » « *medjâlès âl i'châq* ; livre renfermant les conversa- » « tions des amans, recueillies par Kemâl éd-dyn él-sul- » « thân Hhocèin ben él-sulthân Menssour ben Nâsser » « ben O'mar cheykh ben Tymour, mort en... (). » « C'est un recueil de soixante dix-neuf séances ou » « conversations sur l'amour, tant en vers qu'en prose, » « en langue persanne. Ces conversations sont extraites » « des ouvrages des docteurs et des savans, particu- » « lièrement de ceux de la secte des Ssoufy. » Telle est la notice donnée par Hhâdjy Khalfah, à l'article *Medjâlès*. Ce recueil d'anecdotes et de sentences d'amour renferme des fragmens considérables des amours de Medjenoun et de Leilah, de Khosrou et de Chyryn, et autres romans d'amour par A'bdoûl-Rahhman Djâmy, Elqâcem, él Anvâr, Feryd éd-dyn A'ththâr, Abouî-Hhacau Kharqâfy. Ce MS., sur papier rose, a été exécuté par une excellente main, mais on ne trouve ni le nom de l'écrivain, ni l'époque de la transcription. Une douzaine de vignettes peintes à la gouache avec tout le soin et toute l'imper-

fection qui caractérisent le pinceau des Orientaux, représentent les épisodes les plus intéressans de ces narrations (4).

T H É A T R E S.

T H É A T R E F E Y D E A U.

Emma.

Georges, un des fils du *comte d'Ernest*, a épousé contre la volonté de son père, *Emilie*, jeune écossaise peu fortunée. Obligé de quitter la maison paternelle, il s'est retiré dans le fond de l'Ecosse, et il y vit avec sa femme du travail de leurs mains. *Georges*, d'un caractère jaloux, tourmente sa femme sans aucun sujet, et se rend malheureux soi-même. Un jeune officier, qu'il a vu se promener souvent sous ses fenêtres, lui a surtout inspiré des inquiétudes. Ce jeune homme vient en effet, pendant l'absence de *Georges*, se présenter chez *Emma* sans la moindre précaution, et lui déclare sa passion; mais elle sait lui faire sentir son inconséquence, et le jeune officier sort bien déterminé à réparer cette faute par des bienfaits. Une lettre qu'on vient apporter de sa part, augmente encore la fureur du mari; et, lors-

(4) Cet article, sur les trois manuscrits orientaux, m'a été communiqué par mon savant collègue le C. *Langlès*, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale.

qu'il revient bientôt lui-même dans l'intention de réparer sa faute, Georges, sans vouloir l'entendre, le provoque au duel, l'entraîne avec lui, et le blesse à mort.

Georges est amené devant le juge, dans lequel il reconnoît son père; et c'est là aussi qu'il apprend que son adversaire est son frère. Celui-ci, qu'on a cru mort, n'est que blessé; au moment où le juge va condamner Georges, son frère paroît, détermine le comte à pardonner, et atteste la conduite vertueuse d'Emma.

Cette pièce, jouée la première fois le 24 vendémiaire, dont les situations sont forcées, et en général mal adaptées au genre lyrique, a eu un très-foible succès; elle est pourtant d'un auteur accoutumé à en obtenir.

Les auteurs ont été demandés; celui des paroles, le C. MARSOLLIER; celui de la musique, le C. FAY. Les acteurs sont les CC. Gaveaux, Juliette et Fay, et la C.^e Scio.

THÉÂTRE DU MARAIS.

Le Juge bienfaisant.

Un intrigant, nommé *Belroc*, parvenu à une certaine fortune, s'est trouvé créancier d'une somme de 40 mille francs, d'un négociant nommé *Dorsan*. Cette somme lui a été payée, mais il a su escroquer le billet

et la quittance qu'il avoit donnés, et même le registre de Dorsan qui pouvoit prouver le paiement. Il poursuit donc la veuve devant les tribunaux, et toutes les formes étant pour lui, il est presque sûr de réussir. M. d'*Harancour*, juge du tribunal devant lequel ce procès est porté, connoît la probité de la famille Dorsan, et est bien convaincu de la friponnerie de Belroc ; malgré cela, les preuves produites par ce dernier l'obligent à condamner la veuve ; mais, en même temps, il va trouver l'huisier, paie une partie de la dette, et rend à la liberté M.^me Dorsan qu'on avoit déjà conduite en prison, accompagnée de la seule *Hermance*, sa fille, qui se faisoit passer pour sa femme de chambre, et qui, à ce titre, avoit obtenu de rester avec elle.

Célicour, l'ami d'*Hermance*, apprend que les livres de commerce de feu Dorsan sont entre les mains de Belroc, et ilsait se les faire livrer par *Gervais*, commis de cet intrigant ; bientôt il est arrêté lui-même comme prévenu de les avoir soustraits. *Célicour*, cependant, a eu la présence d'esprit de les déposer, devant témoins, entre les mains du concierge de la prison, homme aussi brusque qu'il est probe. Belroc craint d'être compromis par cet incident, et croit engager le concierge, par la somme de 25 louis, à substituer un registre semblable à celui dérobé par *Célicour*. L'offre est en apparence acceptée. Dans ce moment, M. d'*Harancour* vient visiter les prisons ; il interroge *Célicour*, qui avoue avoir dérobé les registres, mais qui demande qu'ils soient examinés par le juge ; Belroc, qui se croit en sûreté par la substitution qu'il

pense être exécutée, demande lui-même cet examen. M. d'Harancour ouvre le livre, et reconnoît la vérité. Au même instant Gervais arrive, il dépose que ce n'est pas Célicour qui a dérobé les registres, que c'est lui-même qui les lui a donnés, et il se découvre que les dix mille francs ont été payés par le juge lui-même. Belroc est arrêté, et Célicour obtient sa liberté et la main de son amante.

Tel est le sujet de cette pièce en trois actes, jouée pour la première fois le 23 vendémiaire, et qui a obtenu le plus grand succès. Ce sujet est tiré de la vie du respectable ANGRAND-DALRAY, ancien lieutenant-civil, mort victime du tribunal révolutionnaire, en 1793, et pleuré de tous ceux qui l'ont connu.

Elle est jouée avec beaucoup d'ensemble par les CC. DEVIGNI, PICARD, DEGLIGNY, et par les CC.^{es} DESROZIÈRES, MOLÉ et BEFFROY. L'auteur a été demandé et amené sur la scène, c'est le C. PUYSEGUR.

Les acteurs ont aussi été demandés, et ont paru au milieu des plus vifs applaudissemens.

L I V R E S D I V E R S .

M A T H É M A T I Q U E S .

VOLLSTÄNDIGE Anleitung zur niedern, hiehern und angewandten Mathematik, in so fern solche sowohl dem Officier überhaupt, als auch dem Ingenieur, Artilleristen und Seemann unentbehrlich ist, von Johann

Philipp GRUSON, *erster Theil, welcher die Arithmetik enthält.* — INTRODUCTION complète aux mathématiques pures, appliquées et élevées autant qu'elles sont indispensables, non-seulement à l'officier en général, mais aussi à l'ingénieur, à l'artilleur et au marin, par Jean-Philippe GRUSON, professeur de mathématiques auprès du corps des cadets à Berlin, et membre ordinaire de l'académie des sciences de Berlin; première partie, qui contient l'arithmétique. A Berlin, chez Lagarde, 1799; 400 pages in-8.°; 16 pages de table des nombres carrés et cubes d'un jusqu'à mille, et 8 pages de préface.

Quoique le *Cours de mathématiques* de BEZOUT soit la base de cet ouvrage de M. GRUSON, il ne doit pas être cependant regardé comme une simple traduction. Il a choisi des exemples militaires dans les meilleurs ouvrages de ce genre, pour être plus utile à la classe pour laquelle il a spécialement travaillé. Dans les volumes suivans, qui doivent se succéder avec rapidité, M. Gruson traitera la géométrie, la trigonométrie plane et sphérique, l'analyse, l'application de l'algèbre à la géométrie, et surtout la doctrine de la section du cône et des autres courbes, enfin les sciences physico-mécaniques.

A la fin de ce volume on trouve la comparaison des monnoies, poids et mesures, des différens pays de l'Europe, une table des nombres carrés et cubiques de un à mille, et celle des logarithmes communs de un à mille.

Z O O L O G I E.

N. D. RIEGELS *philosophiæ animalium fasciculus primus de Erinaceo, tradens hujus digestionis instrumenta, chylificationis, secretionum generationis, osteologiam, musculos, animam instinctus et mores, problemata varia physiologica.* Havniæ sumptibus J. H. Schubothe; 1799, in-12 de 32 pages.

Dans l'introduction, l'auteur donne un aperçu historique des connoissances que les anciens ont eues en

zoologie, et des travaux entrepris par eux à ce sujet ; il développe les principes établis par Aristote, et défend cet auteur contre quelques reproches que lui a fait Bacon. De là, il passe à la description du *hérisson* ; il parle d'abord de ses organes de digestion, de chylication, de sécrétion, de génération et des organes de la vie ; ensuite il traite de l'ostéologie de ce mammifère et de ses mœurs, de ses instincts et de ses sens. Après avoir traité de ce que nous savons sur le hérisson, il finit par quelques problèmes qui le regardent, et quelques mots sur l'usage qu'on en tire en médecine et dans la vie commune. M. Riegels se propose de traiter successivement, de la même manière, des rats, du phoque, des taupes, des grenouilles et lézards, du porc, de la brebis, des lièvres ; des poules, des canards et des oies, des chouettes, des corncilles, des chiens, etc. ; il indiquera aussi les différens usages de chacun de ses animaux. Ce premier fascicule porte aussi le titre particulier : *Scrutatio anatomico-philosophica de Ermineo, auctore N. D. Riegels.*

P H Y S I O L O G I E.

GERARDI VROLIK oratio de viribus vitalibus in omni corpore organico observandis iisque constantibus ; publice dicta A. D. V. novembris. A. 1798. quum ordinariam anatomies, physiologiæ et artis obstetriciæ professionem in illustri athenæo Amstelædamensi auspicaretur, Amstelædami sumptibus Athenæi typis Civitatis, 1799 ; in-4.º de 44 pages.

Dans ce discours prononcé pour prendre possession de la chaire d'anatomie, de physiologie et d'accouchement à l'athénæum d'Amsterdam, M. Vrolik traite un sujet vraiment intéressant, et qui convient parfaitement aux sciences qu'il enseigne. On pense bien qu'il ne lui a pas été possible d'approfondir cette vaste matière dans le cadre étroit d'un discours ; il n'a pu faire, pour ainsi dire, qu'en tracer une es-

quisse rapide, qu'en traiter sommairement les principaux points; ce qu'il a fait, cependant, de manière à indiquer à ses auditeurs ce que le temps ne lui a pas permis d'approfondir dans son discours.

B O T A N I Q U E.

BOTANIQUE pour les femmes et les amateurs des plantes, par M. le D. A. J. G. Ch. BATSCH, professeur à Iena, avec 101 figures coloriées; ouvrage allemand mis en françois, et augmenté de notes et d'autres additions par J. E. B***, membre associé de l'Institut national de France. Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Wurtz, libraires, quai de Voltaire, n.º 2. An 7 de la république françoise, in-8.º de 198 pages, avec l'épigraphe :

« Tant que j'herborise, je ne suis pas malheureux, et je vous
 « réponds que si l'on me laissoit faire, je ne cesserois tout
 « le reste de ma vie d'herboriser du matin au soir. J'herbo-
 « riserois jusqu'à la mort, et au-delà; car, s'il y a des fleus
 « dans les Champs-Elysées, j'en formerois des couronnes,
 « pour les hommes vrais, francs et tels qu'assurément j'avois
 « mérité d'en trouver sur la terre. » J. J. ROUSSEAU.

Nous avons annoncé l'original de cet ouvrage dans le Magasin Encyclopédique, année IV, t. III, p. 561. Le traducteur ne s'est pas contenté d'en donner une traduction littérale, il a cru devoir souvent développer l'idée de l'auteur, l'éclaircir par des exemples, quelquefois lui donner une tournure galante ou sentimentale, pour prouver qu'il n'a jamais perdu de vue le sexe auquel principalement l'ouvrage est adressé. M. Batsch a écrit pour les Allemands, qui n'exigent pas partout les agrémens du style; qui souffrent que, dans un ouvrage sérieux, on parle à leur seule raison. Le C. B*** a pensé qu'écrivant pour les françoises, il devoit parer cet ouvrage des charmes de l'imagination, et même emprunter sans affectation le langage de la sensibilité.

M O R A L E .

CODE MORAL pour servir à l'instruction de la jeunesse , et des différentes classes de la société , depuis le simple citoyen jusqu'à l'homme d'état ; ouvrage élémentaire composé des principes les plus évidens des philosophes , des moralistes et des publicistes anciens et modernes , contenant les traits moraux des historiens , des orateurs et des poètes les plus célèbres ; publié par J. H. VALANT. A Paris , chez l'éditeur , faubourg Denis , n.º 65 , au pensionnat du lycée de la jeunesse. De l'imprimerie de Rousseau , rue Nicaise , n.º 26. An 8 , in-12 de 360 pages. Prix , papier fin , belle reliure , 5 fr. ; papier ordinaire , 2 fr. pour Paris , et 3 fr. par la poste.

Cet ouvrage est un recueil de maximes de morale en prose et en vers , tirées de plus de 200 auteurs dont la liste se trouve à la tête du volume. Ces maximes sont classées sous des titres généraux qui sont rangés par ordre alphabétique. Les jeunes gens qui aiment à orner leur mémoire et à former en même temps leur cœur , les pères et mères de familles , les instituteurs , sauront gré à l'auteur de ce recueil qui leur offre , dans ce manuel , l'esprit de la morale d'un grand nombre d'auteurs estimables. On trouve chez le C. Valant , l'abrégé du Code Moral pour 1 fr. 20 cent.

V O Y A G E S .

NOUVEAUX VOYAGES sur toutes les côtes de la Barbarie et l'Empire de Maroc , dans la Haute et Basse Égypte , sur les côtes de la mer Rouge , en Nubie , en Abyssinie , et dans le pays de Sennaar , extraits des voyageurs les plus modernes et les plus accrédités ; contenant ce qu'il y a de plus remarquable , de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré ; les mœurs des habitans , la religion , les usages , arts et sciences , commerce , manufactures ; enrichis de cartes géogra-

phiques et de figures. Paris, chez Moutardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.º 28. An 7 de la république françoise; 2 vol. in - 8.º de 485 pages chacun. Prix, 10 francs; et 12 francs, francs de port.

Il y a plusieurs pays dont on ne trouve point de relations dans les deux abrégés de l'histoire générale des voyages publiés par l'abbé Prévost et Laharpe; de ce nombre sont, entr'autres, les côtes septentrionales de l'Afrique, l'Ægypte, la Nubie, l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique. C'est cette lacune que doivent remplir les deux volumes que nous annonçons, qui se vendent séparément sous le titre indiqué et comme suite de l'abrégé de Laharpe, dont ils peuvent former les 24 et 25.^{me} volumes. Les principes d'après lesquels ce supplément a été composé, sont les mêmes que Laharpe a développés dans le plan sommaire de son abrégé. Les faits les moins intéressans sont racontés succinctement, pour pouvoir donner plus de développement à ceux qui sont d'une plus grande importance. *Shaw, Bruce, Noiden, Savari*, sont les principales sources où le rédacteur de ces deux volumes a puisé. Outre quelques gravures, on trouve au second volume une carte du golfe d'Arabie, depuis Suez à Bab-el-Mandeb, où l'on a tracé la route de Masuah à Gondar, capitale de l'Abyssinie; la route de Gondar aux sources du Nil, ainsi que le cours de ce fleuve jusques à la Méditerranée, et la route de M. Bruce par le Sennaar, le grand désert de Nubie et le Bréja.

ABRÉGÉ des voyages faits par les plus célèbres voyageurs, tels que Pockocke, Niebuhr, Chardin, etc, dans la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Perse, l'Empire Ottoman, et autres lieux de l'Orient; contenant une description exacte de ces contrées, et des observations intéressantes sur les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement, les arts, les sciences, le commerce, l'histoire naturelle et civile de chaque pays, orné de carte et de figures. Paris, chez Mou-

tardier ; imprimeur-libraire , quai des Augustins , n. 28. Au 8 , 2 volumes in-8.° de plus de 500 pages chacun. Prix , 10 fr. et 12 fr. par la poste.

Le premier livre contient l'abrégé du voyage de Richard Pockocke en Syrie ; le second , celui de Niebuhr en Arabie ; ces deux livres forment le premier volume et les 92 premières pages du second. Le troisième livre , qui remplit le reste du second volume , contient l'extrait du voyage du chevalier Chardin en Perse , et autres lieux de l'Orient. Ces différens voyages dont l'abrégé se trouve dans ces deux volumes , sont connus , et jouissent d'une juste réputation , il seroit donc superflu d'en parler ici plus au long , mais , comme ils étoient devenus tres-rares et chers , le libraire a cru devoir vendre ces deux volumes séparés de l'abrégé de l'*Histoire générale des voyages* par LAHARPE , auquel ils peuvent faire suite , et en former les 26 et 27.^{me} tomes. Le premier volume est orné de la figure du chameau sacré de la Mecque , et de la vue du temple du soleil à Palmyre ; dans le second volume se trouve la vue de la Mosquée royale et du marché impérial à Ispahan , et une carte de l'Arabie.

VOYAGE pittoresque de Syrie , de la Phœnicie , de la Palestine et de la Basse-Ægypte , 8.^{me} et 9.^{me} livraisons (1).

Ces deux livraisons , comme nous l'avions annoncé en indiquant la 7.^{me} , ne sont plus accompagnées d'*explication provisoire*. La première partie du *texte définitif* une fois rédigée , il étoit impossible de faire marcher de front l'exécution typographique de ce texte , avec celle des explications provisoires traitées comme elles l'ont été jusqu'à présent. D'ailleurs , dans

(1) Voyez les conditions de la souscription avec la notice de la première livraison , année IV , t. IV , p. 152.

le petit nombre de livraisons qui pourront précéder encore la publication des premiers chapitres du texte, les éditeurs comptent ne donner que des planches qui se rapportant, la plupart, aux objets dont il a déjà été parlé dans les livraisons précédentes, n'auront, pour ainsi dire, besoin d'aucune explication nouvelle. Les éditeurs annoncent, au surplus, à leurs souscripteurs, que la prompte publication du texte définitif va désormais les occuper uniquement.

La 8.^{me} livraison contient; 1.^o *le plan du temple du soleil à Palmyre.*

2.^o *L'élévation du temple du soleil à Palmyre, prise sur la largeur.*

2.^o *L'élévation du même édifice prise sur la longueur; cette planche est double.*

4.^o *Vue de l'intérieur du mausolée d'IAMBlichus, prise dans le fond, en regardant l'entrée.*

5.^o *Le même mausolée, vu en dehors de la porte.*

6.^o *Vue de la grotte d'où sort le nahr qâdès (ou fleuve saint), vulgairement nommé le Kadicha. Cette grotte se trouve au dessous de la forêt de cèdres*

Les planches qui composent la 9.^{me} livraison, représentent, 1.^o *la vue du troisième arc de triomphe à Palmyre; elle est prise en face des restes du palais de Zénobie.*

2.^o *Tombeau situé dans la vallée qui mène à Palmyre; cette planche offre la restauration géométrale de ce monument.*

3.^o *La deuxième vue du chemin d'Antonin, avant d'arriver à Baruth, près de l'embouchure du fleuve Lycus, avec les inscriptions antiques et les bas-reliefs taillés dans le roc où le chemin est pratiqué.*

4.^o *Vue de la tour dite vulgairement la Nakoura; située sur le bord de la mer, entre Tyr et Ptolémaïs, (aujourd'hui Saint-Jean d'Acre) du paysage sur le penchant de la montagne, et des restes d'un chemin pratiqué, à ce qu'on dit, par les ordres d'Alexandre le grand. Cette vue est prise en arrivant du côté de Tyr.*

5.^o *Ruines de la ville d'Alexandrie. Vue d'une église*

dédiée jadis à saint Athanase, maintenant convertie en mosquée, et des restes des colonnes de granit qui soutenoient un portique conduisant à la porte de Canope.

6.^o *La colonne dite de Pompée à Alexandrie.* Cette planche, qui est double, offre d'abord la vue de cette colonne prise en regardant la ville, ensuite l'élévation et les détails géométraux de ce même monument, d'après les mesures prises par le C. Norris, dont nous avons annoncé l'ouvrage où il les a publiées (1).

HISTOIRE.

Prospectus.

LES ANNALES DE BORDEAUX, pour le dix-huitième siècle, ou CONTINUATION DES CHRONIQUES BORDELOISES, jusqu'à nos jours, à commencer de la dernière, publiée par TILLET, en 1703; avec quelques notices chronologiques, littéraires et philosophiques sur l'histoire des hommes, des institutions, des événemens, des connoissances, des usages et des momimens anciens dans cette cité; par P. BERNADAU, homme de loi, associé correspondant du Lycée de Paris.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

VOLTAIRE.

On s'attache à l'histoire de son pays, à mesure qu'elle rapproche du temps où l'on vit. Alors, les motifs de crédibilité et d'intérêt local augmentent pour le lecteur, parce qu'il aperçoit la trace des hommes et des événemens dont il peut apprécier l'influence. Sous ce rapport, l'ouvrage que nous annonçons, devient d'autant plus utile pour les habitans de cette cité, qu'on ne leur a fait encore

(1) V. *Suprà*, tom. II, p. 132.

que des promesses en ce genre. Les deux histoires de Bordeaux, quoique publiées dans ces derniers temps, ne vont réellement que jusqu'en 1675 : les chroniques finissent avec le siècle ; et si, malgré leur imperfection, ces écrits ont été recherchés, leur continuation ne doit pas être plus défavorablement accueillie.

Ces recherches contiennent le précis de tous les événemens majeurs arrivés à Bordeaux, disposés dans l'ordre chronologique. En racontant ceux qui sont liés à des époques mémorables, on a eu l'attention d'en étendre la narration de manière à faire saisir leurs rapports avec l'histoire de France. On ne s'est écarté de l'ancien plan des chroniques, dans cette partie, que pour en utiliser davantage la continuation, par le choix des faits vraiment historiques, qui réunissent le double avantage de l'agréable et de l'utile. Ainsi, par un motif d'intérêt général, on s'est attaché à donner, autant qu'on l'a pu, à la suite de chaque élection des Jurats, la taxe des comestibles, avec la note des grains vendus à la halle. Autant que l'occasion s'est présentée, aucun détail d'utilité publique, aucun trait de vertu, n'ont été omis, pour rendre cet ouvrage digne de son objet, soit dans la partie essentielle, soit dans les accessoires.

Il s'ouvre par un abrégé des fastes bordelais, morceau dont la lecture est indispensable pour ceux qui ne possèdent pas notre histoire, et qui devient très-utile à ceux qui la connoissent, pour leur en rappeler les faits principaux. L'époque de la fondation des établissemens civils, religieux et littéraires, antérieurs à ces derniers temps dans Bordeaux, étant aussi une partie essentielle des Annales, on en donnera la notice succincte, ainsi que celle de nos diverses mesures, monnoies et médailles anciennes. Cet ouvrage sera terminé par une suite chronologique des personnes qui ont exercé la principale autorité dans cette cité, pendant ce siècle ; travail commencé dans les chroniques précédentes, et qui doit se trouver dans leur complément, parce que

l'histoire n'est que le tableau de la succession des choses et des individus.

Au reste, les Annales seront rédigées avec cette précision de style, cette austérité de principes, ce ton simple, décent, impartial, qui conviennent au genre historique. On peut également compter sur l'exactitude des matériaux qui ont servi à leur composition; ils ont été puisés, soit dans les archives de l'ancien hôtel-de-ville, soit dans des actes publics, soit dans les écrits qui ont paru dans le temps.

L'auteur, desirant hâter la publication de cet ouvrage, et faciliter son acquisition à toutes les familles où il doit se trouver, a cru se conformer aux circonstances en le donnant par petites livraisons. Ce moyen mettra d'ailleurs chaque lecteur à portée de juger par les premières, s'il lui convient de les continuer. Il y en aura neuf par cahiers de 64 pages in-4.^o chacun, (beau papier, caractère S. Augustin), et qu'on paiera 24 décimes, en souscrivant. La première livraison paroitra dans un mois, et ainsi de suite. Les personnes qui désireront souscrire, sont invitées à ne pas différer, attendu qu'il n'y aura des exemplaires que pour les souscripteurs, dont on fera connoître la liste.

On souscrit chez *Bergeret*, libraire, Fossés de l'intendance, *Lafite*, libraire, place du Palais, et l'auteur, rue S. James, n.^o 41, où l'on trouvera les *Antiquités bordelaises*, 1 vol. in 8.^o

A N T I Q U I T É S .

GALERIE antique, première contrée; sept livraisons.

A Paris, chez *De Lettre et Boutrois*, graveurs, rue et maison Serpente.

Cette livraison, dont la publication a été retardée par des circonstances particulières, contient les planches suivantes: n.^o 48, *plan de la tour des vents à Athènes*; n.^o 49, *élévation géométrale de cette tour*; n.^o 50, *la coupe du même monument*. La 51.^{me} plan-

che donne les détails de l'entablement extérieur de la tour des vents, qui représente une partie de la figure d'Apélotés ou vent de l'Est, et une des têtes de lions servant à l'écoulement des eaux de la pluie; les planches suivantes offrent différens détails d'architecture; la 52.^{me} ceux du comble; la 53.^{me} ceux des portiques; la 54.^{me} ceux du chambrail, ainsi que quelques autres parties qui décorent les portes de la tour des vents; la 55.^{me}, qui est la dernière de cette livraison, offre des détails de l'intérieur de ce monument. Les planches sont, comme nous l'avons dit précédemment, gravées au simple trait et avec la même netteté que les livraisons qui ont déjà paru. Les éditeurs préviennent les souscripteurs qu'ils viennent de prendre des mesures pour que les livraisons suivantes se succèdent régulièrement.

T H É A T R E.

MAGDELON, comédie épisodique en prose et en un acte, mêlée d'ariettes, représentée, pour la première fois, à Paris, le 16 prairial an 7; et, pour la vingt-sixième fois, le 3 vendémiaire suivant, par les comédiens du théâtre du Palais-Egalité, dit Montansier, paroles et musique du COUSIN JACQUES. Prix 1 franc 25 centimes. A Paris, chez Montardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.º 28, an 8 de la république française, in-8.º de 35 pages.

On trouve à la même adresse deux autres pièces du même auteur: *Emilie* ou *les Caprices*, et *les deux Charbonniers*. On peut se procurer les trois pièces ensemble, à 3 fr. 50 cent. pour Paris, et à 4 fr. 50 cent. par la poste.

A V I S.

Ceux qui desireront faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

Table des articles contenus dans ce numéro.

MÉTAPHYSIQUE.	LIVRES DIVERS.
Essai d'Histoire naturelle et de Physiologie, sur les moyens d'augmenter la perfectibilité de l'homme; par <i>J. J. Virey</i> , du Val-de-Grâce. 7	Mathématiques.
	Introduction complète aux mathématiques pures, etc. (en allemand); par <i>J. P. Gruson</i> . 133
BOTANIQUE.	Zoologie.
Introduction à l'étude de la Botanique; par <i>J. C. Philibert</i> . 49	<i>N. D. Riegels philosophiæ animalium fasciculus primus de Echinaceo, etc.</i> 154
LITTÉRATURE GRECQUE.	Physiologie.
Θεοφραστος χαρακτηρις, <i>Theophrasti Characteres, seu Notationes morum Atticorum. Græce ex librorum scriptorum copiis et fide interpolati et aucti, virorumque doctorum conjecturis correcti. Editor Io. Gottl. Schneider, Saxo.</i> 68	<i>Gerardi Vrolik oratio de viribus vitalibus in omni corpore organico observandis iisque constantibus; etc.</i> 155
VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.	Botanique.
Société d'émulation de Rouen, pour le progrès des sciences, des lettres et des arts. 94	Botanique pour les femmes et les amateurs des plantes, par <i>M. le D. A. J. G. Ch. Batsch</i> , ouvrage allemand, mis en français, et augmenté de notes et d'autres additions, par <i>J. E. B***</i> . 136
Economie rurale et commerciale. 98	Morale.
Société philomathique. 100	Code moral pour servir à l'instruction de la jeunesse, et des différentes classes de la société, depuis le simple citoyen jusqu'à l'homme d'état; publié par <i>J. H. Valant</i> . 137
Mort de <i>Antoine Gresnik</i> . 107	Voyages.
Sur le peintre <i>Julien de Parme</i> . 109	Nouveaux voyages sur toutes les côtes de la Barbarie et l'empire de Maroc dans la Haute et Basse-Ægypte, etc. <i>ibid.</i>
Institut national: Compte rendu des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, pendant le dernier trimestre de l'an 7, par le <i>C. François</i> (de Neufchâteau.) 110	Abrégé des voyages faits par les
Nouvelles d'Ægypte. 120	
THÉÂTRES.	
<i>Emma</i> . 130	
Le juge bienfaisant. 131	

plus célèbres voyageurs, tels que <i>Pockocke</i> , <i>Niebuhr</i> , <i>Char-</i> <i>din</i> , etc. 138	dix-huitième siècle, par P. Ber- <i>nadau.</i> 141
Voyage pittoresque de Syrie, de la Phénicie, de la Palæstine et de la Basse-Ægypte; huitième et neuvième livraisons. 159	Antiquités. Galerie antique; première contrée. 145
Histoire.	Théâtres. Magdelon, comédie épisodique en prose et en un acte, mêlée d'a- riettes. 144
Les Annales de Bordeaux, pour le	

A N N O N C E S.

LE MARÉCHAL FERRANT de la ville d'Anvers, pièce anecdotique en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par le C. Maurices, représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 23 floréal an 7; prix 1 franc 50 centimes, avec la musique.

A V I S.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique; pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N.° 14.) 1.^{er} Frimaire an 8.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHEUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (5.^{me} An.)



GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contiennent l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.^o par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst.
 { chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget.
 { chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, Gerard Street.

A Strasbourg, chez Levrault.

A Vienne, chez Degen.

A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MÉTAPHYSIQUE.

TROISIÈME Lettre au C. MILLIN , sur une question d'Idéologie , proposée pour sujet de prix , par l'Institut national.

CITOYEN , me voici arrivé au point le plus important , et peut-être aussi le plus difficile de ma tâche ; je veux dire l'essai de ma liste. Je crois avoir , à peu près , recensé toutes les idées simples qui peuvent entrer dans la composition d'une langue. J'ai démontré aussi , si je ne me trompe , la clarté et la précision de celles qu'on taxoit d'obscurité (1) ; il

(1) Dans l'examen que j'ai fait des idées simples , taxées d'obscurité , j'aurois dû peut-être faire entrer celle d'*espace* , sur laquelle on a débité tant de rêveries. Plusieurs métaphysiciens ont prouvé que l'espace pur n'étoit rien ; d'autres ont prétendu qu'il étoit quelque chose , mais quelque chose pourtant qui n'étoit pas aisé à concevoir. (Voyez l'*Essai sur l'entendement humain* , de Locke , liv. II , chap. XIII) Il me semble qu'il est possible de concilier ces deux opinions , en mettant l'idée d'*espace* au rang des idées simples négatives. A rigoureusement parler , l'espace n'est rien , puisqu'il n'est ni mode ni substance. Lorsque vous dites : Il y a assez d'espace dans cette chambre pour y placer tous les meubles que je veux y faire entrer ; cette phrase n'équivaut-elle pas à celle-ci : Rien ne s'opposera à ce que je place , dans cette chambre , tous les meubles que je veux y faire entrer ? Mais , quoique l'idée d'espace soit réellement une idée négative , nous avons été forcés de lui donner un nom , parce que la négation des obstacles qui arrêtent si souvent le déploiement de nos forces ou de notre action , est pour nous de la plus grande importance ; c'est dans ce sens seulement qu'on peut dire que l'espace est quelque chose. C'est quelque chose pour nous que de pouvoir agir librement ; et comment le pourrions-nous , si tout étoit obstacle ?

ne me reste plus qu'à remplir l'engagement que j'avois pris dans ma première lettre, d'expliquer avec les seules idées que je donne pour simples et indéfinissables, quelques-uns des mots les plus usités en morale et en psychologie, j'entends ceux qui servent de signes à des idées complexes. Nous commencerons par celui d'*idée*, un de ceux dont on se sert le plus souvent, et celui, peut-être, dont le sens est le moins déterminé, quoique la plupart des métaphysiciens l'aient souvent employé dans leurs écrits, sans jamais songer à le définir ou à l'expliquer, sans doute parce qu'ils le regardoient comme inexplicable, ou qu'ils lui prétoient une signification d'une clarté et d'une précision incontestables (2).

Du reste, on auroit tort de prétendre qu'on ne doit pas désigner les négations comme les réalités. La précision et la simplicité du langage en souffriroient beaucoup, puisqu'alors il faudroit avoir recours à des circonlocutions, pour exprimer les différens états où se trouve le *moi*, lorsqu'il cesse d'éprouver quelque modification importante.

(2) Ce n'est qu'après avoir longuement disserté sur les idées innées, sur l'origine des idées, sur les idées simples et complexes, que Locke se détermine enfin à nous apprendre ce qu'il entend par le mot d'*idée*. Voici cette définition qu'on ne trouvera pas peut-être fort lumineuse. « J'appelle *idée* tout ce que l'esprit aperçoit en lui-même, « toute perception qui est dans l'esprit, lorsqu'il pense. » (*Essai sur l'entend. hum.* liv. II, chap. VIII.) Cette définition suppose qu'on connoît déjà la signification des mots *penser* et *apercevoir*; or, ce n'est que dans le chapitre XIX du même livre qu'il nous apprend que la pensée n'est que l'action de l'ame, et que, par conséquent, penser c'est agir. Quant à l'idée d'*apercevoir*, c'est, dit-il (liv. II, chap. IX), une de celles que chacun peut mieux connoître, en réfléchissant sur ce qu'il fait lui-même, lorsqu'il voit, qu'il entend, etc. que par tout ce qu'on pourroit lui dire sur ce sujet. On verra, par la discussion où je vais entrer, combien toutes ces notions sont vagues et insignifiantes.

Nous observerons d'abord , 1.° qu'il n'existe dans la nature que des individus et des modes particuliers ; 2.° que ces individus et ces modes se ressemblent sous certains points , et diffèrent sous d'autres ; 3.° que pour soulager les opérations de l'esprit , qui ne sauroit embrasser d'une même vue toutes les différences qui distinguent un individu d'un autre individu , un mode d'un autre mode , nous faisons abstraction de ces différences , et nous rangeons sous une dénomination commune , qui ne leur convient qu'en vertu de cette abstraction , tous les modes et tous les individus qui ont des rapports de ressemblance. C'est ainsi que , faisant abstraction des nombreuses différences qui distinguent le *moi* de la *matière* , je leur donne le nom commun de *substance* , lorsque je n'envisage que la propriété commune à l'une et à l'autre , d'*agir* et de *résister*.

Il est donc toujours possible d'expliquer ou de définir clairement un terme général. Il suffit , pour cela , d'énumérer tous les individus ou modes particuliers dont il est le nom commun , et les divers rapports de ressemblance qui ont servi de fondement à cette dénomination commune. Le mot d'*idée* est un terme général qui s'applique à toutes les modifications du *moi* , de quelque nature qu'elles soient. Pour en donner une explication claire et précise , il faut donc commencer par énumérer les différentes espèces de modifications du *moi*.

Toutes les modifications du *moi* ont pour cause , ou les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens , ou les divers accidens qu'une infinité de

causes intérieures peuvent faire éprouver à notre corps, ou l'action même du *moi*. De quelque source que proviennent nos modifications, elles se divisent naturellement en simples et en complexes. En donnant la liste des racines philosophiques de la langue françoise, nous avons donné celle de toutes les modifications simples du *moi*. Il faut pourtant observer que le *moi* n'éprouve pas toutes ces modifications de la même manière : les unes, plus inhérentes, pour ainsi dire, à la substance, l'affectent agréablement ou désagréablement ; tels sont, par exemple, les odeurs, les saveurs, les sons, etc. : les autres, ne comportant aucune peine ou plaisir, sont plutôt du ressort de l'entendement que de la sensibilité ; tels sont les rapports, le mouvement, le *moi*, etc. Lorsque j'aperçois un corps en mouvement, il se passe nécessairement quelque chose en moi qui me fait apercevoir le mouvement de ce corps ; or, la perception de ce mouvement qui est proprement la modification du moi, abstraction faite de tous les accessoires qui peuvent l'accompagner, n'emporte avec elle ni peine ni plaisir. Il en est de même des rapports ; le *moi* aperçoit les rapports, mais n'en est pas affecté. Comme cette observation peut convenir aux modifications complexes aussi bien qu'aux simples, nous subdiviserons les unes et les autres en modifications affectives et modifications intellectuelles. Les modifications affectives complexes sont : 1.° toutes celles qui résultent des impressions simultanées que font sur nos sens les objets extérieurs ; 2.° celles qu'on nomme proprement affections ou sentimens de l'être

sensible ; telles sont la colere , la haine , l'amour , etc. Les modifications intellectuelles complexes sont toutes designees par des termes generaux et abstraits , qui ne renferment dans leur signification que des rapports abstraits ou des substances et des modes dont on ne considere que les ressemblances. Voici un tableau de ce systeme des modifications du *moi*.

Modifications du moi.

S I M P L E S.	Intellectuelles.	{ Le moi, le mouvement, la ligne droite et tous les rapports simples énumérés dans la liste des racines philosophiques de la langue française.
	Affectives.	{ Les sons, les odeurs, les couleurs, les saveurs, la résistance, l'effort, le froid, le chaud, les peines et les plaisirs physiques, et toutes les racines négatives.
C O M P L E X E S.	Intellectuelles.	{ Toutes celles qui sont désignées par des termes généraux et abstraits, tels que vertu, temps, raison, citoyen, animal, plante, etc.
	Affectives.	{ 1. ^o Celles qui se rapportent aux impressions simultanées que font sur nos sens les objets extérieurs, tels que le soleil, la mer, le pyrénées, etc. 2. ^o Celles qu'on nomme proprement affections ou sentimens, telles que la colere, la haine, l'amour, l'admiration, etc.

Nous remarquerons ici, quoique nous l'ayons déjà fait ailleurs, que parmi les modifications affectives du moi, soit simples, soit complexes, il en est plusieurs, tels que les sons, les odeurs, les couleurs, etc., auxquelles sont appropriés des organes et des mouvemens particuliers; d'autres, tels que le froid, le chaud, la résistance, etc., qui nous viennent indistinctement de toutes les parties de notre corps. Cette remarque nous sera par la suite, d'une grande utilité.

Nous nous servons de plusieurs termes pour désigner l'existence des modifications du moi, et ces termes varient suivant la nature de ces modifications; ainsi, le mot de *sentir* désigne en général l'existence des modifications affectives du moi, soit simples, soit complexes. On sent ce qu'on touche, ce qu'on flaire, ce qu'on entend actuellement, etc. Les modifications simples affectives du moi, considérées dans ce qu'elles ont de commun, je veux dire, d'avoir pour cause première les impressions que font sur nos sens les objets extérieurs, et de nous affecter agréablement ou désagréablement, se nomment *sensations*. Les mots suivans, *apercevoir*, *connoître*, *avoir des notions*, se rapportent plus particulièrement aux modifications intellectuelles; on aperçoit, on connoit les rapports, le mouvement, etc.; on a des notions de géométrie, de physique, etc.; on aperçoit et on connoit aussi les objets sensibles, mais c'est lorsque l'habitude de les voir a usé le plaisir ou la peine physique qui accompagnent ordinairement la première impression qu'ils font sur nous. Quant au terme *d'im-*

pression, il désigne d'abord l'action des objets extérieurs sur nos sens; il sert ensuite de dénomination commune à toutes les modifications affectives complexes que nous éprouvons, lorsque des objets nouveaux agissent sur nos sens. Les deux termes de *sensation* et d'*impression* peuvent se prendre l'un pour l'autre, lorsqu'on n'envisage que dans ce qu'elles ont de commun, les modifications affectives qu'ils servent à dénommer. Il y a, entre ceux de *perception*, de *notion*, de *connaissance*, quelques différences synonymiques qu'il ne sera pas inutile de remarquer. Le mot de *perception* se rapporte plus particulièrement aux rapports simples et au mouvement; si on l'applique quelquefois aux modifications affectives simples ou complexes, ce n'est qu'autant qu'on fait abstraction des peines ou plaisirs physiques qui les accompagnent presque toujours dans leur nouveauté. Plusieurs perceptions relatives à un même objet forment une *notion*, et plusieurs notions une *connaissance*.

Maintenant, quand est-ce que les modifications du *moi* prennent le nom d'*idée*? ou, en d'autres termes, quels sont les caractères communs aux modifications du *moi*, qui les font toutes ranger sous la dénomination commune d'*idée*, quelque différentes d'ailleurs qu'elles soient entr'elles? Comme ces caractères sont beaucoup plus aisés à démêler dans une modification affective complexe, c'est là, d'abord, qu'il faut les chercher.

Supposons un naturaliste parcourant un pays nouvellement découvert, et venant à rencontrer un animal extraordinaire, c'est à-dire, qui n'auroit que peu

de rapports avec ceux qu'il connoît déjà. La nouveauté de l'objet excitera d'abord en lui le sentiment de la surprise ; l'idée , qu'il a fait le premier cette découverte , flattera son amour-propre ; ensuite , la structure , la forme , les couleurs , les mouvemens , etc. , de l'animal , fixeront successivement son attention , et lui causeront du plaisir ou du dégoût , selon qu'il les trouvera agréables ou désagréables. Qu'il rencontre souvent de pareils animaux , il se familiarisera bientôt avec eux ; et , n'ayant plus le même intérêt , il n'aura plus le même plaisir à les observer. Cependant il lui en est resté dans le cerveau une image qu'il peut se retracer à son gré , sans être obligé de recourir à l'objet ; il est en état d'en faire une description à ceux qui ne le connoissent pas ; enfin il a , ce qu'on appelle une *idée* de cet animal. En quoi , maintenant , cette idée diffère-t-elle de la première impression qu'il fit sur lui ?

1.^{re} différence. La première impression suppose la présence de l'objet , et l'idée est chargée de le représenter en son absence. 2.^{me} différence. La première impression a été un peu confuse ; le naturaliste n'a pas aperçu d'abord bien distinctement toutes les parties de l'animal , il a dû les examiner les unes après les autres , et employer quelque temps à cet examen ; l'idée , au contraire , se représente à l'esprit nettement et rapidement. 3.^{me} différence. La première impression , par cela seul qu'elle étoit nouvelle , a dû être accompagnée de plaisir ou de peine ; c'est le résultat ordinaire de tout mouvement inaccoutumé excité dans nos organes par des objets nou-

veaux. L'idée, au contraire, n'existant dans le cerveau que lorsque l'impression qu'elle représente a été souvent répétée, a dû perdre, si non entièrement, du moins en grande partie, toute modification qui pouvoit la faire fuir ou rechercher, lorsqu'elle n'étoit encore qu'une impression nouvelle.

Trois caractères constituent donc l'idée complexe d'un individu, et la différencient de la première impression qu'il a pu faire sur nous : le 1.^{er}, qu'elle le représente en son absence ; le 2.^m, qu'elle le représente avec netteté et rapidité ; le 3.^m, qu'elle soit devenue indifférente ; j'entends par là, qu'elle ait perdu entièrement, ou en grande partie, toute modification qui pouvoit faire fuir ou rechercher la première impression qu'elle représente (3).

Il s'ensuit de là, que l'idée complexe d'un individu peut être plus ou moins vive, plus ou moins claire, ou, pour mieux dire, plus ou moins idée. En effet, l'impression qu'elle représente peut avoir été sentie

(3) On ne doit pas conclure de là que les idées sont tout-à-fait indifférentes au bonheur de l'homme. Lorsque je leur ôte le pouvoir de nous donner de la peine ou du plaisir, je n'entends parler que de ce plaisir ou de cette peine physique, résultat nécessaire des mouvemens excités dans nos organes par l'action des objets extérieurs. Or, tous ceux qui ont étudié la nature de l'homme, savent bien que ce ne sont pas ces plaisirs ou ces peines qui constituent principalement son bonheur ou son malheur. La répétition des mouvemens a bientôt produit l'habitude, et l'habitude bientôt usé le plaisir ou calmé la peine. C'est dans les souvenirs, les desirs ou les espérances de l'homme, qu'il faut chercher les principales sources de ses jouissances ou de ses souffrances. Or, sans idées, peut-on concevoir des souvenirs, des espérances ou des desirs ?

avoir été l'objet de notre attention plus ou moins souvent ; d'ailleurs , la disposition du cerveau peut influer beaucoup sur le degré de force et de précision avec laquelle sont répétés , en l'absence des objets , les mouvemens excités dans nos organes par l'action de ces mêmes objets.

Puisque ce sont les trois caractères ci-dessus énoncés qui font nommer idée toutes les modifications complexes du *moi*, occasionnées par la présence des objets sensibles , donc toutes les autres espèces de modifications du *moi* ne pourront être rangées sous cette dénomination , qu'autant qu'elles seront aussi douées de ces trois caractères. Ainsi , cette modification simple du moi que je nomme *rouge* , sera une idée , lorsque mon imagination me la représentera avec précision et rapidité , en l'absence de tout objet teint en cette couleur , et dépouillée du plaisir ou de la peine résultants de l'impression plus ou moins forte que la lumière peut faire sur mon œil.

Les idées simples ont sur les idées complexes un avantage remarquable : elles peuvent être obscures , ou , pour mieux dire , foibles , soit parce que les sensations qu'elles représentent n'auront pas été assez souvent , assez longtemps éprouvées , soit parce que l'imagination n'aura pas assez de force pour les représenter vivement. Mais les idées complexes , outre qu'elles peuvent aussi être foibles ou obscures , peuvent être encore fausses ou confuses. Une idée complexe est confuse , lorsqu'on ne se représente pas également toutes les idées simples dont elle est composée ; elle est fautive , lorsqu'on la compose de plus

ou de moins d'idées simples qu'il ne faut ; et , puisque la confusion et la fausseté ne peuvent se rapporter qu'à des collections d'idées , il est évident , par cela même , que les idées simples en doivent toujours être exemptes.

Parmi les différentes propriétés qui caractérisent l'idée , la plus essentielle est , sans contredit , celle de pouvoir reproduire la modification du *moi* qui lui correspond , en l'absence des causes physiques et extérieures qui ont concouru à la produire : or , c'est un fait que les modifications du *moi* auxquelles sont appropriés des mouvemens et des organes particuliers , sont les seules que l'imagination puisse reproduire indépendamment des causes physiques et extérieures qui les ont occasionnées ; encore toutes ne jouissent-elles pas de cet avantage. Les sons , par exemple , les mouvemens , les couleurs , les figures , les objets sensibles , se retracent à l'imagination avec précision et facilité , sans aucun secours étranger (4) ; mais qui a jamais pu se représenter de la même manière le goût d'un fruit , l'odeur d'une fleur , le froid , le chaud , les peines et les plaisirs physiques , les différentes affections ou sentimens du *moi* , et peut-être

(4) Les sons ont cet avantage dans un degré éminent. Tous les penseurs savent par expérience que , sans produire aucun mouvement dans l'air , on peut établir avec soi-même une espèce de conversation intérieure , dans laquelle l'ame entend des sons parfaitement semblables à ceux que pourroient produire les différens mouvemens des organes de la parole ; or , je doute que jamais personne ait pu se représenter , avec la même précision , d'autres modifications de l'être sensible. Pour moi , je n'ai jamais pu y parvenir.

aussi l'effort et la résistance ? Cependant la dénomination d'idée est commune à toutes ces modifications ; comment cela se fait-il , lorsqu'elles manquent de la plus essentielle des trois propriétés qui caractérisent l'idée (5) ? C'est ici le lieu d'analyser la signification du mot *signe*.

Lorsque nous voyons quelques faits ou phénomènes précéder constamment d'autres faits ou phénomènes , et que nous ne considérons que le rapport d'antériorité des premiers aux seconds , sans avoir égard aux mouvemens , chocs , contacts ou combinaisons qui ont pu les mettre dans ce rapport , nous disons que les premiers sont les signes naturels des seconds. Nous nommons signes artificiels ceux dont le rapport d'antériorité aux choses signifiées , est arbitraire ou accidentel ; ainsi la fumée est un signe naturel de l'existence du feu ; et le mot *soleil* prononcé ou écrit , est un signe artificiel qui nous rappelle les corps lumineux qui nous éclairent et nous échauffent pendant le jour. C'est de cette dernière espèce de signes dont nous allons tâcher de découvrir la nature. Nous observerons d'abord , 1.° que les sons , les couleurs , les mouvemens , les figures et les objets sensibles ,

(5) A rigoureusement parler , on n'a pas d'idée d'une odeur , d'une saveur , d'une peine ou d'un plaisir qu'on ne sent pas actuellement. Cependant , on parle tous les jours des peines et des plaisirs qu'on a sentis , quoique tous les efforts de notre imagination ne puissent nous les représenter. Maintenant comment en parle-t-on , si on ne se représente rien , et comment ne se représente-t-on rien , si ceux qui en parlent s'entendent entre eux ? Voilà la difficulté qu'il s'agit de résoudre.

sont les seules modifications du *moi* qui puissent s'associer aux autres, et devenir les signes de leur reproduction (6); 2.^o que ces modifications sont dues au nombre de celles auxquelles sont appropriés des organes et des mouvemens particuliers (7); que pour remplir leur fonction de signé, elles ne doivent pas être fort composées, ni pouvoir, indépendamment de ce qu'elles signifient, causer du plaisir ou de la peine à l'être sensible à qui elles rappellent ses autres modifications, puisqu'alors le signe attireroit sur lui-même toute l'attention qui doit être donnée à la chose signifiée, ce qui seroit contraire à sa nature.

On voit déjà qu'il y a la plus grande analogie entre les caractères qui constituent le *signe*, et ceux qui constituent l'*idée*; en effet, une modification de l'âme pour devenir *idée*, comme pour servir de *signe*, doit être attachée à des fibres et des mouvemens particuliers; l'*idée* doit pouvoir se retracer à l'imagi-

(6) Je ne m'exprime peut-être pas exactement, en disant que les mouvemens, les figures et les objets sensibles sont comme les sons et les couleurs des modifications du *moi*. En effet, les mouvemens, les figures, les objets sensibles existent hors de nous, et indépendamment de nos perceptions. Cependant le *moi* ne peut pas les apercevoir, sans éprouver quelques modifications. Or, ce sont ces modifications que je crois pouvoir mettre sans inconvénient à la place des causes qui les ont excitées.

(7) En mettant le mouvement au rang des modifications auxquelles sont appropriés des organes particuliers, j'ai supposé que c'étoit la vue qui nous en donnoit l'idée, quoiqu'elle nous vienne principalement du toucher. J'ai fait cette supposition, parce que je n'ai jamais pu imaginer un corps en mouvement, sans me représenter quelque objet coloré, mu sur un fond visible.

nation avec netteté et précision ; le signe doit bien aussi avoir cette propriété , puisqu'il est chargé de reproduire d'autres modifications ; enfin la modification devenue idée , doit avoir perdu tout ce qui la faisoit fuir ou rechercher lorsqu'elle n'étoit encore qu'une impression ou qu'un sentiment ; c'est aussi un caractère distinctif des modifications qui servent de signes. Toute la différence qu'il peut y avoir entr'elles , c'est que les idées peuvent être très-composées , et que les signes ne doivent jamais l'être ; que l'idée suppose toujours l'absence des causes qui ont excité la modification qu'elle représente , au lieu que les causes de l'existence du signe sont plus souvent présentes qu'absentes.

Après les analyses que nous venons de donner de la signification des deux mots *idée* et *signe* , il n'est pas difficile de déterminer quelle peut être l'influence des signes sur la formation des idées. Pour cela , il faut distinguer soigneusement les modifications du *moi* qui peuvent se retracer à l'imagination en l'absence des causes ou des circonstances qui les ont produites , d'avec celles qui manquent de cette propriété , car il est évident que l'influence des signes sur la formation de ces deux espèces d'idées ne peut pas être la même.

Parmi les modifications simples du *moi* , je ne trouve que les sons , les couleurs et le mouvement qui puissent réunir les trois caractères constitutifs de l'*idée* ; peut-être pourroit-on y joindre quelques-unes des modifications négatives , telles que celui qui les éprouve peut reproduire à son gré les causes ou les circons-

tances qui les ont produites. C'est ainsi qu'en fermant les yeux, en me bouchant les oreilles, en restant immobile, je puis faire éprouver à mon ame les trois modifications négatives, exprimées par les mots *ténèbres, silence, repos*.

(8). Peut-être pourroit-on y joindre encore les trois modifications du *moi*, de l'*effort* et de la *résistance*, parce qu'il est impossible que nous en soyons entièrement privés dans l'état de veille; mais c'est peut-être aussi ce qui pourroit bien les empêcher de devenir *idée* sans le secours d'un lien étranger; car, plus une modification est habituelle, plus la conscience en est foible et fugitive, et moins, par conséquent, nous avons d'intérêt à la remarquer et à lui donner notre attention; or, il ne peut exister d'*idée*, qu'autant qu'on a été souvent attentif à la modification qu'elle représente.

Voilà, avec les modifications affectives complexes qui se rapportent aux objets extérieurs, toutes celles que peut reproduire l'imagination en l'absence des causes ou circonstances qui les ont occasionnées; toutes celles, par conséquent, qui peuvent devenir *idée* sans aucun secours étranger. Mais comment se fait-il qu'on range sous cette dénomination commune les modifications mêmes qui manquent du plus essentiel des trois caractères qui constituent l'*idée*?

(8) Pour pouvoir affirmer quelque chose là-dessus, il faudroit avoir passé une partie de sa vie à se servir de signes, et une autre dans la privation absolue de tout usage de signes, se rappeler avec précision, et comparer ensuite les différentes situations où se seroit trouvé le *n.o*, dans ces deux importantes périodes.

C'est ici que l'on peut commencer à entrevoir l'utilité et la nécessité des signes.

En nous bornant d'abord aux odeurs et aux saveurs ; ces deux modifications ne pouvant se reproduire indépendamment des causes qui les ont excitées, donc le signe prononcé ou écrit ne peut me rappeler que l'objet qui les a occasionnées, que les circonstances représentables qui les ont accompagnées, précédées ou suivies. Lorsque je prononce, par exemple, le mot *amertume*, je puis bien me représenter de l'absinthe, l'organe sur lequel elle a été appliquée, les mouvemens de dégoût qui en ont été la suite ; mais l'absinthe, mais l'organe et les mouvemens de dégoût ne sont pas la sensation de l'*amertume* ; l'idée de cette sensation est donc confondue, ou, pour mieux dire, identifiée avec le signe même. Vous me demanderez peut-être ce qu'on gagne à donner des signes à des sensations qu'on ne peut rappeler ni à soi-même, ni à ceux qui nous entendent ; je réponds, 1.^o que ces signes ramenant notre attention sur les causes, les effets et tous les accessoires de ces sensations nous empêchent de les confondre avec d'autres, puisqu'il est impossible que des sensations différentes aient les mêmes causes, les mêmes effets ou les mêmes accessoires ; 2.^o qu'ils nous mettent à même, vu l'uniformité des lois de la nature, de nous procurer ces sensations quand nous voulons ; car, l'on sait que lorsque les organes de nos sensations ont été souvent mis en mouvement par des causes extérieures, les impressions subséquentes sont toujours accompagnées du sentiment qu'elles ne sont plus

plus nouvelles; 3.^o enfin, quoique les fibres de l'odorat et du goût ne soient pas assez mobiles pour obéir à l'action de l'ame en l'absence des objets qui les ont agitées, et reproduire les modifications du *moi* auxquelles elles sont appropriées, un certain effort d'attention provoqué par le rappel du signe peut communiquer à ces organes un commencement de mouvement analogue à celui qu'y auroit produit la présence de la cause physique ou occasionnelle, et exciter, par ce moyen, une représentation obscure de ces modifications.

A l'exception, peut-être, de cette dernière remarque, tout ce que nous venons de dire des odeurs et des saveurs, peut s'appliquer à toutes les douleurs ou plaisirs physiques, à ce qu'on nomme proprement **affections** ou **sentimens** de l'être sensible, aux sensations du froid et du chaud, et, peut-être aussi, à l'effort, à la résistance et aux modifications négatives. Presque toutes ces modifications étant irréprésentables, indépendamment des causes physiques qui les ont excitées, les idées qui leur correspondent ne peuvent être que des signes qui ramènent rapidement l'attention sur toutes les circonstances représentables qui les ont accompagnées, précédées ou suivies (9).

(9) A cela on pourroit peut-être ajouter que, toutes ces modifications étant ordinairement accompagnées, au moins dans leur nouveauté, de plaisir ou de peine, et le plaisir ou la peine ne pouvant exister dans un être sensible, sans qu'il agisse pour conserver ou augmenter l'un, pour repousser ou diminuer l'autre, la répétition de quelques-unes des

Mais c'est surtout dans la formation des idées relatives, soit simples, soit complexes, des idées générales et des notions, qu'on reconnoitra plus particulièrement l'influence des signes (10).

1.° Les rapports, en général, ne sont que des vues ou considérations de l'esprit provoquées par l'existence simultanée de deux modifications du *moi* comparées l'une à l'autre, soit que ces modifications ne soient que rappelées, soit que leur cause existe actuellement. Lorsque je dis, par exemple, que la sensation que j'éprouvai hier, est antérieure à celle que j'éprouve aujourd'hui, l'antériorité de la première, la postériorité de la seconde, ne sont rien de réel et de positif; c'est tout simplement de la part de mon esprit, une certaine manière d'envisager ces sensations. Si je disois que la première a

habitudes que contracte le corps, en se livrant ou en se refusant à ces modifications, doit se joindre à la représentation des circonstances sensibles qui les ont accompagnées, précédées ou suivies.

(10) Les notions, les idées relatives et générales composent toute la classe des modifications intellectuelles du *moi*, tant simples que complexes. Le terme de *modification* comprenant généralement tout ce qui se passe dans le *moi*, c'est-à-dire, tout ce qu'il peut apercevoir, sentir ou se représenter, est par conséquent plus général que celui d'*idée*. Ainsi, toute idée est une modification du *moi*; mais toute modification du *moi* n'est pas une idée. Les notions, les idées générales et relatives, composant toute la classe des modifications intellectuelles; chercher comment se forment ces idées et ces notions, c'est chercher comment se forment les modifications intellectuelles. J'avertis que je n'entends ici, par idées générales, que celles qui ont pour objet des individus distribués en classes, genres et espèces. On verra plus bas ce que j'entends par notion.

été plus forte que la seconde, ce seroit une autre comparaison, une nouvelle manière de les considérer simultanément ; or, ces vues ou considérations de l'esprit ne tenant à aucun organe, à aucun mouvement particulier, indépendamment de toute association, comment pourrions-nous les rappeler au besoin, si elles n'étoient associées à des impressions sensibles que nous pouvons créer, ou nous rappeler à notre gré. Mais, me direz-vous, ne peut-on pas se représenter deux objets en rapport l'un avec l'autre ? par exemple, l'un contenu dans l'autre, l'un plus grand que l'autre ? Je réponds, premièrement, qu'il peut exister des rapports entre des modifications irréprésentables, telles, par exemple, que les odeurs et les saveurs ; secondement, qu'en se représentant deux objets en rapport l'un avec l'autre, on n'a que la perception particulière du rapport que soutiennent ces deux objets, au lieu que pour avoir l'idée générale de ce même rapport, il faut faire abstraction et de ces objets et de l'impression particulière que chacun a pu faire sur nous, pour n'envisager que cette vue ou considération de l'esprit qui fait l'essence du rapport ; or, cela est impossible sans le secours des signes, comme il est aisé de s'en convaincre si on veut essayer de penser aux rapports généraux exprimés par les mots *plus*, *moins*, *semblable*, *antérieur*, *postérieur*, etc., sans penser aux mots qui les expriment.

2.° Les idées générales ne sont pareillement que des vues de l'esprit, faisant abstraction de tout ce

qui peut différencier des modes ou des substances , pour ne les envisager que par leurs rapports de ressemblance. Ainsi, lorsqu'on prononce devant moi, ou que je rappelle le mot *animal* ; si je me contente de penser à un des individus classés sous cette dénomination, je dénature aussitôt l'idée d'*animal*, en lui ôtant le caractère de généralité qui en faisoit l'essence. Mais puisque la représentation d'aucun individu compris sous le nom d'*animal*, ne peut être l'idée générale désignée par ce mot, que se passe-t-il donc dans notre esprit lorsque nous le prononçons ou qu'on nous le rappelle ? Je réponds que nous refaisons alors, mais avec une rapidité inexprimable, la plupart des jugemens et des abstractions qui servent de fondement à cette idée générale ; nous jugeons alors, que le cheval est un *animal*, que le tubot est un *animal*, que le moineau est un *animal*, et ainsi de tous les individus de la même classe que nous connoissons ; ce n'est pas, du reste, que nous ayons un sentiment distinct et précis de tous ces jugemens et de toutes ces abstractions ; mais cela ne peut faire une difficulté que pour ceux qui ne connoitroient pas les effets merveilleux de l'habitude. Voyez cet habile musicien exécuter sur un clavecin un air qui lui est familier, à peine l'œil peut suivre les mouvemens de ses doigts sur les différentes touches de l'instrument ; mais il est bien évident qu'il n'en tireroit jamais des sons si harmonieux, s'il ne se représentoit distinctement et les sons qu'il doit produire, et les touches qu'il doit mouvoir ; il faut

donc que cette représentation soit d'une rapidité inappréciable. C'est la trace de la flèche qui traverse les airs, aussitôt fermée qu'ouverte; or, l'esprit contracte l'habitude de comparer, de juger, d'abstraire, comme le corps, celle d'exécuter des mouvemens mécaniques; et ses opérations ne sortant pas de la substance qui les produit, en sont encore plus instantanées s'il est possible. Il seroit inutile d'appuyer ces assertions par des exemples qui doivent être familiers à tous les psychologues.

Supposons maintenant que ces opérations ne fussent liées à aucune de ces impressions que nous pouvons produire ou rappeler à notre gré, où résideroit l'idée générale qu'elles constituent en l'absence des différens individus dont nous aurions pu observer les ressemblances? quels moyens, quels motifs aurions-nous de répéter ces opérations en l'absence des différentes espèces d'individus qui les auroient provoquées? Un sauvage à qui sa langue ne feroit aucun signe d'idée générale, pourroit bien, sans cela, observer quelques ressemblances entre des individus d'espèce différente; d'abord, il ne feroit ces observations qu'autant qu'il y seroit porté par la présence des objets, ses besoins ou quelque circonstance impérieuse; que ces motifs cessent, et que rentré dans sa hute, la curiosité naturelle à l'homme le ramène sur les observations qu'il a déjà faites, il faudra qu'il juge, qu'il compare, qu'il abstraie sur les individus que lui représentera son imagination; mais ces jugemens et ces comparaisons ne pourront guère avoir

lieu que dans le temps qui suit immédiatement les impressions qu'ont fait sur lui les individus comparés ; car , pour peu que ces impressions viennent à s'effacer , qui pourra lui rappeler les opérations de l'esprit qu'elles auront provoquées ? où trouvera - t - il les moyens de les refaire au besoin , et avec cette rapidité qui caractérise une pensée habituelle ? il est vrai que si les impressions occasionnées par les objets comparés , sont elles-mêmes attachées à des signes , son imagination les lui représentera quand il voudra ; mais sous quel point de vue seront - elles représentées ? sous le seul , sans doute , qui les aura fait attacher à des signes ; or , ces impressions ont été nommées comme isolées les unes des autres , et affectant particulièrement le *moi* ; elles ne seront donc pas représentées comme semblables , et abstraction faite de toutes leurs différences. Les opérations de l'esprit ne sont pas comme la plupart de nos sensations attachées à des organes particuliers , dont les fibres semblables à celles de l'ouïe ou de la vue , conserveroient les modifications que leur auroit imprimées l'action de l'ame essentielle à ces opérations. Pour contracter l'habitude d'opérer , l'esprit doit opérer souvent , et pour opérer souvent , il faut qu'il en ait les motifs et les moyens ; or , ces moyens et les principaux de ces motifs sont dans des signes que nous pouvons produire ou rappeler quand nous voulons , et auxquels les opérations de l'ame peuvent se lier quoique plus difficilement , pourtant , que les perceptions et les impressions.

Les notions doivent peut-être plus encore aux signes, que les idées relatives ou générales. J'entends ici, par notion, toute collection de perceptions ou impressions simples, complexes, absolues ou relatives, que nos besoins réels ou factices nous forcent de considérer réunies, mais qui ne se rapportent directement à aucun individu; par exemple, la notion de la vertu qu'on peut définir un *effort fait sur nous-mêmes pour résister à des plaisirs actuels qui peuvent nous devenir pernicioeux, ou supporter des peines actuelles qui peuvent avoir pour nous des conséquences avantageuses*, renferme l'idée simple d'*effort*, et par conséquent, mais indirectement, celle de la substance dont il est une modification, les idées simples et relatives d'*antériorité* et de *postériorité*, enfin l'immense variété des peines et des plaisirs mixtes, simples, composés, physiques ou moraux qui sont susceptibles de conséquences. Or, comment nous représenterions-nous à-la-fois cette multitude d'idées plus ou moins abstraites, et dont la plupart supposent plusieurs opérations de l'esprit, si quelque signe ne leur servoit, pour ainsi dire, de point d'appui ou de centre de réunion? La nature leur a-t-elle donné quelqu'action sur nos organes? leur a-t-elle donné ce substratum qui semble être le soutien des différens modes qui caractérisent les substances? Concluons donc que toutes les modifications du *moi*, dont la base seroit quelque opération de l'esprit, telle que comparer, juger, abstraire, etc., ne peuvent devenir idées sans le secours des signes. J'ai présenté dans un tableau le système des modifica-

tions du *moi*. En voici un autre où elles sont classées d'après l'influence qu'exercent les signes sur la formation des idées qui les représentent.

Modifications du moi, qui peuvent devenir idées, sans le secours des signes.

S I M P L E S.	Affectives.	{ Les sons, les couleurs, et peut-être aussi l'effort, la résistance; et quelques-unes des négatives, telles que silence, repos, ténèbres, etc.
	Intellectuelles.	{ Le mouvement, la ligne droite, et peut-être aussi le <i>moi</i> .
C O M P L E X E S.	Affectives.	{ Celles qui sont relatives à des individus, tels que le soleil, Alexandre, etc.

Modifications du moi, qui ne peuvent devenir idées, sans le secours des signes.

S I M P L E S.	Affectives.	{ Les odeurs, les saveurs, le froid, le chaud, et peut-être aussi l'effort, la résistance et toutes les négatives.
	Intellectuelles.	{ Tous les rapports énumérés dans la liste des racines philosophiques de la langue françoise, la matière, et peut-être aussi le <i>moi</i> .

COMPLEXES.

Affectives.

Celles qui se rapportent aux sentimens ou affections de l'être sensible, telles que la colère, la haine, l'amour, l'admiration, etc.

Intellectuelles.

1°. Celles qui sont exprimées par des termes généraux, designant des genres ou des espèces, telles que couleur, homme, animal, plante, etc.

2°. Les notions, telles que vertu, vice, gouvernement, etc.

En présentant une classe de modifications du *moi* qui peuvent devenir idées sans le secours des signes, je ne prétends pas les affranchir entièrement de l'influence de ces derniers: en effet, puisque les signes sont des modifications du *moi* qui se représentent avec la plus grande facilité et la plus grande précision possible, et qu'ils s'associent si intimement avec les modifications signifiées, qu'on ne peut plus rappeler les uns sans rappeler les autres; donc toutes les modifications du *moi* qui peuvent, absolument parlant, devenir idées sans le secours d'aucune association, mais qui sont ou plus composées, ou se représentent avec moins de facilité et de précision que les signes, doivent gagner, en s'associant à ces derniers, tous les avantages qu'elles ont de moins qu'eux; ainsi, quoique je puisse me représenter un cheval sans en avoir aucun sous les yeux, et sans le secours du mot qui sert de signe à l'idée que je me suis faite de cet

animal, cependant cette représentation sera toujours moins précise et moins rapide que celle du mot lui-même : ajoutez à cela, que pour qu'elle ait lieu dans le cas dont il s'agit, il faut que quelque circonstance physique, liée à l'idée de cheval, ait frappé mes sens ; autrement cette représentation seroit sans motif, ce qui est impossible ; mais dans le cas contraire, c'est-à-dire, dans celui où nos idées sont liées à des signes, il suffit d'un désir indéterminé de me représenter quelques modifications de ma substance sensible, pour que la mémoire, comme un serviteur fidèle, m'offre aussitôt tous les signes qui peuvent m'aider à les saisir et à les tenir fixées sous les yeux de l'intelligence qui les observe, les analyse ou les compare.

Il suit de tout ce que nous avons dit sur la nature des idées et des signes, 1.^o que les bêtes peuvent avoir quelques idées, j'entends celles qui peuvent l'être sans le secours des signes, mais qu'elles appartiennent moins à leur entendement qu'à leur sensibilité, parce que ne se présentant à leur imagination qu'autant qu'elles sont provoquées par leurs besoins ou quelques circonstances sensibles, elles doivent presque toujours être accompagnées des plaisirs ou des peines physiques qui les modifioient, lorsqu'elles n'étoient encore que des impressions nouvelles.

2.^o Que l'homme, privé de l'usage des signes, seroit à peu près réduit à la condition des bêtes ;

3.^o Que les idées prises dans toute l'étendue des

trois caractères qui les constituent, ne peuvent appartenir qu'à un être sensible et intelligent doué d'une grande activité d'imagination, et qui jouisse plus par ses desirs et ses espérances, que par ses sensations actuelles. Or, tel est l'homme civilisé; l'habitude a bientôt usé ses jouissances les plus vives; au sein même des plaisirs, il soupire après de nouveaux plaisirs; ce sont toujours ceux qu'il ne goûte pas actuellement, qui doivent le rendre heureux; c'est pour les créer ou les acquérir que toutes les facultés de son âme sont sans cesse en activité, que toutes les impressions que l'habitude lui a rendues indifférentes, mais dont la mémoire tient toujours les idées à ses ordres, sont employées à des combinaisons dont la nature ne lui offre aucun modèle. Les bêtes, au contraire, qui ne desirent d'autres jouissances que celles que provoque l'inquiétude attachée aux besoins naturels, les bêtes qui n'existent que pour le moment présent, et pour qui les plaisirs actuels sont toujours préférables à ceux qu'elles ne goûtent pas, ne sentent pas comme nous le besoin d'avoir sans cesse présentes à leur imagination, toutes les modifications de leur substance sensible, ni, par conséquent, celui de les associer à des impressions qu'elles pourroient créer ou rappeler à leur gré; si donc quelques-unes de ces modifications peuvent s'élever chez elles au rang d'idée, ces idées n'auront jamais, si je puis m'exprimer ainsi, le degré d'*intellectualité* qui caractérise celles de l'homme.

Après avoir vu le système que j'ai donné des mo-

difications du *moi*, peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici celui de toutes les idées qui composent l'entendement humain.

Toute modification affective du *moi*, dont la cause physique ou extérieure ou intérieure agit actuellement sur nos organes, est *sensation*, *impression* ou *sentiment*. Le *mouvement*, la ligne droite (11), l'objet sensible que j'ai actuellement sous les yeux, ainsi que tout rapport aperçu entre deux termes présents, est une *perception*. Toute perception, sensation, impression ou sentiment retracés à l'imagination, indépendamment des causes physiques intérieures ou extérieures qui les ont occasionnées pour la première fois, est une *idée*. Les idées prennent différens noms, suivant la nature des modifications qu'elles représentent. Les modifications simples et complexes sont représentées par des idées également simples et complexes; les modifications intellectuelles et affectives, par des idées intellectuelles et sensibles; je dis sensibles et non pas affectives, parce que les affections et les impressions emportent avec elles des peines et des plaisirs qui doivent toujours être séparés de l'idée. Les idées intellectuelles et sensibles se subdivisent en plusieurs autres

(11) Pourvu toutefois que l'habitude de le voir ait usé toutes les impressions agréables ou désagréables qu'il pouvoit faire sur nous, dans sa nouveauté, et que nous ne le considérons plus que comme une cause qui agit sur nos sens, comme un composé de parties qui ont des rapports entre elles.

espèces qui seront détaillées dans le tableau suivant :

Idées.

S I M P L E S . INTELLECTUELLES SENSIBLES.	Positives.	}	Les sons, les couleurs, les odeurs, les saveurs, le froid, le chaud, la résistance, l'effort, les peines et les plaisirs physiques.
			Négatives.
	Absolues.	}	
			Relatives.
S E N S I B L E S . COMPLEXES.	Sensibles.	}	
			Intellectuelles.
Intellectuelles.	Intellectuelles.	}	
			Intellectuelles.

Je ne sais si tous les lecteurs de votre journal me pardonneront la longueur de cette lettre; ce dont je suis sûr, c'est que tous ceux qui cherchent à acquérir des notions claires sur une matière qui touche de si près aux sciences importantes de la morale, de

L'éducation et de la législation, ne peuvent que me savoir gré d'avoir essayé de débrouiller ce chaos d'idées vagues, confuses et contradictoires qui composent presque tous les ouvrages de métaphysique, et en rendent la lecture si fatigante et si fastidieuse. Du reste, quelque'étendue qu'ait pu vous paroître cette discussion, il s'en faut de beaucoup qu'elle embrasse tout ce qu'il y auroit à dire sur un sujet qui, traité à fond, formeroit peut-être plusieurs volumes. Je m'estimerai toujours fort heureux si j'ai pu seulement faire entrevoir que la métaphysique, ou pour mieux dire, la psychologie étoit susceptible d'être traitée avec autant de clarté et de précision qu'aucune autre science.

J'ai encore par devers moi quelques analyses qui vous convaincront peut-être que ce n'est pas une vaine spéculation, que cette liste de racines philosophiques que j'ai donnée dans ma première lettre; mais, comme celle-ci est déjà fort longue, je les renvoie à une autre que vous recevrez incessamment.

Salut et estime,

P. S.

V O Y A G E S.

VOYAGE dans la Haute et Basse-Ægypte , fait par ordre de l'ancien gouvernement , et contenant des observations de tous genres ; par C. S. SONNINI , ancien officier et ingénieur de la marine françoise , et membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires : avec une collection de 40 planches , gravées en taille-douce , par J. B. P. Tardieu , contenant des portraits , vues , plans , cartes géographiques , antiquités , plantes , animaux , etc. , dessinés sur les lieux , sous les yeux de l'auteur. A Paris , chez F. Buisson , imprimeur-libraire , rue Haute-feuille , n.º 20 ; au 7 de la république : trois volumes in-8.º de 425 pages chacun , et un atlas in-4.º

ON a beaucoup écrit sur l'Ægypte , et cependant il reste encore beaucoup de choses à dire sur cette contrée fameuse , qui a excité si vivement la curiosité des anciens et des modernes. Son histoire et sa description deviennent surtout intéressantes dans ce moment où elle vient encore de passer sous la domination de nouveaux maîtres , après avoir été conquise tant de fois par des peuples différens , et où

elle est le théâtre de grands événemens ; il importe de bien connoître l'état où doivent l'avoir trouvée les savans qui la parcourent , pour être à portée d'apprécier les observations qu'ils y auront faites ; aussi ce voyage a-t il été bien accueilli , et ceux qui l'ont lu ont trouvé à cette lecture autant de plaisir qu'ils avoient mis d'intérêt à se le procurer.

Le C. *Sonnini* a fait ce voyage en 1777 ; ses amis le pressoient depuis longtems de le publier , et sans les circonstances actuelles qui lui en ont aussi inspiré le desir , nous en aurions peut-être été privés. Il y suit la forme des relations , et décrit les objets sans ordre à mesure qu'ils se présentent , mais cette relation n'a pas l'aridité d'un voyage ou d'un itinéraire ; des observations , des développemens , des considérations générales , en éloignent la monotonie.

Il raconte d'abord les causes qui l'ont empêché de publier plus tôt son voyage ; elles tiennent à des tracasseries et à des dégoûts particuliers. Il dit , avec raison , qu'un pays n'est bien connu que quand il a été décrit par plusieurs voyageurs , parce que chacun a sa manière de voir , ou s'attache plus particulièrement aux objets de ses études. Nous sommes fâchés qu'il saisisse cette occasion pour jeter du ridicule sur un savant estimable et utile , disciple du grand Linnæus , sur *Hasselquist* , qui , en *Ægypte* , observoit peu les monumens historiques , et ne voyoit que l'histoire naturelle. C'est ainsi , cependant , que l'on réussit dans les sciences ; c'est avec cette volonté forte , ce sentiment exclusif , qu'on les avance ; on ne fait rien de bien qu'en se passionnant , et ce
qui

qui le prouve , c'est que le C. Sonnini a fait un voyage plus amusant, plus étendu que celui d'Hasselquist, mais il n'a pas aussi bien traité que lui l'histoire naturelle. Le célèbre Howard, insensible aux curiosités des arts, n'avoit vu à Rome que les prisons et les hôpitaux. Ce trait prouve, sans doute, de la singularité; mais comment ne pas estimer l'homme que l'amour de ses semblables domine à un aussi haut degré? comment aussi refuser sa considération au savant qui ne fait rien que pour étendre la sphère de ses connoissances dans le genre qu'il a embrassé!

Nous ne suivrons pas le C. Sonnini en Languedoc, en Provence; nous remarquerons seulement qu'il a tort de s'étonner d'avoir trouvé dans des algues humides, le *phalangiste* (*scarabæus typhæus* L.); il venoit probablement des sables voisins. Du reste, cette espèce n'est pas aussi rare que le C. Sonnini le dit, et ne méritoit aucune mention dans sa relation, mais il ne la fait que pour saisir une occasion de parler contre les méthodes en histoire naturelle: cependant il n'y a pas d'histoire naturelle sans méthode; et le voyage très-intéressant, d'ailleurs, du C. Sonnini, auroit été, ainsi que nous le dirons encore, bien plus utile, s'il eut possédé les véritables méthodes de la science. Quant au nom *typhæus* qu'il reproche à Linnéus, parce que c'est celui d'un géant, ce grand naturaliste, obligé d'imposer des noms à tous les insectes, ce qui n'est pas une tâche facile, a choisi au hasard des noms de la fable pour les scarabées qui ont la tête ou le cor-

celet armé : c'est ainsi qu'il a donné à ses deux premières familles de papillons, les noms des héros de l'Illiade ; ne pouvant leur donner des noms significatifs, il fallut bien en choisir qui, ne présentant aucune idée, ne causassent aucune confusion.

Nous ne suivrons pas non plus notre voyageur dans la Sicile qu'il n'a visitée qu'en passant, ni à Malthe où il s'arrête plus longtemps ; nous nous contenterons de dire que déjà le C. Sonnini se montre bon observateur, impartial et instruit, et que sa courte relation de cette île est écrite d'une manière vive, noble et intéressante, ce qui annonce au lecteur le plaisir dont il le fera jouir quand il sera parvenu au but spécial de son voyage.

Le C. Sonnini débarque enfin près d'Alexandrie ; il décrit les côtes de l'Ægypte, l'attérage d'Alexandrie, son port vieux et son port neuf, et donne quelques idées générales de cette ville et de son commerce, du caractère de ses habitans, de l'esprit de vengeance qui les anime, au sujet duquel il raconte quelques anecdotes, et de son enceinte. Il visite, comme les autres voyageurs, le palais des Souverains de l'Ægypte, l'obélisque dit de Cléopâtre, la prétendue colonne de Pompée, sur laquelle nous devons des renseignemens plus exacts au C. Norry (1), les différentes ruines, le canal, les citernes, les catacombes, sont ensuite considérées par le curieux voyageur ; ces catacombes servent de retraite aux Schackals : il donne de très-bonnes observations sur les mœurs

(1) *Suprà*, année V, t. II, p. 152.

de la Gerboise ; il publie une lettre de M. Berthout Van Berchem , et sa réponse ; il décrit une statue cannelée dont il donne la figure ; c'est une particularité remarquable , et le seul monument de ce genre que l'on connoisse , si ces cannelures ne sont pas l'effet d'une dégradation causée par les eaux, les frottemens ou d'autres accidens.

Le C. Sonnini passant à d'autres détails, trace une histoire intéressante des malheurs d'Adanson , interprète françois, frère du célèbre naturaliste de ce nom, victime malheureuse de la barbarie d'un pacha qui lui avoit fait fracasser les pieds à coup de bâton ; il donne ensuite quelques détails sur un tombeau orné d'hiéroglyphes. Nous observerons, à cet égard , que ces tombeaux, si ce sont effectivement des tombeaux, ce qui n'est pas prouvé, sont assez communs dans le pays. Niebuhr et le C. Norry en décrivent de magnifiques ; les mosquées doivent en renfermer plusieurs , et quelques-uns sont déjà destinés pour nos musées , quand la paix en rendra le transport possible.

Le C. Sonnini, dans un voyage d'Alexandrie à Rosette , relève plusieurs inexactitudes de Savary ; il visite *Maadié* et l'ancienne *Héraclée* ; cette partie du Delta qui avoisine Rosette, peut être regardée comme le jardin de l'Égypte.

Le C. Sonnini donne quelques détails sur Rosette même, aujourd'hui Raschid, la ville la plus agréable de l'Égypte, et où, cependant, il n'y a pas d'hôtellerie, comme Corneille le Bruyn l'a ridiculement avancé : c'est l'entrepôt du commerce ; on en fait

un considérable de riz. A cette occasion, notre voyageur donne quelques détails sur la culture et la récolte de ce végétal précieux; il examine la question, si les anciens Ægyptiens l'ont cultivé, comme Cognet et Shaw l'ont cru, tandis que selon de Pauw, Hasselquist et d'autres, il a été apporté de l'Inde dans la Basse-Ægypte, et son usage a été introduit sous les kalifes. Le C. Sonnini penche pour l'opinion qui attribue aux anciens Ægyptiens la connoissance et l'usage du riz; nous nous permettrons de lui observer que cette question n'en est plus une aujourd'hui, et qu'il est constant que les anciens Ægyptiens ne connoissoient pas le riz. Le C. Sonnini, pour appuyer son opinion, rapporte un passage de Caylus, dans lequel ce célèbre antiquaire décrit un Osiris de bronze recouvert d'un enduit de plâtre pour recevoir la dorure, et dans lequel M. de Boze et lui disent avoir reconnu de la paille de riz. Nous observerons que nous avons nous-même examiné cet Osiris, et qu'il n'y a aucun vestige de paille, et que, quand il y en auroit, il seroit impossible, dans de si petits fragmens, de reconnoître la paille de riz. Le C. Sonnini s'appuie encore sur la conformité du nom *olyra*, donné au graminée dont les anciens Ægyptiens faisoient leur nourriture, et *ozyra* donné, dit-il, au riz, par les Grecs; (il veut dire, sans doute, *oryza*;) mais M. Heyne, dans son traité des plantes alimentaires dont les anciennes nations ont fait usage, a très-bien démontré que l'*olyra* est l'épautre, (*triticum spelta* L.); il reste donc toujours constant que les anciens Ægyptiens ne connoissoient pas le riz.

Le C. Sonnini parle ensuite de l'excellent fourrage appelé *barsin* (*trifolium Alexandrinum* L.); des bœufs qui sont bien dégénérés de leur ancienne beauté; il entre dans quelques détails sur les coutumes particulières et les mœurs privées du pays, telles que l'usage de la pipe, le café et la manière de le faire, les contes arabes, les femmes, et la jalousie des hommes, sur leurs cosmétiques, l'*alquifous*, préparation avec laquelle elles se noircissent et se prolongent les sourcils; le *Henné* (*lausonia inermis* L.), arbrisseau avec le suc duquel elles se rougissent les ongles et les mains, coutume d'une haute antiquité dans ce pays, et attestée par les ongles de quelques momies qui paroissent avoir été rougis de cette manière. Le C. Sonnini traite ensuite du *rusma*, drogue épilatoire préparée avec de l'orpiment et de la chaux vive.

Le voyageur observateur donne quelques détails sur les chiens si honorés autrefois, et aujourd'hui si maltraités en Égypte, sur les chats chéris au contraire des Musulmans, plus encore qu'ils ne l'ont été des Égyptiens: il décrit les mœurs de la *Mangouste* (*viverra Ichneumon* L.), qui n'est pas ennemie du crocodile, et ne détruit pas ses œufs comme les anciens l'ont avancé, ce qu'ils auroient pu dire avec plus de fondement d'une espèce de tortue appelée *thursé*. Il continue ses observations zoologiques, en parlant de plusieurs oiseaux, tels que le *hou-hou*, dont il a envoyé la description au célèbre Buffon; le *huppe* (*Upupa epops* L.), dont le bec ornoit au-

trefois les sceptres ægyptiens; il indique aussi quelques oiseaux de passage.

Il passe ensuite au règne végétal, et parle de la Cassie, du Sycomore, espèce de figuier (*Ficus Sycomorus* L.), dont les anciens Ægyptiens faisoient les caisses de momies; du Lotus, dont M. Sprengel a si bien décrit les différentes espèces (2); du *Doura* (*holcus doura* L.), que le C. Sonnini auroit pu remarquer dans la main du Nil personnifié, sur les médailles et d'autres monumens. Le Natron est ensuite examiné par le C. Sonnini qui indique la manière dont on le retire des lacs, et ses différens usages.

Le C. Sonnini visite ensuite Aboukir, dont la rade a été si funeste à notre marine, et qui vient d'être témoin d'un combat si glorieux pour notre armée. Ici se termine son premier volume. Nous rendrons compte des deux autres dans un second extrait.

A. L. M.

(2) *Suprà*, année IV, t. II, p. 59 et suiv.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

*POÉSIE di LORENZO PIGNOTTI Aretino ;
trois vol. Pisa dalla nuova tipografia ,
1798 ; c'est-à-dire , POÉSIES de L. PI-
GNOTTI d'Arezzo. A Paris , chez le C.
Molini , rue Mignon.*

ON a publié, l'année dernière, à Pise, les trois premiers volumes d'un Recueil de Poésies, intitulé : *Parnaso degl' italiani viventi*. Ces trois volumes renferment les fables, les nouvelles, les poèmes, etc. du célèbre *Pignotti*. Ses fables sont connues en France par les soins de *Molini*, qui en donna une édition élégante et correcte en 1784. Celles qui paroissent, pour la première fois, au nombre de sept, ont toutes les beautés et les défauts des premières. On sait que *Pignotti*, placé par les Italiens à la tête de leurs fabulistes, pêche souvent par la prolixité, par les détails minutieux, par une certaine afféterie de style, que le goût pur et sévère des François reproche, avec raison, aux compositions étrangères. Nous nous bornerons à citer aujourd'hui la fable intitulée : *La Pecora e lo Spino*, et nous y joindrons celle de *La Motte* sur le même sujet, afin de mettre les lecteurs à portée de prononcer :

La Pecora e lo Spino.

La Pioggia, il tuon, la grandine
Misti al fischiar del vento

Suonar facean per l'aere
 Un orrido concerto.
 Fuggia pel bosco timida
 In questa parte e in quella
 Cercando alcun ricovero
 Una smarrita agnella :
 Vieni, disse, nasconditi
 Lo spino, entro al mio grembo
 Ti copro, quà non penetra
 Il procelloso nembro.
 V'entra la buona pecora,
 E fralle spine intanto
 Tutto s'impaccia e intricasi
 Il suo lanoso manto.
 Dipoi cessato il turbine
 Quando a partir s'appresta :
 Sente lo spin che presela
 Si forte per la vesta,
 Che uscir non spera libera
 D'all'unghie sue rubelle,
 Se la lana non lasciavi,
 E forse ancor la pelle :
 Escita alfin col lacero
 Manto, e graffiata il tergo
 Maledi più d'el turbine
 Quell' infedele albergo.
 « Temetè litiganti sventurati
 « Più delle liti stesse gli avvocati. »

Celle de La Motte, dont je retranche le long prologue, ne contient que quatre vers. C'est la X.^{me} du III.^{me} livre. Elle est intitulée la *Brebis et le Buisson*.

Une brebis choisit, pour éviter l'orage,
 Un buisson épineux qui lui tendoit les bras.
 La brebis ne se mouilla pas ;
 Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage ?

Plaideur , commente ici mon sens.

Tu cours aux tribunaux pour rien , pour peu de chose.

Du temps , des frais , des soins ; puis , tu gagnes ta cause.

Le gain valoit-il les dépens ?

La fable de Pignotti est mieux contée ; celle de La Motte manque de cette action dramatique qui doit caractériser ce petit poème : il ne reste à l'auteur françois que l'avantage de l'invention ; mais l'italien a su animer la scène , et cette fois , du moins , il s'est renfermé dans les bornes de l'apologue.

Le poème intitulé la Tombe de Shakespeare , fut composé à l'occasion de la défense de ce poète , par la célèbre Montagu. On est fâché de lire dans l'épître dédicatoire de Pignotti , que l'autorité d'Aristote qui a perdu tout son poids dans les sciences , tend à tyranniser encore le bon goût ; que , lorsque le poète parvient à toucher et satisfaire les spectateurs en violant les règles , on doit condamner ces mêmes règles , et non pas le poète. Il faudroit savoir de quel genre de spectateurs veut parler Pignotti. Ce n'est pas la multitude qu'un auteur doit avoir en vue lorsqu'il compose des ouvrages dramatiques , c'est le petit nombre ; parce que là se trouve encore le goût du vrai beau. Les bons esprits se gardent bien de franchir les règles que l'étude , l'expérience et la raison ont irrévocablement établies. Au reste , il est inutile d'appuyer davantage sur cet article. Les novateurs voient mieux , sans doute , que Boileau , Racine , Molière et Lafontaine. Quoi qu'il en soit , Pignotti pouvoit louer l'ouvrage de miss Montagu , sans se déclarer l'apologiste outré des cannevas irréguliers

de Shakespeare ; il pouvoit applaudir aux scènes sublimes et pathétiques qu'on trouve assez souvent dans le théâtre de ce grand poète ; mais étoit-ce au La Fontaine de l'Italie à se déchaîner contre les règles ? Examinons d'ailleurs le parti qu'il a tiré de son sujet.

Il suppose qu'un songe le transporte sur les bords de la Tamise , dans ces tristes lieux , dans ce froid asyle de la mort , où les grâces, l'amour et la beauté élevèrent au Sophocle anglois un tombeau parmi ceux des rois. Son ombre s'offre à ses regards , accompagnée de l'Imagination qui s'adresse au poète italien. — Je vais , lui dit-elle , te faire passer en revue , et soumettre à ton admiration les sublimes tableaux du grand peintre que tu vois. Frappé d'une baguette magique que la déesse tient dans sa main , Pignotti croit être transporté sur le Capitole. Là , se passe sous ses yeux toute l'action de la mort de César , tragédie de Shakespeare , dont Voltaire a emprunté les plus beaux morceaux de sa pièce , et surtout l'éloquente harangue d'Antoine au peuple. La scène change , et Rome disparoît. Othello succède. Abstraction faite de l'intérêt de la religion , le sujet est pareil à celui de Zaïre. Ensuite , Hamlet , les êtres fantastiques , Ariel qui excite une tempête dans la tragédie de ce nom , Richard III et autres personnages que Shakespeare a mis sur la scène , reçoivent du poète italien les plus pompeux éloges ; tout-à-coup , des voix mélodieuses , accompagnées de sons enchanteurs , annoncent l'arrivée d'Apollon. Il est sur son char , et les muses l'accompagnent. Autour

du brillant cortége, voltigent ces cygnes harmonieux qui furent retentir de leurs chants les bords de la Tamise. Ici, l'éloge de Milton, de Dryden, de Pope, de Gray, et même de Garrick.

Cependant le char s'arrête près de la tombe sacrée. Le Dieu du Pinde invite Shakespeare à prendre place à ses côtés, et l'Imagination lui présente la main. Apollon dit alors que les honneurs qu'on avoit coutume de rendre au poète anglois, alloient être effacés par ceux que lui préparoit une femme illustre, une femme, l'honneur de son sexe, etc. C'est dans cet écrit immortel, ajoute-t-il, qu'elle vient de lui offrir le juste tribut d'éloges et d'admiration que méritent ses nombreux chef-d'œuvres. On sait qu'en Angleterre il a été établi une fête périodique en l'honneur de Shakespeare. Cette fête se célèbre de sept ans en sept ans, dans la ville de Strafford, patrie du poète. L'auteur italien fait allusion à cette auguste cérémonie qui honore les lettres et la nation qui l'a instituée. Mais poursuivons l'analyse du poème. Cette femme paroît, et Phœbus dépose sur son front une couronne de laurier. La Renommée, déployant aussitôt son vol, porte l'ouvrage dont le dieu vient de parler dans le temple de l'immortalité. De nombreux applaudissemens s'élèvent; le nom de Montagu retentit de toutes parts; les grottes, les bois sacrés du Pinde répètent Montagu, et le poète se réveille.

Ce poème, comme on le voit, n'a pas coûté un grand effort d'imagination à Pignotti. Déjà, dans un autre, intitulé *l'Ombre de Pope*, il avoit usé de la même fiction et des mêmes moyens; et c'est à re-

gret que le lecteur les retrouve employés pour la seconde fois. Tout cet attirail mythologique est d'ailleurs trop vieilli pour figurer avec avantage dans un sujet moderne. S'il n'est pas heureux du côté de l'invention, en récompense ses détails sont riches de poésie ; mais il tombe dans le défaut de presque tous les étrangers qui abusent du genre descriptif.

Le poème de *Robert Manners* a peut-être moins de défauts ; le style en est plus vigoureux ; et l'amour de la liberté qui inspiroit le poète, semble avoir renforcé sa voix et soutenu ses chants. On remarque encore dans le troisième volume, une imitation de la II.^me épître du II.^me livre d'Horace. C'est Horace habillé à l'italienne ; et ; en cela , Pignotti a suivi l'exemple de Pope et de Swift, il croit même que c'est le seul moyen de faire sentir toutes les beautés des originaux. Citons un passage de cette épître , afin de justifier ce qu'il avance. Horace dit :

*Ridentur , mala qui componunt carmina ; verum
Gaudent scribentes , et se venerantur , et ultro
Si taceas , laudant quidquid scripsere beati.
At qui legitimum cupiet fecisse poema
Cum tabulis animum censoris sumet honesti :
Audebit quæcumque parum splendoris habebunt ,
Et sine pondere erunt , et honore indigna ferentur ,
Verba movere loco : quamvis invita recedant ,
Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.
Obscurata diu populo , bonus eruet , atque
Proferet in lucem speciosa vocabula rerum ,
Quæ priscis memorata Catonibus atque Cethegis
Nunc situs informis premit et deserta vetustas.
Adsciscet nova , quæ genitor produxerit usus ,*

*Vehemens, et liquidus puroque simillimus amni,
Fundet opes, latiumque beabit divite lingua :
Luxuriantia compescet, nimis aspera sano
Lævabit cultu, virtute carentia tollet :
Ludentis speciem dabit et torquebitur ; ut qui
Nunc satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur.*

Imitation de Pignotti.

Son derisi e segnati dalle genti
I cattivi poeti : ma che monta ?
Godon de scrittj lor paghi e contenti,
E a lodarsi da sè la lingua han pronta ;
Ma chi vuol divenir buono scritto : e ,
Convien c'he sia di sè crudel censore.
Egli oserà dar bando alle parole
Di grazie, forza e di chiarezza prive,
Che tratte a stento dalle rime sole,
Non da ragion vi penetrar furtive ;
Altre ne arviverà mezzo sepolte
Del tempo, e in fra la ruggine avvolte ;
Piene però di forza, e a cui l'eguali
Tu cercheresti invan, voci già usate
Da Buondelmonte, ovver da' suoi rivali :
Altre ne adottera che altrove nate
L'uso fè cittadine, onde più bella
Più ricca sia l'italica favella.
Le frasche potera lussureggianti
De' versi sciolti, cou gentil cultura
Addolierà le voci aspre, e di tanti
Nienti purgherà i versi: la natura
Poi parrà che versati abbia da vena
Facil carmi, che costau tanta pena.

Ce passage doit prouver le mérite de l'imitation italienne. On remarque de plus, dans cette nouvelle édition, un hymne pour célébrer la convalescence de

Manfredini. Le début rappelle l'invocation de Lucrece. « O déesse que le ciel a chargée du soin de
 « veiller sur l'espèce humaine, fille aînée de la nature ;
 « douce consolatrice des malheureux , souveraine des
 « plaisirs , écarte le voile qui te couvre , et montre-
 « nous ton auguste visage ! par toi les formes li-
 « deuses des maladies cruelles sont replongées dans
 « les abymes de la mort ; par toi , respirent et jouis-
 « sent ces êtres innombrables qui peuplent les champs
 « de la vie , etc. etc. »

Nous terminerons cet article , en ajoutant que les observations critiques dont il est rempli , ne diminuent rien de l'estime que méritent les poésies de Pignotti. Esprit , grâce , élégance , facilité , harmonie , tels sont les caractères distinctifs de cet auteur qui mérite d'occuper la première place dans le *Parnasse des Italiens vivans*. Le quatrième volume doit contenir les poésies anacréontiques del Sig. Savioli , et les épigrammes de Rossi. Le cinquième , des amusemens poétiques du même Rossi ; le sixième , ses fables revues , corrigées , augmentées et arrangées de manière qu'elles auront une physionomie toute nouvelle. Les septième et huitième volumes renfermeront les poésies d'Hippolyte Pindemonte. Des noms aussi chers aux muses , doivent assurer le succès de cette entreprise , et nous ne doutons pas que les étrangers ne l'accueillent avec empressement.

J. B. C. GRAINVILLE.

M É D E C I N E.

MÉMOIRES de la Société médicale d'émulation, pour l'an 6. Chez Richard, Caille et Ravier, libraires, rue Hautefeuille, n.º 11.

Second Extrait (1).

L'ABONDANCE des matières a retardé la publication de ce second extrait, et nous force même aujourd'hui à le restreindre; ce n'est pas sans regret que nous nous bornerons à indiquer ici le plus grand nombre de ces mémoires: mais nous avons du moins la certitude que leur objet et le nom de leurs auteurs suffiront pour exciter une curiosité qui ne sera pas trompée.

Ce n'est pas que l'on doive y chercher cette richesse de style que nous avons remarquée dans l'ouvrage du C. *Alibert*. Un mémoire ne doit pas être écrit comme un discours; et, s'il est permis à l'orateur de s'abandonner quelquefois à la vivacité d'une imagination constamment frappée de la beauté de son sujet, l'observateur doit tout refuser à cette imagination trop ardente, qui pourroit l'égarer dans la recherche de la vérité. Clarté, précision, pureté,

(1) *Suprà*, Année V, t. I, p. 455.

voilà la parure de son style ; voilà ce que nous avons trouvé dans les mémoires dont nous allons parler.

Mais un mérite bien plus grand, c'est d'étendre les bornes de la science, de ne pas se livrer à ces vaines querelles de parti, dont l'objet est bien moins d'assurer le triomphe de l'art, que celui d'une secte ; et, sans s'arrêter en vain sur des points cent fois débattus, de s'avancer à grands pas dans la carrière, au lieu de se la disputer. Tel est le but de tous les mémoires contenus dans ce volume. Il n'en est aucun qui ne présente une découverte nouvelle, ou qui ne la fasse espérer.

L'un indique les symptômes de cette maladie humiliante, que les enfans nouveaux-nés apportent quelquefois, en témoignage des déréglemens de leurs pères. Il est du C. *Mahon*.

Dans un autre, le C. *Fourcroy* nous donne l'espérance de voir un jour l'humanité délivrée de cette opération cruelle, quoique bienfaisante, sans laquelle on n'a pu, jusqu'à présent, arracher à la mort et aux douleurs affreuses qui la précèdent, les infortunés tourmentés de la pierre.

Le C. *Coindet* publie des observations sur l'étrange maladie connue sous le nom de *diabète*.

Le C. *Bichat*, s'occupant avec un zèle courageux de perfectionner les instrumens de la médecine opérante, présente de nouveaux procédés, ou des observations nouvelles pour le trépan, la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule, et la ligature des polypes ; ensuite il examine en physiologiste, dans trois mémoires différens, la membrane synoviale

viale des articulations, les membranes en général, et enfin les rapports qui existent entre les organes symétriques et ceux à forme irrégulière.

Quelques réflexions du C. *Roussille-Chamseru*, sur la maladie de Job, excitent la curiosité, et offrent plusieurs recherches utiles.

Enfin, une note du C. *Roussel*, sur les sympathies, appelle l'attention du philosophe.

Nous regrettons de ne pouvoir parler des deux mémoires du C. *Barthez*, sur les fluxions. Mais avons-nous besoin d'analyser deux de ses nouveaux écrits, et ne savons-nous pas, qu'en voyant le nom de ce célèbre professeur, on laisseroit l'analyse pour lire l'ouvrage ?

Un mémoire du docteur *Creve*, sur les influences sympathiques qu'exercent réciproquement les uns sur les autres les divers systèmes et organes de l'économie vivante, obtiendra l'attention des physiologistes, surtout en faveur de l'art avec lequel ces divers systèmes sont exposés : il méritera aussi, par un style pur, correct et élégant, l'estime des amateurs de la bonne latinité.

Quel est l'insouciant élève, quel est même le médecin routinier, si étranger à l'amour de l'art auquel il a consacré sa vie, qui ne sera pas réveillé de sa léthargie, en voyant rassemblées, dans un seul volume, tant de recherches importantes, fruits des travaux d'une année, et ne sera pas frappé du désir de les approfondir ou du moins de les juger ? Il n'en est aucun qui ne lui donne l'espoir de rendre,

par des moyens qu'il avoit ignorés, un enfant à sa mère, un père à sa famille, ou d'apporter la consolation à quelque être abandonné de la nature et des hommes !

.... Mais ce n'est pas tout de rendre à la vie l'être souffrant dont les organes sont affectés par une atteinte mortelle ; il est plus doux encore de rendre à lui-même celui que le malheur en a pour ainsi dire séparé, en portant le trouble dans sa raison, en faisant de lui un autre homme, ou plutôt un être rabaissé au dessous de la brute, dont il n'a pas même l'instinct conservateur.

Lorsque les Anglois s'attribuent l'honneur de posséder seuls l'art de guérir les insensés, et, qu'inhumains jusques dans leurs bienfaits, ils dérobent soigneusement aux autres nations des découvertes dont ils sont jaloux, il est beau de leur disputer cette gloire, et d'en faire un meilleur usage. C'est le but des travaux du C. *Pinel*. Dans un mémoire qui intéresse à la fois le philosophe et le médecin, il indique le traitement moral comme le premier que l'on doit employer pour guérir les insensés. Il en excepte la manie intermittente régulière, et quelques autres qui proviennent évidemment du dérangement des organes ou de l'équilibre des fluides ; mais, dans les autres cas, il oppose l'empire de la raison, ou celui de l'imagination, à la raison, à l'imagination égarées ; il les suit dans la route trompeuse qu'elles ont adoptée, pour les forcer, par la ruse ou par l'autorité, à s'en écarter,

et les ramène à leur insu dans celle qu'elles avoient perdue.

Le C. Pinel n'a pas, comme ses rivaux, gardé le secret de ses procédés. Ce sont ceux d'un père de famille qui s'efforce, tantôt par la douceur, tantôt par les exemples, tantôt par la puissance, à dérober son fils à l'empire des passions. Nous citerons un exemple de ce traitement philosophique, qui, sans doute, ne peut être fondé sur une méthode constante, puisqu'il doit être modifié, soumis, pour chaque individu, à des modifications toujours nouvelles, mais dont le succès sera toujours heureux, lorsqu'il sera dirigé par un homme prudent et éclairé.

« Un horloger s'infatue de la chimère du mouvement perpétuel; et, pour y parvenir, il se livre
« au travail avec une ardeur infatigable : de là, la
« perte du sommeil, l'exaltation progressive de
« l'imagination, et bientôt un vrai délire, par le
« concours des terreurs renaissantes qu'excitoient les
« orages de la révolution. Le renversement de sa raison est marqué par une singularité particulière. Il
« croit que sa tête a tombé sur l'échaffaud, qu'on l'a
« mise pêle-mêle avec celles de plusieurs autres victimes; et que les juges, par un repentir tardif
« de leur arrêt cruel, avoient ordonné de reprendre
« ces têtes, et de les rejoindre à leurs corps respectifs; mais que, par une sorte de méprise, on
« avoit rétabli sur ses épaules celle d'un de ses
« compagnons d'infortune. L'idée prédominante de
« ce changement de tête l'occupe nuit et jour, et
« détermine ses patens à lui faire subir le traite-

« ment des maniaques , à l'Hôtel-Dieu ; il est en-
 « suite transféré à l'hospice des aliénés de Bicêtre.
 « Rien n'égale alors son extravagance , et les éclats
 « bruyans de son humeur joviale ; il chante , il crie ,
 « il danse ; et , comme sa manie ne le porte à au-
 « cun acte de violence , on le laisse errer librement
 « dans l'hospice , pour exhaler cette effervescence
 « tumultueuse : *Voyez mes dents* , répétoit-il sans
 « cesse ; *je les avois très-belles , et les voilà pour-*
 « *ries ; ma bouche étoit saine , et la voilà infecte.*
 « *Quelle différence entre ces cheveux , et ceux que*
 « *j'avois avant mon changement de tête !* La plus
 « violente fureur succède enfin à cette gaieté déli-
 « rante . . . Vers la fin de l'hiver ses emportemens
 « s'appaisent . . . L'idée du mouvement perpétuel
 « se renouvelle au milieu de ses divagations insen-
 « sées ; il crayonne sans cesse sur les murs et sur
 « les portes , les dessins du mécanisme propre à
 « l'opérer. Comment l'arracher à cette chimère ,
 « sinon par l'inutilité de ses efforts et une sorte de
 « satiété ? On engage les parens à envoyer quelques
 « outils d'horlogerie . . . Le surveillant de l'hos-
 « pice fait plus ; il lui permet de dresser une sorte
 « d'atelier dans son antichambre , pour y travailler
 « à son aise ; redoublement d'ardeur et de zèle ,
 « concentration de toute son attention , sorte d'ou-
 « bli de l'heure de ses repas. Après environ un mois
 « d'un travail soutenu avec constance , et digne
 « d'un meilleur succès , notre artiste croit avoir
 « suivi une fausse route ; il met en pièces son mé-
 « canisme nouveau , et il recommence sur un autre

« plan ; encore quinze jours d'une application sou-
« tenue : il rassemble alors toutes ses pièces, croit
« y voir un accord parfait, d'autant mieux qu'il en
« résulte un mouvement qui se continue, et qu'il
« juge propre à se reproduire. Dès-lors une joie
« exaltée et une sorte de triomphe. Il court, à pas
« précipités, dans l'intérieur de l'hospice, et crie,
« comme un autre Archimède : *Le voilà enfin résolu*
« *ce fameux problème qui a été l'écueil des hommes*
« *les plus habiles !* Mais un incident le déconcerte
« au milieu de sa marche triomphante ; le rouage
« s'arrête, et le prétendu mouvement perpétuel ne
« dure que quelques minutes. La confusion succède
« à l'ivresse de la joie ; mais, pour sauver à son
« amour-propre un aveu humiliant, il déclare qu'il
« pourroit facilement lever l'obstacle, et que, néan-
« moins, fatigué de ces essais, il ne vouloit plus
« s'occuper que d'horlogerie. »

Il ne songea plus, en effet, au mouvement per-
pétuel ; mais l'idée de son changement de tête
conservoit toute sa force. Pour la détruire, on fit
tomber la conversation sur saint Denys, qui portoit
sa tête dans ses mains, et qui la baisoit souvent,
miracle dont il prétendoit prouver la possibilité
par son propre exemple. *Et comment, lui dit-on,*
saint Denys auroit-il pu baiser sa tête ? Etoit-ce
avec son derrière ? Cette répartie excita les éclats
de rire des assistans et la confusion du malade qui,
depuis, n'a plus parlé de son changement de tête.
Il fut rendu à sa famille, et n'a jamais éprouvé de
rechûte.

Nous voudrions qu'il nous fût permis de suivre le C. Pinel dans les autres exemples du succès du traitement moral, et de faire connoître à nos lecteurs avec quelle justesse il employoit les moyens de la douceur et ceux de la force ; il savoit distinguer les circonstances où il convenoit , comme dans celle-ci , de fatiguer les insensés de l'objet de leur manie ; de celles où il falloit le leur faire oublier , en éloignant d'eux tout ce qui pouvoit en retracer le souvenir ; et nous ne pouvons que faire des vœux pour que , dans tous les hospices destinés aux insensés , il se trouve des hommes assez libres de l'empire de la routine pour adopter ses principes , et surtout assez habiles à distinguer les divers caractères de la manie , pour en faire une juste application.

P. BUHAN.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Nouvelles de Paris.

Le C. *Desfontaines*, ancien professeur à l'université, est nommé professeur de grammaire générale dans les écoles centrales du département de la Seine, à la place du C. *Sieyes* qui a consenti à donner sa démission en sa faveur.

Le C. *Audran* a été nommé, d'après le rapport du ministre de l'intérieur, professeur de langue hébraïque au collège de France. Cette chaire étoit vacante par la mort du C. *Rivière*.

Le C. *Denon* est de retour d'Ægypte avec une grande quantité de dessins.

Le C. *Bouillon-Lagrange* est nommé professeur de physique et de chimie à l'école centrale du Panthéon, à la place du C. *Deparcieux*, mort le 7 mesidor dernier.

Le 22 brumaire, la section de législation a présenté à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, cinq candidats pour la place du C. *Baudin*. Voici la liste alphabétique des citoyens qui, au commencement de brumaire, étoient annoncés comme devant se présenter : *Abeille*, *Bigot-Preau*

menu, *Boulay* (de la Meurthe), *Benj. Constant*, *Félix Faulcon*, *Gallois*, *Gchier*, *Guiraudet*, *Guyot Desherbiers*, *Jollivet*, *Lacretelle aîné*, *Lebrun*, *Lenoir-Laroche*, *Montlinot*, *Morellet*, *Morau-Saint-Méry*, *Noël*, *Perreau*, *Saint-Aubin*, *Target*.

Sur la demande du C. *Mahéruault*, commissaire du directoire près le théâtre françois de la république, le ministre de l'intérieur a arrêté que la comédie des *Précepteurs* seroit imprimée aux frais de la république, en faveur de la veuve et du fils de *Fabre d'Eglantine*, qui n'ont pas d'autre fortune que les ouvrages de cet auteur, et qu'elle seroit envoyée à toutes les administrations centrales, avec invitation de la faire jouer chaque année, le jour de la *fête de la jeunesse*.

Le C. *Jussieu* ayant rempli pendant deux années successives les fonctions de directeur du muséum d'histoire naturelle, et ne pouvant, en conséquence, être réélu, les professeurs de ce muséum, conformément aux lois et aux réglemens, ont nommé le C. *Fourcroy* à la pluralité absolue des suffrages; le C. *Thouin* a été élu secrétaire à la place du C. *Lacépède*; et le C. *Jussieu*, trésorier, à la place du C. *Thouin*.

Le C. *Joly*, conservateur des estampes, ayant rempli pendant une année les fonctions de directeur de la bibliothèque nationale, et ayant exprimé son desir de ne pas être réélu, les conservateurs de cet établissement, conformément à l'organisation qui lui a été donnée par la loi du 4 brumaire an 4, et à ses réglemens, ont nommé directeur le C. *Millin*, conservateur des antiques; le C. *Langlès*, conserva-

teur des manuscrits orientaux , a été nommé secrétaire à la place du C. Millin ; et le C. Vanpraet , conservateur des livres imprimés , a été continué trésorier.

Le conservatoire a nommé le C. Gosselin , membre de l'Institut national , et auteur des *Recherches sur la géographie des Grecs analysée* , à la place de conservateur des médailles , des antiques et des pierres gravées , vacante par la mort du C. Barthélemy-Courçay.

Le C. Sonnini , membre de la société d'agriculture de Paris , et l'un des coopérateurs de Buffon , se propose d'ouvrir , sous une forme neuve , un cours d'histoire naturelle de l'homme et des animaux , dans laquelle la science de la nature sera présentée telle qu'elle est , intéressante et aimable. Les animaux , qui sont pour l'homme de quelque utilité ou de quelque agrément , y seront traités sous le rapport de l'économie rurale et domestique. Les leçons se tiendront de deux jours l'un , et seront de deux heures.

On souscrit d'avance , chez le C. Sonnini , rue du Puits-l'Hermitte , n.º 8 , division du Jardin des Plantes.

Le Rédacteur au Magasin , sur un article de la Décade philosophique. .

Le C. L. B. , dans un très-bon extrait de l'excellent ouvrage du C. LE CHEVALIER , sur la *Troade* , inséré dans la *Décade philosophique* , n.º 5 ,

p 272, dit que « le Magasin encyclopédique, en
 « accueillant avec trop de légèreté, ou *des préten-*
 « *tions d'étranger, ou des motifs de dépréciation* qu'il
 « est du devoir des bons journaux d'écarter et de
 « censurer, ou seulement pour n'avoir point *pré-*
 « *cisé le mérite* qui est particulier à chacun des
 « voyageurs ou des érudits dont il annonce les écrits
 « sur la Troade, a créé une confusion de droits
 « dans laquelle il laisse ses lecteurs. »

Chacune de ces expressions est tellement défavorable à mon caractère, et si contraire à ma façon de penser, que je ne puis me refuser de les réfuter.

Je suis le premier qui ait fait connoître, dans un extrait du Mercure allemand de M. Wieland, Magasin encyclopédique, année III, t. III, p. 390, la découverte du C. Le Chevalier, et les discussions auxquelles elle a donné lieu; il n'y a été question *des prétentions d'aucun étranger*, seulement de celles de M. Bryant, qui y sont réfutées.

J'ai ensuite donné, année IV, t. II, p. 166, l'extrait de l'ouvrage de M. Dalzel, ouvrage entrepris pour constater la découverte du C. Le Chevalier. Je trace d'abord l'histoire littéraire de tout ce qui a été fait sur ce sujet, et certes je n'y établis pas *une confusion* de droits. Le C. Le Chevalier fut tellement content de cet extrait, qu'il vint me voir, et que notre liaison, commencée au collège, devint une amitié réciproque. Le C. Le Chevalier sait les instances que je lui fis pour publier son ouvrage.

Depuis ce temps, M. Lenz m'a envoyé le sien; mais avant la publication de celui du C. Le Che-

valier. J'ai dû en donner l'extrait, parce qu'il contient des observations très-érudites et très-curieuses, et aussi le mémoire de Choiseul-Gouffier, qu'il est intéressant de connoître.

J'ai donné ensuite une notice plus comte, mais suffisante, de l'ouvrage du C. Le Chevalier lui-même, parce que je n'aurois pu que répéter ce que j'avois déjà dit, et que je ne pouvois arrêter plus longtemps les lecteurs sur un sujet que j'avois déjà traité avec une très grande étendue, avant qu'aucun autre journal françois s'en fût occupé.

Il est donc évident que je n'ai point accueilli, avec trop de facilité, des prétentions d'étranger, car celles des voyageurs Sibthorpe et Dallaway se bornent, ainsi que je l'ai exposé, à confirmer les découvertes du C. Le Chevalier. Les travaux d'érudition de MM. Heyne, Lenz, etc. ont pour base les mémoires du C. Le Chevalier, et leurs prétentions ne s'élèvent qu'à appliquer des recherches très-érudites à ses découvertes. J'ai cru être utile à mes concitoyens et aux vrais amis des lettres, en faisant connoître ces recherches intéressantes.

Je n'ai point accueilli des motifs de dépréciation qu'il est du devoir des bons journaux d'écarter et de censurer. Cette inculpation, moins précisée, est la plus fâcheuse; car, quels peuvent être ces motifs de dépréciation? L'estime dont je fais profession pour le C. Le Chevalier et pour ses talens, la justice que j'ai rendue le premier à son ouvrage, sur lequel j'ai attiré l'attention de mes concitoyens, avant qu'il fût publié, tout prouve que des motifs

pareils me sont ici aussi étrangers, que je puis dire qu'en général ils sont peu dignes de moi.

Il reste donc l'accusation de *n'avoir pas assez précisé le mérite des voyageurs et des érudits qui se sont occupés du même objet*. Cette accusation ne porterait que sur une faute littéraire, et seroit par conséquent moins importante ; mais tout ce que je viens de dire y répond suffisamment, et les lecteurs du Magasin peuvent, à cet égard, me rendre justice.

A. L. MILLIN.

Société de Médecine de Paris.

L'École de Médecine, par délibération du 19 fructidor dernier, avoit déterminé que chaque année elle tiendrait, pour l'ouverture de ses cours et la distribution des prix de l'école-pratique, une séance publique ; celle de cette année a eü lieu le 21 vendémiaire ; le C. THOURET, directeur de l'école, y a prononcé un discours *sur les progrès de l'enseignement de l'art de guérir* ; ce discours terminé, le C. LE CLERC, professeur d'anatomie, et secrétaire de l'école, a fait un rapport sur le résultat des concours ouverts par l'école, pour la distribution des prix de l'an 6 et de l'an 7, et a proclamé les noms des élèves auxquels ont été décernés les quatre premiers prix et les deux seconds, ainsi que de ceux dont les tra-

vaux méritoient d'être encouragés par une mention honorable.

Le discours du C. Thouret , et le rapport fait par le C. Le Clerc , viennent d'être imprimés chez le C. Didot jeune ; 34 pages in-4.°

Société d'émulation d'Abbeville.

La *société d'Emulation d'Abbeville* vient de publier le rapport des travaux de sa classe des belles-lettres pendant l'an 7 , fait par le C. LECAT , secrétaire de cette classe. Il forme 35 pages in 4.° (1).

Le C. MOREL-CAMPENNELLE y a lu une traduction en vers françois du poème de PETRONE , sur la guerre civile. Dans une épître dédicatoire à un de ses amis , dont il l'a fait précéder , le C. Morel-Campennelle se plaint de l'état d'oubli , et , en quelque sorte , d'avilissement , dans lequel les circonstances ont fait tomber la littérature , et de l'espèce d'avantage qu'en veulent tirer certains savans. Il blâme l'indifférence de ces derniers pour les productions littéraires , et il rappelle cette vérité trop souvent méconnue par des demi-savans , que les lettres et les sciences sont sœurs , et que ces deux filles de l'intelligence se prêtent un appui mutuel , tendent toutes deux à l'instruction publique , n'ont aucun titre de

(1) Voyez le rapport de la classe des sciences physiques et mathématiques , par le C. Boucher année V , t. II , p. 242

suprématie qui les distingue ; enfin , qu'elles peuvent être rivales sans être ennemies. Sa traduction , sans être servile , est plus exacte qu'une imitation libre ; il y a joint des notes grammaticales et d'autres , où , par des recherches sur les mœurs des contemporains de Pétrone , leurs usages , leurs opinions , il jette une clarté nouvelle sur des endroits obscurs. Le C. LECAT a cité plusieurs passages de la traduction , et quelques-unes des notes à l'appui de ce qu'il vient de dire.

Le C. BARDOUX a lu une traduction en vers de l'ode d'Anacréon , intitulée *Visite nocturne de l'amour* , que LA FONTAINE avoit déjà traduite sous le titre de *Cupidon mouillé*.

Le C. DE L'ETOILE a lu plusieurs passages d'une traduction de l'ouvrage classique de *viris illustribus* , et le C. PIOGER , plusieurs extraits d'une nouvelle traduction du *Voyage sentimental* de STERNE.

Un mémoire inséré dans le Magasin encyclopédique , année III , tome VI , p. 7 , dans lequel le C. GERARD avoit proposé de corriger un passage de PLINE , (*Hist. Nat.* lib. XVII , chap. 9) , a donné occasion au C. MOREL-CAMPENNELLE de défendre l'ancienne leçon (2).

Le C. L'HERMINIER a lu une épître intitulée : *Mes études en médecine* , dont le C. LECAT rapporte plusieurs passages.

Les CC. LAYA et PREVOST DE LONG-PERIER ,

(2) Ce mémoire , qui nous a été adressé , il y a déjà quelque temps , sera inséré dans un des prochains numéros de ce journal.

membres correspondans de la société, lui ont adressé, le premier, son *Epître à un jeune cultivateur nouvellement élu député*, et l'héroïde intitulée, *Les derniers momens de la présidente de Tourvel*; le second, une nouvelle lue au lycée des étrangers le 4 nivôse an 7, et intitulée *Rodo'phe et Mathilde*.

Les CC. DE PIOGER, BARDOUX et LECAT, ont lu plusieurs fables, et le C. LEFEBVRE, plusieurs contes, épigrammes et autres poésies fugitives, ainsi que le C. LECAT. Plusieurs de ces pièces de vers sont insérées dans le rapport.

Le C. COLLENOT a donné quelques notices biographiques sur plusieurs citoyens d'Abbeville, particulièrement sur *Gabriel NAUDÉ*, mort à Abbeville en 1643, connu comme auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de l'*Apologie des grands hommes, faussement accusés de magie*; d'un ouvrage de *Antiquitate et Dignitate scholæ Medicæ Parisiensis*, etc.—Sur *Nicolas-Jean DOUVILLE*, né à Abbeville en 1714, mort en 1780, et qui étoit ancien maire - commandant, conseiller au présidial, et de l'académie d'Amiens. — Et sur *Jacques ALIAMET*, graveur, né en 1726, et mort en 1788.

Le C. COLLENOT a lu un mémoire sur un ancien monument, trouvé à Abbeville, il y a environ quinze ans, en y démolissant une maison dans la rue de la Pêcherie, et en établissant des fondations. Le C. Collenot soupçonne que ce monument est un *Taurobole*. Cet édifice étoit construit au bord de la rivière des Herbillons. Il s'est trouvé, dans la fouille, deux vases en terre cuite, en forme de

lampe sépulchrale. L'une, bien conservée a été donnée à un amateur de Montreuil; l'autre, plus mutilée, au C. TRAUILLÉ. On avoit engagé le constructeur à conserver les pierres et grès, extraits du vieux monument, sur lesquels se trouvoient sculptés divers attributs qui constatoient l'existence d'un temple expiatoire; mais presque tous ces fragmens furent détruits ou dispersés; et il ne reste plus que deux pierres visiblement placées à la seconde assise du mur, en face de la rivière et de l'hospice des malades, dont le C. Collenot possède le dessin. Il pense, d'après une réunion de probabilités, qu'Abbeville a été habité longtemps avant le X.^{me} siècle.

Le C. Collenot a lu des *Réflexions sur un passage de Montfaucon*, qui (p. 119 du tome V de la Monarchie françoise) avoit assuré qu'il fut fait à Abbeville, en 1562, sous Charles X, une boucherie de protestans; le C. Collenot dément formellement Montfaucon: il observe que les historiens contemporains, les nombreux manuscrits de ce temps-là gardent le plus profond silence sur le fait avancé par cet auteur. Les seuls faits qui soient attestés se réduisent à l'expulsion d'Abbeville, des protestans connus, et au meurtre de Pont-Saint-Pierre, que le peuple, furieux de ce qu'il vouloit établir un piéche et des discours virulens qu'il tenoit contre la religion dominante, poursuivit et tua lorsqu'il sortoit de l'Hôtel-de-Ville.

Le C. LERMINIER a lu un extrait d'un livre intitulé : *Le Secret des Finances*, par Nicolas FROUMEN-
MENTEAU,

MENTEAU, Paris, 1581. Cet ouvrage, très-peu connu, contient des détails curieux sur l'histoire de la Picardie, et principalement sur la cruelle position de la France, vers la fin du XVI.^{me} siècle. Froumentau, membre des états-généraux tenus en 1576, puis d'une assemblée de plusieurs anciens députés des trois ordres, formée quatre ans après, fut chargé, par cette assemblée, de présenter au roi le tableau des dépenses, des désordres et des massacres qui eurent lieu dans ces temps malheureux. Dans cet ouvrage, Froumentau fait monter à plus de 700,000 le nombre de ceux qui ont péri dans les troubles civils. En se rappelant que cet état n'a été dressé qu'en 1581, et que, de cette époque, au rétablissement de la paix, il s'est encore écoulé douze ans de calamités, on ne peut que déplorer ces temps malheureux.

Le C. BOUCHER a communiqué un voyage d'une décade dans le département du Pas-de-Calais. Il y décrit un parc de trente-six arpens, dont neuf sont consacrés à la botanique. Le C. Boucher, en parcourant les environs de ce parc qui appartient au C. Courset, et sans s'éloigner de plus d'une lieue, a observé et déterminé environ 400 plantes indigènes.

Le C. Boucher a encore lu une notice sur un manuscrit intitulé, *Voyage maritime*, dont l'auteur, qui avoit beaucoup voyagé, mort peu avant la révolution, avoit été instituteur des enfans de l'ambassadeur de France à Constantinople. Cet ou-

vrage offre une suite de voyages qui, réunis, forment et achèvent le tour du monde.

Le même membre a lu une allégorie sous le titre de *Révolution au Parnasse*. Lorsque les Dieux habitoient encore la terre, il y eut une grande dispute au Parnasse. Les muses cessèrent tout-à-coup d'être unies. La Discorde avoit semé le bruit qu'elles n'étoient pas toutes filles de Jupiter et de Mnémosyne. Celles des neuf sœurs qui protègent les sciences, prétendoient avoir la préséance sur celles qui président aux belles-lettres, et celles-ci ne vouloient pas la leur céder. Apollon étant absent, elles prirent Momus pour arbitre. Ce dieu railleur, au lieu de réunir les sectateurs des deux partis, les divisa. Il plaça les savans au midi, et les lettrés au nord, et il n'y eut plus entre eux aucune communication. Le C. Boucher raconte, d'une manière plaisante, ce qui se passa de chaque côté après cette séparation : il commence par les savans dont les têtes ne tardèrent pas à fermenter. De là, des plans bizarres, des projets extravagans, des idées singulières. A ce sujet, il entre dans des détails pleins d'une critique aussi gaie qu'adroite. Après avoir montré que les sciences sont presque nulles sans les lettres, le C. Boucher prouve, par d'autres détails non moins agréables, combien les lettres ont besoin des sciences. Ensuite, il fait paroître Apollon, qui démontre aux savans et aux littérateurs la nécessité de leur réunion : il les convainc. La paix se rétablit, et cet heureux accord produisit ces chef-

d'œuvres, ces prodiges d'imagination dont la Grèce s'enorgueillit, et qui feront encore l'admiration des siècles futurs. Cette réunion des savans et des hommes de lettres ne pouvoit être mieux décrite que par un citoyen qui cultive également les sciences et la littérature.

Le même a aussi communiqué à la société, des observations sur *le Chant de son coq*. « Il est constant, dit-il, que la voix de cet oiseau vigilant « devient de plus en plus perçante à mesure que « le jour approche, et qu'avec de l'habitude on « peut s'en aider pour reconnoître si la nuit est « avancée. »

N É C R O L O G I E.

Artéaga.

Le 7 brumaire, est mort à Paris le savant *Artéaga*, ex-jésuite espagnol, auteur de plusieurs ouvrages écrits dans diverses langues anciennes et modernes. Il étoit en correspondance avec les hommes les plus distingués dans les sciences, la littérature et les arts; lui-même possédoit des connoissances aussi étendues que variées. Nous lui devons un *Traité sur le beau idéal*, écrit dans sa langue maternelle. Il le refondoit en entier, et devoit, en l'augmentant du double, le publier en italien. J'ai lu plusieurs passages de son manuscrit. Il a publié

un autre ouvrage en trois volumes in-8.^o, intitulé *le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente; secunda edizione*, 1785. On lui doit encore plusieurs dissertations savantes; des poésies grecques et latines, dont il se proposoit de publier le recueil; et notamment un ouvrage manuscrit, en italien, *del Ritmo sonoro e del Ritmo muto degli autichi dissertazione*, VII, dont il m'avoit confié la traduction. L'auteur y a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité; il y traite de la musique, de la poésie, de la grammaire, de la pantomime, de la danse, etc. D'après l'avis de plusieurs savans du premier ordre, ses découvertes sont absolument neuves et très-essentielles à l'art. Tantôt, il a rétabli le texte de divers auteurs anciens, qui avoit été altéré par la foule des commentateurs; tantôt, il en a expliqué des passages, dont ceux-ci n'avoient pu saisir le sens: enfin, il nous offre une idée aussi neuve que juste, de ce qui étoit appelé *rhythme* chez les anciens. De là, des recherches pleines d'érudition; mais d'une érudition assaisonnée par un goût exquis. Il y a quelques années qu'il avoit été question d'imprimer cet ouvrage à Parme, avec les caractères du fameux Bodoni; mais la révolution, qui a fait de l'Italie un des théâtres de la guerre, avoit suspendu cette entreprise littéraire. Depuis, Artéaga suivit en France son ami l'ex-ambassadeur d'Espagne, Azara. J'eus le bonheur de le connoître; il me confia la traduction de son manuscrit, et je me flattois d'enrichir notre langue de ce morceau pré-

cieux, lorsqu'un événement, aussi funeste qu'inattendu, vient d'anéantir mon espoir; car, à peine étois-je au tiers de l'entreprise. J'attends, au reste, pour une détermination ultérieure, l'avis de son exécuteur testamentaire, le neveu de M. Azara, résidant encore à Paris.

Je ne parlerai point des qualités morales du savant que je regrette. D'autres, mieux que moi, sauront peindre sa douceur, son amabilité, sa gaieté, sa franchise, et, ce qui est bien rare aujourd'hui, sa PROBITÉ.

J. B. C. GRAINVILLE.

André Barthélemy.

Les lettres viennent de perdre *André Barthélemy-Courçay*, conservateur du cabinet des antiques, des médailles et des pierres gravées. Son nom seul rappelle tous les droits à l'estime, les talens et la vertu. André Barthélemy a été, pendant trente années, le coopérateur de son oncle, le célèbre auteur du *Voyage d'Anacharsis*, qui lui-même témoigne les obligations qu'il lui a, dans un passage des mémoires de sa vie, imprimés à la tête de la dernière édition de ce Voyage, que son neveu venoit de mettre au jour. Outre l'utilité dont il a été à son oncle, dans la composition de son immortel ouvrage, il le soulageoit dans ce que ses fonctions pouvoient avoir de fatigant.

Il a contribué à enrichir le précieux cabinet de la république, par des acquisitions faites avec goût et intelligence, et à maintenir le bon ordre qui y règne. La probité sans faste, le talent uni à la simplicité et à la modestie, étoient la base de son aimable caractère ; bien des gens cherchent à se produire sans moyens, il cherchoit à se cacher avec des moyens pour se produire ; il étoit impossible d'avoir les moindres rapports avec lui, sans éprouver cet intérêt qu'inspirent l'aménité des mœurs, et la franchise des manières. Il a eu pour son vertueux oncle les soins les plus tendres jusqu'au moment où ce vieillard vénérable a fermé les yeux. Des chagrins honorables ont affecté sa santé. Depuis deux ans, il dépérissait graduellement ; enfin, il a été atteint, il y a quelques mois, d'une maladie grave dont il a eu beaucoup de peine à se rétablir. Le 9 brumaire, à une heure, il a été frappé d'une attaque d'apoplexie, dans le cabinet des antiques, où il remplissoit ses fonctions. Les secours de l'art n'ont pu le rendre à ses amis. Plusieurs citoyens distingués dans les lettres et par leurs fonctions, et la bibliothèque nationale en corps ont assisté à ses funérailles. Il emporte les regrets et l'estime de tous ceux qui l'ont connu, et je regarderai toujours comme un bonheur d'avoir été son collègue, et surtout de l'avoir eu pour ami.

A. L. MILLIN.

Louis Goussier, physicien.

Louis-Jacques GOUSSIER, né à Paris, le 7 mars 1722, membre de plusieurs sociétés savantes, est mort dans cette ville, le 1.^{er} brumaire de l'an 8, à l'âge de 77 ans. La simplicité de ses mœurs et son amabilité l'avoient rendu cher à ses parens et à ses amis. Il entra de bonne heure dans la carrière des sciences exactes. Ses premiers travaux furent de mettre en ordre et de diriger la publication des mémoires que LA CONDAMINE, voyageur célèbre, donna au public en 1751; mémoires qui traitoient de la mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral.

Le C. Goussier, avantageusement connu par la part qu'il eut dans cet ouvrage intéressant, et la réputation dont il jouissoit comme professeur de mathématiques, fut invité à coopérer à l'Encyclopédie, et se lia alors avec DIDEROT et D'ALEMBERT. Chargé de la partie des arts mécaniques, le C. Goussier ne se contenta pas de consulter; il apprit, exerça et perfectionna lui-même les arts dont il a donné la description, tels que ceux de l'horlogerie, la serrurerie, la menuiserie, les ouvrages du tour, l'art du miroitier, etc. et diverses branches de la physique, de l'hydraulique et de la mécanique. Ses nombreux articles sont traités avec lucidité, précision et méthode.

Vers l'année 1760, le ci-devant baron de MA-

RIVET l'attira auprès de lui pour se perfectionner dans la physique. En 1779, ils publièrent le prospectus d'une nouvelle physique du monde, qu'ils se proposoient de publier conjointement, et qui devoit comprendre quatorze volumes in-4.^o; il ne fut poussé que jusqu'au huitième. Les événemens politiques qui arrivèrent alors en suspendirent la continuation.

Le C. Goussier aimoit beaucoup à voyager à pied; il a parcouru ainsi toute la France. L'hydraulique avoit pour lui les plus grands attraits, et il en faisoit ses délassemens. Il n'est point de rivières, point de canaux dans la république qui lui fussent inconnus. Il a publié, avec le même C. Marivet, en 1789, un ouvrage en deux volumes in-8.^o, sur la navigation intérieure de la France, avec un atlas fort intéressant pour ceux qui s'occupent de cette partie. Ce fut vers ce temps que commença la révolution, qui occasionna la séparation de ces deux amis.

Le C. Goussier est auteur de plusieurs ouvrages de mécanique curieux, entre autres, d'un moulin à bras portatif pour scier des planches. Cette pièce de mécanique fut envoyée en Pologne, pour servir de modèle à des moulins destinés à exploiter les vastes forêts de ce pays. Il est aussi l'inventeur d'un niveau d'eau, qui est fort en usage aujourd'hui parmi les géomètres. Il réunissoit au génie de l'invention l'adresse et la facilité de l'exécution. Les ouvrages, en sortant de ses mains, avoient le fini de l'ouvrier le plus habile.

Lorsque Roland fut nommé ministre de l'intérieur, il l'appela auprès de lui, et lui confia la rédaction de plusieurs articles auxquels il travailloit pour l'Encyclopédie par ordre de matières. Depuis ce temps, le C. Goussier est resté employé dans la division des arts et métiers.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

INSTITUT NATIONAL.

NOTICE des travaux de la classe des Sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII, par le C. CHAMPAGNE.

Le C. BOUCHAUD a lu deux Mémoires *sur les Colonies et les Municipales romains*. C'est par ces deux institutions surtout que la politique romaine sut conserver ses conquêtes et sagement administrer. Par ses colonies, Rome s'assura de la fidélité des pays nouvellement soumis, en même temps qu'elle récompensa ses soldats, ou donna des moyens d'existence à ses citoyens pauvres, qui, insensiblement, auroient surchargé et peut-être troublé la république.

Dans ces mêmes colonies, ou chez les alliés qui avoient conservé leurs coutumes et leurs lois civiles,

les municipes étoient des magistrats électifs, formant une sorte de sénat, et chargés surtout d'administrer. Ainsi, à Rome, le peuple éli-soit ses magistrats et faisoit les lois, et le sénat gouvernoit. Dans les colonies ou chez les alliés, les municipes étoient chargés de tous les détails d'administration, de police et d'exécution. Cet ordre de choses fut bon sans doute, puisque l'histoire ne reproche jamais aux municipes d'avoir abusé de leurs pouvoirs. Aujourd'hui il nous importoit de bien connoître l'organisation des municipes romains, que nous avons presque remplacés chez nous par les corps administratifs. Ainsi, aux savantes recherches renfermées dans ces deux mémoires, se joint le mérite d'une grande utilité.

Le C. BOUGAINVILLE a lu *une relation de l'ambassade des cinq nations, durant la guerre du Canada, en 1757*. L'auteur, témoin oculaire, retrace avec la franchise d'un marin et la finesse d'un homme instruit, les circonstances de l'audience donnée aux ambassadeurs sauvages, qui étoient au nombre de cent, leurs coutumes, leurs cérémonies. Il rapporte leurs discours toujours naïfs, et souvent éloquens; il les montre, dans le cours de la négociation, francs, curieux, turbulens, sans cependant manquer aux égards, interrompant souvent, pour demander que la France leur donne de son *teton gauche*, c'est-à-dire, de l'eau-de-vie; devenant alors gais, affectueux, mais n'en étant pas moins déliés.

Le C. MENTELLE a lu un mémoire *sur l'éten-*

due et la population de l'ancien royaume de Pologne, et sur l'augmentation de puissance que les partages ont procurée à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche. Il résulte de ses recherches, que la Pologne, avant le premier démembrement, occupoit une surface de 3689 myriamètres carrés, ou 13510 lieues carrées de Pologne, à 20 au degré. Que la population étoit de 7,660,787 individus, et de 795 individus par lieue carrée de Pologne; que le revenu total des impositions, tant directes qu'indirectes, s'élevoit à 37,173,237 florins, valant 65 centimes le florin, c'est-à-dire, 25,652,293 fr. 53 centimes.

Que la part de la Russie a été, dans les deux partages; 1.° d'une surface de 1697 myriamètres carrés, ou de 6069 lieues carrées de Pologne;

2.° D'une population de 2,195,161 individus;

3.° D'un revenu d'environ 8,000,000 de nos francs.

Que la part de l'Autriche a été:

1.° D'une étendue de 1084 myriamètres carrés, ou de 3876 lieues carrées de Pologne;

2.° D'une population de 3,778,010 individus;

3.° D'un revenu d'environ dix millions de nos francs.

Que la part de la Prusse a été:

1.° D'une surface de 1199 myriamètres carrés, ou de 4,288 lieues carrées de Pologne;

2.° D'une population de 3,764,509 individus;

3.° D'un revenu de 6 à 7 millions de nos francs; d'où l'on voit que la part de cette puissance est la moins considérable.

Au reste, l'auteur observe que, d'après des estimations particulières, les états de la population et des revenus sont d'un tiers plus considérables.

Le C. DUPONT (*de Nemours*) a lu deux mémoires, *l'un sur le Goût*, qu'il définit un sentiment vif de ce qui est beau, convenable et honnête. Il cite une foule d'exemples tous parfaitement conformes à sa définition. Le second mémoire est intitulé : de *l'Infidélité*. Quelques traits de ce mémoire paroîtroient appartenir à l'école d'Aristippe. Mais c'est pour mieux réfuter cette doctrine, que l'auteur semble l'adopter d'abord. Ce Citoyen, zélé pour les progrès des sciences, vient de partir, comme voyageur de l'Institut, pour les Etats-Unis. Ses talens et ses connoissances en économie politique, nous enrichiront sans doute d'observations aussi piquantes qu'utiles.

Le C. LESCALIER, membre associé, a lu un mémoire *sur l'île de Madagascar et les mœurs de ses habitans*. Ce mémoire fait partie d'un voyage aux Indes, que ce Citoyen a parcourues, et renferme des détails sur la population de Madagascar, sur la culture, le genre d'industrie et les mœurs de ses habitans. Le C. Lescalier a découvert que les mœurs, les coutumes, et surtout le langage des habitans de Madagascar, avoient une ressemblance frappante, malgré les distances, avec ceux des habitans d'Otaïti et des autres îles de la mer du Sud. Il se propose de suivre ces analogies et de leur donner de plus grands développemens.

Le C. FLEURIEU a lu un mémoire sur l'*appli-*

cation du système métrique décimal à l'hydrographie et aux calculs de la navigation. L'avantage d'un système décimal applicable à tous les calculs et convenable à tous les pays, qui procure à la fois simplification et célérité, doit être apprécié surtout par les navigateurs. Mais l'application de ce système à la navigation, ne doit point être partielle; et, pour en établir l'ensemble, il faut des travaux préliminaires, afin que le passage de l'ancien au nouveau système, puisse s'opérer sans danger pour le navigateur. Le C. Fleurieu expose les difficultés de l'opération, et les moyens de les aplanir. Ce mémoire, qui n'est pas susceptible d'extrait, sera imprimé pour l'utilité des navigateurs, dont le C. Fleurieu, par modestie, invoque les observations et les lumières.

Le C. BUACHE a lu un mémoire *sur les terres découvertes par La Peyrouse, à la côte de la Tartarie, et au nord du Japon.* L'auteur s'attache à fixer l'état certain de nos connoissances sur cette partie du globe, afin de guider les navigateurs sur les recherches à faire dans ces parages, pour en compléter la découverte. La Peyrouse a reconnu la Manche de Tartarie, et son travail paroît complet et exact. Il a observé quelques parties de la terre d'Yesso, et confirme ainsi la vérité de la découverte qu'en firent les Hollandois, en 1643, et l'exactitude de la description qu'ils en ont donnée. Mais les Hollandois et La Peyrouse n'ont vu que quelques points de cette terre, dont la partie la plus considérable reste encore à reconnoître. Les

Russes y ont déjà fait quelques voyages, et il paroît, d'après leurs renseignemens, que Yesso n'est point une grande terre, comme l'ont pensé les Hollandois et La Peyrouse, mais un groupe de plusieurs îles. L'auteur, d'après un grand nombre de faits, conclut qu'il est indispensable de visiter de nouveau les parties du globe sur lesquelles nous n'avons que des relations anciennes, attendu que l'histoire des découvertes modernes montre l'imperfection et l'insuffisance des autres.

Le C. LACÉPÈDE, de la classe des sciences physiques et mathématiques, a lu un mémoire *sur une nouvelle carte zoologique*. Les naturalistes, en traitant des différens espèces de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, indiquent avec soin les pays qu'ils habitent. Mais, pour compléter l'histoire des animaux, il est à désirer que le naturaliste détermine encore quelle est l'influence des climats divers sur l'altération ou la perfection des facultés, des formes, des races; sur le maintien ou la dégénération des espèces. Pour obtenir la solution de ce grand problème, l'auteur trace une carte zoologique, non pas d'après les bornes des divisions politiques que le hasard a presque toujours déterminées, mais d'après les bornes purement physiques, qui ont été reconnues par les géographes. Il prend, pour point de départ, le méridien qui traverse la France, comme ligne invariable, depuis qu'elle a servi à la fixation de l'unité fondamentale des poids et mesures. De là, il partage le globe en 26 divisions assez grandes pour obtenir des diffé-

rences sensibles. Il indique avec précision toutes les démarcations géographiques de ce partage du globe, où cette fois l'ambition n'a point de part. Au moyen de ces degrés comparables, le naturaliste observateur pourra saisir les différences, les nuances mêmes entre les mêmes formes et les mêmes espèces d'animaux. Cette grande vue du C. Lacépède, en conduisant à des descriptions plus exactes, à des observations plus rigoureuses, étendra de plus en plus le domaine de la science du naturaliste.

NOTICE de la partie physique des travaux de la classe des sciences physiques et mathématiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII; lue à la séance publique du 15 vendémiaire an VIII, par le C. CUVIER.

Le diamant, que son éclat et sa rareté ont rendu si précieux à la vanité humaine, étoit depuis longtemps remarquable pour le philosophe par d'autres qualités. Les anciens le regardoient comme le plus inaltérable des corps, et ils en faisoient l'emblème de l'immuabilité des arrêts du destin.

Si figit adamantinos

Summis verticibus dira necessitas

Clavos.

On fut bien surpris, lorsque l'expérience vérifia ce que le génie de Newton avoit deviné; lorsque le diamant fut trouvé combustible, et qu'on vit la plus dure et la plus intraitable des pierres précieuses, se changer en un peu de fumée et de suye.

Mais quelle est (devoit-on se demander) la nature de ce corps combustible? est-il d'une espèce particulière, comme le soufre, le phosphore? est-ce un composé de divers corps combustibles, comme les huiles, les bitumes?

Il n'y avoit qu'un moyen de s'en assurer, c'étoit de recueillir le produit de sa combustion. On l'a fait, et ce produit s'est trouvé absolument le même que celui de la combustion du charbon, c'est-à-dire, cette vapeur délétère que les chymistes ont nommée gaz acide carbonique.

Le diamant et le charbon sont-ils donc la même chose? ou, sinon, à quoi tient leur différence? Voilà le problème que s'est proposé le C. GUYTON, et qu'il a résolu.

Il a vu d'abord que le diamant se change en acide carbonique sans laisser de résidu; donc, s'il diffère du charbon, ce n'est pas parce qu'il contient quelque chose de plus. Il produit beaucoup plus de cet acide, parce qu'il absorbe plus d'oxygène dans la combustion que le charbon, et si l'on arrête la combustion à un certain point, ce que le C. Guyton a fait en brûlant le diamant au moyen de l'acide sulfurique, on obtient de vrai charbon.

Ainsi le charbon ordinaire, même en faisant abstraction des matières terreuses et salines qui forment la cendre, n'est point une matière simple comme on l'avoit cru jusqu'ici. Le diamant se change par une première combinaison avec l'oxygène, en cette matière dont on fait les crayons anglois, et qu'on nomme plombagine; par un second degré, en charbon noir ordinaire,

ordinaire , et une acide carbonique par une saturation complète (1).

Le diamant est donc véritablement cet être idéal et simple que les chymistes avoient nommé carbone , et le charbon ordinaire n'est que du diamant plus de l'oxygène , c'est-à-dire , que les deux substances qui , dans leur état ordinaire , nous paroissent les plus transparentes, forment, par leur réunion, la substance la plus noire et la plus opaque ; et qu'une des matières les plus viles contient une grande partie de son poids de celle que nous regardons comme la plus précieuse.

Mais le C. Guyton a poussé ses recherches plus loin. Tout le monde sait que le fer est changé en acier , en se combinant avec une certaine quantité de charbon. Le C. Guyton a voulu savoir dans quel état le charbon entre dans cette combinaison , et surtout s'il abandonne son oxygène pour former l'acier. Le C. Guyton prononce l'affirmative. Conformément aux vues qui ont dirigé notre confrère Clouet dans sa belle invention de fabriquer l'acier fondu, le C. Guyton a changé du fer doux en cet acier , avec le diamant seul , dans des vaisseaux clos , et le charbon ordinaire ne lui a donné de l'acier qu'autant qu'il y avoit quelque agent capable de lui enlever son oxygène.

Bien des poètes ont comparé la dureté des armures de leurs héros à celle du diamant, sans se douter

(1) Voyez le *Magasin encyclopédique*, année V, t. III, p. 407.

A. L. M.

que leur comparaison étoit fondée sur des rapports si réels.

Le même chymiste a aussi porté ses recherches sur deux substances métalliques peu connues, quoique assez abondantes dans la nature.

L'une, nommée *nickel*, n'est pas même encore généralement regardée comme un métal particulier. Quelques chymistes pensent que ce n'est qu'un alliage de plusieurs métaux; le C. Guyton est d'un avis contraire: il pense qu'on peut enlever tout le fer qui est mêlé au nickel, et qu'alors il conserve néanmoins des propriétés qui ne s'étoient trouvées jusqu'ici que dans le fer: celle d'attirer l'aiguille aimantée, et celle de s'aimanter lui-même.

La seconde substance métallique qu'il a examinée, est le *Tung-stène*, mot qui signifie pierre pesante, parce que quelques-unes de ses mines ont une apparence pierreuse. Il n'y a pas longtemps qu'on sait que c'est un métal, et même on ne l'avoit jusqu'ici réduit et fondu qu'imparfaitement. Le C. Guyton, ayant mieux réussi que ses prédécesseurs, a reconnu à ce métal une pesanteur spécifique bien moindre que celle qu'on lui attribuoit; elle ne surpasse pas beaucoup celle du cuivre. Il croit que le Tung-stène ne pourra être utile que par la propriété qu'ont ses oxydes de fixer solidement les couleurs végétales.

C'est par de tels travaux, que l'on peut espérer de parvenir un jour à une connoissance complète des substances minérales; mais on est encore bien éloigné d'un semblable espoir pour celles qui for-

ment les corps organisés. Composés d'éléments plus nombreux, plus fugaces : leurs diverses transformations, les variétés infinies de leurs mouvemens intérieurs échappent à l'œil et à l'instrument du chymiste ; cependant , rien n'est plus intéressant à connoître pour nous , puisque notre santé , notre vie même ne sont que les résultats de ces combinaisons. Aussi , plusieurs des membres de la classe s'y appliquent-ils avec une constance et avec une ardeur digne d'un tel sujet.

Le public a pu apprendre , il y a un an , le succès des recherches des CC. FOURCROY et VAUQUELIN , sur la pierre de la vessie. Cette concrétion , qui cause de si horribles douleurs , et que l'on désespéroit de jamais dissoudre , pourra l'être dans bien des cas par des agens assez doux pour ne point attaquer la vessie.

Ces deux chymistes ont encore réunis leurs efforts cette année , et ils se sont occupés du liquide même dans lequel la pierre se forme. Malgré les nombreux travaux dont l'urine avoit été l'objet , ils y ont encore trouvé des choses très-remarquables et très-neuves. Ils y ont découvert une substance particulière à laquelle l'urine doit sa couleur , sa saveur , son odeur , en un mot , toutes ses qualités caractéristiques.

Cette substance , qu'ils ont nommé *urée* , a des propriétés singulières ; l'action du feu la change presque entièrement en carbonate d'ammoniaque ; elle cristallise , soit seule , soit dans son union avec l'acide nitrique. Elle est très-soluble ; mais le phé-

nomène le plus bizarre qu'elle présente , c'est que le sel marin qui cristallise ordinairement en cube , se change en octaèdre , et que le sel ammoniac qui cristallise en octaèdre , se change en cube lorsqu'on les mêle avec cette substance.

Les CC. Fourcroy et Vauquelin ayant remarqué dans l'analyse qu'ils ont faite de l'urée , qu'elle contient une quantité extraordinaire d'azote , c'est-à-dire , de cette portion non respirable de notre atmosphère qui entre comme partie essentielle dans toutes les substances animales ; ayant trouvé , dis-je , que c'étoit une matière trop animalisée , s'il est permis de s'exprimer ainsi , ils ont pensé que l'urine est principalement destinée à enlever la portion superflue de ce principe azotique qui se trouve dans le corps humain.

C'est ainsi que chacun des élémens qui le composent , a une voie particulière pour en sortir ; le poumon le délivre du carbone dans la respiration ; le foie de l'hydrogène dans la production de la bile ; et les reins de l'azote dans celle de l'urine.

C'est en étudiant bien cette circulation de principes , dont la circulation du sang n'est que l'agent ; c'est en calculant les rapports de cette entrée et de cette sortie continuelle des élémens , que l'on peut espérer de jeter quelques lumières sur cette admirable économie du corps humain.

Eh , qui ne se flatteroit de l'espoir qu'on y parviendra , lorsqu'on voit faire de si grands pas dans le chemin qui y conduit !

Pendant que les chymistes que je viens de nommer

perfectionnoient ainsi la théorie de la science, d'autres appliquoient cette théorie à des objets d'utilité immédiate.

Le C. CHAPTAL a décrit l'art du dégraisseur ou du détacheur d'habits (2); cet art qu'on méprise parce qu'il n'est pas lucratif, est cependant fondé sur une multitude de connoissances et de faits que la haute chimie seule nous enseigne. Il faut que le détacheur démêle la nature du corps qui a fait la tache, celle de l'étoffe qui l'a reçue, le changement qui a dû en résulter dans son principe colorant; il faut qu'il détermine, d'après ces données, les moyens les plus simples et les plus sûrs d'y remédier.

Le C. Chaptal devant vous lire aujourd'hui un extrait de son mémoire, je vous laisse le plaisir d'entendre de lui-même les détails ultérieurs; je me borne à remarquer un résultat auquel il a été conduit; c'est que le détacheur a besoin de plus de connoissances et de plus de ressources dans l'esprit, que le teinturier. Celui-ci, en effet, n'a qu'à suivre des recettes uniformes; l'autre doit varier sa conduite d'après une multitude d'accidents imprévus.

Nous n'avons que trop d'autres preuves en morale et en politique, qu'il est souvent plus difficile de réparer que de travailler à neuf.

Le C. Chaptal a été invité à se charger de la description complète de l'art du détacheur, pour la

(2) Voyez le *Magasin encyclopédique*, année V, t. II, p. 579.

grande collection des arts et métiers dont l'Institut s'occupe constamment.

Le C. CHAUSSIER a eu l'avantage de découvrir à-la-fois un nouveau produit chymique, et un remède utile à plusieurs maux. C'est une combinaison du soufre avec les alkalis, dans laquelle le premier est plus abondant que dans les hydro-sulfures ordinaires, vulgairement soie de soufre, sans y être à l'état d'acide; il s'y unit à l'alkali plus intimement que dans les hydro-sulfures, et cette combinaison que le C. Chaussier nomme hydro-sulfure-sulfuré, n'a point l'odeur du soie de soufre. L'hydro-sulfure-sulfuré de soude se forme en grand, lors de la décomposition du sel de glauber ou sulfate de soude par le charbon.

On l'a employé avec succès dans quelques maladies chroniques; et, dissous dans l'eau, il peut remplacer avantageusement certaines eaux minérales sulfureuses.

En attendant que le chymiste connoisse assez bien les élémens des corps organisés pour en expliquer les phénomènes, le naturaliste observe ces phénomènes; il les caractérise, il les classe; il cherche à en déterminer les rapports, à les réduire sous des lois générales. Les plus petits êtres, ceux dont l'existence même n'est pas aperçue du vulgaire, lui présentent souvent des sujets d'étonnement et d'admiration.

Le C. LATREILLE, associé, nous en a donné une preuve en nous exposant les mœurs et l'industrie

d'une petite abeille qu'il a observée. Elle ne vit point en société comme notre abeille domestique ; elle n'éleve pas non plus ces édifices admirables, et par leur matière et par la profonde géométrie qui preside à leur construction, mais elle sait, du moins, donner de l'agrément à sa petite demeure. Des morceaux de pétales de coquelicot, coupés en rond, et roulés avec art, forment une tenture éclatante, de vrais rideaux de pourpre, dans lesquels elle dépose un œuf avec la portion de nourriture nécessaire pour le petit qui en doit éclore. Un autre insecte, décrit par le C. Latreille, est remarquable par le dégât qu'il nous cause ; il ne nourrit uniquement ses petits que d'abeilles domestiques ; il les cherche même lorsque les autres proies ne lui manquent pas, et il en détruit beaucoup. C'est une espèce de *phillanthe*, genre voisin des guêpes.

Réaumur avoit bien observé une de ces espèces, mais il ne l'avoit pas décrite de manière à ce qu'on pût la reconnoître. C'étoit la méthode des anciens. Ne voulant dire que ce qui intéresse par soi-même, une grande partie de leurs observations sont perdues pour nous, parce qu'ils ne nous ont laissé aucun moyen de reconnoître les êtres sur lesquels ils les ont faites. Aussi, les naturalistes ont-ils grand soin aujourd'hui, de décrire minutieusement les espèces qu'ils observent. Ils ont pensé qu'on leur pardonneroit l'ennui qui accompagne cette partie de leurs ouvrages en faveur de l'utilité.

Le C. DAUBENTON s'est occupé de ces moyens

de distinguer les espèces, ou de ce qu'on nomme caractères spécifiques. Il appartenoit à celui qui en a si bien décrit un si grand nombre, d'enseigner la méthode de les faire connoître. Il développe les difficultés de tout genre qui s'y opposent; il montre que les caractères spécifiques seroient d'une longueur excessive, sans l'art ingénieux des divisions méthodiques; mais il rappelle aussi, que ces divisions ne peuvent être que le produit de l'art. Il insiste sur la nécessité de faire concourir dans certains cas, l'organisation interne des animaux dans la formation de leurs caractères spécifiques.

Qui ne seroit attendri, en entendant ce vénérable vieillard nous rappeler les règles déjà exposées dans ses ouvrages, que l'Europe étudie et consulte depuis cinquante ans! Et qui pourroit se défendre d'exprimer ce sentiment pour l'homme que tous les naturalistes chérissent comme leur père, et dont ils admirent la tranquillité de caractère et l'heureuse hilarité qui, dans un âge si avancé, sont des signes certains d'une constante pureté et d'une imperturbable sérénité de l'ame!

Ces déterminations rigoureuses des formes dans les corps organisés, si nécessaires pour faire connoître leurs espèces, ont quelquefois été négligées, même dans les plus communes.

C'est ainsi que le C. Fourcroy a cru remarquer dans la fleur de la vigne, des particularités qui avoient échappé aux botanistes. La corolle de cette fleur est constamment d'une seule pièce en haut, et

fendue en cinq, en bas, par le développement de l'ovaire. Cinq petites glandes alternent avec les étamines, et les sommets de celles-ci sont plissés par la calotte que forme la portion non fendue de la corolle.

Telles sont les recherches des membres de la classe qui s'occupent des sciences de pure théorie. Nous avons aussi deux sections, dont l'objet spécial est d'appliquer ces sciences aux deux principales branches du bonheur public, la santé et l'aisance des citoyens. Le médecin, l'agronome, doivent être en même temps chimistes, physiciens, naturalistes. Ils ont à chaque instant occasion de faire usage de ces connoissances générales, pour procurer l'accroissement, ou pour rétablir la santé des hommes, des animaux et des végétaux. Aussi leur réunion dans l'Institut, avec les autres savans, est-elle un des grands avantages de notre formation.

Les CC. TESSIER et HUZARD chargés par le gouvernement, avec leurs collègues au bureau d'agriculture, de l'administration des deux établissemens ruraux de Rambouillet et de Versailles, ont rendu compte à la classe de l'état et de l'emploi des animaux qui s'y trouvent.

Les laines du troupeau de Rambouillet sont égales en beauté à celles d'Espagne; déjà la race en est répandue dans beaucoup de nos départemens. Ce bienfait, dû à la persévérance du respectable Daubenton, nous affranchira bientôt du tribut onéreux que nos manufactures paient à l'étranger. Les établissemens

mens dont nous parlons, y contribueront puissamment, en offrant sans cesse aux cultivateurs l'exemple du succès, et en leur facilitant les acquisitions.

C'est en grande partie à la protection que la république a accordé à ces véritables écoles-pratiques, que l'agriculture a dû de se soutenir et même de se perfectionner malgré les embarras de l'administration et les malheurs de la guerre.

Heureux, si la main de la finance qui auroit si souvent besoin qu'on lui rappelât l'apologue de la poule aux œufs d'or, ne détruit pas ici, comme dans quelques autres occasions, par une économie mal entendue, et pour un léger gain présent, la source d'où jaillira tant de bonheur!

Le C. TESSIER, retenu par quelques circonstances dans un nos ports, et voulant rendre son séjour utile aux habitans, tenta de diriger leur industrie vers les diverses branches de la pêche; il les excita à quelques entreprises, et il en forma lui-même qui lui ont présenté des remarques intéressantes. Il a spécialement communiqué à la classe, celles qui concerne la pêche du hareng, dont il a décrit avec soin tous les instrumens et toutes les pratiques.

Le C. Huzzard a lu à la classe, des observations de notre défunt associé FLANDRIN, sur des animaux mordus de la rage. Il en résulte que les animaux herbivores, comme les chevaux, les vaches, peuvent bien devenir enragés lorsqu'ils sont mordus, mais que leurs morsures ne peuvent point commu-

niquer à d'autres cette affreuse maladie. On suit ces observations ; et , si elles se confirment , on ne se hâtera plus , comme autrefois , de tuer ces animaux immédiatement après qu'ils ont été mordus , et on parviendra , peut - être , à en sauver quelques - uns. Lorsqu'on n'a point de remède pour un mal , il est toujours heureux d'être certain des cas où il ne peut plus se propager.

Les travaux dont je vous ai parlé jusqu'ici , sont restés concentré dans le sein de la classe. Il en est quelques autres que leurs auteurs ont rendus publics , ou dont la classe a ordonné l'impression , parce qu'elle a jugé qu'il étoit nécessaire de les répandre promptement.

Ainsi le C. CELS a publié une instruction sur la récolte , où il indique plusieurs moyens d'économie et de célérité.

Les CC. HUZZARD et CHABERT ont recueilli en trois volumes , un traité complet de tout ce qui concerne les animaux domestiques.

Les CC. PARMENTIER et DEYEUX ont rédigé un ouvrage sur le lait , dans lequel ils examinent ce précieux liquide sous tous ses rapports de composition et d'utilité.

Le C. LAMARCK a publié un annuaire d'un genre neuf. Ce citoyen ayant cru remarquer une correspondance sensible entre la déclinaison boréale et australe de la lune , et les principales variations de l'atmosphère , a formé un tableau des temps qui lui paroissent devoir en résulter pendant toute l'année courante , en réservant une colonne en blanc ,

dans laquelle chacun pourra noter si l'événement aura répondu aux conjectures. On ne peut mettre plus de franchise dans une telle matière ; et ce n'est pas un prophète suspect que celui qui donne à tout le monde le moyen le plus commode de vérifier ou de démentir ce qu'il annonce.

Le C. LACEPÈDE a fait imprimer les discours d'ouverture et de clôture de son cours de zoologie. Ces morceaux, où la science est parée de toutes les fleurs de l'éloquence, sont accompagnés de deux tableaux qui présentent les quadrupèdes et les oiseaux rangés suivant une méthode nouvelle. Ces arrangements systématiques qui font saisir d'un premier coup-d'œil une multitude de rapports importans, ne sont point, comme le prétendent quelques savans, des échafaudages arbitraires qu'une imagination vive peut renverser et reconstruire de mille manières. Lorsqu'ils sont fondés comme ceux du C. Lacépède, sur des faits, sur des caractères importans, sur des analogies réelles, il nous font toujours mieux connoître les êtres, en nous faisant embrasser l'ensemble sous des points de vue nouveaux.

La classe a aussi accordé les honneurs de l'impression à deux mémoires qui lui ont été présentés par des personnes étrangères à l'Institut.

L'un du C. FELIX, consul de France à Salonique, contient une description exacte des procédés que les Grecs emploient pour teindre le coton en rouge. On a jugé que nos fabriques pourroient en profiter pour améliorer ce genre de teinture.

Le second, du C. MOREAU SAINT-MERY, con-

cerne les propriétés et la culture de la canne à sucre d'Otaïti. Cette espèce déjà introduite dans les Antilles angloises, parvient à la maturité en 8 mois, tandis qu'il en faut 15 à l'espèce commune; ainsi elle donne quatre récoltes pendant le même temps que l'autre n'en donneroit que trois. Elle fournit un sixième de sucre de plus; sa culture est moins pénible, ensorte qu'on peut être assuré d'un bénéfice au moins double.

Le but de ce mémoire est de propager cette plante à Saint-Domingue, où elle est encore inconnue. Le ministre de la marine a été invité à seconder des vues aussi utiles.

Pourquoi l'usage et le temps qui m'est accordé, ne me permettent-ils pas de vous entretenir des autres mémoires que des savans ou des artistes étrangers à l'Institut, ont présenté à la classe dans ce trimestre?

Les rapports que ces mémoires occasionnent, deviennent souvent eux-mêmes des mémoires importants; ils font une partie considérable de nos travaux, et ce n'est pas la moins utile: tel artiste, dont les vues sont heureuses, est encouragé, éclairé; on lui indique les moyens de les réaliser: tel autre qui s'égare, est arrêté dans sa route; on lui épargne les frais; la perte de temps que de vains projets lui occasionneroient: celui qui a réussi, est recommandé à l'attention du public, et, lorsque cela est nécessaire, à la protection des administrateurs; enfin, le savant qui se distingue entrevoit la place où il doit s'asseoir un jour. Sans doute aussi, et on doit nous le

compter pour quelque chose, nous nous exposons aux clameurs des obstinés, et aux intrigues des charlatans; mais c'est à notre conduite à y répondre. C'est au moment où l'orage gronde; c'est lorsque le nom seul d'homme instruit est un crime aux yeux de quelques-uns des ennemis de la France; c'est lorsqu'une croisade s'est formée contre les sciences et la philosophie, que l'Institut national se consacre avec une constance inébranlable, à répandre l'instruction, à perfectionner les sciences et à propager la philosophie; l'immortel héros de l'Italie n'est pas le seul de nos confrères qui se soit dévoué pour porter les lumières à des contrées barbares. L'amour de la patrie, l'enthousiasme et l'amitié lui ont donné plusieurs compagnons pris dans nos rangs. Quelques-uns le secondent de leur épée; d'autres lui fournissent les moyens physiques ou moraux de vaincre; tous ont méprisé la mort, tous ont combattu les barbares.

Déjà l'un d'eux, (le C. DOLOMIEU), est tombé dans une dure captivité, où le poursuivent peut-être encore avec acharnement ceux dont il n'a pu mériter la haine que comme ami des sciences et de son pays.

Un autre membre de la classe, (le C BROUSSONNET), conduit par l'amour des recherches dans quelques contrées de l'Afrique, vient à peine d'échapper à la peste qui les désole.

Un troisième, (le C. BRUGUIERES) (4), est réelle-

(4) Voyez la notice sur sa vie, par le C. Cuvier, Mag. encycl. année V, t. III, p. 42.

ment succombé aux fatigues d'un voyage de six années, dans les contrées les plus reculées de la Turquie et de la Perse. Il a péri au moment où il croyoit rejoindre ses amis, et partager avec son compagnon de voyage, (le C. OLIVIER), que nous avons le bonheur de compter encore parmi nous, la gloire due à leurs travaux et à leurs découvertes.

C'est en se sacrifiant ainsi à ses devoirs; c'est en ne voyant que le noble but de son institution, (le bien général de l'humanité par la dissémination des lumières), que l'Institut national répondra toujours à ce que lui prescrit la loi, à ce qu'attendent de lui la France, et, nous osons le dire, tout ce qui reste encore en Europe d'hommes que la jalousie, la haine ou les préventions n'ont point aveuglés.

T H É A T R E S.

T H É A T R E D E S A R T S.

Ce théâtre, fermé depuis trois mois, a fait son ouverture, le 10 brumaire, par l'opéra de la *Caravanne*. On y a joué, le 14, la reprise d'*Anacréon*. Le C. *Laïs* a paru dans les deux pièces, et a fait le plus grand plaisir dans deux rôles de genres bien différens. Le C. *Rousseau* et la C.^e *Latour* ont aussi été vivement applaudis. La *Caravanne* a été mise avec un grand luxe de décorations et de costumes,

et un ensemble parfait. Indépendamment d'*Armide*, plusieurs ouvrages importans sont à l'étude; c'est par le plus de nouveautés qu'il leur sera possible d'offrir, que les nouveaux administrateurs espèrent attirer, sans discontinuité, la foule des spectateurs.

ACTEURS DE L'ODÉON.

Le Collatéral, ou la Diligence à Joigny, joué le 15 brumaire.

Encore une comédie de l'infatigable *Picard*, et encore un succès. Il y avoit longtemps qu'on avoit vu une comédie plus gaie, écrite avec plus d'esprit et de vivacité. En voici l'analyse :

Guillaume de la Saussaie, marchand de bois à *Villeneuve-sur-Fonne*, est monté de nuit dans la diligence, qui est remplie par quatre autres personnes : *Bavaret*, avocat; *Derville*, capitaine, son ami; et *M. de Saint-Hilaire* et sa femme, artistes dramatiques. La Saussaie fait, dans la voiture, les frais de la conversation, et apprend aux voyageurs qu'il va à Joigny recueillir la succession de *Derval*, son oncle, et épouser *Constance*, fille du médecin *Mentichard*. Ils arrivent à Joigny, et quittent La Saussaie, sans avoir vu sa figure, et sans que celui-ci ait vu la leur. Alors *Derville* fait part à *Bavaret* de ses craintes, et lui apprend qu'il aime
cette

cette Constance que La Saussaie vient épouser. Bavaret procure d'abord à Derville une entrevue avec Constance, en faisant courir le médecin pour secourir sa femme, qui vient de tomber en apoplexie. Ensuite, apprenant que Derval a eu des liaisons avec une jeune Espagnole qu'il a connue en Amérique, il fait passer Derville pour le fils de Derval, qui vient disputer à son cousin un héritage qui doit lui appartenir. La Saussaie donne d'abord dans le piège, mais ensuite il les convainc de fausseté, en leur apprenant que le fruit des amours de Derval et de l'Espagnole est une fille. Bavaret feint alors d'avoir été trompé par Derville, le lui reproche et sort avec une feinte colère, mais pour dresser d'autres batteries. Il engage M.^me Saint-Hilaire à remplir le rôle d'une jeune Américaine, fille de Derval, qui ne paroît dans cette affaire que pour conseiller La Saussaie, qui, pour conserver l'héritage, renonce à Constance, et fait tous ses efforts pour épouser sa prétendue cousine. D'abord elle fait la sévère ; elle s'adoucit ensuite, et La Saussaie annonce à Montrichard qu'il renonce à sa fille. Pendant cet intervalle, Derville a fait ses aveux au père de son amante, qui consent à son union avec Constance. Mais la diligence, que des retards avoient arrêtée à Joigny, se trouve en état de partir, et M. Saint-Hilaire, au moment où La Saussaie va pour baiser la main de son Américaine, la prend lui-même pour la conduire à la voiture. Le collatéral apprend qu'il a été joué,

mais que , s'il perd un mariage , son héritage lui reste , et il part consolé.

Cette pièce a été parfaitement jouée. Le C. *Picard* a rempli le rôle de Bavaret , qui est la cheville ouvrière de la pièce , avec une gaieté et une vivacité qui ont fait le plus grand plaisir. Le C. *Vigny* , dans le rôle du Collatéral , et la C.^e *Molière* , dans celui de M.^{me} Saint-Hilaire , ont aussi mérité les applaudissemens qu'on leur a donnés.

THEATRE FAVART.

Les Mariniers de Saint-Cloud.

Cet impromptu a été joué le 22 brumaire. Il n'offre aucune intrigue. Les Mariniers de Saint-Cloud se sont rassemblés pour célébrer, le verre en main, la journée qui a ranimé l'espoir des François; ils chassent un factieux qui, loin de partager l'allégresse publique, la troublait par son air sinistre, et continuent leurs joyeux refrains, lorsqu'un jeune marinier vient apprendre à un de ses camarades que son bateau vient de se détacher, et chante une allégorie relative à l'assassinat projeté de Bonaparte. Des chants patriotiques terminent la pièce.

L'auteur est le C. *Sewrin*.

THÉÂTRE FEYDEAU.

Le Valet à deux maîtres.

Cet opéra en un acte a été joué, le 12 brumaire, avec un grand succès. Il est traduit et imité d'une comédie en trois actes de *Goldoni*. En voici l'analyse :

M. *Dru*, rival de *Florville*, aime *Sophie Mercour*, qui est loin de partager ses sentimens. Pour éviter d'être forcée, par son oncle, à un mariage qu'elle redoute, elle fuit sous des habillemens d'hommes, et arrive à Paris dans une auberge où loge précisément *Florville*. *Frontin*, valet de *Sophie*, qu'elle avoit envoyé devant, craignant de rester sans condition, s'est mis au service de *Florville*, et se trouve fort embarrassé, à l'arrivée de *Sophie*, d'avoir deux maîtres à servir. Ne sachant pas lire, il confond les deux malles, met dans l'une les habits de l'autre, change de poches tous les papiers, et met dans la poche de *Florville* une boîte qu'il avoit trouvée dans celle de *Sophie*. Questionné alternativement par ses maîtres, il fait des contes qui embrouillent beaucoup l'intrigue. *Florville* croit son amante morte; *Sophie* croit son amant infidèle, s'évanouit, on appelle du secours, *Florville* survient et reconnoît *Sophie*. Tout s'explique; M. *Dru* cède

ses prétentions, et les amans n'éprouvent pas d'obstacles à leur union.

Cet ouvrage a été parfaitement joué par les CC. *Rézicourt*, *Georget*, *Jousserand* et la C.^e *Rolando*.

Les auteurs ont été demandés et applaudis. Ce sont les CC. *Roger* pour les paroles, et *Devienne* pour la musique.

Aurore de Gusman, opéra en un acte.

Cette pièce a été jouée le 2 brumaire, avec succès. Tout y roule sur des quiproquo amenés par des travestissemens. *Aurore de Gusman* veut éprouver le cœur de *Don Louis*, qui l'a dédaignée sans la connoître, et qui est momentanément amoureux d'une coquette nommée *Isabelle*. Elle paroît alternativement sous les habits de son sexe, et sous ceux d'un jeune homme. Comme femme, elle se fait promptement aimer de *Don Louis*; elle parvient, comme cavalier, à obtenir de sa rivale une déclaration d'amour. *Don Louis*, trahi par sa maîtresse, et séduit par *Aurore*, renonce facilement à ses relations avec une perfide, et obtient, comme une grâce, la main qu'il avoit jadis refusée.

Tel est le fond de cette pièce, tirée du roman de *Gilblas*, et où *Gilblas* lui-même joue un rôle absolument conforme au caractère qu'il a dans le

roman. Le style est froid, et l'on ne trouve point de comique dans le dialogue; mais la musique offre des morceaux remplis de grâces et d'originalités; elle a fait en partie le succès de cet opéra, dont les paroles sont du C. *Prevôt d'Irai*, et la musique du C. *Turchi*.

La C.^e *Le Sage* a fait preuve du plus grand talent dans le rôle d'Aurore.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Champagnac et Suzette, ou Faites comme lui.

Champagnac, ancien laquais, a hérité une grande fortune d'un oncle, et veut, par conséquent, prendre le genre de la bonne société du jour; il demande donc par les *Petites Affiches*, toutes les personnes dont il a besoin pour monter complètement sa maison; il demande par le même journal, différens maîtres et une épouse jeune et riche.

Avant de venir à Paris, il avoit aimé une jeune personne appelée *Suzette*, qu'il n'a pas tout-à-fait oublié, mais qu'il trouve à présent au dessous de sa fortune. *Suzette* qui l'aime éperduement, veut essayer de le rendre à la raison. Son père s'est offert à *Champagnac* pour domestique; il a obtenu cet emploi pour lui, et celui de femme de charge pour sa fille. *Suzette* se présente tour-à-tour chez lui, en maître

de danse, de chant et de langue, et réussit complètement de le dégôûter de ses folles dépenses. Elle paroît ensuite sous le costume sous lequel Champaignac l'avoit connu autrefois; elle fait semblant de ne pas le reconnoître, et se présente pour occuper la place que son père a obtenu pour elle. Champaignac la reconnoît; il dissimule d'abord, mais bientôt il cède à son ancien amour, il déchire la lettre qu'une jeune femme lui envoie en réponse à la demande qu'il avoit faite dans les Petites Affiches, et épouse sa constante amie.

Cette petite pièce, jouée pour la première fois le 24 vendémiaire, a obtenu un succès complet. On y a applaudi beaucoup d'allusions fines, d'épigrammes piquantes et de couplets soignés. Le suivant a été remarqué du public :

Air d'Arlequin Afficheur.

Tous les jours ce sont bals nouveaux
 Dans chaque bourg, dans chaque ville,
 Bals à Paris, bals à Mousseaux,
 Bal de Flore et de Longueville.
 Ce plaisir devient si bannal,
 Qu'un danseur, toujours en cadence,
 Pourra bientôt, de bal en bal,
 Faire son tour de France.

L'auteur a été demandé; c'est le C. CHAZET, connu par plusieurs ouvrages qu'on donne sur ce théâtre et sur celui des Troubadours.

Le rôle de *Suzette* a été très-bien joué par la C.^o *Henry*, et les deux autres par les CC. *Hippolyte* et *Vertpré*.

Boursaut, ou la Barbe de frère Jean.

Il est impossible de deviner à quoi cet ouvrage a dû son succès. Point d'intrigue, des scènes déconsues, un dialogue froid, sembloient devoir lui présager un autre sort. Il est vrai que la pièce est bien jouée, et que la plupart des couplets sont jolis et soignés. En voici une courte analyse :

Boursaut a composé des couplets satyriques sur l'aventure de *Nicole*, jeune brodeuse, qui avoit coupé la barbe de frère Jean, pour la coudre au menton d'un saint François qu'elle brodoit. Il doit marier cette Nicole avec son domestique, et lui donne à dîner la veille du mariage, avec *Benserade* et *Thomas Corneille*. Il se réconcilie avec *Boileau*, et reçoit un cousin de Nicole, nommé *la Rissole*, qui veut faire connoissance avec lui, et un personnage allégorique qui se dit descendant d'*Esopé*, et qui lui demande une représentation de ses deux comédies d'*Esopé à la cour* et à *la foire*. Il reçoit une lettre-de-cachet qui l'envoie à la Bastille, et, presque au même instant, sa grâce sollicitée par *Boileau*, et la pièce finit.

Les rôles de *Thomas Corneille* et de *Boileau* sont tout-à-fait manqués; on ne sait ce que c'est que le descendant d'*Esopé*, et le rôle de *Benserade* est le mieux fait de la pièce; il est très-bien joué par le C. *Chapelle*. Le rôle de Nicole est aussi très-

bien joué par la C.^e *Henry*, qui chante avec beaucoup de grâces l'aventure de la barbe de frère Jean. La pièce est du C. *Desfontaines* qui, assurément, a fait très-souvent beaucoup mieux.

*Le Mariage renoué, ou les Méprises, joué
le 3 brumaire.*

Cette pièce n'ayant pas eu grand succès, nous nous dispenserons d'en donner l'analyse. Le fond de l'ouvrage prétait au comique de situation; mais les couplets étoient la plupart très-négligés : aussi la pièce a-t-elle eu beaucoup de peine à se traîner jusqu'à la fin. L'auteur n'a pas été demandé.

*Une Folie du Vaudeville, ou le Mariage
par adjudication.*

Cette pièce n'a pas été achevée. Le parterre a fait baisser la toile, au milieu des sifflets les plus bruyans.

La Girouette de Saint-Cloud.

Ce vaudeville, fait et appris en vingt-quatre heures, a obtenu, le 23 brumaire, le succès le plus

complet. Tous les couplets sont remplis d'esprit et de sel. Voici le couplet d'annonce :

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

D'un fait qui vivra dans l'histoire ,
Tout à l'heure on vous parlera ;
Et , si nous manquons de mémoire ,
Aucun de vous n'en manquera.
Notre pièce , avant d'être prête ,
Fut annoncée aux spectateurs ;
L'ouvrage est mal dans notre tête ,
Mais le sujet est dans nos cœurs.

Tourniquet , traiteur , est surnommé *la Girouette de Saint-Cloud* , à cause de son caractère changeant. Sa fille *Constance* aime *Thomas Tranche-Montagne* , grenadier , et *Tourniquet* s'oppose à ses vœux , à cause de l'opinion de son amant. Comme il desire paroître très-patriote , il a mis sur son enseigne , *au patriote , plus patriote , que les meilleurs patriotes*. Mais , de peur de se tromper dans ses conjectures , il a mis au château de Saint-Cloud un de ses garçons qui , se servant de la girouette comme d'un télégraphe , lui apprend ce qui se passe. La scène où il examine cette girouette , qui change à chaque instant , est d'un vrai comique. Enfin , on entend le tambour , et on apprend le résultat des opérations de Saint-Cloud ; alors il ôte son enseigne , et donne sa fille à *Thomas Tranche-Montagne* , qui a sauvé les jours de Bonaparte. La pièce se termine par une ronde très-gaie , et par

des couplets en l'honneur de Bonaparte; en voici un qui a été redemandé :

Air : *Du Parlement. (de Molière à Lyon.)*

La fuite en Egypte, jadis,
 Conserva le sauveur des hommes;
 Pourtant quelques malins esprits
 En doutent, au siècle où nous sommes.
 Mais un fait bien sûr, en ce jour,
 Du vieux miracle quoi qu'on pense,
 C'est que d'Egypte le retour
 Ramène un sauveur à la France.

Les auteurs ont été demandés, et le C. *Vertpré*, qui avoit joué très-plaisamment le rôle de *Tourniquet*, est venu annoncer les CC. *Barré*, *Bourgueil*, *Desfontaines*, *Dupaty*, *Maurice*, et compagnie.

THÉÂTRE DES TROUBADOURS.

La première Représentation, ou la Clef forée.

Cette petite pièce, jouée la première fois le 25 vendémiaire, et dont le sujet a été fourni par une anecdote véritable arrivée au C. *Dumoustier*, a obtenu beaucoup de succès.

Un jeune auteur, dont une pièce doit être jouée pour la première fois, attend avec inquiétude, au

foyer, qu'on lève la toile ; en vain quelques-uns de ses amis s'efforcent de le rassurer. D'abord, il entend quelques applaudissemens, puis un long silence, des murmures et des *ah! ah!* et enfin des sifflets. Un de ses amis, le C. *Claque*, lui reproche de n'avoir pas distribué assez de billets, et de n'avoir pas bien placé ses *battoirs* ; et il va former une contre-cabale en sa faveur, lorsqu'un jeune homme, irrité contre la pièce, survient, et demande avec empressement une clef forcée ; il s'adresse aussi à l'auteur, et celui-ci lui en prête une ; à peine rentré dans la salle, le son aigu de sa clef oblige les acteurs de baisser la toile. Il rentre au foyer, triomphant de cet exploit, quand tout-à-coup il reconnoît qu'il est devant l'auteur même qu'il vient de maltraiter. Il veut s'excuser, mais l'auteur lui pardonne sans rancune, et l'invite à déjeuner pour le lendemain. La conversation roule ensuite sur la littérature en général, et notre sévère siffleur avoue alors qu'il est lui-même auteur, mais qu'il n'a fait, jusqu'à-présent, que des chansons et des poésies fugitives. On l'engage à chanter quelques couplets qui sont si détestables, que tout le monde le persifle. L'auteur tombé, dont il demande l'opinion, se contente de lui dire : *Vous avez oublié de me rendre ma clef forcée*, et la pièce se termine par un vaudeville.

Il y a beaucoup de gaieté et des couplets agréablement tournés dans cette pièce, dont on a demandé les auteurs qui sont les CC. *Léger* et *Crenzé*. Elle est jouée avec ensemble par les CC. *Frédéric*, *Belfort*, *Léger*, *Bourgeois*, et la C.^e *Sophie Mercier*.

Voici quelques-uns des couplets qui ont été vivement applaudis et redemandés. Le C. Claque parle des pièces tombées à la première représentation, qui se relèvent à la seconde par le secours et les applaudissemens des amis :

Air : La Comédie est un miroir.

Si le bruit aigu des sifflets ,
Aux *bravos* impose silence ,
Sans m'effrayer , sur nouveaux frais ,
Le lendemain on recommence ;
Aussi maint auteur aux abois ,
Grâce à notre appui tutélaire ,
Joué pour la *seconde* fois ,
Est applaudi pour la *première*.

L'auteur de la pièce nouvelle refuse le secours des cabaleurs :

Air des Montagnards.

Loin cette source bannale !
Un auteur qui sait s'estimer
Peut bien souffrir d'une cabale ,
Mais ne sait jamais en former :
Si le parterre l'encourage ,
Son talent seul en a l'honneur ,
Et le mérite de l'ouvrage
Est la cabale de l'auteur.

Lorsqu'aucun des moyens que le C. Claque a proposés pour soutenir la pièce ne réussit, il faut, dit-il, y mettre des allusions choquantes qui provoquent une *défense* de la police.

Air de Pauline.

Une *défense* est toujours prête ,
Pour accroître et faire un succès ;

Car un ouvrage qu'on arrête
Souvent en *va plus vite* après.
La foule au théâtre assidue,
Applaudit l'auteur satisfait ;
Dès qu'une pièce est *défundue*,
Tout le public se la *permet*.

Les Troubadours en voyage, vaudeville en deux actes.

Cette pièce a été jouée, le 2 brumaire, avec succès.

Edouard, jeune troubadour, voyage avec une troupe de troubadours comme lui ; le but de son voyage est de chercher sa maîtresse qu'on lui a enlevée. Il arrive près d'un château, où il demande l'hospitalité, et il apprend, du concierge, qu'*Ernestine*, sa maîtresse, a été renfermée dans ce château par *Berenger*, son tuteur, qui en est amoureux. *Berenger* reçoit très-bien les troubadours, et prie *Edouard*, qui ne s'est fait connoître à lui que sous le nom d'*Hippolyte*, de chanter des couplets à sa maîtresse, dans une fête qu'il doit lui donner ; de plus, il l'engage à feindre d'avoir connu, dans ses voyages, le troubadour *Edouard*, et à dire à *Ernestine* qu'il est marié. *Edouard* ne veut pas consentir à trahir la vérité, il se découvre. Le tuteur, pour effrayer les amans, assemble ses soldats, et une espèce de cour d'amour, composée des troubadours et des villageoises du canton. Il demande ce que mérite celui qui, sous un nom supposé,

s'introduit chez un autre , pour lui enlever sa maîtresse ; le tribunal répond , *la mort*. Mais , dit Ernestine , que mérite celui qui force tous les obstacles pour revoir sa maîtresse , et qui revient encore fidèle , malgré deux ans d'absence. Le tribunal répond , *l'amour*. Alors le tuteur consent à l'union des amans.

L'épisode de l'amour du vieux concierge pour la femme du ménestrel d'Edouard , a beaucoup amusé. Le C. *Tiercelin* , chargé de ce rôle , en a parfaitement saisi la caricature.

Le C. *Joseph* , qui a débuté par le rôle d'Edouard , a été très-bien accueilli. C'étoit un des meilleurs acteurs de la troupe des Bouffons , qui jouèrent l'opéra comique , l'année dernière , au théâtre du Lycée. On a seulement trouvé qu'il brodoit trop son chant ; le vaudeville ne doit pas se chanter comme le grand opéra. Voici un couplet du vaudeville , qui a été redemandé.

Air du vaudeville de Jean Monet.

On prétend que la Constance ,
 Voulant connoître l'Amour ,
 Pour le beau pays de France ,
 Avec lui partit un jour.
 Ce dessein
 Fut trop vain ,
 Car le Dieu , n'y voyant goutte ,
 Perdit la Constance en route ,
 Et fit tout seul le chemin.

Les auteurs sont les CC. *Léger et Dupaty.*

Jérôme spirituel, ou *les Scudéry*, vaudeville anecdotique en un acte, joué le 18 brumaire.

Jérôme spirituel, aubergiste de la ville de Digne, attend un prince, qui a fait retenir presque toute l'auberge pour lui et sa suite. *Scudéry* et sa sœur arrivent dans cette auberge avec *César*, leur page, jeune espiègle. M.^{lle} de *Scudéry* consulte son frère sur la manière dont elle doit faire périr l'un des princes de son roman de *Cyrus*, et ils se décident à le faire assassiner dans un repas. L'aubergiste, qui a entendu la conversation, croit qu'il s'agit du prince qu'il attend, et fait arrêter *Scudéry* et sa sœur comme assassins. Au moment où on va les emmener, on annonce le prince, qui fait retirer les gardes, et à qui *Scudéry* explique le quiproquo. Alors le prince jette son manteau, et se fait reconnoître pour *César*, que la fille de l'aubergiste avoit averti du danger que couroient ses maîtres. La pièce se termine par le mariage de *César* avec la fille de l'aubergiste.

Cette pièce est un peu froide ; mais elle a passé en faveur de quelques jolis couplets, et surtout d'un joli vaudeville. C'est le premier ouvrage de *C. Guétan la Rochefoucault*, âgé de 18 ans.

*Le Connoisseur , vaudeville joué le 11
brumaire.*

C'est un conte de Marmontel , mis en scène. Cette pièce ne doit son succès qu'à de jolis couplets. En voici un qui a été redemandé. *Dercourt* répond au *Connoisseur* , qui lui demande où sont nos auteurs comiques :

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Y pensez-vous, n'avons-nous pas
L'auteur du *vieux Célibataire* ?
Jeunes auteurs suivront ses pas,
Encouragez-les à bien faire.
La scène, grâce à leurs essais,
Sera bientôt régénérée :
J'en sais un qui, par des succès,
Dans le monde a fait son entrée.

L'auteur a été demandé : c'est le C. *Joseph Pein.*

*La Pêche aux Jacobins , ou la Journée de
Saint-Cloud.*

L'impromptu donné sous ce titre le 23 brumaire, a obtenu le plus grand succès. Il est étonnant qu'une pièce faite en si peu de temps , soit aussi soignée et aussi bien écrite. Voici le couplet d'annonce :

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

L'on a vu beaucoup de brigands,
Et l'on a vu beaucoup de brigues ;

On a vu beaucoup d'intrigans ,
 Et l'on a vu beaucoup d'intrigues.
 Quand nous renaissions à l'espoir ,
 A tel point l'intrigue nous blesse ,
 Qu'on n'a pas cru même devoir
 Mettre d'intrigue dans la pièce.

Sans-Façon arrive d'Egypte ; il retrouve à Saint-Cloud sa maîtresse , que *Girouette* , membre du jury de taxation pour l'emprunt forcé et patriote de circonstance , vouloit lui enlever. Le corps législatif se transporte dans ce village , et Sans-Façon , qui a eu l'honneur de sauver les jours de son général , épouse sa maîtresse.

Tel est le fond de cette bluette , dont les auteurs sont les CC. *Léger* , *Cluzet* et *Armand Gouffé*.

L I V R E S D I V E R S .

E N T O M O L O G I E .

MÉMOIRE pour servir à l'histoire des araignées d'eau ; par le P. DE LIGNAC , in-12 de 64 pages ; prix 75 centimes pour Paris , et 90 centimes , franc de port , pour les départemens. A Paris , chez Barbou , libraire-imprimeur , rue des Mathurins.

Depuis longtemps on ne trouvoit plus d'exemplaires de ce mémoire dont le mérite est connu de tous les naturalistes. Le C. Barbou vient de le faire réimprimer ; et , quoiqu'il se vende séparé-

Tome IV.

R

ment, il l'a aussi joint aux *Leçons d'histoire naturelle sur les mœurs et sur l'industrie des animaux*, par L. COTTE, qui se vendent chez le même libraire; ces deux volumes in-12 se vendent, avec l'addition de ce mémoire, 4 fr. 75 cent. pour Paris, et 6 fr. par la poste.

Ce mémoire est de *Joseph-Albert LE LARGE DE LIGNAC* (que les dictionnaires historiques nomment mal-à-propos *Joseph-Adrien*), né à Poitiers vers 1713, et mort à Paris en 1762. *Etienne-Louis GEOFFROY*, dans son *Histoire abrégée des Insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, rend témoignage à la vérité des faits énoncés dans le mémoire du P. de Lignac; et, selon ce médecin, on trouve très-peu de ces araignées aquatiques auprès de Paris, mais on en trouve fréquemment en Champagne. Le C. COTTE, tome II, p. 380 de ses *Leçons*, etc., rapporte des détails qui lui ont été fournis par un de ses anciens confrères de l'Oratoire, qui les tenoit de l'auteur même de la découverte, le P. Alphand, et non le P. de Lignac. Ces détails sont un supplément intéressant au mémoire du P. de Lignac, qui au reste est, comme on le sait, l'auteur des *Lettres à un Américain*.

Quoique, depuis ce temps, Muller ait publié un ouvrage bien plus important pour la connoissance des *hydrachnæ* ou araignées d'eau, ce mémoire particulier ne mérite pas moins d'être recherché, à cause des notions qu'il donne sur les mœurs de ces singuliers animaux.

PHILOSOPHIE ENTOMOLOGIQUE, ouvrage qui renferme les généralités nécessaires pour s'initier dans l'étude des insectes, et des aperçus sur les rapports naturels de ces petits animaux avec les autres êtres organisés; suivi de l'exposition des méthodes de Geoffroy et de celle de Linné, combinées avec le système de Fabricius, pour servir d'introduction à la connoissance des insectes, en procurant le moyen de les classer, et de les rap-

porter à leur genre, dont on donne les caractères essentiels et la synonymie; par J. FLOR. SAINT-AMANS, professeur d'histoire naturelle, à l'école centrale du département de Lot et Garonne, et membre de plusieurs sociétés littéraires. A Agen, de l'imprimerie de R. Noubel, et se trouve à Paris, chez A. J. Dugour, libraire, rue et maison Serpente, au 7, in-8.º de 152 pages.

Le but de cet ouvrage est de présenter, dans un ordre méthodique, les traits les plus curieux de l'histoire des insectes et leurs rapports avec les êtres organisés. Le C. Saint-Amans a suivi la marche indiquée par Linnæus dans sa *Philosophie botanique*, qui doit servir de modèle à toutes les productions de ce genre. Il s'est aidé des œuvres entomologiques de ce savant naturaliste et de celles de Geoffroy et de Fabricius (1). L'ensemble de son

(1) Le C. Saint-Amans dit que l'idée de cet ouvrage lui est venue en lisant la *Philosophie chymique de Fourcroy*, et sans avoir connu la *Philosophie entomologique de Fabricius*. Cela prouve combien la littérature étrangère, l'histoire littéraire et la bibliographie sont peu connues en France, puisqu'un naturaliste intelligent et zélé ignoroit l'existence d'un ouvrage composé depuis douze ans, et répandu chez toutes les nations lettrées, sur le même sujet que celui qu'il se proposoit de publier. Nous croyons même que le C. Saint-Amans auroit dû taire cet aveu : deux auteurs, qui travaillent en même temps sur le même sujet, peuvent bien se rencontrer, mais un botaniste pourroit-il composer une *philosophie botanique*, et avouer qu'il ignoroit l'existence de celle de Linné? pas plus qu'un poète dramatique ne pourroit faire un *Misanthrope*, disant que celui de Molière lui étoit inconnu. Malgré cela l'ouvrage du C. Saint-Amans est à peu près celui de Fabricius, à l'exception des articles *Bibliotheca*, *Dispositio*, *Nomina*, *Differentia*, *Adumbrationes*, qu'il a supprimés, parce qu'ils ne contiennent guères que des règles pour la formation des méthodes.

Nous ne faisons pas cette observation pour déprécier l'ouvrage du

travail peut être considéré comme un de ces programmes raisonnés que les instituteurs ont été invités à composer, par une lettre circulaire du ministre de l'intérieur, du 17 vendémiaire an 7.

Les observations sont tirées en partie des ouvrages de Réaumur et de l'*Encyclopédie méthodique*; mais beaucoup appartiennent à l'auteur. Il considère les insectes; 1.° en sortant de l'œuf, c'est-à-dire, dans l'état de larve; 2.° revêtus d'une coque ou membrane plus ou moins dure: ils sont alors dans un repos absolu, et s'appellent nymphe ou chrysalide; 3.° lorsque, sortant de cette seconde enveloppe, ils deviennent insectes parfaits: c'est leur dernière métamorphose.

Les principes qu'établit le C. Saint-Amans dans sa Philosophie entomologique, composent soixante-quinze paragraphes.

A la fin de la Philosophie entomologique, le C. Saint-Amans a donné l'exposé des méthodes de Geoffroy et de Fabricius, et de celle de Linnæus, combinée par Gmelin avec celle de Fabricius. Nous regrettons de ne pouvoir pas nous étendre davantage sur cet ouvrage, dont le ministre de l'intérieur a demandé 120 exemplaires pour être distribués aux écoles. Nous croyons qu'il deviendra utile aux professeurs des écoles centrales. Les élèves y trouveront tous les élémens de la science entomologique, présentés avec autant de clarté que de précision.

B

C. Saint-Amans, qui est du nombre des écrits utiles, composé avec méthode et clarté, très-bien écrit et propre à être lu par tout le monde, et à faire aimer l'entomologie par les hommes même les moins instruits; mais nous voulons prouver encore, comme nous l'avons fait déjà plusieurs fois, et notamment p. 97 du III^e. volume, combien il est nuisible aux savans et aux gens de lettres de n'être pas plus au courant de ce qui se fait chez les autres nations, du moins dans le genre qu'ils cultivent. Notre journal a pour but principal de leur donner cette communication.

A. L. M.

C H I R U R G I E.

LETTRES du docteur William KENTISCH, neveu de Smellie, au C. Baudelocque, sur quelques passages de son Traité d'accouchemens. A Paris, chez Maradin, libraire, rue Pavée-André-des-Arts, n.º 16; an 8, 2 fr. 50 cent. et 3 fr. franc de port.

Ceux qui font profession d'une impartialité franche dans l'étude de l'art des accouchemens, liront avec un plaisir extrême les discussions dans lesquelles entre l'auteur, pour fixer l'attention sur quelques erreurs qu'il prétend être échappées au C. Baudelocque.

Non licet inter vos tantas componere lites.

Nous dirons seulement que lors même que la critique n'est pas très-juste, elle est exprimée avec esprit et délicatesse. D'ailleurs beaucoup de points théoriques et pratiques y sont mieux éclaircis que dans tout autre ouvrage. D'après ce motif, nous exhortons tous les accoucheurs à le méditer.

S T A T I S T I Q U E.

TABELLARISCHE Nachrichten über die Population der gesammten Koeniglich-Preussischen Staaten mit Nachweisung der getrauten Paare nach ihrem verschiedenen Zustande so wie der gestorbenen nach den Jahreszeiten, dem Alter und den Hauptkrankheiten, von W. H. MULLER, Königl. Hofrentmeister. Erster Theil, welcher die Provinzen Chur-und Neu-Mark enthält. — TABLEAUX de la population de tous les états du roi de Prusse, avec l'indication du nombre des mariages d'après les différens états, ainsi que des morts, selon

les saisons, l'âge et les principales maladies ; par W. H. MULLER ; première partie, qui comprend les provinces de la Marck électorale et nouvelle. 112 pages in-folio. A Berlin, chez Lagarde.

Personne n'ignore combien l'Allemagne a produit de bons ouvrages sur la statistique. L'ouvrage de M. Muller fournit des matériaux d'autant plus précieux pour cette partie des connoissances, qu'il a pu se servir pour sa confection des sources les plus authentiques, c'est-à-dire, des listes officielles de population, et que les états du roi de Prusse sont importans à connoître. L'ouvrage entier sera composé de deux parties, dont la première que nous annonçons, traite des deux provinces indiquées sur le titre. On y trouve les tables spéciales des mariages, des naissances et des décès des différentes communes, selon la division des inspections, depuis 1718 jusqu'à 1727 inclusivement (1), et depuis 1778 jusqu'à 1798 ; pour la Marck électorale de Brandebourg ; pour la nouvelle Marck, ces tables ne comprennent que les années 1789 à 1798. Les listes des personnes mariées, selon leurs différens âges et états, et des personnes mortes, selon les saisons, depuis 1789 jusqu'à 1798 ; les listes des personnes mortes, selon leur âge, pendant les mêmes années ; et enfin de semblables listes, selon les principales maladies. A la fin des tables de chaque province, se trouve un résumé général des sommes totales. Ces tables sont nécessaires à tous ceux qui veulent s'occuper de statistique, et leur exécution typographique, qui offroit tant de difficultés, à cause de la quantité de chiffres et de la forme de l'ouvrage, qui ne présente que des tableaux, peut être regardée comme un modèle dans ce genre, et fait le plus grand honneur aux presses de M. Unger, comme à M. Lagarde, qui met tant de zèle à publier des ouvrages utiles.

(1) L'année jusqu'à laquelle vont les tables est toujours comprise dans le calcul.

E C O N O M I E P O L I T I Q U E.

QUELQUES VUES sur l'économie politique et commerciale, ou MOYENS d'éteindre avec facilité les dettes publiques et particulières ; par F. F. . . . employé au département de la guerre. Paris, chez Renouard, libraire, rue André-des-Arts, n.º 42, an 8 ; in-8.º de 30 pages.

G É O G R A P H I E.

DICTIONNAIRE universel de la géographie commerciale, contenant tout ce qui a rapport à la situation et à l'étendue de chaque état commerçant ; aux productions de l'agriculture, et au commerce qui s'en fait ; aux manufactures, pêches, mines, et au commerce qui se fait de leurs produits ; aux lois, usages, tribunaux et administrations du commerce ; au roulage, à la navigation, aux banques, compagnies de commerce, poids, mesures et monnoies ; au commerce d'exportation et d'importation, au change, à la balance du commerce, aux colonies, etc. ; par J. PEUCHET, auteur du Dictionnaire de police de l'Encyclopédie méthodique, etc, IV.^{me} tome. A Paris, chez Blanchon, libraire, rue Hautefeuille, n.º 14. De l'imprimerie de Testu, année 8, in-4.º de 796 pages.

Les extraits qui ont été donnés de cet ouvrage dans le Magasin encyclopédique, ont fait voir son importance. Ce quatrième volume commence par *Etat ecclésiastique*, et finit par *Liverpool*. L'article *France* occupe depuis la page 130 jusqu'à 446, et forme par conséquent à lui seul un ouvrage assez étendu.

A R T C H Y M I Q U E.

MANUEL TINCTORIAL des plantes, ou TRAITÉ de toutes les plantes qui peuvent servir à la teinture et à la peinture. On y a joint des observations sur les animaux et les minéraux, pareillement propres à la teinture et à la peinture; deux dissertations de Linné sur le même sujet; différentes méthodes concernant le blanchiment des toiles; des procédés pour teindre la laine en noir, et les draps en deux couleurs; de même que la manière de préparer le bleu de Prusse et le vert-de-gris: cinquième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée de plus de 400 plantes nouvelles; par J. P. BUC'HOZ, auteur de différents ouvrages de médecine, d'histoire naturelle, et d'économie champêtre. A Paris, chez l'Auteur, rue du passage des ci-devant Jacobins de la rue Jacques, n.º 499; Pernier, libraire, rue de la Harpe, n.º 88, vis-à-vis celle Severin; et les principaux libraires des départemens et de l'Europe, an 8 (1800), in-8.º de 285 pages. Prix 4 francs, 5 fr. franc de port.

H I S T O I R E.

DE LA MAISON D'AUTRICHE, et de la constitution ou des intérêts de l'Allemagne et de l'Europe; un volume in-8.º d'environ 250 pages. Paris, chez Moutardier, libraire, quai des Augustins, n.º 28; Lebour, galerie de bois, Palais Egalité, n.º 229; et chez tous les marchands de nouveautés.

Le C. *Chaussard* avoit publié, en 1792, une esquisse de cet ouvrage, dont il donne aujourd'hui une nouvelle édition avec des changemens et des additions. Il le divise en trois livres. Dans le premier, il trace une histoire très-rapide de la constitution germanique, de son origine et des causes de

sa décadence. En avertissant qu'il n'existe plus d'hymnes des Druides et des Bardes, ni aucun monument national de l'histoire primitive des Germains, connus seulement par le témoignage favorable et par cela non suspect de leurs vainqueurs, l'auteur indique, comme les principaux ouvrages modernes d'où il a puisé, les écrits d'Hertius, Cluvier, Mascov, Smits (1), Müller, et d'autres publicistes allemands. Sans doute PUTTER, HÆBERLIN, BUNAuw, HAN, et tant d'autres, plus ou moins modernes, sont compris parmi ces derniers.

Dans le second livre, où l'auteur s'occupe des intérêts de l'Empire, il développe le *système intérieur de la politique autrichienne*, les plans héréditaires de la maison d'Autriche, son système d'agrandissement, et il trace le caractère politique des princes de cette maison; d'où il conclut que l'intérêt de l'empire consiste à abaisser l'Autriche.

Dans le troisième livre, qui traite des intérêts de l'Europe, l'auteur développe le *système extérieur de la politique du cabinet de Vienne, ses vues et ses moyens*. Il passe ensuite à des considérations sur la coalition. Il établit que l'objet secret et particulier que se proposent les trois gouvernemens coalisés, est de se constituer en Europe, seules puissances du premier ordre, et qu'un despotisme absolu tend à s'élever sur les ruines des monarchies modérées et des républiques. De là il déduit, pour l'Europe politique, le besoin d'établir un système de contre-poids, d'opposer la France et la Prusse à l'Autriche et à la Russie, la ligue protestante des princes allemands au parti catholique, de rallier autour de ces puissances, toutes les puissances secondaires, et de réduire l'Angleterre à n'être plus qu'une puissance du second ordre. L'auteur a placé, à la fin de l'ouvrage, quelques notes historiques.

(1) Ne seroit-ce pas SCUMIDT, *histoire des Allemands*, ouvrage allemand très-estimé, qui n'a pas été traduit en françois.

ALMANACH du département de l'Yonne et de la commune de Sens, pour l'an 8 de la république française; prix 60 centimes. A Paris, chez le C. Merlin, libraire, rue du Hurepoix, n.º 13; et à Sens, chez Th. Tarbé, imprimeur-libraire; 163 pages, petit format de poche.

L'almanach de Sens a été publié, pour la première fois, en 1757; depuis cette époque, il a paru tous les ans sans interruption. Les détails curieux et historiques qui y étoient insérés chaque année sur la ville et le diocèse de Sens, l'ont toujours fait rechercher. Dans celui de cette année, on trouve après l'annuaire, entr'autres la table des départemens, des divisions militaires; la notice biographique qui a été insérée dans le Magasin encyclopédique, sur *Siméon de PROVENCHÈRES*, médecin à Sens (1), au seizième siècle; quelques détails topographiques sur le département de l'Yonne; une notice succincte des hommes nés dans ce département, qui se sont illustré par leurs talens, leurs vertus ou leurs erreurs; ils sont classés par ordre chronologique, et suivant l'arrondissement des anciens districts; la liste des cantons et des communes du département de l'Yonne; celle des foires et des marchés du même département, et des jours de marchés du canton de Paris; les noms et domiciles des membres des différentes administrations, tribunaux, et d'autres établissemens publics; enfin, la liste des différens établissemens particuliers de Sens, qui sont d'un intérêt plus général, tels que les manufactures de velours, bonneteries, etc., les filatures de coton, les draperies, teintureries, etc. et les voitures d'eau et de terre.

(1) Année IV, t. VI, p. 476 et suiv.

T Y P O G R A P H I E.

TRAITÉ de l'Imprimerie ; par BERTRAND - QUINQUET, imprimeur du Prytanée françois. Paris, chez Calixte Volland et Moutardier, quai des Augustins. 288 pages in-4.°, et 10 planches. Prix, 6 fr., et 9 fr. par la poste.

La Science pratique de l'imprimerie, par FERTEL, manque depuis quelque temps dans le commerce, et les autres écrits sur cette matière sont presque tous incomplets. Les imprimeurs et les amateurs de l'imprimerie verront sans doute, avec intérêt, un ouvrage qui renferme les principes de cet art porté aujourd'hui à une si grande perfection. Le C. Quinquet a divisé son ouvrage en six parties. Dans la *première*, il traite succinctement de l'origine, de l'invention et des progrès de l'imprimerie ; dans la *seconde*, des caractères et de ce qui regarde la composition ; dans la *troisième*, de l'imposition, de la correction des épreuves, etc. ; dans la *quatrième*, il traite de ce qui se rapporte à l'orthographe dans la composition typographique d'un ouvrage, car ce n'est pas un traité d'orthographe que le C. Quinquet a dû et voulu ici donner. Par exemple, des signes de ponctuation dans la composition, des parenthèses, etc. chets, etc. ; des lettres accentuées, des abréviations, des différentes espèces de chiffres, des fractions, des signes d'algèbre, etc. ; dans la *cinquième* partie, il fait la description de tout ce qui se rapporte à la presse et à la pratique de l'impression ; enfin, dans la *sixième*, des objets qui regardent l'imprimerie en général, de ceux dont elle est composée, et de ce qui est nécessaire pour la monter, du prix qu'on fait avec les ouvriers, les libraires, les auteurs, etc., des manuscrits, de la fonte des caractères, des pâtés, des balayures, de la vieille fonte, du papier, des vignettes, du polytypage, du stéréotypage, etc.

La première planche représente un casseau supé-

ricur et un casseau inférieur, composant une casse disposée de la manière la plus en usage à Paris, et une casse de romain et casse d'italique; les planches II et III font voir avec le plus grand détail une casse grecque avec tous les signes d'abréviation; les planches IV-IX concernent l'imposition selon les différens formats; on y trouve aussi figurés les signes de correction; et enfin la X.^{me} planche offre une presse dans son développement.

Ce volume forme le tome XX de la description des arts et métiers in-4.^o On trouve chez les mêmes libraires, la collection des 19 volumes précédens, ornée de plus de 500 planches, dont le prix sera de 150 francs jusqu'à la fin du mois de frimaire, au lieu de 228 francs. Ils se sont également procuré l'art du tourneur de *Bergeron*, auquel il a mis des titres pour faire suite à cette collection; prix, 48 francs.

E D U C A T I O N L I T T É R A I R E .

ELÉMENS du bonheur public, ou Système d'éducation conforme aux principes du gouvernement et au desir des citoyens, aussi utile que praticable dans tous ses détails, par le C. JULIAN DE CARANTAN, ci-devant professeur de l'université de Paris, avec l'épigraphe :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

A Paris, chez *Muret*, cour des Fontaines; *Aubry*, rue Baillet, n.^o 2; *Levacher*, rue du Hurepoix; et *Lefevre*, rue des Fossés Saint-Jacques, n.^o 4. 150 pages in-12.

Après avoir parlé en général « de l'objet de l'éducation qui doit former le cœur, orner l'esprit « et fortifier le corps, et, par conséquent, appliquer « méthodiquement la jeunesse aux sciences et aux

« lettres, aux beaux-arts et à la gymnastique, » l'auteur entre dans le développement d'un plan d'études qu'il soumet aux penseurs et particulièrement aux législateurs; il parle de la durée et de la distribution des études; il propose les objets qui doivent être enseignés successivement pendant la série des années consacrées à l'éducation. Dans la deuxième partie, il parle de l'organisation et de la discipline du Gymnase, des devoirs particuliers des membres dont il est composé; enfin il propose un aperçu des frais qu'entraîneroient ces établissemens, et ses idées sur le traitement des professeurs en fonctions et émérités.

R H É T O R I Q U E.

ESSAI sur l'art oratoire, par le C. DROZ, professeur de belles-lettres à l'école centrale du département du Doubs. A Paris, chez Merlin, libraire, rue du Hurepoix, n.º 13, près le pont Saint-Michel; et chez Fayolle, libraire, rue Honoré, n.º 1442, près Saint-Roch. Fructidor an 7, in-8.º de 262 pages. Prix, 2 francs 50 cent., et 3 francs 5 cent. franc de port.

Dans les écrits du genre de celui-ci, on ne doit pas s'attendre à ne trouver que des idées neuves. L'auteur ne peut pas seulement, mais il doit même user des recherches faites avant lui, et employer celles qu'il croit exactes, en puisant dans les ouvrages classiques d'Aristote, Cicéron, Quintilien, d'Alembert, Marmontel, Hugh Blair, etc. C'est là ce que le C. Droz dit avoir fait dans cet essai, qui, sans doute, ne sera pas employé sans utilité dans les écoles centrales auxquelles il l'a surtout destiné. Après avoir traité dans la première partie des qualités que l'orateur doit avoir reçues de la nature, des études auxquelles il doit s'appliquer, et donné quelques préceptes généraux, il parle de l'éloquence et des différentes qualités du style; dans la deuxième partie de son ouvrage, le

C. Droz traite successivement de l'invention, des convenances oratoires, des passions et des moyens de les exciter, de la disposition, du début, du corps et de la fin du discours, des ouvrages qui sont du ressort de l'orateur, de l'exercice de la composition, et enfin de la prononciation du discours, où il parle en particulier de la voix et du geste, et finit par quelques conseils aux jeunes gens qui veulent parcourir la carrière de l'orateur.

GRAMMAIRE.

GRAMMAIRE grecque-française. — Introduction au cours grec, ou choix de Fables d'Æsopé en trois parties, dont les deux premières seulement sont avec la traduction interlinéaire latine et française, et des notes grammaticales, par J. B. GAIL, professeur de littérature grecque au collège de France et au Prytanée français.

Le conseil du ministre de l'intérieur ayant déclaré ces trois ouvrages, livres élémentaires pour les écoles centrales, le C. Gail les a mis à un prix modéré; le premier, 1 franc 50 centimes, relié en parchemin, et 2 francs franc de port; le deuxième, même prix; le troisième, 4 francs 25 centimes, relié en parchemin, et 5 francs 80 centimes franc de port. De ce dernier ouvrage, chacune des quatre parties prises séparément, brochées, 1 fr. 20 centimes, et 1 fr. 70 cent. franc de port. Ces trois ouvrages, papier velin, 9 francs, et 11 francs franc de port, se vendent à Paris, chez l'auteur, au collège de France, et font suite à sa collection classique.

P O É S I E A L L E M A N D E.

MUSEN-ALMANACH für das Jahr 1799, herausgegeben von SCHILLER. — ALMANACH DE

MUSES, pour l'an 1799, publié par SCHILLER. Tübingen, chez Cotta, 247 pages in-12, sans le calendrier et la table.

M. SCHILLER, que l'Allemagne met au nombre de ses poètes les plus distingués, est depuis plusieurs années l'éditeur de cet Almanach des Muses. Dans celui que nous annonçons, et que, par des retards inopinés, nous venons seulement de recevoir, on lira certainement, avec grand plaisir, les poésies de l'éditeur, ainsi que de MM. Goethe, Matthisson, A. W. Schlegel, Eschen, qui en forment le plus grand nombre, et celles de plusieurs autres poètes déjà favorablement connus.

M. Schiller annonce, à la fin de ce volume, un recueil de ses poésies, qui doit paroître chez M. Crusius, à Leipsick; et M. Cotta, une édition du *Wallenstein* de M. Schiller, composé de trois ouvrages dramatiques qui forment suite; 1.^o *Le Camp de Wallenstein*, en un acte; 2.^o *Piccolomini*, en cinq actes; 3.^o *Défection et Mort de Wallenstein*, en cinq actes. Ces pièces qui, pour l'Allemagne, sont nationales et d'un grand intérêt, parce qu'elles retracent des événemens d'une époque de la plus grande importance pour ce pays, y ont obtenu le plus grand succès. L'exemplaire sur papier de poste coûtera 8 francs, et sur papier velin et broché, à peu près 11 francs.

T H É A T R E.

ALMANACH des spectacles de Paris, ou Calendrier historique et chronologique des théâtres, contenant le nom et la demeure de tous les artistes, musiciens et autres employés dans les principaux théâtres de Paris; la nécrologie des auteurs et acteurs morts; le répertoire de toutes les pièces jouées depuis 1794; les débuts qui ont eu lieu; les noms des auteurs et musiciens vivans; le catalogue de leurs ouvrages et l'analyse des pièces nouvelles jouées pendant l'an 8 de

la république. A Paris, chez *Duchesne*, libraire, rue des Grands-Augustins, n.º 30; et *Moutardier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.º 28. Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port. in-18 de 312 pages.

Cet almanach parut, pour la première fois, en 1751. Les circonstances ont obligé l'éditeur à suspendre son émission pendant cinq années, c'est pourquoi on n'a pas pu y suivre absolument la même marche que dans les années précédentes; mais, pour qu'il puisse leur faire suite, on y aussi indiqué les ouvrages représentés depuis 1794, époque de l'interruption de cet almanach. On y trouve la liste des personnes attachées aux théâtres suivans: l'*Opéra*, les *théâtres de la République*, des *Italiens*, de *la rue Feydcau*, de *l'Odéon ou du Marais*, du *Vaudeville*, de *Montansier*, des *Troubadours*, de *la Cité-Variété*, de *l'Ambigu-Comique* et de *la Gaieté*; à la suite de la notice sur chacun de ces théâtres, on trouve celle des pièces qui y ont été représentées pendant l'année passée; ensuite la liste alphabétique des opéra, tragédies lyriques, comédies, opéra-comiques et vaudevilles représentés sur les principaux théâtres de Paris depuis 1794; le catalogue des auteurs vivans qui ont fait des ouvrages dramatiques joués sur les théâtres de Paris, et celui des musiciens vivans qui ont travaillé pour l'*Opéra* ou les autres spectacles. Une petite notice sur *Sédaïne*, mort le 28 floréal an 5; quelques mots sur *Beaumarchais*, *Gresnick* et quelques autres auteurs et musiciens, et l'indication des changemens survenus pendant l'impression, terminent cet almanach.

THÉÂTRE de SCHILLER, traduit de l'allemand par *LAMARTELLIÈRE*, membre de plusieurs sociétés littéraires; 2 vol. in-8.º de 403 et 506 pages. Paris, chez *Antoine-Augustin Renouard*, libraire, rue *André-des-Arts*, n.º 42. An 7.

Je n'ai jamais pu me rendre raison, dit le C. L. A. MARTELLIÈRE, de l'indifférence de la plupart de

« nos auteurs dramatiques pour un théâtre qui, après
 « le nôtre, mérite sous plusieurs rapports d'occu-
 « per le premier rang ; je veux parler du théâtre
 « allemand. En effet, n'est-il pas étonnant que le
 « génie sublime, mais inégal de SHAKESPEARE,
 « ait passé presque entier sur notre scène ; que nous
 « ayons des traductions soignées de la plupart des
 « auteurs anglois, tandis que SCHILLER, le digne
 « émule de Shakespeare, GËTHE, LESSING, IFF-
 « LAND, KOTZEBUE, ZIEGLER, BRANDES, JUN-
 « GER, MEISSNER, WETZEL, BAEU, SODEN, BEYL,
 « et beaucoup d'autres qui, depuis 15 à 20 ans, il-
 « lustrent la scène allemande par des chef-d'œuvres
 « en tous genres, ne sont connus de nous que par
 « des traductions partielles, la plupart faites sans
 « goût ni discernement, entreprises par le besoin,
 « et défigurées par la cupidité. »

Il en est de même des autres branches de la lit-
 térature allemande. GESSNER est le seul qui ait
 échappé à ce discrédit général ; mais WIELAND,
 KLOPSTOCK, KLEIST, RABENER, UZ, ZACHA-
 RIË, HALLER, GELLERT, HAGEDORN, et tant d'au-
 tres plus ou moins modernes, et non moins célèbres,
 ne jouissent pas en France des honneurs que nous
 accordons aux poètes anglois, et que les nôtres ont
 reçu dès longtemps en Allemagne.

Il est cependant certain que la conquête qu'une
 nation fait en s'appropriant les richesses littéraires
 de ses voisins, est du nombre de celles qui méritent
 plus d'attention qu'on ne lui en accorde communément ;
 le C. Lamartellière a voulu contribuer à ces conquêtes
 par la traduction que nous annonçons. Comme la pièce
 de Schiller, intitulée *les Brigands*, est déjà très-con-
 nue, il n'a pas voulu faire un double emploi en la
 réimprimant dans cette traduction du *Théâtre de*
Schiller ; il l'a remplacée par *Abelino* ou *le Grand*
Bandit, pièce de M. ZCHOCKE, qui a un mérite tout
 à fait original, et qui, par sa contexture et la sin-
 gularité du sujet, sembleroit appartenir au même
 auteur.

Les trois pièces de Schiller contenues dans ces deux volumes, sont la *Conjuration de Fiesque*, *l'Amour et l'Intrigue*, et *Don Carlos, infant d'Espagne*. La première, adaptée à la scène françoise et mise en vers, doit paroître incessamment sur le théâtre de la République. La beauté des situations, l'élevation des caractères, le feu du sentiment, la force des expressions, tout ce qui, en un mot, distingue la touche vigoureuse et originale du pinceau de Schiller, se trouve réuni dans cette pièce. Il nous a donné dans ses *Brigands*, la mesure des excès monstrueux auxquels peut se porter l'homme doué d'une ame forte, d'un caractère vigoureux, quand les injustices multipliées de ses semblables l'ont forcé, pour ainsi dire, à secouer le frein des lois sociales; dans *Fiesque*, au contraire, il nous offre un modèle accompli de ruse et de souplesse. Ce n'est pas un conspirateur ordinaire que Schiller nous présente, c'est un jeune homme charmant, qui, toujours occupé de fêtes, toujours livré aux plaisirs, conspire profondément au milieu des voluptés : qui, maître des événemens par son génie, et des cœurs par son amabilité, mène de front dix intrigues, fait mouvoir à son gré toutes les personnes qui l'entourent, et aboutir à lui seul tous les fils d'une conspiration qui se passe toute entière sous les yeux du spectateur.

L'Amour et l'Intrigue offre le tableau d'une lutte continuelle entre l'ambition d'un vieux courtisan, et l'amour d'un jeune homme passionné. Un intérêt puissant, des situations déchirantes, une profonde connaissance du cœur humain : voilà ce qui constitue le mérite, et ce qui a déterminé le succès de cette pièce sur tous les théâtres où elle a été représentée.

Quant à la pièce de *Don Carlos*, très-intéressante à la lecture, et susceptible d'un très-grand effet sur la scène, elle a été citée comme un chef-d'œuvre même avant d'être publiée, et on lui assigna, dès qu'il fut connu, le premier rang parmi les ouvrages dramatiques de Schiller. Il y joint aux charmes d'une poésie extrêmement variée, une si

grande fidélité historique, que beaucoup de personnes ont prétendu que cette pièce doit être regardée plutôt comme un poème historique sur la cour de Philippe II, que comme un ouvrage destiné au théâtre. La contexture de *Don Carlos* offre aussi moins d'épisodes et plus de régularité que les précédentes. La versification en est tantôt facile, tantôt nerveuse, remplie d'images neuves et pittoresques, souvent hardies, quelquefois sublimes. Mais ce qui constitue particulièrement le mérite de cet ouvrage, c'est la vérité des caractères. Ceux de *Philippe*, de *Carlos*, d'*Elisabeth*, du duc d'*Albe*, et du marquis de *Posa*, sont autant de portraits tracés. On voit agir tous les personnages qu'il fait paroître sur la scène; on converse avec eux, on pénètre leurs secrets, on devine leurs pensées. En un mot, pour peu qu'on soit familiarisé avec l'histoire d'Espagne, on conviendra que telle devoit être la cour de Philippe II, de ce despote farouche et voluptueux qui réunissoit à l'ambition dévorante d'un conquérant, toute la bassesse d'un esclave de Pi quisition.

Le C. Lamartellière regrette que Schiller ait abandonné la carrière dramatique; il sera bien aise d'apprendre que cet auteur a donné depuis, en trois nouvelles pièces historiques qui forment un ensemble, l'histoire de *Wallenstein*: elles ont été représentées à Weimar avec le plus grand succès. Elles doivent paroître incessamment chez M. Cotta, à Tubingue; et le C. Lamartellière s'empressera, sans doute, à les réunir aux deux volumes qu'il vient de donner (1).

(1) La traduction du C. Lamartellière est bien écrite; nous sommes seulement fâchés qu'il répète souvent les mêmes formules de style, surtout une très-vive et très noble, mais devenue triviale et insupportable, par l'abus qu'on en fait à la tribune nationale et dans les journaux, c'est celle *et moi aussi*, au commencement d'une phrase. Cette locution et le mot *déverser* pour verser, ont aujourd'hui une telle trivialité, qu'un bon écrivain ne peut presque plus les employer.

A. L. M.

L'ARBITRE, ou LES CONSULTATIONS DE L'AN VII, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, par les CC. DEJOUY et LONGCHAMPS; représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 pluviôse an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec des airs notés.

LES PAROLES ET LA MUSIQUE, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par le C. Armand CHARLEMAGNE; représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Troubadours, le 1.^{er} messidor an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec des airs notés.

L'ÉCLIPSE DE LUNE, ou L'ASTROLOGUE QUI TOMBE DANS UN PUIIS, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par le C. LA CHABEAUSSIÈRE; représentée, pour la première fois, au théâtre de Montansier-Variétés, le 25 messidor an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec la musique.

CHAULIEU A FONTENAY, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par les CC. PHILIPPON-LA-MAGDELAINE et SÉGUR jeune; représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 14 fructidor an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec des airs notés.

NINON DE LENCLOS, ou L'ÉPICURÉISME, comédie-vaudeville en un acte et en prose, par le C. Auguste CREUZÉ; représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Troubadours, le 16 fructidor an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec des airs notés.

LE VAL-DE-VIRE, ou LE BERCEAU DU VAUDEVILLE, divertissement en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles, par les CC. Armand GOUFFÉ

et Georges DUVAL, représenté, pour la première fois, sur le théâtre des Troubadours, le 19 prairial an 7. Prix 1 franc 50 centimes, avec la musique.

L'ACTEUR DANS SON MÉNAGE, tableau anecdotique, mêlé de vaudevilles, par M. JH. BOULLAULT; représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu comique, le sixième jour complémentaire an 7. Ces différentes pièces se trouvent, à Paris, chez le libraire, au théâtre du Vaudeville, rue de Malthe, et à son imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n.º 44.

R O M A N S.

EUGÉNIO et VIRGINIA, orné de figures dessinées par Le Barbier aîné, et gravées par Baquoy et Patas. Paris, Charles Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.º 10; et Lefort, libraire, rue du Rempart Honoré et de la Loi, n.º 961, vis-à-vis le théâtre françois de la république. An 8, 2 vol. in-12, sur caractère Firmin Didot. Prix, 3 francs, et 4 francs franc de port pour les départemens.

Ce roman contient le récit intéressant des aventures de deux amans malheureux. La lecture en est d'autant plus agréable, qu'on n'est point fatigué par la foule d'incidens et d'invéraisemblances accumulés ordinairement dans ces sortes d'ouvrages. L'action en est simple, l'intérêt va toujours croissant, les caractères, les événemens sont dans la nature. Rien n'y est forcé; l'esprit est répandu partout sans chercher à s'y montrer; les mœurs, la religion y sont respectées; le style est ce qu'il doit être, sans prétentions, sans enflure, naturel, mais élégant, et souvent plein de chaleur et d'élévation. Quelques

critiques diront, peut-être, que cet ouvrage a des traits de ressemblance avec le comte de Comminges; mais, en citant plusieurs morceaux du nouveau roman, il sera aisé d'apercevoir que la manière d'écrire de l'auteur n'appartient qu'à lui.

« Lorsqu'aux premières années de leur adolescence (d'Eugénio et de Virginia), eut succédé cet âge à la fois créateur et victime des brillantes illusions de la vie, ils aimèrent de préférence la solitude et le silence des bois....

« Le temps qui s'écoule si rapidement, lorsque le bonheur en mesure sa marche, amena l'époque où l'on devoit unir nos deux jeunes amans, etc. etc.

Le portrait de la comtesse, mère d'Eugénio, est bien fait. Nous regrettons de ne pouvoir le citer tout entier. « Mariée à quatorze ans, mère d'Eugénio à quinze, la comtesse, sous l'extérieur le plus séduisant encore, cachoit un cœur faux et des passions fougueuses. Habile à prendre tous les masques qui convenoient à ses vues, sa douceur n'étoit qu'artifice, sa sensibilité qu'hypocrisie. Eugénio étoit le seul être pour qui elle éprouvoit quelque affection, mais c'étoit son orgueil et non sa sensibilité qui jouissoit des perfections de son fils. »

Le portrait de la marquise Spanozzi, mère de Virginia, est plein de charmes, et forme un parfait contraste avec celui de la comtesse Caprara.

Eugénio, séparé de Virginia, est envoyé à Rome, chez le cardinal Caprara son parent. « En arrivant dans cette ville fameuse, jadis la souveraine du monde, il ne remarqua ni la beauté de ses places, ni les obélisques dont elles sont décorées, ni la magnifique architecture de ses monumens, qui, debout depuis tant de siècles, semblent servir d'archives aux génies immortels dont ils sont l'ouvrage. »

Eugénio, en retournant dans sa patrie, ne retrouve plus Virginia. On lui indique la route du couvent où elle est enfermée. Il vole, arrive à la porte de l'église, et se glisse dans la foule qui s'y

rendoit. « Virginia, dont les accens mélodieux don-
 « noient une idée de la musique des anges, devoit
 « chanter un motet. Le sanctuaire étoit orné avec
 « la plus grande magnificence; une innombrable
 « quantité de cierges allumés sur l'autel, faisoit
 « pâlir la clarté du jour; les vibrations majestueuses
 « de l'orgne retentissoient dans le temple, et la va-
 « peur légère de l'encens, se perdant au milieu de ses
 « voutes immenses, sembloit porter jusqu'au trône
 « du très-haut les vœux des mortels rassemblés pour
 « célébrer sa gloire. ... »

Virginia paroît au milieu du chœur; le plus pro-
 fond silence règne de toutes parts, on craint de
 perdre un seul accent de sa voix mélodieuse qui
 frappe si délicieusement l'oreille; des soupirs, des
 sanglots se font entendre; au même instant, un
 jeune homme sort de l'église avec précipitation;
 « mais Virginia avoit déjà reconnu Eugénio, et im-
 « mobile, respirant à peine, elle étoit aussi pâle et
 « aussi froide que la colonne de marbre blanc contre
 « laquelle elle venoit de s'appuyer. »

L'auteur de ce roman n'avoit encore présenté au
 public que des traductions. Combien on doit lui sa-
 voir gré d'avoir écrit aujourd'hui d'après lui même.
 Il n'est pas du nombre de ceux qui doivent craindre
 de donner la mesure de leur esprit et de leurs sen-
 timens. On n'a pas besoin de dire que cet ouvrage
 est celui d'une femme et d'une femme aimable et
 sensible. Son secret lui échappe à chaque page.

B.....c. V...t.

M É L A N G E S.

*ŒUVRES de FRANÇOIS BACON, chancelier d'Angle-
 terre, traduites par Antoine LA SALLE; avec des
 notes critiques, historiques et littéraires. A Dijon,
 de l'imprimerie de L. N. Frantin. An 8 de la re-
 publique française. A Paris, chez Antoine-Augustin
 Renouard, libraire, rue André-des-Arts,
 n.º 42; 3 vol. in-8.º d'environ 400 pages chacun.*

Les ouvrages du chancelier Bacon, forment un

vaste répertoire de connoissances en tout genre. C'est une sorte d'encyclopedie, ou du moins c'en est le germe. Mais un préjugé nuisible et difficile à détruire, en a longtemps éloigné les traducteurs et les lecteurs même; on s'est imaginé qu'ils sont trop remplis d'abstractions, de pensées qui peuvent être vraies, mais qui, étant obscures et de peu d'utilité, ne méritent pas de fixer l'attention d'un lecteur judicieux. Cependant, l'ouvrage de la grande restauration, le seul qui ait donné lieu à cette conjecture si peu fondée, est écrit *ex professo*, contre la manie d'abstraire et de généraliser avant le temps; Bacon veut qu'on demeure longtemps attaché aux faits, et qu'on ne s'élève que très-lentement aux principes, comme on peut, entr'autres, le voir dans le préambule que le C. La Salle a placé à la tête du premier volume, et dans lequel il a rapporté, avec les propres expressions de Bacon, les opinions répandues dans ses écrits, qui font voir le plan qu'il s'est tracé, et les principes qu'il a suivis. Mais comme ces allégations générales pourroient encore laisser quelque doute, le traducteur a donné, p. lxiij à lxxiij, une série de titres de sujets traités dans deux ouvrages seulement de Bacon, et qui ne font pas la cinquantième partie de la collection.

Les trois volumes que nous annonçons, ne contiennent que l'ouvrage de Bacon, *de la dignité et de l'accroissement des sciences*. La traduction des autres ouvrages de cet auteur succéderont dans l'ordre suivant: *Novum organum*, ou Indication sur la vraie maniere d'interpréter la nature, deux volumes; — *Sylva sylvarum*, ou Histoire naturelle et générale destinée à fournir des matériaux à la vraie philosophie et à lui servir de base, trois volumes; — Histoire de la vie et de la mort, ou Art de prolonger la vie humaine, un volume; — Histoire des vents, ayant pour but la prédiction des saisons, températures particulières etc. etc., et la nouvelle atlantide, un volume; — De la sagesse des anciens, ou Explication des anciennes mythologies; exposition et analyse des sys-

têmes de Démocrite , Parménides , Empédocle , Télése , etc. , un volume ; — Discours sincères , ou de l'Intérieur des choses , ou Mélanges de morale et de politique , un volume ; — Histoire de Henri VII , roi d'Angleterre , deux volumes.

On voit que le traducteur a placé la physique avant la morale , sa fille ; les ouvrages propres à Bacon , avant ceux qui ne sont que des extraits bien digérés et des analyses d'auteurs anciens et modernes ; les plus connus avant ceux qui le sont moins ; enfin les plus volumineux avant les plus petits.

L'ordre philosophique sembloit exiger qu'il publiât l'histoire naturelle avant le *Novum organon* ; les faits devant marcher avant les raisonnemens : tel étoit aussi le premier dessein du C. La Salle ; mais le vœu souvent prononcé d'un grand nombre de personnes qui lui demandent depuis longtemps le *Novum organon* , ouvrage qui est regardé comme le chef-d'œuvre de Bacon , et qu'il a , dit-on , transcrit douze ou treize fois de sa propre main , l'a engagé à suivre l'ordre indiqué ci-dessus.

Le traducteur a éclairci par des notes tous les endroits de cet ouvrage où l'auteur traite des sujets dont il ne doit plus être question par la suite. Quant à ceux qui , n'étant ici que touchés en passant , doivent être traités plus amplement dans d'autres parties de la collection , il a renvoyé les éclaircissemens qui les regardent , aux volumes où l'auteur les traite *ex professo*. Son dessein , dans ces notes assez fréquentes , n'a pas toujours été uniquement d'éclaircir le texte original ; quelquefois il y défend une vérité précieuse qui se trouve attaquée par des raisonnemens qui lui ont paru défectueux ; il établit plus fortement des vérités importantes qui n'y sont que foiblement prouvées , et il généralise des vérités particulières qui méritent de l'être ; il combat des opinions qui lui paroissent fausses ou dangereuses.

A la fin de la préface , le C. La Salle rend un hommage de gratitude au gouvernement qui lui a envoyé deux gratifications à titre d'encouragement ;

aux membres de l'administration centrale de la Côte d'Or, aux fonctionnaires publics de Semur, son domicile ; enfin à beaucoup d'autres personnes, familles et corps, soit en France, soit dans l'étranger, qui lui ont facilité l'exécution de son entreprise.

On ne peut qu'applaudir au zèle du citoyen La Salle, à son courage pour se dévouer à une si grande entreprise. On connoit la manière piquante dont il a traité plusieurs questions de métaphysique. Ses talens suffisent pour bien faire présumer de cette production, et on peut assurer qu'elle n'est pas au dessous de ses talens.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES, ou *Mélanges de traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'antiquité ; de pièces instructives et amusantes, tant françoises qu'étrangères, qui sont tombées dans l'oubli ; de productions, soit en vers, soit en prose, qui paroissent pour la première fois en public ; d'anecdotes sur les auteurs et sur leurs écrits, etc. etc.*, par J. M. L. COUPÉ. Tome XVII, 279 pages. Prix, 5 francs, et 7 francs 75 centimes franc de port. A Paris, chez *Morin et Lenoir*, libraires, rue de Savoie, n.º 4 ; de l'imprimerie de *Honnert*, rue du Colombier, n.º 1160. An 8, 1799.

Les poésies latines des derniers siècles sont intéressantes sous plusieurs rapports : non-seulement on y trouve de beaux vers, des idées grandes ou gracieuses, des sentimens exprimés avec aisance, mais aussi elles nous offrent une foule de traits et d'anecdotes que nous ne trouvons pas ailleurs. En ornant des charmes de la poésie les événemens dont ils ont été témoins, ils nous apprennent la manière dont les esprits furent affectés à l'occasion de telle victoire, de telle défaite, de telle révolution ; ils nous font connoître les grands hommes qu'ils ont vus, avec bien plus de vérité que ceux qui nous en ont écrit depuis, sans les avoir connus eux-mêmes,

ils nous parlent de plusieurs beaux esprits, célèbres de leur temps, et maintenant ignorés.

Le C. COUPÉ a déjà fait connoître dans les volumes précédens, plusieurs poètes latins jésuites ; dans ce volume, il offre encore des notices sur huit autres qui doivent intéresser tous ses lecteurs, non-seulement par la variété, mais encore par la beauté et la délicatesse de leurs productions. Ceux dont il parle, sont *Laurent LE BRUN*, né à Nantes, et dont les poésies furent imprimées à Paris, en 1653 ; — *Jacques WALLIUS*, né à Coutray, en 1599 ; — *Charles DE LA RUE*, né à Paris, en 1643, et connu par ses éditions *in usum delphini* ; — *Gabriel COSSART*, gentilhomme, né à Pontoise, en 1615, et qui professa l'éloquence avec succès chez les Jésuites ; — *Jean COMMIRE*, né à Amboise, en 1625, et mort en 1702, c'est un des poètes latins modernes les plus charmans, et dont on estime beaucoup les fables ; — *Sidonius HOSCHIUS*, né au diocèse d'Ypres, en 1596, et mort à Tongres, en 1653 ; le pape *Alexandre VII* avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui ; ses élégies ont été imprimées plusieurs fois, entr'autres, à Lyon, en 1688 ; — *Jacques MASENIUS*, orateur et poète, auteur de la *Sarothée*, poème épique en cinq chants, qu'il composa à l'âge de 20 ans, dans lequel Milton puisa les plus beaux morceaux de son *Paradis perdu*, et dont le C. Coupé donne un extrait étendu, à la fin duquel il ajoute : « On ne sauroit douter, d'après cela, que Masénius « n'ait contribué beaucoup à la beauté du *Paradis* « *perdu*. Mais envie au poète anglois le mérite d'une « imagination brillante, malgré ce larcin littéraire ; « ne lui laisser que le don de la mémoire et le triste « talent de la versification, comme le prétend Guil- « laume Lauder, c'est juger avec trop de sévérité. « Aussi Needham, si cruellement critiqué depuis par « Voltaire, a vengé hautement son compatriote de « cette censure outrée. Si le jésuite a servi de guide « à Milton, celui-ci n'a pas été un imitateur ser- « vile, il sait voler aussi de ces propres ailes ; il a

« du feu, de l'imagination, une belle poésie ; il est « l'Homère d'Angleterre. » Ce jésuite, dont la réputation est restée concentrée dans son pays, naquit en 1606, à Dalen, au duché de Juliers ; admis chez les Jésuites à l'âge de treize ans, il professa avec distinction l'éloquence et la poésie à Cologne ; — *Guillaume BECAN*, né dans le Brabant, au XVI.^{me} siècle, et mort dans le XVII.^{me} ; ses poésies, réunies à celles de *Sidronius Hoschius*, ont été imprimées chez les Anisson, en 1688.

Les notices suivantes sont consacrées à quelques femmes savantes, savoir : *Proba*, savante romaine, qui vivoit sous le règne d'Honorius, et dont Saint-Jérôme dit qu'elle avoit une grande connoissance des arts libéraux ; — *Oppia*, *Marcellina*, *Christine* et *Paulina Valeria*, citée dans l'Anthologie latine de *Pierre Burmann* ; quant à ces quatre dernières, on n'en connoit que peu de vers.

Maffeo Barberini de Florence, qui parvint au souverain pontificat à l'âge de 55 ans, en 1623, sous le nom d'Urbain VIII, et mort en 1644, est le dernier poète dont le C. Coupé parle dans ce volume ; il leur fait succéder des notices sur *Daniel de Priezac*, né au château de Priezac, en Limousin, vers la fin du XVI.^{me} siècle, conseiller ordinaire d'état sous Louis XIII, reçu à l'académie françoise en 1639, et mort en 1662 ; sur *Jean Guillaume Stuckius*, né à Zurich, dans le courant du XVI.^{me} siècle, et mort en 1607, auteur d'un in-folio très-volumineux, imprimé à Zurich, en 1601, sous le titre d'*Antiquitatum convivalium libri tres*, dans lequel il explique les mœurs, les coutumes, les usages, les cérémonies qui s'observoient à table chez tous les anciens peuples, avec une infinité de choses relatives aux sciences, à la littérature, à la médecine, à l'économie, à la politique ; à cet auteur, le C. Coupé joint un autre qui a traité le même sujet, mais d'une manière différente, c'est *Jean Hagenbott*, qui prit le nom de *Cornarius*, né à Zwickaw en Allemagne, au commencement du XVI.^{me} siècle ; à l'âge de 20 ans,

il enseignoit la grammaire ; à l'âge de 23 ans , il devint médecin , et employa alors 15 ans de sa vie à traduire Hippocrate , Aetius et Galien , sans que ce travail l'empêchât de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw , à Francfort , à Marpurg , à Iena , où il mourut d'apoplexie en 1558. Celui de ses ouvrages , dont parle le C. Coupé dans cet article , est imprimé à Bâle , en 1545 , sous le titre *Convivia græca* ; c'est un commentaire curieux sur les deux banquets de Platon et de Xénophon qu'il a composé pendant le carnaval ; et , à propos de ces repas bruyans de l'Allemagne , il passe en revue les festins sagement voluptueux d'Athènes ; ce qui donne occasion au C. Coupé de faire quelques rapprochemens de ces soupers antiques , avec ceux qui avoient lieu lorsqu'on ne dinoit pas encore à quatre ou cinq heures.

A la suite de tous ces soupers savans , il donne une anecdote grecque , intitulée l'Archimandrite , et il finit par la continuation des courtes notices sur des auteurs belges et bataves , comme il en avoit déjà donné plusieurs dans le volume précédent. Voici les noms de ceux dont il parle : *Marc Zuérius Boxhorn* , *Juste van Effen* , *Antoine van Dale* , *Philippe de l'Espinoy* , *Th. Erpénus* , *P. van Musschembroeck* , *Gérard van Swieten* , *J. de Witt* , *Abraham Trommius* , *Abraham de Wiquefort* , *Hermann Witsius* , *Josse de Vondel* , *Burchel de Volder* , *Louis de Wolzogue* , *François van den Zype* , les *van Cuyck* et les *Bécan*.

A commencer de ce volume , les CC. *Morin* et *Le noir* sont chargés de la publication de cet ouvrage ; c'est à leur bureau seulement , (rue de Savoie , n.° 4 ,) que doivent être adressées les souscriptions et tout ce qui peut y avoir rapport. Ils continueront de les recevoir pour quatre ou huit volumes ; le prix des huit volumes qui paroissent par année , est de 24 francs pris à Paris , ou 30 francs par la poste.

LES *ETRENNES* de l'Institut national, ou la *Revue littéraire de l'an 7*. A Paris, chez Moller, rue et convent des Filles-Thomas, et chez les marchands de nouveautés, an 7; in-12 de 164 pages.

LA *FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE*, satire, troisième édition. Paris, chez les mêmes, an 8; prix 30 centimes, in-12 de 23 pages.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

THE *STORY of AL RAOUÏ a tale from the arabic*, c'est-à-dire, *L'HISTOIRE d'AL RAOUÏ, conte arabe*. Londres, chez Geisweiller, 1799, 59 pages in-8.º

Al Raoui ou le *Conteur*, est le nom que les Orientaux donnent à celui de leur suite qui est spécialement chargé de les amuser par le récit des contes ingénieux. M. HENLEY, dans la préface de ce petit volume dédié à M.^{me} Cuthbert, dit qu'il y a déjà environ 16 ans qu'il a traduit ce conte, qui fait partie d'une collection de contes dont il est fait mention dans la préface de l'*Histoire de Vathek*.
 « Il seroit probablement resté encore plus longtemps
 « dans l'oubli, ajoute t-il, si M. le major OUSELEY,
 « dans son recueil intéressant, intitulé *Oriental col-*
 « *lection*, n'avoit pas fait mention d'un manuscrit
 « qui appartient au capitaine SCOTT. Le sujet de
 « ce conte, tel qu'il y est rapporté, me confirma
 « dans l'opinion que celui dont j'offre la traduction
 « est authentique, ou du moins qu'il lui ressemble
 « beaucoup; car, il faut observer qu'il n'existe pas,
 « peut-être, deux manuscrits des *Mille et une Nuits*,
 « qui se ressemblent (1); cela ne doit pas même

(1) Ceci prouve la nécessité d'une traduction nouvelle et fidèle des *Mille et une Nuits* et des autres contes arabes ou persans, absolument

surprendre, puisque chacun de ceux qui racontent, ayant un but différent, leur récit doit nécessairement s'en ressentir. »

Le capitaine SCOTT s'est depuis décidé à publier la traduction de son manuscrit, et l'original arabe de ce conte sera inséré dans la *Collection orientale* du major OUSELEY.

Le petit volume que nous annonçons, contient, outre la traduction angloise de ce conte arabe par M. Henley, une traduction allemande très-bien faite du même conte, et quelques pièces de vers anglois. L'impression de l'anglois, ainsi que celle de la traduction allemande (en caractères allemands), est très-soignée. Nous donnerons dans un des prochains numéros, la traduction françoise de ce conte.

M O R A L E.

MICHAEL MONTAIGNE's Gedanken und Meinungen über allerley Gegenstände. — Ins deutsche ubersetzt von BODE. Siebenter Band enthaltend das Real- und Nominal-Register des ganzen Werks; bearbeitet von Immanuel FRITZE: c'est-à dire, PENSÉES DIVERSES de Michel MONTAIGNE, traduites en allemand par BODE; septième volume, qui contient les tables des matières et des noms sur l'ouvrage entier, rédigées par Emmanuel FRITZE. A Berlin, chez Lagarde, 1799, 278 pages in-8.^o

Cette table est faite avec le plus grand soin, et sera sans doute très-agréable aux personnes qui possèdent la traduction des *Essais* de Montaigne, par M. BODE. M. FRITZE a cru, dans la confection de cette table, devoir se tenir strictement au

défiguré et arrangé à la françoise. Il faut que le traducteur ait bien soin de ne rien changer à ces ouvrages précieux pour la connoissance des mœurs et des usages des Orientaux.

A. L. M.

texte de l'ouvrage; il s'est donc abstenu de tout ce qui pouvoit ressembler à une explication; mais, sous chaque nom propre, on trouve ce qui s'y rapporte. Cette table peut aussi servir à tous ceux qui ont une recherche à faire dans Montaigne; il n'en existe pas de semblables en françois.

C A L L I G R A P H I E.

LE MAITRE d'écriture, ou MODÈLES d'écriture françoise et angloise; par Charles JAECK. Troisième cahier. Berlin, chez F. T. DE LA GARDE, 1799; treize planches.

Dans les deux cahiers précédens, que nous avons annoncé, M. *Jæck* avoit donné des modèles d'écriture *allemande*; dans les treize planches de ce cahier, il offre des modèles de l'écriture *françoise* et de l'écriture *angloise*. Les deux cahiers précédens ont été favorablement reçus; nous pensons que celui-ci mérite le même accueil.

A V I S.

Ceux qui desireront faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

Table des articles contenus dans ce numéro.

MÉTAPHYSIQUE.

Troisième lettre au C. *Millin*, sur une question d'Idéologie, proposée pour sujet de prix, par l'Institut national. 145

VOYAGES.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, fait par ordre de l'ancien gouvernement, etc; par C. S. *Sonnini*. 175

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Poésie di *Lorenzo Pignotti Are- tino*. 185

MÉDECINE.

Mémoires de la société médicale d'é- mulation, pour l'an 6; (second extrait.) 191

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET COR- RESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Nouvelles de Paris. 199

Le Rédacteur du Magasin, sur un article de la Decade philosophique. 201

Société de Médecine de Paris. 204

Société d'émulation d'Abbeville. 205

Artéaga. 211

André Barthélemy. 213

Louis Goussier, physicien. 215

Institut national; Notice des travaux de la classe des Sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII, par le C. *Champagne*. 217

Notice de la partie physique des tra- vaux de la classe des Sciences phy- siques et mathématiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII; lue à la séance publique du 15 ven- démiaire au VIII, par le C. *Cé- vier*. 225

THÉÂTRES.

Théâtre des Arts. 259

Le Collatéral, ou la Diligence à Joigny. 240

Les Mariniers de Saint-Cloud. 242

Le Valet à deux maîtres. 243

Aurore de Gusman. 244

Champagnac et Suzette, ou Faites comme lui. 245

Boursaut, ou la Barbe de frère Jean. 247

Le Mariage renoué, ou les Mépri- ses. 248

Une Folie du Vaudeville, ou le Ma- riage par adjudication. *ibid.*

La Guenette de Saint-Cloud. *ibid.*

La première Représentation, ou la Clef forcée. 250

Les Troubadours en voyage. 253

Jérôme spirituel, ou les Scudéry. 255

Le Connoisseur. 256

La Pêche aux Jacobins, ou la Jour- née de Saint-Cloud. *ibid.*

LIVRES DIVERS.

Entomologie.

Mémoire pour servir à l'histoire des araignées d'eau; par le P. *De Lignac*. 257

Philosophie entomologique, par *J. Flor. Saint-Amans*. 258

Chirurgie.

Lettres du docteur *William Ken- tisch*, neveu de *Smellie*, au C. *Baudelocquè*, sur quelques pas- sages de son Traité d'accouchem- ens. 261

Statistique.

Tableaux de la population de tous les états du roi de Prusse, par *H. Muller*. *ibid.*

Economie politique.

Quelques vues sur l'économie poli-

tique et commerciale, par F. F....	265	Théâtre de <i>Schiller</i> , traduit de l'allemand, par <i>Lamartellière</i> .	272
Géographie.		L'Arbitre, ou les Consultations de l'an 7.	276
Dictionnaire universel de la géographie commerciale; par <i>J. Peuchet</i> .	<i>ibid.</i>	Les Paroles et la Musique.	<i>ibid.</i>
Art chymique.		L'Eclipse de Lune, ou l'Astrologue qui tombe dans un puits.	<i>ibid.</i>
Manuel tinctorial des plantes; par <i>J. P. Buc'hoz</i> .	264	Chaulieu à Fontenay.	<i>ibid.</i>
Histoire.		Ninon de Lenclos, ou l'Épicurisme.	<i>ibid.</i>
De la Maison d'Autriche, et de la constitution.	<i>ibid.</i>	Le Val-de-Vire, ou le Berceau du Vaudeville.	<i>ibid.</i>
Almanach du département de l'Yonne et de la commune de Seus, pour l'an 8.	268	L'Acteur dans son ménage.	277
Typographie.		Romans.	
Traité de l'Imprimerie; par <i>Bertrand-Quinquet</i> .	267	Eugénio et Virginia.	<i>ibid.</i>
Education littéraire.		Mélanges.	
Elémens du bonheur public, par le <i>C. Julian de Carantan</i> .	268	OEuvres de <i>François Bacon</i> , chancelier d'Angleterre, traduites par <i>Antoine La Salle</i> .	279
Rhétorique.		Les Soirées littéraires, tome xvii; par <i>J. M. L. Coupé</i> .	282
Essai sur l'art oratoire; par le <i>C. Droz</i> .	269	Les Étrennes de l'Institut national, ou la Revue littéraire de l'an 7.	286
Grammaire.		La-Fin du dix-huitième siècle, satire, troisième édition.	<i>ibid.</i>
Grammaire grecque-françoise; par <i>J. B. Gail</i> .	270	Littérature orientale.	
Poésie allemande.		Histoire d' <i>Al Raoui</i> , conte arabe (anglois-allemand).	<i>ibid.</i>
Almanach des Muses, pour l'an 1799 (en allemand), publié par <i>Schiller</i> .	<i>ibid.</i>	Morale.	
Théâtres.		Tables des ouvrages de <i>Michel Montaigne</i> , traduites en allemand, par <i>Bode</i> .	287
Almanach des spectacles de Paris, pour l'an 8.	271	Calligraphie.	
		Le Maître d'écriture, troisième cahier; par <i>Charles Jaeck</i> .	288

A N N O N C E.

Portrait du général *Moreau*, dessiné d'après nature, par *J. Guérin*, et gravé par *Elisabeth G. Herhan*.
A Paris, chez *Ant. Aug. Renouard*, rue André-des-Arts, n.º 42. Prix 5 francs.

(N.° 15.) 1.^{er} Nivose an 8.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN,



A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHEUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOGAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (5.^m An.)

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contiennent l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences ; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst.
chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget.
chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*

A Strasbourg, chez Levraut.

A Vienne, chez Degen.

▲ Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

M É D E C I N E.

*TABLEAU MACROBIOTIQUE, ou l'Art de
prolonger la vie, d'après HUFELAND ;
par J. P. SCH. méd. et A. M. (1)*

LA vie humaine, sous le rapport physique, est une opération propre aux animaux, un phénomène produit par le concours des forces de la nature et des substances continuellement modifiées.

La force vitale est vraisemblablement la source des autres forces physiques, du moins des forces organiques ; c'est elle qui produit, conserve et renouvelle tout. Elle est, dans la nature, l'agent le plus subtil et le plus pénétrant ; elle souffre diverses modifications selon la diversité des corps, et selon qu'elle y est plus ou moins unie ; et donne à chaque corps qu'elle vivifie, un caractère particulier. Nous voyons tous les jours ses effets sans qu'il nous soit donné de pénétrer son essence intime ; elle résiste de tout son pouvoir à l'influence des autres agens physiques qui tendent à notre destruction ; tels sont le froid, la putridité, etc. Toutefois elle peut être affoiblie, et même entièrement détruite par un froid excessif, par certaines commotions, la foudre, la frayeur, les poisons, les miasmes putrides, etc ; ajoutez encore

(1) Voyez ce que nous avons dit sur *M. Hufeland*, année IV, t. IV, p. 277.

son usage trop continu ou immodéré. Au contraire, elle peut être excitée, fortifiée, entretenue, principalement par la lumière, la chaleur, l'air ou plutôt l'oxygène; elle s'accumule par le repos.

La force vitale occupe toutes les parties des corps organiques vivans, (*animaux et végétaux*), soit liquides, soit solides, s'y montrant sous divers aspects; ainsi, dans les nerfs elle constitue la sensibilité, dans les fibres musculaires l'irritabilité, etc.

On peut donc dire que la force vitale est la faculté d'agir, et la vie l'action elle-même.

De là, la durée d'un individu dépend en général de la quantité de cette force, de la constitution de ses parties, surtout de la consommation plus ou moins rapide, et de la réparation plus ou moins parfaite de la force vitale.

Le prolongement de la vie est donc possible, car il ne s'agit que de retarder la consommation de la force vitale, en fortifiant les organes, en augmentant l'énergie de cette force vitale, et en favorisant sa restitution.

Encore aujourd'hui, et dans presque tous les climats, on peut atteindre un âge aussi avancé que dans les temps anciens: en général, on voit plus de vieillards et d'un plus grand âge dans les lieux élevés que dans les lieux situés profondément; dans les climats tempérés que dans les climats chauds; dans la classe des citoyens livrés aux travaux corporels, à l'air libre, comme les agriculteurs, les soldats, les chasseurs, etc., que chez les artisans exposés aux vapeurs méphitiques des mines, etc.,

et que chez les individus appliqués à des travaux sédentaires. On a observé encore que ceux qui ont atteint un âge avancé, avoient été tous mariés, même plus d'une fois, et dès leur jeunesse avoient principalement fait usage de nourriture végétale ; quelques-uns même n'avoient jamais mangé des substances animales : en général, il y a plus de vieillards parmi les femmes que parmi les hommes ; mais ceux-ci parviennent seuls au plus haut terme de la vie humaine.

Dans l'adolescence, une vie active, laborieuse, est nécessaire, jamais un fainéant ne devient âgé ; dans l'âge fait, un régime plus tranquille, une vie plus uniforme, seront plus convenables.

Une bonne éducation physique prépare à la longévité ; le séjour en campagne et dans les petites villes y dispose ; la tempérance et la sérénité de l'ame l'assurent.

Le terme ordinaire de la vie est 60 à 70 ans ; cependant l'homme, d'après son organisation et sa force vitale, peut parvenir à 200 ans ; il est des exemples d'individus qui ont eu des dents nouvelles et des cheveux à l'âge de 60 à 70 ans, et qui vécutent longtemps après.

Celui-là peut espérer une vie longue, dont l'estomac et tout l'appareil digestif sont en bon état, la poitrine bien conformée, les poumons robustes, le cœur pas trop irritable, chez lequel se trouvent un degré et une distribution convenable de la force vitale, un tempérament modéré, ni trop chaud, ni trop froid, la tranquillité de l'ame, l'ordre et

l'harmonie dans toutes les fonctions, la bonne disposition des forces restituantes et médicatrices de la nature, une bonne conformation de tout le corps, point de débilité dans une partie, dans un viscère, une texture des organes d'une rigidité moyenne, une organisation parfaite des forces génératrices.

L'art de prolonger la vie consiste donc dans l'union et l'emploi raisonné des principes suivans :

1.° La force vitale doit être suffisamment donnée (par la nature) et entretenue.

2.° Il faut donner aux organes un degré de force et de solidité convenables, et les endurcir contre l'impression des causes nuisibles.

3.° S'opposer à la consommation rapide de la vie, en évitant ce qui peut user fortement les forces et les organes.

4.° Que la restauration des forces et des substances perdues, se fasse convenablement et avec facilité.

La vie sera abrégée. — Par une naissance frêle de parens foibles, maladifs; une éducation délicate, efféminée; l'abus des plaisirs de l'amour; l'onanisme tant physique que moral; une application forte et précoce des facultés de l'ame; la négligence des exercices du corps; les maladies et leur mauvais traitement; l'usage des arcanes et des panacées; les morts violentes, comme l'apoplexie, l'asphixie, etc.; le penchant au suicide; un air impur; le séjour des grandes villes; l'intempérance; l'art pernicieux du cuisinier moderne; les boissons spiritueuses; les passions pénibles de l'ame, comme la tristesse, l'en-

vie , la jalousie , la morosité , l'ambition excessive , l'avarice ; la crainte des spectres , des orages , de la mort ; l'oisiveté qui amène le dégoût et la mauvaise humeur ; une imagination exaltée ; une sensibilité trop grande ; tous les poisons , l'arsenic , les oxydes d'antimoine , de cuivre , de plomb , le sublimé corrosif ; les plantes venéneuses , les solanum , la belladonna , la jusquiame , le stramonium , la cigue , l'aconit , le daphne mezereum , l'euphorbe , les amandes amères , l'opium , etc. ; l'air méphitisé , corrompu par la respiration comme dans les spectacles , dans les chambres qui contiennent beaucoup de monde , par la combustion , par l'arôme des fleurs odoriférantes , par les miasmes putrides des animaux privés de la vie , ou par les virus contagieux de la syphilis , de la petite vérole , de la peste , etc. ; enfin par la vieillesse naturelle ou accélérée.

La vie sera prolongée. 1.° Par une bonne naissance. Les personnes foibles , malsaines , ne devoient jamais se marier ; les enfans , en effet , portent l'empreinte de leurs parens ; ceux - ci donc doivent être bien portans , et procréer dans un moment de bien être. Les femmes grosses observeront un régime convenable à leur état , éviteront les mouvemens violens du corps et de l'ame , la danse , la colère , la frayeur , etc.

2.° Par une bonne éducation physique. Après l'accouchement , on peut donner aux enfans un léger purgatif , de l'eau miellée ou sucrée , etc. , mais on se gardera bien de leur administrer des remèdes trop actifs ; on leur donnera , pendant les premiers six mois ,

le lait de la mère ou d'une bonne nourrice ; ce n'est qu'après cette époque qu'on peut se permettre de leur donner du bouillon léger, de la bouillie faite avec du biscuit, du gruau, du sagou bien fin, et du lait coupé avec de l'eau. On ne leur donnera pas de viande que toutes les dents ne soient sorties, c'est-à-dire, à la fin de la seconde année. Tous les jours on fera jouir l'enfant d'un air libre et pur, depuis la troisième semaine ; plus tôt en été, plus tard en hiver. On lavera son corps avec de l'eau tiède ; et, après les premières six semaines, on se servira d'eau fraîche, observant de le laver promptement, de le frotter et essuyer avec soin, et de ne pas faire ces lotions quand l'enfant sort du lit, et en général toutes les fois qu'il transpire fortement. Il est utile aussi de le baigner, une ou deux fois par semaine, dans de l'eau tiède, à la température de 24 ou 26 degrés de Réaumur. On le laissera un quart d'heure. Ne tenez pas les enfans trop chaudement, dans des chambres chaudes, vêtus d'habillemens chauds, dans des lits de plume ; rejetez la pelletterie, les fourrures. Que leurs vêtemens soient légers et larges ; qu'ils aillent tête nue après le premier ou second mois, considérant toutefois la saison ; qu'ils couchent sur des matelats ; renoncez au bercement, manière d'endormir les enfans fâcheuse et qui procure le sommeil par l'étourdissement. La propreté est d'une grande importance : on doit donc changer souvent le linge des enfans ; tous les jours la chemise s'il est possible, toutes les semaines le vêtement, et le lit tous les mois : faites attention que les linges

soient très-secs ; évitez les mauvaises exhalaisons ; ainsi , beaucoup de monde dans la chambre des enfans , le dessèchement du linge , ou son séjour quand il est sale. Voyez les détails de l'intéressant ouvrage de J. P. Frank , *Traité sur la manière d'élever sagement les enfans* , etc. , traduit de l'allemand par M. Boehrer , médecin.

A la seconde époque , c'est-à-dire , à la fin de la seconde année jusqu'à la douzième ou quatorzième , outre les préceptes donnés ci-dessus , on observera que la nourriture ne soit pas trop exquise , le régime trop sévère ni trop artificiel. Que les enfans mangent de tout , mais modérément , et à des intervalles suffisans ; les aromates , les épices , en un mot tout ce qui est de haut goût , le café , le chocolat , les sucreries , les substances grasses , les farineux solides , le fromage , etc. , ne leur conviennent nullement : pour boisson ordinaire , rien n'est préférable à l'eau fraîche et pure , ou , à son défaut , une petite bière bien fermentée. C'est à cet âge que les mouvemens corporels sont d'une grande utilité , c'est le premier point de l'éducation physique ; qu'ils s'exercent donc à tous les jeux de l'enfance , à la course , etc. , en plein air et dans un lieu bien situé. Qu'on se garde bien d'appliquer trop tôt les forces de l'ame à l'étude ; occupez-vous d'abord du physique , les facultés intellectuelles se développeront avec plus d'énergie , et surtout il faut bien prendre garde que l'instinct de la génération ne s'éveille de bonne heure , et que l'enfant ne s'adonne à l'onanisme , vice

dont malheureusement ils ne sont que trop souvent instruits par les domestiques. Tremblez, parens, instituteurs ! tremblez, adolescents ! des suites funestes de cette fâcheuse habitude ; que tout roman , toute pièce de théâtre , de poésie , qui excitent les desirs , soient mis hors la portée des jeunes gens ; qu'on leur donne plutôt les premiers élémens de physique , d'histoire , de géographie ; qu'ils étudient la botanique , l'histoire naturelle , etc. ; ces objets , bien plus instructifs , sont bien plus innocens.

3.^o *Une jeunesse active et laborieuse* préserve des excès en tout genre ; l'oisiveté est la mère de tous les vices.

4.^o *L'abstinence de l'amour physique dans la jeunesse , et hors le mariage* , est un sûr moyen de conserver la santé. Celui qui a à cœur de passer une vie heureuse , doit fuir le commerce illicite des femmes jusqu'à l'âge de 24 ou 25 ans ; alors , on se mariera ; la jouissance et les fruits de l'amour seront doublement précieux. Avant cette époque , la force de l'homme se perd avec rapidité , il devient languissant , misérable , et vieux avant le temps ; de plus , il s'expose à l'infection vénérienne , ce poison désastreux si commun aujourd'hui , et qui tue sourdement. C'est un préjugé vulgaire , dangereux de croire qu'il est bon de se débarrasser du superflu de la liqueur seminale ; la nature s'assiste elle-même. Vivez sobrement ; évitez les alimens fort nourrissans , et les boissons spiritueuses ; occupez-vous d'une manière utile et honnête , et vous par-

courrez avec honneur une vie délicieuse , pleins de santé , contents de votre sort.

5.° *Un mariage heureux* est un excellent moyen de prolonger la vie ; il est le plus ferme appui de la tranquillité et de la félicité publiques. L'inclination guidera seule le choix.

6.° *Le sommeil.* Otez à l'homme l'espérance et le sommeil , et vous en ferez l'être le plus misérable. Le sommeil , pris convenablement , est aussi utile et nécessaire qu'il est nuisible de dormir trop ou trop peu. En général , la jeunesse en exige davantage qu'un âge plus avancé ; mais personne ne dormira plus de huit heures , et moins de six. La nature plus tranquille pendant le sommeil , les forces se rétablissent parfaitement ; les veilles continues abrègent la vie. Que la chambre à coucher soit élevée , s'il est possible , tournée vers la campagne , et ouverte à l'air libre pendant le jour , tranquille et obscure pendant la nuit ; la lumière des chandelles , des lampes , etc. , troublent le repos , et leur vapeur peut être funeste. Mangez peu le soir , des mets froids , et toujours quelques heures avant de vous coucher. On doit déposer avec les habits , tous les soucis et les fatigues de la journée ; ne pas dormir assis. Que le lit ne soit pas trop élevé ; soyez couché sans gêne , presque horizontalement ; la tête un peu haute. C'est une bien mauvaise habitude que de lire au lit , et s'endormir en étudiant ; il faut que le corps et l'âme soient libres pour jouir d'un repos salutaire. On sera couché avant minuit , car il est bien plus salubre de dormir deux heures avant cette époque , que

quatre heures après le jour ; l'aurore est favorable aux travaux des mortels.

7.° *Le mouvement corporel.* Le penchant aux mouvemens du corps est aussi naturel que l'appétit des alimens ; rester assis est pénible à l'enfant , et nous avons vu que ceux qui ont atteint un âge avancé , prenoient chaque jour de l'exercice en plein air. Faites donc tous les jours du mouvement dans l'air libre , quelque soit l'état de l'atmosphère , avant le repas , ou trois ou quatre heures après. Ne négligez point les exercices dont les anciens faisoient usage , comme la course , la lutte , l'escrime , l'équitation , la natation , et autres jeux gymnastiques.

8.° *La jouissance d'un air libre ; la chaleur modérée.* Il est aussi certain qu'un air pur est le moyen le plus propre à conserver et à fortifier la vie , qu'il est sûr qu'un air renfermé , méphitique , est un poison des plus subtils et des plus dangereux ; c'est pour cela qu'il ne faut pas passer un jour sans respirer l'air libre et pur , c'est un moyen de se préserver d'une trop grande sensibilité à l'impression des changemens de l'atmosphère , source féconde de maladie. Il est très-nuisible de loger au rez-de-chaussée dans les grandes villes ; il faut , s'il est possible , habiter un appartement élevé , ouvrir très-souvent les fenêtres ; les ventilateurs et les cheminées sont un excellent moyen de purifier l'air des chambres : il est encore salubre de mettre pendant la journée des fleurs dans l'eau , mais il faut les éloigner de la chambre pendant la nuit ; l'été , on peut rafraîchir l'air , en répandant sur le plancher quelque acide ,

du vinaigre , etc. , de l'eau même. Il vaut mieux vivre dans un air trop frais que dans un air trop chaud. On évitera les parfums , etc. , ils altèrent l'air , et ne le purifient pas , comme on le pense.

9.° *Une vie champêtre , rustique , est la véritable source d'une longue jeunesse , de la santé et du bonheur.*

10.° *Les voyages sont d'une grande utilité. Les plus salubres et les plus convenables sont ceux à pied , ou , mieux encore , à cheval ; il faut les faire de courte durée , se reposer souvent , et ne pas voyager la nuit. Vivez à la manière du pays où vous êtes , mais nourrissez-vous sobrement ; évitez surtout les mets échauffans et les boissons spiritueuses. Il vaut mieux , si vous êtes dans de méchantes auberges de village , prendre du lait , des œufs , des fruits , de la viande fraîche , bouillie ou rôtie ; pour boisson , de l'eau pure , à laquelle on peut ajouter du suc de citron , de limon , des pastilles , ou quelque bonne liqueur ; si vous n'aviez que de l'eau corrompue , vous la purifieriez en peu de minutes au moyen de la poudre de charbon , (Lowitz , professeur à Pétersbourg , est l'auteur de cette utile découverte) : pour cela , on réduit en poudre fine du charbon qu'on vient d'allumer , on en prend à peu près une cuillerée qu'on mêle avec une chopine d'eau , on remue bien , on laisse reposer un instant la liqueur , puis on filtre à travers le papier brouillard , et on obtient une eau limpide , sans odeur ni saveur. On peut , dans des flacons bien fermés , conserver longtemps cette poudre ainsi préparée , et la porter en voyage. En hiver , et*

dans les pays froids, humides, on peut se livrer plus hardiment à un exercice plus fort, à des mouvemens plus violens, que dans l'été et les pays chauds; mais évitez toujours l'emploi excessif des forces, les fatigues, et veillez avec soin à la transpiration; prenez garde qu'elle ne se supprime tout-à-coup, autrement vous vous exposez à une infinité de maladies. Ceux qui ont la peau sensible, feront bien de porter une camisole de flanelle ou de coton. Lavez-vous souvent, cet acte de propreté diminue la fatigue, etc. Que les pléthoriques, ceux qui sont disposés au crachement de sang, ou à d'autres hémorragies, etc., consultent leur médecin sur la convenance du voyage.

11.° *La propreté.* La peau étant l'organe le plus propre à purifier le corps, il faut en avoir un soin particulier; entretenir la transpiration, si l'on veut prévenir les suites fâcheuses de la suppression de cette humeur, principalement les maladies cutanées, très-opiniâtres dans ce cas, les affections des poumons, des intestins, les rhumes, les catharres, les fièvres gastriques, l'hypocondrie, les hémorroïdes, la goutte, etc. La peau sert encore à absorber de l'air, des principes qui concourent à la restitution de ce que le corps perd chaque jour. On sent donc l'importance de la propreté, et, par conséquent, la nécessité de changer souvent de linge, tous les jours même, si on le peut; de laver le corps avec de l'eau fraîche, le frotter fortement; se baigner au moins une fois par semaine dans l'eau tiède, y ajoutant deux ou trois onces de savon, (toutefois les bains de mer sont préférables). Il ne faut jamais se baigner

lorsque l'estomac est plein, mais à jeun, ou trois à quatre heures après le repas, ne pas entrer au bain quand on a chaud, ne rester qu'un quart d'heure dans l'eau de rivière, et jamais plus de trois quarts dans l'eau tiède. On doit bien éviter de prendre froid en sortant du bain. Pour cet effet, on se couvrira de suite d'un drap chaud ou d'une robe de flanelle ; on fera un exercice modéré si le temps est chaud et sec, et l'on restera dans une chambre chaude si le temps est froid et humide. Evitez les fourrures, les vêtemens chauds ; les étoffes de laine, mises sur la peau, ne conviennent que dans des froids excessifs, aux personnes foibles, aux vieillards et à ceux qui sont sujets au rhumatisme. Un habit large et léger, voilà ce qu'il faut à la jeunesse et à l'homme bien portant. Vous favoriserez admirablement bien la transpiration insensible, par un exercice convenable ; au contraire, les alimens de difficile digestion, la chair de porc, d'oie, les substances grasses, farineuses, le fromage, etc., y mettent empêchement.

12.^o *Le régime ; la conservation des dents.* Que le régime soit simple et pas trop réglé, dirigé toujours d'après la constitution de chaque individu ; il dépend moins de la qualité que de la quantité des alimens, et c'est un vice presque général, de manger plus qu'il n'est besoin. N'allez donc jamais au-delà de votre appétit ; ne l'excitez point par ces moyens pernicious qu'inventa la gourmandise, mangez pour vivre ; au surplus, ce n'est pas tout ce que nous mangeons, mais seulement ce que nous digérons,

qui sert à nourrir. Que celui-là qui veut avancer en âge, soit frugal et mange lentement ; qu'il veille à la conservation des dents, elles sont nécessaires pour bien digérer : en conséquence, évitez de mettre dans la bouche des choses trop froides ou trop chaudes ; ne buvez pas froid quand vous mangez chaud, *et vice versa*.... Rincez vous la bouche tous les matins, et après le repas, avec de l'eau fraîche ; nettoyez-vous les dents avec un linge fin ou les doigts ; abandonnez les brosettes, etc., les cure-dents de plume sont les meilleurs. On extirpera la dent cariée avant qu'elle infecte les autres ; toutefois, le médecin examinera si elle est susceptible de guérison, si la carie dépend d'un vice scorbutique, etc. Il faut manger suffisamment des végétaux, peu de viande, etc. ; mâcher une crouste de pain après le repas. Malgré tous ces soins, le tartre adhère-t-il aux dents, employez cet innocent dentifrice : poudre de sandal rouge, demi-once ; de quinquina, deux gros ; faites une poudre très-fine ; passez par un tamis de crin, ajoutez huile de Bergamotte, de gérofle ; de chaque six gouttes. On s'en frotte les dents le matin. Si la gencive est mollasse, saigne aisément, on ajoutera quinze grains d'alun. Méfiez-vous de ces opiat, de ces poudres qu'on vend comme spécifiques pour blanchir les dents, tôt ou tard ils en altèrent l'émail. Il ne faut pas lire à table, ni méditer avec force ; au contraire, la gaieté, une conversation agréable, les ris sont d'excellens moyens de faciliter la digestion ; ne faites jamais de mouvemens violens, tout de suite après le repas ; il est mieux de

rester debout ou de se promener lentement ; le temps le plus propre à l'exercice , est celui qui précède le diner , on trois à quatre heures après. Moins de nourriture à un moindre travail , et jamais une satiété gênante. Quant aux alimens , on vivra plus de végétaux que de substances animales , principalement en été , et quand il règne des fièvres putrides ; car une abondante nourriture de chair dispose à la putridité , irrite et échauffe plutôt que de nourrir ; aussi , avons-nous observé que ceux qui parvinrent à un âge fort avancé , s'étoient spécialement nourris de substances végétales. Ce n'est pas à table qu'il convient le plus de boire , mais bien une heure ou deux après. La meilleure boisson , c'est de l'eau fraîche de source ou de rivière qui coule sur le sable ; celle de puits ne vaut rien ; et , en général , on connoît qu'une eau n'est pas potable , quand elle a de l'odeur , ne cuit pas bien les légumes , et qu'elle dissout mal le savon , etc. On bouchera bien les flacons , afin que l'air qui est toujours uni à l'eau , et qui lui donne cette saveur fraîche et vive , ne puisse s'échapper , c'est lui qui la rend fortifiante , facile à digérer. Les bonnes soupes conviennent , c'est la meilleure nourriture des vieillards , mais il ne faut pas les prendre trop chaudes ni en trop grande quantité. Du vin généreux et pur réjouit le cœur et réveille l'esprit , quand on le prend à petite dose et à des intervalles raisonnables ; au contraire , il hébete et affoiblit quand on en boit trop et souvent , etc.

13.° *La sérénité et les douces occupations de l'ame ; le contentement d'esprit , sont la base de la santé et*

du bonheur : ils sont en nous, ces moyens d'être heureux ; et , véritablement , on les trouve plus dans l'indigence que chez les riches, les grands et les extravagants. Pour les posséder , combattez avant tout vos passions malheureuses , elles abrègent nos jours ; accoutumez-vous de bonne heure à considérer la vie , non comme le seul but de notre existence , mais comme le moyen par lequel nous devenons plus parfaits ; profitons de chaque jour , mais dans le vrai sens , comme s'il étoit le seul , sans s'inquiéter et renvoyer à celui de demain ; faites-vous de chaque chose des idées les plus nettes possibles ; la plupart des maux ne vient que de ce qu'on s'entend mal , de l'intérêt , ou d'une précipitation dans les affaires. La sagesse est la source du plaisir , la sottise est l'origine du mécontentement. Ne cessez jamais d'espérer ; l'espérance est le soutien du malheureux ; la confiance en Dieu , et la foi à l'immortalité de l'ame , surmontent toutes les calamités , c'est la plus douce consolation ; malheur à ceux qui cherchent à la perdre ! La joie est une des plus puissantes panacées ; le rire est le plus salubre de tous les mouvemens corporels. Des lectures amusantes , instructives , la contemplation de la nature , des entretiens agréables , des jeux innocens , le spectacle , la musique , la peinture , la poésie , etc. , éveillent , élèvent et fortifient la force vitale.

14.° *Les préservatifs et le traitement raisonné des maladies.* Pour qu'il y ait maladie , deux choses sont nécessaires , ce qui l'occasionne , et la disposition du corps à être attaqué par cette cause ; or , pour prévenir

venir la maladie , il faut éloigner les causes qui la produisent , ou ôter au corps la disposition d'en être affecté : toutes ne peuvent pas être strictement évitées ; mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici , nous apprend à éviter les principales , et à endurcir le corps pour qu'il n'en soit pas aisément attaqué. Ainsi , l'intempérance , les excès en amour , les passions fortes , la tension de l'ame , trop ou trop peu de sommeil , le chaud et le froid excessifs , des sécrétions empêchées , les poisons , etc. , voilà ce que nous pouvons éviter. Il faudroit mieux que chacun consultât un médecin éclairé sur les maladies auxquelles il est le plus exposé et sur le régime à tenir , que de le consulter quand le mal est arrivé. La première éducation , certaine structure du corps , les divers tempéramens , certains climats , certaines habitations , disposent à des maladies particulières , à la phthisie , par exemple , à l'apoplexie , aux scrophules , aux rhumatismes , etc. Il est aussi des maladies héréditaires , telles que la goutte , les hémorroïdes , la pierre , la phthisie , etc. , dont on pourroit se préserver par un régime convenable. Ainsi , 1.° celui qui est menacé de phthisie , doit éviter avec soin les boissons spiritueuses , le vin , l'eau-de-vie , etc. , les aromates , les exercices violens , la danse , la course , etc. , les excès de l'amour , la session avec la poitrine courbée et pressée contre la table , le chant et la locution forte et longtemps continuée. 2.° Ceux qui sont disposés aux hémorroïdes , éviteront les liqueurs spiritueuses et chaudes , le thé , le café , les alimens farineux , flatulens , la pâtisserie , la constipation et

les efforts pour aller à la selle , une longue session ; ils feront tous les jours un léger exercice , auront le ventre libre et nullement gêné par des liens étroits , prendront pour nourriture des végétaux frais , succulens , peu de viande. 3.° L'hypocondriaque , l'hystérique , feront chaque jour de l'exercice en plein air , à pied ou à cheval , auront une compagnie agréable , un ami affidé : les voyages , la diversité des objets , la vie campagnarde , sont les meilleurs préservatifs de ces maladies. 4.° Celui qui a à redouter l'apoplexie , doit ne pas surcharger son estomac , manger et boire peu le soir , ne pas se coucher immédiatement après le repas , que la tête soit toujours un peu élevée dans le lit , etc. ; enfin il évitera tout ce qui peut échauffer et refroidir à un haut degré , et surtout le froid des pieds. Il ne faut pas prendre de médicamens sans raison suffisante , c'est un abus populaire et dangereux que de recourir aux purgatifs pour le plus petit mal ; cependant , il faut être attentif à son indisposition ; souvent les symptômes les plus insignifiants cachent une maladie grave. Ainsi , faites diète quand vous serez mal à votre aise , buvez de l'eau , quelque boisson délayante , comme l'eau de chiendent , etc. L'abstinence absolue est très - souvent le meilleur préservatif. Appelez à temps le médecin : vous pouvez , au commencement des maladies fébriles , donner en l'attendant , une petite cuillerée de crème de tartre dans un verre d'eau , ou une demi-once bouillie dans deux livres d'eau , ajoutez du sucre et du suc de citron , selon le goût du malade. Instruisez fidèle-

ment le médecin du passé et du présent, mettez en lui votre confiance entière; méfiez-vous de celui qui veut avec un spécifique, des secrets, guérir toutes les maladies; qui est bavard et médisant, qui hazarde la vie du malade, en un mot, qui ne guérit que pour un vil intérêt. Le vrai médecin est le philosophe sensible qui n'a en vue que le bonheur et la santé des hommes; le meilleur, sans doute, est celui qui est en même temps votre ami; tenez-vous en à un seul en qui vous ayez pleine confiance. Qu'on observe avec soin la nature et ses crises, pour ne point l'interrompre dans sa marche salutaire. La propreté est dans toutes les maladies une condition essentielle. On changera souvent le linge du malade avec les précautions nécessaires; on renouvellera l'air en évitant les courants; on fera évaporer lentement du vinaigre, en l'exposant à une douce température dans un vase ouvert; on éloignera promptement les excréments de la chambre du malade, ainsi que les animaux, les fleurs, le reste des alimens, les vieux habits, en général, tout ce qui peut produire des exhalaisons pernicieuses. On aura soin d'avoir peu de monde dans sa chambre, et d'y maintenir la tranquillité.

15.° *Des secours dans les accidens imprévus qui menacent la vie.* Tous les jours notre vie est menacée par des accidens qu'on ne sauroit prévoir, mais auxquels on peut être moins exposé, si l'on s'est perfectionné à tous les exercices corporels, à la course, la natation, etc., si l'on connoît les agens nuisibles, connoissance qu'on obtient par la lecture des livres

de physique et d'histoire naturelle , etc. (Voyez Reimarus , sur l'électricité ; Bulliard Gmelin , sur les poisons , etc.) Une saine philosophie , le cœur pur , une ame forte et le corps robuste vous feront supporter aisément les adversités. On peut rapporter à trois classes les morts violentes ; la première est celle des suffoqués , pendus ou noyés , des asphyxiés par le méphitisme , des foudroyés , des personnes tombées en défaillance et qui sont dans un état apparent de mort véritable. Ici les plus prompts secours sont à administrer. Qu'on coupe bien vite la corde du pendu ; qu'on retire le noyé de l'eau , qu'on le déshabille de suite , et qu'on emploie tous les moyens possibles pour ranimer la chaleur naturelle : les fortes frictions sur tout le corps , les bains chauds ordinaires , de sable , de cendre , etc. , le lit et des couvertures chaudes , l'introduction de l'air atmosphérique dans les poumons , au moyen d'une canule , d'un tuyau ou toute autre chose qu'on passe du nez dans la gorge , en fermant la bouche et les narines , inspirant l'air avec un soufflet , et pressant alternativement la poitrine , l'irritation de la membrane pituitaire , de la gorge , par quelque sternutatoire , les barbes d'une plume , de l'ammoniac , du canal intestinal par des lavemens de tabac , du vinaigre ou autre stimulant. Si le malheureux donne quelque signe de vie , on lui fera avaler une cuillerée de bon vin ou de l'eau-de-vie. On recommandera d'enterrer jusqu'au col ceux qui ont été frappés de la foudre. On exposera à l'air libre ceux qui ont été asphyxiés par la vapeur du charbon , (gaz acide carbonique) ou

autre gaz pernicieux, et on les rendra à la vie par les stimulans, etc. La seconde classe comprend les personnes gelées; elles exigent un traitement bien différent: un réchauffement subit les tueroit sur-le-champ; il faut donc procéder par degrés. Rien de mieux que de bien leur frotter le corps avec de l'eau, de la neige, les y plonger, augmenter peu à peu la température; et, quand le malade donnera quelques signes de vie, lui faire prendre un peu de thé chaud avec du vin, puis on le mettra dans un lit. La troisième est celle des empoisonnés: les accidens causés par les poisons, se combattront dès le commencement par tous les moyens qui peuvent débarrasser l'estomac de la substance vénéneuse, rendre moins actif l'effet du poison. On excitera le vomissement par un ou deux grains de tartre stibié, on donnera de l'eau tiède, de l'eau de poulet ou de veau, du lait en abondance, etc.; si on est assuré que c'est de l'arsenic, du sublimé corrosif ou quelque autre sel métallique qui causent les accidens, on emploiera le foie de soufre, sulfure alcalin un gros, dans une pinte d'eau qu'on prendra par verrees, ou les eaux minérales sulfureuses. Ces secours suffiront jusqu'à ce que le médecin soit venu (2).

16.° *Des soins propres à la vieillesse.* A mesure que nous vieillissons, la chaleur animale diminue. Nous devons donc l'entretenir, l'augmenter autant que possible par des vêtemens, des chambres et des lits chauds,

(2) Voyez Portal, *Instruction sur le traitement des asphixiés par le méphitisme, des noyés, etc.*

et par une nourriture calorifiante; mais il faut que les alimens soient faciles à digérer, plus liquides que solides, contenant sous un petit volume beaucoup de parties nutritives et un peu stimulantes. En général, les vieillards ont moins besoin de nourriture que les jeunes gens. Les bains tièdes sont excellens, les embrocations avec l'huile, les frictions, les promenades en voiture, un exercice modéré, sont très-avantageux; mais on évitera les fortes excréctions, les grandes saignées, les forts purgatifs, les sueurs, etc., les passions violentes, la mauvaise humeur. La vieillesse s'écarte avec peine des habitudes qu'elle a contractées. Elle s'accoutume à un temps fixe, à certaine précision dans les fonctions de la vie; qu'on évite donc de les contrarier; que les vieillards occupent agréablement leur esprit, qu'ils soient gais et contents: c'est un moyen de prolonger la vie.

B I O G R A P H I E.

*NOTICE SUR LÉONARD PHILARAS ; par
CHARDON-LA-ROCHETTE.*

J'AVOIS promis, dans ce journal, IV.^m année, tome I, page 85, à Van Santen et Mercier-Saint-Léger, quelques renseignemens sur cet Athénien ; mais, n'ayant pu satisfaire à ma promesse aussi promptement que je l'aurois désiré, la mort, dans cet intervalle, m'a ravi ces deux illustres amis. Cependant, comme cet article renferme des particularités qui peuvent intéresser d'autres savans, et que d'ailleurs il fait suite à ma lettre sur l'Anthologie grecque, j'ai cru devoir le publier.

Aucun de nos dictionnaires historiques, aucun biographe n'a parlé de ce personnage, qui pourtant a rempli des missions importantes en Europe ; qui aimoit et cultivoit les lettres, et qui étoit en relation avec les hommes les plus illustres de son temps (a). Nous n'avons donc que de foibles renseignemens sur sa personne ; mais c'est un motif de plus de les recueillir avec soin. Les principaux sont consignés dans une lettre curieuse du voyageur *Cornelio Magni*, au cardinal *Acciajoli*, datée d'Athènes, du 15 décembre 1674.

(a) Voyez, note (2), deux lettres curieuses que lui écrivit Milton. Elles sont extraites du recueil assez rare, intitulé : *Jo. Miltonis Angli, Epistolarum familiarium liber unus*. Londini, 1674, in-8.º

« Il a fleuri dans ce siècle , dit ce voyageur ,
 « un Athénien qui , par son grand savoir , a joué un
 « rôle distingué en Europe , à Rome , à Paris , à Ve-
 « nise et ailleurs. Le grand cardinal de Richelieu
 « le donna au duc de Parme , *Odoardo Farnese* ,
 « d'éternelle mémoire , comme un sujet digne de
 « fixer son attention. Son altesse lui confia diffé-
 « rentes missions ; et , sous le duc régnant , il a occupé
 « à Venise le poste de résident. Son nom étoit
 « Léonard Philaras ; mais , par corruption , on l'ap-
 « peloit *Monsù Villorè*. Je me souviens de l'avoir
 « vu à Venise , où il exerçoit son dernier ministère
 « pour la sérénissime maison de Parme ; et je me
 « rappelle très-bien qu'il tenoit un des premiers
 « rangs parmi les gens de lettres , surtout dans les
 « lettres grecques , à cause de la lecture appron-
 « die qu'il avoit faite des conciles , et des textes
 « de la primitive église. Aussi étoit-il universelle-
 « ment regardé comme un personnage d'une con-
 « dition très-élevée. J'ai appris ici sa mort , arri-
 « vée à Paris , l'année dernière , à la suite de la
 « taille de la pierre. J'ai fait quelques recherches
 « touchant ses livres , parce que j'en avois vu à Ve-
 « nise , dans sa bibliothèque , qui étoient rares et
 « de choix : j'avois principalement en vue ses ma-
 « nuscrits , qui concernoient , comme je le sais , le
 « ministère du cardinal de Richelieu ; mais j'ai
 « appris que , partant de l'Italie avec une bourse
 « assez mince , il fut obligé de les vendre. J'ai
 « pourtant trouvé deux tomes de l'*Atlas géogra-
 « phique*. Je n'ai découvert ici d'autre descendant

« qu'un neveu de frère, qui se nomme également
 « Léonard, âgé d'environ huit ans. Il monte quel-
 « ques dispositions heureuses; mais, faute de maîtres,
 « il restera dans l'ignorance, ou s'instruira dans la
 « malice. Il n'appartient pas aux premières familles,
 « appelées *Archontes*, mais il n'est pas non plus
 « des dernières : du reste, il est peu favorisé des
 « biens de la fortune, de ces biens qui ouvrent et
 « élargissent le sentier, lors même que la route de-
 « vient très-difficile (1). »

Cette lettre nous apprend l'époque de la mort de Léonard Philaras, arrivée en 1673; mais nous ignorons celle de sa naissance. Il est cependant probable qu'il naquit sur la fin du 16.^m siècle, puisque, vers 1640, il étoit Envoyé du duc de Parme, en France, comme nous l'indique la dédicace de son ode grecque, *sur l'immaculée conception de la mère de Dieu*, couronnée par l'académie des Palinods de Rouen, et imprimée à Paris, 1644, in-4.^o (3). Cette dédicace grecque est du moine-diacre Cyrille, de Chio; elle est adressée à François de Harlay, archevêque de Rouen. « Le sérénissime duc de Parme, est-il dit dans cette épître dédicatoire, ayant toujours nourri pour la cour de France, comme tout le monde sait, les sentimens de l'amitié la plus affectueuse, voulant mettre fin aux troubles de la guerre, et s'occupant, avec l'attention la plus sérieuse, des moyens de faire la paix, vient de rappeler à Parme, son Envoyé auprès de sa M. T. C., l'honorable Léonard Philaras, afin que, témoin oculaire de tout ce

« qui se passe , il puisse , à son retour auprès du
 « roi , donner des renseignemens sûrs au congrès
 « qui doit se former pour la paix. »

Philaras , que les François appeloient Villars et Villcret , avoit laissé , en partant , au moine Cyrille , quelques-unes de ses poésies manuscrites , du nombre desquelles étoit l'ode dont nous venons de parler. Elle a été réimprimée en grec , en latin et en françois , avec la dédicace de Cyrille , et une pièce de 10 vers élégiaques , dans laquelle Philaras remercie F. de Harlay de l'envoi qu'il lui a fait du prix académique , dans le *Recueil de Pièces , lues dans les séances publiques de l'académie , établie à Rouen , sous le titre de l'Immaculée Conception , pour les années 1776-81* , Rouen , 1784 , in-8.º de 358 pages. Ce recueil , qui est le dernier des Palinods , fut publié par l'abbé de Lurienne , chanoine de l'église cathédrale de Rouen , l'une des 67 honorables victimes , tombées sous le couteau de Robespierre , le 19 messidor an II (7 juillet 1794) , à l'âge de 62 ans (4).

Je remarquerai , en passant , que le traducteur françois et latin a mal rendu le premier vers de l'ENVOI :

ΚΕΚΡΟΠΙΔΗΙ πορέεις , Ἄγλαϊε , ξείνια δῶρα. (b)

Au lieu de :

Benigne excipis , Harlæe , externa Cecropidum dona.

• Tu reçois , avec les boutés d'un protecteur ,

(b) C'est une imitation d'Homère , *Od. xxiv* , 272.

Καὶ οἱ δῶρα πόρῃ ξεινίου

« illustre Harlay, les dons que les enfans de Cécrops
 « t'apportent d'une terre étrangère. »

Il faut mettre :

Benigne præbes, Harlæe, hospitalia Cecropidæ dona.

« Tu daignes offrir, ô Harlay ! à un descendant
 « de Cécrops, les présens de l'hospitalité. »

A la tête de quelques poésies de Philaras, qui
 terminent un manuscrit, dont je vais donner la
 description, on trouve un logogriphe dont il a lui-
 même donné les mots.

Λιονάρδος Φιλαρά, τῆ Ἀθηναίῃς, γρίψου, τῆνομα καὶ τὸ
 γένου αὐτῆ ἀνιτόμενον.

Θῆρ κεφαλὴν τελέθα, βλοσυράταί. ὕπνον αἰζῶ

Ἦτορ· καὶ μηροῖς ἔυπνον ἀνθῆ ἔχω.

Τῶνδε διασχεχάσκει μεσαίταί. ὕδῃ ἰοῖο

Ἵδασιν ἐμμίστων θύμοσιν ἀνάκ.

Ἐνθεν ἔρος περὶών πολυκαμπύα τόξα ταύτας

Πῆξεν ἐμοὶ πυρίωνες οἷα βίλιμνα πίδαας.

Λέων

Leo.

Ἦτορ

Somnium.

Νάρδος

Nardus.

Νὰρ

Nar, flumen, qui Theben
 (sic) immiscetur.

Ἔρος

Amor, qui totum nomen
 percurrit et genus Phi-
 lareorum denotat.

Logogriphe sur le nom et la famille de Léonard Philaras.

« Je suis, par la tête, un animal très-redoutable.
 « — Je rends le sommeil plus profond. — Mes cuisses
 « portent une fleur odorante. — Au milieu d'elles
 « coule un fleuve, qui mêle ses eaux aux eaux éter-
 « nelles du Tibre. — C'est de là que l'Amour, s'a-
 « vançant et bandant son arc, m'a décoché des
 « pieds brûlans, en guise de flèches. »

Les mots du logogriphe sont, *Lion*, *Songe*, *Nard*, *Nar*, fleuve d'Italie, enfin ΕΡΟΣ, *l'Amour*. Les élémens qui composent ce dernier mot étant disséminés parmi ceux qui forment le nom de ΛΕΟΝΑΡΔΟΣ.

Ce manuscrit, après avoir passé de la bibliothèque de Séguier à celle de Coislin, ensuite à celle de Saint-Germain-des-Prés, fait aujourd'hui partie de la bibliothèque nationale. Voici la notice qu'en donne Montfaucon dans la *Bibliotheca Coisliniana*, Paris, 1715, in-fol. p. 519.

CODEx CCCLII. Olim LXXVII. In charta vulgari papyrea, omnino recens. Leonardi Philaræ, vulgo Villeret, Atheniensis, manu scriptus, foliorum 133.

Anecdota Anthologiæ Græcæ. Sic scribitur initio. Utrum vero sint anecdota inquirendum. Sunt autem epigrammata ex variis Auctoribus collecta ab eodem Leonardo Philara, qui multa in fine ab se adornata. Initio: Χαίρε Θεά Παρμήν. Ἦν γὰρ ἀεὶ δύναιμι. Auctorum autem nomina hæc feruntur. Vient ensuite la liste des poètes nommés dans ce manuscrit. On est un

peu surpris d'entendre un homme, tel que Montfaucon, dire *utrum vero sint anecdota inquirendum*, parce qu'il ne falloit, pour vérifier ce fait, qu'ouvrir la collection de Planude; mais, comme je l'ai dit ailleurs, ces savans religieux dédaignoient trop la littérature prophane, qui leur auroit cependant épargné des erreurs assez grossières.

C'est un petit in 4.^o de 133 feuillets, d'une écriture très-nette; il contient l'*Anthologie grecque*, connue autrefois sous le nom d'*Inédite*, et quelques poésies de l'auteur, ou faites en son honneur. Il est plus ample que celui de Guyet, de 95 épigrammes. Il est aussi plus ample que celui de Bouhier. Si Brunck en avoit eu copie, il y auroit vu, fol. 125, a, que les deux vers de Philodème, qu'il cite d'après Saumaise, p. 145 de ses *Lectiones et Emendationes*, appartiennent à l'épigramme corrompue, *Ξανθοκλήρωλασι*. D. Carlo Rosini, dans la préface du papyrus de Philodème, publié par lui, a fait un long commentaire sur cette épigramme. Je me propose d'en faire un article particulier pour ce journal. Brunck y auroit encore trouvé, fol. 124, a, une épigramme inédite de Crinagoras, qui demande, pour la rétablir, une main aussi habile que celle de ce savant critique. Je vais la donner ici d'après le MS. Pal. p. 452.

ῬΙΓΗΛῆ ΠΑΣΩ̃Ν Ἐνοσίχθων, εἴτε Σε πόντις,
 εἴτ' ἀνέμων ἘΡΡΕΙ ῥεῦμα τιμασομένην,
 Ὅικία μοι ῥέου νεολευχία, δειῖμα γὰρ ἐπα
 Ἄλλο τόσοι γαίης ΕἶΔ' ἐλελιζομένης.

Les deux premiers mots sont visiblement corrom-

pus; mais que mettre à leur place? Le poète s'adresse certainement à un fleuve débordé. Le nom de ce fleuve est-il caché sous le premier mot ΡΙΓΗΛΗ? Mais il n'en existe aucun dont le nom se rapproche de ce mot. Si le poète n'a point nommé le fleuve, ne pourroit-on pas corriger ainsi les deux premiers mots, ΡΙΓΗΛΗΣ ΠΑΪΣ ὦΝ Ἔ. *filz redoutable de Neptune!* Au second vers, il faut nécessairement ἄλπει, *soulève*. Dioscoride, dans une apostrophe au Nil, se sert de cette expression (c).

Ἄλλιν ἄλπεισ' ἄρα καὶ κτήματα μιν ἄλπει, ἄλπει,
 Νεῖλε, μετ' εἰκαίης ἐξέφορησ' ὄδῃ.

Au quatrième vers, il faut aussi Οἶδ'.

« Redoutable fils de Neptune, soit que les flots
 « de la mer, soit que les vents déchainés sou-
 « lèvent tes ondes, épargne la modeste demeure que
 « je viens de me bâtir. Jamais, non jamais la terre
 « ébranlée ne m'a causé une frayeur pareille (5). »

Dans le MS. de Philaras, l'ordre des livres qui composent l'*Anthologie*, connue sous le nom d'*Inédite*, n'est ni celui du MS. Pal., ni celui de Guyet, de Bouhier, etc.; le sien est celui-ci : *Epigrammes de différens Mètres*. — *Erotiques*. — *Votives*. — *Sépulchrales*. — *Descriptives*. — *De Straton*. Viennent ensuite 69 épigrammes, qui appartiennent à différens livres, et qui, probablement, ont été décou-

(c) *Analect. I. p. 498, Ep. xxii.*

vertes dans une seconde révision du MS. original. Parmi celles-ci, 8 se retrouvent déjà dans les livres précédens ; mais elles offrent des variantes, et peuvent être regardées comme une seconde édition. Ces répétitions existent aussi dans le MS. Pal. et sont souvent très-utiles, parce qu'elles remplissent des lacunes, ou rétablissent la véritable leçon. Philaras a copié en général avec beaucoup de négligence ; et cette négligence est d'autant moins pardonnable, qu'il copioit certainement d'après Saumaise, dont une partie des corrections sont admises dans son texte. Dorville avoit une copie de ce MS. Au feuillet 126 *a*, commencent les épigrammes de Philaras, sous ce titre : *Λεονάρδῳ Φιλαρῷ τῷ Ἀθηναίῳ Ἐπιγράμματα*. La première est le logogriphe sur son nom ; la deuxième est un éloge du cardinal de Richelieu. Les six vers grecs sont rendus par six vers latins. Je donne ici les uns et les autres, afin qu'on puisse apprécier le talent de l'auteur pour la poésie grecque et latine.

Ἐγκωμιαστικὸν εἰς τὸν ἐξαρχάτατον καρδινάλιον Δῆκα τὸν Ῥιχέλιον.

Τὲς νικῶνας, καὶ νικῶν αἰτίαι οἱ Ἀθηναῖοι κρείοις ἡμέτερον.

Κλεινὸς ἔξ πρῶτῶν εἰς Ῥιχέλιον εἰς πόλον αἶρει

Χρῆστα κυδαλίμων ἄνετα Βαρβονίαν.

Φιλάνθρωπα δειμαίνει κύντα Λοθαρίγγοι Ἰῶργοι

Ἥλιπον, αἰνεσίης Ῥιχελίσιο πρόμω.

Τῆνκά μιν Λοδοῖκον κέρου ὀμφαγατάξει

Τίτι τ' ἐνδικαίως ἀνιχαεζζέριδι.

Idem Latine.

Ad Eminentissimum Cardinalem, Ducem de Richelieu.

Athenienses victorias liliis compensabant.

*Richelii virtute ducis rediviva triumphant
Lilia, et auratum culmen ad astra ferunt.
Flandria jam titubat, victa est Lotharingia, Ibcri
Germanique ruunt undique præcipites.
Hinc quoque Borbonio regis micat ille favore,
Quodque dedit, merito nunc habet ille decus.*

La troisième épigramme est consacrée à la louange de Gilbert Gaulmin (6). La quatrième est une épigramme érotique, une plaisanterie galante φιλικόν ἄθυμα. La cinquième est l'épigramme sépulchrable en l'honneur de son ami Démésianus, qui se lit aussi dans l'imprimé. La sixième est une épigramme morale en douze vers.

Ἠθικόν.

Ἔσκε πάρος μερόπεσι θεήλατον ἦθ' ὑπάζειν
 Ὅου πλέτῳ τιμὰς, ἀλλ' ἀρετῇ μεγάλη·
 Τῆνεκ' ἔην πάντεσσι μόνον τόδε κρήγουσιν ἔλδωρ
 Πᾶν κλέ' ἐξ ἀρετῆς ὅκ' καμμάτων τε φέρειν.
 Οὔτ' ἔην κείνοισι ἄφεν' πολὺς, εἰδ' ἀλέγιζον
 Τῶν χρυσέων ὑπᾶτων μάλλον ἰσαρροπίας.
 Ἄρτι δ' ὑπερμενέων χρυσὸς καλὰ πάντα χαλέπτει,
 Ἐρρίπτει δ' ἀρετῇ κειραμένη πλοκάμους.

Πάντες ἀσπίδισσι χρυσόν, καὶ γὰρ ἐκείνων
 Ὀνηλιὰ τιμὰ, ἄχρα τε καιρομένης.
 Κεῖνόν τις φαίη χρυσῶν χρόνον, αὐτὰρ ἔγλασε
 Τῆτον, ἐφ' ᾧ νικᾷ χρυσοῦ ἀπαντα μόνου.

« Autrefois les hommes, inspirés par les Dieux,
 « ne réservoient point les honneurs à la richesse,
 « mais à la vertu sublime. Le souhait commun,
 « celui qui flattoit davantage le cœur, étoit d'ac-
 « quérir de la gloire par la vertu et par le travail :
 « c'étoit la grande richesse. On ne préféroit pas
 « alors les faisceaux dorés à la simple égalité; mais
 « aujourd'hui l'or, fier de sa prépondérance, fait
 « la guerre à tout ce qui est beau; la vertu, les
 « cheveux rasés comme une vile esclave, est foulée
 « aux pieds. Tout le monde amasse de l'or, parce
 « qu'avec lui tout s'achète, jusqu'au souverain pou-
 « voir. D'autres appelleront l'ancien temps, le siècle
 « d'or; pour moi, c'est le nom que je donne à
 « ce siècle-ci, puisque l'or seul y sait tout vaincre.

La septième est l'explication du Triangle de Pythagore (voyez la note 3). La huitième, la traduction de l'épigramme de Bèze (voyez la même note). La neuvième pièce est la traduction des vers de Senèque, qui se trouve aussi dans l'imprimé. Viennent ensuite, 1.° l'ode imprimée, ainsi que l'envoi, mais sans l'épître dédicatoire du moine Cyrille. 2.° Six épigrammes en l'honneur de Philaras, sans nom d'auteur. Les cinq premières se trouvent dans l'imprimé, et le moine Cyrille s'y déclare auteur de la cinquième; la sixième, en

huit vers, n'existe que dans le MS. Comme elle n'apprend aucune particularité, il est inutile de la publier.

P. S. Dans ma lettre sur l'Anthologie grecque, V.^{me} An. tom. II, p. 14, l. 1, il s'est glissé une erreur typographique, qu'on a oublié de relever. Lisez 1544, au lieu de 1543; lisez aussi, p. 18, l. 5, 86; *ibid.* l. 11, *μορφοφανών*; et p. 37, l. 23, *Attale*.

N O T E S.

(1). " Ha fiorito in questo secolo un soggetto Ateniese, che, mediante il suo molto sapere, si è assai ben prodotto in *Europa*, come in *Roma*, *Parigi*, *Venezia*, et altrove. Venne questi concesso dal gran *Cardinale* di *Richelieu* al *Serenissimo Odoardo Farnese*, *Duca di Parma* d'eterna memoria, come soggetto di parti riguardevoli. Fù da S. A. impiegato in varii ministerii, et al tempo del *Serenissimo* Regnante ha sostenuto in *Venezia* la carica di *Residente*. Addimandavasi *Leonardo Filarà*, ma per corruttela di lingua volgarmente, *Monsù Villorè*. Mi ricordo averlo veduto in *Venezia*, ove praticò l'ultimo suo ministerio per la *Serenissima Casa*, e mi sovviene che appresso i letterati teneva luogo principalissimo, particolarmente, nelle lettere greche, per la gran lettura de' *Concili*, e testi della primitiva *Chiesa*, onde era universalmente stimato soggetto di elevatissima condizione. Ho quì inteso la sua morte, seguita l'anno decorso in *Parigi* col taglio della pietra alla quale soggiaceva. Ho fatta qualche diligenza pe' suoi libri, che ne vidi in *Venezia* nella sua biblioteca de' scelti: premeva particolarmente ne' manoscritti, che so riguardavano

il ministero del sopra detto cardinale; ma ho inteso che partendo egli d'Italia leggiero di borsa fosse astretto a farne esito. Tuttavolta ho trovato due soli tomi dell' *Atlante Geografico*. Per tutta sua discendenza ho scoperto un nipote di fratello, addimandato parimente *Leonardo*, di circa otto anni: mostra qualche talento; ma, per mancanza de' maestri, ò resterà nell' ignoranza, ò instrutto nella malizia. La condizione sua non è delle primarie, dette *Archontes*, ma nè anche delle più abiette, scarsa però de' beni di fortuna, che sogliono fare strada, ed allargare il sentiero, ove più difficultoso per altro rendesi il cammino."

Quanto di più curioso e vago ha potuto raccogliere Cornelio Magni nel secondo biennio da esso consumato in viaggi e dimore per la Turchia. *Seconda Parte. Parma, presso Alberto Pazzoni, 1692, 12.º pag. 474.*

(2) Clarissimo *Leonardo Philaræ Atheniensi, Ducis Parmensis, ad Regem Galliæ, legato.*

Benevolentiam erga me tuam, Ornatissime Leonarde Philara, nec non etiam præclarum de nostra pro P. A. (*) defensione iudicium, ex litteris tuis ad Dominum Augerium, virum apud nos, in obeundis ab hac Republica legationibus, fide eximia illustrem, partim ea de re scriptis cognovi: missam deinde salutem cum effigie, atque elogio tuis sanè virtutibus dignissimo; litteras denique abs te humanissimas per eundem accepi. Atque ego quidem cum nec Germanorum ingenia, ne Cymbrorum quidem, aut Suecorum aspernari soleo, tum certe tuum, qui et Athenis Atticis natus, et litterarum studiis apud Italos feliciter peractis, magno rerum usu honores amplissimos es consecutus, iudicium de me

(*) *Populo Anglicano. Londres, 1651, in fol.*

non possum quin plurimi faciam. Cum enim Alexander ille magnus in terris ultimis bellum gerens, tantos se militiæ labores testatus sit τῆς παρ' Ἀθηναίων εὐδοξίας ἐνεκα quidni ego mihi gratuler, me que ornari quam maxime putem, ejus viri laudibus, in quo jam uno priscorum Atheniensium artes, atque virtutes illæ celebratissimæ, renasci tam longo intervallo, et reflorescere videntur. Qua ex urbe cum tot viri disertissimi prodierint, eorum potissimum scriptis ab adolescentia pervolvendis didicisse me libens fateor quidquid ego in litteris profeci. Quod si mihi tanta vis dicendi accepta ab illis et quasi transfusa inesset, ut exercitus nostros ad liberandam ab Ottomanico tyranno Græciam, eloquentiæ patriam, excitare possem, ad quod facinus egregium nostras opes pêne implorare videris, facerem profecto id, quo nihil mihi antiquius, aut in votis prius esset. Quid enim vel fortissimi olim viri, vel eloquentissimi gloriosius aut se dignius esse duxerunt quam vel suadendo, vel fortiter faciendo, ἐλευθέρως καὶ ἀυλονόμως ποιῆσθαι τὰς Ἑλλήνας; verum et aliud quiddam præterea tentandum est, mea quidem sententia longe maximum, ut quis antiquam in animis Græcorum virtutem, industriam, laborum tolerantiam, antiqua illa studia, dicendo, suscitare atque accendere possit. Hoc si quis effecerit, quod a nemine potiusquam abs te, pro tua illa insigni erga patriam pietate, cum summa prudentia, rei que militaris peritia, summo denique recuperandæ libertatis pristinæ studio conjuncta, expectare debemus; neque ipsos sibi Græcos, neque ullam gentem Græcis defuturam esse confido. VALE.

Londino, Jun. 1652.

Leonardo Philaræ, Atheniensi.

Cum sim a pueritia totius Græci nominis, tuarum que Athenarum cultor, si quis alius, tum una hoc

semper mihi persuasissimum habebam fore ut illa urbs præclaram aliquando redditura vicem esset benevolentiae erga se meae. Neque defuit sane tuæ patriæ nobilissimæ antiquus ille genius augurio meo; deditque te nobis, et germanum Atticum et nostri amatissimum, qui me, scriptis dumtaxat notum, et locis disjunctum, humanissime per litteras compellaveris, et Londinum postea inopinatus adveniens, visensque non videntem, etiam in ea calamitate, propter quam conspectior nemini, despectior multis fortasse sim, eadem benevolentia prosequaris. Cum itaque author mihi sis, ut visus recuperandi spem omnem ne abjiciam, habere te amicum ac necessarium tuumque Parisiis Tevenotum medicum, in curandis præsertim oculis præstantissimum, quem sis de meis luminibus consulturus, si modo acceperis a me unde is causas morbi et symptomata possit intelligere; faciam equidem quod hortaris, ne oblatam undecunque divinitus fortassis opem repudiare videar. Decennium, opinor, plus minus est, ex quo debilitari atque hebescere visum sensi, eodemque tempore lienem, visceraque omnia gravari, flatibusque vexari; et mane quidem, si quid pro more legere cœpisssem, oculi statim penitus dolere, lectionemque refugere, post mediocrem deinde corporis exercitationem recreari; quam aspexissem lucernam, Iris quædam visa est redimire: haud ita multo post sinistra in parte oculi sinistri (is enim oculus aliquot annis prius altero nubilavit) caligo oborta, quæ ad latus illud sita erant, omnia eripiebat. Anteriora quoque, si dextrum forte oculum clausissem, minora visa sunt. Deficiente per hoc fere triennium atque paulatim altero quoque lumine, aliquot ante mensibus quam visus omnis aboleretur, quæ immotus ipse cernerem, visa sunt omnia nunc dextrorsum, nunc sinistrorsum natare; frontem totam atque tempora inveterati quidem vapores videntur insedissee, qui scannolenta quædam gravitate oculos, a cibo præsertim usque ad vesperam, plerumque urgent atque depriment;

ut mihi haud raro veniat in mentem Salmydessii vatis Phinei in Argonauticis (**).

..... κάργς δ'έ μιν ἀμφεκάλυψε
 Πορφύρε⊙, γαίαν δ'έ πέριξ ἰδόκησε φέρεσθαι
 Νείσθεν, ἀβληχρῶ δ' ἔπι κώματι κέκλιτ' ἀναυδ⊙.

Sed neque illud omiserim, dum adhuc visus aliquantum supererat, ut primum in lecto decubuissem, meque in alterutrum latus reclinassem, consuevisse copiosum lumen clausis oculis emicare; deinde, imminuto in dies visu, colores perinde obscuriores cum impetu et fragore quodam intimo exilire; nunc autem, quasi extincto lucido, nigror, aut cineraceo distinctus, et quasi intextus solet se effundere. Caligo tamen quæ perpetuo observatur, tam noctu quam interdiu albenti semper quam nigricanti propior videtur, et volvente se oculo aliquantulum lucis quasi per rimulam admittit. Ex quo medico tantundem quoque spei possit elucere, tamen ut in re plane insanabili, ita me paro atque compono; illudque sæpe cogito, cum destinati cuique dies tenebrarum, quod monet Sapiens, multi sint, meas adhuc tenebras, singulari Numinis benignitate, inter otium et studia, vocesque amicorum, et salutationes, illis lethalibus multo esse mitiores. Quod si, ut scriptum est, non solo pane vivet homo, sed omni verbo prodeunte per os Dei, quid est cur quis in hoc itidem non acquiescat, non solis se oculis, sed Dei ductu ac providentia satis oculatum esse? Sane dummodo ipse mihi prospicit, ipse mihi providet, quod facit, meque per omnem vitam quasi manu ducit atque deducit, næ ego meos oculos, quandoquidem ipsi sic visum est, libens ferri jussero, te que, mi Philara, quocumque res ceciderit, non minus forti et confirmato animo, quam si Lyncæus essem, valere jubeo.

Westmonasterio, septemb. 28, 1654.

(**) Apoll. Rhod. l II, v. 204-6.

(3) C'est un petit in-4.^o de 24 pages ; il est intitulé :

ΩΙΔΗ ΕΙΣ ΤΗΝ ΑΝΑΜΑΡΤΗΤΟΝ (ύλληψιν τῆς
Θεοτόκης μετά τιναν ἄλλαν ἐπιγραμμάτων τῆς χρησιμολόγου
κυρίου ΛΕΟΝΑΡΔΟΥ τῆ ΦΙΛΑΡΑ τῆς Ἀθηναῖς παρὰ
τῶ Χριστιανικολόγου Βασιλεῖ ὑπὲρ τῆς γαληνοῖάτου Δεκός τῆς
Πάριμας ἐπισηροπυεύουσι.

*ODE IN IMMACULATAM CONCEPTIONEM Deiparæ
cum aliis quibusdam Epigrammatibus, Authore
viro præstantissimo D. LEONARDO PHILARA
Atheniensi, apud Christianissimum Regem Ducis
Parmensis residente.*

ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΟΙΣ α χ μ δ. (1644)

L'ode grecque, précédée de l'épître dédicatoire, et suivie de l'ENVOI, remplit 17 pages. Les deux premières pièces sont traduites en latin. On trouve ensuite, page 18 et 19, quinze vers sententieux de Senèque le Tragique, traduits en autant de vers grecs. Page 20, la traduction de cette belle épigramme de Beze :

*Vis delere orbem ? Subvertito funditus urbes ;
Vis ipsas urbes tollere ? tolle domos.
Vis delere domos ? Careat fac conjuge conjux,
Vanique sint sancti nomina conjugii.
Ergo perire domos, urbesque, orbemque necesse est,
Aut orbe expelli quisquis adulter erit.*

- Veux-tu détruire le globe ? Renverse de fond
- en comble les villes. Veux-tu renverser les villes ?
- Fais crouler les maisons. Veux-tu faire crouler
- les maisons ? Fais que l'époux ne trouve plus
- d'épouse, et que ces noms sacrés ne soient que

« de vains noms. Il faut donc que les Maisons, que
 « les Villes, que le Globe périssent, ou que l'adul-
 « tère soit chassé du Globe. »

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ ΤΟΥ ΒΑΙΖΑ

μυλιαφοροσθέν.

Κόσμον ἀμαλδύνειν πόθῳ εἶλέ γε ; ἄσέα βάλλει.

Βέλει δ' ἀνσκάπτειν ἄσέα ; Ἐπάπτει δόμους.

Ἀντξέψεις δ'εἰ δόμους εἰ θέσμια διεγρά χαλέψας

Συζυγίης , σέρεσεις πόσσιας ἂν ὀάραν.

Κόσμον ἄρα , πτολίεθρα , δόμους προθέλυμνον ὀλέσθαι ,

Ἡ χθονὸς ἐξελάειν μοιχὸν ἅπαντα χρεῶν.

Philaras , au bas de la même page , a renfermé le sens de cette épigramme dans le distique suivant :

Ὡς ὄλοον τελέθει ἀλλότρω λείψω μαινεῖν*

Κλεψίγμοσ γὰρ ἔαν ἔπλοσ κοσμολέτρω.

« Que c'est une chose funeste de souiller le lit
 « d'autrui ! tu crois ne voler que l'Hymen , et tu
 « détruis le monde. »

L'épigramme de Beze ne se trouve pas , je ne sais pourquoi , dans l'édition élégante , donnée à Paris , sous le nom de Leyde , en 1757 , des *Juvenilia* de Beze , Muret et Jean Second. Dans l'édition des *Poemata varia* du premier , chez Jacques Stoer , 1599 , in-12 , elle fait partie du livre intitulé : *Cato Censorius Christianus* , pag. 137 ; mais il y a quelques variantes qui méritent d'être connues. On y lit , v. 1 : *Vis orbem exscindi* ? v. 2 : *Vis urbes ipsas tollere* ? v. 4 : *Sancti fœdera conjugii*. v. 5 : *urbes , orbemque*. v. 6 : *orbe vel expelli*. Plus loin , p. 406 , on trouve la traduction de cette

épigramme, en vers grecs, par Isaac Casaubon. Elle me paroît meilleure que celle de Philaras.

La page 21 du Recueil de Philaras renferme, 1.^o neuf vers touchans, à la mémoire de son compatriote et ami, Jean Dcmésianus, mort à Paris, à son retour d'Italie, où il avoit fait un long séjour. 2.^o L'explication du Triangle de Pythagore, gravé sur son cachet, en huit vers élégiaques, adressés à M. de Heilly, qu'il appelle en grec Έλλυϑ.
 « Veux-tu connoître, lui dit-il, le sens mystérieux
 « de mon cachet? Trois choses, selon moi, em-
 « bellissent la vie, et il existe, pour l'homme,
 « trois sortes de biens, ceux du corps, ceux de
 « l'esprit, et ceux de la fortune. — Je les souhaite
 « à mes amis. — Il y a trois sortes de sagesse;
 « celle qui naît de la méthode, celle que nous
 « apportons en naissant, et celle que nous donnent
 « les bonnes mœurs. Aie toujours présente à l'esprit
 « la triple lumière du ciel (la Trinité). Adieu
 « donc, veuille cette triple lumière te faire le triple
 « don de la santé, de la sagesse et d'une richesse
 « honorable! »

Τ Ο Π Υ Θ Α Γ Ο Ρ Ι Κ Ο Ν Τ Ρ Ι Γ Ω Ν Ο Ν

ἐρμηνευθέν.

Σφραγίδϑ ἡμετέρης νόον ἔλδεαυ Έλλυε ἴδμεν;
 Ως τερασὲν βίωτα καλὸν ἐγὼ φρονέω.
 Έδὼλὰ πέλει μερέπων τρία, Κάμαλϑ, ἰδέτε θυμῶ,
 Ἡε τύχης. πύβω ταῦτα φίλοισιν ἐμοῖς.
 Τετραδὴν σοφίην τε νόει· μεθόδω, ἰσθὲ φύτης,
 Ἡθῶν τε. τερασὸν φῶς τε πύλξ μελέτα.
 Χαῖρ' ἔν, καὶ τερασὸν φῶς τερασά τοι ὄλβια δοίη
 Ἀρεμίην, σοφίαν, κἀν κλέανοισι κλέϑ.

Le logogriphe que j'ai cité plus haut, occupe le haut de la page 22, mais sans explication; le reste de la page, ainsi que la suivante, contiennent cinq épigrammes en l'honneur de Philaras. Les quatre.

premières sont anonymes, et la cinquième est du moine Cyrille. La 24.^{me} page enfin renferme les pièces suivantes :

Eidem Anagrammata et Epigrammata.

LEONARDUS VILLAREUS.
RES VARIÆ ILLI LUDUS.
ARDENS ILLA REVOLVIS.

Epigramma I.

VERUM omen de te Deus hoc anagrammate monstrat,
RES LUDUS ILLI VARIÆ, et ingenii jocus.
Nam tibi Parmensis quæ mittit agenda Dynastes,
ARDENS REVOLVIS ILLA prudenter gerens.

I I.

Ecce tuam numen conclusit nomine vitam,
Et vates de te consuluisse nefas.
Ingenii vires per primum anagramma docentur,
Harum exercitium cætera verba sonant.

PETRUS MENANDER.

Le moine Cyrille, à la tête de son épigramme, donne une autre anagramme.

ΛΕΟΝΑΡΔΟΣ ΦΙΛΑΡΑΣ
ΕΛΛΑΔΑ ΣΟΦΟΣ ΑΙΡΕΙ.

J'ai voulu donner la description exacte de ce petit livre, parce que je n'en connois d'autre exemplaire, dans Paris, que celui qui, de la bibliothèque de S. Victor, a passé à la bibliothèque Mazarine, et qui est, pour ainsi dire, noyé au milieu d'une trentaine de pièces reliées ensemble.

(4) L'abbé de Lurienne, ex-jésuite, avoit professé avec distinction, à Paris, au collège de Clermont. C'étoit un homme infiniment respectable par ses lumières, sa bonté, sa philanthropie, son attachement inviolable pour ses amis. Les jésuites, dans les derniers temps, avoient un peu négligé l'étude du grec, et l'abbé de Lurienne connoissoit trop bien de quelle importance étoit cette étude, pour ne pas s'y livrer, lorsqu'il fut rendu à lui-même, et qu'il eut réuni le loisir à l'aisance. A cinquante ans, il se remit au travail avec le courage et l'intrépidité du vieux Caton. Il s'étoit formé une bibliothèque choisie de classiques grecs et latins, et il partageoit le temps le plus doux de sa vie entre ses devoirs, ses amis et l'étude, lorsque la révolution vint renverser sa fortune, disperser ses amis, et détruire pour toujours la source pure de ses jouissances. Cependant ses études favorites lui fournissoient encore, à la campagne où il s'étoit retiré, des distractions douces. Comme il avoit cultivé autrefois la poésie latine, il s'amusoit à traduire, en vers latins, des morceaux des poètes grecs; et, comme il avoit de l'amitié pour moi, et que par conséquent il prenoit à mon travail sur l'Anthologie le plus vif intérêt, je lui envoyois de temps en temps quelqu'une des épigrammes inédites que j'avois rétablies. Il les traduisoit en vers latins, et m'envoyoit sa traduction. Je donnerai ici un échantillon de ce travail, d'après une lettre datée de Rouen, 10 février 1792.

Ἀντιπάτερ.

Δένδρεον ἱερόν εἰμι παρεχόμενός με φυλάσσει
 Πημαίνειν ἄλγῳ, ξεῖνε, κολυομένη.
 Μέμνηο, παρθένιός μοι ἐπίφλοῦ, ἔχ ἄπερ ἁμαῖς
 Ἄχράσιν. Αἰγείραν τίς γένῃ ἐκ ἰδάη;
 Εἰ δὲ περδρύψεις με, παροργιστήν περ εἴσων,
 Δακρύσεις, μέλομαι καὶ ξύλον Ἡελίω.

Epigramme d'Antipater.

« Je suis un arbre sacré. Passant, garde-toi de
 « m'outrager ; tes blessures seroient très-douloureuses
 « pour moi. Je suis recouverte, souviens-t'en bien,
 « d'une peau virginale, qui ne ressemble point à
 « l'écorce dure du Poirier sauvage. Qui ne connoît
 « pas l'origine des Héliades ? Si, me voyant écartée
 « des sentiers fréquentés, tu oses me mutiler, tu
 « pleureras ton offense. Quoique métamorphosée en
 « arbre, je suis encore chère au Soleil. »

*Me violasse cavet, cum sim arbos sacra, viator ;
 Quisquis ades, moneo, dilacerata gemam.
 Cortex virgo fuit, nec vili creta, memento,
 Stipite. Populidûm quem latet unde genus ?
 Quod si me positam semoto tramite cædas,
 Non impune feres. Sol colit Heliaden.*

C'est une des sœurs de Phaéton, changées en peupliers, qui adresse la parole aux passans. Le second vers rappelle ceux ci d'Ovide (*):

*Parce, precor, mater, quæcunque est lacera clamat,
 Parce, precor ; nostrum laceratur in arbore corpus.*

Au quatrième vers, on lit, dans le MS. Pal. (**), en un seul mot, *αρχερωαίπων*. Le sens entier de l'épigramme, et le genre d'*Αρχεως*, féminin en grec, comme *Populus* l'est en latin, indiquoient assez la correction qu'il falloit faire. M. Jacobs a publié cette épigramme dans le tome deuxième de ses *Exercitationes criticæ*, p. 81. Son ami Schneider avoit

(*) *Metam.* II, 56c-1.

(**) Page 473.

substitué, comme moi, *αἰγύριον*, à *αιγρων*, et cette correction a été adoptée par lui; mais il propose d'autres changemens, qui me paroissent inutiles, comme je le montrerai en rendant compte de cet ouvrage critique. Du reste, cette épigramme prouve ce que j'ai dit ailleurs (*), que quand deux épigrammes commençoient par le même mot, Saumaise, trompé par l'index qu'il avoit fait pour la collection de Planude, laissoit dans le MS. celle qui étoit inédite. L'épigramme de Julien d'Égypte, qui (**) commence par le mot *Δένδρον*, lui avoit fait prendre le change sur celle-ci, qui est une des plus élégantes de son auteur.

(5) Le savant Brunck y auroit encore trouvé, fol. 9 a, le véritable sens d'une épigramme qui l'a fort embarrassé, ainsi que Reiske et Toup. La voici d'après le MS. Pal. p. 95.

Τῷ δικαίῳ Γάλλῳ ἐπιγράμματα ἀδικώτατον

Ἡ τρισὶ λειπεργῆσα, πρὸς ἓν, τάρχθον, ἀνδράσι Λύδη,
 Τῷ μὲν ὑπὲρ νηδῶν, τῷ δ' ὑπὸ, τῷ ὅπιθεν,
 Εἰσδέχομαι φιλόπαιδα, γυναικομανῆ, φιλοσοφείαν.
 Εἰ Σπεύδεις ἔλθων ὦν δυσὶ μὴ κατέχευ.

Philaras avoit fait au troisième vers, la correction qu'a proposée, depuis, feu Tyrewhitt, dans ses *Notæ brevès in Toupii Emendationes in Suidam*, imprimées dans le quatrième volume de la nouvelle édition de l'ouvrage de Toup. (Oxford, 1790, quatre volumes in-8.°) τῷ δ' ὅπιθεν. Cet ingénieux critique anglois, que les lettres regretteront longtemps, dit modestement, p. 426, *Fortasse τῷ δ' ὑπὸ, τῷ δ' ὅπιθεν*. Dans les notes sur cette épigramme, tom. II, part. I, p. 278-9, des *Animadversiones in Anthologiam*, le savant et laborieux Jacobs adopte la conjecture de

(*) IV. e Année, t. I, p. 92.

(**) *Analect.* tome II, p. 501, Ep. xxxvii.

Tyrew hitt, ignorant que Philaras l'avoit faite avant lui, et s'exprime ainsi : « *Sic tres sunt quæ Veneri operantur in una muliere. Primus est ὁ φιλοῦραϊστής, qui partes superiores petit, τὰ ὑπὲρ τὴν νηδὺν (quæ ultra ventris limites sunt posita) ; alter legitimæ Veneri litat, ὑπὸ τῆς νηδύος ; tertius denique τὰ ὄπισθεν sibi vindicat. Hinc efficitur ut vera sit Cod. lectio ἢ τρισὶ λειβεργῶσα.* »

Il n'y a aucun doute que ce ne soit le vrai sens de ce vers, tant tourmenté par les copistes et les critiques. Quant au τάχος du premier vers, que Toup changeoit en λέχος, il faut le conserver, πρὸς ἓν, τάχος signifie *lestement et en même temps*. Le dernier vers n'a pas besoin non plus de changement ; et je ne sais pourquoi on n'est pas satisfait du sens qu'il présente. *Si vous vous empressez de venir avec deux amis, ne craignez pas d'être éconduit ; vous serez servis tous les trois à la fois*. M. Jacobs dit, sur le ψεύδεις : *Festinationis nulla causa*. Au contraire, il y a un motif très-pressant de se hâter, puisqu'il s'agit de voler au plaisir. Au reste, voyons les corrections que Guyet avoit écrites à la marge de son manuscrit ; d'abord sur le mot φιλοῦραϊστήν, *irrumatorum*, et c'est la vraie signification du mot ὑῤοραϊστής ; ensuite, sur le dernier vers, *lego* :

Εἰ ψεύδεις ἐθέλων, Ἐν δυσὶν ἤκει τάχος.

Jacobs semble attribuer cette correction à Schneider ; mais celui-ci, dans son *Periculum criticum*, page 8, nous indique la source où il l'a puisée. *Ita e Schedis Tryllitianis restituo*. Le nouvel éditeur des *Analectes grecques*, peu content de la leçon du MS. et de celle de Guyet, propose de lire,

Εἰ δ' ἀπιθεῖς, ἐλθὼν Ἐν δυσὶ δειγμα δέχου.

c'est-à-dire, « *Si vous ne m'en croyez pas, prenez avec vous deux amis, et venez en faire l'épreuve.* » Cette correction me paroît très-ingénieuse, quoi-

qu'il me reste encore quelque doute sur le δῆγμα δῆγμα; mais elle n'est pas nécessaire. C'est ainsi que dans l'épigramme VII de la Muse de Straton que Brunck (An. II, p. 360) a réunie avec la VI.^{me}, mais qui, dans le MS. Pal., est bien distincte, de savans critiques ont changé *Ἐφίσκτης* en *Ἐπὶνθής*, et ont ainsi détruit le sel de l'épigramme, qui git en partie dans ce mot. L'auteur a voulu dire : *Ἐφίσκτης ἔκ' ἔστι παρὰ τῷ παρθενικῷ ἀιδόῳ λατὰ etiam virginum claustra*; et, pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens qu'il attache à ces mots, il a soin d'ajouter plus bas : *Ψυχῆς ἔντα δ' ὄπιθεν πᾶσιν*. Je regarde aussi comme inutile le changement de *πορνικός* en *παιδικός*, proposé à la marge de Guyet, et adopté par Brunck, sans aucune mention de la leçon originale. *πορνικός* signifie ici *lascif*, qui *provoque au plaisir*. Ménage a écrit en marge du MS. de Guyet, à côté du dernier vers : *Mentula deest cui manus immitatur pædiconis, clavum navis vocant itali pædicones il temone. Temone est passé d'usage, on dit aujourd'hui timone. Reggere il timone, guider le gouvernail.*

Il reste une autre observation à faire, touchant l'auteur de l'épigramme que nous avons rapportée. Reiske, en la publiant dans les *Miscellanea Lipsiensia Nova*, tom. IX, p. 117, avoit mis en titre τῷ Δικαίῳ Γάλλῳ, forte Severi. Ensuite il s'exprima ainsi dans sa *Notitia Poetarum Anthologicorum*, pag. 201. *Ego non dubito Ælii Galli reponendum. Sic appellat aliqui celebrem illum poetam, Augusto æqualem et carum, primum Romanorum Ægypto præfectum, quem alii Cornelium Gallum appellant. Sane si omissa littera tertia scribas ΔΙΑΙΟΥ simillimum id est voci ΑΙΑΙΟΥ. Possis quoque de Didio Gallo cogitare. Sane ΔΙΑΙΟΥ a ΔΙΑΙΟΥ perparum abit. Sed non novi a'iunde illum hominem quam e Quintiliano.* D'abord Reiske confond ici deux personnages bien distincts, Ælius Gallus, envoyé par Auguste, pour soumettre l'Arabie et les autres peuples voisins de l'Ægypte, et Cornelius Gallus, son contemporain, ami de Vir-

gile et de Properce, à qui Parthenius a dédié ses *Ἑραλικά*. Il est vrai que Casaubon les avoit confondus avant Reiske; mais ce dernier savoit bien que cette assertion avoit été réfutée d'autant plus victorieusement, que Strabon, l'ami intime d'Ælius Gallus, dont il décrit l'expédition à la fin de son XV.^{me} livre, et par conséquent, instruit des faits, place dans le XVII.^{me}, Petronius (Cajus) entre Cornelius et Ælius Gallus, Γάλλου μὲν γε κορυνηλιού, ὁ πρῶτος κλισιαθεὶς ἔπαρχος τῆς χώρας..... Πελοποννήσιος τε ὕπερον..... Γάλλου τε Αἰλίου κ. τ. λ. Ensuite le τῆ, placé avant δικαίως, devoit lui indiquer que ce n'étoit pas un prénom, mais un adjectif, que l'auteur du *lemme* avoit choisi pour faire une antithèse : Τῆ δικαίως Γάλλος ἑπισημασμα ἀδικαίωλον, *épigramme très-malhonnette de l'honnête Gallus*. Au reste, comme l'épigramme sur Tantale, attribuée, dans la collection de Planude, à Gallus, n'est point dans le MS. Pal., et que d'ailleurs l'une ni l'autre ne fournit aucun renseignement sur le temps où elles ont été faites, nous ne savons si ce Gallus est le Cornelius Gallus de Virgile et de Properce, ou un autre poète du même nom.

(6) Gilbert Gaulmin est un des plus savans hommes que la France ait produits; cependant on ne trouve nulle part un bon article sur lui. Mercier-Saint-Léger ramassoit depuis longtemps des matériaux pour en donner un dans ce journal. Beaucoup d'ouvrages ont été dédiés à Gaulmin, et dans ces dédicaces on trouve des particularités intéressantes sur sa vie. Un grand nombre de pièces grecques, latines, lui ont été adressées, et ces pièces, répandues dans des ouvrages, souvent peu communs, fournissent aussi une ample moisson au biographe, qui prend la peine de les recueillir et d'en faire le dépouillement.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

POÉSIE LATINE.

*LETTRE sur un poème latin , dont le héros
est CHRISTOPHE COLOMB (1).*

LES écrits périodiques annoncent depuis quelque temps l'existence d'un nouveau poème épique françois, destiné à célébrer les découvertes de Christophe Colomb ; et, d'après le compte qui en est rendu assez généralement, il ne paroît pas que ce poème qui, selon un aveu fort naïf de l'auteur, lui a été dicté par la muse de l'ennui, doive nous faire oublier la Colombiade, que des divinités, beaucoup plus dignes d'inspirer des vers, ont dictée à la célèbre madame du Bocage.

Quoi qu'il en soit, nos deux poètes ont ignoré probablement qu'ils avoient été précédés dans la même carrière par un religieux, par le P. Ubertain Carrara, jésuite italien, qui vivoit encore au commencement de ce siècle. Son poème qui est en latin sous le titre de *Columbus, carmen epicum*, a été imprimé à Rome en 1715, et réimprimé à Augsbourg en 1730. Il est divisé en XII chants.

L'auteur prend Colomb à son départ de Cadix,

(1) Cette lettre, écrite en 1774 pour être adressée à un journaliste, n'a été ni envoyée ni imprimée; elle est du Cen. L. T. H. qui l'a retrouvée dans ses papiers, et nous croyons faire plaisir au public en l'insérant dans ce journal.

au mois d'août 1492, et le suit jusqu'au moment où la puissance espagnole est établie d'une manière sûre dans ce monde nouveau. Mais pour animer son poème, et lui donner l'action qui doit distinguer l'épopée d'un récit historique, le P. Carrara met aux prises deux divinités, la Discorde et *Aretia*; celle-ci est la vertu, qui, comme vous savez, s'appelle en grec *Αρετη*. Elles paroissent toutes deux dès le premier chant: la Discorde indignée de voir l'union que le commerce établira entre l'Europe et l'Amérique, cherche d'abord à faire périr la flotte espagnole dans les horreurs d'une tempête que Protée suscite, à sa prière, en soulevant contre les vaisseaux tous les monstres marins; ne pouvant y réussir, elle prend les traits d'une nouvelle Circé, et parvient, sous cette forme, à retenir une partie des navigateurs dans les îles Fortunées. Colomb s'est égaré; mais bientôt il continue sa route sous la protection d'*Aretia*, qui lui enseigne l'art de détruire les enchantemens de la magicienne. Il retrouve ses compagnons, et les délivre. Nous voici déjà au cinquième chant, qui est tout en récits comme le second de l'*Eneïde*. Colomb y raconte le siège de Grenade et les autres exploits des Espagnols contre les Maures. Dans le sixième, il appaise une sédition, et découvre une île nouvelle, où il plante la croix, et retrouve le tombeau d'Ulysse. Sur cette découverte, vous direz peut-être avec La Fontaine: qu'on ne s'attendoit guère à voir Ulysse en cette affaire; mais les poètes rapprochent tout. Dans le septième chant, nouvelle tempête excitée par la Superstition, qui se joint à la Discorde, et que le triomphe de la croix

dans cette plage étrangère a irritée. La même divinité reparoit encore dans un des chants suivans ; mais tous ses efforts échouent comme ceux de la Discorde. Colomb est triomphant.

Telle est, en peu de mots, la marche de ce poème ; les détails prouvent que l'auteur avoit bien étudié Homère et Virgile, et qu'il a cherché à les imiter. Il y a quelques épisodes ; un tableau poétique des mines de fer de Ténériffe , des mœurs des anthropophages, etc., sert aussi à délasser de la monotonie du sujet. Mais l'imitation la plus frappante des anciens est la description du bouclier qu'Arctia donna à Colomb, dans le troisième chant, avec le reste d'une armure complète. Vous savez qu'Homère, Hésiode et Virgile nous ont peint aussi trois boucliers fameux ; celui d'Achille, celui d'Hercule, celui d'Enée, et que M. le comte de Caylus, cet amateur éclairé de l'antiquité, nous les a retracés tous trois par le secours de la gravure, dans un des volumes de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres (2). Le bouclier que le P. Carrara donne à Colomb, n'est pas sans doute destiné au même honneur ; mais vous ne serez pas fâché de connoître les principaux vers de cette description ; ils vous feront juger du style de l'ouvrage.

Præcipue Clypei radiantis imagine pendet.

Non antri labor Aëtnei, rupisque sicanæ,

(2) L'auteur de cet extrait se trompe. Le comte de Caylus n'a fait graver dans aucun des volumes de l'académie, les trois boucliers chantés par Homère, Hésiode et Virgile. C'est Boivin qui a fait graver celui d'Achille. A. L. M.

*Tormentum structura fuit ; Dea legerat omni
E gemma pretium , stellarumque inde favillis ,
Coxerat , et longo cælaverat argumento.*

*Illic hispanos ventura in sæcula reges
Ut quales , quantique forent cognoscere posset
Ostentabat Onyx et distinguebat Achates.*

*Fernandum ante alios gentis caput , imperiique
Sublimem solio circumseptumque nepotum
Concilio regum , spectat sua pignora lætus ;
Inque tot ac tantis modo se cognoscere patrem
Et modo gaudet avum ; cunctis partitur amorem , etc.*

L'auteur consacre ensuite quelques vers à Charles-Quint, et continue ainsi de décrire le bouclier.

*Hic Granata ferax , bellorumque ultima merces
Prima videbatur , galeaque insignis et hasta
Arcibus hispanis trepidantem avertere Maurum
Sollicitum dare terga fugæ , patriæque nigrantis
Quærentem tota defendere nocte pudorem.
Illic Matritum ; non longius Excuriale
Delubrum ostentat chlamydati ossibus urnas ,
Dives ubi in luctu toto quæsitus ab orbe
Luxus , adhuc Reges invita morte fatetur (3).
Cætera regnorum series argentea longos*

(3) Ce vers est certainement d'une grande beauté. On peut comparer ce morceau à celui du P. Le Moyne, jésuite, sur les tombeaux des rois d'Égypte, qui se trouve dans son poème de saint Louis. Le morceau du P. Le Moyne est cité dans le *Cours de Littérature* de La Harpe, t. IV, p. 179. Il paroîtroit même que le poète latin a voulu rendre, par *invita morte*, ces vers du P. Le Moyne :

Ou leurs ombres encore éclatantes et riches
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.

Note de A. M. H. B.

*Tenditur in tractus, Aragonia, Corduba, etc:
 Bætis sapphirus oliva
 Vestibat, dederatque Tago diffundere mento
 Ars, auri pluviam, etc.*

Une portion de l'Italie s'y trouve aussi avec la Sicile.

*. Tribus exit in æthera linguis
 Trinacris, hespericæ quæ regum in bella frogosam
 Submittit Liparen, et fabrum fulminis autrum.*

Colomb voit ensuite l'expédition de Vasco de Gama au-delà du Gange, qui devoit être faite cinq ans après, et de l'autre côté du bouclier on lui fait remarquer les antipodes, à l'existence desquelles il a été si longtemps défendu de croire, sous peine d'hérésie.

*Longo tum tempore fabula visi
 Antipodes patuere; videt diversa Columbus
 Littora, diversamque Thetin, terramque, Polumque,
 Quadrupedumque, hominumque genus, volucrumque;
 figuras,
 Qualis ubi teneri circum cunabula mundi
 Implumes Zephiros et primi temporis alas
 Ludere vidit Adam, etc.*

En voilà sans doute assez pour vous mettre à portée de comparer le bouclier de Colomb avec ceux des trois héros de l'antiquité, et encore avec celui de Renaud, dans le XVII.^e chant du Tasse. Je ne chercherai point à analyser dans un commentaire ce qu'il peut y avoir de beau ou de défectueux dans les tableaux

du P. Carrara ; ce seroit prévenir votre jugement. Mais l'idée de ces pierres précieuses *cuites au feu des étoiles*, dont il est parlé au commencement de la description, me paroît plus digne de Lucain ou de Claudien que de Virgile : et, en général, le défaut de l'auteur est de se permettre des pointes qui ne seroient dignes d'aucun de ces poètes, ni même de Stace ou de Silius. Telle est cette inscription qui termine le premier chant, et qu'Aretia fait voir à Colomb dans l'île de Ténériffe, sur la vouûte d'un temple consacré à Janus :

India pandetur, patriam cui janua fecit.

Vous savez que Colomb étoit génois, et que Gènes s'appelle en italien *Genua*. La ressemblance de ce nom avec le latin *janua*, qui signifie *porte*, est ce qui a séduit le P. Carrara ; c'est aussi ce qui lui a suggéré l'idée de son temple de Janus, dont il re-parle encore dans la suite, et qu'il annonce même devoir être transporté à Rome pour être consacré à saint Pierre. Que de peine pour un jeu de mots !

J'oublois de vous dire que dans le VI.^e chant il est question de l'Atlantide de Platon, cette même Atlantide qu'un savant alsacien (3), attaché à Paris à la légation de Suède, rapporte à l'histoire des Israélites, dans un écrit ingénieux publié il y a une dizaine d'années.

P. S. Les expéditions de Christophe Colomb dans le nouveau monde ont été chantées en latin longtemps

(3) M. Bar.

avant le P. Carrara , si l'on en croit quelques dictionnaires ; car Jules-César Stella , poète du XVI.^e siècle , et natif de Rome , doit avoir composé à l'âge de 20 ans les deux premiers livres d'une Colombeïde ; Muret , ajoute-t-on , les admira. La jeunesse de l'auteur entroit sans doute pour beaucoup dans les éloges de l'habile humaniste ; autrement il faut croire qu'on les auroit publiés , et que l'auteur surtout auroit achevé son entreprise. Quant au P. Carrara , je trouve dans les nouvelles littéraires de la Haye de 1715 , article de Rome , qu'il a travaillé à son poème pendant quarante ans , et que la république de Gènes l'a magnifiquement récompensé , mais n'a pas trop payé son travail. Que lui a-t-on donné ? c'est ce que le nouvelliste ne dit pas.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

HISTOIRE d'AL-RAOUI , conte arabe (1).

LA société d'un émir du Grand-Caire étoit très-recherchée plutôt pour ses talens que pour son rang. Un jour qu'il étoit triste , il s'adressa à un de ses courtisans , et lui dit : Mon cœur est affligé , et je n'en connois pas la cause ; raconte-moi une histoire , pour dissiper mon chagrin. *Al Raoui* , à qui il suffisoit

(1) Voyez , p. 286 , ce que nous avons dit sur ce conte publié par M. Henley.

d'avoir entendu pour obéir (1), lui répondit : Les grands ont toujours regardé les contes comme le meilleur antidote du chagrin ; si vous me le permettez , je vous dirai ma propre histoire.

Dans les jours de ma jeunesse je devins épris d'une fille charmante. Ses traits étoient les plus réguliers , et sa peau blanche comme la neige. Elle demouroit chez son père et sa mère , et , pour la voir , je passois souvent devant sa porte. Un jour j'y étois allé , selon ma coutume , je ne trouvai personne à la maison ; je demandai aux voisins ce que cette famille étoit devenue ? On me répondit qu'elle s'étoit choisi un autre séjour , et qu'elle s'étoit rendue dans le vallon des Chameaux pour y demeurer. Cela m'affligea beaucoup. Dans l'impossibilité de vivre sans cette jeune fille , je quittai tout pour la chercher. Le même soir je sellai mon chameau , je ceignis mon épée , et je me mis en route.

La nuit étoit obscure , le chemin difficile et coupé de précipices et de torrens. Pour surcroit de malheur , je me trouvai entouré d'animaux féroces du désert. Malgré tout cela , je bénis le seigneur pour tout ce qui pourroit m'arriver , et je continuai ma route.

(1) « M. BROWNE , dans son *Voyage en Afrique , en AEgypte et en Asie* , qui vient de paroître , fait mention d'une circonstance « qui mérite d'être citée ici , parce qu'elle sert à expliquer ce passage. « Lorsqu'il arrive un ordre de Constantinople , on ordonne aux gouverneurs de venir au château , pour entendre la volonté de la Porte. « Après que les ordres sont lus , ceux qui sont présens ont l'usage de « répondre , *Esmana wa taána* , c'est-à-dire , *Nous avons entendu et nous obéissons.* » (M. HENLEY , dans sa préface.)

Enfin , accablé de fatigues , le sommeil s'empara de mes sens ; je succombai à sa puissance , et je m'endormis sur ma monture. Pendant que je sommeillois ainsi , mon chameau s'éloigna du véritable chemin ; comme il marchoit lentement , je ne fus éveillé que par le frottement d'une branche d'arbre. Le jour commençoit à percer les voiles de la nuit , la foible lueur du crépuscule me fit remarquer que je m'étois éloigné sensiblement de ma route. Nous ne pouvons rien contre la volonté de Dieu , me dis - je à moi - même ; nous devons être contens de tout ce qui arrive ! Ces pensées m'occupèrent , et je tournai mes regards de tous les côtés ; je vis de beaux jardins dans lesquels serpentoient d'agréables ruisseaux , et où des oiseaux , réveillés par l'approche de l'aurore , commençoient à remplir les airs de chants mélodieux. Je descendis de mon chameau , je le pris par la bride , et je marchai à pied , jusqu'à ce que je fusse dans le pays d'Alfla.

C'est là qu'ayant repris de nouvelles forces je montai mon chameau , et , comme je ne savois point dans quel pays je me trouvois , je l'abandonnai à la conduite du ciel. Après avoir traversé une belle campagne , je me trouvai encore dans un désert. J'y remarquai une superbe tente , dont la toile , d'une blancheur éblouissante , étoit agitée par les zéphirs du matin , et j'entrevois de temps-en-temps la magnificence du dedans. Des chèvres , des brebis et des vaches paissoient à l'entour ; un chameau et un cheval étoient attachés près de là , chacun à un pieu , mais

je ne pus apercevoir aucun être humain. Cela est singulier ! dis-je à moi-même. Enfin j'en approchai davantage, je criai, qui est là ? Cette tente est-elle habitée par un bon musulman ? Voudroit-il bien enseigner son chemin à un pauvre voyageur égaré ? Sur le champ sortit un jeune homme, beau comme la lune, lorsqu'elle vient de percer les nuages et qu'elle regarde au dessus d'eux dans le vaste et pur æther azuré. Son vêtement contribuoit à la grâce de son noble maintien. Il me salua d'un air plein de bienveillance, et me dit : Frère Arabe, vous semblez avoir perdu votre chemin ? Je répondis, oui, cela est vrai, et je ne doute point que vous ne veuillez me remettre sur la bonne route. — Frère, me dit-il, le chemin est mauvais, il pleut à cette heure, la nuit sera sombre, et dans cette contrée il y a beaucoup d'animaux féroces ; descendez de votre chameau, reposez-vous dans ma tente, et demain je vous montrerai votre route.

A ces mots je mis pied à terre. Il attacha mon chameau, lui donna à manger, et me conduisit dans sa tente. Dès que je me fus assis, il me quitta pour chercher une brebis. Après l'avoir tuée et apprêtée avec des herbes d'une saveur délicieuse, nous nous mîmes à table. Pendant notre repas, le jeune homme soupiroit souvent, et versait des pleurs. Je soupçonnai que l'amour devoit être la cause de ses larmes ; comme j'aimois moi-même, je compris facilement qu'il devoit être tourmenté par la même passion. On ne sait ce que c'est que le miel que lorsqu'on

en a goûté. Je desirai connoître par lui la situation de son cœur , mais je craignis de paroître indiscret.

Après que nous eûmes suffisamment satisfait au besoin de la nature , il apporta deux flacons de crystal dans un vase d'or : l'un rempli d'eau de rose , l'autre de vin ; ainsi qu'une serviette de soie garnie de franges d'or. Je me lavai les mains , et j'admirai le luxe et le goût avec lequel mon hôte m'avoit servi. Nous nous entretîmes quelques instans , ensuite il me conduisit dans l'intérieur de sa tente , il me montra un riche matelas de soie verte , entouré de rideaux de la même couleur , et il me quitta après m'avoit souhaité un doux repos. Je quittai mes habits , et m'endormis sur le champ. Jamais je n'avois joui d'un plus doux sommeil. Mon imagination remplie de tout ce que j'avois vu , et mon ame enchantée de l'accueil que m'avoit fait mon hôte me présentèrent des songes agréables et paisibles. Après quelques heures de repos , je fus éveillé par une voix plus harmonieuse que la flûte. J'écartai doucement le rideau , et j'aperçus auprès de mon hôte une jeune femme belle comme la première des houris. Un instant après j'entendis parler à voix basse. D'abord je pensois que la beauté que j'avois vue étoit une fille des génies , qui étoit devenue amoureuse de ce jeune homme , et qui étoit venu le trouver pour se livrer à lui , car son regard répandoit autour d'elle une lumière semblable à celle du soleil ; mais bientôt je vis que c'étoit une fille de l'Arabie.

Comme en entrant ils se tenoient par la main , je m'aperçus facilement qu'ils s'aimoient , et je ne pus

m'empêcher de bénir leur sort. Je fermai sur le champ mon rideau , posai ma tête sur le coussin , et m'abandonnai de nouveau au sommeil. Le matin lorsque je me fus habillé et lavé , et que j'eus fait ma prière , j'entrai chez mon hôte. Nous déjeunâmes ensemble , mais je ne lui fis aucune question sur ce que j'avois vu. Lorsque nous eûmes fini , je lui dis : J'espère maintenant que vous aurez la bonté de me montrer mon chemin , ce sera un nouveau surcroît à toutes les bontés que vous m'avez déjà témoignées. Sachez , répliqua-t-il , que c'est la coutume des Arabes de prolonger leurs visites jusqu'au troisième jour ; au reste , votre compagnie m'est très-agréable , et je serai charmé si vous voulez rester plus longtemps avec moi. Le meilleur parti me sembla de remplir son desir , et de rester avec lui pendant les trois jours. La jeune fille revint chaque nuit ; au bout des trois jours je ne pus enfin m'empêcher de lui demander qui il étoit ? Il me répondit je suis de la tribu de Beni Azra ; il m'apprit son nom , celui de son père , et ceux des frères de son père. Ces noms me firent connoître qu'il étoit fils de mon oncle de la grande tribu de Beni Azra. Je l'en instruisis , et j'ajoutai : Pourquoi , mon cousin , as-tu abandonné ta maison illustre pour habiter seul dans ce désert ? A peine eus-je prononcé ces mots , qu'il me répliqua : Je vins , mon cousin , demeurer dans ce désert parce que c'est le séjour de celle que j'aime. J'étois épris de la fille de mon oncle , le plus jeune frère de mon père. Je la demandai à son père , mais il me la refusa et la promit à un autre qui étoit aussi un de ses parens ;

celui-ci après l'avoir épousée, l'emmena avec lui dans sa demeure; et, comme il m'étoit impossible de vivre éloigné d'elle, je quittai tout et m'établis dans cet endroit. Celle que mon cœur adore demeure au pied de cette montagne, et vient chaque soir causer une heure avec moi. Pour jouir de cette consolation, je reste dans cette retraite, et j'espère que par le secours de Dieu tout ira bien. Alors je dis: Lorsqu'elle viendra ce soir, si tu veux la mettre sur mon chameau, tu emporteras tout ce que tu as de précieux, et vous viendrez l'un et l'autre avec moi. La marche de mon animal est si rapide, qu'avant la pointe du jour vous serez loin d'ici. Alors personne ne t'empêchera de jouir du plaisir d'être auprès de ton amante, et tu seras libre d'établir ta demeure où tu voudras, car le pays de Dieu est très-grand, et, autant qu'il est en moi, je te donnerai tous les secours possibles. Ma proposition parut lui convenir, et il l'accepta avec une satisfaction particulière. Nous attendîmes avec impatience l'approche du soir, pour entendre ce qu'en diroit la jeune personne.

Quand le crépuscule commença nous nous mîmes à la porte, et fûmes bien impatiens de ce qu'elle n'arrivoit point. Chaque bruit sembloit nous annoncer la marche de son pied. Mon ami cherchoit à recevoir son haleine avec le vent. Nous attendîmes longtemps avec anxiété, enfin mon cousin s'écria d'une voix tremblante: « Il faut qu'elle ait éprouvé quelque malheur en chemin! Attends ici mon retour, j'irai voir ce qu'elle est devenue. » En disant ces mots, il entra dans sa tente, prit son épée et s'en alla.

Deux heures après, il revint tenant des vêtemens sous son bras. La pâleur de la mort étoit répandue sur son visage; tout tremblant et d'un air troublé il vint à moi, et en laissant tomber ce qu'il avoit apporté, il tomba sans mouvement à mes pieds. Quelque temps après il parut revenir à la vie, mais son évanouissement ne cessa que pour faire place aux plaintes les plus douloureuses. Rempli du plus profond désespoir il s'écria : « Un lion a surpris, a dévoré mon amante ! Regarde, voici son habit, son voile, et son sang ! Voici tout ce qui reste d'elle. » Lorsqu'il eut prononcé ces mots il fut pendant une heure entière dans des convulsions affreuses ; il avoit toujours les yeux fixés sur le vêtement de son amante sans proférer la moindre parole. Ensuite il parut moins farouche, et dit : — Reste ; je sors, mais je reviendrai bientôt.

Une heure après il rentra dans la tente. — Il tenoit la tête du lion dans la main, il la jeta par terre, me demanda de l'eau, et, après avoir lavé le sang figé, il baisa sa bouche : ses larmes coulèrent de nouveau. Il fixoit l'objet de frayeur qui jusqu'alors avoit été enveloppé dans une partie de l'habillement ; il poussa un soupir terrible qui me perça le cœur.

Je m'approche de lui, il saisit ma main, et dit : Je te conjure par l'amour de nos parens, par l'amitié que nous nous sommes jurée, de tenir cet événement caché devant eux. Que ceci ne passe jamais tes lèvres. Puisse le souvenir de mon malheur et de ma félicité, hélas ! d'une si courte durée, être enseveli à jamais dans l'oubli avec moi. Je cesserai bientôt d'exister.

Quand je serai mort, tu me laveras, tu me mettras dans les habits de mon amante, et tu m'enseveliras avec tout ce qui reste d'elle, à l'entrée de cette tente. Tout ce qui s'y trouve est à toi : puisses-tu en jouir avec plus de bonheur que moi ! A ces mots, il se retira dans la partie la plus retirée de la tente. Une heure après il revint, tomba par terre, pressa sa main, et expira.

Surpris de tout ce que je venois de voir, je souhaitai d'abord de mourir ; mais je me souvins de ce qu'il m'avoit recommandé. Après que je l'eus lavé, je l'enterrai conformément à sa volonté, et je restai trois jours auprès de son tombeau à le pleurer. Rempli de tristesse de cet accident déplorable, je retournai dans mon premier séjour, au lieu d'aller dans le pays des Chameaux. Le malheur dont je venois d'être témoin m'avoit entièrement guéri de l'amour.

T H É A T R E.

THÉÂTRE FRANÇOIS DE LA RÉPUBLIQUE.

*ÉTÉOCLE et POLYNICE, tragédie en cinq
actes, représentée, pour la première fois,
le 7 brumaire an 8.*

Premier Extrait.

IL faudroit avoir de l'audace pour oser lutter contre le génie de Racine ; il faut du courage pour oser même lutter contre son nom. Aussi, malgré la foiblesse reconnue des *Frères ennemis*, aucun tragique n'avoit-il reproduit sur la scène françoise un sujet où Racine avoit échoué. Pour tenter cette entreprise, il falloit avoir déjà marqué sa carrière par des succès ; il falloit, pour la justifier, obtenir un succès plus grand encore. C'est ce qu'a fait le C. *Le Gouvé*.

Il est rare que la critique s'arrête longtemps sur les ouvrages sans mérite ; et ceux qu'elle attaque avec le plus d'acharnement sont presque toujours les meilleurs. Nous allons examiner s'il faut placer dans cette classe la tragédie du C. *Le Gouvé*. Nous tâcherons de n'omettre aucun des reproches que l'on a faits à cet ouvrage ; et nous répondrons d'abord au premier, comme le plus grave.

On a dit que le sujet ne convenoit pas à la scène , et pour prouver cette assertion , on s'est borné à citer la tragédie de Racine. Nous la citerons , et nous dirons qu'Æschyle , maître de choisir dans la foule des sujets vierges encore que lui offroit l'histoire de la Grèce , s'est arrêté d'abord sur celui-ci ; qu'Euripide a vu couronner sa tragédie des Phéniciennes ; que Sénèque a fait la Thésbaïde ; que le Dolce a traduit Euripide ; que Garnier et Rotrou ont mis sur la scène françoise le même événement ; que ce grand trait a décelé le génie de Racine ; et qu'enfin Alfieri , créateur de la tragédie italienne , l'a saisi comme l'un des plus propres à honorer la scène.

Il est difficile de croire que ces hommes célèbres qui ne reconnoissoient pas de maîtres parmi leurs contemporains , etc. , se soient tous accordés pour traiter un sujet indigne de la scène , et , surtout , qu'ils y eussent obtenu presque tous un heureux succès , si leur sujet étoit vicieux.

On devroit donc , par respect pour leur gloire , se borner du moins à dire que le plan conçu par le C. *Le Gouvé* ne vaut pas ceux qu'ils ont suivis , et accuser l'auteur moderne de s'être écarté de la route qu'ils lui avoient tracée. Nous supposerons que les critiques ne sont pas allés plus loin ; et nous mettrons leur reproche dans le jour le plus favorable , en présentant une courte analyse des tragédies que nous venons de citer , et que plusieurs semblent avoir un peu oubliées.

En les rapprochant du plan que le C. *Le Gouvé* s'est tracé , nous mettrons nos lecteurs à portée de

juger des beautés qu'il ne doit pas à ses modèles, et de celles qu'il auroit pu leur emprunter. Mais, pour nous dispenser de rappeler comment chacun de ces auteurs fait l'exposition de son sujet, nous allons tracer en peu de mots l'histoire des événemens qui ont précédé l'action.

Laius, roi de Thèbes, avoit épousé Jocaste, sœur de Créon, et ce mariage avoit été stérile. Il avoit demandé aux dieux un héritier; mais l'oracle qui le lui promit, annonça qu'il mourroit de la main de ce fils désiré. A peine cet enfant fut-il né, que son père le fit exposer, après avoir ordonné, sans doute afin de le reconnoître, qu'on lui perçât les pieds, ce qui lui fit donner le nom d'Œdipe. Il fut recueilli par une reine qui le fit passer pour son fils: mais celui-ci, devenu grand, découvrit la fraude, et, pour connoître sa véritable origine, il voulut aller consulter l'oracle de Delphes. Laius alloit aussi à Delphes dans le même temps; ils se rencontrèrent dans un sentier étroit; Laius disputa le passage à son fils qui le tua sans le connoître, et qui, sans doute effrayé de ce meurtre, renonça au dessein de consulter l'oracle. Il erra quelque temps, et arriva par hazard à Thèbes, à l'époque où le sphinx proposoit aux Thébains son énigme fameuse.

Créon, qui occupoit le trône depuis la mort de Laius, avoit promis de le céder et de donner la main de Jocaste à celui qui devineroit l'énigme, tueroit le monstre, et délivreroit ainsi les Thébains des maux dont ils étoient accablés.

Œdipe s'offrit, remplit les conditions imposées,

obtint le sceptre, et épousa Jocaste sans savoir qu'elle étoit sa mère. Il en eut deux fils jumeaux, Etéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène. Il ignore longtems son inceste. Enfin il en fut instruit; il apprit en même temps que les dieux, pour le punir, avoient dévoué sa race aux furies. En effet, ses deux fils se haïssoient mortellement. Effrayé de son crime, Œdipe s'arracha les yeux. Ses deux fils, pleins d'ambition, prétendirent qu'il étoit indigne de régner; il se condamna lui-même à l'exil après les avoir chargés d'imprécations. Selon Euripide, au lieu de souscrire à son bannissement, ses enfans l'enfermèrent; et, ne pouvant s'accorder sur le trône, ils convinrent qu'ils régneroient tour-à-tour, chacun pendant une année. Etéocle fut le premier; et Polynice, mécontent de son frère, sortit de Thèbes. Mais, l'année expirée, Etéocle refusa de lui rendre le sceptre; Polynice implora le secours des autres rois de la Grèce; et, après avoir épousé la fille d'Adraste, roi d'Argos, il vint avec une armée d'Argiens mettre le siège devant Thèbes, où sa mère et ses sœurs demuroient sous la dépendance d'Etéocle. C'est à ce moment que commencent toutes les tragédies dont nous allons rendre compte.

Les sept Chefs devant Thèbes, d'Æschyle.

C'est Æschyle qui a introduit le dialogue sur la scène, aussi en étoit-il avare, et ses ouvrages,

surtout les premiers, sont-ils chargés d'un très-petit nombre de personnages : de là, leur extrême simplicité.

Les trois premiers actes de celui-ci se passent entre Étéocle, un espion, et le chœur. Dans le premier acte, Étéocle apprend qu'une armée d'Argiens menace la ville, et va se disposer à la repousser. Tout le second est employé à rassurer le chœur. Dans le troisième, on détaille les précautions prises pour la défense de Thèbes, on nomme les chefs qui l'attaquent, et ce n'est qu'alors que l'on apprend que Polynice est parmi eux, ce n'est qu'alors que se développe la haine d'Étéocle pour son frère. Au commencement du quatrième acte, l'espion annonce la mort des deux frères. Alors seulement, on voit Antigone et Ismène qui remplissent tout le reste de la pièce des soins qu'elles prennent pour obtenir que l'on accorde à Polynice les derniers honneurs refusés à ceux qui combattent contre leur patrie.

C'est plutôt un beau poème qu'une tragédie. L'intérêt principal, la haine des deux frères, n'est en action que depuis la fin du troisième acte jusques au milieu du quatrième.

Les Phéniciennes d'Euripide.

Le plan d'Euripide est plus compliqué. La scène est dans les murs de Thèbes.

Acte I.^{er} — Jocaste fait l'histoire de la maison d'Œdipe, jusqu'à l'arrivée des Argiens et de Polynice qui les conduit. Elle a obtenu une trêve,

pendant laquelle Polynice doit venir à Thèbes. Elle espère le réconcilier avec Étéocle. Antigone monte ensuite sur une tour, du haut de laquelle un vieillard lui fait distinguer les chefs de l'armée ennemie.

Acte II.—Polynice, qui craint une surprise, arrive l'épée à la main; il embrasse sa mère, et paroît désirer un accommodement. Il regrette surtout d'être forcé, par l'injustice de son frère, à porter la guerre dans sa patrie: Étéocle paroît, il lui rappelle leur traité; Étéocle répond que, possesseur du trône, il ne veut pas en descendre, surtout en faveur d'un ennemi qui le réclame par la force. Les prières de Jocaste sont vaines. Polynice prend les dieux à témoins qu'il a tout fait pour empêcher la guerre; Étéocle lui ordonne de partir. En vain Polynice demande *de revoir son père*, ses sœurs; Étéocle lui refuse tout; il part, et demande à son frère quel sera son poste; il promet de l'y voir.

Acte III.—Étéocle se dispose à repousser les Argiens qui doivent attaquer la ville. Il ordonne à Créon de consulter le devin Tirésias. Celui-ci annonce à Créon qu'il faut, pour sauver Thèbes, sacrifier son fils Ménécée, dernier prince du sang de Cadmus. Créon, effrayé, veut que son fils se dérobe à la mort en sortant de Thèbes. Ménécée promet d'obéir; mais, quand il est seul, il se résout à se sacrifier pour la patrie; il sort pour se précipiter du haut des murs.

Acte IV.—Un officier raconte à Jocaste l'événe-

nement du combat qui s'est engagé après la mort de Ménéécée : au moment où Capanée, l'un des chefs des Argiens, montoit à l'assaut, la foudre l'a frappé. Ce prodige ranime le courage des assiégés, ils font une sortie ; mais Étéocle paroît sur les murs, arrête le carnage, et propose à son frère un combat singulier. L'officier invite Jocaste à se hâter, si elle veut empêcher ce combat impie.

Acte V. — Un officier vient raconter la suite du combat à Créon, qui pleure la mort de son fils. Les deux frères en sont venus aux mains : Polynice, qui avoit témoigné le plus vif regret d'être réduit à cette extrémité, tombe le premier ; mais, lorsque son frère, vainqueur, vient pour le dépouiller, il rassemble ses forces et le poignarde. Jocaste qui arrive trop tard, se tue. Créon se déclare roi de Thèbes, et envoie en exil le vieil Œdipe qui ne sort qu'alors de sa prison.

La scène de l'entrevue est très-belle ; c'est la seule que le C. Le Gouvé ait imitée d'Euripide. Le premier acte ne présente qu'une histoire un peu longue. Le second est beau ; mais le troisième est refroidi par l'inutile épisode de Ménéécée. Le quatrième acte n'est qu'un récit en beaux vers. La catastrophe, encore en récit, est au commencement du cinquième ; mais, dans celui-ci, on apprend avec étonnement que c'est Polynice qui a tué son frère par une trahison. On n'est pas moins surpris de voir Créon, qui n'a manifesté encore aucune ambition, oublier la mort de son fils, et ne s'occuper que d'usurper le trône. Enfin, quoique Œdipe, qui

n'avoit pas encore paru, rende la fin de la pièce très-pathétique, on reproche à ce personnage d'être parfaitement inutile à l'action.

La Thébaine de Sénèque.

On n'a que des fragmens de cette pièce. Il paroît, cependant, qu'Œdipe remplit tout le premier acte de l'histoire de ses malheurs, et que l'on n'apprend qu'au second l'arrivée de l'armée d'Adraste; Œdipe s'en félicite en faisant des imprécations contre ses fils, et en prédisant assez mal-adroitement qu'ils se tueront l'un l'autre. Au troisième acte, Jocaste déplore aussi l'histoire de sa famille, et va se jeter entre les deux armées. Nous n'avons, du quatrième, que la scène assez belle où Jocaste cherche à réconcilier les deux frères. Le reste de la pièce manque.

Le Dolce.

Ce n'est pas la peine de donner une analyse de cette pièce, qui est presque entièrement traduite d'Euripide.

L'Antigone de Robert Garnier.

Nous ne nous arrêterons pas sur cet ouvrage que Rotrou a embelli: nous en citerons seulement quelques vers qui ne sont pas mauvais pour avoir été faits en 1580.

C'est Jocaste qui parle :

O mon fils , mon cher fils ! ma crainte et mon espoir !
 Que j'ai tant souhaité , tant désiré de voir ,
 Vous me privez du bien que je devois attendre ,
 Nous venant assaillir , au lieu de nous défendre.

Eh ! mon cher fils , faut-il

Qu'au retour désiré de votre long exil ,
 Par le commun esclandre en larmes je me noie ,
 Au lieu que je pensois ne pleurer que de joie ?

L'Antigone de Rotrou.

Acte I.^{er} — Jocaste fait l'exposition du sujet ; les armées en sont déjà venues aux mains. La reine se dispose à réconcilier les deux frères. Scène d'amour entre Antigone et Hémon , fils de Créon. La scène change , et passe du palais des rois de Thebes dans le camp de Polynice , qui prend la résolution de terminer la guerre par un combat singulier.

Acte II. — Polynice appelle son frère et le provoque ; Antigone ne peut l'appaiser. Étéocle se présente au combat ; Jocaste se jette au milieu d'eux : mais leur résolution est prise ; ils conviennent d'un autre champ de bataille.

Le commencement du troisième acte présente , dans un récit , la mort de Jocaste qui s'est tuée , et celle des deux frères comme Euripide la raconte. Le reste est une autre tragédie , dont le sujet est *l'Antigone de Sophocle*.

La Thébaine de Racine.

Acte I.^{er} — Étéocle est roi par le choix des Thébains.

bains , il ne peut quitter le trône qu'ils lui ont confié que par l'ordre des dieux ou celui du peuple ; mais il consent que Polynice voie sa mère, et qu'elle cherche à l'appaiser. Pour ne pas troubler cette entrevue, il va sortir de Thebes avec son armée , qui , après un siège de six mois , est réduite à la disette. Créon , qui craint que cette entrevue ne ramène avec Polynice , son fils Hémon , partisan de ce prince , Hémon qui aime Antigone et dont il est le rival, essaie en vain d'empêcher l'entrevue.

Acte II. — Après une scène d'amour entre Hémon et Antigone, on apprend que les dieux ont demandé la mort du *dernier du sang royal* ; Antigone craint qu'Hémon ne soit compris dans cet arrêt. Cependant Polynice déclare que , puisque les dieux n'ont rien prononcé en sa faveur , il va employer la force pour régner , fut-ce même malgré les Thébains. On apprend que la trêve est rompue ; il vole au secours de son armée.

Acte III. — Ménécée , dernier fils de Créon , s'est appliqué l'oracle et s'est tué ; cet événement a arrêté le combat. Mais Etéocle persiste à conserver le trône tant que les Thébains voudront le lui laisser. Polynice lui demande une entrevue ; Créon l'excite à l'accorder , dans l'espoir que , loin de calmer leur haine , elle la rendra plus vive.

Acte IV. — Polynice déclare à son frère qu'il ne lui a demandé cette entrevue que pour lui proposer lui-même un combat singulier. Etéocle l'accepte. Antigone et Jocaste l'invitent d'abord à partager le trône , il s'y refuse ; alors , elles engagent Polynice à se con-

tenter de celui d'Argos que son mariage lui assure. Il ne veut pas d'un trône qui ne lui est pas acquis par le droit de la naissance, il veut

Que le peuple à lui seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il lui soit permis de s'en faire traïr.

Ils partent pour se rendre au lieu du combat.

Acte V. — Jocaste s'est tuée dans l'entr'acte. Hémon a voulu séparer les combattans, il a péri de la main d'Étéocle. Créon, dans le récit qu'il fait à Antigone, lui apprend qu'Étéocle est tombé le premier; mais, lorsque son frère, fier de son triomphe, a voulu s'avancer pour le désarmer et l'insulter encore, il a rassemblé ses forces et l'a frappé de son épée. Créon déclare ensuite son amour, et demande à Antigone ce qu'il faut faire pour l'obtenir. *M'imiter*, lui dit-elle. Elle sort, et l'on apprend aussitôt qu'elle s'est tuée.

Polynice d'Alfiéri.

Un auteur dont les talens auroient dû réveiller en Italie le goût de la bonne tragédie, Alfiéri, a aussi traité ce sujet, et s'est senti assez fort de son génie pour n'y pas introduire l'amour, et même pour s'écarter presque toujours de la route tracée par ses prédécesseurs. Une analyse plus étendue développera ici les ressources de ce tragique trop peu connu en France, et dont les ouvrages sont rares.

Acte I.^{er} — L'armée des Argiens arrive. Jocaste et Antigone invitent Étéocle à remplir ses sermens,

et à rendre à son frère le trône qu'il doit à son tour occuper pendant une année; Étéocle ne peut se résoudre à paroître céder à la force. Créon annonce que Polyuice, lui-même, apporte des paroles de paix, et qu'il demande à voir sa mère. Créon redoute cependant quelque trahison. Seul avec Étéocle, il excite sa haine; celui-ci annonce l'intention de combattre seul-à-seul; Créon l'en détourne, et l'exhorte à se débarrasser par une trahison d'un ennemi qu'il peint comme un traître lui-même.

Acte II. — Entrevue des deux frères en présence de Jocaste. Étéocle promet de rendre le sceptre après que l'armée des Argiens sera partie; il sort sans attendre la réponse de son frère, qui déclare que cet arrangement ne seroit pas accepté par Adraste. Créon lui témoigne un grand attachement, et lui dit que la haine de son frère ne permet pas d'espérer que la guerre finisse, à moins que l'un des deux ne meure. Il l'exhorte à se défier d'Étéocle, et l'amène dans un lieu plus sûr pour lui confier, dit-il, un horrible secret.

Acte III. — D'après les conseils de Créon, Étéocle a résolu de faire périr son frère au moment de signer la paix, et d'attaquer aussitôt le camp d'Adraste. Polyuice est instruit que le roi veut le trahir; Antigone accuse Créon d'exciter ces défiances; mais il arrive lui-même, et annonce la paix. Étéocle, effrayé des murmures des Thébains, consent, dit-il, à remplir ses sermens; il remettra le pouvoir à son frère en présence du peuple et des prêtres.

Acte IV. — On est dans le temple. Étéocle veut

rendre la paix aux Thébains ; il s'éloignera pour n'inspirer aucune défiance. Il offre la coupe sacrée à son frère , et lui rappelle qu'il doit y boire en faisant le serment de rendre le trône dans un an ; Polynice la refuse , et veut qu'il jure le premier de rendre ce trône qu'il occupe encore. Etéocle veut qu'il jure auparavant de renvoyer l'armée. Polynice termine ce débat en déclarant qu'Etéocle a empoisonné la coupe. Jocaste veut en faire l'essai sur elle-même ; Etéocle brise la coupe en signe d'une haine éternelle , et paroît dédaigner de se justifier. Créon vient annoncer qu'Adraste a rompu la trêve ; les deux frères sortent en jurant de se retrouver dans le combat.

Acte V. — Antigone vient raconter à sa mère l'issue du combat. Etéocle appeloit son frère dans la mêlée , ils se sont rencontrés ; Polynice vouloit épargner son ennemi , mais il l'a frappé malgré lui. Antigone n'a pas pu soutenir plus longtemps ce triste spectacle. On apporte Etéocle mourant ; Polynice le suit ; on l'a empêché de se tuer. Il veut que son frère lui pardonne ; celui-ci s'en défend d'abord : enfin il l'appelle , et , tandis que Polynice l'embrasse , il le tue d'un coup de poignard.

On voit que cet auteur étoit le seul des imitateurs d'Euripide qui eût senti , comme le tragique grec , qu'il falloit donner à ces deux principaux personnages des caractères différens , et que , s'ils étoient tous les deux animés du desir de régner , l'un ne devoit connoître qu'un sentiment , celui de son am-

bition ; et l'autre , avoir toutes les vertus compatibles avec elle. Aussi , tous les deux ont - ils fait Polynice tendre , respectueux , ami de tous les moyens de conciliation ; Etéocle , fier , orgueilleux , et sacrifiant tout au trône. Mais on est surpris qu'Euripide ait fait tomber Polynice le premier , et que ce personnage toujours vertueux médite , dans les bras même de la mort , une vengeance atroce. Alfieri a ici corrigé Euripide , en attribuant cette action à Etéocle.

Racine s'est trompé en suivant une autre route. Polynice , chez lui , veut régner à tout prix ; son frère le veut aussi , et n'emploie qu'une vaine excuse pour justifier son obstination. Il étoit indifférent dans sa pièce que ce fût l'un ou l'autre qui assassinât son frère. C'est Etéocle qu'il arme du poignard.

Alfieri , comme Euripide , s'est bien gardé de prononcer le mot d'amour que répètent sans cesse quelques-uns des personnages de Racine ; et , mieux qu'Euripide , il n'a pas même parlé de Ménéécée. Mais , par malheur , il est tombé dans une des fautes principales de Racine : il a placé entre les deux frères un ennemi plus cruel qu'eux-mêmes ; ce Créon qui excite leur haine , sans lui elle s'appaiseroit peut - être. Ainsi elle ne paroît pas invétérée comme elle doit l'être , car la beauté du sujet consiste précisément dans cette haine irréconciliable , qui n'a pas besoin d'autre aliment que la fatalité attachée à l'origine des deux frères. Pour la rendre tragique , il ne falloit l'environner que de person-

nages qui s'efforçassent de l'éteindre, bien loin d'en introduire d'autres qui cherchent à l'attiser. C'est ce qu'avoit fait Euripide; c'est ce que le C. Le Gouvé a parfaitement saisi.

Mais un autre défaut qui n'appartient qu'à l'auteur italien, c'est d'avoir fait d'Étéocle un traître, un lâche, qui, après avoir résolu dès le premier acte de vider sa querelle les armes à la main, se détermine dans le troisième à empoisonner son ennemi. La situation est belle sans doute, et fournit à Jocaste un beau mouvement, mais elle n'en est pas moins vicieuse, surtout si l'on fait attention que Polynice est instruit de cette trahison, et qu'ainsi il ne devoit ni assister à la cérémonie, ni même rester dans une ville où l'on méditoit un assassinat. Enfin, lorsqu'à la fin de cet acte on apprend que la trêve est rompue, on ne peut en accuser que Polynice qui, dès lors, est aussi coupable de trahison; et l'on ne sait pas pourquoi, dans ce moment où sa présence au combat est si nécessaire, Étéocle, qui s'est abaissé jusqu'à vouloir l'empoisonner, le laisse retourner vers son armée, au lieu de le garder pour ôtage.

Tels sont les défauts que l'on peut reprocher à ceux qui ont traité ce sujet avant le C. Le Gouvé. Voyons s'il les a tous évités, s'il leur a substitué des beautés qui leur appartiennent, enfin s'il a mieux fait que ses prédécesseurs.

(La suite au numéro prochain.)

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Æ G Y P T E.

*Extrait d'une lettre écrite par le C. DESCO-
TILS, membre de l'Institut d'Égypte.*

Le C. Denon nous a montré la nombreuse collection des dessins qu'il a faits dans son voyage. Ceux de Denderah ont beaucoup augmenté le desir que nous avons de voir ce superbe reste des arts ægyptiens : nous n'avions que trois quarts de lieue à faire de l'autre côté du fleuve pour satisfaire notre curiosité; nous y avons été aussitôt qu'on a pu nous donner une escorte. Nous nous étions formé une grande idée de ces ruines; mais elles sont infiniment plus belles que nous ne nous l'étions figuré. Les ruines de Denderah consistent en trois temples et trois portes isolées; c'est le grand temple qui est le plus intéressant et le mieux conservé; il a 81 mètres de longueur, sur 36 à peu près de largeur. Il est composé de deux parties: l'antérieure est un portique de vingt-quatre colonnes, qui sont disposées sur six de front et quatre de profondeur.

Les colonnes ont près de 17 mètres de hauteur sur 2 de diamètre au dessus du chapiteau; elles sont coniques; le piédestal est un cylindre d'un diamètre plus grand que le bas de la colonne; au dessous sont deux espèces de socles de peu d'épaisseur, et dont l'inférieur saille de quelques centimètres sur celui qui se trouve un cube, dont les quatre faces verticales présentent quatre bas reliefs.

La seconde partie du temple, qui est moins élevée et moins large que le portique, renferme plusieurs salles qui se communiquent, et qui ne reçoivent le jour que par des soupiraux fort étroits. Au dessus sont plusieurs cabinets qui, comme tout le reste de l'édifice des deux autres temples et des trois portes, sont couverts d'hiéroglyphes et de figures. Les choses les plus remarquables qu'on voie dans ces hiéroglyphes, qui presque tous sont saillans sur le fond, sont deux zodiaques: l'un se trouve dans un des cabinets supérieurs, l'autre est au plafond du portique. Le premier est un cercle rempli de figures d'hommes et d'animaux, parmi lesquels on distingue, disposés en rond, un bélier, un taureau, deux hommes assez voisins, une écrevisse, un lion, un fermier qui tient un épi, une balance, un scorpion; un centaure avec des ailes, la tête couverte d'une espèce de mitre, et lançant une flèche, à l'aide d'un arc qui a la forme de ceux qu'on vend au Caire; un animal dont la tête est d'un bouc et le reste du corps d'un poisson; un homme qui tient un vase de chaque main, et qui verse de l'eau figurée par un zig zag, semblable à celui par lequel on désigne encore

encore le verseau; enfin, deux poissons liés par la queue, à l'aide d'un ruban. Les autres figures représentées sur le cercle sont pour la plupart environnées d'étoiles disposées de différentes manières. Autour de ce cercle sont douze figures qui paroissent soutenir cette espèce d'atlas céleste.

Le grand zodiaque est disposé en bandes droites et dans le même ordre que le précédent. Le lion se trouve le premier à droite, vers les cinq signes qui le suivent; à gauche sont les six autres, qui n'offrent d'autre particularité que le déplacement du signe du cancer, qui se trouve un peu au dessus des pieds d'une figure singulière, dont le corps embrasse les six signes de la droite. Ses pieds, sa tête et ses bras seulement sont seuls ôtés; le reste de son corps est peint, et offre ces mêmes zig-zag qui paroissent indiquer l'eau. Le soleil se trouve tout à côté du cancer; cela paroît avoir quelques rapports avec l'inondation du Nil. Ces signes ne sont pas seuls dans la zone qui les renferme; il y a beaucoup de figures entourées d'étoiles, qui sont sans doute des constellations.

Ces objets donnent une haute idée de la science astronomique des Égyptiens, et font regretter que l'on ait perdu la langue hiéroglyphique. Il n'y a pas, je crois, d'endroit où l'on trouve un livre plus étendu qu'à Denderah; tous les murs, tous les plafonds, les colonnes des trois temples et des trois portes sont couverts de figures hiéroglyphiques, qui n'ont souvent que deux ou trois centimètres de hauteur. L'on peut, sans crainte, évaluer à 12 mille

mètres carrés la surface couverte de sculpture. Beaucoup de figures ont été détruites par le ciseau ; il ne reste pas une figure des chapiteaux entière : celles des murailles sont détruites avec le même soin jusqu'à une grande hauteur. Des dessins semblables à ceux qu'on voit quelquefois en France sur les murailles , et qui représentent des hommes avec des croix , feroient croire que c'est au fanatisme chrétien qu'on doit la mutilation d'un des plus beaux monumens qui soient sur la terre. Les figures qui n'ont point été détruites , annoncent un grand talent dans les artistes : on ne pourroit , sans écrire un gros volume , faire une description détaillée de ces monumens ; on y retrouve beaucoup d'ornemens qui ont été pris par les Grecs ; les mascarons , l'éternelle palmette , et cet ornement auquel on a donné depuis le nom de volute grecque.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

*Séances de l'Ecole de Médecine de Paris ,
du 21 vendémiaire an VIII , pour l'ou-
verture des cours , et la distribution des
prix de l'école pratique.*

Nous annonçons cette séance publique avec quelques détails , à cause de l'intérêt qu'elle a présenté. Elle a dû en grande partie son éclat au discours

éloquent qui a précédé le couronnement des élèves. Le professeur Thouret, digne organe de ses célèbres collègues, a ouvert, en quelque sorte, la carrière aux nouveaux disciples, en leur offrant le tableau des progrès de l'art et des moyens de perfectionnement qu'il a acquis depuis l'époque de l'organisation de l'école.

Il a attribué, avec raison, les succès déjà obtenus, aux augmentations et aux améliorations importantes qu'a subies le système de l'enseignement médical, à la distribution plus régulière des diverses parties qui le constituent. Les chaires établies pour la médecine légale, l'histoire de la médecine, la bibliographie et la physique médicales; l'hygiène, la chimie des trois règnes, etc., devoient être désignées à la reconnaissance des citoyens, comme des monumens précieux de la bienfaisance nationale.

Le professeur Thouret a formé ensuite des vœux pour l'institution d'un cours consacré à la science de l'entendement ou la science des méthodes, à cette belle science qui, depuis Locke et Condillac, est devenue la clef de toutes les autres, et sans laquelle l'esprit se perd continuellement dans de fausses routes. Il n'est pas douteux qu'un semblable établissement, s'il est obtenu des législateurs, ne soit d'une utilité majeure dans cette école, et je dois ici un éloge au professeur Pinel qui tend constamment à remplir cette lacune par l'heureuse application qu'il fait de l'analyse à l'enseignement de la médecine.

« Mais, (dit l'auteur du discours), parmi toutes ces additions importantes, toutes ces créations

« nouvelles , pressons-nous d'en désigner à la re-
« connoissance publique une bien plus remarquable.
« Je veux parler de cette institution qui, enviée de-
« puis longtemps par la France à des nations ri-
« vales de sa gloire , la dédommage enfin par une
« incontestable supériorité, et console l'humanité
« de cette longue et affligeante privation. Tel est
« cet enseignement *clinique* , où la nature transfor-
« mée, pour ainsi dire, en maître, et sur un théâtre
« de douleur, prenant pour texte de ses leçons les
« diverses infirmités humaines, grave profondément
« ses oracles dans l'esprit de l'élève, et lui donne,
« au lit du malade, et par tous les sens à la fois,
« une instruction vivante et animée. Avec quel
« empressement l'école s'est occupée de perfection-
« ner dans son sein cette institution, qui promet
« à la médecine tant de précieux avantages ! Bor-
« née d'abord à trois hospices particuliers, insuffi-
« sans pour la foule nombreuse qui se presse à ces
« leçons, elle a obtenu de doubler chacune des cli-
« niques interne et externe. En même temps les
« nombreux hospices réunis dans cette commune,
« lui offroient les moyens d'étendre cette instruc-
« tion pratique à d'autres parties de l'art, et le
« vœu qu'elle a formé à cet égard a été aussitôt
« rempli par un gouvernement ami des arts et des
« hommes. Trois nouvelles cliniques ont été insti-
« tuées, pour l'inoculation, le traitement des ma-
« ladies syphilitiques et la pratique des accouche-
« mens. Avec quelle satisfaction l'école verroit, dans
« le plan de ces nouveaux établissemens, fonder

« des places à la disposition des divers départe-
« mens de la république, où des élèves d'une grande
« espérance, destinés à l'art si difficile d'instruire,
« viendroient puiser des lumières, sur des parties
« dont il importe tant d'étendre la connoissance,
« et les reporteroient ensuite sur les divers points
« de la France! Avec quel noble et juste orgueil,
« la médecine offrirait aux nations savantes, le
« modèle d'un grand institut clinique, formé sur
« de semblables dimensions, et tel que le réclament
« les besoins de la science et les progrès de l'ins-
« truction! Et pourquoi, par une disposition nou-
« velle, n'ajouteroit-on pas à cette institution si
« utile, un dernier complément, en transformant,
« pour ainsi dire, en une vaste école, cet arron-
« dissement municipal, qui a un droit particulier à
« nos secours; en y conduisant, dans l'humble asyle
« du pauvre, les élèves empressés de voir la na-
« ture secondée dans le traitement des maux phy-
« siques par les douces affections de famille; en leur
« montrant, dans ces obscures retraites, l'art de
« dresser au soulagement du malade des mains inha-
« biles que guident l'attachement et la pitié, et les
« formant ainsi au service de santé, si touchant et
« si difficile au sein des campagnes délaissées, etc. ? »

Le C. Thouret s'arrête un instant sur les avan-
tages du rapprochement de la médecine et de la
chirurgie, qui, étant essentiellement liées l'une à
l'autre, comme les branches d'un même tronc, se
dessèchent lorsqu'on les sépare. Il réchauffe ensuite
le zèle et l'émulation des élèves, en leur montrant

les différentes sources d'instruction qui leur sont ouvertes. La leçon n'est pas seulement transmise à l'esprit par la parole ; les sens sont constamment frappés de la présence des objets. L'anatomie est pourvue d'une riche collection de préparations naturelles ou artificielles, sans cesse exposées à la vue ; la chirurgie et la physique possèdent un magnifique arsenal de machines et d'instrumens variés. La matière médicale peut offrir toutes les substances qu'elle emploie et qu'elle emprunte aux trois règnes de la nature. Une industrie savante et toujours active, perpétue aux regards curieux et attentifs, les altérations multipliées des organes malades. Par ces différens secours, qui sont d'un si grand avantage pour la mémoire, l'élève se prépare à la connoissance des choses, renouvelle même cette connoissance dans sa pensée, ou en ravive, en quelque sorte, la sensation, dès qu'une fois il l'a reçue.

« Quel attrait, dit l'orateur, n'a pas cette étude
« silencieuse et tranquille, où l'ame, exempte de
« toute contrainte, obéissant au charme seul qui
« la séduit, se recueille ou se déploie, se fixe ou
« se laisse errer suivant le besoin qu'elle éprouve de
« se satisfaire ! Quels avantages n'a-t-elle pas sur
« cette instruction rapide du maître, qui vous en-
« traîne dans son récit, qui, assujétissant tous les
« esprits à la même marche, trop lente pour les
« imaginations actives, trop vive pour les ames
« réfléchies, les force toutes, les maîtrise et leur
« imprime je ne sais quel sentiment de gêne et de
« dépendance, toujours nuisible à l'instruction ! »

Mais c'est peu d'avoir rendu l'instruction permanente dans le temple de la science, il falloit rassembler de nombreux disciples dans des laboratoires divers pour les former à l'habitude d'agir et d'opérer.

« Quelqu'avantage, ajoute le C. Thouret, que
« procurent à l'enseignement médical ces nouveaux
« moyens d'en étendre la puissance, il auroit man-
« qué encore du secours le plus efficace, le plus
« fécond qui puisse le seconder; je veux parler de
« cette instruction expérimentale et pratique, dont
« nos nouvelles écoles offrent l'exemple. Ce n'est
« pas seulement par la pensée que l'homme de l'art
« peut se rendre utile, il doit souvent au conseil
« ajouter l'action. Ce n'est pas toujours par la puis-
« sance de l'esprit qu'il peut saisir les vérités qu'il
« poursuit; ses mains aussi doivent souvent le ser-
« vir dans ses recherches. Enfin, si c'est en exé-
« cutant soi-même que l'on apprend mieux ce que
« l'on desire de savoir, de quelle utilité ne doit-il
« pas être d'ajouter à l'enseignement, avec tous les
« moyens de démonstration et d'expérience, des
« exercices pratiques dans lesquels les élèves soient
« formés.

« Combien d'occasions, en effet, l'homme qui se
« dévoue à la pratique de notre art, ne rencontre-t-il
« pas dans sa carrière, où il doit savoir joindre une
« main exercée à un esprit instruit et éclairé! Une
« affection extraordinaire, une maladie masquée
« sous de fausses apparences, a trompé ses efforts
« vigilans; par quel moyen en découvrira-t-il le

« siège, en suivra-t-il les ravages, si sa main ignore
« l'usage du scalpel? Fixé dans une contrée dont
« il doit savoir apprécier toutes les influences sur
« la santé des habitans, comment connoîtra-t-il la
« nature de ses eaux? Comment s'assurera-t-il des
« principes et des vertus des sources minérales qu'elle
« peut contenir? Ou bien, appelé dans les tribu-
« naux pour prononcer sur des cas d'empoisonne-
« ment, d'altérations de comestibles, de sophisti-
« cation de médicamens, quelles lumières offrira-t-il
« à la justice, si les procédés de l'analyse lui sont
« inconnus, si les manipulations chimiques les plus
« simples lui sont étrangères? S'est-il dévoué plus
« particulièrement à cette partie de l'art qui cons-
« titue la médecine opératoire? son goût l'appelle-t-il
« à prêter une main secourable à la nature, pour
« conserver les fruits d'une heureuse fécondité?
« quelle assurance aura-t-il dans ses opérations, si
« sa main, assouplie par une habitude première,
« instruite à maîtriser et à graduer ses mouve-
« mens, n'a pas appris à obéir à la tête qui la
« dirige?

« Ce doit donc être une partie essentielle de
« l'instruction en médecine, que de former prati-
« quement les élèves dans toutes les parties suscep-
« tibles de ce genre d'enseignement; et tel est aussi
« l'objet de ces exercices nombreux et variés, ins-
« titués pour la nouvelle organisation des écoles.
« Quelle source abondante d'instruction, en effet,
« et quel zèle, en même temps, dans ces ateliers
« divers, où les élèves, distribués en différentes

« divisions , les uns le scalpel à la main, scrutent,
« avec une infatigable curiosité, les parties les plus
« intimes, les replis les plus cachés de l'économie
« animale; les autres, employant l'eau, le feu, les
« réactifs les plus variés, désunissent les corps jus-
« ques dans leurs derniers élémens, les recom-
« posent d'une main puissante, et se forment au
« moins aux procédés de cette chymie usuelle, qui
« doit faire désormais une partie essentielle de l'édu-
« cation médicale; où ceux-ci, essayant sur les ca-
« davres les divers instrumens, simulant les diverses
« opérations, préludent à ces manœuvres hardies
« d'un art conservateur, que l'effroi précède, que
« la douleur accompagne, que suivent et couronnent
« tant de brillans succès; où ceux-là, enfin, se for-
« ment à l'application des bandages, aux procédés
« des accouchemens, et se familiarisent avec les
« recherches de la physiologie et les appareils de la
« physique médicale? etc. »

Les bornes de ce journal nous forcent de priver le lecteur d'un morceau écrit avec autant d'élégance que de simplicité, sur le charme et les jouissances que présentent ces différens exercices.

Dans une partie du discours non moins intéressante, le professeur Thouret s'attache à y démontrer, que les écoles de médecine, telles qu'elles existent aujourd'hui, ne sont pas moins utiles pour étendre et perfectionner les connoissances, que pour les transmettre. C'est sans fondement qu'on a prétendu que ces deux objets de travaux ne pouvoient être associés. Quels hommes, en effet, sont

plus propres à combler les vides de la science , à lui faire prendre un plus grand essor , que ceux qui s'en occupent continuellement , par goût comme par devoir ! Qu'on consulte l'histoire de l'art ; on verra les Boerhaave , les Albinus , les Gaubius , les Van-Swieteu , les Baglivi , les Morgagni , les deux Hunter , les deux Monro , les Astruc , les Ferrein , etc. , s'illustrer à la fois par l'éclat de leur enseignement et l'importance de leurs découvertes.

Où trouver effectivement plus de ressources et de moyens réunis , pour hâter le perfectionnement des différentes branches de l'art de guérir , que dans les lieux destinés à l'enseignement ? Où peut-on observer avec plus de fruit que dans ces établissemens cliniques , qui sont autant de temples de l'expérience , etc. ?

« Ah ! parmi tant de bienfaits qui lui sont pro-
 « digués (à la science) , célébrons surtout cette
 « dernière institution , qui , s'attachant à tout ce
 « qui sort de l'ordre des choses ordinaires dans le
 « cours des infirmités humaines , en forme une
 « réunion précieuse dans le temple même de la
 « science , pour l'offrir de plus près aux méditations
 « des maîtres de l'art et de tous ceux qui se pas-
 « sionnent pour ses progrès ; et qui , appelant dans
 « cet asyle privilégié de la douleur , ces arts bril-
 « lans qui sont redevables de tant d'avantages à
 « la médecine , y recueille par leurs mains , au lit
 « du malade , ces nouvelles images destinées à figu-
 « rer dans la suite , déjà trop nombreuse , de celles

« qui nous retracent les différentes maladies, et qui
« doivent nous désigner de nouveaux ennemis à
« combattre ! Quels succès promet à la science cet
« établissement précieux ! Quel heureux présage il
« nous offre du retour de cette antique médecine
« d'observation, qui a donné l'art au monde, et
« qui, n'ayant d'autre moyen pour se former que
« l'étude assidue de la nature, exposoit les malades
« dans les carrefours, au sein des cités, pour appe-
« ler sur eux tous les secours de la méditation et de
« l'expérience, et suspendoit dans les temples les
« tableaux qui en offroient l'histoire ! »

Au surplus, rien n'est plus propre, sans doute, à prouver, d'une manière démonstrative, l'opinion émise par le C. Thouret, que les faits sans nombre acquis, et comme entassés par chaque section d'enseignement. C'est ainsi que l'anatomie a constaté différentes variétés de la structure des organes, telles qu'un canal nasal osseux double, une distribution singulière des branches de la carotide à son entrée dans le crâne, le déplacement de l'un des reins, que l'on a trouvé descendu dans l'intérieur du bassin, une conformation extraordinaire des parties sexuelles, une configuration particulière des lobes du cerveau, etc. C'est ainsi que la physiologie a procédé à des recherches importantes, sur l'ossification et la régénération des os, sur la formation et l'augmentation successive des cavités médullaires des os longs, sur les moyens que la nature emploie pour produire des cavités articulaires nouvelles, sur la ligature, la section et la régénération

des nerfs, sur l'obturation des artères, sur la formation et le développement de nouveaux vaisseaux dans le tissu des cicatrices, etc. C'est ainsi que la physique médicale et la chimie, pourvues de tant de moyens d'expérience, ont entrepris des essais remarquables, sur la submersion de divers animaux dans les différens gaz, sur les concrétions urinaires, etc. C'est ainsi, enfin, que la pathologie a pu rassembler différentes observations de maladies peu connues, sur lesquelles l'art attendoit de nouvelles lumières; telles sont celles d'une végétation singulière, d'une exubérance fongueuse de la parotide; d'une espèce particulière d'anévrisme, ayant son siège dans le voisinage du bassin; d'une luxation insolite de la rotule qui se trouve placée de champ, d'une hernie de l'utérus et de l'ovaire; d'une affection du ligament rond de la matrice, dans laquelle la présence d'une hydatide considérable simule une hernie ordinaire, et peut en imposer à l'homme instruit; celle aussi d'une maladie de ce même organe, qui, affecté d'une tumeur considérable dans son fond, entre les deux membranes, présentoit l'image d'une double grossesse, et, après l'accouchement, fit soupçonner la présence d'un second enfant; telles sont enfin les observations précieuses qu'on a pu recueillir, sur le caractère et les modifications des maladies de la peau, sur la dégénérescence du tissu des parties où siège le cancer, sur le mode de propagation des épidémies sans le concours de l'air, sur la communication des affections morbifiques de l'homme aux animaux, sur le degré de permanence de l'activité

des causes maladiques dans les cadavres des personnes mortes de la contagion , etc.

Ce discours, écrit avec autant de profondeur que d'éloquence , et dont nous ne donnons ici qu'une bien légère idée , a été couronné par les plus vifs applaudissemens. Il appartenoit , sans doute , au C. Thouret , qui a déjà acquis une grande autorité dans les sciences , par les progrès qu'elles lui doivent , de nous présenter un aussi bel ensemble de ses progrès et de ses découvertes.

J. L. ALIBERT.

Distribution des prix de l'Ecole de Médecine de Paris.

L'école de médecine de Paris s'étant assemblée le 21 vendémiaire pour la distribution générale des prix , le secrétaire a rappelé aux élèves les motifs et l'objet de l'institution qui sert de complément au bienfait des exercices pratiques déjà établis. Il a exposé qu'en l'an 6 , parmi les concurrens aux prix , six furent unanimement distingués , et jugés dignes des récompenses que le gouvernement offroit à leurs travaux.

Parmi ces six , quatre surtout ayant fait preuve d'une supériorité bien décidée , ont obtenu les quatre premiers prix ; les deux seconds ont été accordés aux deux autres.

Le temps nécessaire pour graver les médailles

n'ayant points permis d'en faire la distribution à l'ouverture des cours de l'année dernière, les élèves couronnés dans l'an 6 ont reçu leurs prix avec ceux de l'an 7. La distribution s'est faite dans l'ordre suivant :

Premiers prix de l'an 6, décernés aux CC. *François* AMIET, natif de Mirebeau, département de la Vienne.

François ARRAULT, natif de Toucy, département de l'Yonne.

Marie-Alexandre DÉSORMEAUX, natif de Paris, département de la Seine.

Etienne TARTRA, natif d'Autun, département de Saone et Loire.

Seconds prix de l'an 6, décernés aux CC. *Louis Jean-Baptiste* ALIN, natif de Châlons, département de Saône et Loire.

Louis-Benoît GUERSENT, natif de Dreux, département d'Eure et Loir, maintenant officier de santé à l'hospice militaire, et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Rouen.

Premiers prix de l'an 7, décernés aux CC. *Jean Philippe* HAMEL, natif de Villers-Bocage, département du Calvados.

Pierre-Eloy FOUQUIER, natif de Messemay, département de l'Aisne.

Michel BERTRAND, natif de Saint-Sauves, département du Puy-de-Dôme.

Claude-Anthelme RECAMIER, natif de Cressin, département de l'Ain.

Seconds prix de l'an 7, décernés aux CC. *Michel*

PONS , natif de Birac , département de la Gironde.

Jean-Baptiste FLEURY, natif de Gerzat , département du Puy-de-Dôme.

L'école a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable de deux concurrens , dont l'appareil public d'un concours a enchaîné les moyens , mais dont le mérite lui est particulièrement connu.

Ce sont les CC. *François-Marie-Stanislas COUTELE*, natif de Paris, département de la Seine.

Jacques NAUCHE, natif de Viojeie , département de la Corrèze.

Lycée des sciences et arts de Marseille.

D'après les témoignages honorables de Tacite (1), de Cicéron (2), de saint Jérôme (3), l'ancienne académie de Marseille étoit un foyer de lumières où brilloient dans tout leur éclat les lettres et les sciences ; sa réputation la rendit si célèbre , que les Romains (4) préféroient y envoyer leurs enfans plutôt qu'à celle d'Athènes.

Ce que fit alors Marseille , république , elle peut le surpasser aujourd'hui qu'elle fait partie de la grande république , en ajoutant à la culture des

(1) *Tacite* , Vie d'Agricola.

(2) *Cicéron* , Oraison pour Lucius Flaccus.

(3) *Saint Jérôme* , sur l'Épître de saint Paul aux Galates.

(4) *Antiquités de Marseille* , par Jules R. de Soliers , chap. 27.

sciences et belles-lettres, celle de toutes les connoissances utiles à l'ordre social.

L'academie fondée à Marseille dans ce siècle, et presque toutes les académies modernes, rejetoient de leur sein les professions et les arts qui honorent l'industrie françoise, au lieu d'admettre ceux qui y excellent, afin de leur communiquer le flambeau de la théorie, et les aider à porter les productions de leurs manufactures ou de leurs ateliers, au degré de perfection et de gloire qu'elles peuvent atteindre.

La situation topographique de Marseille, et ses relations commerciales directes avec la Turquie, la Grèce, l'Asie et la Barbarie, lui fournissent les moyens d'avoir des personnes instruites dans les ouvrages écrits en langues orientales, dont la traduction peut devenir très-importante à la littérature françoise, et cet avantage ne pourra pas facilement être partagé par les autres grandes communes de la France.

Depuis la révolution, les muses errantes dans Marseille gémissent en secret comme dans un lieu d'exil, et cherchoient un asyle.

Quoique l'arbre encyclopédique renferme tant de connoissances, qu'il paroisse qu'un seul corps littéraire ne puisse pas entreprendre sa culture entière, néanmoins, la population de Marseille n'est pas assez grande pour disseminer ces travaux en diverses sociétés particulières, et elle est suffisante pour trouver quelques ouvriers presque dans chaque branche principale;

cipale ; leur réunion devoit donc indispensable , il ne falloit qu'en former le noyau , et c'est ce qu'a entrepris un citoyen plus ami des muses que favorisé de leurs dons , en se faisant aider des trois membres de l'Institut national résidants à Marseille , des administrateurs du musée , et de quelques hommes de lettres.

Tout promet que cet établissement deviendra intéressant aux sciences et aux arts , par le desir et les travaux de ses membres pour le rendre utile à la patrie.

Société philotechnique.

Le 20 brumaire , la société philotechnique a tenu une séance publique.

Le C. GUICHARD y a lu plusieurs fables.

Le C. BOUILLY a lu une scène d'un drame historique. Le célèbre abbé de l'Épée , instituteur des sourds et muets , découvrit qu'un de ses élèves étoit d'une famille très - considérable et très - riche de Toulouse , et que , sous le prétexte de son infortune , on lui avoit ravi ses biens et son état. Il recueille des renseignements , s'assure du fait , intente un procès , et réussit à rétablir le comte de Solar dans ses droits. Tel est le sujet du drame du C. Bouilly , qu'on assure devoir bientôt être représenté au théâtre de la République.

Le C. LE GOUVÉ a récité une traduction en vers d'un fragment du troisième chant de la Pharsale.

Le C. FOURCROY a lu un discours dans lequel il a tracé une histoire rapide de la chymie.

Le C. ARNAULT a lu la scène de la tragédie de *Zénobie* qu'il avoit lue dans la dernière séance de l'Institut.

Le C. LAVALLÉE a lu un éloge du général JOUBERT.

La séance a été terminée par un morceau de musique, paroles du C. GUICHARD, musique du C. GAVEAUX, l'un et l'autre membres de la société.

N É C R O L O G I E.

Marc-Eléazar BLOCH.

Marc-Eléazar BLOCH, médecin juif, établi à Berlin, et connu par son *Histoire Naturelle des poissons*, est mort le 6 août 1799, (18 thermidor an 7), pendant un séjour qu'il fit au Carlsbad, en Bohême. Il étoit né à Anspach, en Franconie, de parens fort pauvres. Son père, homme très-dévoit, passoit le jour à lire la bible et le talmud; et la mère, par un petit commerce de friperie, gaignoit de quoi nourrir son mari et ses enfans. M. Bloch, à l'âge de 19 ans, ne savoit pas encore lire l'allemand, et ne savoit pas un mot de latin. Il n'avoit lu que quelques livres des rabbins, et parloit un patois franconien mêlé de jargon judaïque. Un chirurgien de sa nation, établi à Hambourg, le prit pour instituteur de ses

fil. Il apprit le bon allemand , en entendant lire les gazettes , et en l'étudiant ensuite. Il sut vivre avec tant d'économie , qu'il lui restoit de son petit salaire de quoi prendre des leçons de latin d'un étudiant aussi pauvre que lui. Il acquit , en même temps , quelques connoissances en chirurgie. Comme il avoit des parens à Berlin , il vint dans cette ville pour étudier l'anatomie. Il surmonta toutes les difficultés qu'on lui opposa , et obtint enfin de prendre des leçons ; il alla continuer son cours , et se faire recevoir docteur à l'université de Francfort. Revenu à Berlin , il se fit connoître de M. Martini , qui le fit recevoir dans la *société des amis ou des curieux de la nature*.

Pour faire quelque chose d'analogue à cette institution particulière , M. Bloch commença par l'histoire de la Murène , poisson qu'on ne pêche que dans les lacs de la Poméranie. Il commença à se former un cabinet d'histoire naturelle ; il rassembla une collection considérable d'animaux aquatiques de toutes les parties du globe , et il entreprit d'écrire l'histoire des poissons ; il en fit faire et graver les dessins avec une grande exactitude. Un heureux hazard lui procura les manuscrits originaux du père Plumier , à la vente d'un des François qui vinrent dans le Brandebourg lorsque Frédéric II établit la régie des accises.

Le P. Plumier , de l'ordre des Minimes , avoit fait trois voyages en Amérique , et il en avoit toujours rapporté beaucoup de choses intéressantes. Quoiqu'il n'ait rien publié que sur la *botanique* , à l'ex-

ception de l'art de *tourner*, on savoit qu'il avoit beaucoup écrit sur les *oiseaux* et les *poissons*; mais on ne savoit pas ce qu'étoient devenus ses manuscrits; et on ignore encore de quelle manière ils sont tombés dans les mains de ce douanier, de qui ils passèrent dans celles de M. Bloch (1).

Ce naturaliste publia d'abord, en allemand, quatre cahiers d'*histoire naturelle économique des poissons, surtout dans les états de Prusse, décrits et figurés d'après les originaux*: Berlin, 1781 et 1782, grand in-4.° Dans les années suivantes, il donna une *histoire naturelle économique des poissons de l'Allemagne*, en trois volumes composés de 108 planches, dans lesquels les quatre cahiers dont nous venons de parler furent insérés. Il donna ensuite, en neuf volumes, *l'Histoire naturelle des poissons des pays étrangers*; de sorte que l'ouvrage entier consiste en douze volumes, composés de 432 planches. Le dernier a paru en 1795. Il fit encore faire à ses frais, par le C. Laveaux, alors à Berlin, une traduction française de son ouvrage qu'il publia sous le titre: *Histoire générale et particulière des poissons*: Berlin, 1785 - 1788, six tomes in-folio, avec 216 planches. La nouvelle édition de cette traduction a paru en 1795. On conçoit aisément quelles devoient être les dépenses d'une entreprise aussi considérable. Malheureusement le nombre des souscripteurs et des acheteurs

(1) M. Bloch n'est pas le seul qui ait pu se procurer des manuscrits de Plumier; la ci-devant académie des sciences en possédoit un important, qui doit être dans la bibliothèque de l'Institut. Le C. de Jussieu en possède aussi un curieux.

ne fut point suffisant pour tant de frais. Il eut encore le malheur de perdre son fils unique, déjà distingué par ses connoissances. Ce fils, voyageant en France et en Angleterre pour procurer des souscripteurs à l'édition françoise de l'Histoire des poissons, mourut à Paris, en 1787. Cette perte plongea dans la plus profonde affliction le père, déjà accablé de fatigues et de dépenses. Il ne discontinua cependant pas de travailler à son histoire, et réussit même à la terminer, et à faire un voyage à Paris il y a deux ans. Il y vit fréquemment les savans de tous les genres; il fut principalement assidu aux séances de la Société philomathique et de la Société d'histoire naturelle. On trouve une notice de l'Histoire des poissons dans l'excellent bulletin de la société philomathique, journal infiniment précieux pour les sciences.

Outre cet ouvrage de longue haleine, M. Bloch a encore publié dans les recueils de différentes sociétés, des mémoires sur l'histoire naturelle.

Nous avons parlé de son Histoire de la *murène*, publiée dans les mémoires des Amis de la nature à Berlin. Dans le même recueil, il publia encore, entr'autres, des *Observations sur l'origine des enfoncemens réguliers dans les pierres vitrifor mes*; — *Sur les vers intestinaux et les poumons des oiseaux*; — *Essai sur l'histoire naturelle des vers qui vivent dans les autres animaux*; — *Sur les vers de la vessie*; — *Description de l'outarde et de quelques oiseaux de marais*; — *Sur l'huile de harengs*; — *Sur l'opinion vulgaire que l'organe de la génération de la raie et du requin est double*; — *Sur la myxine glutinosa L. etc.*

La perte de M. Bloch est extrêmement fâcheuse pour l'ichthyologie, qui est la partie de la zoologie la plus difficile et la moins cultivée.

C O R R E S P O N D A N C E.

Défense d'un plagiat reproché au C. PICOT-LAPEYROUSE.

Vous avez inséré dans votre journal, citoyen rédacteur, numéro VI, 1.^{er} thermidor an 7, p. 278, l'annonce des tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne, par le C. Picot-Lapeyrouse.

L'anonyme y censure la manière d'enseigner du C. Picot-Lapeyrouse; il l'accuse formellement de *plagiat*. Examinons séparément ces deux chefs.

« Le critique reconnoît que les cours du C. Picot-Lapeyrouse sont très-suivis; mais il observe en passant que l'admission d'auditeurs instruits et bénévoles dans les écoles, est pour elles plus désavantageuse qu'utile. ... Le professeur, obligé de briller devant des hommes faits. . . ., néglige les êtres foibles auxquels il est spécialement chargé de donner l'instruction. Pour le bien des études, il n'y faut admettre que de véritables écoliers. »

Je répondrai à ceci par des faits. L'école d'histoire naturelle de Toulouse n'est organisée que depuis quatre ans, et déjà il en est sorti des élèves

qui ont obtenu au concours des chaires d'histoire naturelle dans des écoles centrales, et ils les remplissent avec distinction. Les écoles spéciales de Paris voient briller dans leurs premiers rangs des élèves sortis de celle d'histoire naturelle de Toulouse. L'âge des jeunes gens qui ont remporté des prix dans cette école, prouve qu'on s'y occupe des *êtres foibles*. Encore cette année, c'est un enfant de 15 ans, le C. Vidal, qui a remporté le premier prix, et qui a reçu un bel exemplaire du *Tableau des animaux*, par Cuvier. Le premier devoir d'un professeur, c'est d'être utile. Le nôtre sait varier son instruction. Il la gradue, et il proportionne la force de ses leçons à celle des élèves qui doivent les recevoir. Son cours dure trois ans. Il professe pendant neuf mois; il conduit ses disciples dans la campagne; il confère avec eux dans le beau jardin qu'il a créé, dans son cabinet si précieux par les riches collections qu'il a formées. Lorsque l'âge des élèves l'exige, il fait deux cours, l'un spécial, l'autre élémentaire, et ses tables méthodiques prouvent sans réplique qu'il s'occupe particulièrement de l'instruction *dés foibles*. Ses efforts reçoivent leur juste récompense; les auditeurs affluent à ses leçons. Cette année encore, il en avoit cent quatre-vingts inscrits sur son catalogue, tous au dessous de vingt ans.

Passons au *plagiat*. Le C. Picot - Lapeyrouse a réuni en un corps d'ouvrage ses nombreuses observations sur les animaux. Ce manuscrit, auquel sont joints des dessins d'une grande beauté, a pour titre: *Recherches sur la zoologie des Pyrénées*. Il embrasse,

sous ce rapport, toute l'étendue de la chaîne; ce n'est donc pas l'histoire particulière des animaux du département de la Haute-Garonne. Il est bon de le répéter au critique qui avance précisément le contraire. C'est de ses recherches sur les Pyrénées en général, que le C. Picot-Lapeyrouse a extrait, non pas la description technique, comme le veut le critique, mais bien l'énumération des espèces que renferme le département de la Haute-Garonne. « Il les a disposées dans l'ordre qui lui a paru le plus naturel. »

« Nous avons examiné, dites-vous, citoyen, cet ordre, et nous avons vu qu'il étoit absolument le même que celui établi par le C. Cuvier. . . . , qu'il a donné les mêmes dénominations. Nous avons recouru à la table des auteurs dont le C. Picot-Lapeyrouse s'est servi, et qui est en tête de sa brochure; nous avons pensé qu'il y indiqueroit la source où il a pris sa classification. Quel a été notre étonnement de n'y pas même trouver le nom du C. Cuvier! Le C. Picot-Lapeyrouse est trop riche de son propre fonds pour qu'on puisse le soupçonner d'un pareil plagiat. Ce n'est peut-être qu'une omission qu'il s'empressera de réparer à la première occasion. »

L'accusation ne sauroit être plus formelle. Examinons si elle est fondée.

J'exprimerai d'abord les sentimens de la haute estime que notre professeur nous a inspirés pour les talens distingués du C. Cuvier. Il a mis dans nos mains son tableau élémentaire de l'histoire des ani-

maux. Il nous l'a recommandé dans le programme général de l'école, comme le seul ouvrage classique en ce genre. Il l'a choisi pour un des prix de sa classe.

Entrons dans la discussion. Le C. Picot-Lapeyrouse n'a pas eu, tant s'en faut, la prétention d'avoir inventé la méthode d'après laquelle il a distribué les animaux dans *ses tables*; il a choisi seulement l'ordre qui lui a paru le plus naturel. Mais cet ordre est absolument celui de *Linnæus*, *Syst. Nat.*; d'où il suit que si l'ordre des tables méthodiques de Picot-Lapeyrouse est le même que celui du tableau élémentaire du C. Cuvier, l'un et l'autre professeurs ont puisé à la même source, et ne sont pas plus originaux l'un que l'autre. *Linnæus* a distribué ses oiseaux en six grandes familles. *Accipitres*, oiseaux de proie; *picæ*, qui comprennent les *corbeaux*, les *sitelles* et les oiseaux *grimpeurs*; *anseræ*, les oiseaux nageurs; *grallæ*, les oiseaux de rivage; *gallinæ*, les gallinacés; *passeres*, les passereaux. Voilà justement les six grandes familles de *Cuvier*. Ce sont aussi celles des tables méthodiques. *Cuvier* ne s'est permis d'autre changement à la distribution linnéenne, que de couper l'ordre des *picæ*, et d'en fondre une partie dans celui des *passereaux*, tandis qu'il conserve l'autre sous la dénomination linnéenne d'*oiseaux grimpeurs*, *pedibus scansorii*. *Picot-Lapeyrouse* n'a pas adopté ce changement; il en a fait un autre. Aux six familles de *Linnæus*, il en a ajouté deux, les *corbeaux* et les *merles*; la première extraite des *picæ*; la seconde des *passeres* de *Linnæus*.

Picot-Lapeyrouse a donné les mêmes dénominations que Cuvier. Très-certainement, le critique auroit dû ajouter encore, pour être exact, *Linnæus*, *Brisson*, *Buffon* et *l'Encyclopédie méthodique*. Presque tout ce que je viens de dire de la distribution méthodique des oiseaux, doit s'appliquer à celle des mammifères. *Cuvier* et *Picot-Lapeyrouse* ont encore employé l'un et l'autre celle de *Linnæus*, et surtout les caractères essentiels des ordres et des genres. *Linnæus* a établi sept ordres. *Cuvier* les a conservés; mais il y en a ajouté trois. Il en a fait un particulier pour l'éléphant, en le distayant des *bruta* de *Linnæus*; un autre pour le cheval, en le séparant des *belluæ*; et un autre pour les phoques que *Linnæus* a placés moins naturellement à la tête des *feræ*. Quant aux caractères tirés principalement des dents, des cornes, des pieds, de la manière de se nourrir, ou des parties qui présentent une organisation particulière, on retrouve dans le laconisme inimitable de *Linnæus*, ce que les deux professeurs en ont dit. Ils ont l'un et l'autre puisé à la même source; aucun des deux n'a établi une méthode nouvelle; aucun des deux n'a donc pu être copiste de l'autre.

Où donc est le *plagiat*? Je pourrais terminer ici ma réponse, si je ne voulois, citoyen rédacteur, désabuser vos lecteurs prévenus, sans doute, par l'ascendant de la confiance qu'ils vous ont accordée, et je vais jeter un coup-d'œil sur les espèces.

Cuvier n'a énoncé que cent quarante-quatre espèces d'oiseaux d'Europe, de celles, du moins, qui

ont été observées dans le département de la Haute-Garonne par Picot-Lapeyrouse, et consignées dans ses tables méthodiques. Celles-ci sont au nombre de deux cent vingt-une, sans compter trente variétés. On y trouve quatorze espèces inconnues avant lui, et six qu'il a réduites par des observations heureuses, c'est-à-dire, qu'il a prouvé que ce que les ornithologistes avoient regardé comme deux, trois, quatre espèces différentes, n'en constitue réellement qu'une seule. Les caractères spécifiques qu'il a employés, la langue linnéenne qu'il a transportée le premier dans la nôtre, donnent à ses tables méthodiques un aspect tout différent du *tableau de Cuvier*, tracé sur un plan plus large et plus universel; la synonymie est travaillée avec beaucoup d'exactitude; les observations sommaires répandues dans cet opuscule lui donnent un grand intérêt. Il est également facile de se convaincre, par la comparaison des deux ouvrages, que les espèces, les genres entiers ont été traités d'une manière toute différente par les deux professeurs. Prenons pour exemple les *vautours*; Picot-Lapeyrouse en a tracé l'histoire et les caractères, et décrit six espèces d'Europe dans l'Encyclopédie méthodique, plusieurs années avant que le tableau de Cuvier n'eût vu le jour. Il les divise en grands et en petits vautours, quatre dans les premiers, deux dans les seconds, sur lesquelles trois espèces inédites. Picot-Lapeyrouse a enrichi ses tables méthodiques de ce travail. *Cuvier* ne rapporte que quatre espèces d'Europe; il les distingue en *vautours* et en *griffons*; il ne parle en aucune ma-

nière de l'*arrian* ni du *vilain*. En tête de ses vautours, Picot-Lapeyrouse a placé son *beau vautour barbu*, inconnu jusqu'à lui, qu'il a si bien décrit, et dont, tout au moins, il a singulièrement éclairci l'histoire. *Cuvier* en parle sous le nom, peut-être, très-gratuit de *Læmmer-Geyer*, ou *vautour des agneaux*; lui attribue une force et des moyens que la seule organisation de ses pieds dément, et ne cite ni Picot-Lapeyrouse ni aucun autre auteur. La description que *Cuvier* donne du vautour fauve, ne peut s'adapter à aucun autre qu'au percnoptère, l'un des plus *grands* et des plus communs vautours d'Europe, signalé par tous les ornithologistes; et, cependant, il désigne son *petit vautour* par la dénomination de *vultur percnopterus*, ce qui est une erreur palpable; et, dans cette même espèce de *petit vautour*, il confond encore deux espèces très-différentes, l'*alimoch* et le *vilain* des tables méthodiques, en prenant le premier pour le mâle, le second pour la femelle, tandis que Picot-Lapeyrouse a trouvé des individus de chaque sexe dans ces deux espèces; erreur encore plus grave.

Voilà les recherches qui eussent dû occuper les loisirs du critique. Il me seroit facile d'y en ajouter d'autres; mais cet exemple suffira pour convaincre vos lecteurs que les *tables méthodiques* n'ont de commun avec le *tableau élémentaire des animaux*, que ce que deux ouvrages qui traitent des mêmes choses, d'après les mêmes principes, doivent nécessairement avoir; que l'ordre de distribution méthodique dans l'un et dans l'autre, est calqué sur celui de *Linnæus*;

que la marche des deux professeurs diverge totalement dans l'emploi des caractères spécifiques. Ce qui forme la partie essentielle du travail des *tables méthodiques*.

Où donc est le plagiat, demanderai-je encore ? Dès que, dans la table des auteurs dont Picot-Lapeyrouse s'est servi, il a désigné *Brisson*, *Buffon*, *l'Encyclopédie méthodique*, et *Linnaeus* principalement, il a indiqué toutes les sources où il a pris sa classification et ses dénominations. Il n'a, à cet égard, aucune *omission à réparer*. Je dirai encore à vos lecteurs, que la moralité profonde et la délicatesse bien connue du C. Picot-Lapeyrouse, suffisent pour écarter loin de lui jusqu'au simple soupçon d'une action aussi vile que celle d'un plagiat.

POINCET, élève du C. Lapeyrouse.

Au C. MILLIN, sur les incrustations calcaires des conduits des fontaines.

Draguignan, le 27 vendémiaire an 8.

Frappé d'une circonstance assez singulière dans la formation des incrustations calcaires, dans les conduits des eaux de certaines fontaines, (ces dépôts sont appelés *tufs* dans ces contrées) j'ai cherché à en déterminer la cause. Je me hasarde à en soumettre l'explication suivante aux savans, par la voie de votre journal. Si vous jugez ma lettre digne

de leurs réflexions , je vous prie de la publier ; si , au contraire , ce phénomène est déjà expliqué , ou s'explique de lui-même par les lois connues de la physique ou de la chymie , regardez-la comme non avenue ; et , dans ce cas , pourrais-je vous prier de m'indiquer comment il l'a été ou doit l'être. Voici le fait :

Les incrustations calcaires qui s'attachent aux parois des conduits des eaux , tant fermés que découverts , se forment d'autant plus rapidement , que l'eau y a une plus grande vitesse.

Cette manière de se former , que je me suis bien assuré que suivoient ces incrustations , m'a surpris avec raison , puisque j'étois dans l'idée que c'étoit un simple dépôt , et que je voyois qu'elle étoit contraire à la loi de la gravitation. L'observation suivante m'eut bientôt prouvé qu'elles étoient bien loin de se former par l'effet de la gravitation ; je remarquai que l'épaisseur de l'incrustation opérée sur la paroi inférieure du conduit , n'étoit pas sensiblement plus épaisse que celle formée contre les parois verticales ; ce qui m'a fait présumer que les particules calcaires , qui sont contenues dans ces eaux , et qui doivent y être tenues en dissolution , je crois , par l'acide carbonique , sont tellement menues au moment que , par une cause quelconque , l'acide qui les tenoit en dissolution se sépare d'elles , qu'elles doivent obéir à la loi de l'attraction , de préférence à celle de la gravitation (1).

(1) Ne seroit-ce pas aussi de cette manière que se sont formés et se forment les divers cristaux ?

Pour expliquer maintenant comment il se fait que ces incrustations sont les plus épaisses aux parties du conduit où l'eau passe avec le plus de rapidité, je suppose que le mouvement des eaux et le choc de leurs particules entr'elles occasionnent, augmentent du moins le dégagement de l'acide, d'où il s'ensuivroit que dans ces momens il existeroit une plus grande quantité d'atomes calcaires libres et prêts à obéir à la loi de l'attraction.

Si mes deux suppositions sont admises, elles expliquent parfaitement ce qui m'avoit paru d'abord inexplicable ; si elles n'étoient pas trouvées fondées, je serois bien content qu'elles fussent seulement l'occasion d'une explication plus satisfaisante.

Quoi qu'il en soit, je m'occupe des moyens de constater, par des expériences suivies, dans quel rapport l'épaisseur de ces incrustations est avec la vitesse des eaux.

LADEVÈSE, *ingénieur des ponts et chaussées.*

Suite et terminaison d'une maladie spasmodique, remarquable par sa correspondance exacte avec les lunaisons; dont l'on a inséré les détails, tome I.^{er} de la IV.^{me} année de ce journal, page 10.

« Quand je publiai l'histoire de la maladie singulière de M.^{me} de Partearroyo, etc. (dit M. Fran-

« zery), nous touchions à la fin d'octobre de l'an-
 « née 1796. L'accès d'asthme , correspondant aux
 « lunaisons , continuoit à revenir sans interruption ,
 « et à se renouveler à ses époques correspondantes
 « aux pleines et aux nouvelles lunes , jusqu'à la nou-
 « velle lune du 17 mars 1798 ; et, dans la pleine lune
 « immédiatement suivante du 31 du même mois, il
 « manqua , et n'a plus eu lieu depuis , pendant les
 « dix-huit mois qui ont succédé.

« On doit observer que huit mois avant que l'ac-
 « cès eut tout-à-fait manqué, la malade commença
 « à sentir des douleurs assez fortes dans le côté gauche
 « de la tête ; l'œil du même côté pleuroit et versoit
 « une grande quantité d'eau , la vue se brouilloit et
 « s'altéroit , et en même temps on s'aperçut de la
 « formation d'une *cataracte*. Quand la cataracte fut
 « parfaite, la vue se perdit entièrement (de ce côté),
 « et alors cessa entièrement le périodisme des accès
 « asthmatiques correspondans aux lunaisons. A me-
 « sure que la cataracte se complétoit, la difficulté
 « de respirer dans le temps des paroxysmes devenoit
 « moins grande , et jamais on ne l'avoit vue anté-
 « rieurement réduite à ce point....

« Dans tout le cours de cette infirmité, ajoute
 « M. Franzeri , si l'on en excepte la première année,
 « on n'a fait aucun remède qui ait pu troubler la
 « marche de la nature. Si on avoit fait usage , et
 « surtout si on avoit persisté dans l'emploi de tant
 « de moyens que fournit la matière médicale , et dont
 « aucun ne paroît propre à détruire la cause abso-
 « lument inconnue de cette incommodité, auroit-on
 « pu

« pu voir et observer si bien tous les efforts de la
« nature? La malade auroit-elle même survécu? Cette
« guérison est donc un bienfait de la nature toute
« seule; et c'est à elle aussi qu'on doit que cette
« dame, à l'âge de 67 ans, qu'on ne lui donneroit
« pas, jouit, sans aucune incommodité, d'une santé
« qui lui promet encore une longue vie. »

*Lettre au Citoyen A. L. MILLIN, sur les
différentes hauteurs des villes et des mon-
tagnes les plus connues.*

On vend à Paris, avec tout l'appareil de la science, avec toutes les apparences de l'authenticité, chez des artistes d'ailleurs estimables, une espèce de baromètre, avec ce titre, *pour mesurer la hauteur moyenne des différentes villes et des montagnes les plus élevées*; en même temps, une table indique, à côté des graduations de l'instrument, un assez grand nombre de villes et de montagnes.

Une pareille annonce est faite, sans doute, pour piquer la curiosité. Il est vraiment agréable, dans son cabinet, au milieu de ses livres, en observant, sur son baromètre, les variations infinies de l'atmosphère, en réfléchissant sur les causes et les effets admirables des différens météores, en calculant, pour ainsi dire, les temps, les lieux, les saisons, de se placer au centre de l'univers, et d'en apprécier toutes les inégalités. Ainsi, depuis *Péters-*

bourg, une des villes du monde les plus basses, jusqu'à *Quito*, la ville la plus élevée, et depuis *Montmartre* jusqu'au *Pitchincha*, la plus haute montagne du globe, rien n'échappe à l'œil attentif du naturaliste et de l'amateur. Mais l'exactitude dans les graduations est nécessaire, et c'est ce qui manque au baromètre dont je vous parle.

J'ai été étonné de voir *Pétersbourg*, marqué à 29 pouces, juste; *Rotterdam*, à 28 pouces, 8 lignes; *Amsterdam*, à 28 pouces, 6 lignes; *Hambourg*, à 28 pouces, 4 lignes.

Je me suis dit à moi-même : « Si ce baromètre « est exact; attendu que le niveau de la mer est à « 28 pouces à peu près, et que la hauteur d'un « pouce à un autre pouce est de 158 toises, *Péters-* « *bourg* se trouveroit donc placé 158 toises au des- « sous du niveau de la mer; *Rotterdam*, 104 toises, « 8 pieds; *Amsterdam*, 79 toises; *Hambourg*, 52 toises, « 4 pieds. Cela est inconcevable. »

J'ai consulté le C. De Lalande, membre de l'Institut national, je lui ai proposé mes justes doutes; je lui ai remis sous les yeux sa lettre, du 20 octobre 1785, au journal de Paris, dans laquelle il donne une table des hauteurs du baromètre, de pouce en pouce, à raison de 158 toises pour le premier pouce, c'est-à-dire, à 27, en supposant que le baromètre soit, au niveau de la mer, à 28 pouces. Je lui ai demandé aussi la manière de distribuer les 158 toises par lignes, et enfin la hauteur moyenne de Paris. Le C. De Lalande m'a répondu que *c'est une bêtise que d'avoir mis 29 pouces, qu'il n'y a aucun pays*

où le baromètre soit à plus de 28 pouces, 2 lignes de hauteur moyenne, car il faudroit être au dessous du niveau de la mer. Il m'a ajouté que les 158 toises se distribuent également pour chaque ligne, $13\frac{1}{6}$ pour chacune, et qu'à Paris, la hauteur moyenne est 28 p. o l. $\frac{1}{2}$.

D'après cette décision, qui est claire, nous ne pouvons trop inviter les artistes, pour leur propre honneur, et pour la gloire de l'art, à reconnoître leur erreur, à rectifier leurs graduations, et à nous construire, le plus promptement que faire se pourra, des baromètres exacts, qui remplissent leur titre, et qui tiennent tout ce qu'ils promettent.

Nous les engageons, en même temps, à compléter le choix des villes et des montagnes les plus importantes.

Dans l'Europe, nous croyons intéressant de placer,
Les villes de Pétersbourg, Moskou, Stockhoim, Copenhague, Hambourg, Berlin, Vienne, Amsterdam, Berne, Zurich, Paris, Madrid, Lisbonne, Turin, Rome, Naples, et Constantinople :

A l'égard des montagnes,

Celles de Norwège, portées à 3000 toises par Pontoppidam, 14 pouces du baromètre ;

Celles de Suède, à 2335, par Browallius, 16 pouces, 10 lignes ;

L'Athos, en Macédoine, à 2400 au moins, par Buffon, 16 p.

L'Olympe, en Grèce, à 1017, par Bernouilly, 22 p.

L'Ætna, en Sicile, à 1672, par le C. De Lalande, 19 p.

Le Monte Rotondo, en Corse, à 1449, par le même, 21 p. 11 l.

Le Vésuve, en Italie, à 500, 25 p.

Le Saint-Gothard, en Suisse, à 1650, par le C. De Lalande, 20 p. 11 l.

Le Mont Blanc, en Savoie, à 2450, par le même, 16 p. 1 l. $\frac{1}{2}$.

Le Mont Cenis, aussi en Savoie, à 1445, par le même, 21 p. 11 l.

Le Pic du Midi, dans les Pyrénées, à 1506, par *le même*, 20 p. 5 l.

En France, *le Puy-de-Dôme*, à 817, par *le même*, 24 p. 11 l. $\frac{1}{3}$.

Le Mont-d'Or, à 1048, par *le même*, 22 p.

Le Cantal, à 984, par *Buffon*, 25 p. 10 l.

Le Mont Ventoux, département de Vaucluse, à 1036, par *le même*, 22 p.

Le Reculet, dans le Jura, à 886, par le C. *De Lalande*, 25 p. 5 l.

Le Ballon, dans les Vosges, à 720, par *le même*, 24 p. 4 l.

Meudon, près Paris, à 100 toises, 3 pieds, y compris les 103 pieds de la hauteur de la Seine au dessus du niveau de la mer, par *le même*,

28 p. 7 l. $\frac{1}{3}$.

Le Mont Valérien, à 99 t. 1 p. *idem*, par *le même*, 28 p. 6 l. $\frac{11}{12}$.

Montmorency, à 100 t. 2 p. *idem*, par *le même*, 28 p. 7 l.

Le sommet de la pyramide de Montmartre, à 65 t. 2 p. *idem*, par *le même*, 28 p. 5 l.

Paris, 28 p. 0 l. $\frac{1}{2}$.

Dans l'Asie, nous placerions,

Les villes de *Tobolsk*, *Pékin*, *Ispahan*, *Bagdad*, et *Palmyre*.

Quant aux montagnes,

Le Caucase, qui s'étend depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, porté à 2400 t. par *Buffon*, 16 p.

L'Ararat, en Arménie, aussi à 2400, par *le même*, 16 p.

Le Taurus, qui s'étend depuis la petite Caramanie, partie de la Turquie asiatique, jusques bien avant dans les Indes, aussi à 2400, par *le même*, 16 p.

Le Mont Liban, en Syrie, à 1491, par le C. *De Lalande*, 20 p. 5 l.

Dans l'Afrique, il seroit bon de placer,

Les villes d'*Alexandrie* d'AEgypte, de *Maroc* et du *Cap*.

Pour les montagnes,

L'Atlas, qui sépare la Barbarie du Bil du Gerid, porté à 2400 t. par *Buffon*, 16 p.

Le Pic de Ténériffe, à 1904, par *De Borda*, 19 p. 11 l.

Dans l'Amérique, après avoir placé,

Les villes de *Buenosayres*, *Quito*, *Philadelphie*, et *Quebec*,

Nous placerions,

Le *Mont Pitchincha*, le plus élevé des Cordillères, qui traversent l'Amérique méridionale presque toute entière du Midi au Nord à 3534 t. au moins, par le *C. De Lalande*, 13 p. 11 l.

Nous faisons l'observation que, pour la graduation des hauteurs sur le baromètre, nous nous sommes conformés, autant que possible, à la lettre du *C. De Lalande*, du 20 octobre 1785, qui, dans les élévations des lieux, et au dessous de 27 pouces du baromètre, contient plus de 158 toises par pouce.

Il nous semble que les artistes (1), en travaillant une pareille table avec tout le soin qu'elle exige, mériteront bien à la fois des sciences et de la patrie.

J. B. Et. B. SOREAU.

A Coubron, ce 15 vendémiaire an 8.

N. B. Nous n'avons pas employé les mesures nouvelles, 1.^o parce qu'il est question d'un baromètre gradué suivant les mesures anciennes; 2.^o parce qu'aucun baromètre n'a encore été, à notre connaissance, gradué suivant les nouvelles mesures. Nous invitons les artistes à faire la double rectification.

(1) Nous avons imprimé ce nom tel qu'il est dans la lettre de notre savant correspondant, mais nous ne connoissons d'*artistes* que ceux qui s'occupent des beaux-arts, et ceux qui font des baromètres ne sont pas plus artistes, que les artistes ne sont des faiseurs de baromètres.

A. L. M.

—————

*Lettre au C. MILLIN, sur deux passages
des Caractères de Théophraste.*

Un des caractères de Théophraste (1) commence ainsi: Ἡ δὲ ἀνελευθερία ἔστι περισσία τις ἀπὸ φιλοτιμίας δαπάνην ἔχουσα. Cette phrase ne me paroît pas avoir été entendue par les traducteurs latins et françois. Le Dr. Coray traduit ainsi: « L'avarice est la passion d'un homme
« qui cherche à s'enrichir aux dépens de la gloire. » Il est visible, même pour ceux qui ne savent pas le grec, que cette traduction ne peut pas être exacte; car, jamais une pareille définition n'a été celle de l'avarice. Voici comment je rends ce passage: « La
« lésinerie consiste à dépenser sa fortune sans no-
« blesse. » Je traduis par *lésinerie*, plutôt que par *avarice*, ἀνελευθερία qui signifie précisément *l'absence de manières dignes d'un homme libre, de manières libérales*. δαπάνην ἔχουσα *sumptus habens*, c'est-à-dire, *dépensant*. Peut-être au lieu d'ἀπὸ φιλοτιμίας faudrait-il lire ἄπο en retirant l'accent (2)?

Je suis encore opposé aux traducteurs dans cet autre passage du même chapitre: Τυς δὲ διακοινησίας ἐν τοῖς γάμοις οἰκισίτης μιθόασαυδαμ, que le Dr. Coray traduit ainsi: « Et il loue pour le service des noces
« des domestiques, à condition qu'ils y apporteront
« de quoi se nourrir ». Je crois que le sens est:

(1) Chap. XXII, Ed. Coray.

(2) *Idiotism*, V I G. Chap. IX. §. 1.

« Il loue, pour le service des noces, des esclaves à qui il ne donne que la nourriture. » Il est parfaitement dans le caractère de l'avare, qui veut tout avoir au meilleur marché possible, de louer des esclaves pour la nourriture seulement le jour où il donne un repas de noces. Car, par ce moyen, il n'a pas une obole à dépenser ni en gages ni même en nourriture, les restes de la table étant suffisans pour les domestiques.

BOISSONADE.

Au C. MILLIN, sur deux citations inexactes, dans la Vie de Médicis, par ROSCOE, et dans le Cours de LA HARPE.

Il peut être utile de relever les citations inexactes. En voici deux de ce genre.

1. Je vois dans la *Vie de Laurent de Médicis*, par Roscoe, que Politien attribue à Plaute un vers d'Ovide, sans que l'auteur ni le traducteur relèvent cette méprise. C'est le second vers de ce distique qui se trouve au liv. I, de ses *Épîtres ex Ponto*, ép. 5, v. 15.

Cum relego scripsisse pudet, quia plurima cerno

Me quoque, qui feci, judice, digna Lini.

2. On lit dans le *Lycée*, (tom. III, 2.^e partie, p. 179), un passage relatif à une lettre de Sénèque, qui est trop long pour le rapporter ici en entier. L'auteur débute ainsi : « A présent voulez-vous savoir comment Sénèque est d'accord avec lui-même, et juger de sa logique et de sa métaphysique ? La

« Lettre que je vais transcrire vous prouvera com-
 « bien il étoit pauvre en ce genre. » Cette lettre
 répond à une question de Lucilius qui vouloit qu'on
 lui apprît si *le Bien* est ou n'est pas un corps? Sé-
 nèque discute cette question , et finit par répondre
 affirmativement: ce qui lui attire ce sévère jugement.
 « Si quelque chose peut ajouter au ridicule de tant
 « d'inepties , c'est le ton magistral dont elles sont
 « débitées. Je ne vois aucune excuse à cet entasse-
 « ment d'extravagances. » L'auteur cependant ne
 dédaigne pas de consacrer quelques pages à les re-
 futer , en y substituant les principes d'une philoso-
 phie plus saine. Mais il m'est impossible d'imaginer
 pourquoi il ne s'est pas autorisé du témoignage de
 Sénèque lui-même , en rapportant le commence-
 ment et la fin de sa lettre. Je vais suppléer à cette
 omission.

Cette lettre (qui est la 106.^e), commence par une
 remarque sur l'espèce d'interruption qu'elle occa-
 sionne dans la suite des idées qui font l'objet de cette
 correspondance. Sénèque se détermine à l'écrire par
 égard pour son ami , qui lui a adressé une question
 qu'il ne peut se résoudre à laisser sans réponse.
 « Je détacherai donc , dit-il, ce morceau de la suite
 « de mes recherches , et si je rencontre quelques
 « questions analogues , je m'en occuperai sans at-
 « tendre que vous me les proposiez. Et quels sont ,
 « dites-vous , les objets que je désigne ici? — Tous
 « ceux qui sont plus curieux qu'utiles. — Telle est
 « entr'autres celui que vous offrez à ma discussion :
 « *Le Bien est-il un corps?* »

Ici commence cette suite de subtilités philosophiques traduites et solidement réfutées dans le *Lycée*. On y remarque que le stoïcien Sénèque s'y autorise d'un vers de l'épicurien Lucrèce. C'est déjà peut-être une raison de soupçonner que la discussion est moins sérieuse qu'elle ne le paroît.

Voyons maintenant comment Sénèque la termine. C'est surtout cette fin de lettre dont l'omission me paroît devoir être réparée.

« A présent, dit Sénèque, que je vous ai obéi,
« il faut que je finisse par me dire à moi-même ce
« que je vois bien que vous allez me dire. Nous
« jouons aux échecs. Nous usons notre esprit à des
« choses qui n'en valent pas la peine. Tout cela
« ne rend pas les hommes bons, mais doctes. La
« sagesse est de moins difficile accès; elle a plus de
« simplicité. Pour avoir une ame vertueuse, il ne
« faut que peu d'étude. Mais, comme à d'autres
« égards nous employons notre bien en superfluités,
« nous en usons de même à l'égard de la philosophie.
« Nous nous livrons à l'intempérance du savoir,
« comme à tout autre genre d'excès. Nous n'étu-
« dions pas pour la vie, mais pour l'école. »

Il paroît donc que Sénèque ne faisoit pas grand cas de toutes ces subtilités.

*Fautes d'impression dans l'édition stéréotype
des Tables de Logarithmes, par CALLET.*

Dans les éphémérides géographiques (1) publiées par M. Zach, on a indiqué, à différentes reprises, des fautes d'impression qui se trouvent dans l'édition stéréotype de 1795, des Tables portatives de logarithmes par CALLET. Comme ce livre utile est dans les mains de beaucoup de personnes, nous croyons leur rendre un service, en les consignant aussi dans ce journal.

Nombre naturel, 72338..... Les quatre derniers chiffres du logarithme 5605, doivent être 3605 (1).

La cotangente de $7^{\circ} 45' 20'' = 0,8668459$, doit être 0,8658459 (3).

Log. 28800, les trois premiers chiffres y sont 495, au lieu de 459 (4).

Log. 27602, les quatre derniers chiffres 9406, au lieu de 4906.

Log. 64445, les derniers chiffres 1992, au lieu de 1892.

(1) 1799, Numéro du mois de mars, ou Volume III, Numéro 3, p. 526.

(2) Ces deux fautes se trouvoient déjà dans l'édition des *Tables de Callet*, publiées en 1783.

(3) Cette faute d'impression ne se trouve que dans les premiers exemplaires; elle est déjà corrigée dans ceux qu'on a fait tirer depuis. Ces fautes d'impression peuvent donc servir à distinguer les derniers exemplaires des premiers.

(4) Cette faute est déjà corrigée dans plusieurs exemplaires.

Log. 104270; sur cette page entière, les logarithmes ne correspondent à leurs nombres qu'au commencement et à la fin: ils sont placés trop bas d'un demi-intervalle.

A la page intitulée n.° 288, log. 495, il faut lire n.° 288, log. 459.

Il en est de même n.° 672, log. 627, où il faut lire n.° 672, log. 827.

Tang. 4° 58' 10"; la caractéristique doit y être 8 au lieu de 9.

N.° 78000; la différence de la marge doit être 56 au lieu de 59.

Log. hyperb. 101000, au lieu de 0995032, il faut lire033.

Log. hyperb. 101002, au lieu de 0997. . . .379, lisez 373.

Log. hyperb. 101014, au lieu de 100839, lisez 889.

N.° 7980 en haut, au lieu de 1^d 22^d, lisez 2^d 22^d. 45° 50'; dans l'inscription, lisez *cosinus* au lieu de *inus*.

83° 10', lisez tangente au lieu de sinus.

Dans l'avertissement, p. iv, ligne 3 d'en bas, lisez 1633 au lieu de 1638.

Une faute considérable s'est glissée dans l'exemple de calcul, p. 91, les nombres diffèrent de ceux de la page 92, et de ceux indiqués dans la table, page 116-117.

Page 96, dans le rapport du diamètre à la circonférence, selon Lagni, le 15.^m chiffre de la fin doit être 8 au lieu de 7. Voyez le *Thesaurus Logarithm.* du Major VEGA, 1794, p. 633. . . L'HUIL-

LIER, *Princip. Calculi differ. et integr.*, 1795, page 117.... KÆSTNER, *Principes d'arithmétique, de géométrie, etc.*, (en allemand), 5.^{me} édition, 1792, p. 331.

T H É A T R E S.

CAILHAVA, aux Citoyens composant le comité du Théâtre François de la République.

Première Lettre.

Citoyens, ce fut sous les yeux du plus sévère des juges, le parterre du *pays latin*, que je débutai dans la carrière dramatique; et ses leçons m'inspirèrent le desir de marcher sur les traces des grands hommes qui l'avoient formé. Ma persévérance à ne pas m'écarter des bons modèles, m'a valu et les bontés du public, et l'indifférence de quelques comédiens; aussi il n'est pas une seule de mes pièces, qui, une fois échappée aux dangers des premières représentations, n'ait tout de suite disparu du répertoire; *le Tuteur dupé, le Mariage interrompu, l'Egoïsme, les Menechmes grecs*, transplantés sur plusieurs théâtres étrangers, sont bannis de celui qui les vit naître. Je suis enfin le seul de nos auteurs vivans, qui, depuis le long espace de dix années, n'ait point paru sur la scène françoise.

Indigné, je l'avoue, des manœuvres qui m'en écartent, j'avois résolu de ne me venger que par le plus profond silence; mais aujourd'hui, qu'adopté par l'Institut, je lui dois compte de mes ouvrages et de leurs succès, j'offre à la nouvelle administration, non-seulement mes pièces imprimées, mais quelques autres reçues depuis quinze ans, depuis douze, depuis huit, la dernière surtout n'exige pas de grands frais de mémoire; c'est le *Dépit amoureux*, rétabli en cinq actes, avec les changemens que m'ont dictés et mon respect pour Molière, et le desir de renvoyer aux *treteaux* une misérable rapsodie en deux actes mal cousus, mal intrigués, sans exposition, sans dénouement, et où l'on réduit à deux scènes un ouvrage qui en offre vingt de la plus grande beauté. Aucun comédien, je l'espère, ne refusera d'être de moitié dans l'hommage que je brûle de rendre à son maître et au mien.

Salut, etc.

Seconde Lettre.

Du 4 brumaire.

Citoyens, je remis, moi-même, à la porte de votre spectacle, il y a environ six mois, la lettre que vous venez de lire; et depuis, j'attends inutilement une réponse.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Cependant, au spectacle, dans tous les cercles, à l'Institut, on ne cesse de me demander pourquoi je ne parois plus sur la scène; mes amis vous le demandent aussi. Quelques-uns de vos camarades répondent poliment que le public me faisant l'honneur de me traiter comme il traite les anciens auteurs, mon genre n'est pas suivi; quelques autres prédisent que mes pièces ne feroient pas d'argent.

Je dirai aux premiers,

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Je dirai aux seconds. Ignorez-vous qu'aucun théâtre ne peut espérer d'être alimenté par des chambrées constamment complètes; mais qu'il vit de demi-recettes toujours certaines, quand le répertoire varié, renouvelé avec goût, ne remplit pas l'intérêt des nouveautés par trois ou quatre pièces surannées et répétées à satiété.

Enfin, je dirai aux premiers, je dirai aux seconds; *les Menechmes grecs* et leurs recettes ont-ils prouvé qu'on ne voulût plus du *genre ancien*?

Voilà pour celles de mes comédies, déjà favorablement accueillies par le spectateur; quant à celles que je puis désormais soumettre à votre jugement, permis à vous de les rejeter; mais avez-vous le même droit sur *la Soirée de Maârid*? n'est-ce pas vous qui l'avez reçue avec acclamation, il y a quinze ans? Avez-vous le même droit sur mon *Hommage à Molière*, ou le *Dépit amoureux*? n'a-t-il pas été reçu au théâtre de la République, il y a quelques années, par *Dugazon*, *Grandmênil*, etc.

Citoyens, trop ami des bons procédés pour oublier ce que doit un auteur à l'homme à talent, qui s'associe franchement de gloire avec lui; trop fier pour solliciter, comme grâce, ce que quarante ans de bontés de la part du public m'autorisent à demander, j'attends une réponse claire, positive, ou bien il me sera permis sans doute de faire imprimer ces deux lettres : j'en aurai toujours des exemplaires sur moi; et, lorsqu'un ami sévère, ou quelque doucereux malveillant, viendra me demander compte de mon indifférence pour *Thalie*, je tirerai de ma poche mon amoureuse plainte, et je lui dirai : *Lis, bourreau, lis*, puis condamne-moi, si tu l'oses !

SALUT, BEAUX-ARTS, PATRIE.

Paris, ce 28 brumaire.

CAILHAVA.

THÉÂTRE FEYDEAU.

Le Roman.

Dorval et *Florlise* son épouse, se sont retirés depuis quelque temps à la campagne avec *Lebel*, jeune homme plein d'esprit. *Dorval*, grand amateur de la chasse, en fait son unique plaisir. *Florlise* et *Lebel* ont entrepris de faire un roman épistolaire, sous le titre de *l'Époux à l'épreuve*. Le sujet est un jeune homme qui aime la femme de son ami. *Lebel* se charge des lettres de l'amant, et *Florlise* des

lettres de la femme. Dorval, inquiet des fréquens tête-à-tête qu'exige cette entreprise, surprend une lettre de Lebel, dans laquelle il fait la déclaration d'amour la plus passionnée; il la fait remettre à sa femme, et se cache pour voir l'effet qu'elle produira. Florlise enchantée fait la réponse; Dorval s'en saisit encore, mais il est bien surpris de n'y trouver que ce que peuvent dicter la modestie, l'honneur et la vertu. Il ne conçoit rien à cette énigme; mais, voyant venir Lebel et Florlise, il se cache de nouveau pour écouter: leurs discours, qu'il ne comprend pas, raniment ses soupçons; il sort furieux et prêt à confondre les coupables, lorsque l'imprimeur apporte l'épreuve des premières feuilles du roman, qui sert à détromper Dorval.

On a trouvé quelques longueurs dans cet ouvrage; mais, en général, il a fait plaisir. Le C. *Rézicourt* et la C.^e *Scio* ont été justement applaudis.

Les auteurs sont le C. *Gosse*, à qui on doit déjà *l'Auteur dans son ménage*, et *les Femmes politiques*, et le C. *Plantade*, connu par de charmantes compositions, entr'autres la musique de *Palma* que l'on applaudit tous les jours.

T H É A T R E F A V A R T.

La Maison du Marais, ou trois Mois d'absence.

On s'étoit porté en foule, pour voir cette pièce, dont la première représentation a eu lieu le 17 brumaire.

maire. Le premier acte avoit été assez bien accueilli ; mais les deux derniers ont excité les plus violens murmures. Cependant la pièce a été achevée.

M. *Valmont*, riche habitant du Marais, a quitté sa maison pour un long voyage ; pendant son absence, un jeune homme, son pupille, a totalement changé la maison ; il y a introduit le goût des plaisirs, la bibliothèque est changée en salle de danse, on ne s'occupe plus que de fêtes et de feux d'artifice. *Elise*, fille de M. de Valmont, dédaigne *Henri*, son cousin, qui n'approuve pas ce nouveau genre de vie. M. Valmont revient, apprend le désordre de sa famille, et, après s'être fait voir à sa femme et à sa fille, il veut les fuir pour toujours. Mais *Henri* et *Picard*, vieux valet, ayant tout fait rentrer dans l'ordre, ramènent ce père irrité qui pardonne.

Le sérieux du sujet, les longs discours du père et sa colère trop violente, ont indisposé justement le public. L'ouvrage a cependant reparu.

THÉÂTRE DES TROUBADOURS.

Grécourt, ou la Dinée de la Diligence.

Grécourt et *Piron* voyagent ensemble, et descendent à Chartres, pour le dîner, avec leurs compagnons de voyage. Parmi ceux-ci, se trouvent M. *Corbeille*, marchand de pruneaux de Tours, M.^{me} *Armant*, vieille coquette, sa fille et son ne-

veu qui doit bientôt obtenir la main de sa cousine. M.^{me} Armant est folle de notre poète, dont elle ignore le nom, quoiqu'elle ait promis de l'épouser; ce n'est qu'au moment de conclure qu'elle apprend que cet homme aimable est l'abbé Grécourt, dont les écrits lui ont toujours fait horreur, quoiqu'elle les ait très-souvent relus. Elle lui pardonne, en faveur de son esprit, le tour qu'il lui avoit joué.

Cette pièce n'a ni intrigue ni action; cependant elle s'est soutenue, grâce à des couplets très-jolis, mais quelquefois trop libres et même indécents.

La C.^e Mézières a paru trop jeune et trop aimable dans le rôle de M.^{me} Armant, qui doit être vieille et peu jolie, d'après les propos que tiennent Grécourt et son ami. Le C. *Saint-Léger* a joué le rôle de Grécourt avec la rondeur et la bonhomie qui lui conviennent. Le C. *Tiercelin* a peut-être un peu trop chargé le rôle de M. Corbeille.

La gaieté, sans doute, est l'âme du vaudeville; mais il faut qu'elle soit décente, et que la plaisanterie soit couverte du voile de l'honnêteté. Nous croyons devoir conseiller aux nouveaux troubadours d'être un peu plus délicats sur cet article; c'est le seul moyen de ne pas éloigner d'eux les personnes qui respectent encore la décence et les mœurs.

L I V R E S D I V E R S .

A R I T H M É T I Q U E .

GRAND LIVRET, depuis un jusqu'à cent mille. Premier cahier, un à dix mille; calculé par Jean-Philippe GRUSON, professeur de mathématiques, et membre ordinaire de l'academie royale de Prusse, des sciences et belles-lettres. Berlin, chez F. T. de La Garde; 1799, 44 pages grand in-folio.

Nous avons annoncé précédemment la *Pinacothèque* de M. GRUSON (1). L'ouvrage que nous annonçons, publié par le même savant, a aussi pour but d'être utile aux calculateurs qui ont de longues opérations à faire, et aucun d'eux ne regrettera d'en avoir fait l'acquisition; l'exécution en est très-bien soignée, et fait honneur à M. La Garde, qui est, d'ailleurs, assez favorablement connu en Allemagne par les efforts qu'il fait pour publier de bons ouvrages. Pour faciliter l'achat de ces tables, il se propose d'en publier un ou plusieurs cahiers à chaque foire. Ce cahier contient les multiples d'un à dix mille, par les nombres 2 jusqu'à 9. Les deux premières pages contiennent la manière de se servir de ce livret, avec plusieurs exemples bien choisis, et propres à en faire sentir l'utilité.

(1) Année III, t. V, p. 467.

G É O M É T R I E.

S. F. LACROIX *Lehrbegriff des differential und integral Calculs. Ause dem Franzosischen übersezt und mit einigen Zusæzen und Anmerckungen begleitet von Johann Philipp GRUSON, c'est-à-dire, ÉLÉMENTS du calcul différentiel et intégral, par S. F. LACROIX, traduits du françois, et accompagnés de quelques additions et remarques, par Jean-Philippe GRUSON, professeur de mathématiques, et membre ordinaire de l'académie des sciences à Berlin. Premier volume; à Berlin, chez La Garde, 1799. LII et 494 pages in-8.°*

L'ouvrage du C. Lacroix est suffisamment connu, et nous en avons déjà parlé (1); une traduction faite par un géomètre aussi distingué que M. Gruson, ne sauroit qu'être bien accueillie en Allemagne. Nous avons aussi eu occasion de parler dans le Magasin Encyclopédique (2), d'un *supplément* au calcul différentiel de L. EULER, par M. GRUSON.

P H Y S I Q U E.

THÉORIE de l'élasticité, appuyée sur des faits, confirmée par le calcul; par A. LIBES, professeur de physique et de chymie aux écoles centrales de Paris. A Paris, chez Doué, agent de l'école centrale de la rue Antoine; Desenne, libraire, Palais-Egalité; et Bernard, libraire, quai de la Vallée. An 8, 22 pages in-4.°

Plusieurs physiciens ont déjà cherché à expliquer par une cause plausible, le phénomène de l'élasti-

(1) Année III, t. I, p. 9.

(2) Année III, t. V, p. 275.

cité; mais le plus grand nombre des savans qui s'occupent de cette partie des sciences, n'a vu dans les opinions énoncées que de simples conjectures, et regarde encore la cause de l'élasticité comme aussi inconnue que celle de la pesanteur.

Dans le mémoire que nous annonçons, et qui a été lu à l'Institut national le 1.^{er} brumaire an 7, le C. Libes cherche à prouver que l'élasticité est le résultat de l'action combinée du calorique et de la gravitation. Il commence par énoncer quelques principes sur lesquels il établit son explication, à l'appui de laquelle il cite différens faits; il répond ensuite aux objections qu'on pourroit faire contre son explication; et, quoique les raisons qu'il met en avant pour résoudre ces difficultés ne paroîtront pas entièrement satisfaisantes à tous les physiciens, le travail du C. Libes, néanmoins utile à la science, mérite sans doute l'accueil favorable que lui a fait la classe des sciences physiques de l'Institut national, en approuvant le rapport qui lui a été accordé à ce sujet le 11 brumaire an 8, et qui se trouve imprimé à la suite de ce mémoire, dont les trois dernières pages sont spécialement consacrées à démontrer l'application du calcul à la théorie que l'auteur a exposée dans son mémoire.

M É D E C I N E.

CONSEILS aux femmes de 45-à 50 ans, ou Conduite à tenir lors de la cessation des règles, par le célèbre praticien de Londres, le docteur FORTHERGILL; traduits et extraits des observations et recherches de la société médicale de Londres, et augmentés de notes par le docteur PETIT-RADEL: seconde édition. A Paris, chez Gabon, libraire, rue de l'École de Médecine. An 8, 46 pages in-8.^o Prix, 75 centimes.

Il y a environ douze ans que le C. PETIT-RADEL publia la première édition de ce petit ouvrage; elle

fut bientôt épuisée, et les circonstances ne lui ont permis qu'aujourd'hui celle que nous annonçons, et qui mérite un accueil aussi favorable que la première, tant par l'importance du sujet, que par la manière dont il y est traité, et les notes que le traducteur y a jointes.

L'auteur commence par faire connoître quelques préjugés vulgaires sur le flux menstruel et sa cessation, il fait voir les causes et l'utilité de ce flux; la sagesse que la nature montre dans sa cessation, les effets qui en résultent, et il indique le régime qui convient aux femmes qui méditent les moyens de leur conservation. « J'écris, dit l'auteur, pour les « jeunes médecins qui, quoique s'étant appliqués « à l'étude et à la pratique générale de leur pro- « fession avec zèle et avec succès, peuvent, cepen- « dant, fort bien ignorer où ils trouveront de quoi « se satisfaire, eux et leurs malades, sur le sujet « dont il s'agit; et, enfin, quels conseils ils doivent « donner aux femmes quand leurs évacuations péri- « diques menacent de les quitter. » Nous croyons que ce traité remplira non-seulement ce but, mais qu'il sera aussi très-propre à ramener le calme, à éloigner toutes les appréhensions mal fondées que les femmes pourroient avoir, et de les remplacer par la sécurité que la confiance raisonnée doit donner, en sorte qu'avec peu de moyens la nature puisse se suffire à elle-même dans cette circonstance.

V O Y A G E S.

VOYAGE pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Ægypte, par le C. CASSAS. X.^{me} livraison.

Les six planches, dont cette livraison est composée, et qui sont toutes gravées avec le même soin qu'on admire dans les précédentes, représentent :

1.^o *L'abord de la ville d'Alexandrie; quelques*

groupes, placés sur le devant, offrent le costume des gardes postés sur le rivage de la mer; dans le fond, on aperçoit des navires abrités dans le golfe.

2.^o *La vue du village du Baïlam*, situé sur la route d'Alexandrette à Antioche : cette vue est prise du côté d'Antioche ; on y distingue plusieurs groupes d'habitans qui voyagent avec leurs chameaux, et le fond du tableau est occupé par une partie du golfe d'Alexandrette.

3.^o *L'élévation latérale et la coupe du portique de Dioclétien.*

4.^o *L'élévation géométrale du tombeau entièrement conservé, situé dans la vallée qui mène à Palmyre.*

5.^o *Vue de la montagne dite du Précipice.* Cette vue est prise en venant de Nazareth, du côté du Nord-est ; derrière, on voit se déployer en partie la plaine d'Esdracou ; sur le second plan, sont les hauteurs du Petit-Hermon ; et, dans le fond, on aperçoit les monts, au-delà desquels est la ville de Napelouse.

6.^o *La vue générale de cette même ville de Néapolis, vulgairement appelée Napelouse, qui remplace l'ancienne Sichem.* A gauche sur le premier plan, on voit une partie du mont *Ebal* ; derrière la ville, et sur la droite, le mont *Garizim* occupe le fond du tableau.

HISTOIRE.

APERÇU des crimes commis par les Anglo-Américains envers les François, par Jacques MIGNARD, du département de l'Yonne. A Paris, chez l'auteur, rue de Taranne, n.^o 35, en face la rue du Sépulcre, faubourg Germain, et chez les marchands de nouveautés. An 8 de la république, in-8.^o de 52 pages. Prix, 1 franc.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

HISTORIA primatus Lundensis, etc., Histoire de la primatie de Lund, par Jac. NEUMANN. A Copenhague, 1799, 180 pages in-8.º

Le goût que les Danois et les Suédois ont constamment montré pour l'histoire de leur patrie, ne pouvoit pas manquer de tourner au profit de celle de l'église, toujours intimement liée avec l'histoire civile, et non moins utile et instructive qu'elle. C'est à ce goût que l'histoire ecclésiastique du Nord doit tant d'ouvrages importants, dont elle a été enrichie chez les Suédois par Oernhielm, Baazius, Benzelius, Messenius, Peringskiold, Rhyzelius, Spegelius, Vilde, Dalin, Lagerbring, etc.; chez les Danois, les Norvégiens et les Islandois, par Hvitfeld, Torfæus, Menrsius, Holberg, Poutoppidan, Rothe, Olavius, Finnæus, Thorkelin, Schœning, Langebeck, Gebhardi, Suhm, Munter, etc. Les uns se sont occupés des lois ecclésiastiques, des bulles et des diplômes conservés dans les bibliothèques et les archives; les autres se sont chargés de publier des chroniques d'archevêques, d'évêques et de couvents; d'autres ont traité l'histoire ecclésiastique, combinée avec celle de l'état; d'autres ont composé des ouvrages particuliers sur celle-là; d'autres en ont éclairci des questions isolées par des traités et des dissertations dont le nombre est très considérable.

Malgré tous ces efforts, il s'en fait de beaucoup que l'histoire ecclésiastique du Nord (nous parlons de celle qui est antérieure à la réformation) soit déjà épuisée, ou que tout soit assez examiné et suffisamment éclairci. Nombre de chartres qui lui sont relatives restent encore ensevelies dans les bibliothèques, ou cachées dans les archives à Rome. Il y en a des parties, qui, faute de diplômes authentiques, demeurent toujours enveloppées d'obscurité; il y en

a d'autres, qui, altérées par la partialité des auteurs, ou par de faux actes, demandent des révisions et des corrections critiques. Plus les temps actuels paroissent décourageans pour ce genre de travaux, plus les bonnes productions de cette espèce deviennent rares; plus aussi elles doivent être accueillies avec attention, de tous ceux qui savent apprécier l'utilité de l'histoire et l'importance de la critique.

Nous aimons à faire ces réflexions, en annonçant l'ouvrage de M. Neumann, jeune danois, élève de Suhm et de Munter. Depuis longtems l'objet dont l'auteur s'occupe attendoit un travail particulier; il en avoit besoin par les difficultés qu'il présentoit; il le méritoit par ses rapports intéressans avec l'histoire de l'hérarchie et de l'état civil du Nord, pendant le catholicisme. *L'Histoire de la primatie de Lund*, en raison de ses difficultés, de ses conséquences et de l'espace de temps qu'elle renferme, étoit susceptible de développemens trop étendus, pour que l'auteur eût pu, sans surcharger son volume, les embrasser à-la-fois; c'est pourquoi il a jugé à propos de se borner plus particulièrement à la partie critique et diplomatique, celle-ci étant la base sur laquelle se doivent appuyer toutes recherches concernant le même sujet dans ses rapports divers.

M. Neumann, ayant présenté quelques remarques préliminaires sur l'Histoire des Primaties, commence son traité par un aperçu général de tous les secours littéraires dont il s'est servi en le composant. Mais comme son séjour dans le centre des bibliothèques, et ses liaisons avec les savans les plus célèbres à Copenhague, lui ont valu l'avantage d'avoir à sa disposition tout ce que la littérature possède de relatif au sujet qu'il traite, cet aperçu peut en même temps être considéré comme une introduction assez complète à l'étude de l'Histoire du Nord dans le moyen âge. Pour mettre le lecteur à même d'embrasser d'un seul coup-d'œil toute l'étendue et tout

l'ensemble de son sujet, il y a ajouté un tableau synchronistique, qui met à-la-fois sous les yeux, les papes, les primats de Lund, les archevêques d'Upsal, les rois de Dannemarck et ceux de la Suède, depuis 1152 jusqu'à 1514, espace de temps renfermé dans ce traité.

L'ouvrage lui-même est divisé en cinq chapitres, dans lesquels l'auteur expose l'Histoire de la Primatie de Lund, en fixant quatre époques principales; 1.^o son origine et son établissement jusqu'à 1163; 2.^o sa prospérité et sa splendeur, de 1163 à 1278; 3.^o son état de fluctuation, de 1278 à 1353; 4.^o sa décadence, et enfin son extinction entière, par la réformation de 1353 à 1519. Nous nous dispensons d'en faire un extrait historique, pour fixer l'attention des savans sur quelques points qui intéressent de près l'histoire littéraire et la critique.

C'est avec raison que l'auteur, en indiquant les sources où il a puisé, place à leur tête les bulles et les pièces authentiques. Beaucoup d'entr'elles se trouvent éparses, soit dans les ouvrages des historiens du Nord, soit dans les travaux de savans étrangers, par exemple, ceux de Bzovius, Raynaldus, Baluzius, Laporte-Dutheil. Mais on avoit aussi commencé à en faire des recueils particuliers; les deux suédois Oernhielm et Peringskiold y ont travaillé avec beaucoup de succès, quant à l'histoire de leur pays; mais les vastes collections qu'ils laisserent, restent encore en manuscrit, faute de moyens suffisans pour les mettre au jour; et il n'y a pas apparence qu'on le fasse jamais. L'histoire doit donc avoir beaucoup d'obligation à Magnus Celse, qui, dans son *Apparatus ad historiam sveogothicam*, Holmiæ, 1782, in-4.^o, en a publié, sous le titre de *Bullarium sveogothicum*, une liste dans l'ordre chronologique, accompagnée d'un précis de leur contenu. Ce *Bullarium* va depuis Pascal I.^{er} jusqu'à Urbain VIII. La mort de Celse en empêcha la continuation. Mais comme il manquoit, même dans les grandes collections d'Oernhielm et de

Peringskiold, nombre de bulles importantes, on fit demander au pape Pie VI, et on obtint de lui la permission de rechercher et faire transcrire tout ce qui se trouveroit, dans les archives à Rome, de relatif à ce qu'on desiroit. Par cette voie, C. F. Fredenheim, à qui cette commission fut confiée, réussit à retrouver 183 bulles, qui s'étoient perdues depuis 1198 jusqu'à 1585. Ces bulles, apportées en Suède, en 1783, servirent en quelque manière à remplir les lacunes qui existoient. Celse étant mort, le professeur Porthan, à Aboe, se chargea d'en tirer un *supplément pour le Bullarium sveogothicum*. Il s'en occupe actuellement, et il a déjà publié cinq cahiers. Par le secours de ceux ci et d'une copie exacte du catalogue MS. que Celse avoit fait de toute la collection des bulles apportées de Rome, M. Neumann s'est trouvé en état de faire disparaître quelques difficultés, qui avoient jusqu'à présent embarrassé les historiens.

Parmi les bulles et les chartres, il en est quelques-unes dont les contradictions ont beaucoup tourmenté les auteurs; il y en a d'autres qui doivent faire naître quelque soupçon à un historien circonspect. C'est ce qui a déterminé M. Neumann à examiner en critique les pièces qui lui sembloient en avoir besoin, en tant qu'elles entroient dans son plan. C'est ainsi qu'il a établi la fausseté d'une lettre d'Innocent II, dans laquelle on voit ce pape accorder au siège de Bremen la supériorité sur l'archevêque de Lund et les autres évêques de la Suède. C'est ainsi encore qu'il a prouvé que la primatie de Lund n'a jamais été supprimée, ni dans le concile de Basle, comme la jalousie des archevêques d'Upsal a voulu le faire croire, ni par aucune bulle papale; mais qu'elle a continué à conserver du moins une foible existence jusqu'à la réformation.

Le *Diplomatarium* que M. Neumann a joint à la fin, et qui contient un extrait de vingt et une bulles, ajoute à l'exactitude de son travail, et sert à en avérer les points principaux; il est en même temps

un présent agréable pour les lecteurs savans, qui n'ont pas à la main les grands ouvrages diplomatiques dont l'auteur l'a tiré.

Nous félicitons M. Neumann du succès avec lequel il a débuté dans une carrière qui, quoique moins fréquentée et quelquefois un peu pénible, a néanmoins ses attrait particuliers et offre des fleurs et des fruits dignes d'être recueillis. Si l'auteur est dans l'intention de continuer ses recherches sur ce même sujet, développé dans tous ses rapports, l'histoire septentrionale lui sera redevable d'un morceau très-intéressant.

L. E.

A R C H Æ O L O G I E.

ALLGEMEINE Einleitung in das Studium der schænen Kunst des Alterthums; erste Abtheilung. — Eine Einladungsschrift zu der Schulfestlichkeit im Kloster Berge, am 14 und 15 März, nachmittags um 2 Uhr; von J. GURLITT, Professor und Director, c'est-à-dire, INTRODUCTION générale à l'étude des beaux-arts de l'antiquité; première division. — Programme d'invitation à la fête de l'école à Kloster-Bergen, les 14 et 15 mars, à 2 heures de relevée; par J. GURLITT, professeur et directeur. A Magdebourg, chez Keil. 1799, 56 pages in 4.º

Nous avons annoncé l'année dernière les deux programmes académiques de M. Gurlitt, dont l'un est une *Introduction à l'étude des pierres gravées*, et l'autre une *Introduction à l'étude des mosaïques* (1); celle-ci est une introduction générale à l'étude des beaux-arts de l'antiquité, et le titre annonce qu'elle sera suivie d'autres dissertations du même genre et

(1) Mag. encycl., Année IV, t. IV, p. 484.

sur le même sujet. Dans celle-ci, l'auteur traite de l'archæologie; il la définit, il en trace les limites, il indique ses différentes parties d'après la méthode du célèbre Heyne; de là, il passe au but de l'archæologie, à son utilité. La troisième partie traite des moyens d'étudier l'archæologie; l'auteur dit lui-même avoir beaucoup profité dans cette partie de mon *Introduction à l'étude des monumens antiques* (2) qui a été traduite en allemand (3). C'est principalement dans la littérature archæologique dont il a adopté toutes mes divisions; je profiterai moi-même des additions et des corrections qu'il y a faites, si j'ai l'occasion d'en donner une nouvelle édition. Cette dissertation fait vivement desirer les deux autres, dont elle n'est, pour ainsi dire, que le préliminaire.

M Y T H O L O G I E.

DESCRIPTION d'une améthyste du cabinet des pierres gravées de sa majesté l'Empereur de toutes les Russies avec permission de la censure. A Saint-Pétersbourg, de l'imprimerie impériale, 1798, in-8.º de 105 pages.

Les François, amis des lettres, ont vu avec peine que la république ait été privée de la superbe collection des pierres gravées du cabinet d'Orléans, acquise par Catherine II, impératrice de Russie. On a craint que cet immense trésor littéraire ne fut absolument perdu pour les lettres et les arts, et nous avons nous-mêmes annoncé cette crainte (4); mais on peut, à cet égard, se consoler. Il est confié à M. Kœhler, c'est-à-dire, à un des hommes les plus

(2) Paris, 1796, in-8.º Magas. Encycl. année II, t. II, p. 178.

(3) Halle, 1798, in-8.º *Id.* année IV, t. V, p. 405.

(4) *Suprà*, Année IV, t. VI, p. 545.

propres à en faire un utile usage , et la dissertation que nous annonçons en est la preuve.

La pierre soumise à l'examen de M. Kœhler, est un des plus célèbres monumens des arts; c'est une améthyste représentant un jeune homme couronné de laurier, et la tête couverte d'un voile transparent qui se replie par dessus le nez et les joues, enveloppe la bouche et les parties inférieures du visage, et est ensuite rejeté sur l'épaule (2).

Baudelot de Dairval prit d'abord cette tête pour celle de la Honte ou de la Pudeur: M. Galland supposa que c'étoit celle d'un empereur romain ou de quelque divinité: le même Baudelot de Dairval fit ensuite un gros livre pour établir que c'étoit Ptolémée Auletes, et trois points ronds placés dans le champ, indiquoient les trois modes de la musique; il prenoit le reste pour la courroie percée que les joueurs de flûte s'appliquoient sur la bouche et les joues, pour empêcher la perte du son, mais cette courroie appelée *φορῳεῖον*, a sur les monumens une forme bien différente.

Winckelmann, après avoir réfuté la conjecture de Baudelot, prétend que cette améthyste représente Hercule au service d'Omphale, reine de Lydie, pays connu par la mollesse de ses habitans. Les CC Lachau et Le Blond, en rejetant l'explication de Winckelmann, ont rangé cette pierre parmi celles qui ont des têtes inconnues. M. Kœhler fixe aujourd'hui nos idées avec succès sur ce chef-d'œuvre de la glyptique; il donne d'abord des remarques étendues et savantes sur le nom, la matière et les formes du voile chez les différens peuples de l'antiquité, il explique le sujet par ce point de mythologie peu connu: « On conservoit chez les Grecs le souvenir d'un exploit d'Hercule que nous allons rapporter; savoir,

(2) Voyez *Description des pierres gravées du cabinet d'Orléans*, tome II, pl. XI.

« que ce héros, en retournant de son expédition
« contre Troie, et voulant aborder à l'île de Cos
« qui étoit habitée par les Méropes, y trouva de la
« résistance de la part de ses habitans. Voici com-
« ment Plutarque rapporte cette aventure : Hercule,
« revenant de Troie avec six vaisseaux, fit naufrage ;
« il ne lui en restoit qu'un seul, sur lequel il avoit
« sauvé l'équipage et ses armes, et avec lequel il
« aborda à l'île de Cos. Ayant rencontré, en arrivant,
« un troupeau de mouton, il demanda un bœuf au
« berger Antagoras, et les Grecs prirent le parti
« d'Hercule ; il en résulta un violent tumulte. Plu-
« tarque dit qu'Hercule, excédé de fatigue, se voyant
« assailli par un trop grand nombre d'adversaires,
« prit la fuite, et se retira chez une femme Thrace,
« où il resta inconnu, travesti en femme. Ayant en-
« suite vaincu les Méropes, et fait un sacrifice ex-
« piatoire, il prit l'habit de femme, et se maria avec
« la fille d'Alciopus. Plutarque ajoute qu'on avoit
« institué dans cette île, en mémoire de cet exploit
« d'Hercule, un sacrifice où le sacrificeur pa-
« roissoit en habit de femme sur les lieux mêmes
« où s'étoit donné le combat, et où les nouvelles
« mariées embrassoient leurs époux qui étoient ha-
« billés en femmes.

Ce n'est donc plus Hercule à la cour d'Omphale,
c'est Hercule vainqueur des Méropes, que nous pré-
sente cette améthyste. Après cette ingénieuse expli-
cation, dont il faut lire les détails dans l'ouvrage
même, M. Kœhler passe à celle de plusieurs têtes
voilées, ce sont seulement des portraits. Nous re-
commandons la lecture de ce petit traité qui peut
être regardé comme un modèle de monographie ar-
chæologique.

P O É S I E.

LA MORT du duc Léopold de Brunswick, poème épi-tragique en quatre chants, par le C. DEFFINEAU, auteur du Printemps, poème, imprimé pour la première fois, en 1787. A Paris, chez l'Auteur, rue du Four Honoré, n.º 10; Dentu, libraire, Palais Egalité, galerie de bois; et Petit, libraire, même galerie. An 7, in-8.º de 35 pages. Prix 1 franc.

LES MŒURS D'HIER, satire, par le C. B. F. A. FONVIELLE aîné, de Toulouse. A Paris, chez les marchands de nouveautés, et chez l'auteur, rue et faubourg-Montmartre, n.º 1035. De l'imprimerie de Moller, au couvent des Filles Saint-Thomas, vis-à-vis la rue Vivienne; 18 brumaire an 8. Prix, 60 centimes, in-8.º

STRATONICE et son peintre, ou les deux Portraits, conte qui n'en est pas un; par DEGUERLE. Suivent PHRYNÉ devant l'Arcopage. PRADON à la Comédie, ou les Sifflets. BONAPARTE en Italie, etc. A Paris, de l'imprimerie de Chaigneau aîné, brumaire an 8. Chez Chaigneau aîné, rue de la Monnoie, n.º 27, vis-à-vis celle Boucher; Pigoreau, cloître Germain l'Auxerrois; Debret et Devaux, libraires, Palais Egalité, in-8.º de 30 pages.

A V I S.

Ceux qui desiront faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

Table des articles contenus dans ce numéro.

MÉDECINE.

Tableau macrobiotique, ou l'Art de prolonger la vie. d'après *Hufeland*; par *J. P. Sch.* et *A. M.* 289

BIOGRAPHIE.

Notice sur *Léonard Philaras*; par *Chardon-la-Rochette.* 511

POÉSIE LATINE.

Lettre sur un poème latin, dont le héros est *Christophe Colomb.* 357

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Histoire d'*Al-Raoui*, conte arabe 545

THÉÂTRE.

Etéocle et Polynice, tragédie en cinq actes, représentée, pour la première fois, le 7 brumaire an 8. Premier extrait. 552

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Extrait d'une lettre écrite par le C. *Descotils*, membre de l'Institut d'Égypte. 367

Séances de l'École de Médecine de Paris, du 21 vendémiaire an 8, pour l'ouverture des cours, et la distribution des prix de l'école pratique. 354

Distribution des prix de l'École de Médecine de Paris. 365

Lycée des sciences et arts de Marseille. 367

Société philotechnique. 369

Marc Eléazar *Bloch.* 370

Défense d'un plagiat reproché au C. *Picot Lapeyrouse.* 574

Au C. *Millin*, sur les incrustations calcaires des conduits des fontaines. 581

Suite et terminaison d'une maladie spasmodique, remarquable par sa correspondance exacte avec les lunaisons. 585

Lettre au Citoyen *A. L. Millin*, sur les différentes hauteurs des villes et des montagnes les plus connues. 585

Lettre au Citoyen *Millin*, sur deux passages des *Caractères de Théophraste.* 590

Au Citoyen *Millin*, sur deux citations inexactes, dans la *vis de Medicis*, par *Roscoe*, et dans le *Cours de La Harpe.* 591

Fautes d'impression dans l'édition stéréotype des Tables de Logarithmes, par *Cullet.* 594

THÉÂTRES.

Cailhava, aux Citoyens composant le comité du Théâtre François de la République. 596

Le Roman. 599

La Maison du Marais, ou trois Mois d'absence. 400

Grécourt, ou la Dinée de la Diligence. 417

LIVRES DIVERS.

Arithmétique.

Grand Livret, depuis un jusqu'à cent mille. Premier cahier, un à dix mille; calculé par *Jean-Philippe Gruson*, professeur de ma-

- thématiques, et membre ordinaire de l'académie royale de Prusse, des sciences et belles-lettres. 419
- Géométrie.
- Elémens du calcul différentiel et intégral, par *S. F. Lacroix*, (en allemand); traduits du françois, et accompagnés de quelques additions et remarques, par *Jean Philippe Gruson*. 420
- Physique.
- Théorie de l'élasticité, appuyée sur des faits, confirmée par le calcul; par *A. Libes*. *Ibid.*
- Médecine.
- Conseils aux femmes de 45 à 50 ans, ou Conduite à tenir lors de la cessation des règles, par le docteur *Fothergill*; traduits et extraits des observations et recherches de la société médicale de Londres, et augmentés de notes, par le docteur *Petit-Radcl.* Seconde édition. 421
- Voyages.
- Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phœnicie, de la Palestine et de la Basse-AEgypte, par le *C. Casas*; dixième livraison. 422
- Histoire.
- Aperçu des crimes commis par les Anglo-Américains envers les François; par *Jacques Mignard*. 423
- Histoire ecclésiastique.
- Historia primatus Lundensis.* — Histoire de la primatie de Lund; par *Jac. Neumann*. 424
- Archæologie.
- Introduction générale à l'étude des beaux-arts de l'antiquité (en allemand); par *J. Gurlitt*. 428
- Mythologie.
- Description d'une améthyste du cabinet des pierres gravées de sa majesté l'Empereur de toutes les Russies, avec permission de la censure. 429
- Poésie.
- La mort du duc *Léopold de Brunswick*, poème épi-tragique en quatre chants, par le *C. Devineau*. 432
- Les Mœurs d'hier, satire, par le *C. B. F. A. Fonvielle aîné*. *Ibid.*
- Stratonice et son Peintre, par *De-guerle*. *Ibid.*

A V I S.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N.º 16.) 1.º Nivose an 8.

M A G A S I N
E N C Y C L O P É D I Q U E ,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.

A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,

18 francs pour six mois,

36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAURENTOU, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHEUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAÏE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (5.º An.)



GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.^o par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst.
 { chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget.
 { chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, Gerard Street.

A Strasbourg, chez Levrault.

A Vienne, chez Degen.

▲ Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes;

Il faut affranchir les lettres.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

REMARQUES sur les anciennes Bibliothèques d'Alexandrie.

LE navigateur observe le moindre écueil; le critique relève l'erreur la plus légère. Tout exerce leur vigilance et attire leur attention. Ils n'ont qu'une même crainte, celle de se tromper. On y est fréquemment exposé dans les temps éloignés, comme dans les parages lointains; il faut donc ne rien oublier pour s'assurer de la vérité. C'est ce que j'ai tâché de faire dans les remarques suivantes.

On a à peu près épuisé la matière sur les bibliothèques d'Alexandrie; et c'est moins pour ajouter aux recherches des savans sur ce sujet (1), que pour éclaircir une question souvent agitée, qu'il m'importe d'entrer ici dans quelques discussions. Puissent-elles enfin dissiper l'erreur vulgaire concernant la destruction de si précieux monumens!

On se rappellera d'abord que Ptolémée Soter, chef de la dynastie des Lagides, jeta les premiers fondemens d'une bibliothèque, qui fut augmentée par son fils Ptolémée Philadelphe (2), et ses successeurs, prin-

(1) *Just. Lips.* Synt. de bibl. c. II. *Bonamy*, Dissert. Acad. des Inscri. t. IX, p. 597. *Cl. Beck*, Specim. hist. biblioth. Alex., etc.

(2) *Athen.* l. V, p. 203. *Pseudo-Arist.* ad calc. *Josephi* ed. *Haverc.* p. 104.

principalement Ptolémée Evergète (3). Ce qui mérita à la ville d'Alexandrie, où elle fut établie, le surnom de *mère des livres* (4). Renfermée dans un édifice situé au *Bruchion*, à l'est du grand port, du côté de la porte de Canope, elle devint la proie des flammes, lorsque Jules-César assiégeoit cette ville. Il est inutile de m'arrêter sur ce fait très-connu, et sur le nombre plus ou moins considérable des livres qui périrent en cette occasion (5). Mais je dois remarquer que plusieurs de ces livres durent nécessairement échapper, du moins si l'on en juge par ce que S. Jean Chrysostôme rapporte. Il assure que de son temps existoient encore les livres originaux des prophètes (6), traduits en grec par ordre de Ptolémée Philadelphe. On ne peut douter qu'ils n'eussent fait partie de la bibliothèque du Bruchion; conséquemment il est permis de croire qu'ils ne furent pas les seuls sauvés, un incendie ne pouvant être assez général pour que tout soit consumé. Les anciens mettoient leurs livres dans des caisses, dont quelques-unes

(5) *Galen. Epidem. t. I, p. 238, etc.*

(4) *Constant. Manass. Annal. v, 950.*

(5) *Plutarch. Vit. Cæs. t. IV, ed. Bryan, p. 152. Dio. Cass. Hist. l. XLII, parag. 38, etc.*

(6) . . . Καὶ ἀπέβητο εἰς τὸ τῷ Σεράπειδ^ο ἱερῶν· καὶ γὰρ ἦν Ἑλλην ὁ ἀνὴρ καὶ μέγας ΝΥΝ, ἐκεί τῶν προφητῶν αἱ ἐξημνητευταὶ βίβλοι μένενσι, *adv. Jud. l. I, parag. 6, t. I, p. 595, ed. Bened.* Ce père confond la bibliothèque du Serapeon avec celle du Bruchion. Tertullien est plus exact sur cet objet : *Hodie apud Serapæum Ptolemaei Bibliothecæ cum ipsis Hebraicis literis exhibentur.* Apolog. c. XVIII. S. Jean Chrysostôme survécut à la destruction du Serapeon; mais il écrivit, avant cet événement, l'ouvrage que je viens de citer.

étoient faciles à soustraire, au milieu même du feu et du trouble que causa l'attaque des Romains.

Soit que le goût des lettres fût héréditaire dans la famille des Lagides, malgré tous les vices et les crimes dont elle se souilla, soit que la possession d'une grande bibliothèque tint au faste du trône, la perte de celle du Bruchion devint si sensible à Cléopâtre, qu'Antoine, pour plaire à cette princesse, lui fit présent de toutes les collections de livres rassemblés par les rois de Bithynie à Pergame (7). Ces livres formèrent, avec le reste de ceux qui avoient échappé à l'incendie du Bruchion, la seconde bibliothèque qui fut placée au *Serapeon* (8), ou temple de Sérapis, dans le quartier appelé *Rhacotis* (9). Ce temple ayant été totalement démoli, d'après l'édit de Théodose, en 391, les livres furent dispersés. Paul Orose, disciple de S. Jérôme, au retour de la Palæstine, vit les armoires et caisses où étoient renfermés ces mêmes livres dans tous les temples d'Ægypte : il les trouva vides, ayant été dilapidés à peu près à la même époque (10).

(7) *Plut. vit. Anton. t. V, p. 125.* Juste Lipse se seroit épargné bien des conjectures sur la prétendue existence de cette Bibliothèque, à Pergame, au temps de Strabon, *de Bibl. c. IV*, s'il eût consulté le texte de ce géographe, l. XIII, p. 429, au lieu d'en suivre la version latine.

(8) *S. Epiphani. de Ponder. t. II, op. p. 166, 168; etc.*

(9) Sur un tertre où les François viennent d'établir une Batterie pour la défense du port vieux.

(10) ... *quibus direptis, exinanita ea nostri temporis hominibus.* Paul Oros. p. 421. C'est ainsi que je corrige ce passage, d'après les manuscrits de la bibliothèque nationale. Celui coté 4878 me fournit la dernière leçon. On lisoit auparavant *a nostris hominibus, nostris*

Après la conquête de l'Ægypte par Auguste, ce prince y établit un nouveau gouvernement, et remit toute l'autorité entre les mains d'un magistrat appelé de son nom *Augustale* (11). On éleva alors un temple nommé *Sebasteon*, où, à l'exemple des Ptolémées, l'empereur romain fit rassembler tous les monumens des sciences et des arts. Une bibliothèque y fut établie (12), peut-être même aux dépens de celle du Serapeon. Ce temple d'Auguste, ou Sebasteon, étoit renfermé dans le quartier du Bruchion, l'ancienne demeure des rois, et qui étoit fortifiée d'une enceinte particulière (13). Voilà sans doute ce qui l'a fait appeler par Aphtone, la citadelle d'Alexandrie. Ce rhéteur parle non-seulement des logemens qu'y occupoient les gens de lettres, mais encore des portiques sous lesquels on avoit pratiqué des emplacements pour les livres (14). Je ne doute pas que ce ne fût une partie du Sebasteon, ou dans la dépendance de cet édifice. Il eut le sort de la plus grande partie du Bruchion qu'on rasa par ordre d'Aurélien, l'an 269 de J. C. (15). Ainsi les livres qui s'y trouvoient furent dissipés, ou peut-être transportés dans le Serapeon qui subsistoit encore.

temporibus; ce qui est évidemment une faute; et on en avoit conclu faussement que Paul Orose avoit avoué lui-même que les chrétiens dilapidèrent la bibliothèque du Serapeon. Voyez au surplus la note à la fin de cet article.

(11) *Digest.* l. I, tit. XVII. *Cod.* l. I, tit. XXVII, etc.

(12) *Philon.* Legat. ad Caium, p. 585; ed. Hoesch.

(13) Voyez *Danville*, Egypt. anc. et mod. p. 59.

(14) *Progymn.* p. 94.

(15) *Amnian.* *Marcell.* l. XXII, c. XVI, *Euseb.* Chron. p. 166.

Une quatrième bibliothèque non moins importante étoit celle de l'école chrétienne, fondée par Pantænus d'Athènes, d'abord philosophe stoïcien et très-versé dans la littérature grecque (16). Ses onze successeurs, sous le nom de catéchistes, depuis Clément jusqu'à Philippe Rhodon (17), furent des savans qui avoient grand intérêt de rassembler beaucoup de livres (18). Ce dernier florissoit sous le règne de Théodose le grand ; il ne dut guères survivre à la perte de ce précieux dépôt, d'ailleurs si nécessaire pour l'étude de la religion chrétienne. Malheureusement les livres nombreux (19) dont il étoit formé, ne purent échapper à la fureur des Ariens (20), secte destructive qui travailla plus qu'aucune autre à plonger le monde dans la barbarie.

Les plus anciennes et les plus considérables bibliothèques d'Alexandrie n'existèrent donc pas au-delà du IV.^e siècle de l'ère vulgaire. Cependant l'opinion qui fait détruire au VII.^e par les Arabes l'immense collection des Ptolémées, ou plutôt des rois de Pergame, passe, en quelque sorte, pour une vérité proverbiale. A peine quelques écrivains, surtout

(16) *Euseb. Hist. Eccles. l. VI, c. XIX, etc.*

(17) Vid. *Dodwell. ad S. Iren. p. 488, etc. J. G. Michaelis, exerc. de schol. Alex. in symb. litter. t. I, p. 195.*

(18) Il falloit alors avoir de la fortune pour en posséder un certain nombre. C'est pourquoi le célèbre Origène, le troisième catéchiste, ou chef de l'école chrétienne, étant pauvre, vendit tous les siens. *Huet, Origenian. p. 84.*

(19) *Renaudot, Hist. patr. Alex. p. 170.*

(20) *S. Athanas. ad Marcum, t. II, ed pénult. p. 625.*

Gibbon (21), ont-ils élevé leur voix contre un préjugé si général, fondé sur l'ouvrage posthume et non achevé d'un auteur du XIII.^e siècle; je veux parler ici de Grégoire Bar-Hebræus, plus connu sous le nom d'Abulpharage, élu primat de l'Orient en 1264. Il avoit d'abord composé une chronique, en syriaque, dont l'original n'a été publié que depuis quelques années. Nous apprenons de Barsuma, son frère, que les Arabes l'engagèrent à traduire cet ouvrage dans leur langue: ce qu'Abulpharage entreprit pour leur plaisir; il en travailla beaucoup le style (22), mais il mourut ne laissant que deux ou trois pages à faire. Cette traduction, depuis longtemps imprimée, offre l'anecdote qu'on s'est empressé d'adopter sur l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. L'auteur, après avoir parlé de la condamnation de Jean le grammairien par les évêques jacobites, continue en ces termes: « Il vivoit encore lorsqu'Amrou ben-Alas se rendit maître de la ville d'Alexandrie. Il vint trouver Amrou, qui, sachant que c'étoit un homme savant, lui fit un accueil distingué, et l'ayant entendu discourir sur la philosophie qui étoit encore

(21) Hist. de la Décad. de l'Empire romain. Tr. fr. t. XIV, p. 64, etc. Il tranche la question plutôt qu'il ne la résout; il y répand de l'érudition, sans néanmoins approfondir bien la matière.

(22) *Arabes autem quidam viri præstantes ab eo flagitarunt, ut chronicum, quod syriace composuerat, in saracenicam linguam converteret, ut ipsi eam legerent et ex ea voluptatem caperent: quibus annuit; cœpit que eam historiam vertere stylo eleganti et elaboratissimo per mensem circiter, etc. . . . e vers. Assemani, in bibl. orient. t. II, p. 264.*

« inconnue aux Arabes , il en fut extrêmement
« étonné. Amrou étoit un homme de bon sens , qui
« aimoit à s'instruire. Jean étoit assidu auprès de
« lui et ne le quittoit pas. Il dit un jour à Amrou :
« Vous vous êtes emparé de tous les revenus d'A-
« lexandrie , et vous avez disposé de toutes les ri-
« chesses qui s'y sont trouvées. Je ne m'oppose point
« à ce que vous preniez tout ce qui peut vous être
« utile , mais , pour ce qui ne sauroit être d'aucune
« utilité , il seroit plus à propos de nous l'aban-
« donner. Quelles sont , lui demanda Amrou , les
« choses dont vous avez besoin ? Ce sont , lui répondit
« Jean , les livres de philosophie qui sont dans le
« trésor des rois. Amrou lui dit qu'il ne pouvoit en
« disposer sans la permission de l'emir Al-Moumenin
« Omar ben-Alkhattab. Il en écrivit donc à Omar ,
« et lui fit part de la demande de Jean. La réponse
« qu'il reçut d'Omar étoit conçue en ces termes :
« Quant aux livres dont vous parlez , si ce qu'ils
« contiennent est conforme au livre de Dieu (le
« Koran) , ce livre les rend inutiles : si au contraire
« ce qu'ils renferment est opposé au livre de Dieu ,
« nous n'en avons aucun besoin. Donnez donc ordre
« de les détruire. En conséquence , Amrou ben-Alas
« les fit distribuer dans les bains d'Alexandrie , et
« les fit brûler dans leurs foyers ; ils furent consumés
« dans l'espace de six mois (23). »

Que d'objections n'y a-t-il pas à faire contre ce récit.

(23) *Abulphar.* Hist. dynast. t. I, p. 180. Je dois la traduction litté-
raire de ce passage arabe à mon savant ami Silvestre de Sacy.

peu croyable (24)! D'abord Jean d'Alexandrie, qu'on croit être le grammairien célèbre auquel nous devons tant de commentaires sur Aristote, paroît être mort avant la prise d'Alexandrie, arrivée le 21 décembre 640 (25). Il étoit disciple d'Ammonius, fils d'Her-mias, qui avoit pris les leçons de Proclus, dont la mort se trouve fixée à l'an 485 (26). Quelle quantité de livres n'auroit-il pas fallu pour chauffer, pendant six mois, plus de 4000 bains qu'on comptoit alors à Alexandrie (27)! Sans doute c'est une de ces exagérations que se permettent ordinairement les écrivains arabes. On peut la comparer à celle rapportée par Kotbeddin. Il dit sérieusement que, lors de la prise de Bagdad par Hulagou, (le destructeur de l'empire des Khalifes) les Tartares jetèrent dans l'Euphrate les livres des collèges de cette ville; que le nombre en étoit si grand, qu'il s'en forma un pont sur lequel passoient les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire (28). Pourquoi les auteurs grecs, si animés

(24) *Nam habet aliquid ἄπειρον, ut Arabibus familiare est. Eam alibi huc usque non reperimus.* Renaudot, *Hist. Patr. Alex.* p. 170. Ce savant homme s'autorise du silence d'Ennapius, pour prouver qu'il n'existoit plus de livres au Serapeon, lorsqu'on le démolit. Cet argument négatif seroit très-foible, sans le témoignage de Paul Orose.

(25) *Elmacin*, *Hist. Sarac.* l. I, c. III, p. 24. Quelques Arabes qualifient encore Jean, de patriarche, in *Casiri*, *Bibl. arab. hisp.* t. I, p. 304; et Benjamin étoit alors celui d'Alexandrie. *Renaud.* *Hist. patr. Alex.* p. 156, etc.

(26) *Marin.* *Vit. Procli*, c. XXXVI.

(27) *Herbelot*, *Bibl. orient. art. Escanderiah*, p. 299.

(28) *Hist. de la Meeque*, *extr. par de Sacy*, *Not. des Mss.*, t. IV, p. 569.

contre les Sarrasins, ont-ils oublié de parler de cette destruction ordonnée par Omar ? et comment, après plus de six siècles de silence sur un pareil fait, Abulpharage en parle-t-il le premier ? S'il eût été vrai, quelle raison avoit-il de ne le point consigner dans sa Chronique publiée en syriaque, où il n'en est pas dit un seul mot (29) ? Ce n'est donc qu'en traduisant cet ouvrage à la fin de ses jours, et pour amuser les Arabes et leur en rendre la lecture intéressante, qu'il imagine ce fait. Abulpharage avoit sans doute oublié de l'insérer dans son recueil de contes, écrit formellement pour dissiper l'humeur mélancolique de cette nation (30) curieuse par oisiveté.

Les Arabes passionnés pour les choses extraordinaires et invraisemblables, devoient nécessairement être portés à croire le récit d'Abulpharage. D'ailleurs, accoutumés à respecter toutes les paroles de leurs premiers khalifes, ils regardèrent sans doute comme un oracle la réponse d'Omar, et elle s'accrédita d'autant plus facilement parmi eux, qu'elle justifioit leur ignorance et alimentoit leur superstition. Ne soyons donc pas surpris si l'on retrouveit quelque'autre part ce dit mémorable auquel tous nos écrivains ont ajouté foi sans aucun examen, parce qu'il caractérise bien l'esprit des premiers fondateurs de l'islamisme. L'événement qui a été l'effet de cette

(29) Chron. Syr. *edentibus* J. G. Bruns et G. G. Kirsch, p. 107; text. Syr. p. 108; vers. lat. Elle diffère souvent, et par les faits et par les détails, de sa Chronique écrite en arabe.

(30) Jos. Sim. Assemani traduit le titre de ce recueil, dans le catalogue des livres d'Abulpharage, par ces mots *expulsio tristitiæ*, n.º 21, Bibl. or. t. II, p. 271.

réponse est devenu par là moins incroyable en Europe, et a pu passer en Orient pour une tradition certaine. C'est vraisemblablement ce qui a engagé Makrisi, historien arabe, qui est mort l'an 1450 (31), de la rapporter. Il en parle à l'endroit où il est question de la colonne qui porte mal-à-propos le nom de Pompée, et à laquelle les Arabes donnent celui de Sévère (32), sans plus de fondement. « Cette colonne, « dit Makrisi, est d'une pierre rouge, et marquée « de points de différentes couleurs : c'est un granit « dur. Il y avoit autrefois à l'entour de ce monument 400 autres colonnes ; elles furent mises en « pièces par Karadja, gouverneur d'Alexandrie, du « temps du sultan Salaheddin Youssoub-ben-Ayyoub : « il les fit briser et jeter sur le rivage de la mer, « afin de rendre difficile la marche de l'ennemi, « lorsqu'il viendrait. *On dit* que cette colonne faisoit autrefois partie de celles qui contenoient le portique d'Aristote, où il enseignoit la philosophie ; que ce lieu étoit un édifice consacré à l'instruction, et qu'il renfermoit une bibliothèque que brûla Amrou ben-Alas, par ordre d'Omar ben-Alkhattab (33). » Quelle foule de colonnes ! selon lui,

(31) L'an 854 de l'hégire. Sacy, *Traité des Mesures musulm.* not. p. 4.

(32) Vid. *J. Dav. Michaelis*, not. ad *Abulfeda* *Ægypt.* p. 94, 95. *Bibl. orient. et exeg.* t. II, p. 207 ; cl. *Hartmann*, ad *Edrisi Afric.* p. 557, etc.

(33) C'est encore le savant Sacy qui m'a fourni la traduction de ce passage de Makrisi. La description que cet écrivain fait de la colonne de Pompée diffère peu du récit d'*Abdollariph* in *Casiri. Bibl.* t. II,

L'ouvrage des géniés. Edrisi en réduit le nombre à 186, et les regarde comme un reste d'un ancien bâtiment qu'on nommoit le palais de Salomon (34). Comment la colonne de Sévère, située à l'angle septentrional de ces ruines, et ayant 70 coudées de haut et 5 de diamètre (35), a-t-elle pu faire partie d'une école publique ? L'anachronisme sur Aristote n'est guères moins étrange que celui concernant Salomon ; mais les écrits des Arabes sont pleins de pareilles bévues. Enfin, il résulte du récit de Makrisi que la bibliothèque incendiée par Omar étoit près de la colonne de Pompée. Or, le seul édifice remarquable qui l'avoisinoit, étoit le Serapeon entièrement rasé, et dont la bibliothèque fut dispersée ou détruite à la fin du IV.^e siècle, comme je l'ai déjà rapporté.

Mais, depuis cette époque jusqu'à la prise d'Alexandrie par Amrou, il s'est écoulé 250 ans, pendant lesquels on s'occupa encore en Ægypte de la philosophie, des lettres et des sciences (36). D'ailleurs Alexandrie continua à faire le commerce du

p. 365, et cl. *Hartmann*, not. ad *Edrisi*, p. 356. Ajoutons qu'*Edrisi*, antérieur d'un siècle à *Abulpharage* et de trois, à *Makrisi*, ne dit rien de la bibliothèque.

(34) *Edrisi*, *Afric.* ed *J. M. Hartmann*, p. 355.

(35) Les auteurs arabes varient sur cette mesure. Vid. *Edrisi*, *Afric.* et not. cl. *Hartmann*, p. 355, 356.

(36) La chymie, ou plutôt l'alchymie fut particulièrement cultivée dans ces derniers temps ; *Zozime de Panopolis*, *Héliodore*, *Stephanus* et *Olympiodore*, tous trois d'Alexandrie, se firent un nom, par leurs ouvrages dans cette science. Vid. *Fabric.* *Bibl. græc.* ed. vet. t. XII, p. 748.

papyrus préparé (37) et des livres (38), qui l'enrichissoit depuis longtemps. Elle étoit aussi renommée à la fin du VI.^e siècle par ses calligraphes (39); on parle même d'un Augustale, appelé Severianus, qui employoit quatorze personnes à altérer les ouvrages des Pères, et principalement ceux de saint Cyrille (40). La fraude étant découverte, il fallut réparer le mal; ce qui dut augmenter le nombre des copistes. La religion chrétienne étoit donc l'objet essentiel de leur travail; la philosophie néoplatonicienne devoit y avoir beaucoup moins de part, étant fort déchuë et réduite aux disciples d'Ammonius. Le plus illustre d'eux, Simplicius, en rappelant toutes les calamités de son siècle, le VI.^e, déplore la perte totale de la philosophie et de l'érudition, celle des sciences et des beaux-arts; il n'en restoit plus, selon lui, que le nom, ou, pour ainsi dire, qu'une ombre (41). Dans cet état de choses, et sous les malheureux règnes de Maurice, de Phocas et d'Héraclius, il auroit été fort extraordinaire qu'on formât de nouvelles bibliothèques dans une ville éloignée du siège de l'empire, et qu'on cherchoit peu à favoriser, à cause de son esprit séditioneux. Des particuliers pouvoient sans doute avoir des collections plus ou moins nombreuses de livres,

(37) *Hadriani* epist. ap. Vopisc. in script. aug. t. II, p. 725, et *Salmas.* not. etc.

(38) *Philostr.* Vit. Sophist. op. p. 605.

(39) *Theophylact. Simoccat.* l. III, c. VIII. Vid. *Montfaucon.* Palæogr. græc. p. 109.

(40) *Anastas.* Sinait. Hodeg. op. p. 108.

(41) *Comment.* in Epict. enchir. p. 79; ed. *Salm.*

mais rien ne prouve qu'il y eut dans ces temps-là des bibliothèques publiques; et il me paroît démontré que les anciennes ayant été dissipées, à la fin du règne de Théodose le grand, aucune n'a pu être incendiée par ordre d'Omar, deux siècles et demi après la mort de ce premier prince.

Telles sont les remarques que m'a engagé de faire la lecture du curieux mémoire du C. Langlès sur la ville d'Alexandrie, d'après les auteurs arabes (42). Ce savant m'y reproche d'avoir attribué la fondation de cette ville à Alexandre, *gloire qui ne lui appartient pas*, n'en étant que le restaurateur (43). « L'emplacement, ai-je dit, qu'occupoit cette ville, étoit « uniquement employé autrefois à nourrir des bœufs; « c'étoit la retraite de quelques misérables bergers « ou pêcheurs qui habitoient le village de *Rhacotis* (44). » Il n'étoit pas de mon sujet de m'étendre sur l'ancienne ville de Rhacotis; mais il me suffisoit de montrer qu'il n'existoit plus qu'un village de ce nom, lorsqu'Alexandre y bâtit une nouvelle ville; et c'est ce que j'ai prouvé par le témoignage de Strabon, et de quelques autres écrivains. Une partie d'Alexandrie ayant toujours été appelée *Rhacotis*, certes les Grecs n'ont pas oublié ce qu'ils devoient à ce village; mais on ne peut pas avancer, ce me semble, qu'Alexandre n'a fait qu'en relever les ruines, qui ont à peine servi à bâtir quelques maisons de sa nouvelle ville. Du reste les Arabes ne nous

(42) Magas. Encyclop. n.º XI, année IV, p. 330, etc.

(43) Magas. Encyclop. n.º X, p. 191.

(44) Examen critique des Hist. d'Alexandre, p. 74.

disent rien de nouveau concernant celle qui avoit existé fort antérieurement sur le même local. L'écriture sainte en parle (45) ; les auteurs grecs et latins (46) ne l'ont pas ignoré ; et les Arabes ne l'ont appris que des Cophtes (47). Vainement cherchera-t-on chez ces mêmes Arabes des éclaircissemens relatifs au temps qui a précédé l'hégire : ils en ont dénaturé les faits , et travesti les personnages. En général, leurs écrivains ont de la sécheresse et de l'hyperbole, ils sont pleins de fables ou de détails puérides, et tous ignorent absolument le grand art d'écrire l'histoire.

N O T E.

In ipso prælio regia classis forte subducta , jubetur incendi. Ea flamma (a flammâ. Mss. 4871, 4877, 4879, 4880.) cum partem quoque urbis invasisset , quadringenta (XL. Mss. 4874, 4875 quadraginta, Ms. 4879) millia librorum , proximis forte ædibus condita , excussit : singulare monimentum studii , curæque majorum , qui tot tantaque illustrium ingeniorum opera congesserant. Unde quamlibet hodieque in templis extant , quæ et nos (mox Ms. 4882.) vidimus armaria librorum : quibus direptis , (dere-

(45) *Ezechiel.* c. XXX, v° . 14, 15, etc. Vid. *S. Hieron.* in *Isaiam*, t. IV, op. p. 198, etc.

(46) *Strab.* l. XVII, p. 545. *Tacit.* Hist. l. IV, c. LXXXIV. *Pausan.* Eliac. I. c. XXI. *Stephan.* Byz. in v. Ῥαχάρις , etc.

(47) *Jablonski*, Panth. Aegypt. t. 1, p. 25a. *Woidel.* Lex. Aegypt. lat. p. 76.

lictis, omn. Mss.) *exinanita ea a nostris hominibus, nostris temporibus* (a nostri temporis hominibus, Ms. 4878) *memorent* (memorentur omn. Mss.) *quod quidem verum est, tamen honestius creditur, alios libros fuisse quæsitos, qui pristinas studiorum curas æmularentur, quam alliam ullam tunc fuisse bibliothecam, quæ extra quadraginta millia* (CCCCXL millia Mss. 4871, 4879, 4882.) *Librorum fuisse* (tunc fuisse, Ms. 4873), *ea per hoc evasisse credatur.* Paul Oros. histor. L. VI, c. XV, p. 421, 422, ed. Havercamp. — Ce passage a été collationné sur douze manuscrits de la bibliothèque nationale, dont l'un porte encore ces gloses interlinéaires : — *regiæ classis. i. regis alexandrini — subducta. i. in terram — juctur. i. a Cæsare — quoque urbis. i. Alexandriæ — ædibus. i. templis — derelictis. i. remanentibus, — exinanita ea. i. monumenta veterum — alios libros. i. alia exemplaria eadem continentia.* N.º 4877, fol. 69 verso. M. Heyne explique *in templis*, par le mot *Serapeo*, Opusc. acad. T. I, p. 129; mais il doit être pris dans une acception plus générale. Orose a sans contredit voulu dire que de son temps il n'existoit plus de livres dans aucun temple d'Alexandrie. Du reste, il manque d'ordre et de clarté dans ce passage. Havercamp prend ces mots *quod quidem verum*, pour une glose qui s'est glissée dans le texte; mais tous les manuscrits qui s'accordent en cet endroit, détruisent sa conjecture. L'édition que ce savant laborieux a donnée de l'histoire de Paul Orose est inexacte; j'avois formé le projet d'en publier une plus correcte, mais la révolution l'a fait avorter avec tant d'autres, dont il ne me restera vraisemblablement que le souvenir.

ARCHÆOLOGIE - BOTANIQUE.

OBSERVATIONS adressées au C. MILLIN, rédacteur du Magasin Encyclopédique, par MOREL CAMPENNELLE, membre de la Société d'émulation d'Abbeville, sur la restitution d'un passage de l'Histoire Naturelle de Pline, par le C. GÉRARD, membre de l'Institut national.

CITOYEN, je relisais dernièrement un de vos journaux, toujours intéressans pour les amis des sciences. A cette seconde lecture des divers articles qui exigent de l'examen et de la méditation, je m'arrêtai au mémoire en forme de dissertation, inséré N.° XXI, 1.°^r germinal an 6, sous le titre:

Restitution d'un passage de l'Histoire Naturelle de Pline, par le C. Gérard, membre de l'Institut national.

« On lit (1) la phrase suivante: *E segete evellito ebulum, cicutam, et circum salicta herbam auctam ulvamque, eam substernito ovibus frondemque putidam.* »

« Le C. Gérard propose de lire *herbam auctam pullamque*, attendu que le mot *ulvam*, rapporté, « tel qu'il l'est par l'ancien traducteur Dupinet, à « une plante marine (2), n'est pas admissible dans

(1) Lib. XVII, cap. IX.

(2) *Feulu de mer*. On trouve également dans un ouvrage antérieur (in RUELIIUM de stirpibus epitome, etc.), au mot *ulva*: *herbe marine, feulu de mer.*

« ce passage , où il n'est question d'autres plantes
 « que de celles qui croissent autour des saussaies ,
 « et que , s'il est permis de former quelques con-
 « jectures au sujet de ce mot , dont la signification ,
 « dit-il , n'offre aucun équivalent raisonnable , il est
 « porté à croire que Caton , duquel Pline a emprunté
 « cette pratique , n'a pas eu en vue une plante par-
 « ticulière ; et que , puisqu'il a dit au contraire ,
 « Arrachez les herbes tant grosses que petites qui
 « croissent autour des saussaies , il faut supposer
 « que le texte porte *pullam* , au lieu de *ulvam* . »

Cette supposition qui tend à changer un texte sur lequel , de l'aveu du C. Gérard , tous les manuscrits s'accordent , piqua ma curiosité. Les raisons de l'auteur me parurent d'abord très-séduisantes , puis peu fondées ; enfin aujourd'hui , après un examen approfondi , je penche à croire que la restitution n'est pas nécessaire , et qu'elle n'est pas même admissible dans l'hypothèse du commentateur.

En effet , le mot *ulva* , loin de n'offrir aucun équivalent raisonnable , me paroît présenter un bon sens. Je suis persuadé que les anciens désignaient par *ulva* , les plantes qui croissent dans les marais ou sur les bords des rivières , telles que les joncs , les roseaux , les glayeuls , les sagettes , etc. Cette signification se prouve par diverses citations de Virgile et d'Horace :

Propter aquæ rivum v.r. di procumbit in ulva
Perdita (5).

(5) Ec. VIII , 87.

Tandem trans fluvium vatemque virumque

Informi limo glaucaque exponit in ulva (4).

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva

Delitui (5).

Nam laurens malus est, ulvis et arundine pinguis (6).

Le sens que j'attache au mot *ulva* me paroît maintenant plus que probable, et la circonstance du passage de Pline peut encore favoriser mon opinion; car, c'est dans les terrains humides, près des rivières, près des joncs et des roseaux, qu'on établit ordinairement les saussaies. « *Salicta locis aquosis, humectis, umbrosis, propter amnes ibi seri oportet (7), Salicem græcam circum arundinetum serito (8).* »

On voit encore les mots *gramina*, *salicum frondes*, *ulvam*, se suivre dans un précepte des Géorgiques; et leur série n'offre rien d'incohérent ni de superflu.

Interea pubi indomitæ non gramina tantum,

Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,

Sed frumenta manu carpes sata (9).

Il ne paroît donc plus déplacé de lire *ulvam*, ni difficile d'en tirer un bon sens: alors le précepte ne recommandera pas d'arracher pour la litière des moutons seulement les grandes herbes qui croissent autour

(4) AËN. VI, 415.

(5) AËN. II, 155.

(6) HORAT. lib. II, sat. IV, 42.

(7) CAT. cap. IX.

(8) *Idem.* cap. VI.

(9) GEORG. III, 174.

des saussaies , mais encore les plantes marécageuses et fluviatiles , joncs , roseaux , sagettes , glayeuls , etc. qui y croissent également. Ovide nous peint quelque part les villageois occupés à ce genre de travail.

*Forte lacum melioris aquæ prospexit in imis
Vallibus : agrestes illic fruticosa legebant
Vimina cum juncis , gratamque paludibus ulvam (10).*

D'ailleurs répugnera-t-on à croire que Pline ait pu écrire *ulvam* , et recommander cette plante pour litière , quand on se souviendra qu'Ovide rappelle , dans ses Fastes , que la même plante *ulva* composoit le lit grossier des anciens Romains ?

*Pluris opes nunc sunt quam prisci temporis ævi ,
Dum populus pauper , dum nova Roma fuit :
Dum casa Martigenam capiebat parva Quirinum ,
Et dabat exiguum fluminis ulva torum (11).*

Cette citation prouve incontestablement que les anciens désignoient par le mot *ulva* des plantes marécageuses ou fluviatiles , propres dans l'usage domestique à servir de lit grossier ou de litière.

D'autres passages d'anciens auteurs qui ont écrit sur l'agriculture , peuvent jeter encore du jour sur l'emploi assez général des plantes déterminées par *ulva*.

Leurs tiges desséchées servoient dans toute la Grèce à attacher les vignes. *Quin imo etiam quibus*

(10) MÉTAM. VI, 545.

(11) OVID. FAST. lib. I, p. 7.

salices supersunt molliore hoc vinculo facere malunt : herbâque quam Siculi vocant Ampelodesmon : Græcia verò universa junco cypero , ulvâ (12).

Elles servoient aussi à faire des paniers, des mannequins. « *Castaneæ servantur vel in cratibus dispositæ. . . . vel palustri ulvâ figuratis densioribus sportis (13).* » Mais il faut porter le coup de la conviction, et prouver par un passage de Pline lui-même que *ulva* désigne des plantes de l'espèce précitée. « *Idem (Mago) Pistanam dicit a Græcis vocari quam inter ulvas sagittam apellamus. Hanc ab idibus maii usque ad finem octobris decorticari atque leni sole siccari jubet (14).*

J'insiste, et je dis que la substitution de *pullam* à *ulvam*, maintenant prouvée inutile, ne me paroît pas admissible, même dans l'hypothèse du commentateur, ni quant à la base sur laquelle il s'appuie, ni quant au sens qu'il y attache. Je vois en effet que le C. Gérard fonde sa leçon sur cette version de Caton : « Arrachez aussi les herbes tant grosses que petites qui croissent autour des saussaies. » Mais cette version est inexacte. Caton a dit : « Arrachez l'herbe haute et l'*ulva*, » et non pas les herbes tant grosses que petites ; ce qui est bien différent pour la solution de la présente question : « *Et circum salicta herbam altam ulvamque (15).* » La version précitée étant inexacte, ne peut donc servir

(12) PLIN, Hist. nat. lib. VII, cap. XXIII.

(13) PALLAD. lib. XII ; NOVEMB. tit. VII.

(14) PLIN. Hist. nat. lib. XXI, cap. XVII.

(15) CAT. de re rust. cap. XXXVII.

de fondement à supposer que le texte porte *pullam* au lieu de *ulvam*. Mais, quand on admettroit encore, soit avec raison, soit à tort, cette intention de Caton, le mot *pullam* ne me paroîtroit pas admissible quant au sens; car il seroit adjectif: or, ce mot comme tel signifie noirâtre. *Pullus* ne désigne la petitesse, l'enfance, que lorsqu'il est pris substantivement. Ainsi on dit *pulli arborum* pour désigner des rejetons d'arbres; mais je ne sache pas qu'on ait jamais dit *pullæ arbores* en ce sens: du moins les anciens auteurs n'en fournissent aucun exemple qui soit à ma connoissance. En effet, ils désignent par *pulli* beaucoup d'animaux sous le rapport de l'enfance, mais sans aucun égard au sexe. Ainsi Horace et Juvénal ont dit; l'un:

Absentis ranæ pullis vituli pede pressis
Unus ubi effugit (16).

L'autre:

..... *Serpente ciconia pullos*
Nutrit (17).

Le mot *pullus* qui y désigne l'enfance est pris substantivement et toujours au genre masculin; mais ni leurs écrits ni ceux de leurs prédécesseurs ou contemporains ne me paroissent donner lieu à appliquer à l'adjectif *pullus*, *pulla*, *pullum*, le sens que lui attribue le C. Gérard.

(16) SERM. lib. II, III, 514.

(17) SAT. XIV, 74.

L'uniformité du texte dans tous les manuscrits, avouée par le C. Gérard, la facilité de tirer un bon sens de *ulvam*, l'inutilité reconnue d'une restitution, la double défectuosité de *pullam* démontrée, sont, je pense, des raisons suffisantes pour conserver le texte ancien, et rejeter le changement proposé. Seulement, quoi qu'en dise le père Hardouin, je préfère lire avec plusieurs éditeurs *putridum frondem*, et non *putidam*; ce qui n'est pas rigoureusement la même chose. *Putridam* me paroît préciser davantage la pensée de l'auteur; car *putidus* signifie exhalant une odeur désagréable, soit naturellement, soit par un accident indéterminé, au lieu que *putridus* signifie en putréfaction, et devant, par suite de cet état déterminé, exhaler une odeur désagréable. Il suit de là qu'en lisant *putridam* toute équivoque est levée pour le traducteur. Celui-ci ne pourra plus croire que l'épithète désigne ici une fétidité naturelle à la feuille, et ne traduira plus cette expression par feuille fétide, dans l'idée qu'il s'agit ici d'une plante particulière, idée très-déplacée, comme le remarque avec raison le C. Gérard.

Je ferai encore une observation avant de terminer. Le C. Gérard dit: « La nécessité d'une correction
 • est si frappante, que je ne crains pas même d'être
 « contredit. L'idée de Caton étoit, à coup sûr, de
 « recommander pour la litière des moutons toutes les
 « herbes des saussaies *tant grosses que petites*, (her-
 « bam auctam pullamque) et aussi *tous les feuillages*
 « *qui après leur chute pourrissent bientôt*; mais ceux-
 « *ci, suivant Caton, ne doivent servir que pour la*

« litière des bœufs, distinction que Pline n'a point
« faite. »

Il paroît que le C. Gérard adopte la leçon qui porte : « *Eam substernito ovibus, bubusque frondem putidam* (18). » Quant à moi je préfère les éditions qui portent, soit : « *Eam substernito ovibus bubusque. Frondem putridam et putrem partem etc.* » Soit : . . . « *Ovibus bubusque frondem : putridam etc.* » Deux raisons déterminent la préférence que j'accorde à ces dernières leçons. D'abord, parce qu'un précepte précédemment recommandé par le même auteur porte à croire qu'il n'exigeoit pas dans la litière des moutons et des bœufs cette distinction que l'on suppose : « *Stramenta si deerunt, frondem illigineam legito, eam substernito ovibus bubusque* (19). » Ensuite, parce que j'ai la même répugnance à lire ici *putidam*, que dans la citation antérieure de Pline.

Si vous croyez, citoyen, que ces remarques puissent intéresser, je vous prie de les publier par la voie de votre journal. Le Magasin encyclopédique est devenu depuis longtemps un moyen de correspondance entre les personnes que l'amour des sciences anime. Le C. Gérard avoit cru découvrir une erreur commune à toutes les éditions de Pline ; il s'étoit empressé de la faire remarquer. Je ne doute pas qu'il n'adopte aujourd'hui mes observations, s'il les trouve fondées, ou qu'il n'applaudisse à mon intention, s'il en est autrement ; car, je ne voulois que relever ce que je

(18) CAT. de re rust. cap. XXXVII.

(19) CAT. de re rust. cap. V.

croyois être une erreur à laquelle son autorité, forte d'une réputation justement acquise, ne pouvoit que donner beaucoup de crédit.

MOREL CAMPENNELLE.

A Abbeville, département de la Somme, 15 thermidor an 7.

P. S. Je fis part dernièrement au C. Boucher, mon collègue, botaniste très-distingué, de la persuasion où j'étois que ce seroit errer que de confondre l'*ulva* des anciens, avec l'*ulva* des modernes; que celle-ci étoit une plante marine, mais que l'autre me paroissoit une plante d'eau douce. Le C. Boucher pensoit comme moi: il s'appuyoit sur Linnæus, qui, dans sa Philosophie botanique, a donné une liste de plantes ainsi indiquée: « *Latina obscura quorum fontes igno-*
« *ramus, vel quæ origine dubia evadunt, assumenda*
« *sunt sed non imitanda.* »

La plante *ulva* se trouve comprise dans cette liste; ce qui prouve que ce grand naturaliste a emprunté son nom du latin, sans prétendre lui donner la même signification que ses autorités.

J'ajouterai que les anciens me paroissent avoir appelé Bryon, *Phycos thalassion*, l'*ulva* des modernes.
« *Nascuntur et in mari frutices arboresque. . . . Non*
« *habet lingua aliud nomen quod Græci vocant*
« *Phycos: quoniam alga herbarum magis vocabulum*
« *intelligitur. . . . Aliud genus fruticum Bryon vo-*
« *catur, folio lactuæ, rugosiore tantum, jam hoc*
« *interiùs nascens* (20). »

(20) PLIN. Hist. nat. lib. XIII, cap. XXV.

« Præcipuè liberat eo malo (podagrâ) Phycos tha-
 « lassion , id est , fucus marinus , lactucæ similis . . .
 « tria autem genera ejus : latum et alterum lon-
 « gius , quadam tenuis rubens , tertium crispis fo-
 « liis , etc. (21). »

« Bryon marinum , herba sine dubitatione est ,
 « lactucæ similis , rugosa veluti contracta , ab imâ
 « radice exeuntibus foliis. Nascitur in scopulis ma-
 « ximè , testisque terrâ comprehensis (22). »

Je me borne à ces citations ; il seroit superflu de
 les multiplier. Quel botaniste ne reconnoitra pas
 dans ces passages l'*ulva* des modernes , savoir : *ulva*
lactuca , *ulva latissima* , *ulva fusca* , *ulva linza* , etc.

(21) PLIN. Hist. nat. lib. XXVI , cap. X.

(22) PLIN. Hist. nat. lib. XXVII , cap. VIII.

B I O G R A P H I E.

QUELQUES NOTICES sur la vie de Don Josef de MENDOZA Y RIOS, Capitaine de vaisseau, au service du roi d'Espagne (1).

ON a généralement des idées peu favorables du mérite littéraire des Espagnols : cela paroît venir de ce qu'ils n'ont pas une aussi grande quantité de journaux littéraires que les autres pays de l'Europe. Cependant l'Espagne possède des talens distingués qui se rendent utiles à leur pays sans ostentation (2). Il est vrai que les Espagnols quittent rarement leur patrie pour visiter d'autres pays, mais aussi ceux qu'on trouve chez l'étranger se distinguent presque tous par leurs connoissances et leur esprit observateur. C'est ce qu'on peut aussi dire du capitaine de vaisseau espagnol *Don Josef de Mendoza y Rios*, qui a vécu pendant quelque temps à Londres, où il a joui de l'estime non-seulement de la Société royale des sciences, mais aussi de beaucoup d'autres savans et de personnes distinguées. Le célèbre géographe anglois A. Arrowsmith, lui en a donné un témoignage en lui dédiant l'excellente grande *Carte*

(1) Ce morceau est tiré des *Ephémérides de géographie*, publiés par M. de Zach, décembre 1798, p. 568.

(2) Voyez ce que nous avons déjà dit sur le mérite littéraire des Espagnols, année II, t. III, p. 58. T. VI, p. 10. Ann. III, t. III, p. 175. T. V, p. 292.

de la mer du Sud, composée de 10 feuilles et formant une carte de $8 \frac{1}{2}$ pieds anglois de longueur sur $6 \frac{1}{2}$ de largeur. Elle contient non-seulement les découvertes de Cook et des autres navigateurs, mais aussi celles faites depuis par La Peyrouse, Vancouver, même celles faites par le vaisseau de missionnaires *The Duff*, revenu d'*Otaheite*. Outre ces 10 feuilles principales, il y en aura encore 12 autres qui représenteront des ports, de petites îles dans des proportions plus grandes et avec des détails qu'on n'avoit pu exprimer sur la grande carte. L'ouvrage entier sera donc composé de 20 feuilles, et coûtera 20 guinées.

Don Josef de Mendoza y Rios est à présent âgé de 36 ans. Il est né à *Séville* : on l'envoya étudier à Madrid, où il se distingua bientôt de ses condisciples par un amour décidé pour les sciences mathématiques. Ses progrès dans cette science favorite devinrent si rapides qu'il fût bientôt reçu dans la marine royale. En 1778 il fit un voyage aux *îles Philippines*. Jeune encore, déjà fort instruit, vif et avide de s'instruire encore davantage, ce voyage dut avoir l'influence la plus heureuse sur l'aggrandissement du cercle de ses idées. Aussi les opérations intéressantes de la navigation, et l'excellente occasion d'observer le ciel étoilé, surtout l'hémisphère méridional du ciel qui nous est presque toujours caché, fixèrent son goût pour l'astronomie et la science de la navigation, et tout ce qui s'y rapporte. A son retour, il prit part en 1782 à l'expédition contre Gibraltar sur les batteries flottantes. Il est extrêmement intéressant d'entendre Don Mendoza faire lui-même

le récit de cette affaire, qui, quoiqu'échouée, sera toujours cependant mémorable. Il y reçut au cou une blessure qui l'obligea de quitter la mer, et de songer à rétablir sa santé. Il employa ce loisir à des travaux sur l'astronomie et les mathématiques; on lui laissa cependant son grade de *capitaine de vaisseau*.

Malgré sa jeunesse, il étonna bientôt sa patrie par un traité sur la science nautique, qu'il publia à Madrid, en 1787, en 2 volumes in-4.°, sous le titre: *Tratado de Navigacion, por don Josef de Mendoza y Rios, (alors encore) Teniente de navio de la Real Armada. De Orden Superior. Madrid, en la Imprenta Real. Tomo primero* 549 pages et 11 planches. *Tomo segundo* 477 pages et 9 planches. Cet ouvrage fut accueilli de la manière la plus favorable, et regardé comme classique dans cette partie des sciences, non-seulement en Espagne, mais aussi chez l'étranger (3). *Rœding*, dans son *Dictionnaire général de la marine*, p. 186, en parle en ces termes: « Cet ouvrage est le
« plus complet et le meilleur qui ait été publié en
« Europe sur l'art de la navigation. Il est recom-
« mandable, non-seulement pour sa clarté, mais
« aussi parce qu'il contient les découvertes les plus
« récentes qui ont été faites dans cet art. La fami-
« liarité de l'auteur avec les ouvrages anciens et
« modernes qui traitent de cette science, son coup-
« d'œil juste, et ses connoissances distinguées dans
« les hautes mathématiques, lui assurent les suffrages

(3) Voyez ce que M. de Zach en a dit dans l'*annuaire astronomique de Berlin (Berlinisches astronomisches Jahrbuch)*, de 1799, p. 125.

« les plus mérités. » Depuis cinq ans on s'occupe, à Madrid, d'imprimer de lui des *tables complètes pour la navigation*, qui seront d'une grande utilité pour sa nation. En 1796, le bureau des longitudes, à Paris, publia, dans la *connoissance des temps pour l'année 5*, un mémoire de lui, sur le *calcul de la longitude sur mer, par l'observation des distances de la lune*; et, à cette occasion, ce bureau composé des premiers géomètres, astronomes et marins de la France, porta de lui et de ses ouvrages le jugement suivant : « Le bureau des longitudes a cru devoir publier ce « mémoire d'un habile navigateur, dont il y a déjà « des ouvrages estimés, et qui en prépare de plus « considérables. » Dans les *Philosophical transactions* de la Société royale des sciences de Londres pour l'année 1797, on trouve un beau mémoire de lui, intitulé, *Recherches sur les solutions des principaux problèmes de l'astronomie nautique* (de 82 pages). Il a aussi fait imprimer à Londres une *collection complète de tables nautiques pour la science de la navigation*, avec un texte anglois ; elles surpassent de beaucoup ce qu'on appelle les *Requisite tables*, publiées en Angleterre en 1781 (2). Dans cette collection, on trouve plusieurs tables nouvelles et commodes qu'on chercheroit en vain dans d'autres ouvrages imprimés. Telle est, par exemple, une table des *logarithmes des cordes*, ou, ce qui est la même chose, des *logarithmes du sinus double*; une autre des *logarithmes des sinus-versus*; et une autre en-

(2) La première édition de cet ouvrage est de 1767.

core des *sinus-versus naturels* de dix secondes en dix secondes, dont on a si souvent besoin dans les problèmes de navigation, et qui abrègent infiniment le calcul. On a lieu de regretter, en général, qu'on ait tant négligé dans la trigonométrie l'usage des *sinus-versus*; Mendoza montre d'une manière très-frappante leur utilité et leur grande commodité. Il a aussi introduit dans ses tables le *sinus-versus du supplément* d'un angle, sous le nom nouveau de *susinus-versus*, c'est-à-dire, le *susinus-versus* d'un angle A est le *sinus-versus* de $180^\circ - A$. Le *susinus-versus* est un corrélatif du *sinus-versus*, aussi naturel et aussi essentiel que le *cosinus* l'est du *sinus*, ou la *cotangente* de la *tangente*. Du reste toutes ses tables sont disposées, et les *argumens* et *différences* arrangées de manière qu'on peut se servir à volonté des arcs exprimés en temps ou en degrés, ce qui est très-commode dans les calculs de navigation, où l'on emploie si souvent l'angle horaire, et ce qui épargne de plus les calculs nombreux pour l'évaluation des temps et des espaces. M. Mendoza a aussi travaillé pour les observateurs qui déterminent par terre les longitudes, en observant les distances de la lune, et qui veulent tenir compte en même temps de l'aplatissement de la terre; il a réduit en deux tables toute l'opération par laquelle les résultats sont délivrés des fautes qui dépendent de la forme elliptique de la terre; il a supposé l'aplatissement de $\frac{1}{321}$, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la supposition de TRIESNECKER, qu'on recommande tant, et dont les astronomes se servent de préfé-

rence dans les calculs de longitude par des éclipses d'étoiles.

Par ordre et aux frais de la cour d'Espagne, M. Mendoza a aussi fait une collection considérable et bien choisie de voyages par mer, de cartes et de plans de port, et par là il a réussi dans les derniers temps à faire établir un dépôt de cartes, de plans et de journaux de marins pour l'avancement et l'enseignement de l'hydrographie. Une de ses occupations principales a toujours été de trouver les moyens de conserver le mieux les phares. La fameuse lanterne du port de Cadix, qui est établie sur le clocher de S. Sébastien dans cette ville, et qui est composée de verrières, a été construite sous sa direction : c'est encore sous sa direction qu'on établit un autre phare sur la tour d'Hercule, près de *Corunna*, dont la lanterne consistera en verrières et verres lenticulaires.

Mendoza montre dans sa conduite toute la probité et toute la politesse de sa nation. Malgré la sécheresse des études qui l'occupent exclusivement, il est très-aimable et vif en société. Il écrit et parle le françois et l'anglois avec autant de facilité que sa langue maternelle ; il sait très-bien l'italien, et depuis quelque temps la littérature allemande a tellement excité son attention, qu'il emploie tout le temps qui lui reste de ses autres travaux nombreux et importans à apprendre cette langue.

A G R I C U L T U R E .

HORTUS CAROLI MAGNI, excerptus ex Capitulare de Villis, anni 800. — LE JARDIN DE CHARLEMAGNE , tiré de son Capitulaire, de l'an 800, promulgué pour l'administration économique de ses domaines.

L'AGRICULTURE est, en même temps, le premier des arts et l'un des plus satisfaisans à pratiquer. Elle procure à l'homme, des grains, des légumes, des fruits, des boissons de toute sorte, nécessaires pour sa subsistance : elle orne ses jardins dans toutes les saisons, des fleurs les plus agréables et les plus variées ; elle lui donne, dans les forêts, pour ses habitations, pour ses arts, pour sa navigation, toutes les espèces de bois qu'il peut désirer, selon la nature de ses besoins.

Aussi, dans les premiers âges du monde, l'homme n'a-t-il pas cru devoir trop faire, pour témoigner toute l'étendue de sa reconnoissance aux génies bienfaisans qui, les premiers, lui ont enseigné l'art de tirer de la terre, par sa culture, tous les produits qu'on peut en attendre : aussi a-t-il élevé des autels à Cybèle, à Isis, à Cérès, à Bacchus : aussi, depuis, n'a-t-il cessé de mettre au rang des bienfaiteurs les plus méritans du genre humain, les cultivateurs et les auteurs qui ont consacré leur temps
et

et leurs veilles à perfectionner la théorie et la pratique de cet art vraiment sublime.

Il seroit , sans doute , infiniment curieux de prendre l'agriculture à sa naissance , de la considérer dans son origine , de la suivre dans ses progrès , de caractériser ses époques d'élévation , d'abaissement , de renaissance et de perfection , autant qu'il est permis à l'homme d'y atteindre. Mais , prise dans toutes ses parties , elle offriroit un ensemble et des détails immenses.

Nous n'entreprendrons pas un travail aussi considérable , il seroit trop au dessus de nos forces. Nous nous bornons à recueillir ce que l'histoire et les auteurs nous offrent sur l'intéressante partie de l'agriculture qui concerne les potagers , les jardins et les vergers ; à rechercher les différentes époques où elle paroît avoir fixé davantage l'attention des savans et des gouvernemens ; et à comparer l'état de chacune de ces époques , avec l'état actuel de la science.

Nous croyons que neuf époques peuvent être approfondies avec fruit.

La première , sous le dixième siècle de l'ère vulgaire , nous présente principalement les jardins d'Alcinoüs , si renommés dans l'immortel *odyssée* d'Homère. Elle nous présente encore les œuvres et les jours d'Hésiode , si naturels , si mélodieux , si instructifs , qui ont servi de modèle à Virgile dans son poème des *Georgiques* , le modèle , lui-même , le plus pur du bon goût , de l'élévation et du sentiment.

La seconde , qui englobe les cinquième , quatrième ,

troisième et second siècle , aussi avant l'ère vulgaire , nous présente des écrits et des noms à jamais célèbres ; Hippocrate , Aristote , Théophraste , Caton , Varron , et leurs ouvrages.

La troisième , qui réunit le premier et le second siècle de l'ère vulgaire , nous présente le rare assemblage de la plus haute poésie et de grandes connoissances , Virgile , Columelle , Palladius , Dioscoride , Pline l'ancien , Celse , l'Hippocrate des Latins , et Galien.

La quatrième , qui renferme les quatrième et septième siècles , nous présente Oribase , médecin de l'empereur Julien , qui composa , à Paris , ses ouvrages sur les plantes , et Paul Eginette.

La cinquième , qui s'applique aux huitième et neuvième siècles , nous présente les soins particuliers que prit Charlemagne pour l'entretien et l'amélioration des jardins des nombreux domaines qu'il possédoit dans presque toutes les provinces de la France.

La sixième , qui embrasse les dixième , onzième et douzième siècles , nous présente les obligations qu'a l'agriculture aux naturalistes arabes , aux Razzi , aux Avicenne , aux Averroës.

La septième nous présente , dans le seizième siècle , les recherches singulièrement utiles de Pierre Belon , de Conrad Gessner , de Pierre-André Matthiolo , de Jean et Gaspard Bauhin.

La huitième , au milieu d'une foule de savans botanistes , nous présente , dans le dix-septième siècle , les découvertes de La Quintinie et de Tournefort.

Enfin la neuvième et dernière époque, fertile en hommes du premier mérite, nous présente, au dix-huitième siècle, le complément pour ainsi dire de la science dans Sébastien Vaillant, Duhamel du Monceau, Linné, Jussieu, et leurs disciples.

Nous n'offrons, dans ce moment, qu'un essai au public. Nous choisissons de préférence, comme une des moins connues, la cinquième époque, celle de Charlemagne. Si l'on regarde notre travail comme pouvant être de quelque utilité, ce sera pour nous un encouragement à mettre la dernière main au plan, quoiqu'étendu, que nous avons tracé.

« Charlemagne, dit Montesquieu, liv. 31, ch. 18,
« fit d'admirables réglemens ; il fit plus, il les fit
« exécuter. Son génie se répandit sur toutes les par-
« ties de l'Empire..... Vaste dans ses desseins,
« simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus
« haut degré l'art de faire les plus grandes choses
« avec facilité, et les difficiles avec promptitude..
« Il étoit extrêmement modéré, son caractère étoit
« doux, ses manières simples.... Il mit une règle
« admirable dans sa dépense : il fit valoir ses do-
« maines avec sagesse, avec attention, avec éco-
« nomie : un père de famille pourroit apprendre dans
« ses capitulaires à gouverner sa maison.... Je ne
« dirai plus qu'un mot : il ordonnoit qu'on vendit
« les œufs des basse-cours de ses domaines, et les
« herbes inutiles de ses jardins ; et il avoit distri-
« bué toutes les richesses des Lombards, et les im-

« menses trésors de ces Huns qui avoient dépouillé
« l'univers. »

Montesquien fait surtout l'éloge du capitulaire *de villis*. « Voyez, dit-il, tout ce capitulaire, qui
« est un chef-d'œuvre de prudence, de bonne ad-
« ministration et d'économie. »

Le capitulaire *de villis et curtis* (1) *imperatoris*, est de l'année 800. Il comprend soixante-dix articles ou dispositions ; il n'est pas un seul objet d'économie rurale qui n'y soit rappelé.

Les soixante-neuf premiers articles recommandent aux préposés, tous les soins, toutes les attentions, toutes les précautions imaginables :

Pour les vignes, les pressoirs et les celliers ;

Pour la préparation et la confection des boissons d'usage, le vin, le cidre, le poiré, la bière, le vin cuit, même le vinaigre et la moutarde ;

Pour la pêche et la conservation du poisson dans les viviers, les étangs, les ruisseaux et les rivières ;

Pour la bonne nourriture des vaches, des porcs, des chèvres et des boucs, des brebis et des béliers, des poules, des oies, des abeilles ;

Pour la formation des fromages, du beurre, du miel et de la cire ;

Pour l'engrais des bœufs ;

Pour le choix, dans les haras, des étalons, et la multiplication des chevaux et des jumens, de bonnes races ;

Pour tenir les pâturages dans le meilleur état ;

(1) *Curtis*, lieu cultivé.

Pour surveiller la destruction des loups ;

Pour entretenir avec la plus sérieuse exactitude ,
les moulins et les bâtimens , tant du maître que des
métayers et laboureurs ,

Enfin , pour rendre compte de toutes les produc-
tions des domaines sans distinction , et faire vendre
à temps tout ce qui n'étoit pas désigné pour la con-
sommation.

Nous ne faisons qu'indiquer rapidement et en
abrégé , cette multitude d'objets qui n'entrent pas
dans notre plan. Nous nous hâtons de venir à l'ar-
ticle soixante-dix , qui fait la matière de nos re-
cherches.

Nous donnerons d'abord , purement et simple-
ment , le texte de l'article. Ensuite , après avoir ,
dans l'ordre adopté par le capitulaire , rapproché
chaque mot du mot correspondant dans les nomen-
clatures de nos plus célèbres botanistes , nous re-
prendrons les mêmes plantes dont Charlemagne
prescrit la culture , et nous les classerons suivant
leurs usages et leurs propriétés.

I. LXX. *Volumus , quod in horto omnes herbas
habeant , id est , lilium , rosas , fœnigræcum , costum ,
salviam , rutam , abrotanum , cucumeres , pepones ,
cucurbitas , faseolum , cuminum , rosmarinum , cur-
rum , cicerum italicum , squillam , gladiolum , dra-
gonteæ , anisum , coloquintidas , solsequium , ameum ,
silum , lactucas , git , erucam albam , nasturtium ,
bardanam , pulegium , olisatum , petroselinum , apium ,
levisticum , sabinam , anetum , fœniculum , intubas ,
diptamnium , synapi , saturciam , sisimbrium , men-*

tam , mentastrum , tanaritam , nepetum , febrifugiam , papaver , betas , vulgigina , bismalvas id est alteas , malvas , carrucas , pastinacas , adripias , blitum , ravacaulos , caulos , uniones , britlas , porros , radices , ascalonicas , cepas , allia , wauntiam , cardones , fabas majores , pisa mauri sica , coriandrum , cerefolium , lacteridas , selarciam. Et ille hortulanus habeat sub domum suam jovisbarbam. De arboribus volumus , quod habeat pomarios diversi generis , prunarios diversos , sorbarios , mespillarios , pirarios diversos , castanearios , persicarios diversi generis , cottonarios , avellanarios , amandalarios , maurarios , lauros , pinos , ficus , nucarios , cerasarios diversi generis. Malorum nomina. Gormainga , geroldinga , crevedella , spirauca , dulcia , etc.

II. Nous allons maintenant reprendre chaque mot du capitulaire. Nous rectifierons ceux que les copistes ont estropiés. Nous ajouterons le mot françois vulgaire , correspondant au mot grec , toutes les fois que nous serons parvenus à le trouver ; enfin , le nom linnéen.

Je dois à l'amitié du docteur Guettard (2) les

(1) Jean Etienne *Guettard* , de la faculté de médecine de Paris , né à Etampes le 22 septembre 1715 , reçu à l'académie des sciences en 1754 , pour la botanique et l'agriculture , auteur d'*Observations sur les plantes* , en deux vol. in-12 , Paris , 1747 , de plusieurs autres ouvrages et d'un grand nombre de mémoires imprimés dans le recueil de l'académie , mort à Paris le 7 janvier 1786. Il s'appliqua principalement à l'organisation intérieure des plantes ; il fit des recherches et des découvertes curieuses , sur leurs vaisseaux lymphatiques , spiraux et séveux , ainsi que sur leurs vaisseaux excrétoires , sécrétoires et absorbans : il mé-

noms françois vulgaires, au moins pour la plupart, toutes les fois que le texte n'a pas été altéré d'une manière méconnoissable. Ce savant estimable ne concentroit point ses connoissances : il ne les hérissoit point de termes scientifiques : il employoit sa vie à étendre ses lumières et à propager la science. Aussi répandoit-il la clarté sur les matières les plus abstraites ; un enfant l'eût compris.

Le docteur Guettard a jeté sur le papier, pour moi, une espèce de petit traité de minéralogie. Il est si clair, si concis, si lumineux, que je m'imagine que je ferai une bonne action en le mettant sous les yeux du public. Ce sera en même temps un plaisir que je ferai à mes concitoyens, et un hommage que je rendrai à l'amitié.

Je soulignerai les noms françois que m'a donnés, par écrit, le docteur Guettard. Les autres dénominations sont le résultat de mes recherches et de mes conjectures.

1. *Lilium*, Pl. Le lys, κέρνον. *Lilium*, L.
2. *Rosas*. *Rosa*, Pl. La rose, ῥόδον. *Rosa*, L.
3. *Fænigræcum*. *Fænum græcum*, Pl. Col. Le fenugrec, τήλις. *Trigonella*, *fænu græcum*, L.
4. *Costum*. *Costus*, vel *costum*, Pl. Le coste, le coq, ou la mente-coq, κόστος. *Costus arabicus*, L.
5. *Salviam*. *Salvia*, Pl. La sauge, ἐλείσφακον, *Salvia*, L.

rins un brevet d'immortalité de Linné et de Bernard Jussieu, qui donnèrent son nom la *Guettard*, à l'une de leurs plantes, de la cl. 21, monœc. heptandr. et de la cl. 11, ord. 2; 8, *Rubbiaceæ*.

6. *Eutam. Ruta*, Pl. La rhue, πῆγανον. *Ruta*, L.
7. *Abrotanum. Abrotonum*, Pl. L'auronne, ἀβροτόνον. *Artemisia abrotanum*, L.
8. *Cucumeres. Cucumer*, Varr. Le concombre. Κύκρον. *Cucumis*, L.
9. *Pepones. Pepo*, Pl. Le melon, la citrouille, πέπων. *Cucurbita*, *pepo*, *citrullus*, L.
10. *Cucurbitas. Cucurbita*, Pl. La calebasse, ou potiron, κολοκύνθη. *Cucurbita*, L.
11. *Faseolum. Phaseolus*, Col. Le haricot, φασηλός. *Phaseolus*, L.
12. *Cuminum. Cuminum*, Pl. Le cumin', κυμίνον. *Cuminum*, L.
13. *Rosmarinum. Rosmarinus*, vel *rosmarinum*, Pl. Le romarin, λιθωνάτις. *Rosmarinus*, L.
14. *Carvum. Carum carvi*, G. Le carvi. *Carum*, L.
15. *Cicerum italicum. Cicer*, Pl. Le pois chiche, κρέβιθος. *Cicera*, Col. *Cicer*, L.
16. *Squillam. Seilla* ou *Squilla*, Pl. Varr., Χαίλαα. La scille, squille, stipoulle, ou oignon marin. *Scilla*, L.
17. *Gladiolum. Gladiolus*, Pl. Le glaïeul, ξιφίον. *Gladiolus*, L.
18. *Dragontea. Dracontium*, Pl. La serpentine ou serpenteaire, l'estragon, δρακονίσιον. *Dracontium*, L.
19. *Anisum. Anisus et anisum*, Pl. L'anis, άνισον. *Pimpinella anisum*, L.
20. *Coloquintidas. Colocynthis*, Pl. La coloquinte, κολοκυνθίς. *Cucumis colocynthis*, L.
21. *Solsequium. Heliotropium tricoccum*, Pl. L'hé-

liotrope, le tournesol, ἡλιοτρόπιον. *Heliotropium*, L.

Cet article est une de mes conjectures.

22. *Aneum. Ammium*, Pl. L'anio ou l'ammi, ἄμμυ. *Ammi*, L.

23. *Silum. Apium*, Pl. Il paroît au docteur Guettard que c'est l'ache, Σέλιον. *Apium graveolens*, L.

24. *Lactucas. Lactuca*, Pl. La laitue, θεράδαξ. *Lactuca*, L.

25. *Git. Gith* ou *git*, Pl. Le plantain, la préle, ἀγρόγλωσσον. *Plantago*, L.

Ou *equisetum*, Math. Gasp. Bauh., ἵππουεις. La queue de cheval. *Equisetum*, L.

Ou la nielle des jardins ou poivrette, μέλανθιον. *Melanthium*, L.

Cette troisième explication est une de mes conjectures.

26. *Erucam albam. Eruca alba*, Col. La roquette cultivée, ou la raiponce, ἑύζαμον. *Brassica, erucastrum, eruca*, L.

27. *Nasturtium. Nasturtium*, Pl. Le cresson ale-nois, κάρδαμυθ. *Sisymbrium nasturtium*, L.

28. *Bardanam, bardana*, Pl. La bardane, ξάνθιον. *Arctium lappa*, L.

29. *Pulegium. Pulegium*, Pl. Le pouliot, γλυχων. *Mentha pulegium*, L.

30. *Olisatum. Olus atrum*, Pl. Sorte d'ache, épinards, ἵπποσέλιον. *Spinacia oleracea*, L.

Ce dernier article est encore une de mes conjectures.

31. *Petroselinum. Petroselinum*, Pl. Le persil, πέτροσέλιον. *Apium petroselinum*, L.

32. *Apium*. *Apium*, Pl. Herba cujus multæ sunt species, *hipposelinum*, *helioselinum*, *oreoselinum*; l'ache, le persil, le céleri, l'ache de marais, ou berle, *ἑλιου*. *Apium dulce*, *celeri italorum*, Tourn., cl. 7, sec. 1, gen. 2.

33. *Levisticum*. *Ligusticum*, Pl. La livesche, *λίγυστον*. *Ligusticum Levisticum*, L.

34. *Sabinam*. *Sabina*, Pl. La sabine, *ἑρβη*. *Juniperus sabina*, L.

35. *Anetum*. *Anethum*, Pl. L'anet, *ἀνέθον*. *Anethum*, L.

36. *Fænicalum*. *Fæniculum*, Pl. Le fenouil, *μαεραρον*. *Anethum*, *fæniculum*, L.

37. *Intubas*. *Intubus*, vel *intubum*, Col. Pl. L'endive, la chicorée sauvage, *ἑσς*. *Cichorium intybus*, *endivia*, L.

38. *Diptamnium*. *Dictamnus*, Pl. Le dictam, *δικταμνον*. *Dictamnus*, L.

39. *Synapi*. *Sinapi*, Pl. La moutarde, *ἑινπι*. *Sinapis*; L.

40. *Satureiam*. *Satureia*, Col. La sarricette, *θύμια*. *Satureia*, L.

41. *Sisimbrium*. *Sisymbrium*, Pl. Le cresson d'eau, *ἑσὶμυρον*. *Sisymbrium*, L.

42. *Mentam*. *Menta*, Pl. La menthe, *ἡδύσμον*. *Mentha*, L.

43. *Mēntastrum*. *Mentastrum*, Pl. La menthastre, espèce de menthe, la menthe sauvage, *ἡδύσμον ἄγρον*. *Mentha sylvestris*, L.

44. *Tenaritam*. *Tamarice*, Pl. *Tamarix*, Cels. Le tamaris, ou bruyère sauvage, *μυρτα*. *Tamarix*, L.

Ou *tamarindus*, Pl. Le tamarin. *Tamarindus*, L.
Ces deux explications sont deux de mes conjectures.

45. *Nepetam*. *Nepeta*, Col., Pl. L'herbe aux chats, ou pouliot sauvage, *καλαμίνθη*. *Nepeta cataria*, L.

46. *Febrifugiam*. *Febrifuga*, Col. La petite centauree, *κενταύρειον τὸ μικρὸν*. *Centaurea*, L.

47. *Papaver*. *Papaver*, Pl. Le pavot, *μήκων*. *Papaver*, L.

48. *Betas*. *Beta*, Pl. La bête, la poirée, *πειλίον*. *Beta*, L. *Beta rubra*, la betterave rouge. *Alba*, la betterave blanche, comprises dans la dénomination générale de *betas*.

49. *Vulgigina*. C'est peut-être l'arroche puante, appelée aussi *vulvaria althæa*, *μητρική ἀλθαία*.

50. *Bismalvas id est alteas*. *Bismalva*, Pl. La guimauve, *ἀλθαία*. *Althæa*, L.

51. *Malvas*. *Malva*, Pl. La Mauve, *ἀλθαία*. *Malva*, L.

52. *Carrucas*. *Ferula*, Pl. Le docteur Guettard croit que ce peut être la fêrule qui a été appelée *Carrucas*, *ῥάκηξ*. *Ferula*, L.

Ou *carica*, Pl. La figue sauvage, *ισχάς*. *Carica*, L.

Je fais cette conjecture, ainsi que la suivante :

Ou *Carex genistræ*, *herba acuta et durissima, similis sparto*, Col. De ce mot est dérivé *carrectum*, *locus caricibus plenus*, qu'a employé Virgile avec tant d'élégance dans une de ses éclogues, *tu post carrecta latebas*. De ce mot aussi est dérivé le *charta*

carica, καρεκός, espèce de papier fabriqué avec du carex. *Carex*, L.

53. *Pastinacas*. *Pastinaca*, Pl. Le panais, τραπεζλίν⊙. *Pastinaca*, L.

Pastinaca hortensis, Col., Pl. La carotte, comprise dans la dénomination générique de *pastinacas*.

Je fais cette conjecture.

54. *Adripias*. Il y a certainement ici une faute de copiste. Ce peut être *Patriplex* de Pline; Parroche ou bonne dame, ἀντροφαξίς. *Atriplex*, L.

Cette explication est une autre de mes conjectures.

55. *Blitum*. *Blitum*, Pl. La blete, espèce de poirée, βλιτον. *Blitum*, L.

56. *Ravacaulos*. *Rapacaulis*, Col. Le chou-rave, ρογγύλη. *Brassicarapa*, L.

57. *Caulos*. *Caulis*, Pl. Le chou. (Je conjecture le surplus. La dénomination générique *Caulos* semble m'y autoriser). *Caulis*, vel *brassica florea*, le choufleur, compris dans la dénomination générique de *caulos*, καυλ⊙; *brassica capitata alba*, choucabus; *alba crispa*, chou-crêpé, Gasp. Bauh. *Brassica oleracea*, L.

58. *Uniones*. *Unio*, Col., Pl. Perle, espèce d'oignon, Φάρα. *Quasi sphaerula*.

Je fais cette conjecture.

59. *Britlus*. Autre faute de copiste. Probablement c'est le βρίζα, (de βρίζειν dormir). *Briza*, espèce de grain dont parlent Galien et Dioscoride. *Briza*, amourette, L.

L'explication de ce dernier article est également une conjecture que je fais.

60. *Porros*. *Porrus*, vel *porrum*, Pl. Le poireau, *περαρον*. *Allium porrum*, L.

61. *Radices*. *Radix*, Cels. Le radis. (De même je conjecture le surplus). *Radix*, vel *rapa radice longiori*, *napus*, Col. Le navet, compris dans la dénomination générale de *radices*, *ρίζα*, vel *ραφανίς*. *Raphanus*; *radix et radicula*, raifort, rave, radis, G. B. *raphanus raphanistrum*, L.

62. *Ascalonicas*. *Ascalonia*, Pl. L'échallote. *Allium ascalonicum*, L.

63. *Cepas*. *Cepe*, Pl. L'oignon, *κρόμμυον*. *Allium cepa*, L.

64. *Allia*. *Allium*, Col., Pl. L'ail, *κροχθρον*. *Allium*, L.

65. *Vacentiam*. Surement il y a encore ici faute de copiste. C'est vraisemblablement *vaccinium*, Pl. Vacciet, myrtille, airelle, espèce d'hyacinthe, *βάκινθρον*. *Vaccinium myrtillus*, *vitis idæa*, L.

Cette plante nous rappelle ces deux vers charmans de la seconde éclogue de Virgile :

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Mollia luteola, pingit vaccinia caltha.

Cette dernière explication est encore une conjecture que je fais.

66. *Cardones*. *Cardo*, Pl. L'artichaut, les cardons, *κάρδον*. *Cynara cardunculus*, L.

67. *Fabas majores*. *Faba major*, Pl. La fève de marais, *κασμθρον*. *Vicia faba*, L.

68. *Pisā maurisica*. *Pisum*, Pl. Les pois, le pois

moret d'Espagne particulièrement, *πίσον*. *Pisum*, L.

Je fais cette conjecture.

69. *Coriandrum*. *Coriandrum*, Pl. La coriandre, *κόριον*. *Coriandrum*, L.

70. *Cerfolium*. *Chærephyllou*, Pl. Le cerfeuil, *καίριφυλλον*. *Chærephyllum*, L.

71. *Lacteridas*. *Lactuca*, Pl. La laitue. Le docteur Guettard croit que *lactaris* se trouve dans Pline *δελδαξ*, vel *δελδακινη*. Voyez ci-dessus, *lactuca*.

Ou *lactaria*, Pl. Le tithymale, l'épurga et l'é-sule, *τιθύμαλλον*. *Euphorbia tihymaloides*, L.

Je fais cette dernière conjecture.

72. *Sclareiam*. *Sclarea*, Pl. La sclarée, orvale, toute bonne. *Salvia sclarea*, L.

73. *Jovis-barbam*. *Barba-Jovis*, Pl. La joubarbe, *διον πάγον*. *Sedum villosum*, L.

Je fais cette conjecture.

74. *Pomarios diversi generis*. *Pomus*, Pl. Le pommier. *Malus*, *μήλον*. *Pyrus*, *malus*, L.

75. *Prunarios diversos*. *Prunus*, Pl. Le prunier, *κοκκύμηλον*. *Prunus*, L.

76. *Sorbarios*. *Sorbus*, Pl. Le sorbier, le cormier. *Sorbus*, L.

77. *Mespillarios*. *Mespilus*, Pl. Le néflier, *μεσπίλη*. *Mespilus*, L.

78. *Pirarios diversos*. *Pyrus*, Pl. Le poirier, *άπιον*. *Pyrus*, L.

79. *Castanearios*. *Castanea*, Pl. Le châtaignier, *διος βέλανιον*, *κατανα*. *Fagus castanea*, L.

80. *Persicarios diversi generis*. *Persica*, Pl. Le pécher, *περσικιον*. *Amygdalus persica*, L.

81. *Cotonarios*. *Cotoneum*, *malus cydonia*, Pl. *κυδωνιον*. Le coinier, ou coignassier. *Pyrus cydonia*, L.

82. *Avellanarios*, *Avellana*, Pl. L'aveline, espèce de noisette, *λιπλοκάρυον*. *Corylus avellana*, L.

83. *Amandularios*. *Amygdala*, Col. L'amandier, *ἀμυγδαλία*. *Amygdalus communis*, L.

84. *Morarios*. *Morus*, Pl. Le meûrier, *μορέα*. *Morus*, L.

Cette explication est une de mes conjectures.

85. *Lauros*. *Laurus*, Pl. Le laurier, *δαφνη*. *Laurus*, L.

86. *Pinos*. *Pinus strobis*, Pl. *εργόστροβί*. Le Pin, *pinus*, L.

87. *Ficus*. *Ficus*, Pl. Le figuier *φυκή*, *φυκόν*. *Ficus*, L.

88. *Nucarios*. *Nux*, Pl. Le noyer. *καρυνί*, *καρυόν*. *juglans baccata*, L.

89. *Ceresarios diversi generis*. *Cerasus*, Pl. le cerisier. *κίραστροβί*. *Prunus cerasus*, L.

90 *Malorum nomina*. Les différentes espèces de pommiers.

Germaringa, espèce de pommier. *Mali seu pomi species*. Gloss. Duc.

Geroldinga, autre espèce de pommier. *Mali seu pomi species*. Gloss. Duc.

Crevedella, autre espèce de pommier. *Mali seu pomi species*. Gloss. Duc.

Spirauca, autre espèce de pommier. *Mali seu pomi species*. Gloss. Duc.

Le D. Guettard m'a avoué ingénument, qu'il igno-

roit quelles pouvoient être ces quatre espèces de pommiers. Il m'a été également impossible de découvrir l'étymologie des quatre mots, qui véritablement ont l'air barbares.

Dulcia, etc. Autre espèce de pommier, qui peut être le pommier connu sous le nom vulgaire de gros et petit Doux. (*Duh. Tr. des arb. fr. tom. I. p. 304.*)

III. Aucune de ces plantes ne fut employée au hasard par Charlemagne, chacune avoit sa propriété et son utilité particulières. Il réunit ce qui étoit le plus connu à cette époque. En prescrire la culture dans tous ses domaines, qui, suivant l'observation de Velly, étoient au nombre de plus de quatre-vingt répandus sur la surface de la France, c'étoit inviter tous les François, par son exemple, à adopter cette même culture, et à la multiplier sur leurs possessions personnelles.

Ces plantes se divisent naturellement en fleurs, en plantes potagères, en arbres fruitiers et en plantes médicinales.

Nous allons reprendre ces quatre divisions.

Première division. *Les Fleurs.*

Charlemagne ne s'occupa guères de ce qui n'étoit qu'agrément, ou pouvoit n'être regardé que comme un embellissement de luxe. Il choisit peu de fleurs; et encore son choix ne porta-t-il que sur celles dont on pouvoit tirer des sucs propres à rendre ou entretenir la santé.

Les roses, le lis, l'héliotrope et le tournesol.

Seconde division. *Les Plantes potagères.*

On remarque ici avec intérêt que Charlemagne, qui

qui étoit la modestie personnifiée (1), n'a rassemblé dans ses potagers que le nécessaire pour une vie sobre et économique. Rien de rare, rien de précieux, rien d'un entretien dispendieux. La plupart de ses plantes sont indigènes. Les autres, à la vérité, sont exotiques acclimatées; mais leur principal mérite est d'être nourrissantes et saines.

1.° *Racines*. Les *bettes*, les *betteraves* rouges et blanches, les *carottes*, les *chou-raves*, les *navets*, les *panais*, les *radis*, les *raiforts* et les *raves*.

2.° *Verdures*. L'*arroche* ou *bonne-dame*, la *blette*, les *choux* de différentes espèces, *chou-cabus*, *chou-crépés*, *chou-fleurs*, les *épinards*, le *persil* et la *poirée*.

3.° *Salades*. Le *céleri*, le *cerfeuil*, les différentes espèces de *chicorées* et de *laitues*, et la *raiponce* ou *roquette cultivée*.

4.° *Fournitures*. Le *cresson alenois*, le *cresson d'eau* et l'*estragon*.

5.° *Plantes fortes ou bulbeuses*. L'*ail*, l'*échalotte*, les différentes espèces d'*oignons* et les *poireaux*.

6.° *Plantes légumineuses*. La *fève de marais*, les *haricots*, le *pois chiche d'Italie*, le *pois moret d'Espagne*, les autres *pois* de différentes espèces.

7.° *Plantes appelées proprement potagères*. L'*ar-*

(3) « Charlemagne ne portoit en hiver, dit Eginhard, qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie; il mettoit, sur ses épaules, un sayon de couleur bleue; et pour chaussures, il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. »

tichaut , le *cardon* , la *calebasse* ou *potiron* , la *citrouille* , le *concombre* et les *melons*.

8.^o *Plantes odoriférantes* ou *bordures*. L'*anis* , les différentes espèces de *lauriers* , la *menthe des jardins* , la *menthe sauvage* , la *rhue* , le *romarin* , la *sarriette* et la *sauge*.

Troisième division. Les *Arbres fruitiers*.

La France se ressentoit encore au VIII.^e siècle de l'état agreste et sauvage des Gaules. Les espèces des arbres fruitiers étoient en petite quantité, et de qualités médiocres. C'est à Charlemagne à qui nous sommes redevables de les voir déjà beaucoup multipliées et améliorées sous son règne. L'Italie, le Levant et l'Asie lui en fournirent d'excellentes, et la greffe, qui se perfectionna, bonifia les indigènes.

Voici le tableau des richesses des vergers françois à cette époque. Nous disons richesses, par comparaison avec leur dénuement presque absolu cent ans auparavant.

Des *amandiers* , des *cerisiers* , des *châtaigniers* , des *cognassiers* , des *cormiers* , des *figuiers* , des *mûriers* , des *nefliers* , des *noisetiers* , des *noyers* , des *pêchers* , des *poiriers* , des *pommiers* , des *pruniers* , non pas chacun en nombre unique, mais de genre divers, *diversi generis* , ainsi que le porte le Capitulaire.

Nous ne pouvons déterminer la nature et la quantité des variétés. Mais le Capitulaire s'énonce d'une manière si générique, et avec si peu de restriction,

que l'on peut présumer , avec raison , qu'elles étoient considérables.

Quatrième division. Les *Plantes médicinales*.

Ici Charlemagne a épuisé tous ses soins. On diroit qu'il a eu en vue le soulagement et la guérison de toutes les infirmités humaines. Presque pas une n'a été oubliée. Ses jardins présentent , pour ainsi dire , de quoi former des pharmacies ou apothicaireries complètes.

1.° *Plantes alexitaires et cordiales* , qui résistent à l'activité du venin et à la malignité de la maladie. L'ail , la blette , la coriandre , la ferule , l'héliotrope , la livesche , le tournesol.

2.° *Plantes antiscorbutiques*. L'ache de marais , la berle , le cresson , les sommités du pin.

3.° *Plantes apéritives et diurétiques* , qui procurent l'évacuation de la sérosité superflue du sang. L'ache , l'artichaut , la chicorée sauvage , la coloquinte , l'épurga , l'ésule , le fenouil , la nielle des jardins , le persil , le poireau , le tithymale.

4.° *Plantes aromatiques et céphaliques*. La rhue , le romarin , la sauge.

5.° *Plantes béchiques et pectorales* , qui appaisent la toux , et provoquent l'évacuation des humeurs pituiteuses , grossières et épaisses. L'épurga , le pouliot des jardins et le pouliot sauvage.

6.° *Plantes carminatives et chaudes* , propres à chasser les vents , et à guérir les indigestions et les maux d'estomac. L'aneth , l'anis , le carvi , le cocq , la coriandre , le cumin , le fenouil , l'oignon marin.

7.° *Plantes émollientes* , propres à adoucir , amollir ,

et relâcher la trop grande tension des fibres. Le *fenugrec*, la *guimauve*, la *joubarbe*, les feuilles du *lis*, la *mauve*.

8.° *Plantes diaphorétiques et sudorifiques*. La *bardane*, l'*épurge*, l'*ésule*, le *thymale*.

9.° *Plantes rafraîchissantes*, propres à adoucir l'âcreté des humeurs, et à modérer leur activité. La *calebasse* ou *potiron*, la *chicorée sauvage*, la *citrouille*, le *concombre*, la *laitue*, la *joubarbe*.

10.° *Plante errhine* ou *sternutatoire*. La graine de *moutarde* en poudre.

11.° *Plantes fébrifuges*. La *petite centaurée*, l'*héliotrope*, le *plantain*, le *tournesol*.

12.° *Plantes hépatiques et spléniques*, propres aux maladies du foie et de la rate. Le *cerfeuil*, le *coq*, la *serpentine* ou *serpentinaire*, l'*estragon*.

13. *Plantes hystériques*, propres à rétablir les évacuations naturelles aux femmes. La *nielle des jardins*, le *plantain*, la *prêle*, la *queue de cheval*, la *rhue*, la *sabine*.

14.° *Plantes narcotiques, anodines, assoupissantes*. La *briza amourette*, le *pavot*.

15.° *Plantes ophthalmiques*, propres aux maladies des yeux. L'*orvale-toutebonne*, le *fenugru*, l'*oignon marin*.

16.° *Plantes purgatives*. L'*arroche puante*, la *genestrale*, les *roses pâles* et *blanches*, le *tamarin*.

17.° *Plantes résolutives*. Le *fenugru*, le *figuier sauvage*, la *guimauve*, l'*héliotrope*, les racines du *lis*, la *mauve*, le *plantain*, le *tournesol*.

18.° *Plantes stomachiques, vermifuges*. L'*aurone*,

le carvi, le cocq, le cresson alenois, l'héliotrope, la racine et la semence de la livèche, l'oignon marin, l'orvale toutebonne, le tournesol.

19.° Plantes vulnérables, apéritives, propres à emporter les obstructions, à pousser le sable et les matières glaireuses par les urines, et à dissiper la jaunisse. La bardane, la carotte, le coste, cocq ou mente cocq, le glaïeul, le tamarisc.

20.° Plantes vulnérables astringentes. La bardane, la guimauve, la mauve, la prêle, la queue de cheval.

21.° Plantes astringentes propres à arrêter les dysenteries. L'écorce et les feuilles du pin, les roses rouges.

22.° Plante propre à guérir les blessures des flèches; dont les guerriers faisoient encore usage alors. Le dictame.

23.° Plantes propres à guérir les vertiges et les vapeurs. Le carvi, le cumin.

24.° Plante propre à guérir les ruptures des enfans. Le glaïeul.

25.° Plante propre à remédier à la stérilité. L'ammi.

26.° Plante propre à arrêter les hœmorrhagies. La ferule.

27.° Plante propre à remédier à l'asthme. La sabine.

28.° Plante propre à remédier à la sciatique, aux rhumatismes, aux douleurs de côté, à l'hydropisie. La bardane.

29.° Plantes propres à appaiser les douleurs de ventre et des intestins. L'airelle, le cocq, le myrtille, le pouliot.

30.^o *Plante propre aux vésicatoires.* La semence de la *moutarde*.

C'est ainsi que Charlemagne, qui veilloit à tout, régla, par une loi spéciale, par un capitulaire *ad hoc*, cette intéressante portion de l'agriculture. Il fit sur ce point, nous le répétons, comme sur ce qui regarde les sciences et les arts, tout ce que les circonstances lui permirent de faire. Il succéda à son père en 768, à l'âge de 26 ans; il mourut en 815; ainsi, il régna 47 ans. Il est étonnant que dans un temps où il y avoit si peu de lumières, où l'Europe ne vit que quelques hommes instruits, Alcuin, Eginhard, Pierre de Pise, Théophane de Constantinople, et le patriarche Nicéphore, Charlemagne ait pu faire de si grandes choses.

Il fut, sans contredit, au dessus de son siècle, et l'un des plus grands hommes de son temps.

Dans l'Occident, on ne peut citer, parmi ceux qui gouvernèrent à cette époque, qu'Egbert qui, par sa sagesse, parvint à établir en Angleterre un seul gouvernement, qu'il soumit à des lois stables, et qu'Alphonse le chaste, qui gouverna Léon et les Asturies, paisiblement, avec prudence et fermeté, pendant cinquante années, au milieu des incursions et des brigandages des Mores qui désoloient le reste de l'Espagne, et qui firent l'impossible pour envahir les états confiés au courage et à la justice d'Alphonse.

Dans l'Orient, la seule Irène peut arrêter quelques instans les regards de la postérité.

Mais en Asie, le calife Haroun al Raschid con-

trebalance la réputation de Charlemagne en Europe. Ces deux hommes, distingués sous tous les rapports, se connurent, surent s'apprécier, et furent assez grands pour se vouer mutuellement une estime inviolable ; ils se comblèrent l'un et l'autre de présens magnifiques. Le calife qui faisoit fleurir les sciences dans ses états, spécialement les mathématiques, l'astronomie, la chymie et la médecine, rechercha de préférence, parmi les objets faits pour plaire davantage à Charlemagne, tout ce qui, inconnu jusqu'alors à la France, pouvoit l'enrichir.

Haroun n'ignoroit pas que les arts y étoient dans l'enfance. Il fit présent à Charlemagne d'une horloge sonnante, à roues et à ressorts, la première qu'on eût encore vue en France. Il n'ignoroit pas non plus que la nature n'avoit donné à ce climat que des légumes fades, des fruits insipides, et des fleurs de peu d'agrément ; il y suppléa par les dons les plus précieux en ce genre. Il paroît qu'il n'est pas douteux que c'est à la générosité délicate et éclairée du calife, ainsi qu'à la juste considération dont il étoit pénétré pour Charlemagne, que les François ont dû leurs variétés charmantes de la rose, leurs meilleures espèces de légumes, leurs melons succulens, et les fruits d'un goût aussi diversifié qu'exquis que leur donnent leurs amandiers, leurs mûriers, leurs figuiers, leurs cerisiers et leurs pêchers, tous fruits originaires de l'Asie et de l'Afrique, et bientôt tellement naturalisés en France, qu'ils font depuis des siècles les délices, non-seulement des naturels du pays, mais encore des étran-

gers, que la douce température de son climat, et plus encore l'aménité, la gaieté, et le génie heureux de ses habitans, y attirent souvent ensemble des quatre parties du monde.

J. B. E. B. SOREAU.

A Coubron, canton de Livry, département
de Seine et Oise, 15 messidor an 7.

GRAMMAIRE.

ELÉMENTS de la Grammaire générale, appliqués à la langue françoise, par R. A. SICCARD. A Paris, chez *Deterville*, libraire, rue du Battoir, n.º 16, quartier de l'Odéon; et chez *Leclere*, libraire, quai des Augustins, n.º 39; 2 vol. in-8.º, le premier de 412 pages, le second de 482, brochés 7 fr. 50 centimes; reliés 9 fr. 50 centimes.

En général, les Traités. . . sont faits pour les maîtres, et non pour les écoliers : nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir découvert aucune méthode abrégée d'enseignement. . . [Les Auteurs de la Bibliothèque britannique, en parlant de la plupart de nos livres élémentaires (1).]

Nous allons indiquer d'abord, dans ce premier extrait, la marche et le but de l'auteur, et ce qui caractérise particulièrement son livre. La nouveauté, l'originalité piquante de sa méthode; des formules

(1) Qu'on nous permette une petite digression qui peut avoir son utilité. Cette épigraphe est tirée d'une suite d'Extraits de l'*Education pratique*, par M. me MARIE EDGELDORTH et par RICHARD LOVELLE-EDEWORTH, F. R. S. et M. R. I. A. 2 vol. in-4.º Ces extraits, où l'on remarque une finesse et une profondeur d'observation et de critique peu communes, nous offrent dans leur ensemble, tout ce qu'on peut désirer de piquant et d'utile sur cet important objet. Il est à désirer que les rédacteurs de ce journal, que tout le monde n'est pas à portée de

savantes et familières à la fois ; l'instrument puissant du raisonnement et de la métaphysique , ménagé , et habilement proportionné aux mains foibles et incertaines de l'enfance ; en un mot , la profondeur et la simplicité de sa théorie.

Dans un second extrait , on reviendra sur quelques-uns de ses moyens qui méritent d'être développés davantage ; et l'on entrera dans quelques autres détails qui acheveront de faire connoître

se procurer , réunissent ces onze à douze extraits chacun d'environ 45 pages , en un volume séparé. Ce recueil de 500 pages seroit infiniment précieux pour les instituteurs , pour les pères et mères , jaloux de faire le bonheur de leurs enfans.

Quoique ce champ vaste et abondant ait été remué jusqu'ici dans tous les sens par des mains savantes et laborieuses ; quoique l'éducation ait été déjà traitée dans toutes ses différentes parties , par une multitude d'écrivains ; [par Bacon , Locke , Wilkins , Tooke , Godewin , Stewart , etc. ; par Rollin , Fleuri , Fénelon , Duguet , Gédouyn , Garnier , La Chalotais , Guyton de Morveau , Diderot , Coyer , Condillac , Filassier , Philippon , Grivel , Verdier , Sabathier , Fourcroix , Desessarts , La Blancherie , De Serre de la Tour , le Chevalier de la Chaise , De Saussure , Berquin , Jeauffret , etc. etc. ; par les dames Charlotte Smith , Marie Edgeworth ; Leprince de Beaumont , La Live d'Epinay , de Barbault , Genlis , et plusieurs autres célèbres institutrices , sans compter un nombre innombrable de projets d'éducation républicaine , sortis de nos écoles nationales] , cette matière cependant , entre les mains des rédacteurs britanniques , est devenue comme une terre neuve qui a produit une riche récolte , où Locke , où Rousseau , et tels autres de nos fameux philosophes , qui avoient passé jusqu'ici pour nos maîtres en institution , trouveroient encore à moissonner et à s'instruire eux-mêmes. Ces *Extraits de l'Éducation pratique* , dont on parle , se trouvent dans la présente année (IV.^e) de la *Bibliothèque britannique* ; Genève et Paris , *Maginel*. On a rendu compte de cette intéressante collection dans plusieurs numéros du *Magasin Encyclopédique* , et particulièrement , année IV , tome VI , page 214.

des élémens qui assureront à leur auteur une place distinguée entre les meilleurs grammairiens.

Dans ces deux extraits, on aura l'attention de citer autant de morceaux qu'il sera possible de l'ouvrage, de manière que le rédacteur s'y montre moins que l'auteur, et qu'on l'entende souvent parler lui-même; de manière qu'on y voie à la fois le grammairien et l'écrivain; plusieurs de ses principes, et l'art de les présenter, autant que le cadre borné de ce journal peut le permettre.

Pourquoi, s'écriera-t-on, une nouvelle grammaire dans un moment où ces sortes d'ouvrages se sont multipliés à l'infini? Celui-ci présentera-t-il quelque découverte nouvelle, et ajoutera-t-il quelque chose au dépôt des connoissances acquises dans ce genre? L'auteur, qui se fait lui-même cette question, y répond; et, en y répondant, il nous explique l'origine, la forme et le but de son travail. « L'ou-
 « vrage même, dit-il, répondra à la dernière par-
 « tie de cette objection, d'ailleurs bien fondée;
 « c'est en lisant qu'on pourra juger si je me traîne
 « péniblement sur des routes déjà battues, ou si
 « j'ai eu le bonheur d'en tracer quelques-unes et
 « plus courtes et plus lumineuses; et ceci me four-
 « nit la réponse à la première partie de l'objection,
 « pourquoi une nouvelle grammaire? L'institution
 « intéressante à laquelle je me suis consacré depuis
 « plusieurs années; la nécessité où je me trouve
 « de faire passer dans l'esprit des sourds muets de
 « naissance, qui n'ont aucune langue, la connois-
 « sance de la nôtre; les efforts continuels et incal-

« culables qu'il faut faire pour parvenir à quelques
 « résultats heureux , m'ont mis dans la nécessité de
 « remanier mille fois les principes connus de la science
 « grammaticale ; de les assujétir à l'aide d'une mé-
 « taphysique très-subtile , aux lois de la plus rigou-
 « reuse analyse , et de les réduire à leurs élémens
 « primitifs , toutes les fois que cela a été possible ;
 « mais toujours à leurs élémens les plus simples et
 « les plus intelligibles. Or , c'est en maniant et
 « remaniant ainsi presque continuellement les règles
 « de la grammaire avec des esprits tout neufs , et
 « m'appuyant sans cesse de l'expérience , que j'ai
 « pu , avec un goût très-décidé pour cette science ,
 « simplifier quelques procédés , découvrir quelques
 « théories qui avoient échappé à des esprits très-
 « profonds ; mais qui n'avoient pas , comme moi ,
 « pour y appliquer l'expérience , les instrumens que
 « me fournissent sans cesse les sourds - muets de
 « naissance , avec lesquels il faut *tout créer* , ou au
 « moins *tout refaire*. Voilà ce qui me détermine à
 « publier une nouvelle grammaire , et ce qui jus-
 « tifie ma témérité.

« Je crois pouvoir être de quelque utilité aux
 « jeunes gens , à leurs instituteurs , et surtout aux
 « tendres mères qui se chargent de cette portion
 « intéressante de l'instruction de leurs filles , et
 « que je ne perds jamais de vue. C'est pour elles
 « et les instituteurs que j'ai formé le plan que je
 « me propose de suivre dans cette grammaire.

« Elle sera divisée en chapitres , dans chacun des-
 « quels j'exposerai d'abord , dans un discours suivi ,

« clair et méthodique, tout ce qu'il y aura à dire
« sur ce qui en fait l'objet; et chaque chapitre
« sera terminé par demandes et par réponses, par
« un résumé très-simple de la doctrine du chapitre.
« Ce seront ces résumés qui formeront la *Gram-*
« *maire des enfans*, jusqu'à ce que le développement
« de leur esprit leur permette de pénétrer dans ce
« qu'il y a de plus approfondi dans l'exposé qui pré-
« cède. Cette méthode absolument nouvelle plaira,
« à ce que j'espère, à tout le monde, puisqu'elle
« réunira dans un seul volume, et la science du
« maître, et celle du disciple, dans les différentes
« époques de son instruction. »

La plupart des autres grammairiens avaient travaillé d'après leurs propres idées et celles des autres, d'après les livres jusqu'ici réputés les meilleurs; le nouvel instituteur s'est instruit surtout à l'école de l'*expérience*, d'après ses propres élèves, les sourds-muets de naissance; et dans leurs personnes, d'après l'*homme de la nature*, en quelque sorte. De cette nouvelle mine abondante, et jusqu'ici peu fouillée par des mains savantes, il a su tirer des avantages inconnus auparavant. Il en est résulté que celui qui lira son livre sans prévention, et qui en suivra la marche, y sera frappé d'une différence piquante. Il sentira la supériorité de la nouvelle méthode sur les précédentes; il y remarquera des vérités neuves, et plusieurs découvertes qui ont dû nécessairement échapper à la routine des autres grammairiens. L'auteur de la nouvelle grammaire générale n'abandonne point cependant nos maîtres

en glossographie, il ne néglige point leurs données. Il sait rapprocher à propos l'opinion de Regnier, de Restaut, de Beauzée [tom. I, p. 29], de Beauzée, de Dumarsais, de Gêbelin, de Condillac [I, 131], de Beauzée [I, 281], de Girard, de Wailly, Domergue, et Fauleau, trop peu connu [I, 310 et suiv.], de d'Olivet [II, 259], toutes les fois qu'il le croit nécessaire. Il s'appuie de leur autorité; de celle de Gebelin [I, 95], de Beauzée [I, 193], de Domergue [II, 100], de son élève même, un sourd-muet, l'étonnant Massieu [II, 100], de Harris [II, 118], etc. Quelquefois, il les réfute: Girard [I, 179], Gebelin [I, 95], Domergue [II, 218], et plusieurs autres.

La nouvelle route que le nouvel instituteur a su s'ouvrir, ne l'empêche point de rendre l'hommage public de sa reconnaissance à quiconque l'a méritée. En voici, entre plusieurs autres, un exemple remarquable, lorsqu'il parle de la réforme entière d'un système suivi jusqu'alors, très-ridicule, et auquel cependant plusieurs grammairiens estimables paroissent encore être attachés.

..... Ce novateur, dit-il, si extraordinaire, Beauzée, « ne craignit pas de tout examiner, de
 « tout sonder, de renverser l'échafaudage de la
 « conjugaison, *soi-disant* française, et qui n'avoit
 « été jusqu'à lui que la conjugaison latine. Il osa
 « d'une main hardie, refaire à neuf cet édifice, sans
 « respect pour l'ancien, dont il crut ne devoir con-
 « server que quelques dénominations. Des hommes
 « non moins célèbres, peut-être, ont osé l'atta-

« quer, le contredire, opposer leur système au sien,
« après avoir rendu à celui-ci le juste tribut d'éloges
« qu'il mérite. »

Lorsque l'auteur diffère d'opinion, et qu'il relève les méprises des autres grammairiens, la plupart célèbres, on remarque dans ces réfutations une justesse de principes qui satisfait le lecteur le plus difficile ; et ce qui ne plaît pas moins à tous les bons esprits, une censure qui ne blesse et ne mortifie jamais personne. Sa critique est toujours assaisonnée d'une honnêteté et d'une modestie rares, en un mot, de ces égards qu'on désireroit toujours voir régner dans les discussions littéraires.

La plupart des autres grammairiens, qui ont divisé leur travail en plusieurs parties, ont traité, dans la PREMIÈRE, *des élémens de la parole*, ou *des parties du discours* ; et dans la SECONDE, *de la syntaxe*. Celui-ci a osé presque seul, et il en donne de solides raisons [II, ij et suiv.], intervertir ce même ordre, et abandonner cette division coutumière.

Dans la série de ses élémens, l'auteur, en faveur des étudiants surtout, a ménagé une gradation d'idées et de préceptes qui se déroulent devant eux, et se développent insensiblement ; ensorte que l'étude du premier volume prépare à celle du second, et doit en accélérer les progrès. L'enfant, ainsi exercé, recueille successivement et presque sans travail, les élémens dont se compose la science de la grammaire ; et quand son jugement est plus sûr et sa mémoire suffisamment meublée, il se livre de lui-

même, avec ardeur, aux difficultés les plus abstraites, et il a le plaisir d'en triompher.

Pour juger de la solidité des bases grammaticales de l'édifice du nouvel architecte, il n'est par inutile d'observer que ses principes sont moins ceux de la grammaire mécanique que ceux de la grammaire logique, auxquels il a voué une juste préférence, et qu'il définit ainsi : « Les principes généraux et éternels de la grammaire logique sont ceux de toutes les langues. C'est d'après ses principes et ses règles que les grammaires de tous les idiômes ont dû être faites ; aussi avons-nous eu soin d'en rappeler les principes toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. Et qu'on n'imagine pas que ces principes sont au dessus de l'intelligence de la tendre enfance : il est bien plus difficile de mettre à sa portée ce qui n'est justifié que par les caprices de l'usage. La grammaire logique est la grammaire de la raison : elle convient à toutes les langues ; la grammaire mécanique est la routine qui peut faire connoître l'usage d'un idiôme, du françois, par exemple, de l'italien, de l'espagnol, de l'anglois, etc. Il y a autant de grammaires mécaniques que de peuples divers. Il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule grammaire logique. »

On remarque, en général, dans ces élémens, une instruction raisonnée et approfondie d'après l'expérience et l'observation, unies à une clarté, à une simplicité admirables, également utiles aux instituteurs et aux initiés dans l'étude de la science

la plus difficile de toutes, et la plus rebutante pour les enfans comme pour les maîtres même.

Les réflexions suivantes sont ingénieuses et vraies : elles plairont à plusieurs de nos lecteurs, celle surtout qui termine ce fragment. Elles regardent l'irrégularité de la langue qui n'accorde qu'un seul sexe au *lièvre*, à l'*aigle*, au *renard*, à la *mouche*.

« Mais pourquoi les hommes s'attachèrent-ils à mettre une si grande précision dans la distinction des deux sexes parmi certains animaux, et pourquoi en mirent-ils si peu dans la distinction de quelques autres ? On pourroit répondre à quelqu'un qui feroit ces deux questions, que l'intérêt qui a lié les hommes, a présidé à toutes leurs institutions ; qu'ils ont soigné davantage ce qui les touchoit davantage ; que le bœuf, compagnon de leurs travaux, le coq, qui sonnoit l'heure de leur réveil, la vache et la chèvre, dont le lait les nourrissoit, la poule, dont les dons journaliers étoient aussi un mets de leur repas, méritoient chacun une distinction particulière. Chacun de ces utiles animaux méritoient donc qu'il y eût, non-seulement une syllabe particulière dans son nom pour distinguer son sexe, mais encore un nom tout entier, un nom propre à chaque sexe de ces espèces si précieuses ; qu'ainsi, on dit le *coq*, la *poule* ; le *bœuf*, la *vache* ; le *bouc*, la *chèvre* ; au lieu qu'on s'étoit contenté de renfermer sous un genre unique, ces animaux qu'une frayeur salutaire écartoit et retenoit loin de la demeure de l'homme, ces animaux malfaisans, sans cesse attentifs à ravager ses poulailers, ses colom-

biers, tels que le *milan*, l'*épervier*, le *rat*, la *souris*, le *renard*, etc. ; et nos enfans, à qui il faut bien découvrir le secret de nos imperfections et même de nos vices de langage, pourront en être consolés, en apprenant que la philosophie a souvent enrichi les langues de vues fines, de distinctions délicates. »

« C'est en faisant ces premières confidences à la
 « tendre enfance, en causant avec elle, en lui dé-
 « couvrant et notre pauvreté et nos richesses, en
 « lui rendant compte de tout, quand on ne peut
 « lui rendre raison de tout, qu'on lui apprend plu-
 « tôt à composer la grammaire qu'on veut lui en-
 « seigner, qu'on ne lui en montre la théorie sèche
 « et aride. »

Tout ce qui regarde les sourds - muets qui ont donné occasion à la composition de ces élémens, forme, dans ce livre, autant d'épisodes piquans, et qui ne se trouvent point dans les autres grammaires. On y voit, non sans intérêt, les moyens ingénieux de faire entendre à ces esprits, qu'on croyoit obtus ; mais (il est vrai) privés d'une multitude de secours, les moyens imaginés pour leur faire comprendre la nature et la nécessité du verbe ; la manière simple et bien naturelle avec laquelle on leur suggère l'idée du nombre pluriel ; celle des noms abstraits ; la manière de leur enseigner les prépositions, celle de leur faire entendre le complément du verbe, etc. Mais, ce qui fait l'éloge à la fois et du maître et du disciple sourd - muet de naissance, ce qui met le comble à l'étonnement de tout instituteur prati-

cien qui sait quelle est la difficulté de faire entrer dans la tête des enfans les premières règles de la grammaire, c'est que la nouvelle théorie de conjugaison, par exemple, absolument neuve de l'instituteur Sicard, ait été *comprise et apprise* dans *une heure*, par un sourd-muet de naissance. D'après cela, l'auteur invite ses lecteurs à ne point s'effrayer de la nouveauté de sa théorie. « Je ne me dissimule pas, dit-il, que l'ordre que j'ai suivi dans le paradigme des conjugaisons des verbes ne présente au premier coup-d'œil, plus de difficultés que l'ancienne conjugaison : mais, s'il étoit prouvé que le tableau de cette conjugaison nouvelle est infiniment plus simple, qu'il y a plus d'analogie dans les temps des divers modes, plus de raison et d'exactitude dans les nouvelles dénominations, faudroit-il regretter d'anciennes formes, d'anciens noms qu'on pouvoit peut-être justifier dans la conjugaison latine, mais qui sont contre toutes les règles de la logique, quand on veut les transporter dans une langue où la conjugaison est beaucoup plus riche, plus philosophique, soit par le nombre et le caractère de ses temps et de ses modes, soit par le nombre de ses auxiliaires ? Quant à ses difficultés, elles ne sont qu'apparentes. Un sourd-muet, dans l'espace d'une heure, a compris cette conjugaison, et l'a apprise de manière à ne jamais l'oublier. »

Nos docteurs rudimentaires, qui tiennent à une vieille routine, ne manqueront point de se récrier contre l'abus de la nouveauté. Le judicieux Beauzée

Leur répond : « La nouveauté d'un système n'est
 « pas une raison suffisante pour le rejeter , autre-
 « ment les hommes , une fois engagés dans l'erreur ,
 « ne pourroient plus en sortir. » « Que l'on soit en
 « garde , ajoute-t-il , contre les opinions nouvelles ,
 « et que l'on n'y acquiesce qu'en vertu des preuves
 « qui les étayent , à la bonne heure ; c'est un con-
 « scil que suggère la plus saine logique : mais , par
 « une conséquence nécessaire , elle autorise en même
 « temps ceux qui proposent ces nouvelles opinions ,
 « à prévenir et à détruire toutes les impressions des
 « anciens préjugés , par les détails les plus propres
 « à justifier ce qu'ils mettent en avant. » [Beauzée ,
sur les temps]. Or , c'est à quoi s'est exactement
 astreint l'auteur de la nouvelle grammaire générale.

Toujours fidèle à ses principes , l'instituteur lo-
 gicien les rappelle toutes les fois que l'occasion s'en
 présente. Voici à cet égard comme il s'exprime en-
 core dans un autre endroit du même volume. « Cha-
 cun sait par sa propre expérience qu'il a été forcé
 de revenir sans cesse , dans son bas âge , sur les
 conjugaisons , parce qu'il les oublioit autant de fois
 qu'il les avoit apprises. » « Et la raison en est simple ;
 « c'est qu'on ne retient que ce que la raison a com-
 « biné et confié à la mémoire , et qu'il faut avouer
 « que la raison n'entroit presque pour rien dans le
 « tableau des anciennes conjugaisons. »

Dans la partie destinée principalement à la jeu-
 nesse , on aime à rencontrer une foule de compa-
 raisons courtes , familières , tirées des objets les

plus usuels, qui fixent les esprits volatiles des enfans, et qui rendent sensible et plus clair tout ce qui pourroit embarrasser leur foible conception. La voix (dit le maître, dans un style digne de l'école de Socrate, de ce sage qui savoit se mettre à la hauteur de ses disciples), la voix est l'instrument vocal de la parole, qui a, comme les autres instrumens, ses cordes et ses touches gutturales, nazales, sifflantes, etc. *L'article*, peut-on dire à des enfans, est *l'anse* du nom. Le verbe en grammaire, est le *mot-lien*. La période est une assemblée, et ses diverses parties sont les personnes qui la composent : la période est le corps humain ; et ses phrases, les différens membres de ce corps. Depuis que la philosophie a porté un si grand jour dans l'étude de la grammaire, cette étude peut être comparée à celle de la géographie : les grammaires nouvelles, ainsi que les nouveaux traités de géographie, doivent donc être plus complètes que les anciennes, etc. On doit sentir l'avantage de ces diverses comparaisons semées à propos, qui montrent d'une manière, pour ainsi dire, palpable aux esprits les plus bornés, ce qu'il y auroit pour eux de plus difficile à saisir.

La lecture réfléchie de cette grammaire inspire le goût de cette science, et fait sentir combien cette étude bien dirigée, et sagement approfondie, est utile à l'homme de lettres. On pourroit appliquer à ces élémens ce que disoit Beauzée de plusieurs remarques ingénieuses et savantes de l'abbé d'Olivet. « De pareilles observations, dit ce gram-

« voir qu'il est nécessaire d'apporter, dans l'étude
 « des langues, autre chose que des oreilles pour
 « entendre ce qui se dit, ou des yeux pour lire ce
 « qui est écrit. Il y faut encore une attention scrupuleuse sur mille petites choses qui échappent aisément à ceux qui ne savent point examiner, ou qui seront mal vues par ceux qui n'auront pas une certaine pénétration, un certain degré de justesse dont on se croit toujours assez bien pourvu, et qui pourtant est bien rare. » Nous aimons à confirmer la justesse de ces observations, par un autre passage d'un excellent critique, l'abbé Desfontaines. On ne sauroit trop rappeler ces vérités tutélaires des principes, surtout aux esprits ennemis des règles et de la contrainte, ou trop indifférens aux secrets de la science grammaticale. « Quoique les questions de grammaire, dit-il, paroissent peu de chose à la plupart des hommes, et qu'ils les regardent avec dédain, comme des objets de l'enfance, de l'oisiveté ou du pédantisme, il est certain cependant qu'elles sont très importantes à certains égards, et très-dignes de l'attention des esprits les plus délicats et les plus solides; ensorte que plusieurs questions de grammaire sont de vraies questions de logique et même de métaphysique. » [*Préface de son Racine vengé.*]

Les instituteurs, les mères intelligentes qui voudront elles-mêmes s'attacher à cette partie intéressante de l'éducation, à l'égard de leurs filles, doivent lire et méditer cet ouvrage vraiment élémentaire. En le lisant on voit un grammairien né,

si je puis m'exprimer ainsi, qui, toute sa vie, par habitude et par goût, a fait une étude profondément réfléchie de cette science. On reconnoit l'élève de cet homme extraordinaire (2) qui, dans ses recherches, et dans la pratique surtout, a été plus loin que Leibnitz, Wallis, Wilkins, et tous les cé-

(2) On ne sauroit trop rappeler le souvenir d'un homme qu'on ne devoit point oublier, à qui, dans un autre pays, on eût élevé des statues de son vivant; qui fut pour les sourds-muets de naissance, un Dieu descendu du ciel; dont le nom est célèbre dans tous les pays civilisés, et dont l'admirable méthode pratiquée à Paris, à Bordeaux, à Turin, à Mayence, à Groningue, à Vienne et ailleurs, a déjà rendu aux sciences, aux arts, aux lettres, à la société enfin une multitude de ces malheureux que la Nature trop maître en avoit séparés.

Lorsqu'on réfléchit sur l'instruction des sourds-muets de naissance, sur ses commencemens et ses progrès, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de l'invention de l'art, ou de la perfection à laquelle il est parvenu de nos jours. Ce fut sans doute un beau spectacle, bien nouveau, bien attendrissant, bien ravissant, lorsque, pour la première fois, dans une séance publique, on vit au milieu de ses élèves, les sourds-muets, de l'Épée donner à des signes une fécondité égale à celle de leurs idées et de leurs besoins; à des signes parlans, puisés dans la nature, variés à l'infini, et presque aussi rapides que la pensée. Voilà ce qui étonne le monde savant; voilà ce qui fait l'admiration de l'univers. Aujourd'hui surtout, on sort de ces leçons, étonné d'y avoir appris par l'entretien des muets, tous les secrets de l'art de la parole. Mais ce qui doit mettre le comble à cette juste admiration, le voici. Cette nouvelle langue, longtemps exercée, professée, sagement approfondie; et sans cesse remaniée par son successeur Sicard, a donné naissance à un nouvel ouvrage qu'on imprime, où la belle invention du maître, sous la plume du disciple, produira (on a lieu de l'espérer), cette langue philosophique universelle, qui, depuis longtemps, fait l'objet des vœux des savans. Alors, on y verroit l'idiôme des muets devenir le langage le plus intéressant de tous les êtres parlans, de tous les individus répandus sur le globe, en un mot, la langue de l'univers.

lèbres théoriciens de cette trempe. Chez son élève, son ami, son premier successeur, on retrouve sa patience laborieuse et inventive, sa logique lumineuse et cette métaphysique originale et piquante, assouplie et ménagée pour le premier âge, et surtout pour cette espèce d'êtres nouveaux, jusqu'alors étrangers aux avantages de la société, et *inaptes* aux difficultés de toutes les sciences.

Dans un second extrait on entrera dans quelques autres détails, qui contribueront à faire connoître davantage cette nouvelle Grammaire générale.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Lycée républicain.

Le Lycée républicain a tenu le 1.^{er} frimaire la séance d'ouverture des cours de sa quinzième année. Voici quel a été l'ordre des lectures.

Le C. CADET GASSICOURT a lu un fragment sur *la nécessité, pour les gens de lettres, de connoître la théorie des sciences.*

Le C. SALVETSE, une *Notice biographique sur le C. CADET*, pharmacien et ancien membre de l'académie des sciences.

Le C. CHAZET, une pièce de vers intitulée: *la Rentrée des Muses.*

Cette lecture a été suivie de celle d'un morceau étendu de poésie héroïque sur l'expédition d'Ægypte, par le C. PERCEVAL-GRANDMAISON, l'un des littérateurs françois revenus d'Ægypte avec le général Bonaparte. Il l'avoit lu déjà à l'Institut du Caire.

Le C. VIGÉE a lu un *Dialogue en prose, entre un François, un Anglois et un Indien, sur le respect dû à la vieillesse.* Ce dialogue est d'une citoyenne née au Bengale, et abonnée au Lycée républicain.

Le C. THEVENOT a lu un poème en vers libres, intitulé: *la Mort d'Hercule.*

Le C. SAINT-ANGE, la traduction en vers de la fable de *Térée, Philomèle et Procnée*, une des plus étendues des Métamorphoses d'Ovide.

Le C. CHAZET a terminé la partie littéraire de cette séance par une épître du *XVIII.^e siècle au XIX.^e*, en vers de 8 syllabes, dont l'auteur est le C. CREUZÉ.

Quelques morceaux de musique, exécutés par une partie des amateurs de la société de la rue de Cléry, ont terminé la séance.

Tous les cours ont ouvert dans la seconde décade de frimaire. Les voici avec les noms des professeurs.

Cours de Physique expérimentale, par le C. BUTET, membre de la société médicale de Paris.

— *De Chymie*, par le C. FOURCROY, de l'Institut national.

— *D'Histoire naturelle*, par le C. BROUGNIARD.

— *D'Anatomie et de Physiologie*, par le C. SUE.

— *D'Hygiène*, par le C. MOREAU, membre de la société médicale de Paris.

— *De Géographie physico - économique*, par le C. COCQUEBERT.

— *De Technologie*, par le C. HASSENFRATZ.

— *De Langue angloise*, par le C. ROBERT.

— *De Langue italienne*, par le C. BOLDONI.

Il n'y aura point de cours de Littérature proprement dit ; mais le C. MERCIER se propose de prononcer, comme l'année dernière, des discours qui auront pour objet la littérature ancienne et moderne, françoise et étrangère.

Lycée de Paris.

Le Lycée, autrefois appelé *des Etrangers*, qui s'étoit assemblé successivement à l'hôtel Thélusson et à celui Marbœuf, vient de prendre le nom de *Lycée de Paris*. Il a tenu le 5 frimaire, dans un nouveau salon, rue neuve des Petits-Champs, près la place des Victoires, sa première séance qui a été extrêmement brillante.

Le C. LACHABEAUSSIÈRE y a lu deux fables du C. DE SAINT-MARCEL.

Le C. LEGOUVÉ, un fragment d'un poème *sur le mérite des femmes*, où il a décrit le charme que la femme, comme mère, comme épouse, comme amie, comme amante, répand sur l'existence de l'homme; on a surtout applaudi au tableau pathétique de l'héroïsme filial de M.^{lle} de Sombreuil, arrachant par ses larmes et son courage son infortuné père des mains des massacreurs de septembre.

Le C. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE a lu ensuite une conversation entre Socrate et trois de ses juges, lui proposant de le sauver, s'il vouloit s'avouer coupable.

La séance a été terminée par une nouvelle épître du C. VIGÉE, ayant pour titre: *Mes conventions, ou à Elle*. D'après le vœu qu'il forme de plaire à *Elle*, et d'en être aimé, il fait ses conditions; *Elle* n'ira point aux *spectacles*, point au *bal*; restera chez elle, n'y recevra personne, si ce n'est par fois quelques bons amis de 60 ans; ils iront à la campagne, jouiront des charmes de la vie champêtre, des actes de bienfaisance feront leurs délices; sauf dans leurs courses solitaires à ajouter quelques *articles secrets* à ces conventions préliminaires. Telle est la substance de cette épître, qui a eu beaucoup de succès.

Le zèle infatigable du C. LEBRUN, à qui la direction du Lycée est confiée, après avoir lutté péniblement contre les circonstances les plus difficiles, a trouvé les moyens de soutenir, de vivifier cet établissement au succès duquel toutes les Muses doivent sourire et s'intéresser également, puisqu'elles y trouveront tour-à-tour un temple et des autels.

Pour concourir aux vues de cet ami des arts, le comité de littérature des années précédentes, les quatre écrivains distingués, dont les talens connus justifioient si bien le choix, et dont les travaux personnels ont ajouté tant de lustre aux Veillées des Muses, ont déposé volontairement l'espèce de suprématie qui leur avoit été confiée, et ont proposé aux fondateurs de former une société littéraire de cinquante membres pour donner encore plus d'éclat et de solidité à l'institution, et multiplier les ressources qui doivent alimenter les séances de lecture.

Les membres déjà choisis sont les CC. *Andrieux, Arnault, Baour-Lormian, Bernardin de Saint-Pierre, Buhon, Cadet Gassicourt, Cailhava, Campenon, Charlemagne, Chazet, Chénier, Corancez, Coriolis, Coupigny, Creuzé, Deguerle, Demoustier, Desherbiers, Despaze, Dezorgues, Ducis, Dupaty, Fayolle, François (de Neuf-Château), Grand-Maison, Lachabeaussière, Lantier, Lavallée, Laya, Lebrun, Legouvé, Luce, Marignié, Mazoyer, Monwel fils, Palissot, Petitot, Prévôt-Dyrai, Rœderer, Saint-Cyr, Saint-Marcel, Salvetse, Thévenot, Vigée.*

Les séances du Lycée de Paris se composent et se divisent ainsi qu'il suit :

Veillées des Muses ou Soirées Littéraires ;

Cours de Physique expérimentale. — Le C. *Ferry.*

Cours d'Anatomie. — Le C. *Richerand.*

Cours de Physiologie. — Le C. *Alibert.*

Cours de Pasigraphie. — Le C. *Mesmieux.*

Cours de langue angloise. — Le C. *Baldwin*.

Cours de langue italienne. — Le C. *Galighani*.

Il y aura deux prix par an, l'un de vers, l'autre de prose, distribués à trois mois de distance. Celui de vers, dans la première décade de ventôse; celui de prose, dans la première décade de messidor.

Pour le prix de poésie on déterminera seulement le genre (celui de conte ou nouvelle demeure adopté pour cette année).

Pour le prix de prose on détermine le genre et le sujet. Le sujet adopté cette année est l'*Eloge de Thomas*.

Société d'Emulation de Rouen.

La Société d'Emulation de Rouen vient de publier le rapport sur ses travaux pendant les mois de messidor et de thermidor de l'an VII.

Le C. YSABEAU y a lu une idylle allégorique, en prose poétique, intitulée : *Lycoris et Chloé*.

Le C. NOEL y a lu le mémoire dont nous avons déjà parlé (1), et dans lequel il donne un *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques*.

Les notes que le C. HERBOUVILLE a communiquées à la Société sur l'*Agriculture du département de la Seine-Inférieure*, sont toutes de la plus grande utilité par leur justesse, leur précision et leur clarté.

(1) Voyez le Magasin encyclopédique, année V.

« Pour avoir une idée exacte, dit-il, de la qualité
 « des terres de ce département, il faut former un
 « triangle dont Rouen, Dieppe et le Havre seront
 « les angles, et la mer, ainsi que le cours de la
 « Seine, seront deux des côtés. On trouvera dans
 « cette étendue un sol à base calcaire, dont la fer-
 « tilité va toujours en croissant depuis Rouen jus-
 « qu'à la mer; hors de ce triangle qui compose le
 « pays de Caux, on trouvera, à gauche de la rivière,
 « des sables de peu de valeur, et de l'autre côté
 « de la ligne, tirée entre Dieppe et Rouen, on par-
 « court depuis la mer un terrain assez médiocre avant
 « d'arriver aux excellens pâturages de Neufchâtel
 « et de Gournay.

« On cultive le blé dans tout le département; son
 « produit est de 6 à 7 pour un.

« Indépendamment de cette culture générale,
 « chaque arrondissement en a de prédilection. Ainsi
 « dans les sables voisins de la Seine on cultive du
 « seigle, des légumes et de la luzerne; Bolbec,
 « Fauville, Montivilliers, produisent de l'avoine;
 « Fécamp, des lins estimés; S. Vallery et Dieppe,
 « des colza et des navettes; et Rouen, des trèfles.

« On cultive partout, plus ou moins abondam-
 « ment, les pommiers et les poiriers, dont les fruits
 « produisent le cidre et le poiré qui font la boisson
 « des habitans.

« Les cultivateurs de Neufchâtel et de Gournay,
 « dont le pays abonde en pâturages, entretiennent
 « des vaches laitières, achetées principalement dans
 « la ci-devant Basse-Normandie, et dont le produit

« sert à faire des fromages et des beurres estimés ,
« qui se consomment à Rouen et à Paris.

« Dans les vallées qui coupent le ci-devant pays
« de Caux, on trouve quelques herbages où l'on en-
« graisse des vaches destinées à nourrir les habitans
« du pays. On y élève aussi des chevaux dont quel-
« ques-uns sont indigènes, et le plus grand nombre
« vient, à six mois, de la ci-devant Picardie et du
« ci-devant Boulonnois.

« En général l'espèce des bêtes à cornes est
« grande, vilaine et mal soignée ; il faudroit l'a-
« méliorer en la croisant avec les taureaux les plus
« étoffés et les plus bas de jambes qu'on pourroit
« trouver dans la ci-devant Basse-Normandie.

« Les moutons sont grands, et donnent entre deux
« et trois livres de laine lavée ; cette laine souvent
« jarrense n'est propre qu'à faire des étoffes gros-
« sières. Ceux qui pâturent au bord de la mer ont
« un goût exquis ; parmi ces derniers, les moutons
« de Dieppe, connus sous le nom de *moutons de*
« *prés-salés*, tiennent le premier rang.

« On substitueroit facilement, et avec avantage,
« les moutons espagnols aux indigènes ; les épreuves
« faites à cet égard en garantissent le succès.

« A l'exception des beurres de Gournay et des
« fromages de Neuschâtel, l'exportation des produits
« agricoles est peu considérable. Les comestibles de
« toutes espèces se consomment dans le pays, et
« sont même insuffisans, puisque les ci-devant Rou-
« mois, le Vexin, le Soissonnois et la Picardie nous
« fournissent des blés, et la ci-devant Basse Nor-

« mandie des bestiaux et des cidres. Les lins et les
 « graines oléagineuses sont les seuls produits agri-
 « coles qu'on exporte, et encore ne sont-ils jamais
 « dans leur état primitif. Les lins sont convertis en
 « toiles, en siamoises, etc., et c'est sous cette forme
 « qu'ils arrivent à la halle de Rouen, d'où se font
 « presque toutes les expéditions pour la France et
 « les pays étrangers. Les graines de lin, de navette
 « et de colza sont battues dans les nombreux moulins
 « qu'on trouve sur tous les ruisseaux, et c'est en-
 « core de Rouen que se font presque toutes les ex-
 « péditions en huile.

« La disposition des villages et des fermes a un
 « caractère particulier qui les rend plus agréables
 « et plus pittoresques que ceux des autres départe-
 « temens. Dans les villages chaque habitant a sa
 « cour tapissée d'herbe, plantée en pommiers; et
 « entourée d'une haie-vive ou de remparts de terre
 « nommés *fossés*, lesquels sont plantés d'un ou plu-
 « sieurs rangs d'arbres de haute-futaie. La maison
 « de l'habitant est placée dans cette cour, et ses
 « autres bâtimens y sont distribués également, mais
 « isolés, et loin les uns des autres pour éviter les
 « dangers du feu; il en est de même des fermes :
 « cette disposition donne aux villages l'aspect d'au-
 « tant de forêts, lorsqu'on les envisage de loin. . .

« Enfin l'agriculture, dans ce département, dit-il
 « en finissant, s'est singulièrement améliorée depuis
 « 30 ans, et tend tous les jours vers sa perfection.
 « Quoi qu'en ait dit le systématique et mensonger
 « *Arthur Young*, qui faisoit des observations en
 « poste,

« poste, il existe peu de pays, soit en France, soit
« en Angleterre, mieux cultivé que celui-ci. »

Le C. NOEL a lu un mémoire intéressant sur l'*histoire du Sucet*; c'est une continuation de sa description des poissons de la Seine. Le poisson dont il s'occupe dans ce mémoire, est le *lamproyon-sucet*, du genre *pétromyzon*.

On sait que ce genre est composé d'espèces qui unissent la classe des poissons à celle des reptiles, au moyen des modifications diverses qu'a reçues leur organisation, et qu'elles servent d'anneau principal pour lier entr'elles ces différentes productions de la nature vivante. Ce poisson ajoute une cinquième espèce aux quatre déjà connues, et l'auteur se promet d'en indiquer deux autres qui augmenteront d'autant les matériaux, si nécessaires à la confection d'une bonne ichthyologie.

L'auteur, après avoir rapidement tracé la description du lamproyon-sucet, et fixé les caractères qui le distinguent de ses congénères, passe ensuite à ses habitudes et à la manière de vivre qui lui est propre. D'assez nombreux exemples établissent que ce poisson est un lamproyon sang-sue, qui s'attache particulièrement aux aloses, et leur pompe le sang au moyen des suçoirs dont sa gueule est armée. On le trouve aussi fixé sur plusieurs autres poissons, tels que le saumon; mais alors il est maigre, parce que les efforts qu'il fait en vain pour en percer la peau et atteindre les vaisseaux artériels et les parties musculaires les plus nourrissantes, l'épuisent en peu de temps. Ce lamproyon sang-sue ferait de

grands ravages dans les autres espèces de poissons , si la sienne étoit plus nombreuse. Il est décrit pour la première fois dans ce mémoire lu à l'Institut national, adressé à l'illustre continuateur de l'histoire des animaux de Buffon, et destiné à faire partie de celle des poissons , qui terminera ce grand et magnifique ouvrage.

Le C. Noël soupçonnoit depuis longtemps que la commune d'Auppegard , près Dieppe , renfermoit un monument de la plus haute antiquité. Il s'y est transporté avec le C. PAVIE , membre de la Société d'émulation de Rouen ; le résultat des observations qu'ils y ont faites est le sujet d'un *mémoire sur un monument de l'âge des Gaulois*, qu'ils ont communiqué à la Société.

Le monument dont il est ici question, est connu dans le pays sous le nom de *Motte d'Auppegard* ou de *Colmenil*. Les CC. Noël et Pavie en ont fait une description très-exacte. C'est une monticule élevée par la main des hommes , au milieu d'une plaine unie , soit pour immortaliser une grande action , soit pour servir de tombeau à quelque chef gaulois , comme les *Barrows* de la Cornouaille , soit pour servir d'autel druidique , soit enfin pour y tenir les anciennes cours de justice , comme il y en a encore en Angleterre , en Irlande , etc. etc. (1). Ils ont successivement parcouru ces quatre suppositions.

(1) Voyez dans le Magasin , année I , t. IV , p. 529 , l'intéressant mémoire du C. Traullé sur de pareils tombeaux qui se trouvent dans la Picardie.

Sans donner une préférence marquée à l'une sur l'autre, ils inclineroient volontiers à croire que c'est un tombeau gaulois, puisque dans une fouille qui y fut faite il y a environ 20 ans, on trouva des morceaux de fer aplati en pointes, qui, vraisemblablement, provenoient d'anciennes armures. La surface du terrain occupé par cette éminence, représente en étendue 60 ares au moins, ou un peu plus d'un acre de l'ancienne mesure.

« Nous ne déciderons point ici, disent les CC.
 « Noel et Pavie, la question de savoir si *la Motte*
 « *d'Auppegard* est un Barrow druidique ou un autel
 « victimaire, ou enfin un monument triomphal.
 « Quel qu'il soit, il appartient à l'âge des gaulois,
 « avant l'invasion des Romains, ou peu de temps
 « après la conquête. Nous repoussons loin de nous
 « l'idée et l'opinion répandues parmi les habitans
 « du pays, que ce pourroit avoir été un fort dont
 « l'ancienneté remonte, suivant les uns, aux temps
 « des ducs de Normandie, suivant les autres, à ceux
 « de la Ligue. Il nous suffira d'assurer que sa forme,
 « comparée avec celle des Barrows connus et fouillés
 « jusqu'à présent, ne laisse aucun doute à cet égard.
 « On prétend qu'il existe, à peu de distance de cette
 « éminence, un chemin caché par les terres mises en
 « culture, qu'on appelle vulgairement *le Chemin des*
 « *Fées*. Nous avons de fortes raisons de croire que ce
 « n'est rien autre chose qu'un reste de l'ancienne chaussée
 « romaine qui traversoit le pays de Caux, lorsqu'il
 « faisoit partie de la Lyonnaise seconde, et qu'il avoit
 « une direction à peu près parallèle à la ligne que dés

« crit le rivage de la mer. Si les *Mottes d'Auppegard*
 « et de *Bielleville* sont voisines d'une de ces anciennes
 « chaussées, on se rappellera que les routes de Rome
 « à Antium, et d'Athènes à Phalère, étoient bor-
 « dées par de magnifiques tombeaux, pour se con-
 « former aux majestueux usages de l'antiquité.

« Nous en avons assez dit sur cet ancien monu-
 « ment, élevé par les mains de la reconnaissance ou
 « de la superstition, et dont les restes vénérables,
 « survivant à vingt siècles qui se sont succédés, ont
 « des titres sacrés au respect religieux de l'observa-
 « teur philosophe. Renouvelons ici le desir de voir
 « le gouvernement s'occuper des moyens d'arracher
 « à la rouille des temps, les armures, les bracelets,
 « les anneaux, les sarcophages, les pièces de mon-
 « noie, les inscriptions antiques, richesses enfouies
 « dans le sein de la terre, et que nous ont déjà
 « restituées en partie ceux des Barows funéraires
 « qu'on a ouverts jusqu'à présent. Fixons en pers-
 « pective, quelque'éloigné que puisse être pour nous
 « cet avenir, fixons l'espérance et le plaisir si doux
 « et si précieux aux antiquaires, de recueillir un
 « jour, de mettre en ordre et de ranger dans nos
 « *musæum* cette foule variée de monumens des pre-
 « miers âges, produit de l'industrie au berceau, et
 « de les faire servir à éclairer, par l'exemple et
 « la preuve, l'histoire ténébreuse de leur origine
 « et de leur perfectionnement. »

Les auteurs du mémoire l'ont terminé en indi-
 quant plusieurs points du département où il se trouve
 d'anciens monumens funéraires.

Société médicale d'émulation.

Le C. BORDEU y a lu un mémoire dans lequel il fait voir que les os de la mâchoire supérieure doivent être regardés comme une enclume immobile sur laquelle agit l'os maxillaire inférieur ; il le termine en proposant aux physiologistes la solution du problème suivant :

Un homme supportant un grand poids sur la tête , et serrant fortement quelque chose entre les dents , quel est l'os de la tête qui fait le plus d'efforts ? quel est celui qui soutient toute la machine ?

Le corps du sphénoïde, et principalement sa moitié postérieure, est ce point central auquel vont aboutir les efforts réunis de tous les os du crâne et de la face dans la circonstance supposée par Bordeu. Cette solution, donnée par le C. Richerand, est justifiée par l'examen des nombreuses articulations de ces os, et appuyée par des calculs rebutans, mais nécessaires, sur les lois que suit le mouvement dans sa transmission. A la fin de son mémoire, le C. Richerand prouve que la structure du sphénoïde se rapporte bien évidemment à l'usage qu'il lui attribue.

« La partie antérieure du corps de l'os creusé par le sinus sphénoïdal, est mince et très-fragile ; la portion postérieure correspondante à la selle turcique, est seule capable de résister aux efforts que nous le croyons destiné à soutenir. Aussi est-ce

« par elle que commence l'ossification du corps ; ce
« qui vient à l'appui de l'assertion de Kerkringius,
« qui observe que l'endroit où les os commencent
« à se durcir , est précisément celui sur lequel ils
« doivent supporter les plus grands efforts. Aussi
« les grandes ailes du sphénoïde , par lesquelles s'o-
« père la transmission de la presque totalité de celui
« qui s'exerce de la voûte à la base du crâne , naissent-
« elles des parties latérales de cette moitié posté-
« rieure , par un pédicule dont l'épaisseur considé-
« rable est encore augmentée par la base des apo-
« physes ptérygoïdes , qui se détachent de la partie
« inférieure de ce pédicule.

« Le nom que les anciens avoient donné à l'os
« dont nous venons d'examiner le principal usage ,
« nom composé de *sphenos* qui veut dire coin , et
« de la particule *idos* qui exprime l'idée de simili-
« tude , nous fait croire qu'ils ont eu l'idée de sa
« destination.

« Placé à la partie moyenne et inférieure du crâne,
« ayant des rapports plus ou moins étendus avec
« tous les os qui concourent à la formation de cette
« boîte osseuse , engagé entr'eux à la manière d'un
« coin , il remplit à leur égard le même usage que
« la clef des voûtes relativement aux diverses pièces
« dont elles sont composées. Les nombreux rapports
« que nécessitoit cet usage expliquent sa figure ir-
« régulière et bizarre , les coupes diverses de ses
« surfaces articulaires , la multitude d'éminences
« dont il est hérissé et qui rendent sa démonstra-
« tion si compliquée , et son étude si difficile. »

Le C. BURDIN , membre des Sociétés médicale et de médecine de Paris , a annoncé qu'il vient de former un établissement spécialement destiné à l'emploi des airs factices , et des médicamens à l'état de gaz , pour les affections de poitrine. Il se sert à peu près des mêmes appareils que ceux qu'exécutent MM. Boulton et Watt , et qu'ont adoptés les docteurs Thornton et Beddoes à Londres , et le médecin Girtanner à Gottingue.

Société philomathique.

M. CAVANILLES a adressé à la société une description d'un nouveau genre de plante , qu'il appelle *Selliera* , du nom d'un habile graveur françois , le C. *Sellier* , qui a gravé un grand nombre de planches de ses ouvrages botaniques.

M. Cavanilles annonce , dans la lettre qu'il a écrite à la Société en lui envoyant cette description , qu'il va commencer un ouvrage intitulé *Anales de Historia natural* , qu'il fait par ordre et aux frais du gouvernement. M. Proust est chargé de la partie chimique , MM. Crojeu et Garcia Fernandez , de la minéralogie , et M. Cavanilles de ce qui regarde la botanique (1).

Le C. Ch. COQUEBERT a lu un mémoire sur la substance minérale combustible que les Allemands nomment Honigstein , c'est-à-dire , Pierre de miel.

Le beau travail du C. Gnyton , sur le diamant ,

(1) La Zoologie n'y sera donc point comprise ? elle ne méritoit pas cet oubli.

m'a fait songer, dit-il, à la substance qui est l'objet de cette notice, et qui, par quelques-unes de ses propriétés, semble se rapprocher du diamant. Le seul endroit où il soit constant qu'on l'ait trouvée jusqu'ici, est une mine de bois fossile bitumineux, exploitée près d'Artern en Thuringe. Elle occupoit les parois d'une fente étroite, où elle étoit en cristaux le plus souvent isolés, et quelquefois diversement groupés, mais engagés les uns dans les autres. Cette fente est inabordable depuis dix ans, et le *Honigstein* ne s'est point retrouvé dans les autres parties de la même mine : aussi cette substance est-elle fort rare dans les cabinets, surtout en France. Karsten prétend cependant qu'on l'a trouvée aussi en Suisse dans de l'asphalte.

Ses cristaux sont toujours de forme octaèdre, demi-transparens, brillans à leur surface et d'un jaune plus ou moins clair, qui varie depuis le jaune-soufre jusqu'au jaune de miel, d'où est venu le nom assez impropre que les minéralogistes allemands ont donné à cette substance ; elle est tendre et fragile. Lorsqu'on la raye, la trace est d'un blanc jaunâtre ; sa fracture, quoique conchoïde, annonce un tissu feuilleté.

On savoit déjà, par des expériences faites par le C. Gillet-Laumont, et consignées dans le Journal de Physique du mois de novembre 1791, que le *Honigstein* n'étoit point électrique par le frottement, quand il n'est point isolé, qu'il n'entroit point en fusion par l'action du feu, que l'acide sulfurique n'exerçoit point d'action sur lui, et que

fortement échauffé au chalumeau il noircissoit d'abord et se réduisoit ensuite en cendres, sans brûler avec flamme, et en répandant des vapeurs dont ce minéralogiste n'avoit pu reconnoître la nature, à cause de la très-petite quantité de cette substance qu'il avoit pu consacrer à ces expériences; il en résultoit toujours avec évidence que le *Honigstein*, quoiqu'ayant une assez grande ressemblance extérieure avec le succin, étoit d'une nature toute différente.

Quelques chymistes allemands étant plus à portée de se procurer du *Honigstein* l'ont soumis à une analyse complète. Celle que le professeur Lampadius a faite, et qu'il a insérée dans sa collection de *Mémoires de Chymie*, nous apprend que ce minéral contient 80 à 90 centièmes de carbone, 3 d'eau de cristallisation, quelques atômes de fer, 3 centièmes et demi d'alumine, et 2 de silice. Ces deux dernières terres pourroient bien être étrangères à la nature de ce fossile, et ne s'y trouver qu'accidentellement. Ce même chymiste prétend que le *Honigstein* se dissout dans l'acide nitrique, à la réserve de la petite portion de silice qui s'y rencontre. Ayant dirigé sur ce minéral, à l'aide du chalumeau, une flamme alimentée par un jet de gaz oxygène, il le vit brûler avec une lueur blanche, après avoir commencé par devenir noir comme du charbon; et il ne resta, après la combustion, que les terres et le fer que l'analyse y a fait reconnoître.

Lorsqu'après avoir allumé ce fossile, on le sus-

pend dans une fiole pleine de gaz oxygène, il brûle avec vivacité, et si l'on verse ensuite dans la même fiole de l'eau de chaux, celle-ci se trouble aussitôt et devient laiteuse; mis dans le nitrate de chaux en fusion, il le fait décrépiter fortement. Ces différentes expériences prouvent assez que le principe constituant, dominant et caractéristique du *Hönigstein*, est le carbone. Ce principe s'y trouve comme dans le diamant, transparent et cristallisé, mais avec une dureté bien moindre, ce qui provient peut-être des substances hétérogènes auxquelles il se trouve uni.

Le C. Haüy a reconnu que l'octaèdre du *Hönigstein*, quoique différent de celui du diamant, pouvoit dériver de la même forme primitive, par une loi très-simple de décroissement.

D'après ces différentes considérations, il paroît que dans un arrangement méthodique des minéraux, le *Hönigstein* doit être placé entre les substances combustibles, dans le genre du carbone immédiatement après le diamant.

Le C. VAUQUELIN a lu une *Notice sur le sel nommé Hydro-sulfure, sulfuré de soude.*

Le C. Vauquelin a fait aussi sur ce sel, des recherches nombreuses; il a reconnu la plupart des propriétés énoncées par le C. Chaussier, et il pense avec lui que c'est une combinaison nouvelle et intéressante; mais il n'admet pas que ce soit le résultat de la réunion de l'hydro-sulfure de soude avec un excès de soufre sans acide sulfureux; il croit au contraire que c'est un sulfite de soude avec

excès de soufre, et le nomme sulfite de soude sulfuré. Parmi les expériences qu'il rapporte pour prouver son opinion, nous choisirons les principales.

1. Ce sel, chauffé dans une cornue, se fond, se dessèche, ensuite laisse échapper une portion de soufre qui se sublime; il ne se dégage pas un atôme de gaz; ce qui reste dans la cornue prend une couleur rouge et communique cette couleur à sa dissolution aqueuse.

2. Le C. Vauquelin a vu aussi comme le C. Chaussier, que l'eau de baryte, en petite quantité, ne formoit point de précipité dans la solution de ce sel, et que l'acide sulfureux en séparoit du soufre,

3. En mêlant à une dissolution de sulfite de soude une petite quantité d'eau très-chargée d'hydrogène sulfuré, cette eau perd entièrement son odeur, et la dissolution n'est point altérée; si l'on verse de cette eau jusqu'à ce que l'odeur de l'hydro-sulfure reste sensible, alors la dissolution devient laiteuse, et dépose une grande quantité de soufre. La liqueur éclaircie et évaporée a fourni une matière épaisse, dont l'alkool a séparé le sulfure hydrogéné, et il est resté un liquide épais qui a donné un sel à saveur amère et alcaline, dont les acides dégageoient du gaz acide sulfureux, et précipitoient du soufre. L'hydrogène sulfuré, dit le C. Vauquelin, a donc décomposé une partie du sulfite de soude;

il est probable qu'il auroit décomposé la totalité, si la quantité en avoit été suffisante.

4. En faisant bouillir du soufre avec une dissolution de sulfite de soude bien neutre, on obtient un sel qui a tous les caractères de celui du C. Chaussier; et si on a soin qu'il ne contienne point du tout de sulfate, il ne précipite point la dissolution de baryte.

On peut former également ce sel avec un mélange de sulfite de soude et d'hydrogène sulfuré, d'acide sulfureux et d'hydro-sulfure de soude, avec le sulfite de soude et l'hydro-sulfure de soude; mais toutes les fois que l'on présente à l'acide sulfureux ou au sulfite de soude, du soufre uni à l'hydrogène, ce dernier corps est brûlé, et le soufre mis à nud, se combine à une portion du sulfite ou de l'acide sulfureux non-décomposé.

L'hydrogène sulfuré, qui se dégage du sulfite de soude sulfuré par l'acide sulfurique, n'est pas une raison de croire qu'il existe dans ce sel, car le dégagement n'a lieu sensiblement qu'avec ce sel à l'état solide, et l'acide sulfurique concentré; s'il existoit dans le sulfite de soude sulfuré, il donneroit quelques signes de sa présence par les dissolutions métalliques.

Tous les sulfites peuvent se combiner avec le soufre; c'est donc un nouveau genre de sel dont il faudra étudier les propriétés.

Le C. HALLÉ a fait connoître la suite et termi-

naison de la maladie spasmodique , remarquable par sa correspondance exacte avec les lunaisons , dont il a fait mention dans un extrait étendu de l'excellente dissertation de M. Franzeri (1).

Portique Républicain.

La cinquième séance du *Portique républicain* , a eu lieu le 26 frimaire , dans le local de l'ancien magasin de l'Opéra , rue Nicaise. Voici quel a été l'ordre des lectures.

Le C. MOREAU , du Théâtre des Arts , a chanté un hymne intitulé : *Le Départ du Soldat républicain* , paroles du C. Felix NOGARET , musique du C. BEAUVARLET-CHARPENTIER.

Le C. BALTARD a lu un morceau sur les Arts.

Le C. PHILIBERT-MASSON , un fragment de son poème de *la liberté des Helvétiens*.

Le C. *Publicola* CHAUSSARD a lu un discours sur les *Monumens publics* , qu'il appelle le luxe de la civilisation ; il propose d'en confier la police à des *Ediles* , magistrature nouvelle composée d'artistes et de philosophes.

Le C. SAUVIGNY a lu une scène de sa *Tragédie d'Aratus*.

Le C. CUBIÈRES , un poème intitulé : *le Concile de Trente* , ou *l'Apologie du Mariage des Prêtres*.

(1) Magasin Encyclopédique , année IV , t. I , p. 10.

Le C. PUIS a terminé la séance par sa chanson de l'*Histoire naturelle des Huitres* ; voici un des couplets :

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver :*

Et quand le poignet assassin
De la trop robuste Jeannette,
Tourne et retourne dans ton sein
Le fer courbé d'une serpette,
A chaque atteinte du trépas,
Ton corps se contracte à mesure. . . .
Tes cris, que nous n'entendons pas,
Sont entendus de la nature !

Société d'Histoire Naturelle.

Le C. HAUY a lu un mémoire sur l'*alumine fluatée* :

Cette substance a été trouvée dans le Groenland, par un particulier qui en porta quelques morceaux à Copenhague, où ils restèrent pendant 8 à 9 ans sans qu'on y fit attention ; enfin, M. ABILDGAARD, entreprit de les examiner chimiquement, et reconnut qu'ils étoient composés d'alumine et d'acide fluorique. Il a envoyé un de ces morceaux au C. Vauquelin qui en a destiné une partie à l'analyse, et a obtenu des résultats conformes à ceux de M. Abildgaard : il lui a paru, ainsi qu'à ce chimiste, que quand on décomposoit la substance dont il s'agit, au moyen de l'acide sulfurique, une portion de l'alumine étoit emportée par l'acide fluorique à mesure que celui-ci se dégageoit, car cent parties ne lui en ont donné que vingt-huit de cette terre.

Ainsi, quoique la nature de la substance soit bien constatée, il reste encore des recherches à faire pour déterminer les quantités relatives de ses principes composans.

L'alumine fluatée forme des lames blanchâtres, qui ont quelque ressemblance par leur aspect, avec certains morceaux de chaux sulfatée de Lagny. Sa pesanteur spécifique est de 2,949; sa dureté est moindre que celle de la chaux fluatée, mais supérieure à celle de la chaux sulfatée qu'elle raje assez facilement. Réduite en fragmens minces et mise dans l'eau, elle y devient hydrophane jusqu'à un certain point, ensorte qu'elle ressemble à une espèce de gelée. Elle entre en fusion à la simple flamme d'une bougie, et lorsqu'on l'expose au chalumeau, elle coule presque comme la glace, suivant l'expression de M. Abildgaard; ce qui lui avoit fait donner d'abord, à Copenhague, le nom de *cryolithé*, dérivé de $\kappa\rho\upsilon\sigma$, froid ou glace, et de $\lambda\acute{\iota}\theta\sigma$ pierre.

Cette même substance se sous-divise en prismes droits qui paroissent rectangulaires, et dont les bases sont assez nettes. Mais on ne distingue bien sensiblement les divisions latérales, qu'en faisant mouvoir les fragmens à une vive lumière. On aperçoit de plus, dans ce même cas, une multitude de petites lames situées parallèlement à des plans qui, en partant des deux diagonales de chaque base, intercepteroient les angles solides du prisme. Ces dernières divisions semblent indiquer, pour forme primitive, un octaèdre rectangulaire, à triangles

isocèles; et en les combinant avec les premières, on trouve que celles-ci sous-divisent l'octaèdre suivant trois plans perpendiculaires entr'eux, dont l'un coïncide avec la base commune des deux pyramides qui composent l'octaèdre, et les deux autres passent par les arêtes terminales, et en même temps par l'axe.

*Séance publique de la Société de Médecine
de la commune de Nancy.*

Le C. MIQUEL, professeur de pathologie et de médecine clinique, a ouvert la séance par une dissertation sur une *hémiplegie hystérique*.

Le C. MANDEL, pharmacien, professeur de thérapeutique et de pharmacie, a lu une dissertation chimico-médicale, tendante à examiner si on doit continuer l'usage de certaines préparations d'antimoine, actuellement usuelles, et si tous les antimoniaux ou préparations de ce minéral produisent les mêmes effets.

Le C. Mandel a d'abord examiné ce que l'on entend par antimoine; les préparations usuelles que l'on en retire, leur action sur l'économie animale, ce qui l'a conduit à la solution de ces questions.

Il résulte de ce travail, que l'action évacuante des véhicules qui ont séjourné dans l'antimoine, et celle des pilules préparées avec ce minéral, est très-

très incertaine ; qu'il n'est rien moins que prouvé que le sulfure d'antimoine doit être dans la classe des désobstruans et dépuratifs, et que son usage est nuisible, notamment aux tempéramens glaireux et pituiteux.

Que l'oxyde d'antimoine sulfuré vitreux est un émétique très-actif, et, quoique corrigé par les huiles volatiles ou la cire, il n'est pas admissible pour combattre les dysenteries, comme PRINGLE et plusieurs autres médecins l'ont proposé.

Que l'oxyde d'antimoine par le vitre, lavé et non-lavé, n'est pas diaphorétique, et que, s'il avoit cette propriété, ce ne seroit qu'en raison d'une oxydation incomplète ; ce qui le rendroit dangereux et incertain dans ses effets, d'autant plus qu'en se laissant facilement enlever son oxygène, il acquiert une action émétique.

Que le muriate d'antimoine sublimé est un escarrotique violent qui ne doit être employé qu'extérieurement.

Que l'oxyde d'antimoine par l'acide muriatique, est un émétique très-violent et incertain pour la dose.

Que le tartrite de potasse antimonié doit être dans la classe des émétiques et évacuans, et non dans celle des dépuratifs, surtout lorsqu'il est combiné avec les décoctions ou extraits contenant des principes resinifiables qui déterminent sa décomposition et rendent son action nulle.

Que les décoctions ou extraits des végétaux, contenant des principes resinifiables, notamment

celle de *quinquina*, sont l'anti-poison de l'émetique.

Qu'on ne doit pas faire usage de la tisane anti-vénérienne laxative prescrite dans le Codex de Paris, ni d'aucune préparation où le sulfure d'antimoine se tient en coction dans une liqueur contenant une substance saline, l'action de ces médicamens étant, non-seulement incertaine, mais dangereuse.

Que le kermès est la combinaison de l'hydrogène sulfuré avec l'oxyde d'antimoine; que ce médicament doit à l'hydrogène sulfuré ses grandes vertus médicinales, notamment ses propriétés incisive, diaphorétique et pénétrante; qu'il ne peut être remplacé par aucune autre préparation antimoniale, et que, si on n'a pas toujours obtenu les effets qu'on avoit droit d'attendre d'un médicament aussi précieux, c'est qu'il n'étoit que trop communément mal préparé et falsifié.

Le C. Mandel a terminé en adressant des vœux au gouvernement, pour qu'il prenne promptement des mesures propres à arrêter le brigandage qui existe dans l'art de guérir, surtout dans la mauvaise manipulation et falsification des médicamens, ce qui fait qu'on ne présente souvent au malade qu'un poison au lieu d'un remède.

Le C. WILLEMET, professeur de botanique, a lu la première partie d'un discours zoologique, contenant une revue concise sur les principaux quadrupèdes et mammifères les plus connus. Après avoir donné à l'homme toute la dignité qui lui convient, il a traité succinctement des mœurs, des habitudes

et des caractères les plus tranchans de 35 mammifères.

Le C. WILLET a rapporté un trait de générosité qui concerne un ours surnommé *masco*, appartenant à l'ancienne ménagerie de Nancy ; cet animal partageoit ses repas et sa hutte avec un pauvre savoyard : cette anecdote est rapportée dans les Essais sur la ville de Nancy, par le C. LIONNOIS.

Le C. BONFILS, chirurgien de seconde classe à l'hôpital militaire de Nancy, a lu l'éloge de Nicolas GUILLEMIN, ancien professeur de la faculté de médecine à la ci-devant université de Lorraine, et membre de la société.

La séance a été terminée par le discours d'admission du C. POMA, officier de santé de deuxième classe à l'hôpital militaire de Nancy, et correspondant de la société ; il a démontré l'utilité et les avantages que procure l'établissement de la société de médecine de Nancy, et lui a adressé des remerciemens sur son association.

Ecole des Mines.

Les cours publics, relatifs à l'exploitation des mines, se sont ouverts pour l'an VIII, le 2 frimaire, dans l'école de service public de ce nom, rue de l'Université, n.º 293.

Ils ont lieu ainsi qu'il suit, et ont été précédés par une séance d'ouverture.

Cours publics et gratuits , à neuf heures et demie précises.

Les 3 et 9 de chaque décade *Docimasie*. — Professeur, VAUQUELIN, inspecteur des mines.

Les 2 et 8, *Elémens de Minéralurgie et Construction de Machines*. — Professeur, HASSENFRAZT, inspecteur des mines.

Les 1.^{er} et 7, *Minéralogie*. — Professeur, HAUY, conservateur des collections minéralogiques.

Les 4 et 6, *Exploitation des Mines*. — Professeur, BAILLET, inspecteur des mines.

Cours particuliers aux Elèves des Mines , à onze heures précises.

Les 3 et 7, *Géométrie descriptive*. — Professeur, LEFROY, ingénieur surnuméraire.

Les 1.^{er}, 4, 6 et 9, *Dessin*. — Professeur, CLOQUET, professeur attaché à l'école.

Les 4 et 6, *Langue allemande*. — Professeur, CLOUET, bibliothécaire.

Commission pour l'embellissement des Invalides.

Les consuls voulant élever un monument durable des victoires de la république, ont pensé que rien ne rempliroit mieux ce but, que de faire des Invalides le temple de Mars. En conséquence, ils ont nommé, pour l'exécution de ce projet, une com-

mission formée de cinq membres : le général *César BERTHIER*, frère du ministre, et *chef du dépôt général de la guerre* ; les CC. *DAVID*, peintre ; *MOITTE*, sculpteur ; *LEGRAND*, architecte ; et *MILLIN*, conservateur des antiques à la bibliothèque nationale.

La commission a appelé, pour éclairer de leurs avis, plusieurs artistes distingués : les C. *PERCIER* et *FONTAINE*, architectes ; *GÉRARD*, peintre ; *CHAUDET* et *LEMOT*, sculpteurs.

La commission a présenté au gouvernement un projet de dessin qui consiste, en général, à garnir d'arbres les deux côtés de l'esplanade, en face de la rivière, et à former sur ce terrain un Elysée où seroient placés les tombeaux des généraux morts pour la patrie. Ces petits monumens auroient une forme différente, mais d'après des proportions déterminées.

Une belle fontaine, dans la composition de laquelle entreroit le lion de Saint-Marc, décoreroit le milieu de cette esplanade.

L'entrée des Invalides seroit ornée de trophées.

Dans l'intérieur de la cour s'éleveroit le char de la victoire, conduisant la république triomphante ; à ce char seroient attelés les quatre chevaux de Venise ; et le tout reposerait sur un massif d'armes ennemies.

L'entrée du temple offriroit dans des médaillons, les portraits des militaires distingués ; l'orgue seroit remplacé par une grande fresque.

Entre chaque arcade seroit une statue de l'un de

nos plus célèbres guerriers , depuis l'établissement de la république.

Les piliers seroient chargés d'inscriptions , rappelant chronologiquement toutes les victoires de la république.

Vers la voute s'éleveroient les drapeaux enlevés aux ennemis , et au support de chaque drapeau on liroit le nom du soldat qui l'a pris.

Au milieu du chœur seroit la statue de Mars.

Dans les niches , autour de la rotonde , les quatre parties du monde , et d'autres statues allégoriques.

Les pendentifs seroient ornés de peintures relatives à la destination du monument.

Ecole centrale de Fontainebleau.

La place de professeur de dessin à l'école centrale du département de Seine et Marne , venoit de vaquer par la mort du C. CHAIZE ; plusieurs candidats dignes en effet de le remplacer , aspireroient à cette place. Les membres composant le jury spécial d'instruction à Fontainebleau , embarrassés du choix , en ont référé à un jury nommé par eux , séant à Paris , et composé des CC. VIEN , DAVID , VINCENT , TAILLASSON et RÉGNAULT. Leur choix est tombé sur le C. MOITTE , peintre recommandable par son expérience dans l'art du dessin , et qui pendant 20 années a professé à l'école gratuite de Paris.

Société d'Agriculture.

Le C. CADET DE VAUX vient de communiquer à la société d'agriculture du département de la Seine, la note suivante, dont elle a cru la publication utile.

Une nouvelle épizootie se déclare sur les chats, animal si nécessaire, et d'ailleurs le plus domestique de tous après le chien. Celle qui a régné il y a deux ans, a enlevé une grande quantité de ces animaux; elle a exercé ses ravages, non-seulement en France, mais en Italie, en Allemagne, en Danemark, et semble s'être étendue sur toute l'Europe; il est à désirer qu'on puisse prévenir le retour de cette mortalité.

J'ai cru devoir rendre compte à la société d'agriculture de cette épizootie, comme intéressant l'économie rurale par le nombre de ces animaux répandus dans les grandes fermes.

La marche de ses symptômes et ses accidens ont beaucoup d'analogie avec celle qui attaque ordinairement les jeunes chiens : abattement, dégoût, vomissemens de matières glaireuses, convulsions, prostration de force, suivies de la mort. Mais de quelle nature est cette maladie? quel en est le remède? c'est en général ce que l'on ne sait qu'à la fin des épizooties, faute de recourir dès leur commencement aux gens de l'art. Le C. HUZARD, si justement célèbre, comme vétérinaire, a té-

moigné à la société son empressement à fixer l'opinion sur cette maladie ; en conséquence, les particuliers qui ont des chats attaqués ou morts de cette maladie, concourront à la faire connoître, en envoyant au C. Huzard, ou l'animal malade, ou son cadavre, pour y étudier le siège de la maladie (1).

Cependant, en attendant le résultat des observations de cet article, on peut recourir utilement à l'usage d'un grain d'émétique dans une cuillerée de bouillon, pendant deux ou trois jours de suite ; le sel marin est encore un fort bon remède. Un garde-chasse s'est acquis une réputation dans son canton pour y avoir opéré un très-grand nombre de cures avec le sel marin en poudre, dont on jette le matin dans la gueule de l'animal, depuis la dose d'un dez à coudre, jusqu'à une cuillerée à bouche, selon la grosseur des animaux ; le sel fait évacuer par la gueule et les naseaux une abondante quantité de matières glaireuses.

Mais, appliquer ainsi un remède à une maladie, sans en connoître la cause, ce n'est que de l'empyrisme ; il seroit infiniment préférable de se guider d'après l'art vétérinaire ; et le C. Huzard se fera sans doute un devoir de publier les observations qu'on l'aura mis à portée de faire (2).

(1) Le C. Huzard demeure à la librairie, rue de l'Eperon.

(2) Voyez le mémoire du professeur BRERA sur l'épidémie des chats. Magasin Encyclopédique, année IV, t. VI, p. 126.

N É C R O L O G I E.

Joseph VASSELIER.

Les lettres ont perdu, dans le cours de l'année dernière, un des plus aimables poètes de ce siècle, Joseph VASSELIER, membre de l'académie de Lyon. A peine sa réputation avoit-elle pu s'élaner au-delà du cercle de quelques amis éclairés. Sa modestie, son insouciance s'opposèrent constamment à la publication de ses œuvres. Un ami vient d'en préparer l'édition.

Des épîtres philosophiques, de jolies chansons, des contes très-gais, un opéra comique plein de sel, une correspondance poétique avec Voltaire, chez qui l'auteur passoit tous les ans une partie de l'automne à Ferney, telles sont les productions qui vont être soumises au jugement du public.

L'origine des truffes noires, le conte du *Fermier général*, la chanson *le monde fait l'amour et l'amour fait le monde*, qui se trouvent dans plusieurs recueils, peuvent donner une idée de la manière de Joseph Vasselier, dont la place sera marquée honorablement dit-on, à côté des Collé, des Piron, etc., lorsque ses ouvrages seront connus.

Louis-Claude CADET-GASSICOURT.

Un chymiste célèbre, un citoyen bienfaisant, mon confrère et mon ami depuis trente ans, appelle mes regrets comme ceux des savans et des amateurs du bien public. Louis-Claude CADET-GASSICOURT, né le 24 juillet 1731, resta orphelin de bonne heure, avec un grand nombre de frères qui se sont tous distingués chacun dans leur état; il fut heureusement placé chez Geoffroy, dont la réputation en chymie et en pharmacie offroit des moyens d'instruction, et éveilloit le talent du jeune pharmacien; il en profita si bien que dès l'âge de 22 ans il fut nommé apothicaire major des Invalides; il y trouva l'occasion et le moyen de faire une multitude d'expériences importantes dans toutes les parties de la chymie, et d'acquérir des connoissances qui lui ont servi toute sa vie.

En 1762, il fut apothicaire major de l'armée d'Espagne; l'académie des sciences le choisit en 1766, et l'on sait combien cette savante compagnie étoit forte pour la partie de la chymie, et combien il étoit glorieux d'y entrer. Il étoit déjà de plusieurs académies, et il eût été de beaucoup d'autres, si une modestie tranquille ne l'avoit tenu éloigné des relations et des moyens qui conduisent à ce genre de célébrité.

La confiance du gouvernement le tira quelquefois de son laboratoire, comme en 1784, pour le

charger de la manufacture de porcelaine de Sèvres, comme commissaire du roi.

Parmi ses nombreux travaux en chymie, on doit surtout remarquer son analyse de l'eau de Passy et les moyens d'en tirer le bleu de Prussé; son travail sur le borax, substance si difficile à connoître et qui lui coûta plus de temps et plus d'argent qu'on ne pourroit l'imaginer; sa manière de déguiser le cuivre sans que l'alkali-volatil pût le faire apercevoir; ses mémoires sur les cures sympathiques, sur la bile, sur l'eau de la grotte du chien près de Naples, etc.

Il travailla avec Lavoisier et Bertholet à la monnoie, soit pour la fonte du métal de cloche, soit pour la fixation du titre des espèces. Sa grande expérience ne pouvoit manquer d'être utile partout.

Son désintéressement le fit renoncer de bonne heure aux avantages du commerce, pour se livrer au plaisir du travail de cabinet et aux services qu'il rendoit à la société. Son courage l'a conduit de bonne heure à la mort; car, ayant su qu'il étoit atteint de la pierre, il voulut être opéré tout de suite, le 25 vendémiaire dernier.

Il s'étoit marié en 1771, et il a eu un fils déjà connu par des talens marqués pour le barreau, pour l'éloquence et pour la poésie. Le C. Salverte fait connoître plus en détail l'un et l'autre dans un éloge qui a été lu au Lycée républicain; mais j'ai trouvé qu'il ne falloit pas différer de rendre hommage à la vertu et au savoir dans un journal qui

est depuis longtemps en possession de cet honorable dépôt.

Si l'on est convenu de regarder comme philosophe celui qui réunit la science, la bienfaisance et le courage, qui mérita mieux que mon ami le titre de philosophe? Combien de fois surtout ne l'ai-je pas vu avec attendrissement, avec respect, passer des heures à examiner, conseiller, soulager et aider les pauvres malades qui venoient en foule recourir à son savoir et à son humanité?

LALANDE.

JAUBERTHON.

Le C. JAUBERTHON, médecin et célèbre inoculateur, est mort à Paris, le 16 de ce mois, à l'âge de soixante-douze ans. Il emporte avec lui les regrets de ses amis, ceux des hommes de l'art qu'il a éclairés par ses préceptes, et ceux des femmes qui lui doivent la vie et la beauté.

GARAT.

Le C. GARAT, qui s'étoit fait une réputation distinguée au barreau de Bordeaux, et qui avoit été un des principaux membres de l'assemblée constituante, vient de mourir à Bordeaux. C'étoit le père du chanteur célèbre.

ROUSSEAU.

Le C. ROUSSEAU, un des premiers chanteurs de l'Opéra, est mort dans le courant de frimaire.

T H É A T R E S.

T H É A T R E D E S A R T S.

La C.^e *Clairville* a débuté sur ce théâtre, le 17 frimaire, par le rôle d'*Alceste*, avec le plus brillant succès. Elle étoit connue par ses talens qu'elle avoit longtems exercés sur le théâtre de Bordeaux. Le rôle d'*Alceste*, qu'elle a joué, est le plus difficile après celui de *Didon*, qu'elle doit remplir le 25 de ce mois; il exige non-seulement une bonne cantatrice, mais encore une actrice consommée; elle a été applaudie sous ces deux rapports. Sa voix est flexible et sonore; elle est pure et exempte de ces roulades et de ces éclats qui sont si fort à la mode aujourd'hui. Les applaudissemens qu'elle a reçus doivent l'encourager, et on ne doute pas que bientôt elle ne devienne un des premiers sujets du théâtre de la République et des Arts.

Héro et Léandre.

Ce ballet avoit attiré beaucoup de monde à l'Opéra le 13 frimaire. Il a eu du succès.

L'auteur n'a pas exactement suivi la fable connue de *Héro et Léandre*, il s'en faut de beaucoup; et, sans le programme, il seroit tout-à-fait impossible de

deviner le nom des personnages , et même de démêler l'intrigue par l'action du ballet , ce qui est un grand défaut.

Léandre aborde à Lesbos , il voit *Héro* à la tête des prêtresses , en devient amoureux et le lui déclare bientôt. *Héro* fuit dans le temple de *Vénus*. *Léandre*, déguisé en femme , trouve les moyens de s'y introduire. L'Amour qui le favorise , propose à la prêtresse de célébrer par des jeux le triomphe de *Vénus* sur *Minerve* et *Junon*, et donne une pomme à *Léandre* qui doit représenter *Pâris*. *Léandre* fait hommage de la pomme à *Héro*; elle se sent attendrir, elle aime *Léandre* et ressent déjà tout le tourment de la jalousie. Les deux amans restent seuls , les Ris et les Jeux viennent former autour d'eux un berceau de fleurs , dit le programme , car le spectateur ne peut les prendre que pour des témoins indiscrets: *Léandre* ravit à *Héro* le voile blanc qui couvre sa tête. Mais le vaisseau qui devoit ramener *Léandre* est parti sans lui , il se jette à la nage , une tempête affreuse s'élève , il est englouti , *Héro* tombe évanouie , alors le calme renaît. *Neptune* sort du fond des eaux , et rend *Léandre* à son amante. Ils sont unis par *Vénus*, et on célèbre leur hymen en présence de cette déesse et de *Neptune*. Des faunes mal habillés et mal amenés terminent le ballet on ne sait comment , puisqu'ils dansent on ne sait pourquoi.

Les rôles de *Léandre* et de *Héro* ont été rendus par le C. *Vestris* et la C.^e *Gardel*, avec cette supériorité de talent qui les distingue.

La C.^e *Clotilde* a dansé le pas de Pallas avec une expression mâle et guerrière qui lui a mérité des applaudissemens. Ce pas d'un genre absolument neuf, est ce qu'il y a de plus piquant dans ce ballet dont les costumes et les décorations sont peu soignés, mais qui a plu par les talens précieux qu'il met en scène.

Les auteurs ont été demandés, ce sont les CC. *Lesfèvre*, pour la musique ; et *Milon*, pour la danse : celui-ci a déjà donné à l'Ambigu-Comique un ballet des plus agréables, celui de *Pygmalion* dans lequel ses camarades du théâtre des Arts se sont fait un plaisir de figurer plusieurs fois.

THÉÂTRE FRANÇOIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Les Tuteurs vengés.

La pièce donnée sous ce titre, le 16 frimaire an VIII, a pour but de venger les tuteurs de la manière bizarre ou ridicule dont on les met toujours en scène. En effet, on les représente toujours vieux, avares, jaloux, ridiculement amoureux. Le C. *Duval*, dans sa nouvelle pièce, a fait de son tuteur un galant homme, réunissant à l'autorité d'un père, dont il est revêtu, la tendresse et la prudence qu'exigent ses fonctions ; *Bonnard* est tuteur de *Sophie*. Celle ci aime *Berval* et en est aimée ; au lieu de se

confie au tuteur, ils s'écrivent secrètement. Bonnard qui n'est point instruit de leur tendresse, se propose de marier Sophie à *Blinville*, jeune homme qu'on attend d'Amérique avec son ami *Dermont*. Berval, pour s'introduire dans la maison, prend le nom de *Blinville*; et Dubois, son valet, celui de *Dermont*: ils ont mis dans la confiance la femme-de-chambre de Sophie, et le valet de Bonnard qui a tout révélé à son maître. Bonnard reçoit très-bien les deux étrangers, et propose de les présenter à la future. Alors on amène M.^{lle} *Bonnard*, sœur du tuteur, le contrat de mariage est apporté, mais le jeune étourdi refuse de signer, se découvre et implore son pardon. Bonnard fait aux jeunes gens une sévère leçon, mais finit par consentir à leur union.

Cette pièce a été parfaitement jouée par les CC. *Michot*, *Dazincourt*, *La Rochelle*, *Armand*, et par les C.^{es} *Suin*, *Devienne* et *Mars*.

Le C. *Michot* surtout a mis dans le rôle du tuteur toute l'expression qu'on pouvoit désirer. Le C. *Dazincourt*, dans le rôle du valet déguisé, a joué avec une gaîté qui lui a mérité les plus vifs applaudissemens. Le récit de son naufrage, où il entend le ramage du rossignol se mêler au bruit des flots, est on ne peut pas plus piquant.

L'abbé de l'Epée.

Cet ouvrage a pour objet de retracer un fait historique, un acte de bienfaisance de l'*Abbé de l'Epée*,
 instituteur

instituteur des sourds-muets , en faveur d'un de ses élèves , le comte de *Solar* , jeune orphelin que des parens ambitieux furent accusés d'avoir fait perdre loin de ses foyers pour envahir sa fortune.

Le comte d'*Harancourt* est mort à Toulouse , ne laissant pour seul héritier de son immense fortune , que *Jules* , son fils , sourd-muet de naissance. *Darlemont* , oncle maternel et tuteur de cet enfant , l'a conduit à Paris dans le dessein de le perdre et de s'emparer de son bien ; après l'avoir couvert de hail-
lons , il l'a perdu dans les rues de cette ville , et , muni d'un acte faux , il le fait passer pour mort.

Revenu à Toulouse , il vit dans la plus grande aisance , et recherche pour *Saint-Alme* , son fils , la main de la fille du comte d'*Argental*. *Saint-Alme* préfère *Clémence* , sœur de *Framal* , mais *Darlemont* dédaigne une pareille alliance.

Cependant un officier de police a rencontré *Jules* et l'a amené chez l'abbé de l'Épée. Cet instituteur vertueux a entrepris son éducation , et bientôt il a cru reconnoître dans son élève les habitudes de l'aisance. Ils passaient un jour devant le Palais , et *Jules* voyant descendre un président en costume , a jeté un cri qui a donné des soupçons à son bienfaiteur. Une autre fois un convoi s'offre à leur vue , et les ornemens du cercueil excitent un nouveau trouble dans le cœur du jeune orphelin. Dans une autre promenade , *Jules* a reconnu la barrière par laquelle il est entré à Paris. L'instituteur engagé par ces découvertes et des renseignemens qu'il a tirés de son protégé , entreprend le voyage de Toulouse. *Jules* , pas-

sant devant la porte de l'hôtel de son père, pousse des cris qui avertissent son guide. Il prend des informations, et apprend que cet hôtel, autrefois celui des comtes d'Harancourt, appartient maintenant à Darlemont, par la mort de Jules, son neveu, sourd-muet de naissance.

L'abbé de l'Épée va consulter un avocat et s'adresse à Franval, le même dont Saint-Alme aime la sœur. Une vieille portière de la maison d'Harancourt se trouve chez Franval et reconnoît le jeune orphelin qui la reconnoît aussi. L'abbé et son conseil se rendent chez Darlemont, lui apprennent l'objet de leur visite, il refuse de les croire; en vain on lui présente son neveu, il ne veut pas le reconnoître et veut le chasser de chez lui, ainsi que l'instituteur et l'avocat. Saint-Alme, entendant du bruit, accourt et reconnoît son cousin. Il fait remarquer une cicatrice que Jules a au bras, reste d'une blessure qu'il s'est faite en sauvant la vie à Saint-Alme. Darlemont est inébranlable; il ne reste plus d'autre ressource que celle des lois pour l'obliger à restitution. Déjà l'acte d'accusation est dressé, lorsque Saint-Alme, profitant du moment où son père est accusé par son propre complice, le menace de se tuer à ses yeux, s'il refuse de rendre à son cousin et son bien et son nom. Darlemont cède et remet à Jules un acte qui lui restitue tous ses biens, mais celui-ci conjure son cousin d'en accepter la moitié, et celui-ci épouse Clémence.

Tel est le fonds de cette pièce dont il seroit difficile d'analyser les détails; elle offre beaucoup de scènes habilement tracées. Quoiqu'elle ait des défauts,

que le caractère de la mère de Franval soit manqué et même son rôle déplacé, qu'elle et sa fille soient continuellement présentes à des discussions qui devroient leur être étrangères. Cette pièce est d'un genre singulier et d'un grand intérêt.

Les rôles ont été parfaitement remplis par les CC. *Baptiste aîné, Grandménil, Larochelle, Dazincourt* ; le C. *Monvel* a été supérieur dans le rôle de *l'abbé de l'Epée*, et la C.^{ne} *Vanhove*, jouant le rôle de *Jules*, a trouvé le moyen, sans parler, de rendre son rôle un des plus intéressans de la pièce. On ne peut donner trop d'éloges à son jeu muet ; elle y a mis toute l'ame et l'expression imaginables. La C.^{ne} *Mezerai* a peut-être trop affecté le ton enfantin, ce qui lui a fait perdre des graces qui lui sont si naturelles.

Cette pièce est du C. *Bouilly*.

THÉÂTRE FAVART.

Le Délire, ou les Suites d'une erreur.

Ce petit drame, joué le 16 frimaire, a le mérite d'être fort extraordinaire, et d'offrir plusieurs situations déchirantes : il est vrai qu'on pourroit le trouver déplacé à l'Opéra-Comique, mais depuis quelque temps ce théâtre a pris l'habitude de donner des pièces larmoyantes, et comme le Théâtre François, il a ses jours de tragédie et de comédie. Voici le sujet de la pièce nouvelle qui a eu le plus grand succès.

Murville s'est ruiné au jeu , et a fait le malheur de toute sa famille. *Clarice* , sa jeune épouse s'est précipitée dans un fleuve , et passe pour morte. *Murville* apprenant cet événement affreux , est tellement affecté qu'il perd tout à fait la raison. Tous les jours à deux heures , il vient sur le bord d'une rivière voisine , et là il chante sa bien-aimée , et espère que les flots la lui rapporteront.

Cependant *Clarice* n'a point péri ; *Tilmont* , joueur déterminé , dont les conseils ont perdu *Murville* , l'a sauvée. Elle reparoît , et elle verse un torrent de larmes en voyant l'état où est son époux : celui-ci fixe la rivière , et voyant dans l'eau l'image de *Clarice* , qui est derrière lui , il lui tend les bras. *Clarice* vivement émue , tombe évanouie à ses pieds. Il la relève avec transport , croit la retirer du fleuve , et l'effet de cette heureuse illusion est de le guérir de sa folie. *Tilmont* paroît alors , *Murville* s'irrite contre lui , mais , apprenant qu'il a sauvé son épouse , il lui rend son amitié : celui-ci lui remet tous ses billets dont il est propriétaire ; tous deux renoncent pour jamais aux affreux plaisirs du jeu.

La musique est digne d'éloges , et ajoute singulièrement à l'expression des paroles ; elle est du C. *Le Breton* , auteur de *Montano* et *Stéphanie*. L'auteur de la pièce est le C. *Saint-Cyr*.

Après la pièce , le public a demandé le C. *Gavaudan* , qui avoit supérieurement joué le rôle de *Murville* ; il a paru et a été couvert d'applaudissemens.

THÉÂTRE FEYDEAU.

Le Maçon.

Bontemps, maître maçon, veut donner sa fille à un imbécille, nommé *Jean-la-Cotterie*. La jeune personne préfère *Claude*, jeune garçon plus aimable et dont elle est aimée. On est sur le point de la contraindre, lorsque son parrain, homme très-riche, pour lequel son père bâtit une maison, lui fait don de cette propriété, à condition qu'elle épousera un garçon de son choix. Elle se détermine pour *Claude*, et on se moque de la *Cotterie*, qui s'étoit déjà paré pour la nôce.

Cette bluette, extrêmement simple, a obtenu du succès, qu'elle doit à sa gaieté et à quelques jolis tableaux. Il seroit pourtant à désirer qu'elle fût écrite avec plus de soin, et que les couplets offrissent des traits plus saillans.

La musique, conforme au sujet, est simple et offre quelques morceaux agréables.

Les auteurs sont, le C. *Sevrin* pour les paroles, et le C. *Lebrun* pour la musique.

Dorphinte, ou le Bienfaisant par ostentation.

Cette comédie en trois actes et en vers, jouée au théâtre Feydeau, le 18 frimaire, n'a point eu de

succès. On a trouvé le caractère de *Dorphinte* tout-à-fait manqué. L'auteur en a fait un homme *bienfaisant par ostentation*; mais dans son intérieur, méchant et avare. Il a depuis 20 ans abandonné son épouse et sa fille, et a pris un nom supposé pour se soustraire à leurs recherches. Il apprend qu'un jeune homme, fils de son voisin, est épris d'une jeune orpheline, et s'empresse de protéger son amour; il offre une dot à l'aimable orpheline, mais bientôt il s'enfuit en reconnoissant sa fille, dont il vouloit faire le bonheur par ostentation, après l'avoir sacrifiée par avarice. Le caractère de *Dorphinte* est d'une hypocrisie révoltante; aussi la pièce a-t-elle été justement mal accueillie.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Adèle, ou les Métamorphoses.

Depuis quelque temps on n'avoit pas vu au Vaudeville des succès aussi brillans que celui qui a couronné la première représentation d'*Adèle*, donnée le 14 frimaire.

Une jolie intrigue, de jolis couplets, le jeu charmant de la C.^e *Sara-Lescot*, tout concouroit à satisfaire le public, qui a marqué son contentement par les applaudissemens multipliés.

Adèle, jeune veuve, a cédé à l'amour d'*Armant*, jeune officier françois, et l'a épousé. Le jeune homme écrit à ses parens : ceux-ci qui ne s'accordent jamais

que sur un point, celui de le contredire, accourent pour rompre ce mariage. Adèle piquée, veut se venger de l'espèce de mépris qu'ils semblent lui témoigner : sous un habit de paysanne, elle reçoit un oncle campagnard, bourru, lui avoue qu'elle a aimé Armant, mais qu'il lui a préféré Adèle; le campagnard jure qu'elle l'aura pour époux. Arrive la mère et Adèle sous un habit de *bonne-femme*, babille avec la mère, médit de son mieux, et lui fait le même aveu qu'à l'oncle : la mère lui fait de son côté la même promesse. Le père d'Armant, incroyable suranné, vient à son tour et sous un habit de coquette, elle le séduit et l'enchanté si bien, qu'il lui promet son fils. Les trois parens rassemblés, Adèle avoue sa ruse, on lui pardonne et on ratifie son union.

Voici un couplet chanté par la C.^e Sara-Lescot, qui a été redemandé.

Air : *Dorilas, contre moi, des femmes.*

De l'amour la rose est l'image,
 C'est même éclat, même fraîcheur ;
 Tous deux nous piquent, c'est l'usage,
 La rose, au doigt ; l'amour, au cœur.
 Dès qu'on voit naître amour et rose,
 Il faut se hâter d'en jouir :
 A peine éclos, à peine éclose,
 Amour et rose vont mourir.

L'auteur a été demandé. C'est le C. Ségur aîné, *tout seul*. On a demandé aussi la C.^e Lescot, qui a paru.

Le Vaudeville au Caire.

On se lasse de tout , le public commence à se lasser des arlequinades : celle jouée le 18 frimaire n'a pas eu un grand succès : quelques jolis couplets ont été applaudis et redemandés ; mais le fond de la pièce qui ne rouloit que sur une rivalité entre *Arlequin* et *Gilles*, un dédit et une infidélité supposée dont *Arlequin* se désabuse en se déguisant en mameluk , a paru trop léger. Quand la toile a été baissée , quelques voix ont demandé l'auteur , d'autres ont répondu par des sifflets , et il n'a pas été nommé. Aux représentations suivantes , des corrections et des coupures ont rendu la marche plus rapide , le dénouement ne traîne plus en longueur , et la pièce se rejoue : mais on lui fera toujours le reproche d'une trop grande quantité d'esprit , qui ne consiste qu'en pointes et en calembours.

Les Otages.

Gros-Pierre , après s'être grisé , est tombé dans un fossé , où il a passé la nuit. Le lendemain , pour s'excuser , il a dit à sa femme qu'il avoit été attaqué par trente mal intentionnés. D'après sa plainte , il est ordonné au bonhomme *Froment* , agent municipal , de faire arrêter M.^{me} *Dormeuil* et sa cousine. Ces deux femmes sont estimées et chéries de tout le monde dans

le village ; elles sont amies de Froment, à qui elles viennent offrir un bouquet et souhaiter la fête pendant qu'il tient l'ordre de les faire arrêter. Froment n'en a pas le courage, il va chercher *Dupré*, son substitut, qui ne veut pas non plus se charger de cette commission. Cependant il faut exécuter la loi, et les deux bons paysans municipaux n'hésitent pas à s'offrir eux-mêmes pour ôtages. M.^{me} Dormeuil et sa cousine en sont informées, et il s'élève un combat de générosité, qui est terminé par l'arrivée d'un gendarme apportant la loi qui abroge celle des ôtages.

Ce fait historique a été adressé par un inconnu aux CC. *Barré*, *Radet*, *Desfontaines*, *Maurice* et *Dupaty*, qui l'ont adapté à la scène. Il a obtenu le plus grand succès. On a applaudi à plusieurs reprises la scène épisodique, où quatre petits enfans viennent chercher le pain que le père Froment leur fait distribuer pour leurs parens qui sont dans l'indigence.

Les rôles des deux municipaux ont été joués avec toute la bonhomie et la franchise possibles, par les CC. *Chapelle* et *Duchaume*. Tous les couplets sont saillans. La plupart ont été redemandés. En voici plusieurs qui ont été répétés.

Air : *Il faut des époux assortis.*

Jeune fille et naissante fleur
D'abord ont quelque ressemblance ;
Mais bientôt, pour notre bonheur,
Entr'elles quelle différence !
Sous la main qui vient la saisir
L'une aussitôt se décolore ;
Lorsque l'on vient de la cueillir,
L'autre paroît plus belle encore.

Dupré plaignant les deux dames qu'il est obligé de faire incarcérer, chante les deux suivans :

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Dans nos chagrins , dans nos malheurs ,
N'avons-nous pas recours aux femmes ?
Leurs soins toujours consolateurs ,
Portent le calme dans nos ames.
Quand nous voyons s'accumuler
Les maux dont l'univers abonde ,
Pourrions-nous vouloir désoler
Celles qui consolent le monde.

Air : Daignez m'épargner le reste.

Faut-il enfermer les coquins ?
Je suis prêt à donner main-forte :
Sur eux , pour le bien des humains ,
Tu me verras fermer la porte ;
Mais ces êtres qu'il faut aimer ,
Ces femmes si douces , si belles ,
Je ne voudrois les enfermer ,
Je ne pourrois les enfermer ,
Qu'en me renfermant avec elles.

Le gendarme qui a apporté l'abrogation de la loi sur les ôtages, chante les deux suivans :

Quand je me suis mis en chemin ,
Pour entreprendre ce voyage ,
Je devois arriver demain ;
Mais , flatté d'un si beau message ,
Comme un éclair ,
J'ai fendu l'air ,
D'une ardeur sans pareille :
J'ai dit dans mon cœur ,
Le jour du bonheur
Doit toujours arriver la veille .

Air : *Le Curé de Pomponne.*

Un héros se laisse emporter
Par sa bouillante audace ;
Sa valeur ne peut éviter
Le fer qui le menace :
Sur son corps le coup va porter,
Vous le couvrez du vôtre ;
C'est alors qu'il est doux ,
Voyez-vous ,
De payer pour un autre.

THÉÂTRE DES TROUBADOURS.

Les Comédiens au Caire.

La pièce des Troubadours sur le même sujet que celle représentée au théâtre du Vaudeville, a été mieux accueillie. Ce n'est pas que l'intrigue fût meilleure ou plus compliquée, mais il y avoit plus de couplets saillans, ou peut-être le public étoit-il plus indulgent et mieux disposé. Les auteurs ont été demandés ; ce sont les CC. *Léger*, *Chazet*, *Armand Gouffé* et *Georges Duval*.

La pièce a été faite en sept heures, et apprise en quinze.

L I V R E S D I V E R S .

B O T A N I Q U E .

MANUEL économique des plantes, ou Traité de toutes les plantes qui peuvent être utiles aux arts, et dont se servent journellement les charpentiers, les charrons, les layetiers, les menuisiers, les sculpteurs, les tanneurs, les peintres, les teinturiers, les papetiers, les manufacturiers en fil, en toile et en coton; les facteurs d'instrumens, les luthiers, les ébénistes, les carrossiers, et généralement tous les artistes en bois et autres, de même que les cultivateurs. On y a joint des observations sur les plantes propres à remplacer le chanvre, sur celles propres à faire du papier et remplacer les chiffons, sur celles qu'on peut substituer au tan; et deux dissertations de Linné, une sur la flore économique, et l'autre sur l'utilité des mousses, ouvrage premier en son genre, d'une utilité universellement reconnue, et qui fait suite au Manuel vétérinaire et tinctorial des plantes: par J. P. БУСЬНОЗ, auteur de différens ouvrages de médecine humaine et vétérinaire, d'histoire naturelle et d'économie champêtre. A Paris, chez l'auteur, rue du passage des ci-devant Jacobins, n.º 499, dans la rue Saint-Jacques; Fuchs, libraire, rue des Mathurins, n.º 334; Pernier, libraire, rue de la Harpe, n.º 186, vis-à-vis celle Saint-Severin; et chez les principaux libraires des départemens et de l'Europe. An 8—1800. in-8.º de 356 pages.

ANATOMIE.

TRAITÉ des membranes en général, et de diverses membranes en particulier, par N. V. BICHAT, des sociétés médicales d'émulation et de médecine de Paris, etc. A Paris, chez Richard, Caille et Ravier, rue Hautefeuille, n.º 11.

L'anatomie manquoit d'un traité sur les membranes, et il étoit d'autant plus essentiel de remplir ce vide, que la connoissance de cette classe d'organes peut porter le plus grand jour sur le traitement et la théorie d'une foule de maladies. En s'exerçant sur cette matière toute nouvelle, l'auteur a su diminuer la sécheresse qu'elle sembloit inévitablement entraîner par une foule d'applications physiologiques, par de nombreuses expériences sur les animaux vivans, par des rapprochemens généraux sur l'organisation de diverses parties, par plusieurs faits anatomiques encore inconnus.

Trois traités composent cet ouvrage; l'un est consacré aux membranes en général, l'autre à l'arachnoïde, l'autre à la synoviale.

Les membranes considérées en général, sont simples ou composées. Les premières se trouvent distribuées en trois classes; savoir, les *muqueuses*, les *fibreuses* et les *séreuses*. De leur combinaison, naissent les *séro-fibreuses*, les *séro-muqueuses*, les *fibro-muqueuses*; ce sont les membranes composées. L'auteur s'occupe ensuite des membranes qui ne peuvent être classées, soit parce que leur nature est inconnue, soit parce qu'elles existent seules de leur espèce; enfin il termine par les membranes contre nature qui sont de deux sortes, les kistes et les cicatrices. Dans chacune de ces divisions, la membrane est envisagée sous ces nombreux rapports, de son organisation externe, de son organisation interne, de ses forces vitales, de ses sympathies, de ses fonctions et de ses rapports avec la pathologie.

Le traité de l'arachnoïde a pour but d'établir, que, semblable en tout aux membranes séreuses, celle-ci forme un sac sans ouverture, par lequel est embrassé le cerveau, sans y être contenu. Une exacte description de cette membrane jusqu'ici presque oubliée; une foule de dispositions encore ignorées; notamment une communication libre entre l'extérieur et l'intérieur du cerveau, par un canal situé sous la voute à trois piliers, des rapprochemens essentiels entre l'inflammation cérébrale, et celles des cavités séreuses, nous paroissent rendre très-utile ce traité particulier.

Celui de la membrane synoviale est divisé en trois parties; dans l'une, on recherche le mode de sécrétion de la synovie; dans l'autre, on expose la membrane synoviale, en général; dans la dernière, on la décrit en particulier, dans toutes les articulations. La nouveauté de ces descriptions, à peine indiquées par quelques auteurs, ne peuvent manquer de piquer la curiosité des savans.

E C O N O M I E P O L I T I Q U E.

ECONOMIE POLITIQUE, ou Considérations sur la valeur de l'argent, les banques, la balance du commerce, l'agriculture, la population, les impôts, etc. etc.; par le comte DE VERRI, de l'Institut des sciences de Bologne (1), traduite de l'italien, sur la septième édition; 1 vol. in-8.º de 300 pages, caractères cicéro Vafflard neuf, avec un très-beau papier. Prix, 2 francs 50 centimes, et 3 francs franc de port par la poste. A Paris, chez Ducauroy, imprimeur libraire, maison Sorbonne, n.º 382.

Il est difficile de traiter d'une manière plus claire une matière aussi abstraite. On reconnoît au pre-

(1) Et non *Boulogne*, comme on le lit sur le titre et dans le prospectus.

mier coup-d'œil les traits du véritable homme d'état. Il a simplifié la science de l'économie politique que nous avons malheureusement trop négligée. Cet ouvrage est utile à toutes les classes de la société. Les gouvernans y trouveront un plan vaste, des principes solides, des vues sages et économiques.

DOCTRINE SUR L'IMPOT, précédée de quelques vues sur l'économie politique en général ; par TOUSSAINT GUIRAUDET, lue à l'Institut national. Prix, 2 francs 50 centimes ; et franc de port, 3 francs 50 centimes. A Paris, chez A. J. Dugour, rue et maison Serpente, ou quai Voltaire, au coin de la rue du Bac. An 8.

B I B L I O G R A P H I E.

CATALOGUE des livres de la bibliothèque de feu André-Claude PARU DE MELLO, suivi de la notice d'une collection précieuse d'instrumens de physique, de chymie, de mathématiques, d'astronomie, d'optique, etc., provenant de sa succession, avec une table des auteurs et des livres sans noms d'auteurs, dont la vente, qui se fera rue des Bons - Enfans, n.º 12, vers le mois de pluviôse an 8, sera annoncée par les affiches et journaux. Paris, chez la veuve Tilliard et fils, libraires, rue Pavée André-des-Arts, n.º 17.

Ce catalogue, fait avec beaucoup de méthode, offre une suite d'ouvrages précieux et bien conservés. La classe des sciences, la plus abondante dans cette bibliothèque, représente encore de ces beaux exemplaires de nos ventes célèbres des *Colbert*, *Hoym*, *Girardot de Profonds*, la *Valière*, *Soubise* et de *Thou*. On s'est attaché particulièrement à désigner ceux de cette dernière, non pour leur rareté, mais pour leur conservation précieuse. Dans

la partie de l'histoire, on remarque un exemplaire complet et de première édition de la collection de Théodore de Bry, connue sous le nom de *Grands et petits voyages*; l'*Atlas de Blaeu*, enluminé, dont la majeure partie de l'édition a été consumée dans un incendie chez le libraire; les vingt volumes de Montfaucon, les *Annales typographicae* de Maittaire; l'Académie des sciences; les *Acta Eruditorum Lips.* cent dix-sept volumes complets, tous très-bien conservés.

A la suite des livres, on vendra une belle collection d'instrumens de physique, de chymie, de mathématique, d'astronomie et d'optique.

A la tête du catalogue se trouve une table méthodique de ses divisions, et à la fin une ample table des auteurs et des livres sans noms d'auteurs, ce qui rend ce catalogue plus utile.

G R A M M A I R E.

DICTIONNAIRE de rimes et de prononciation, où se trouve la quantité de chaque mot, marquée sur chaque syllabe indiquant la prononciation; une instruction pour l'application de cette quantité, avec un abrégé des principales règles de versification française; un extrait des principales parties de la grammaire, et une table explicative des abréviations; un tableau de la quantité des rimes à chaque terminaison; par Charles Léopold MATHIEU de Nancy, homme de loi, professeur de physique et de chymie à l'école centrale du département de la Corrèze, membre de la société d'agriculture et des arts du département de la Meurthe, correspondant du conseil des mines de la république, de la société philomatique (philomathique), du lycée des arts (lycée) de Paris, et de la société minéralogique d'Iéna. Prix, broché, 2 francs 50 centimes; franc de port, 3 francs 50 centimes A Paris, chez Janet, libraire, rue Jacques, n.º 51. An 8; in-12 de 340 pages.

MANUEL

MANUEL du voyageur, ou Recueil de dialogues, de lettres, etc.; suivi d'un Itinéraire raisonné à l'usage des François en Allemagne, et des Allemands en France, par M.^{me} de GENLIS, avec la traduction allemande par S. H. CATEL, pour servir de suite ou de tome II aux exercices de prononciation, de grammaire et de construction. Berlin, F. T. de La Garde, 1799. 206 pages in-8.^o

Nous avons annoncé dans le Magasin Encyclopédique, année III, t. V. p. 432, le premier volume des exercices de M. CATEL, et nous y avons indiqué son but. Ce volume a sept divisions. Les quatre premières contiennent des formules de politesse, les noms des mois, des jours de la semaine, et les noms de nombre. Ensuite viennent des dialogues. Il a donné aux treize premiers la même disposition qu'à ceux du premier volume, c'est-à-dire, que l'allemand forme deux colonnes; dans l'une desquelles l'allemand conserve la construction françoise; l'autre colonne contient le bon allemand, ce qui facilite la comparaison au françois qui veut apprendre cette langue, et lui fait connoître les germanismes. Dans les autres dialogues, il n'y a qu'une seule colonne allemande, de même que dans les lettres et l'itinéraire qui fait la dernière division de ce volume, où les objets les plus remarquables qu'un voyageur peut voir dans les principaux pays de l'Europe sont indiqués. M. Catel a mis en bas de chaque page de petites notes, dans lesquelles il explique les germanismes par une traduction littérale. Le 3.^{me} tome de ses exercices contiendra la fin de ce manuel, un traité de prononciation allemande, et une grammaire allemande raisonnée, en forme d'entretiens.

P O É S I E.

LA DUNCIADÉ, poème, par le C. PALISSOT, nouvelle et dernière édition, augmentée par l'auteur, suivie d'une anecdote et de quelques autres pièces qui expliquent aux amateurs ce qui a donné lieu à cette édition. Vol. in-12 de plus de 200 pages, orné de figures. A Paris, chez Lcpetit, libraire, Palais-Egalité, galeries de bois, N.° 223. An 8 de la république.

Nous nous sommes fait une loi de n'annoncer que le titre des ouvrages qui contiennent des satyres personnelles, quelque soit l'esprit et le talent avec lequel ils sont écrits.

T H É A T R E.

LA GIROUETTE DE SAINT-CLOUD, impromptu en un acte en prose, mêlé de Vaudevilles, par les CC. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES, BOURGUEIL, MAURICE et EMMANUEL DUPATY, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 brumaire an 8.

LA JOURNÉE DE SAINT-CLOUD, ou LE DIX-NEUF BRUMAIRE, divertissement-vaudeville en un acte et en prose, par les CC. LÉGER, CHAZET et ARMAND GOUFFÉ, représenté le 23 brumaire an 8, sur le théâtre des Troubadours, rue de Louvois.

LA CLEF FORÉE, ou LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, anecdote en Vaudevilles et en un acte, par les CC. LÉGER et CREUZÉ, représentée pour la première fois au théâtre des Troubadours, le 25 vendémiaire an 8. Ces pièces se trouvent à Paris, chez le libraire au théâtre des Troubadours, rue de Louvois, et à son imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N.° 44. An 8.

E D U C A T I O N.

DISTRIBUTION des prix à l'institution nationale des Colonies, ci-devant collège de la Marche. A Paris, de l'imprimerie de la République. Au 7. in-8.° de 32 pages.

Dans le courant de l'an 5, les agens et administrateurs de Saint-Domingue envoyèrent en France, pour y être élevés aux frais du gouvernement, les enfans des généraux *Toussaint-Louverture, Rigaud, Félix, Lechat*, etc; le directoire exécutif, par un arrêté du 15 pluviôse de la même année, les confia aux soins du C. COISNON, ex-principal du collège de la Marche. Depuis ce temps on a vu avec intérêt les progrès que ces jeunes élèves avoient fait, les connoissances variées et étendues qu'ils ont montrées dans l'exercice qui a terminé les travaux de l'année dernière, et la facilité avec laquelle ils ont répondu aux questions qui leur ont été faites. La petite brochure dont nous parlons, contient les différens discours prononcés à l'occasion de la distribution des prix, faite à la fin de la dernière année scolaire, et les noms des élèves couronnés.

L'ART ÉPISTOLAIRE, ou Dialogues sur la manière de bien écrire les lettres; ouvrage divisé en deux parties, les préceptes et les modèles, par L. F. JAUFFRET. Trois volumes in-18 de 1100 pages. Prix, 4 francs, 50 centimes, et francs de port, 6 francs. A Paris, chez A. J. Dugour et Durand, rue et maison Serpente, et quai Voltaire, au coin de la rue du Bacq.

Nous avons plusieurs recueils de lettres plus ou moins bien faits; mais presque rien sur l'art épistolaire, nécessaire cependant à presque tout le monde. Le C. *Jauffret* a cru devoir remplir cette lacune qui existoit dans les livres élémentaires, et

publiant l'ouvrage que nous annonçons, où il a joint le précepte à l'exemple. Dans le premier volume, après avoir développé les règles du style épistolaire, il fait connoître les lettres des anciens philosophes de la Grèce, tels que *Platon*, *Démosthène*, *Æschyne*, *Isocrate*, etc. Il continue ce dernier sujet dans une partie du second volume, dont le reste est consacré à l'art épistolaire parmi les Latins; dans le troisième enfin, l'auteur passe en revue tous les François qui se sont distingués dans ce genre, tels que *Balzac*, *Voiture*, *Guy-Patin*, *Saint-Evre-mont*, *Bussy-Rabutin*, *Boursault*, *Racine*, *Fléchier*, *Fénélon*, *Bossuet*, *M.^{me} de Sévigné*, *M.^{me} de Maintenon*, *M.^{me} de Lambert*, etc.; et il termine l'ouvrage par citer les noms des meilleurs épistolaires italiens et anglois.

Ce petit ouvrage doit être très-utile aux jeunes gens auxquels il est spécialement destiné.

R O M A N S.

ZÉNOBIE, ou *l'Héroïne d'Arménie*, 1 vol, in-8.^o
294 pages. A Paris, chez *Delance*, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n.^o 133. An 8.

Un passage du livre XII des annales de Tacite, où le nom de *Zénobie* se trouve cité une seule fois, a fourni le sujet de ce roman historique et héroïque où Crébillon a puisé celui d'une de ses plus belles tragédies.

Zénobie, fille de *Mithridate*, roi d'Arménie, est tirée du temple des dieux Manes où elle avoit été élevée, pour paroître à la cour de son père. *Arsinoé*, sa mère, lui choisit pour époux *Tiridate*, prince Parthe, et ce choix est approuvé de *Mithridate*; mais *Rhadamiste*, fils de *Pharasmane*, roi d'Ibérie, devient épris de *Zénobie*; et, à la mort d'*Arsinoé*, *Mithridate* contraint sa fille d'épouser *Rhadamiste*. A peine leur hymen est célébré, que *Tiridate* arrive à la tête de ses troupes. *Rhadamiste* et *Zénobie*

déguisés en soldats arméniens, prennent la fuite ; mais ils sont prêts d'être atteints par des soldats de Tiridate ; et Rhadamiste, jaloux et furieux, perce le sein de son épouse, et la précipite dans l'Araxe. Elle en est tirée par des bergers qui prennent soin de sa blessure et la rendent à la vie. Bientôt après, Rhadamiste périt dans le combat, et Zénobie, devenue libre, épouse Tiridate.

Tel est le fond de ce roman, qui pourroit passer pour historique, si l'on n'y trouvoit pas des prodiges opérés par les Dieux, des oracles, etc. L'éditeur, dans sa préface, annonce cet ouvrage comme un poème en prose, comparable à Télémaque pour l'élégance et la pureté du style. Nous laissons aux lecteurs à en faire la comparaison ; nous dirons seulement qu'à la vérité cet ouvrage est bien écrit ; mais que, dans les endroits où l'auteur veut s'élever, il tombe quelquefois dans l'enflure. Nous avons appris que c'est l'ouvrage d'une femme ; à ce titre, il mériteroit de l'indulgence ; mais nous pouvons assurer que bien des hommes de lettres, qui annoncent de grandes prétentions, seroient bien aises de l'avoir composé.

T. D.

M É L A N G E S.

BIEVRIANA, ou *Jeux de mots de M. de Bièvre*, avec cette épigraphe :

Uaud eadem est vesania cunctis. HORACE.

1 vol. in-18 avec figure. A Paris, chez *Maradan* ; libraire, rue Pavée André-des-Arcs, n.º 16. An 8.

Ce petit volume, outre les bons mots de M. de Bièvre, contient encore une collection de tous les calembours qui ont couru dans différens cercles depuis quelques années ; mais ce qu'il y a de mieux dans ce petit ouvrage, c'est une assez bonne dissertation où l'auteur donne la définition des différens jeux de mots, tels que *l'équivoque*, la *pointe*, le *quodlibet*, le *lazzi*, la *pasquinade*, la *turlupinade*, le *coq à l'âne*, l'*pamphigouri*, la *janoterie* et le ca-

lembour. C'est ce dernier genre de jeux de mots, par lequel M. de Bièvre s'est fait une réputation qu'il n'auroit peut-être jamais acquise par d'excellens ouvrages, qu'il étoit cependant bien capable de faire, à en juger par la comédie du *Séducteur*, dont le succès ne fut pas équivoque.

L'ouvrage que nous annonçons pourra faire plaisir au lecteur, et a du moins le mérite de donner quelques momens de gaieté (1).

(1) Nous observerons que l'auteur a commis des erreurs qui peuvent tromper le lecteur dans l'histoire littéraire des calembours, qui a son histoire comme un autre genre; il attribue *Ah que c'est bête!* au comte de *Saint-Chamont*; il faut lire le marquis de *Saint-Chamont*, qui avoit épousé Mlle Mazarelli, femme distinguée par les grâces de sa personne et les charmes de son esprit. M.me Riccoboni, fort amie de M.me de Saint-Chamont, eut quelque part à cette bagatelle. Le couplet de la préface est d'elle; le voici :

Air : *Des fraises, des fraises.*

Cher lecteur, j'ai pensé que
Il étoit plus honnête
De n'attendre pas Pâques,
Pour vous présenter ah que
C'est bête, c'est bête, c'est bête!

Nous ajouterons que dans cette brochure on a réuni une foule de calembours qui n'appartiennent pas à M. de Bièvre, et on en a omis quelques-uns de très-plaisans; en voici un qui est de lui très-surement et qui n'est pas dans ce recueil. Le jeune Lamaisonfort, étant venu en poste annoncer la clûte de Pilatre-Desrozier, qui lui avoit refusé de le laisser entrer dans sa mongollière, où il avoit reçu un autre aspirant nommé *Romain*, qui étoit tombé avec lui, entre chez M. de Calonne pour lui conter cette nouvelle. M. de Bièvre, qui étoit présent, lui adresse ces deux vers connus de la tragédie des Horaces :

Rendez grâces aux Dieux de n'être pas *Romain*,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

TABLE DES ARTICLES.

MATHÉMATIQUES.

- Introduction complète aux mathématiques pures, (en allemand);
premier volume; par *J. P. Gruson*. Page 153
- Fautes d'impression dans l'édition stéréotype des Tables de Logarithmes, par *Callet*. 394

ARITHMÉTIQUE.

- Grand Livret, depuis un jusqu'à cent mille. Premier cahier, un à dix mille; par Jean-Philippe *Gruson*. 419

GÉOMÉTRIE.

- S. F. Lacroix*, Elémens du calcul différentiel et intégral, trad. en allemand, par Jean-Philippe *Gruson*. 420

ZOOLOGIE.

- N. D. Riegels*, *philosophiæ animalium fasciculus primus de Eruaceo*. 454

ENTOMOLOGIE.

- Mémoire pour servir à l'histoire des araignées d'eau; par le P. *De Lignac*. 257
- Philosophie entomologique, par *J. Flor. Saint-Amans*. 268

HELMINTHOLOGIE.

- Observations nouvelles du C. *Cuvier*, sur quelques Mollusques; 1.^o sur le *Clio borealis*, Linn. 2.^o sur l'animal du Sigaret (*helix halio-toidea*, Linn.) 3.^o sur l'animal du *Bulla aperta* de Linnæus. 104

BOTANIQUE.

- Introduction à l'étude de la botanique; par *J. C. Philibert*. 49

Sur la véritable origine de la résine, connue sous le nom de <i>Sandarac</i> , et sur celle de la gomme arabique, par M. <i>Schousboe</i> .	300
Botanique pour les femmes et les amateurs des plantes, par M. le D. <i>A. J. G. Ch. Batsch</i> , traduit par <i>J. E. B***</i> .	136
Manuel économique des plantes, par <i>J. P. Buc'hoz</i> .	556

A R C H A E O L O G I E - B O T A N I Q U E.

Observations du <i>C. Morel Campennelle</i> , sur la restitution d'un passage de l'Histoire Naturelle de <i>Pline</i> , par le <i>C. Gérard</i> .	448
--	-----

M I N É R A L O G I E.

Sur les incrustations calcaires des conduits des fontaines.	38r
---	-----

P H Y S I Q U E.

Théorie de l'Elasticité, par <i>A. Libes</i> .	420
--	-----

C H Y M I E.

Mémoire sur la substance minérale combustible que les Allemands nomment <i>Honigstein</i> , c'est-à-dire, <i>Pierre de miel</i> ; par le <i>C. Coquebert</i> .	519
Sur l'alumine fluatée; par le <i>C. Haüy</i> .	526

A R T S C H Y M I Q U E S.

Manuel tinctorial des plantes; par <i>J. P. Buc'hoz</i> .	264
---	-----

A N A T O M I E.

Traité des membranes en général, et de diverses membranes en par- ticulier, par <i>Xav. Bichat</i> .	557
---	-----

P H Y S I O L O G I E.

<i>Gerardi Vrolik oratio de viribus vitalibus in omni corpore orga- nico observandis iisque constantibus</i> .	155
--	-----

M É D E C I N E.

Mémoires de la société médicale d'émulation, pour l'an 6; (second extrait.)	193
--	-----

- Tableau macrobiotique, ou l'Art de prolonger la vie, d'après *Hufeland*; par *J. P. Sch.* et *A. M.* 289
- Franzeri*, sur la suite et la terminaison de la maladie spasmodique de M.me de *Partearroyo*, remarquable par sa correspondance exacte avec les lunaisons. 385, 524
- Conseils aux femmes de 45 à 50 ans, par le docteur *Fothergill*; trad. par le docteur *Petit-Radel.* 422

C H I R U R G I E.

- Lettres du docteur *William Kentisch*, neveu de *Smellie*, au *C. Baudelocque*, sur quelques passages de son Traité d'accouchemens. 262

A R T V É T É R I N A I R E.

- Sur une nouvelle épizootie des chats, par le *C. Cadet de Vaux.* 535

A G R I C U L T U R E.

- Le Jardin de *Charlemagne*, tiré de son Capitulaire, de l'an 800, promulgué pour l'administration économique de ses domaines; par le *C. Soreau.* 464

E C O N O M I E R U R A L E E T C O M M E R C I A L E.

- Expériences du *C. Chanorier*, sur la laine des troupeaux de race pure qui sont en France. 98

E C O N O M I E P O L I T I Q U E.

- Quelques vues sur l'économie politique et commerciale, ou Moyens d'éteindre avec facilité les dettes publiques et particulières. 265
- Economie politique, par le comte *De Verry.* 558
- Doctrines sur l'impôt, par *Toussaint Guiraudet.* 559

G É O G R A P H I E.

- Sur le canal de Dieppe. 95
- Dictionnaire universel de la géographie commerçante; par *J. Peucher.* quatrième volume. 265
- Lettre du *C. Soreau*, sur les différentes hauteurs des villes et des montagnes les plus connues. 385

V O Y A G E S.

Nouveaux voyages sur toutes les côtes de la Barbarie et l'empire de Maroc, en Égypte, en Nubie, en Abyssinie, etc.	157
Abrégé des voyages faits par les plus célèbres voyageurs, tels que Pockocke, Niebuhr, Chardin, etc. dans la Syrie, l'Arabie, la Perse, etc.	158
Voyage pittoresque de Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte; par le C. Cassas. Huitième et neuvième livraisons.	159
<i>Id.</i> Dixième livraison.	422
Voyage dans la Haute et Basse-Égypte, par C. S. Sonnini.	175

S T A T I S T I Q U E.

Tableaux de la population de tous les états du roi de Prusse, par W. H. Muller. (en allemand) première partie.	261
--	-----

H I S T O I R E.

Annales de Bordeaux, pour le dix-huitième siècle, par P. Bernadour (Prospectus.)	141
De la Maison d'Autriche, et de la constitution, ou des intérêts de l'Allemagne et de l'Europe, par le C. Chaussard.	264
Almanach du département de l'Yonne et de la commune de Sens, pour l'an 8.	268
Aperçu des crimes commis par les Anglo-Américains envers les Français; par Jacques Mignard.	425

H I S T O I R E E C C L É S I A S T I Q U E.

<i>Historia primatus Lundensis.</i> — Histoire de la primatie de Lund; par Jac. Neumann.	424
--	-----

A R C H A E O L O G I E.

Galerie antique; première contrée. Septième livraison.	148
Extrait d'une lettre écrite par le C. Descotils, membre de l'Institut d'Égypte, sur les ruines de Denderah.	367
Introduction générale à l'étude des beaux-arts de l'antiquité; première division (en allemand); par J. Gurlitt.	428

M Y T H O L O G I E.

Description d'une améthyste du cabinet des pierres gravées de l'Empereur	
--	--

veur des Russies, qui représente *Hercule chez les Mèropes*; par
M. Koehler. 429

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Remarques sur les anciennes bibliothèques d'Alexandrie; par le C. <i>Sainte-Croix</i> .	453
<i>Institut national</i> . Notice de la partie physique des travaux de la classe des Sciences physiques et mathématiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII; lue à la séance publique du 15 vendémiaire an VIII, par le C. <i>Cuvier</i> .	225
Notice des travaux de la classe des Sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an VII, par le C. <i>Champagne</i> .	217
Compte rendu des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, pendant le dernier trimestre de l'an 7, par le C. <i>François</i> (de Neufchâteau.)	110
Ecole de Médecine de Paris; séance publique du 21 vendémiaire an 8, pour l'ouverture des cours, et la distribution des prix de l'école pratique.	204; Aa 354, Aa 365
Société médicale d'émulation de Paris.	517
Lycée républicain, séance d'ouverture de sa quinzième année, le premier frimaire an 8.	504
Lycée de Paris (ci-devant des Etrangers). Séance du 5 frimaire an 8.	506
Société philomathique.	100, 513
Société d'histoire naturelle.	526
Société philotechnique. Séance du 20 brumaire an 8.	369
Société d'agriculture de Paris.	535
Cours de l'Ecole des Mines, pendant l'an 8.	551
Nominations à différentes chaires et emplois littéraires, à Paris.	199
Commission pour l'embellissement des Invalides.	552
Société d'émulation de Rouen, travaux des mois de ventose, messidor et fructidor an 7.	94
Travaux de messidor et thermidor an 7.	509
Société d'émulation d'Abbeville. Rapport des travaux de sa classe des belles-lettres, pendant l'an 7.	205
Séance publique de la société de Médecine de la commune de Nancy.	528
Lycée des sciences et arts de Marseille.	267

Ecole centrale de Fontainebleau. Nomination du C. <i>Moitte</i> à la place de professeur de dessin.	534
Monumens et manuscrits qui ont été apportés d'Ægypte.	120
Le Rédacteur du Magasin, sur un article de la Décade philosophique, à l'occasion de l'ouvrage du C. Le Chevalier, sur la Troade.	201

B I B L I O G R A P H I E.

Notice donnée par le C. <i>Langlès</i> de trois manuscrits orientaux, apportés par le général Bonaparte, et déposés à la bibliothèque nationale.	124
Catalogue des livres de la bibliothèque de feu <i>André-Claude Pattu de Mello</i> .	559

B I O G R A P H I E.

Sur Antoine <i>Gresnik</i> , compositeur.	107
Sur le peintre <i>Julien de Parme</i> .	109
Sur <i>Artéaga</i> , ex-jésuite espagnol.	211
Sur André <i>Barthélemy-Courçay</i> .	213
Sur Louis <i>Goussier</i> , physicien.	215
Notice sur <i>Léonard Philaras</i> ; par le C. <i>Chardon-la-Rochette</i> .	311
Notice sur Marc Eléazar <i>Bloch</i> .	370
Quelques Notices sur la vie de <i>Don Josef de Mendoza y Rios</i> , capitaine de vaisseau, au service du roi d'Espagne.	458
Sur Joseph Vasselier, membre de l'académie de Lyon.	537
Sur Louis-Claude Cadet-Gassicourt, chymiste.	538
Mort du C. Jauberthon, médecin.	540
Mort du C. Garat, jurisconsulte.	<i>ibid.</i>
Mort du C. Rousseau, chanteur de l'Opéra.	<i>ibid.</i>

M O R A L E.

Code moral pour servir à l'instruction de la jeunesse, par <i>J. H. Valant</i> .	137
Traduction allemande de <i>Michel Montaigne</i> , par <i>Bode</i> . Huitième volume.	287

E D U C A T I O N.

Distribution des prix à l'institution nationale des Colonies, ci-devant collège de la Marche.	565
---	-----

L'Art épistolaire, ou Dialogues sur la manière de bien écrire les lettres; par *L. F. Jauffret*. *ibid.*

E D U C A T I O N L I T T É R A I R E.

Elémens du bonheur public, ou Système d'éducation conforme aux principes du gouvernement et au desir des citoyens, par le *C. Julian de Carantan*. 268

M É T A P H Y S I Q U E.

Essai d'Histoire naturelle et de Physiologie, sur les moyens d'augmenter la perfectibilité de l'homme; par *J. J. Virey*, du Val-de-Grâce. 7

Troisième lettre sur une question d'Idéologie, proposée pour sujet de prix, par l'Institut national. 146

G R A M M A I R E.

Grammaire grecque-françoise; par *J. B. Gail*. 270

Elémens de la Grammaire générale, appliqués à la langue françoise, par *R. A. Sicard*. 489

Dictionnaire de rimes et de prononciation; par *Charles Léopold Mathieu*. 560

Manuel du voyageur, ou Recueil de dialogues, de lettres, etc.; suivi d'un itinéraire raisonné, à l'usage des François en Allemagne, et des Allemands en France, par *M.me de Genlis*, avec la traduction allemande, par *S. H. Catel*. 561

R H É T O R I Q U E.

Essai sur l'art oratoire; par le *C. Droz*. 269

L I T T É R A T U R E O R I E N T A L E.

Histoire d'*Al Raoui*, conte arabe (anglois-allemand). 286, 343

L I T T É R A T U R E G R E C Q U E.

Theophrasti Characteres, seu Notationes morum Atticorum. Græce ex librorum scriptorum copiis et fide interpolati et aucti, virorumque doctorum conjecturis correcti. Editor Io. Goult. Schneider, Saxo. 63

Lettre du C. *Boissonade*, sur deux passages des *Caractères de Théophraste*. 590

P O É S I E L A T I N E .

Lettre sur un poème latin, dont le héros est *Christophe Colomb*; et l'auteur, le P. *Uberty Carrara*, jésuite italien. 537

P O É S I E I T A L I E N N E .

Poésie de *Lorenzo Pignotti Aretino*. 185

P O É S I E F R A N Ç O I S E .

La mort du duc *Léopold de Brunswick*, poème épi-tragique en quatre chants, par le C. *Devineau*. 452

Les Mœurs d'hier, satire, par le C. *B. F. A. Fonvielle aîné*. *Ibid.*

Stratonice et son Peintre, par le C. *Deguerle*. *Ibid.*

La Dunciade, poème, par le C. *Palissot*. 562

P O É S I E A L L E M A N D E .

Almanach des Muses, pour l'an 1799 (en allemand), publié par *Schiller*. 270

T H É A T R E S .

Almanach des spectacles de Paris, pour l'an 8. 271

Théâtre de *Schiller*, traduit de l'allemand, par *Lamartellière*. 272

Deux lettres du C. *Cailhava*, aux Citoyens composant le comité du Théâtre François de la République, sur l'exclusion de ses pièces de la scène. 596

T H É A T R E D E S A R T S .

Ouverture du Théâtre des Arts, par l'opéra de la *Caravanne*. 259

Début de la citoyenne *Clairville*. 541

Héro et Léandre, ballet. *ibid.*

T H É A T R E F R A N Ç O I S D E L A R É P U B L I Q U E .

Étéocle et Polynice. 552

Les Tuteurs vengés. 543

L'abbé de l'Épée. 644

Table des articles.

575

ACTEURS DE L'ODÉON.

Le juge bienfaisant.	151
Le Collatéral, <i>ou</i> la Diligence à Joigny.	240

THÉÂTRE FAYDEAU.

Aurore de Gusman.	244
Le Valet à deux maîtres.	245
Emma.	150
Le Roman.	507
Le Maçon.	549
Dorphiute, <i>ou</i> le Bienfaisant par ostentation.	<i>ibid.</i>

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL.

Les Mariniers de Saint-Cloud.	242
La Maison du Marais, <i>ou</i> trois Mois d'absence.	400
Le Délire, <i>ou</i> les Suites d'une erreur.	547

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Champagnac et Suzette, <i>ou</i> Faites comme lui.	245
Boursant, <i>ou</i> la Barbe de frère Jean.	247
Le Mariage renoué, <i>ou</i> les Méprises.	248
Une Folie du Vaudeville, <i>ou</i> le Mariage par adjudication.	<i>ibid.</i>
La Girouette de Saint-Cloud.	<i>ibid.</i> 562
Chaulieu à Fouteray.	276
L'Arbitre, <i>ou</i> les Consultations de l'an 7.	<i>ibid.</i>
Adèle, <i>ou</i> les Métamorphoses.	550
Le Vaudeville au Caire.	552
Les Otages.	<i>ibid.</i>

THÉÂTRE DES TROUBADOURS.

La première Représentation, <i>ou</i> la Clef forcée.	250, 562
Les Troubadours en voyage.	253
Jérôme spirituel, <i>ou</i> les Scudéry.	255
Le Connoisseur.	256
La Pêche aux Jacobins, <i>ou</i> la Journée de Saint-Cloud.	<i>ibid.</i> 562
Les Paroles et la Musique.	276
Ninon de Lenclos, <i>ou</i> l'Epicurisme.	<i>ibid.</i>
Le Val-de-Vire, <i>ou</i> le Berceau du Vaudeville.	<i>ibid.</i>

Grécourt, ou la Dinée de la Diligence.	417
Les Comédiens au Caire.	553

THÉÂTRE DE MONTANSIÈRE.

Magdelon, comédie épisodique en prose et en un acte.	144
L'Eclipse de Lune, ou l'Astrologue qui tombe dans un puits.	276

THÉÂTRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

L'Acteur dans son ménage.	277
---------------------------	-----

ROMANS.

Eugénio et Virginia.	277.
----------------------	------

BEAUX-ARTS.

Effet de la peinture sur plusieurs Nubiens, dans l'atelier du C. Rigo, au Caire.	120
--	-----

TYPOGRAPHIE.

Traité de l'Imprimerie; par Bertrand-Quinquet.	267.
--	------

CALLIGRAPHIE.

Le Maître d'écriture, troisième cahier; par Charles Jaeck.	285
--	-----

MÉLANGES.

OEuvres de François Bacon, traduites par Antoine La Salle.	279
Les Soirées littéraires, tome XVII; par J. M. L. Coupe.	282.
Les Etrennes de l'Institut national, ou la Revue de l'an 7.	286
La Fin du dix-huitième siècle, satire, troisième édition.	<i>ibid.</i>
Défense d'un plagiat reproché au C. Picot Lapeyrouse.	574
Sur deux citations inexactes, dans la vie de Médicis, par Rostoe, et dans le Cours de La Harpe.	591
Bievriana, ou Jeux de mots de M. de Bièvre.	565

ERRATA.

- P. 49, ligne 21; *décrets de la nation*, lisez *décrets de la nature*.
- P. 265, note (1); le C. Laveaux a publié à Berlin une traduction française de *l'histoire des Allemands*, par Schmidt.
- La feuille Aa a par méprise la même pagination que la feuille Z. On a ajouté dans la table la signature de la feuille à l'indication de la page.
- On prie de changer la pagination des feuilles Aa, Bb et Cc. Avec la feuille Dd la pagination redevient juste.



Table des articles contenus dans ce numéro.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.		Ecole des Mines. 551
Remarques sur les anciennes bibliothèques d'Alexandrie. 453		Commission pour l'embellissement des Invalides. 552
		Ecole centrale de Fontainebleau. 554
		Société d'agriculture. 555
ARCHÉOLOGIE-BOTANIQUE.		
Observations adressées au C. Millin, par Morel Campennelle, membre de la Société d'émulation d'Abbeville, sur la restitution d'un passage de l'Histoire Naturelle de Pline, par le C. Gérard. 448		N É C R O L O G I E.
		Joseph Vasselier. 557
		Louis-Claude Cadet-Gassicourt. 558
		Jaubertion. 540
		Garat. <i>ibid.</i>
		Rousseau. <i>ibid.</i>
B I O G R A P H I E.		T H É A T R E S.
Quelques Notices sur la vie de Don Josef de Mendoza y Rios, capitaine de vaisseau, au service du roi d'Espagne. 458		Héro et Léandre. 541
		Les Tuteurs vengés. 543
		L'abbé de l'Épée 544
		Le Délire, ou les Suites d'une erreur. 547
		Le Maçon. 549
		Dorphinte, ou le Bienfaisant par ostentation. <i>ibid.</i>
		Adèle, ou les Métamorphoses 550
		Le Vaudeville au Caire. 552
		Les Otages. <i>ibid.</i>
		Les Comédiens au Caire. 555
A G R I C U L T U R E.		L I V R E S D I V E R S.
<i>Hortus Caroli Magni, excerptus ex Capitulari de Villis, anni 800.</i> — Le Jardin de Charlemagne, tiré de son Capitulaire, de l'an 800, promulgué pour l'administration économique de ses Domaines. 464		Botanique.
		Manuel économique des plantes, par J. P. Buchoz. 556
		Anatomie.
G R A M M A I R E.		Traité des membranes en général, et de diverses membranes en particulier, par Xav. Bichat. 557
Elémens de la Grammaire générale, appliqués à la langue française, par R. A. Sicard. 489		Economie politique.
VARIÉTÉS, NOUVELLES ETCOR RESPONDANCE LITTÉRAIRES.		Economie politique, ou Considérations sur la valeur de l'argent, les banques, etc.; par le comte De Ferrv. 558
Lycée républicain. 504		
Lycée de Paris. 506		
Société d'Emulation de Rouen. 509		
Société médicale d'émulation. 517		
Société philomathique. 519		
Portique républicain. 525		
Société d'histoire naturelle. 526		
Séance publique de la société de Médecine de la commune de Nancy. 528		

Doctrine sur l'impôt, précédée de quelques vues sur l'économie politique en général; par *Toussaint Guiraudet*. 559

Bibliographie.

Catalogue des livres de la bibliothèque de feu *André-Claude Patu de Mello*. *ibid.*

Grammaire.

Dictionnaire de rimes et de prononciation; par *Charles Léopold Mathieu*. 560

Manuel du voyageur, ou Recueil de dialogues, de lettres, etc.; suivi d'un itinéraire raisonné, à l'usage des Français en Allemagne, et des Allemands en France, par *M. de Genlis*, avec la traduction allemande, par *S. H. Catel*. 561

Poésie.

La Dunciade, poème, par le *C. Pallissot*. 562

Théâtres.

La Girouette de Saint-Cloud, par les

CC. Barré, Radet, Desfontaines, Bourgueil, Maurice et Emmanuel Dupaty. 562

La Journée de Saint-Cloud, ou le Dix-neuf Brumaire, par les *CC. Léger, Chazet, et Armand Gouffé*. *ibid.*

La Clef forée, ou la Première Représentation, par les *CC. Léger et Creuzé*. *ibid.*

Education.

Distribution des prix à l'institution nationale des Colonies, ci-devant collège de la Marche. 563

L'Art épistolaire, ou Dialogues sur la manière de bien écrire les lettres; par *L. F. Jauffret*. *ibid.*

Romans.

Zénobie, ou l'Héroïne d'Arménie. 564

Mélangés.

Bievriana, ou Jeux de mots de *M. de Bièvre*. 565

A V I S.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique; pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.



